A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google

UNIVERSITEI
90000018
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DÉPT DE LA SEINE. 5. cen

TOME QUARANTE-DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1810.

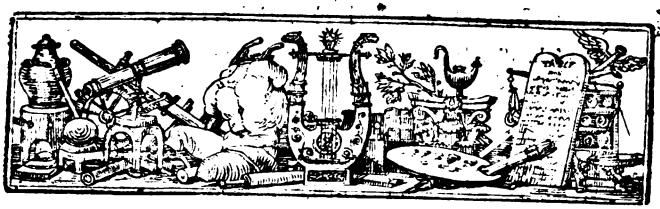
BIBL. UNIV. GENT

1912 B.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLIX. — *Samedi 5 Mai 1810.*

POÉSIE.

CANTATE A LL. MM. IMPÉRIALES ET ROYALES NAPOLÉON Ier, ET MARIE-LOUISE D'AUTRICHE.

CHŒUR DE PEUPLES.

Il brille enfin ce jour
D'espérance et de paix, d'allégresse et d'amour;
Un touchant hyménée
Des augustes Epoux unit la destinée;
France! réjouis-toi;
Chante : DIEU! BÉNISSEZ L'ÉPOUSE DE MON ROI!

LA FRANCE.

O MARIE! . . . à ce nom pour moi rempli de charmes,
Je bannis à jamais les plaintives alarmes;
Et vous, légers Zéphyrs,
Au gré de mes désirs,
Portez loin de ces plages
Mes vœux et mes hommages;
Pressez-vous sur ses pas,
Dissipez les frimas,

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

Digitized by Google

Et réchauffez les airs de votre douce haleine;
La Reine des Français est aussi votre Reine.

CHŒUR DE PEUPLES.

Il brille enfin ce jour,
D'espérance et de paix, d'allégresse et d'amour! etc.

LA GLOIRE.

Il doit à ses travaux des jours dignes d'envie;
Oui, l'amour de la gloire a seul rempli sa vie.

L'HYMEN.

De la fille des rois il possède le cœur;
Je prépare pour lui des jours pleins de bonheur.

LA GLOIRE.

Son ame magnanime, au sein de la tendresse,
De mes fougueux transports voudra goûter l'ivresse.

L'HYMEN.

Ce généreux Vainqueur, satisfait de son sort,
Au charme de l'Hymen cédera sans effort.

LA GLOIRE ET L'HYMEN.

De ces nobles liens consacrons la mémoire;
Nos vœux seront comblés; et, fidèle à nos lois,
Nous verrons ce Héros obéir à-la-fois
A l'Hymen, à l'Amour, à l'Honneur, à la Gloire.

CHŒUR DE PEUPLES.

De ces nobles liens consacrons la Mémoire; etc.

LE DESTIN.

Ces chants de la tendresse et ces hymnes pieux,
Avec des flots d'encens s'élèvent vers les cieux;
Leur colère s'apaise, et la verge puissante
Qui frappa l'Univers de crainte et d'épouvante,
Echappe à l'Eternel et se brise à jamais;
Il rend aux Nations l'abondance et la paix.
Un gage heureux de sa clémence
Est déjà promis à la France;
Il naîtra cet ENFANT, issu du sang des Rois,
Ce Fils de son amour, cet Enfant de son choix!....

. . . . . .

De l'éternelle providence
Ma voix révèle les secrets:
Mortels! bénissez sa clémence,
Et rendez gloire à ses décrets.

L'HYMEN.

Plus de troubles et plus d'alarmes;

Digitized by Google

Cultivez, aimables Français,
Loin du bruit terrible des armes,
Les arts dont s'embellit la paix.

LA GLOIRE.

Beaux arts, doux charmes de la vie,
C'est vous dont le culte enchanté
Fait taire, avec le tems, l'envie,
Et mène à l'immortalité.

LA FRANCE.

Peuples! dans ces momens d'une sainte allégresse,
Reprenez vos concerts, chantez avec ivresse :
Il brille enfin ce jour
D'espérance et de paix, de bonheur et d'amour;
Un touchant hyménée
Des augustes Epoux unit la destinée :
France! réjouis-toi;
Chante : Dieu! bénissez et MARIE et mon ROI!

Par M. C. M. MORIN.

VERS *présentés à S. M. l'Impératrice, le jour de son arrivée à Compiègne, par vingt-quatre jeunes demoiselles de cette ville, en lui offrant des bouquets de fleurs naturelles.*

QUAND partout à votre passage
Vous avez embelli le tableau des grandeurs,
Vous daignerez peut-être, indulgente à notre âge,
Accueillir un tribut de fleurs :
Vous accepterez un hommage
Doux comme vos vertus et pur comme nos cœurs.
A peine vous touchez la France
Et partout le plaisir s'unit à la splendeur.
On n'a jamais vu l'espérance
Ressembler autant au bonheur.

Au bonheur aujourd'hui qui pourrait ne pas croire?
Vous devez, dans l'hymen que le ciel va bénir,
D'heureux gages à l'avenir
Et des rejettons à la gloire.

Deux grands peuples par vous à présent confondus
Garantissent la paix du couchant à l'aurore.
Tous les deux cependant se disputent encore.....
A qui vous aimera le plus.

Digitized by Google

Voilà la seule guerre où leur noble courage
Veut se combattre désormais;
Mais elle sera longue, et tout nous le présage.
Pardonnez-nous, Madame : les Français
Ne céderont point l'avantage.
Nous-mêmes, si l'hymen prend aussi nos sermens,
Bénissant à l'envi votre règne prospère,
Nous apprendrons à nos enfans
A chérir en vous notre mère.

Par M. CREUZÉ DE LESSER.

ENIGME.

A voler dans les airs par les Dieux destinée,
Tantôt d'un vain orgueil je flotte environnée;
Tantôt je suis utile, et languis sans honneur.
Je répands en traits noirs le fiel de la satire,
J'accuse l'innocence, et défends le malheur.
D'un poëte tantôt secondant le délire,
Je célèbre un héros et sa juste valeur.
Dans les bras du repos, la tranquille mollesse,
De sa vaste épaisseur languissamment me presse.
Mais quelquefois, hélas! dans mon fatal essor,
Malgré moi, vers les cieux, lancée avec adresse,
A celui que j'ornai, je vais porter la mort.

GUY.

LOGOGRIPHE.

PARFOIS enfant de l'infortune,
Et plus souvent de l'infidélité,
Depuis vingt ans en France on m'a vu plus commune
Que je n'avais jamais été.
Aux cris des malheureux d'avance préparé,
D'un sentiment d'honneur mon auteur incapable,
A calculé que plus je suis considérable,
Moins il est déconsidéré.
Ainsi que le profit l'impunité l'entraîne.
Le moindre châtiment qu'on devrait infliger
Au délinquant, serait de l'obliger

Digitized by Google

A subir pour toujours la peine
Qu'indiquent mes trois premiers pieds.
J'en compte onze qu'on peut trancher en deux moitiés
Dont l'une
Peut vous mener à la fortune,
L'autre partout où vous voudrez aller.
Dans mon ensemble on trouve encore
Ce que sur terre on voit rouler;
Un animal têtu, l'habit qui le décore;
Ce qui voyage dans les airs;
Deux termes de musique, et pour différens airs
Le ton, la note aussi; le séjour des sibylles;
Ce qu'on voyait jadis aux portes de nos villes,
Aux ailes des châteaux; ce qu'un vil spadassin
Fait le plus aisément; un grand repas. Enfin,
Pour aller jusqu'au *bout* et ne point passer *outre*,
L'équivalent du mot année
Se trouve en moi. Lecteur, pour être devinée,
Il n'est besoin, je crois, de reluquer la poutre.

S.....

CHARADE.

Il faut qu'en mon premier brille la probité;
On doit sur mon dernier trouver la sûreté:
Quoiqu'enfant du désordre et de l'improbité,
Mon tout se fait souvent avec impunité.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Pâques*.

Celui du Logogriphe est *Dictionnaire*, dans lequel on trouve: *Diane, nonce, tri, once, aine, roi, trône, Etna, Antoine, rate, Arioie, Caïn, Orient, rien, code, aconit, carote, Inde, Indien, citron, doctrine, âne, cardon, ratine, ocre, Caton, acier, étain, anore, air, écran, Dorat, Racine, canon, nitre, ride*, etc.

Celui de la Charade est *Verjus*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

DESCRIPTION DES MALADIES DE LA PEAU OBSERVÉES A L'HÔPITAL SAINT-LOUIS, *et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement*; par J. L. ALIBERT, médecin de cet hôpital et du Lycée Napoléon, membre de la Société de l'école et de celle de médecine de Paris, de l'Académie royale de médecine de Madrid, du Collége royal de médecine de Stockholm, etc., etc. avec figures coloriées. *Septième Livraison*. Prix, 50 fr. A Paris, chez *Charles Barrois*, libraire, place du Carrousel, n° 26.

UN jour Diderot malade envoie chercher le docteur B.... son médecin, et lui rend compte de tout ce qu'il éprouve, oppression, dégoût, toux fréquente, sputation extraordinaire. Le docteur interroge, observe, examine avec une attention scrupuleuse. Il reste quelque tems dans le silence et la méditation, puis sortant tout-à-coup de son immobilité, il s'écrie avec un transport de joie : *Ah! mon ami, que vous êtes heureux! vous nous rendez la pituite vitrée des anciens, qui était perdue depuis plusieurs siècles.... La voilà, c'est bien elle*, et Diderot plus étonné que satisfait de la découverte, de répondre, *eh bien! mon ami, que fesaient les anciens pour guérir la pituite vitrée?*

M. Alibert serait très-excusable de céder à l'enthousiasme qui possédait le docteur B...., lorsqu'observant avec son regard analytique les différentes maladies que lui offre l'hôpital Saint-Louis, il trouve des variétés qui n'ont pas encore été décrites. On ne sait, en parcourant son bel ouvrage, ce qu'on doit admirer le plus, ou du courage avec lequel il suit le traitement de ces maladies dégoûtantes, horribles, contagieuses, ou de la sagacité avec laquelle il les classe, les divise et trace leur caractère.

La septième livraison, qu'il vient de publier, contient l'histoire des lèpres. Au nom de la lèpre, on se rappelle

Digitized by Google

l'infortuné Job et ces malheureux Hébreux qui n'avaient de médecins que leurs prêtres, de remède que la piscine, et qui, séquestrés de la société, attendaient dans le silence et la douleur, ou que la nature les guérît, ou que la mort les délivrât de leurs maux: mais la mémoire ne retrace ce fléau que comme un mal qu'on n'a plus à craindre; excepté quelques praticiens très-exercés, peu de personnes savent que la lèpre existe maintenant en France. Non-seulement M. Alibert l'a vue et traitée, mais, tandis que tous les nosographes ne décrivent que deux sortes de lèpres, il prouve qu'il y en a trois espèces bien distinctes qui se subdivisent en neuf variétés.

Qui ne serait effrayé en voyant au milieu de l'Empire français cet hydre dévastateur? Heureusement qu'il n'est pas aussi à craindre pour nous que pour les sujets de Pharaon, et que ces lèpres hideuses, blanches, noires, tyriennes, léontines, éléphantines, etc., ne se présentent au médecin que de loin en loin, comme ces météores alarmans qui paraissent quelquefois dans l'atmosphère et sont des siècles sans se reproduire. On doit être bien rassuré à cet égard, quand on pense qu'après les Croisades il y avait en Europe neuf mille hôpitaux uniquement consacrés au traitement de la lèpre, et qu'on ne peut l'observer aujourd'hui que dans l'hôpital Saint-Louis, où elle se montre très-rarement.

M. Alibert, plus occupé de déterminer ce qu'est cette maladie de nos jours que ce qu'elle était autrefois, a tracé briévement et très-éloquemment le tableau de la lèpre. Il a fait preuve de goût en ne donnant pas dans un livre de médecine trop d'étendue aux recherches historiques; cependant, sous sa plume élégante et facile, cette partie aurait offert beaucoup d'intérêt. Il eût été fort curieux et fort instructif d'entendre M. Alibert discuter la question de savoir si Tacite (*Hist.* I, 5.) fait un roman quand il dit que le roi Bocchoris a chassé les Hébreux d'Égypte, parce qu'ils étaient pour la plupart lépreux; que Moïse, aussi lépreux que ses compagnons, se mit à leur tête dans le désert et les conduisit en Judée, où le changement de climat et un régime plus sain mit fin à leurs maux. Les auteurs ecclésiastiques traitent ce récit de fables, mais il est adopté par quelques historiens pro-

Digitized by Google

fanes. M. Alibert aurait pu nous donner aussi son opinion sur les deux maladies citées par le Lévitique (XIV, 34, et XII, 49) sous le nom de *lèpre des maisons* et *lèpre des habits*. La première a, selon Moïse, les caractères suivans : on voit sur les murailles de petits creux et des endroits défigurés par des taches pâles ou rougeâtres et plus enfoncées que le reste de la muraille ; ces taches se multiplient, s'agrandissent et dégradent le bâtiment. Moïse ordonne que l'on arrache les pierres où la maladie se manifeste, pour y substituer des pierres neuves ; si cela ne suffit pas pour purger la maison, il veut qu'elle soit démolie et que ses débris soient jetés hors de la ville dans un lieu impur. Le *Journal des Savans* (année 1668), explique ce fait par l'existence de certains vers qui rongent les pierres. La seconde maladie est fort analogue à la première : il se formait spontanément des taches verdâtres ou rouges sur les étoffes ; Moïse ordonna de porter ces habits au prêtre qui les enfermait pendant sept jours. Au bout de ce tems, si ces taches augmentaient, on brûlait l'habit comme infecté d'une véritable lèpre ; si la tache n'avait pas pris de l'étendue, on se contentait de couper la partie tachée, et le prêtre rendait l'habit. *Dom Calmet* ne voit rien de surnaturel dans ces taches, et les explique par le travail des teignes et vers qui s'attachent aux étoffes de laine mal soignées. Il paraît que les Hébreux voyaient la lèpre par-tout, comme jadis les médecins en France croyaient reconnaître la peste dans toutes les maladies épidémiques et contagieuses.

La septième livraison de l'ouvrage de M. Alibert répond parfaitement à la magnifique exécution des précédentes : les gravures qui représentent les différentes espèces de lèpres sont d'une vérité effrayante. Quant à la description méthodique qu'en donne l'auteur, elle est digne des plus grands éloges. Elle se distingue par la clarté, la précision linnéenne qui caractérisent le style que M. Alibert a choisi pour cet ouvrage dans lequel il s'est interdit tout ornement superflu, afin de rendre l'instruction plus facile, persuade avec raison que l'intérêt du sujet suffira pour attacher le lecteur.

C. L. C.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyage dans les catacombes de Rome, par un membre de l'Académie de Cortone. — Paris, chez *F. Schoell*, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Dans le monde physique, comme dans le monde intellectuel, les profondeurs ténébreuses sont le vrai domaine de l'imagination. Où l'on ne voit rien, il faut bien que l'on se figure tout. La peur, qui n'est autre chose que l'imagination mue par l'idée du danger, peuple de fantômes les lieux entiérement inhabités; où règnent le repos, le silence et l'obscurité absolue, elle crée le mouvement, le bruit, la forme et la couleur : ses yeux fascinés viennent-ils à découvrir quelque objet réel, ils le métamorphosent, l'agrandissent, le multiplient; alors le toucher même, perdant son infaillibilité accoutumée, confirme les erreurs de la vue, au lieu de les rectifier. Cette prodigieuse impression des ténèbres sur l'ame et sur les sens ne s'arrête pas à ceux qui la reçoivent immédiatement; essentiellement contagieuse, elle se communique aux autres par la parole. On n'entend point parler sans une sorte d'effroi des lieux totalement privés de lumière; on frissonne d'avance au récit des événemens dont ils ont été le théâtre; sur-tout on est disposé à croire tout ce qui en sera raconté de plus extraordinaire, et l'on est presque fâché d'apprendre que les choses s'y soient passées comme en plein jour. Voilà ce qu'ont parfaitement senti nos romanciers et nos mélodramatistes modernes, lorsqu'ils ont placé dans leurs compositions tant de cavernes et de souterrains. C'est un art auquel les bonnes d'enfans elles-mêmes ne sont pas étrangères: elles ne racontent guère que des histoires de voleurs et de revenans, parce que la nuit est nécessaire à ceux-ci pour être vus comme aux premiers pour ne l'être pas, et elles donnent la préférence aux aventures de nuit,

Digitized by Google

parce qu'elles font plus d'effet que toutes les autres sur leur auditoire. De son côté, l'auditoire justifie la bonté du système, en demandant toujours avec instance qu'on lui fasse bien peur.

Ces réflexions m'ont à-peu-près expliqué pourquoi je me suis promis tant de plaisir à la seule vue du titre de *Voyage dans les catacombes*. Si l'on est d'autant plus avide de connaître un objet, qu'il est plus caché, plus secret, plus mystérieux, quelle vive curiosité ne doit pas exciter la description des catacombes, de ces cités souterraines où le jour ne pénètre jamais, qui ne sont habitées que par des cadavres, et où des vivans ont été ensevelis pour toujours, comme si la mort les eût punis d'avoir violé son territoire! Mais sur-tout quel intérêt mêlé de crainte ne doit pas inspirer le hardi voyageur qui, sur la foi d'un guide inconnu que rien n'empêche de devenir un scélérat, et d'un flambeau que mille accidens peuvent éteindre, ayant quelquefois des abîmes sous ses pieds et toujours sur sa tête une masse non soutenue qui peut l'écraser ou lui fermer le retour, s'engage dans des routes nombreuses qui se croisent en labyrinthe inextricable, pour exhumer quelques débris de la nature ou des arts, déchiffrer et recueillir des inscriptions barbares à demi rongées par le tems, copier ou décrire des peintures presqu'effacées qui souvent choquent les principes de l'art autant que les saines idées de la religion, et de tant de dangers, de tant de fatigues, de tant de recherches, ne tirer d'autre profit que de répandre quelques lueurs incertaines de vérité sur des siècles et des récits plus obscurs que les lieux mêmes!

Originairement, les catacombes étaient des excavations que les Romains, du tems même de la république, faisaient, sous la couche végétale, pour en tirer la pouzolane, espèce de sable volcanique qu'ils employaient comme enduit et comme ciment dans leurs constructions. Ces excavations, comme celles qui ont fourni les pierres dont Paris est bâti, ont commencé autour de Rome renfermée encore dans d'étroites limites : la ville, en s'agrandissant, a couvert ces premières carrières; d'autres ont été ouvertes plus loin, et, les monumens se multipliant,

Digitized by Google

elles se sont étendues fort avant dans la campagne de Rome. La pouzolane se soutenant d'elle-même par une sorte d'adhérence que ses parties tiennent de leur nature ou de leur forme, les catacombes ne sont soutenues artificiellement qu'en fort peu d'endroits, et ces endroits sont probablement ceux où la terre végétale a été atteinte et mise à découvert par l'excavation. Du reste, pour prévenir les éboulemens, on a donné peu d'ouverture aux rues, dont la largeur est communément de trois à quatre pieds : la hauteur, qui avait moins d'inconvénient, est plus grande et diffère davantage. Ces rues ou galeries communiquent les unes aux autres par des carrefours assez nombreux, et quelquefois des soupiraux, ouverts à trois cents pas ou plus de distance, leur fournissent un peu d'air extérieur. Outre les carrefours, on rencontre de tems en tems des espaces plus grands, appelés *cubicula* ou chambres, dont les murs sont souvent enduits d'une couche de plâtre qui a reçu des peintures à fresque. Dans les galeries, à droite et à gauche, sont pratiquées, à côté les unes des autres, des cavités d'une profondeur égale à la longueur du corps humain, dont l'ouverture assez étroite en tout sens était fermée par une tuile. Ces cavités étaient destinées à recevoir les cadavres; on en voit quelquefois jusqu'à cinq ou six rangées les unes au-dessus des autres. Il y a aussi, dans quelques parties des catacombes, deux et même trois étages de rues; on descend de l'un à l'autre par des ouvertures en pente, semblables aux ouvertures appelées *foramina* qui conduisent de la surface de la terre à l'étage qui est immédiatement au-dessous. Les catacombes ne forment pas un ensemble continu; elles sont divisées en un grand nombre de cimetières distincts et séparés, dont chacun porte le nom du saint qui l'a principalement consacré par sa sépulture. Il est présumable que quelques cimetières contigus communiquent entre eux; mais il est bien difficile d'en acquérir la certitude. Un ecclésiastique avait assuré à l'auteur du Voyage, qu'en plusieurs endroits ces souterrains passaient sous le Tibre, et que lui-même y étant entré d'un côté du fleuve, en était sorti de l'autre côté, après avoir suivi

Digitized by Google

une route qui d'abord descendait et ensuite remontait beaucoup. Notre voyageur, très-curieux de vérifier le fait, descendit dans un cimetière voisin du Tibre, espérant qu'à l'aide d'une boussole il pourrait se diriger de manière à rencontrer un de ces passages pratiqués sous le fleuve; mais il fut obligé de renoncer à son entreprise.

Les catacombes ont déjà été décrites, en 1632, par Antoine Bosio, agent de l'ordre de Malte à Rome, dans un volume *in-folio* avec figures, intitulé *Roma Sotterranea*. Ce Bosio fut, pendant plus de vingt années, un véritable habitant des catacombes; il y emportait des vivres pour une semaine et ne remontait sur terre que pour renouveler ses provisions. Jouissant de la faveur du gouvernement romain et de la confiance des particuliers sur le fonds desquels se trouvaient des *foramina*, et assisté de quelques disciples fidèles qui frayaient sa route dans les souterrains et recueillaient par écrit ses observations, il pénétra le plus avant possible dans tous les cimetières connus, et en découvrit plusieurs dont l'existence n'était pas soupçonnée : les uns et les autres furent explorés et décrits par lui avec cette ardeur, cette attention et cette exactitude qui semblent être particulièrement dévolus aux antiquaires. Depuis lui, les catacombes ont été fort négligées; la plupart des *foramina* se sont obstrués au point de n'être plus praticables ni même visibles. Les amateurs se sont contentés et se contentent encore de visiter quelques allées du cimetière supérieur de Saint-Sébastien, allées trop fréquentées pour avoir rien conservé du charme attaché aux lieux secrets et solitaires, et dépouillées d'ailleurs de tout ce qui pouvait exciter la curiosité en monumens de l'histoire, de la religion et des arts.

Héritier du zèle de Bosio, le nouveau voyageur s'est attaché particulièrement à parcourir les cimetières où les recherches de ce savant avaient été moins fréquentes et moins profondes : il a même été assez heureux pour avoir à sonder de nouvelles catacombes, échappées à la sagacité de Bosio. Des éboulemens arrivés en 1803 dans les jardins de la Villa Pamphili, avaient révélé ces nou-

Digitized by Google

veaux souterrains et en même tems ouvert plusieurs chemins pour y pénétrer. Il y descendit deux ans après la découverte : les tombeaux étaient intacts ; les *ex-voto*, les inscriptions, les vases destinés à contenir des parfums ou de l'eau lustrale, étaient encore à leur place. Les squelettes offraient divers phénomènes : plusieurs étaient enveloppés de stalactites ; d'autres qui n'étaient point recouverts de cette concrétion, étaient, au moins en apparence, dans un état d'intégrité et de solidité parfaite. Le guide de notre voyageur ayant voulu soulever l'un de ceux-ci, la forme de squelette disparut comme par enchantement dans un nuage de poussière blanchâtre qui se volatilisa promptement ; ce corps aurait pu passer pour une image fantastique, si onze dents restées entre les mains du guide n'en eussent attesté la réalité.

C'est dans le Voyage même qu'il faut lire la description détaillée de tout ce que ces nouvelles catacombes offrirent de curieux à l'auteur. C'est aussi là qu'on doit prendre connaissance des inductions plus ou moins plausibles qu'il a tirées de ses observations, relativement à l'histoire des catacombes en général. Je me bornerai à dire que, selon le moderne Bosio, ces souterrains n'ont pas été exclusivement la sépulture des premiers chrétiens ; que probablement les anciens Romains s'y faisaient ensevelir, avant que l'usage de brûler les corps se fût introduit parmi eux ; que depuis ils y ont déposé sans doute les esclaves et même les citoyens dont la fortune ne pouvait subvenir aux frais d'un bûcher ; et que, vers le milieu du deuxième siècle, ce lieu d'inhumation est devenu celui de beaucoup de personnes libres et riches, et non chrétiennes, comme l'attestent des inscriptions et certaines effigies évidemment conformes aux dogmes du polythéisme. Le même auteur pense qu'on est également sorti des bornes de la vérité relativement au séjour que les chrétiens ont pu faire dans les catacombes : ces souterrains, connus des païens aussi bien que d'eux-mêmes, ne pouvaient les mettre à l'abri de la persécution, et d'ailleurs on sait qu'ils couraient au-devant des supplices, au lieu de chercher à s'y soustraire. Si donc ils se sont retirés dans les catacombes,

Digitized by Google

ce n'a dû être que hors des tems de persécution et pour vaquer plus librement aux exercices d'une religion qui n'avait point encore de temples sur la terre. Comme je n'apporterais à l'examen de ces questions ni l'intérêt qu'elles méritent, ni les connaissances qu'elles exigent, je ne prendrai aucun parti entre l'auteur du Voyage et les nombreux écrivains dont l'imagination échauffée par le zèle de la religion, a vu dans les catacombes des lieux incessamment habités par le peuple des premiers chrétiens, et des reliques de martyrs dans tous les cadavres dont ces souterrains étaient remplis (1). Il paraît que la respectable partialité de ces écrivains en a entraîné quelques-uns jusqu'à de petites fraudes calomnieuses contre les empereurs romains qui n'ont point embrassé ou favorisé le christianisme. L'auteur du Voyage cite deux inscriptions rapportées dans d'autres ouvrages, lesquelles ont pour objet de constater deux martyres soufferts, l'un sous Antonin, l'autre sous Adrien : toutes deux portent des caractères évidens de supposition ; ainsi, par la maladresse du faussaire, la mémoire de deux excellens princes se trouve déchargée d'une accusation qui, sans cela, eût peut-être prévalu, malgré le témoignage contraire de l'histoire.

Les inscriptions trouvées par l'auteur du Voyage lui-même dans les catacombes de Pamphili, mettent en évidence des vérités d'un autre ordre qui ne pourront manquer d'intéresser les amateurs de faits et d'observations philologiques. On sait de combien de discussions sans résultat, l'ancienne prononciation du latin a été l'objet

(1) Le président de Brosses, dans ses *Lettres historiques sur l'Italie*, est d'une opinion entièrement conforme à celle de l'auteur du *Voyage*. « On peut assurer, avec certitude, dit-il, que ceci n'a jamais » été fait que pour servir de cimetière, soit depuis qu'on eût quitté » l'usage de brûler les corps, soit peut-être même avant que cet usage » ne fût introduit..... C'est une folie ridicule que de dire qu'elles » ont été creusées par les premiers chrétiens pour s'y loger et célébrer » les saints mystères, à l'abri de la persécution..... Je ne dis pas que » quelquefois par hasard quelqu'un n'ait pu s'y cacher ; mais à coup » sûr ceci n'a jamais servi de demeure aux vivans. »

parmi

parmi les savans. Plusieurs points de cette obscure matière se trouvent éclaircis par les inscriptions des catacombes. Ces inscriptions, placées avec plus ou moins de mystère dans des souterrains où elles n'étaient exposées ni aux regards critiques du peuple de Rome ni à la surveillance des magistrats de l'édilité, n'ont, ni dans le style, ni dans l'orthographe, l'élégance et la correction qui distinguent celles des monumens publics. Elles étaient probablement faites par d'inhabiles ouvriers, soit romains, soit grecs, également étrangers aux principes de la langue latine. Lorsque l'orthographe et la prononciation d'une langue ne sont pas d'accord, les orthographes fautives et populaires peuvent être considérées comme un moyen de transmettre à la postérité la prononciation véritable. Dans beaucoup d'inscriptions des catacombes, le V est remplacé par le B; ce qui semble prouver que la première de ces lettres se prononçait à-peu-près comme l'autre : ainsi on lit *bixit* pour *vixit; vibus*, *viba* ou bien *bivus* et *biva* et même *bibus* et *biba*, pour *vivus* et *viva*; *Bincentius* pour *Vincentius*, etc. On sait que les Gascons ont cette manière de prononcer le B. D'autres inscriptions confirment d'anciennes conjectures ou en font naître de nouvelles sur la prononciation de quelques autres lettres : il en est une dont le latin, écrit en caractères grecs, suffirait seul pour constater la manière dont les Romains prononçaient l'U et le C. L'ignorance des ouvriers n'altérait pas seulement l'orthographe des mots; elle dénaturait encore les mots en eux-mêmes par le changement de déclinaison et de genre. On voit *filibus* pour *filiis*, et *sepulchrum hunc* pour *hoc sepulchrum*; il est assez présumable que ceux qui faisaient de *sepulchrum* un substantif masculin, disaient et écrivaient *sepulchar* au nominatif.

Ceux qui s'occupent de l'histoire des arts du dessin, auront aussi des lumières à puiser dans l'ouvrage dont je rends compte. Cette histoire présentait une longue lacune que l'auteur s'était déjà efforcé de remplir; déjà il avait établi dans une précédente brochure, et constaté par des tableaux authentiques, une succession de peintres italiens qui commence avec le douzième siècle,

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

s'étend sur les deux siècles suivans et s'arrête au Pérugin, le maître de Raphaël. Ainsi, il avait renversé l'opinion commune qui ne fait remonter qu'à Cimabué, Florentin, l'époque où la peinture a passé de la Grèce dans l'Italie. Aujourd'hui il donne à son système une base beaucoup plus profonde. C'est dans les premiers siècles du christianisme, que la peinture, chassée de la Grèce par les persécutions des Iconoclastes, s'est réfugiée en Italie, et s'est cachée dans les catacombes, comme dans le seul asyle assez sûr pour la soustraire aux fureurs dont le souvenir la poursuivait encore. Selon notre auteur, les fresques des catacombes doivent être, pour la plupart, l'ouvrage des religieux de l'ordre de Saint-Basile, ordre qui avait eu son berceau dans l'Orient, et dont les membres s'étaient adonnés particulièrement à la peinture, vers la fin du quatrième siècle. Toutes ces fresques offrent des sujets de l'ancien et du nouveau Testament; mais ce qu'on n'apprendra pas sans quelque surprise, c'est qu'en beaucoup d'endroits Orphée figure avec Adam, Moïse, Jonas, Daniel et Jésus-Christ. Il est vrai que Saint-Justin, dans son *Exhortation aux Gentils*, autorisa cette étrange association, en assurant qu'Orphée, après avoir lu le *Pentateuque*, avait abjuré le dogme du polythéisme dont il avait été le premier apôtre, et enseigné à Musée, son fils ou son disciple, qu'il n'y avait qu'un seul dieu véritable. On conjecture que dans la suite quelque concile aura décidé que ce n'était pas une raison suffisante pour prendre place au milieu des patriarches, des prophêtes et des saints tant de l'ancienne que de la nouvelle loi.

Sans doute l'art avait dégénéré beaucoup sous le pinceau des Grecs de l'empire d'Orient, et les Basiliens qui avaient quitté le beau ciel de leur patrie pour les ténèbres des catacombes, n'y avaient porté qu'une bien faible étincelle du génie des Apelle et des Protogène; mais un œil exercé retrouve dans leurs compositions les moins heureusement conçues et exécutées, quelques souvenirs de ces nobles airs de tête et de ces formes pures que les artistes de l'ancienne Grèce dessinaient d'après une belle nature et perfectionnaient par une plus

Digitized by Google

belle imagination. Ces mêmes formes, ces mêmes traits, ont été reproduits depuis par Raphaël qui était descendu dans les catacombes pour en saisir le type, et qui, digne de les créer lui-même, les avait rétablis dans toute leur pureté, dans toute leur noblesse originaire. Ainsi, malgré les grands bouleversemens politiques, les fureurs religieuses, les transmigrations lointaines, les ravages du tems et des hommes, une filiation non interrompue de principes et de compositions semble unir les deux plus beaux siècles de la peinture, ceux de Périclès et de Léon X. Cette longue chaîne était brisée ; il paraissait impossible d'en rapprocher les parties séparées par de grands intervalles : l'auteur du voyage des catacombes en a retrouvé quelques chaînons jusque dans le sein de la terre, et il les a rattachés. C'est à lui d'achever cet important ouvrage. J'ose l'engager à s'y livrer tout entier ; une fortune qui permet des sacrifices, un zèle qui les compte pour rien, une ardeur que nul obstacle n'éteint, que nul succès n'attiédit, une bonne-foi à l'épreuve des plus séduisantes tentations de l'esprit de système, voilà des avantages qu'il est rare d'allier et avec lesquels il est impossible de ne pas réussir. Tranquille sur le résultat des recherches, je ne le suis pas tout-à-fait autant, je l'avoue, sur la manière dont ce résultat sera présenté. L'auteur du Voyage me paraît jusqu'ici peu familiarisé avec les principes, et sur-tout avec l'exercice de la composition. Il n'y a point assez de méthode dans son livre ; les mêmes faits accompagnés des mêmes observations, se présentent plusieurs fois sans nécessité ; les idées analogues sont éparses et perdent ainsi beaucoup de leur force ; quelques descriptions manquent de précision et de netteté ; enfin le style n'est pas à l'abri de tout reproche sous le rapport de la correction. Au total, ce n'est pas sans fatigue qu'on se forme une idée distincte des détails et principalement de l'ensemble de l'ouvrage. S'il était permis de tirer avantage de ce qu'on a fait pour remplir un devoir, je dirais qu'il m'en a coûté du soin et quelques efforts pour rassembler et faire ressortir dans cette analyse les traits marquans d'instruction solide ou agréable que l'auteur a

Digitized by Google

disséminés avec trop peu d'art dans son écrit. Au reste, le plaisir que j'y ai pris et le profit que j'en ai tiré, m'ont récompensé bien amplement de ma peine. AUGER.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR DIFFÉRENS SUJETS DE MORALE ET DE POLITIQUE, suivies de quelques Essais, par M. G. de LEVIS. Seconde édition, augmentée d'un supplément. — A Paris, chez *Xhrouet*, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16; et chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

(TROISIÈME ET DERNIER EXTRAIT.)

On a pu le remarquer; nos observations sur les *Maximes* de M. de Levis portent, presque uniquement, sur le fonds des choses. La critique s'attache sur-tout aux expressions et au style; la réfutation aux opinions et à la pensée; et en rendant compte d'un livre de MAXIMES, nous avons cru convenable de nous occuper de ce qui peut blesser la justesse et la raison, beaucoup plus que de ce qui peut blesser le goût et la langue. Nous nous sommes cru obligés à réfuter beaucoup et à critiquer peu. En distinguant ainsi la critique et la réfutation, presque toujours nécessairement unies, notre intention n'est pas de faire entendre qu'il soit possible et utile de les séparer : elles n'ont pas, toutefois, dans leur emploi le plus ordinaire, le même but; elles n'exigent pas les mêmes attributs d'esprit et de talent; et on ne doit pas leur reconnaître la même importance. Qu'on nous permette d'instituer ici ce parallèle avec quelque étendue; M. de Levis, dans son livre, erre sur beaucoup de questions de morale et de goût; et ce parallèle même nous le fera retrouver quelque part.

En signalant avec une précision si heureuse les bons offices de la critique, Horace et Boileau, si propres à les représenter dans toute leur grandeur, les bornent à écarter les ornemens ambitieux, à exiger qu'il soit donné de la force aux vers faibles et de l'harmonie aux vers durs, à marquer sa place à chaque morceau, à chaque vers, à chaque mot : dans les préceptes de ces

Digitized by Google

vrais oracles du goût, la poétique s'étend à tout, et la critique porte directement sur le style, sur l'instrument de la pensée.

Si l'on donnait des préceptes de réfutation, tous devraient porter principalement sur les choses; sur les sources où il faut les puiser; sur les meilleures méthodes pour les approfondir et pour les éclaircir; sur l'adresse à saisir et à dévoiler la fausseté d'un raisonnement dans le mot même où elle se cache et d'où elle veut et peut éblouir; sur cet art de la liaison des idées et de leur ordonnance qui n'est plus un artifice de poétique ou de rhétorique, mais l'art de donner à la raison humaine sa certitude, sa force, son étendue, et une partie encore de sa grâce.

La critique enseigne à ne jamais blesser, à plaire toujours, à flatter les sens qui sont inconstans et mobiles, à toucher les passions qui ont leurs caprices comme leurs tempêtes; et des soins si délicats en entraînent de minutieux. La réfutation garde tous ses soins pour préparer et remporter des victoires, pour ravager l'empire des erreurs, et pour étendre les domaines de la vérité.

C'est dans ses plus grandes injustices que la critique obtient souvent le plus de faveurs; la réfutation, quand elle est faible, obtient à peine un regard.

Dans ses plus rares succès, la critique ne peut guère s'égaler aux talens qu'elle éclaire; la réfutation, dans ses triomphes, s'élève au dessus des opinions dominantes et des Grands de l'esprit qu'elle renverse. On connaît des critiques qui ont donné aux auteurs plus de lumière que de chagrins, et il n'y en a pas une, pourtant, qui soit placée par la France et par l'Europe au rang de nos monumens littéraires; dans la réfutation, au contraire, le dix-septième siècle sur des questions de culte, et le dix-huitième sur des questions de morale, ont produit des chefs-d'œuvre de raisonnement et de style qu'on peut comparer aux chefs-d'œuvre de l'éloquence ancienne, et qu'il faut souvent leur préférer. Dans ces guerres dont on peut déplorer les sujets, mais où il y a tant de sortes d'esprit et de talens à admirer,

Digitized by Google

Arnaud et Pascal sont-ils inférieurs à Démosthène et à Eschine, Bossuet et Fénélon à Cicéron et à Hortensius?

Les œuvres littéraires ont aussi, en quelque sorte, leurs jugemens de première instance sur la terre, et leur jugement dernier dans une justice au delà de laquelle il n'y a point d'appel; et Jean-Jacques qui, ses confessions à la main, a ouvert si véridiquement sa conscience, a exposé si fiérement sa vie aux yeux de l'hypocrisie scandalisée, Jean-Jacques aurait pu aussi, ses lettres à d'Alembert et à l'archevêque de Paris à la main, même en pensant à Cicéron et à Démosthène, dire avec assurance, QUE LA TROMPETTE DU JUGEMENT DERNIER SONNE.

Quand ces questions de morale universelle, quand ces abîmes de la religion et de la métaphysique ne glacent pas et n'engloutissent pas un génie fait pour l'éloquence, l'éloquence y prend et plus de force et plus d'essor, et un plus auguste caractère; c'est en sortant de ces sombres profondeurs qu'elle resplendit de la lumière la plus pure et la plus éclatante. Quel goût que celui qui regarde de telles questions comme peu propres à l'éloquence! *Philippe est-il vivant? est-il mort? Sera-t-il vainqueur ou vaincu? Doit-on l'adorer ou peut-on le châtier? — Faut-il déchirer et fouler aux pieds la couronne suspendue par Ctésiphon sur le front de Démosthène, ou la Grèce entière doit-elle la voir poser sur la tête de l'orateur citoyen qui, ne pouvant défendre sa patrie, en a au moins sauvé la gloire?* Grandes questions et bien propres à provoquer et à déployer toute la puissance de cette parole de Démosthène, si simple, si terrible et si sublime! *Dieu est-il ou n'est-il pas? est-il seulement le dieu des vivans, ou le dieu des vivans et des morts? — Faut-il appréhender au corps et jeter dans les cachots, faut-il livrer aux parlemens et aux bourreaux l'auteur de la Profession de foi du vicaire savoyard, ou l'Europe reconnaissante lui doit-elle une statue?* Questions bien autrement grandes encore, et qui n'importent pas seulement à une république, mais aux générations des êtres vivans et mourans sur toute la terre; questions qui ne peuvent pas être traitées en observant des faits et des hommes que tout le monde a sous les yeux, mais en

Digitized by Google

découvrant à une grande profondeur et en rendant sensibles à tous les esprits les lois qui régissent l'univers et celles qui président à la pensée et à la morale.

Des opinions si vaines et qui tendent à resserrer prodigieusement le champ et les triomphes du talent oratoire, ont pris leur origine dans des rhétoriques et dans des poétiques qui enseignaient l'art de donner de la noblesse et de l'élégance à des idées vulgaires : art qu'il ne faut pas dédaigner, sans doute, mais qu'il faut moins encore honorer de la première place. Il ne faut exclure du domaine du goût que les vérités qu'il est impossible de rendre sensibles à l'imagination ; et des vérités inaperçues qui reçoivent, pour la première fois, des formes visibles et des vêtemens de lumière, seront toujours celles qui auront le plus de charmes pour le goût comme le plus d'utilité pour la raison.

On a défini le goût, *la raison transformée par l'habitude en instinct et en sentiment.* Parmi tant de définitions du goût, celle-là, peut-être, n'est pas la moins bonne. Ce que le goût, quand il est sain et pur, sans être faible et timide, sent et juge avec rapidité, la raison, en effet, le vérifie toujours ensuite avec plus ou moins de lenteur ; mais il est probable que ces jugemens du goût, aussi prompts que les impressions de nos sens, ne sont pourtant que les opérations de la raison devenue, par l'exercice, aussi rapide que nos sensations mêmes. *Ce qui ne peut pas être senti d'abord*, dit Vauvenargue, je crois, *n'est pas du ressort du goût ;* et trente ans après Vauvenargue, un panégyriste de Racine, M. de Laharpe, a imprimé *qu'il a fallu un siècle pour démêler et pour sentir toutes les beautés du style de ce poëte.* Ce mot que nous croyons vrai, est le plus bel éloge qu'on ait fait de Racine. Des beautés si long-tems inconnues au goût d'une nation sensible qui s'en occupait tous les jours, c'est l'attention et la réflexion qui les ont découvertes. Pour savoir jouir de tout ce que le génie sait créer, il faut donc une sensibilité très-éclairée ; mais quand les lumières sont acquises et que la sensibilité n'est pas affaiblie, alors on jouit soudainement de ces mêmes beautés démêlées avec lenteur. Celui qui

Digitized by Google

aurait senti à la première lecture toutes les beautés de Tacite, aurait eu presque autant de génie et le même génie que Tacite même ; mais on peut croire que cela n'est arrivé à personne.

Rien n'est plus beau que le vrai, est la loi suprême par laquelle le goût doit juger tous les talens et tous les ouvrages. Mais *ce qui est vrai* reste toujours exclusivement dans la compétence de la raison seule, et *ce qui est beau* est plus du ressort du goût qui, pourtant, doit apprendre à le juger et même à le sentir. Entre la raison et le goût existent, ce semble, des différences analogues à celles de la critique et de la réfutation. Quand ils se réunissent pour juger ensemble un même ouvrage, la raison et le goût doivent, pour ainsi dire, se céder tour-à-tour la première place. Faut-il juger le style? c'est le goût qui préside. Faut-il juger la pensée? c'est la raison.

Malheureusement on veut et il faut même juger tout-à-la-fois, et il n'est pas du tout rare que celui qui est capable de discerner la beauté et la grace des expressions, le soit très-peu de distinguer une idée exacte d'une absurdité. Dans les mêmes collections d'écrits et du même auteur, à côté de critiques d'un goût sain, se rencontrent des réfutations qui ne sont que des verbiages. Le logicien rigoureux, à son tour, fait souvent frémir le goût, et il lui arrive de le blesser quelquefois, même en le flattant par l'élégance et par la finesse de la discussion. Combien on en trouve d'exemples dans Fontenelle et dans Lamotte !

Malheureux qui toujours raisonne
Et qui ne s'attendrit jamais !
Dieu du goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Cependant, et il importe beaucoup de le remarquer, les principes par lesquels on juge de ce qui est vrai sont plus universellement convenus que les principes par lesquels on juge de ce qui est beau. Il y a moins de logiques différentes que de goûts divers. Les nations diffèrent dans leur goût presqu'autant que dans leurs cultes ; ils diffèrent moins dans le raisonnement : Bacon même

Digitized by Google

et Mallebranche ne sont pas toujours opposés. Locke et Condillac ne s'éloignent l'un de l'autre que parce que Condillac va beaucoup plus vite et beaucoup plus loin dans les mêmes routes. Entre Shakespear et Corneille, entre Racine même et Addisson les différences sont prodigieuses; elles sont très-grandes encore entre Pope même et Boileau : quoique formés sur les mêmes modèles de l'antiquité, il serait aisé de trouver des lois différentes de goût dans l'art poétique de l'un, et dans le poëme sur la critique de l'autre.

Il en résulte qu'étant plus facile de s'assurer de ce qui est vrai, le vrai doit être le premier objet de nos recherches. Si nos expressions ne sont pas exactes, nous pouvons être certains que nos idées ne le sont plus ou ne le seront pas long-tems. Un seul mot impropre porte le trouble, la confusion et l'erreur dans le génie le plus puissant : il prosterne des esprits créateurs devant des doles. Changez ce mot, le géant qui était à terre est relevé. On a long-tems exercé la puissance de la magie avec des mots ; cette puissance du génie qui pénètre, dit-on, dans les enfers et dans les cieux, est une espèce de magie qui s'exerce avec des mots aussi. En un mot, si les expressions ne sont pas bien choisies ou même bien placées, on cesse de savoir ce qu'on pense, précisément parce qu'on ne sait plus ce qu'on dit. Le vulgaire qui s'en aperçoit quelquefois, et qui est naïf, dit dans ces cas, *la langue m'a tourné*, et le jugement tourne avec la langue. Cela nous arrive à tous; nous avons tous le même intérêt à y porter une surveillance continuelle. C'est cette surveillance nécessaire à tous qui manque trop souvent à M. de Levis, appelé d'ailleurs par son esprit et par ses études à s'exprimer et à penser avec justesse.

Je n'en citerai que deux exemples, et je choisirai ceux qui pourront me servir de transition à des discussions d'un autre genre que je dois avoir encore avec M. de Levis.

M. de Levis veut établir que l'esprit et les talens des femmes n'ont jamais égalé et n'égaleraient jamais ceux des hommes quand elles seraient élevées dans les mêmes

Digitized by Google

écoles, dans les mêmes études, dans les mêmes travaux. *Leur organisation s'y oppose*, dit-il, et il ajoute : *J'aimerais autant croire que des pommiers placés dans une orangerie produiraient des oranges.*

1°. Entre un oranger et un pommier il y a toute la différence d'une espèce à une autre espèce : mais quoique dans nos écoles et dans nos grammaires il soit beaucoup question du genre masculin et du genre féminin, il n'y a pourtant entre un homme et une femme de différence ni de genre, ni même d'espèce : il n'y en a qu'une de sexe. Comment M. de Levis pourrait-il raisonner avec exactitude sur les attributs et sur les dons divers qui naissent de la différence des sexes lorsqu'il la confond avec la différence des espèces? Les plantes, dit-on, ont aussi des sexes ; pourquoi ne pas chercher ses exemples dans les sexes d'une même espèce de plante? Si M. de Levis a craint de ne pas y trouver toutes les différences dont il avait besoin, cette crainte même devait lui servir de logique. 2°. Une orangerie n'est pas un lieu de culture pour les arbres, comme une école l'est pour les esprits ; c'est un lieu de serre. 3°. La plus habile culture des plantes ne peut faire pour elles que ce que font pour nous le choix des alimens, du climat et de l'exercice : mais l'esprit de l'homme a sur l'esprit de la femme une action que la sève d'une plante ne peut pas avoir sur la sève d'une plante voisine. Je dénombre toutes ces différences non pour prouver une méprise qui saute aux yeux, comme semble, mais pour nous effrayer de tout ce qu'une mauvaise expression peut nous dérober de vérités évidentes.

M. de Levis dit ailleurs : *Où pensez-vous que l'on rencontre le plus de femmes chastes ?..... En Suisse, en Hollande..... Vous vous trompez ; c'est à Paris, et surtout à Venise et à Naples ; lorsque le climat, le mauvais exemple et l'occasion sollicitent, c'est alors qu'il y a du mérite à résister.* Sans doute, c'est là que *la femme chaste l'est le plus ;* mais ce n'est point là qu'il y a *le plus de femmes chastes.* Du commencement de la phrase à la fin, la proposition change totalement : et l'éblouissement n'a pour cause que ces deux syllabes *le plus* pri

au même sens dans la pensée de l'auteur, quoiqu'ils en aient deux différens et même opposés dans sa phrase et dans notre langue.

Comment peut tomber dans une pareille confusion de termes un homme qui a réellement de l'esprit et qui en a beaucoup? On ne le comprend pas. Que dis-je? Cela n'est que trop facile à comprendre. Les exemples de ces abus des mots si funestes à la raison, et contre lesquels des génies éminens et simples se flattaient d'avoir trouvé des remèdes, se multiplient plus que jamais de toutes parts. Les livres et leurs extraits, les vers, la prose, les conversations, tout en est plein : des nations entières fondent sur de tels abus et sur de plus grands encore leurs cultes, leurs lois, leurs sciences, leurs logiques et leurs métaphysiques. On fausse ou on brise dans les mains des aveugles le bâton qui les dirige sur le bord des abîmes, et entre les roues des chars prêts à les écraser : et on écrit avec sécurité, avec orgueil, avec joie! et on n'entend pas même, on ne comprend pas ceux qui jettent le cri d'alarme et de douleur, ceux qui tirent *le canon de miséricorde!* O PECTORA CÆCA!

M. de Levis qui a commencé par croire que la forme des sentences était la seule propre à son sujet, n'en est pas à la moitié de son livre qu'il prend d'autres formes. Son esprit, son talent, et son goût pour les paradoxes, affranchis du cadre étroit des maximes, se répandent plus librement et plus hardiment sur les questions importantes et délicates de l'organisation sociale, de l'économie politique, de la philosophie de l'esprit. Elevé à ces considérations, M. de Levis regarde un grand accroissement de la population dans l'espèce humaine comme un grand malheur pour elle; l'invention de la charrue comme un fléau; celle des armes à feu et du canon comme des découvertes favorables à la civilisation; la SÉPARATION ABSOLUE des deux sexes en Orient comme l'une des plus belles inventions de cette civilisation et de ces lumières *qui nous sont venues de ce côté:* l'intelligence des femmes, auxquelles il adjuge de la finesse et de la grace, à jamais déshéritée par la nature elle-

Digitized by Google

même de cet esprit d'invention et de découvertes placé si haut sous le nom de génie.

Un livre qui jette le gant, pour ainsi dire, sur tant de questions, qui ouvre tant de champs de bataille, expose beaucoup celui qui en rend compte à dépasser toutes les bornes de tous les extraits. Nous tâcherons de ne tomber qu'à moitié, au moins, dans le piége, et de choisir pour le débat celles de ces questions qui peuvent avoir le plus d'intérêt pour tous les esprits.

M. de Levis n'appelle aucune autorité au secours ou à l'appui de ses opinions qui n'ont pas le premier coup-d'œil pour elles : on dirait qu'il marche seul dans ces routes qui ne sont pas, en effet, très-fréquentées. Il aurait pu cependant sur la population, par exemple, faire cause commune avec M. Malthus, écrivain anglais, qui a publié trois volumes pour répandre la même opinion en Angleterre et en Europe; sur les femmes, avec Jean-Jacques, qui, dans cette fameuse lettre contre nos théâtres, où il retrouvait notre monde, parle des femmes avec tant d'humeur et avec tant de charme, où il a l'air, à-la-fois, d'être toujours emporté par la colère et toujours inspiré par les graces.

M. de Levis ne cite pas Jean-Jacques et ne le copie pas non plus : il peut être curieux de rapprocher les passages où tous les deux parlent des talens des femmes.

« La nature, en donnant tant de graces et de finesse » aux femmes, dit M. de Levis, a voulu leur donner une » indemnité pour le génie qu'elle a exclusivement ré- » servé à l'homme. — Je m'étonne que les femmes, avec » autant de discernement que les hommes, toujours plus » de finesse, n'aient jamais rien inventé. Je vois, Madame, » que cette assertion vous choque; eh bien! citez dans » les arts, dans les sciences, une découverte, une in- » vention, un simple perfectionnement qui appartienne » à votre sexe. Vous ne serez pas plus heureuse en lit- » térature; des poésies légères, de la prose gracieuse ne » sont point de ces compositions fortes, telles que le » poëme épique, la tragédie, ou même la comédie de » caractère qui, seules, peuvent recevoir l'empreinte du » génie. Cette observation sur les femmes s'applique

Digitized by Google

» avec autant de vérité aux eunuques de tous les pays et » de tous les siècles. C'est que le pouvoir de la répro- » duction et la génération des pensées dépendent dans » l'homme du même principe. »

Cette théorie sur le principe commun des deux espèces de génération, M. de Levis, qui ne veut pas la développer ici, la croit neuve. Nous la croyons très-ancienne; mais son ancienneté ou sa nouveauté n'est pas ce qui peut la rendre vraie ou fausse.

Ecoutons actuellement Rousseau.

« Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se » connaissent à aucun, et n'ont aucun génie. Elles peu- » vent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que » de la légèreté d'esprit, du goût, de la grace, quel- » quefois même de la philosophie et du raisonnement. » Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, » des talens, et tout ce qui s'acquiert à force de travail. » Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'ame, ce » génie qui consume et dévore, cette brûlante élo- » quence, ces transports sublimes qui portent leurs » ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront » toujours aux écrits des femmes. Ils sont tous froids et » jolis comme elles; ils auront tant d'esprit que vous » voudrez, jamais d'ame; ils seraient cent fois plutôt » sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire, ni » sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, » et une autre méritèrent d'être exceptées. Je parierais » tout au monde que les Lettres portugaises ont été » écrites par un homme. »

Il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention à ces étonnantes lignes; et moi-même, en les copiant, je viens d'en être frappé comme si je les lisais pour la première fois. Quelle certitude dans des choses qui présentent tant de doutes!

Avant d'examiner ce qu'il y a de commun dans les deux morceaux que je viens de transcrire, je ferai quelques observations de détail sur l'un et sur l'autre, et d'abord sur celui de Jean-Jacques. *Elles ne savent ni décrire, ni* SENTIR *l'amour même*. Quoi! pas même le SENTIR! La passion de Bérénice et d'Hermione, celle de Phèdre

Digitized by Google

et d'Aménaïde, sont donc des peintures idéales ! elles n'ont donc point eu de modèle dans la nature ! Et Jean-Jacques lui-même pourquoi donc a-t-il donné tant d'ame et tant d'amour à Julie d'Etanges ? *Ils sont tous froids et jolis comme elles.* Toutes les femmes n'ont pas une jolie figure, et des apparences assez prononcées persuadent que toutes n'ont pas une ame froide. Ces derniers mots de Rousseau rappellent une chose surprenante qu'il raconte de Mme de Warens : mais pour savoir à quoi m'en tenir là-dessus, j'aurais voulu recevoir aussi les confessions de Claude Anet et de Joseph Venture. *La seule Sapho, que je sache, et* UNE AUTRE *méritèrent d'être exceptées.* Je ne crois pas du tout à ces exceptions si rares et si fortes des lois générales de la nature : et s'il était vrai que la seule Sapho eût mérité d'être exceptée, je commencerais par soupçonner qu'on a été trompé sur son sexe ; et quelques circonstances de ce qu'on nous raconte d'elle viendraient à l'appui de mon soupçon. Mais pour Jean-Jacques il y en a eu *une autre ;* quelqu'un dit très-bien dans le tems à Rousseau: *mais, Monsieur, pour peu que chacun en ait connu aussi* UNE AUTRE, *le nombre des exceptions pourra s'accroître beaucoup.* Combien, par exemple, il y a trente ans, et lorsque tout le monde ignorait un secret qui vient d'être révélé, M. de Guibert était autorisé à dire *Sapho* et UNE AUTRE ! Quelle réponse à Rousseau que la vie, la mort et les Lettres de Mlle de Lespinasse ! Les Lettres manquent-elles *d'ame?* Et celle qui les a écrites n'a-t-elle pas assez senti l'amour pour en être *dévorée* et *consumée?* Quel genre d'esprit, de goût, de sentiment délicat et noble a manqué à cette femme qui, au milieu d'une société de philosophes qui éclairaient l'Europe, recevait leurs lumières et combattait leurs préventions, qui, amie intime de d'Alembert, adorait l'auteur d'Héloïse et d'Emile, qui défendait le génie de Thomas devant ceux qui voulaient flétrir les couronnes qu'eux-mêmes lui avaient décernées, qui ne pouvait prononcer le nom de Turgot sans attendrissement et sans enthousiasme, qui n'avait que l'ambition d'être aimée, avec tant de droits à l'ambition de la gloire !

Digitized by Google

Je passe à M. de Levis : il paraît croire que l'épopée, la tragédie et la comédie de caractère *peuvent*, SEULES, *recevoir l'empreinte du génie*. Sans doute, c'est dans ces grandes compositions que le génie se déploie avec le plus d'éclat et le plus de grandeur : mais dans les arts, ainsi que dans la nature, cet attribut divin, la création, ne l'aperçoit-on que dans les créations vastes et fortes? Pindare, Horace, et même Anacréon sont-ils sans génie parce qu'ils n'ont pas celui d'Homère? Et ce La Fontaine que Molière élevait à la première place littéraire de son siècle n'a-t-il rien inventé dans ces fables mêmes dont il a emprunté tous les sujets? N'ont-ils rien créé, ceux qui ont créé les graces du style? Ceux qui veulent expliquer la nature et ceux qui l'aiment ne reconnaissent-ils pas sa puissance créatrice dans le colibri et dans l'aigle, dans le chêne et dans la rose?

Des vers légers et de la prose gracieuse, voilà tout ce que M. de Levis croit les femmes capables d'écrire. M. de Levis n'a pas vu tout ce qui est dans les lettres de Mme de Sévigné, par exemple, s'il n'y a vu que de la prose gracieuse; toute femme qu'elle est, et elle l'est beaucoup, Mme de Sévigné, de la grâce quelle a toujours, s'élève plus d'une fois jusqu'au sublime. Cette femme aussi a jeté des mots qui auraient retenti profondément dans les temples et dans les sanctuaires : elle a du Bossuet, non-seulement dans des mots, mais dans des tableaux; et le tableau qu'elle trace de l'Arianisme, dont elle venait de lire l'histoire dans cet ennuieux Maimbourg, serait tout-à-fait digne de l'histoire des variations. Que dans le roman, d'ailleurs assez médiocre, de Fanni Butler, M. de Levis relise la lettre qui le termine; et qu'il nous dise ensuite si cette prose d'une femme est une prose gracieuse ou éloquente.

Je n'oserai dire qu'il y a réellement de l'invention dans les deux romans de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*; mais je rappellerai comme un fait, que les hommes les plus éclairés de l'époque où ces deux romans parurent, crurent y voir beaucoup de secrets du cœur humain révélés, et beaucoup de mouvemens des passions reproduits pour la première fois. Ces deux romans

Digitized by Google

firent une révolution dans un genre cultivé depuis avec gloire dans plusieurs littératures de l'Europe. L'expression des passions touchantes suppose-t-elle moins de génie que l'expression des passions ardentes, quand l'une et l'autre expression sont également neuves? et pour être le génie faut-il absolument que le génie *consume et dévore*? S'il est un peu moins le génie, ne l'est-il pas pourtant beaucoup encore lorsqu'il éclaire et lorsqu'à force d'émotions il pénètre au fond des cœurs, lorsqu'il les touche jusqu'aux larmes, et lorsqu'il les élève jusqu'aux vertus?

M. de Levis et Jean-Jacques refusent également toute *espèce de génie* aux femmes; on découvre pourtant quelques différences dans leurs opinions. Le génie que Rousseau leur refuse est celui qui a son foyer dans les passions profondes et ardentes, c'est ce génie qui devient plus brûlant et plus terrible dans les profondeurs mêmes de la méditation; c'est ce génie qui a inspiré à Voltaire plusieurs de ses tragédies, et à Jean-Jacques lui-même plusieurs de ses ouvrages. M. de Levis leur refuse, en outre, toute faculté d'inventer, de découvrir dans les arts et dans les sciences, d'y apporter même le plus simple perfectionnement. Il fait à toutes les femmes le défi d'en citer un seul exemple. M. de Levis prononce des jugemens absolus; nous nous bornons à élever des doutes.

Quoique dans l'organisation de l'homme et de la femme les ressemblances soient beaucoup plus nombreuses que les différences, les différences pourtant sont grandes, et celles qui sont extérieures et visibles, ne peuvent être que les développemens des différences intérieures plus puissantes encore pour varier extrêmement les manières de sentir et de penser; et quoique dans les sociétés de l'Europe les deux sexes placés à côté l'un de l'autre paraissent vivre d'une vie commune, il y a tant de diversité et de séparation dans les soins qu'on donne à leur enfance, dans leurs études et dans leurs travaux, que les mondes intellectuels où ils vivent, où ils s'exercent, et où ils se forment, sont pourtant deux mondes qui se touchent et se pénètrent sans être du tout

les

Digitized by Google

les mêmes. Des causes d'une telle puissance et dont l'action sensible ou insensible est continuelle, doivent avoir des résultats toujours assez divers pour être souvent opposés.

Est-il question de ces découvertes faites par une force de tête qui combine de longues suites de faits et d'idées et qui combine ensuite les combinaisons elles-mêmes? il n'est pas naturel d'attendre ces découvertes des femmes qui n'ont pas reçu cette force de tête de la nature, et qui ne l'ont pas acquise par l'exercice. Est-il question de ces découvertes que les hommes ont faites plus d'une fois en trouvant ce qu'ils ne cherchaient pas, en recevant du hasard ce qu'ils ont ensuite présenté à la gloire sous le nom d'invention? Les femmes, sans doute, sauraient recevoir une faveur du hasard tout aussi bien que les hommes, et elles auraient ensuite autant d'esprit qu'eux pour se glorifier d'une heureuse rencontre; mais c'est au milieu des grandes scènes de la nature et de la société, sur les monts, sur les mers, c'est dans les travaux de ces grands ateliers où les forces de la nature sont maniées par l'homme, que ces hasards que l'on confond avec le génie se multiplient; et la femme n'est point placée comme l'homme pour les recueillir. Elle en rencontrera beaucoup plus rarement, quoique très-capable d'en profiter.

Descartes, qui avait donné des leçons de philosophie à une reine et à une princesse, croyait la femme éminemment douée de l'esprit philosophique: cependant, si toutes les femmes même, sous un tel maître, pouvaient apprendre facilement les fausses lois du mouvement qu'il pouvait leur enseigner, il est bien certain qu'il n'a jamais pu exister sur la terre une femme capable de partager la gloire des trois ou quatre géomètres qui, peu de tems après que Descartes se fut trompé, découvrirent en même tems et presque à-la-fois les véritables lois du mouvement. Le premier, et par là je veux dire le plus grand de tous les métaphysiciens, a voulu faire honneur de ses découvertes à une femme dont il pleurait la mort; mais il est à croire que mademoiselle Ferrant aurait été très-peu propre à trouver d'elle-même

Digitized by Google

ce que peut-être elle inspirait en partie à son ami. Ces chefs-d'œuvre de l'analyse peuvent répandre leur lumière sur les femmes ; mais il n'est pas à espérer que cette lumière puisse jamais sortir d'elles. Cependant, de ce que ces créations qui ajoutent tant à la puissance de l'esprit humain ne paraissent pas pouvoir leur appartenir, faut-il en conclure que toute invention leur est interdite ? M. de Levis n'a pas cru nécessaire de nous dire ce qu'il entend par *inventer*. Inventer c'est trouver, INVENIRE. Aussi Racine et Boileau, qui savaient très-bien et leur latin, et leur français, ont-ils appelé certains mots de génie des *mots trouvés*. Eh bien ! les femmes que M. de Levis et Jean-Jacques ne croient pas incapables d'apprendre parfaitement ce qui leur est parfaitement enseigné, je ne les crois pas non plus du tout incapables de trouver d'elle-mêmes beaucoup au delà de ce qu'on leur enseigne ; je les crois très-propres à perfectionner ce qu'elles ont appris.

S'il nous est jamais arrivé d'avoir une seule idée juste que nous n'avions pas reçue de nos maîtres ou de nos livres, tâchons de nous ressouvenir dans quelles circonstances cela nous est arrivé, et nous serons probablement plus circonspects à refuser toute invention à celles à qui on accorde beaucoup d'intelligence.

Vauvenargue a dit : *il y a peu de choses que nous sachions bien ;* et cette vérité qui, au premier coup-d'œil, ne paraît pas trop valoir la peine d'être imprimée, est, je crois, ce qui explique le mieux, pourquoi dans tous les genres certains esprits s'arrêtent si vite et pourquoi d'autres s'avancent toujours : les uns savent mal, et les autres savent bien. Celui qui sait mal est arrêté comme un voyageur au déclin du jour ; celui qui sait bien, un grand jour l'environne de toutes parts, et s'il se repose, il ne s'arrête pas ; sa course va toujours aussi loin que sa vue ; et une lumière forte ne vous environne pas seulement, elle se porte au loin en avant de vous. En un mot, entre la science parfaite et l'invention, les limites sont si voisines et si déliées qu'il paraît même impossible de ne pas les franchir. Ceux mêmes qui sont étrangers aux mathématiques, comme moi, peuvent connaître la théo-

Digitized by Google

rie des exposans ; ils peuvent savoir combien elle a dû de progrès à la notation imaginée par Descartes. Quand je m'exposerais à dire une absurdité (car ici le jour baisse ou même tombe pour moi), je dirai pourtant que dans cette notation ont pris leur première puissance plusieurs des parties les plus transcendantes des mathématiques. En quoi consiste-t-elle? dans une invention qui ne paraît pas au-dessus des forces d'un enfant impatient de finir ses calculs pour aller reprendre ses jeux. Pourquoi des femmes qui aiment bien aussi à abréger leurs travaux et à prolonger leurs plaisirs, ne seraient-elles pas capables du même effort de génie? Quoi! les femmes créer quelque chose dans l'algèbre! Oui, puisqu'elles peuvent l'aimer, elles peuvent la rendre féconde; et Mme Duchâtelet n'est pas la seule qui l'ait beaucoup aimée.

J'ai connu dans ma jeunesse un homme de lettres qui s'était avisé, un peu tard, d'étudier sérieusement l'algèbre, à l'âge, à-peu-près, où Francaleu s'avise d'être poëte : pour mieux l'apprendre, il l'enseignait à une nièce, femme jeune et aimable, qui aurait pu mieux faire, et qui apprit pourtant très-bien l'algèbre. Elle ne comprenait pas seulement son oncle; elle le devinait, elle le devançait. Les sables de leur jardin, les murs de leur château, tout était couvert de ces caractères et de ces formules qui font peur à tant de gens, et qui faisaient alors leur charme. La mort de l'un mit fin aux progrès et aux enchantemens de tous les deux : car c'est là que tout s'évanouit, et la tombe a dévoré plus d'une fois, sans doute, les belles espérances de l'esprit humain au moment où elles allaient se réaliser.

Ce n'est pas, on peut le croire, pour la gloire des femmes que je me suis arrêté si long-tems à cette question : les femmes ont plus besoin d'être heureuses que d'être illustres ; ce qui est le contraire des hommes, pour qui la gloire est souvent un plus grand besoin que le bonheur. Ce n'est pas non plus pour leur plaire; les femmes qui ont le plus d'esprit aiment peu les discussions et ne s'y entendent pas toujours. La vérité les saisit vite, ou ne les touche jamais. On pourrait pa-

Digitized by Google

rier que dans Voltaire même, dont le style n'a jamais de parure et a toujours du charme, jamais femme n'a lu le morceau admirable qui a pour titre : *Il faut prendre un parti, où du principe d'action.* Mais ces questions, sur les facultés de l'esprit dans les deux sexes, tiennent à des points importans et pratiques de la théorie de l'esprit humain : l'erreur, dans ce genre, est trop funeste; l'indifférence même l'est encore.

M. de Lévis n'a eu garde d'encourir le reproche fait à Duclos, d'avoir écrit un ouvrage sur les mœurs sans avoir parlé des femmes. D'abord, plusieurs maximes leur sont consacrées; ensuite tout un chapitre; et M. de Lévis revient encore à elles dans UN SUPPLÉMENT. Le chapitre est un des mieux écrits de l'ouvrage; en parlant de la maternité, l'auteur a tracé des tableaux qui rappellent et ceux de Raphaël et ceux de Jean-Jacques. On peut douter pourtant que ce chapitre soit celui qui plaise le plus aux femmes : si c'est par la vérité que M. de Levis a pu les blesser, il les a servies. *La galanterie*, a-t-on dit, *est le doux, le perpétuel mensonge de l'amour.* L'amour, autant au moins que la raison, doit aimer la vérité; les mensonges n'ont pas la même grace que les fictions, et il ne faut ni fictions ni mensonges dans un livre de philosophie. Mais avant tout, il faut bien s'assurer de la vérité, quand cela n'est pas impossible; ce qui a lieu trop souvent.

M. de Levis nous a déjà étonnés quelquefois; il va nous étonner encore davantage. Il a exclu les femmes de toutes les créations des arts, et même de toutes les découvertes parmi lesquelles il y en a qui sont des présens du hasard : mais si elles ne peuvent pas servir la société par leurs talens, elles peuvent la troubler, elles la troublent par leurs passions qui allument les nôtres; et M. de Levis, s'il ne prononce pas le décret, laisse échapper le vœu de les exclure de la société comme de l'empire des arts. Il a observé cette espèce de promiscuité des hommes et des femmes dans ces tourbillons qu'en France on appelle LE MONDE, et qui, en Europe, portent beaucoup de noms divers : et il en frémit pour les vertus et pour la raison des femmes qu'on ne peut pas séparer

Digitized by Google

de leur bonheur : d'une autre part, il a vu dans la vie des tribus sauvages, les femmes retenues en dedans ou très-près de la cabane ; et dans l'Orient, dans ces premiers pays civilisés, il les a vues renfermées sous la garde non de leurs vertus, mais des verroux; M. de Levis en a conclu que le vœu de la nature, à cet égard, est prononcé dans la vie sauvage, qu'il a été sanctionné dans la civilisation de l'Orient, et violé, à notre grand dommage, dans la civilisation de l'Europe; il croit voir des traces et même des monumens de cette sagesse orientale et dans l'Egypte des Pharaons, et dans la Grèce naissante, et sur-tout dans cet empire de la Chine, où, d'après des calculs modérés, il doit y avoir cent millions de femmes, et où, *par une précaution cruelle, on casse le pied des femmes que cette infirmité factice retient à leur place naturelle.*

Nous ne contesterons rien à M. de Levis, de tout ce qu'il dit de cet Orient d'où la civilisation nous est, en effet, venue, mais il y a bien trois ou quatre mille ans : nous avons quelques observations à lui faire sur les autres pays auxquels il fait honneur d'une sagesse presque égale.

1°. Je ne suis pas très-sûr que tout ce qu'Hérodote raconte de l'extrême liberté dont jouissaient les femmes dans l'Egypte des *Pyromis* et des *Pyramides*, soit parfaitement exact : mais il est certain que l'un des progrès des mœurs dans la caste des prêtres fut de se réduire à n'avoir qu'une femme; la nation entière imita par degrés ses prêtres; et par toute la terre, à mesure que la multiplicité des femmes a été abolie, leur liberté est devenue plus grande. C'est lorsqu'un seul homme a plusieurs femmes qu'il juge prudent de les renfermer toutes. C'est, comme on l'a si bien dit, un débiteur insolvable : il craint qu'elles ne le fouillent sans cesse et ne lui trouvent toujours moins de richesses; il craint qu'elles ne rencontrent des protecteurs ; il les emprisonne.

2°. Dans la Grèce où il y avait tant de peuples divers sur un petit continent et dans de petites îles, il y avait aussi une grande diversité dans les mœurs et dans les usages ; rien ne se ressemblait moins que ces danses si

Digitized by Google

peu voilées des jeunes vierges de Sparte qui n'ont beaucoup enflammé les imaginations que dans l'histoire, et les promenades, sur les bords de la mer, de ces courtisannes d'Athènes qui ne se couvraient que de leurs cheveux aux yeux des statuaires et de la république entière: et d'un autre côté les *gynécées* de l'Attique, ces appartemens des femmes si profondément retirés, ont bien quelques teintes orientales. Cependant, mille faits le prouvent, ils n'avaient réellement rien de commun avec les harem : c'étaient, comme les chambres à coucher des femmes anglaises, le sanctuaire fermé du bonheur domestique dont le temple était la maison, ouverte à tous ceux qui étaient dignes d'approcher la mère et la femme des Cimon et des Miltiade.

3°. Nulle part la liberté des femmes n'a été ni mieux établie, ni plus féconde en vertus pures, douces et fortes que dans les beaux siècles de Rome; on a beaucoup douté des vertus des Romains, jamais des vertus des Romaines; et si, dans d'autres tems, ces vertus allèrent se perdre dans les plus horribles excès, ce ne fut point parce que leur liberté devint plus grande, c'est parce que la liberté publique fut perdue sans retour.

4°. Il paraît souvent plus difficile de connaître un peu bien ce qui est à quatre ou cinq mille lieues de nous, que ce qui s'est passé il y a trois ou quatre mille ans. J'ai eu un grand oncle qui est allé à la Chine, un autre grand oncle qui n'y est jamais allé, mais qui en a parlé à toute l'Europe, et l'unique chose un peu certaine que je sache sur les petits pieds des femmes chinoises, c'est que c'est encore un sujet de controverse entre les voyageurs missionnaires, les voyageurs commerçans, et les envoyés en ambassade. Ces petits pieds sont-ils si étonnamment petits (j'ai vu un soulier), parce qu'on les casse, ou parce qu'on les dessèche en les empêchant de recevoir la nourriture par des bandelettes extrêmement serrées? Est-ce pour qu'elles puissent avoir une grace de plus, pour qu'elles puissent faire une promesse de plus aux hommes, qu'on façonne ainsi aux Chinoises leurs petits pieds? ou bien pour les retenir auprès de leurs maris et de leurs devoirs par l'impossi-

Digitized by Google

bilité de s'en éloigner? Beaucoup de circonstances, dans les relations, multiplient les doutes, et aucune ne les fixe. Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que, dans l'oubli de ses devoirs, une femme qui n'est retenue ni par l'amour, ni par la morale, ni par l'opinion, peut aller bien loin sans faire beaucoup de chemin, sans sortir de chez elle; c'est que leur casser le pied n'est pas une précaution aussi sûre qu'elle est cruelle. On a porté, dit-on, dans ce même Orient, l'avisement plus loin; et je doute que ce soit avec un succès plus grand. Quelle barbarie, quelle tyrannie stupide dans toutes ces institutions qui n'appartiennent pas à la morale, et qui en attestent la totale absence! On cherche curieusement et puérilement dans cent causes différentes la véritable cause de ce peu de progrès que font les Chinois immobiles, depuis tant de siècles, dans ce qu'on appelle leur civilisation et leurs connaissances, et qui ne se remuent un instant que lorsque du haut des montagnes les Tartares fondent sur la Chine, pour devenir bientôt aussi immobiles eux-mêmes. C'est leur langue, c'est leur écriture, ce sont leurs moines, ce sont leurs philosophes, ce sont ces coups de bâton ou de bambou donnés et reçus de toutes parts et qui font si vite le tour de l'empire, c'est tout ce qui se fait et tout ce qui se dit dans la Chine, c'est TOUT qui en est cause; et les petits pieds qui retiennent les femmes si près de leurs maisons, ne sont peut-être pas une des moindres causes qui retiennent un Empire beaucoup plus peuplé que toute l'Europe dans une condition qui devait être déplorée et non vantée par ces écrivains dont le génie a fait tant d'honneur et tant de bien à l'humanité.

Sans doute, les désordres dont M. de Levis a tracé l'énergique tableau sont sous nos yeux; ils sont réels, ils sont grands : ils naissent de la cause à laquelle il les attribue : mais doit-on en conclure qu'il faut absolument séparer les deux sexes pour le bon ordre de la société, et qu'il est impossible de séparer les effets funestes et accidentels de cette cause, de ses effets heureux et nécessaires?

Voici deux grands faits et deux grands résultats.

Digitized by Google

L'Orient a séparé les deux sexes; et il est resté barbare : l'Europe a laissé les deux sexes libres dans leurs réunions; et s'il n'est pas très-bien civilisé, il a fait dans les arts, dans les sciences, dans la morale, dans le bon sens, des progrès qui peuvent facilement le conduire à une civilisation moins imparfaite.

Les premiers instituteurs de ce génie si beau et si aimable de la Grèce, ont été les Orphée et les Linus; et ils n'auraient jamais touché la lyre si, pour les sauver des Bacchantes, on avait renfermé les Eurydice. Les premiers instituteurs du génie de la France et de l'Europe ont été les Trouvères et les Troubadours; notre civilisation contre laquelle semblaient élevés nos antiques châtels, y a commencé lorsque leurs vieilles tours furent égayées et attendries par les chants réunis des femmes et des hommes, lorsque les Troubadours avec des vers dans leur mémoire, et des airs dans leurs vielles, arrivaient dans des banquets où l'on posait sur le front des guerriers vainqueurs les couronnes attachées ou regardées par la beauté; elle a commencé dans ces *COURS D'AMOUR*, qui ne sont devenues ridicules que par les progrès dont on leur était redevable. C'étaient les fêtes de ces siècles; mais dans tous les siècles, c'est dans des fêtes qu'ont pris naissance les vertus et les talens qui ont le plus honoré, éclairé et embelli le monde. C'est souvent dans la solitude que le génie enfante; mais c'est dans les grands et brillans spectacles qu'il a reçu l'inspiration. Quand on ne devrait aux femmes aucune création qui leur fût propre, on leur devrait toutes celles des hommes; on leur doit tout ce qu'il y a de mieux sur la terre, ou par ce qu'elles produisent, ou par ce qu'elles inspirent; et si vous voulez éteindre le génie des deux sexes, mettez-en un en prison. Jamais, tant que les femmes persannes seront esclaves, il ne naîtra dans la Perse un homme capable d'écrire une seule des lettres d'Usbeck.

Gardons-nous donc de ces pratiques du despotisme qui *coupe par le pied l'arbre dont il veut cueillir le fruit*; et au lieu d'accorder de l'estime et des regrets à la clôture des femmes, cherchons ou fortifions les moyens de rendre leurs réunions aux hommes dans la société plus

Digitized by Google

heureuses pour elles, plus utiles pour nous, plus honorables pour l'Empire et pour l'Europe.

Une observation peut nous aider tout de suite dans cette recherche. Ces désordres, dont la plume de M. de Levis reproduit le tableau, ont eu en France, à une autre époque, plus d'ivresse et plus d'égarement encore, à cette époque où l'auteur du *Sopha* les retraçait comme des peintures piquantes d'un monde élégant, et où Jean-Jacques indigné, fuyant dans les déserts et dans les forêts, rassemblait dans l'*Héloïse* toutes les forces de ses passions et de son éloquence, pour faire *remonter* son siécle, non pas jusqu'à la vertu dont il le croyait incapable, mais *jusqu'à l'amour*. Qu'est-ce qui a, si non détruit, au moins atténué la pernicieuse influence de ces mœurs si dépravées? Jean-Jacques d'abord, et lui seul plus que tout le reste ensemble. Ce n'est pas M. de Levis qui pourra le contester: lui-même remarque que le moment où une jeune femme devient mère et nourrice, est la circonstance la plus favorable pour l'attacher à ses devoirs par un sentiment dont le charme profond rend insipide tout ce qui n'est pas aussi énergique, et méprisable tout ce qui n'est pas aussi pur. Or, Rousseau a beaucoup multiplié ces circonstances pour les femmes. Ce sont ensuite trois ou quatre pièces de théâtre dont le mérite a été un problème pour le goût, l'intérêt vif et constant pour les spectateurs, et l'effet excellent pour les mœurs: enfin ce sont certains progrès de la raison qui se faisaient et se répandaient à côté de cette dépravation ou même au milieu.

L'histoire, le roman, les deux scènes tragique et comique, et partout l'éloquence propre à chaque genre, partout l'éloquence dirigée vers les pensées et vers les affections de la morale publique; quels instrumens pour agir sur les ames, pour les agrandir, pour les épurer par les émotions qu'on leur donne! Ne saurons-nous plus les manier? et quelle institution que celle des prix décennaux pour élever les talens du goût et de l'imagination à toutes les conceptions qui peuvent perfectionner l'esprit, les mœurs et les habitudes de tout un peuple! Des prix décernés par un monarque et du haut de son trône,

Digitized by Google

ne doivent-ils pas être la récompense, à la fois, et des services, et des plaisirs reçus par tout l'Empire?

Que le théâtre peigne le monde, il le faut; mais qu'il en crée aussi un meilleur que celui qui existe; et que le monde lui-même soit ensuite la représentation des modèles qui lui seront présentés par le théâtre. Si la scène n'est qu'un miroir fidèle de ce que nous sommes, elle ne changera pas plus nos ames que les glaces ne changent nos figures.

Qu'une littérature plus forte, que des talens nourris, à-la-fois, dans les sources des modèles de l'antiquité et dans les sources de la philosophie moderne, étouffent dans le mépris public cette littérature de quelques salons et de quelques jours, dont le goût n'a pas plus de rapport avec la raison humaine que nos modes; cette littérature qui s'effraie aux fiers accens d'une éloquence profonde et passionnée, comme l'oreille du faible et du timide aux sons éclatans de la trompette ou de la foudre; cette littérature qui, dans le style de Thomas, n'a vu que des efforts, et dans celui de Jean-Jacques que des excès. Qu'à cette littérature qui a bien ses raisons pour vouloir tout énerver, tout raccourcir, tout dégrader, il en succède une autre dont le premier principe ne soit pas d'arrêter les siècles, mais d'en accélérer la marche et les perfectionnemens; et les peuples éprouveront ce que peuvent les bonnes pensées pour les bonnes mœurs; on apprendra de l'expérience si la raison, quand on la laisse s'établir sur ses vrais principes, ne porte pas la plus vive clarté dans ses plus grandes profondeurs, si son évidence n'est pas aussi une puissance, si cette puissance ne balance pas celle des passions, si les passions elles-mêmes ne deviennent pas aisément nobles et généreuses quand elles s'associent à des pensées sublimes et qu'elles les inspirent. O vous qui, dans ce tourbillon confus de gens qui s'appellent entre eux gens de lettres et gens du monde, perdez toutes les jouissances parce que vous voulez toujours jouir, sacrifiez aux grâces, mais ne leur sacrifiez ni le bon sens, ni la force, ni la vérité; car dans ces sacrifices vous immoleriez bientôt les grâces elles-mêmes. Elles fuient la dépravation et restent quel-

Digitized by Google

quefois auprès de l'austérité pour l'adoucir. Cette antiquité qui a peu connu les scrupules, mais qui a bien connu les vrais devoirs et le vrai bonheur, a créé les graces pour faire jouir souvent de la beauté par les seuls regards et en lui laissant sa pureté.

Mais les apostrophes ne prouvent rien : des idées exactes prouveraient quelque chose ; tâchons de nous en faire.

Rien de ce qui est frivole ne peut ni remplir l'ame, ni la régler, ni lui faire trouver un charme constant dans la vie. Quand les deux sexes ne se réunissent que pour de vains amusemens, ils contractent l'habitude et le besoin d'être toujours amusés et réunis. Les amusemens prolongés deviennent toujours insipides ; les jeux conduisent aux excès. Chez les nations et dans les villes où les goûts littéraires sont répandus, ces goûts, s'ils sont légers, sont d'autres frivolités. Ils ne servent qu'à faire jouir l'amour-propre de ce qui achève d'affaiblir et d'égarer les esprits, les passions et les caractères. Tous les arts du goût, quand ils ne reçoivent pas leur direction secrète d'une philosophie et d'une législation non austères, mais éclairées et pures, ne font que semer quelques fleurs enivrantes sur le bord de ces abîmes où l'on se précipite au bruit des chants, des instrumens et des applaudissemens.

Que faut-il donc faire ? Rien, s'il est impossible de rendre les salons, les arts du goût et les lettres moins frivoles. De petites ames et de petits esprits extrêmement mobiles et toujours remués, toujours étourdis et toujours troublés par le bruit qu'ils font eux-mêmes, ne donnent aucune prise sur eux, pour les arracher à leurs amusemens et à leur ennui, à leurs jeux et à leurs malheurs. Mais on peut agir d'abord sur les lettres et sur les arts ; tout ce qui a de la force, de la grandeur et une haute importance, a de l'attrait pour ceux qui cultivent des talens, parce qu'ils en ont : et l'on peut ensuite, par eux, faire arriver dans les salons mêmes, peut-être, des émotions qui seront plus douces, parce qu'elles seront profondes, des goûts qui seront plus aimables, parce qu'ils seront sérieux, et des jouissances qui n'ébranleront la raison que pour ajouter à ses lumières. Que d'impres-

Digitized by Google

sions fortes et fécondes, que d'images et d'idées charmantes et bienfaisantes, par exemple, on pourrait porter et graver à jamais dans les cœurs émus par les charmes réunis des vers italiens et des chants des Cimarosa et des Mozart! La lyre des Orphées et leur langue retentit dans notre Odéon; et on croirait les paroles qu'elle fait entendre destinées à rendre un peuple civilisé barbare et sauvage!

Les réunions des deux sexes n'auront que des avantages quand elles seront des délassemens nécessaires; quand les femmes comprendront bien qu'on ne peut les adorer que quelques instans, et qu'on peut les aimer toute la vie; quand les talens agrandis et perfectionnés dans des études solitaires seront ceux à qui le monde accordera le plus de caresses, le plus d'estime et le plus de gloire; quand le véritable amour paraîtra dans un jeune homme une grace et presque une vertu, et la galanterie une dégradation; lorsqu'enfin les grands intérêts des lettres, des sciences, de la patrie et de l'humanité se mêleront, sans étonner et sans effrayer personne, aux agrémens d'une conversation facile et aimable. Tous ces objets sont grands; ils sont sérieux: ils impriment leur caractère aux ames qu'ils occupent et qu'ils remplissent: ils doivent tenir très-souvent séparés les deux sexes qu'ils réunissent; au milieu de la splendeur des villes, ils font soupirer après le charme et le repos des campagnes. Les ames sérieuses, qu'elles soient celles des hommes ou des femmes, ont souvent besoin de la solitude; elles ont besoin de s'y plonger et d'y rester plongées, comme sous les feux des tropiques et, sous tous les climats, dans les incendies du sang et des passions, on a besoin des eaux d'un fleuve ou d'une mer, pour sauver sa vie et sa raison.

Ceux qui ont visité ou seulement traversé plusieurs contrées de l'Europe, ont vu partout les deux sexes réunis, et chez trois ou quatre peuples, au moins, la morale domestique respectée, et la société embellie par ces réunions qui sont les fêtes de la vie et qui n'en sont pas les habitudes. C'est pour ces belles contrées qu'il est vrai de dire que les femmes y font le *bonheur d'un seul, et le charme encore de tous.*

Digitized by Google

Il faut mettre un terme à ces longues discussions avec M. de Levis : on se laisse entraîner par le grand intérêt des objets qu'on traite, et on oublie qu'on peut le leur faire perdre par la manière de les traiter.

Je parlerai probablement un jour de l'opinion de M. Malthus devenue celle de M. de Levis, sur les malheurs de l'accroissement de la population : tout ce que j'en dirai ici, c'est que la France, de long-tems encore, ne pourra voir ces inconvéniens du même œil que l'Angleterre. L'empire français, qu'on pourra bientôt nommer le monde français à aussi bon droit que l'empire romain s'appela jadis le monde romain, porte et nourrit une population de quarante millions d'ames : et un Anglais, bon observateur en ce genre, Arthur Young, a pensé que la terre de France pouvait aisément accroître ses produits d'un grand tiers. Cet état de la culture est, à-peu-près, la même dans la France entière, et on y compte, en outre, d'assez vastes départemens que l'administration impériale va, pour la première fois, couvrir de productions : telles sont les Landes entre Bordeaux et Bayonne. *Là où l'on est bien, là est la patrie*, dit un vieil adage, cité et loué très-inconsidérément. Là où l'on peut faire un grand bien, là est la patrie, disent les ames nobles et généreuses : et c'est le sentiment dont j'ai vu animé un préfet (M. Duplantier) qui, en quittant les riantes vallées et les belles montagnes du Dauphiné, où il a reçu le jour, est allé s'ensevelir et travailler dans ces déserts de sable, où je l'ai vu jouir d'un bonheur égal à celui que ses lumières et ses veilles répandent autour de lui.

Et combien les richesses que le sol de la France produit, celles qu'il récèle encore, et qu'on va lui demander, vont avoir de moyens faciles, économiques et rapides de circuler et de se multiplier dans ces grands canaux, unissant tous les grands fleuves, et dans les petits canaux ensuite, qui seront comme des sentiers d'eau ; dans ces routes qui ont descendu les abîmes et franchi les montagnes, lorsque les rouliers, les voitures et les armées se croient encore dans les plaines ! Quelles créations environnent la France au milieu des fêtes

Digitized by Google

de l'hymen et des fêtes de la victoire ! Et qu'elles sont hautes les destinées de celui qui, pouvant offrir en présent de nôces les préparatifs et les espérances des prospérités d'un vaste Empire, est assez jeune pour laisser, en douaire, les prospérités réalisées à l'Europe !

URDAINS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Nous approchons de la saison des bains, quelques mots à ce sujet ne paraîtront pas déplacés. Paris est la seule ville de l'Europe (Constantinople exceptée), où ces sortes d'établissemens se distinguent par une recherche d'élégance, de luxe même, qui donne quelqu'idée de ceux des Orientaux et des anciens Romains. Les trois établissemens de M. Vigier, sur la Seine, sont remarquables par la commodité des distributions; ceux de la rue Saint-Sauveur, par la grandeur du local; les bains Chinois, ceux d'Albert et de Tivoli, par la propreté, par les soins de toute espèce qu'on y prodigue; les nouveaux bains de la rue de Montesquieu nous ont paru réunir presque tous ces avantages. L'édifice est ce qu'il doit être, élégant et simple : le péristyle, d'un goût excellent, est décoré de figures allégoriques et d'arabesques dans le genre de celles qu'on voit aux *Cassine;* elles sont de M. Favart. Un jardin plus joli que vaste, autour duquel tournent les cabinets, y entretient une fraîcheur agréable, et réjouit à-la-fois les yeux et l'odorat, de la vue et du parfum des fleurs dont il est orné : l'édifice est une nouvelle preuve du talent et du goût de M. Alavoine qui en en a été l'architecte. Cependant on peut en critiquer la distribution et faire à cet établissement le reproche que méritent souvent les établissemens publics à Paris, c'est d'être trop resserrés, d'avoir les plus belles apparences extérieures, et d'être ou incommodes ou trop peu soignés dans les détails essentiels à leur destination. Ainsi, le couloir du rez-de-chaussée, où sont les bains des hommes, est obscur et triste; il y faut des lampes en plein jour, ou l'on y marche à tâtons. Les croisées des cabinets sont trop petites et ne donnent point assez de lumière. La galerie et les bains du premier étage, destinés aux dames, sont, dit-on, fort agréables. Au reste, c'est un véritable bienfait que de multiplier ce

Digitized by Google

genre d'établissemens si nécessaire pour la salubrité des grandes villes. Naguère encore l'on était réduit aux bains placés sur la rivière et à ceux d'Albert qui ont été si utiles ! Maintenant tous les quartiers de Paris ont des bains dans leur intérieur. Le faubourg Saint-Germain compte trois établissemens de ce genre ; savoir, à l'hôtel de Larochefoucauld, à la rue Taranne et rue du Paon. Nous avons cité ceux des autres quartiers, auxquels il faut ajouter les bains de la pompe à feu, au-dessous de Chaillot. Le nombre de ces bains s'accroîtra sans doute encore, car il n'est pas proportionné à l'étendue et à la population de la ville. Pourquoi ne porterions-nous pas nos vœux plus loin, sous un prince qui aime à créer des établissemens utiles au peuple ? Quand par sa munificence Paris sera en possession de toutes les eaux que le canal de l'Ourcq lui amènera, et que peut-être on aura repris le projet plus facile, moins dispendieux et moins long d'assujétir la petite rivière de l'Ivette à venir arroser, embellir, assainir l'autre moitié de la capitale, espérons qu'il y aura de vastes bains publics gratuits, ou à-peu-près, pour la masse du peuple de la grande cité.

Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que les pays les plus chauds de l'Europe (nous exceptons toujours la Turquie) ; sont ceux où les bains publics se trouvent en moins grand nombre ; l'Italie, le Portugal, l'Espagne n'ont que très-peu d'établissemens de cette espèce : on n'en compte que deux à Madrid, encore ne sont-ils ouverts au public que depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre ; on n'y connaît d'ailleurs aucune de ces recherches de soins et de propreté que l'on trouve dans ceux de toutes les villes un peu considérables de France.

— MM. Bordier et Lange viennent de renouveler une discussion qui s'est élevée, il y a trente ans, pour la première fois : il s'agit encore de l'invention des lampes à courant d'air, qui portent le nom de M. Quinquet, comme l'Amérique (*si licet parva componere magnis*) porte celui d'Améric Vespuce, en dépit des véritables auteurs des deux découvertes. Il paraît cependant qu'une transaction récente a mis d'accord les deux nouveaux compétiteurs : ces messieurs se sont partagé l'empire des *lumières*, et sont convenus d'un nom différent pour qualifier et distinguer l'espèce de lampes dont le perfectionnement est dû à leur industrie. Les unes, sous le nom de *lampes astrales*, sont spécialement destinées à éclairer les lieux saints ; les

Digitized by Google

autres, appelées *lampes hydrodynamiques*, sont à l'usage des lieux profanes, tels que salles de spectacle, de bal, de concerts, etc.; en sorte que MM. Bordier et Lange se partageront la succession de l'abbé Pellegrin.

L'un vivra du théâtre et l'autre de l'autel.

— Avez-vous lu les Voyages de *Kang-Hi?* Avez-vous lu le roman de *Charles Barimore?* Telles sont les deux questions que l'on se fait depuis quelques jours, dès qu'il est question de littérature. Mme D... à qui l'on demandait ce qu'elle pensait de ces livres, disait que l'un était l'ouvrage d'un homme chagrin, mécontent de son siècle; et l'autre celui d'un amant las de sa maîtresse.

Ce mot nous en rappelle un autre de la même personne; il pourra trouver place dans quelque *Ana*. En sortant d'une première représentation, pendant laquelle un ouvrage qui n'était point sans mérite, avait été maltraité par un parterre ignorant, cette dame plaignait le sort des gens de lettres, en présence d'un critique qui se vante d'en être l'Attila: ces gens-là n'ont que ce qu'ils méritent, répondit-il; de persécuteurs qu'ils étaient nous en avons fait des martyrs, et nous les livrons aux bêtes. Eh bien! n'en parlons plus, répliqua Mme de D..., je vous les abandonne.

— Les journaux ont besoin de tems en tems de quelques-unes de ces nouvelles qui fournissent, pendant plusieurs mois, matière aux entretiens des habitués du café de Foi, et des politiques de la Petite-Provence. On a oublié depuis long-tems l'histoire de la cave enchantée, où pleuvaient des *tessons de bouteille;* les pierres tombées *de la lune*, commencent à perdre de leur poids, et l'on est tout-à-fait refroidi sur l'*Espagnol incombustible;* heureusement, on vient de découvrir un pays où il tombe de la *neige couleur de rose*, ce qui doit donner à cette contrée un aspect tout-à-fait riant. Quelques physiciens s'occupent déjà de la recherche des causes qui peuvent produire un pareil phénomène. Fontenelle était homme à exiger qu'on lui prouvât d'abord qu'il était tombé de la *neige rouge*. La dent est-elle d'or? c'était toujours là sa première question.

En nous permettant de rire de cette aveugle crédulité qui adopte si légèrement les contes les plus absurdes, nous ne prétendons pas nier l'existence d'un fait possible, en faveur duquel on peut même déjà citer quelques autorités imposantes; un des collaborateurs les plus instruits de ce journal, a bien voulu nous communiquer, à ce sujet, quel-

ques

Digitized by Google

DÉPÔT DE LA SEINE

ques observations que nos lecteurs nous auront gré de mettre sous leurs yeux.

« Des naturalistes assurent qu'il est tombé plus d'une fois des *neiges rouges* en Arménie, en Phrygie, etc. (*Tome de l'Opinion*, tom. VI.)

» Boulainvilliers, dans son Abrégé chronologique, rapporte que pendant les hivers des années 859 et 860, il tomba de la neige couleur de sang.

» Le Vayer attribue la couleur de ces neiges à la qualité des exhalaisons terrestres qui la leur communique. *Phip.* ch. 17. »

Jonston qui parle de neiges rouges dans sa Thaumaturgie naturelle, s'appuie de l'autorité d'Homère qui fait mention de neiges teintes de sang, φοίνιος ἀμφιβρότης. Il attribue, de même, cette singularité au *minium* qui se trouve en abondance dans les lieux où ce phénomène s'est fait remarquer : il ajoute, sans apporter aucune preuve il est vrai, qu'une eau colorée de rouge, un champ de bataille imbibé de sang, produisent des évaporations et une rosée de même couleur. *Admirand. meteor.* Ch. 9.

On cite encore des neiges et des glaces bleues : Mairan, dans son Traité de l'Aurore boréale, rapporte qu'au Spitzberg, vers le 80e degré de latitude, on trouve de grandes montagnes de glaces qui sont ou du moins qui paraissent, ainsi que la neige, d'un beau bleu d'azur.

On a observé en Laponie le même phénomène des neiges et des glaces bleues, et l'on ajoute qu'elles changent quelquefois de couleur et deviennent rouges. *Hist. de l'Air*, Tom. VIII.

Si ces preuves ne sont pas suffisantes pour établir la vérité d'un fait aussi extraordinaire, elles sont cependant de nature à ne pas être rejetées sans examen.

— M. Mercier, qui ne dit jamais rien comme un autre, voudrait qu'on *désinconvénientât l'actricisme*. Il est de fait, cependant, que si l'état de comédien a ses inconvéniens, il a bien aussi ses avantages : par exemple, les chaînes de l'hymen y sont en général plus élastiques et moins pesantes que dans toute autre condition ; mais une règle se prouve aussi par ses exceptions, et la scène qui s'est passée aux Champs-Elysées, il y a quelques jours, est au nombre de ces dernières. Une de nos plus aimables ingénues se promenait innocemment avec un jeune homme qui lui fesait répéter son rôle, lorsqu'elle fit la rencontre fâcheuse de son mari, le moins tolérant des hommes de cette espèce.

Digitized by Google

Le déloyal, sans donner à la dame et à son chevalier le tems de se reconnaître, les accueillit avec des armes discourtoises, et l'on ne sait trop où se serait arrêtée la colère conjugale, sans l'intervention d'un commissaire de police qui, après s'être assuré que la jeune personne jouait le soir même, a cru devoir la prendre sous sa protection, en prévenant son mari de ne corriger sa femme à l'avenir, qu'après avoir préalablement regardé l'affiche.

—La riche bibliothèque de feu M. Naigeon, membre de l'Institut, avait été vendue par lui quelques années avant sa mort, à M. Firmin Didot, qui déjà en possédait une fort précieuse ; mais M. Naigeon s'était réservé quelques centaines de volumes choisis qui sont maintenant en vente, et parmis lesquels il y a des manuscrits, entr'autres une *Vie de Diderot*, dont on parle avec éloge. M. Naigeon était un véritable bibliomane ; la composition de sa bibliothèque avait occupé sa vie entière, et ses acquisitions journalières l'avaient mis dans le cas de la renouveler plus d'une fois. Etait-ce pour le plaisir de la refaire qu'il la vendait, était-ce pour y gagner? l'on n'est pas d'accord à cet égard. Au surplus, l'un et l'autre est légitime, et pourquoi les deux motifs n'auraient-ils pas influé en même tems?

—Les parterres du Vaudeville et des Variétés ont été, la semaine dernière, le champ de bataille d'une cabale trop bien servie, malheureusement par les auteurs eux-mêmes. Depuis *Pierre-le-Grand*, de tragique mémoire, on n'avait pas vu de chute plus bruyante que celle de la *Mère Gaudichon*. Quelques personnes intéressées à rechercher les causes de ces grands événemens, ne sont pas éloignées de croire que la mort subite de cette bonne vieille est l'effet d'une ruade des chevaux de Franconi, piqués, dans la parodie de *Cortez*, par un des auteurs de la *Mère Gaudichon* :

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des chevaux!

—C'est sans doute uniquement parce qu'on craint de le perdre, qu'on fait circuler que Talma, l'honneur et le soutien de notre scène tragique, abandonnera bientôt le théâtre de sa gloire, et que la tragédie des *Etats de Blois*, qui se répète en ce moment, sera la dernière pièce où jouera cet excellent acteur. Nous ne voyons pas que sa santé rende sa retraite nécessaire, et que rien dans sa position puisse la lui rendre désirable. Cette retraite serait tellement prématurée, et elle serait tellement irréparable, que nous sommes très-loin d'y ajouter foi.

Digitized by Google

— L'Odéon, menacé pour la troisième fois de perdre Clauzel, s'est pourvu d'un remplaçant dans la personne de M. Pélissié, dont les débuts ont eu du succès. On répète à ce théâtre une comédie en trois actes, dont le titre, *J'enlève ma Femme*, promet une action comique. Feydeau prépare *une Partie de Campagne*: si nous voulions jouer sur le mot, en rappelant la cause qui a fait manquer l'Opera, dimanche dernier, nous dirions que les acteurs font trop souvent de ces parties-là.

— Les travaux de Lucine tiennent en ce moment plusieurs de nos actrices éloignées de la scène.

— Les Variétés annoncent l'*Arrivée à Saint-Malo*, et l'on assure que si cette pièce a le succès des deux dont elle est la suite, les administrateurs, en reconnaissance, feront élever une statue à *M. Dumollet*.

Modes. — Le jardin Turc et celui des Princes, très-élégamment restaurés, se partagent tous les soirs la foule des promeneurs des boulevards. L'un est célèbre par son punch à la romaine et ses sorbets; l'autre par ses glaces et son orangeade : M. de la Reynière, contrôleur-général de la bouche française, nous promet un itinéraire raisonné de ces deux établissemens.

L'ouverture des jardins de Tivoli s'est faite dimanche dernier, avec beaucoup d'éclat : dès cinq heures, les allées étaient encombrées de bons marchands de la rue St.-Denis avec leur nombreuse famille, de paisibles bourgeois du Marais, reconnaissables à la forme de leur habit du tems de la Régence, aux bonnets à carcasse de leurs femmes, au maintien gauche de leurs vieilles filles. Mais vers neuf heures, au moment où l'on soupe dans la cité, et où l'on finit de dîner à la chaussée d'Antin, la brillante société a pris possession de ces jardins délicieux, où tous les plaisirs, disséminés ailleurs, se trouvent à-la-fois réunis.

La chaussure des hommes a subi de notables changemens. Les talons ont repris faveur. Ceux des bottes doivent être d'un pouce de hauteur; six lignes est la mesure de ceux des souliers. Des brodequins en soie, blancs, rose ou bleus, distinguent le matin les femmes les plus élégantes; cette chaussure, il est vrai, n'est favorable qu'aux jolis pieds et ne peut guères se maintenir qu'à Paris.

Qui pourrait nombrer toutes les espèces de capottes et de chapeaux que les fêtes de Longchamp ont mis tout-à-coup en évidence, et trouver des noms pour toutes ces fleurs

Digitized by Google

bizarres nouvellement écloses du cerveau de nos marchandes de modes, et que le printems désavoue? Que signifient ces roses-épis, ces roses-laitues, ces violettes jaunes à feuilles de carotte, ces muguets lilas? Rien, sinon que l'art ne doit jamais se proposer d'autre but que l'imitation de la nature, sous peine de ne produire que des monstres. Y.

Sociétés savantes. — La Société académique de médecine de Paris, séant à l'Oratoire, décernera dans sa séance ordinaire du mois de septembre 1811, le deuxième mardi, une médaille d'or de la valeur de *trois cents francs*, à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Quels sont les signes qui indiquent ou contre-indiquent la saignée, soit dans les fièvres intermittentes, soit dans les fièvres continues désignées sous les noms de putrides ou adynamiques, de malignes ou ataxiques?

Les mémoires écrits lisiblement en français ou en latin seront adressés, franc de port, avant le premier juillet 1811, à M. Léveillé, secrétaire de la Société, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 52; chacun, portant une épigraphe, sera accompagné d'un billet cacheté contenant la même devise, le nom et l'adresse de l'auteur.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le premier soin du roi de Suède, après avoir rendu la paix à ses états, a dû être la réorganisation, le complètement de l'armée; il a fait à cet égard aux états, des propositions qui ont été l'objet de débats intéressans; le mode de la conscription a trouvé de l'opposition dans l'ordre des paysans; les états ont demandé, le 30 mars, la suppression de la Vatgering, c'est-à-dire, de la duplication de l'armée suédoise. S. M., dans sa réponse, a déclaré qu'elle regardait comme un devoir d'appeler l'attention des états sur les dangers qui peuvent résulter, dans des cas possibles, d'une nouvelle diminution dans les moyens déjà insuffisans pour la défense de l'état. Que les législateurs de la Suède, dit S. M., bannissent tout-à-fait cette idée étrangère au caractère suédois, que des alliances au dehors peuvent suffire pour le soutien et la conservation de l'état; les leçons de l'expérience et l'exemple de tous les peuples démontrent qu'il n'y a de puissance capable de se maintenir, que celle qui, comptant sur ses propres ressources, cherche dans la permanence de ses forces militaires le plus sûr garant de sa tranquillité.

Cette réponse a peu fait une vive impression sur les états; l'ordre de la noblesse a fait part aux autres ordres de la résolution où il est de répondre aux vœux de S. M., et de faire toutes sortes de sacrifices pour le bien et la défense de la patrie. On croit la majorité des états dans la même disposition.

Par une lettre amicale, le roi a notifié son avénement au trône à la confédération helvétique. Les Suédois, prisonniers en France, continuent à rentrer de la Poméranie à Ystad. Le prince royal va faire un voyage, et parcourir toutes les provinces de l'Empire. Les états ont délibéré sur sa dépense.

L'organisation de l'administration générale continue d'occuper très-activement le gouvernement russe; on se rappelle que par un ukase d'une très-haute importance, celle du conseil-d'état a été fixée, que ses attributions, celles des ministres et des secrétaires d'état l'ont été éga-

BIBL. UNIV. GENT

lement. Cette organisation mise en activité, le gouvernement en a recueilli, pour premier fruit, des travaux intéressans sur l'état des finances de l'Empire, la balance des recettes et des impôts, la situation du trésor public et celle du commerce. Un décret impérial relatif à la dette publique et aux impôts nécessaires aux dépenses de l'état, a été rendu. Le préambule présente, avec l'indication de l'objet de ce décret, des paragraphes qui ont besoin d'être lus et médités par les personnes qui aiment à calculer les chances d'accroissement ou de diminution dans les finances des états voisins, et y trouvent d'utiles sujets de rapprochemens avec la situation du gouvernement sous lequel ils vivent : pour tout Français, cet objet d'étude et de comparaison est d'un intérêt très-vif. Il y voit quelle est sa place parmi les nations, quels ont été pour lui et pour elles les effets divers et les résultats différens d'une guerre longue et cruelle ; et si, après cette guerre, il retrouve son gouvernement sans embarras dans ses finances, sans besoin de ressources nouvelles ; si d'un autre côté il voit les états voisins appeler toutes les idées et tous les moyens au secours du crédit, et du trésor public, on conçoit ce qu'un tel rapprochement peut lui donner de consolation, lui permettre d'espérances, et ce qu'il ajoute au sentiment de sa reconnaissance pour son souverain.

Voici quelques fragmens du préambule russe :

« A notre avènement au trône, nous avons pensé que l'extinction graduelle de la dette publique était un des premiers objets dignes de notre sollicitude ; et profitant de la paix dont nous avons joui pendant les premières années de notre règne, nous avons commencé ce grand ouvrage par une réduction considérable dans les dépenses, et par une économie sévère dans l'administration des revenus de l'Etat. Chacun sait combien ces mesures avaient donné d'étendue au crédit public, tant à l'extérieur que dans l'intérieur de l'Empire.

» Des guerres terribles, auxquelles la position de la Russie ne lui a pas permis de rester étrangère, ont bientôt après suspendu l'exécution du plan que nous avions adopté. Dans cette lutte violente, notre patrie est demeurée inébranlable ; elle a même reculé ses frontières par de nouvelles acquisitions. Nous avons reconnu, par des expériences multipliées, que dans les situations les plus difficiles, l'Etat pouvait se suffire à lui-même, et n'employer que ses propres ressources ; mais des circonstances extraordinaires exigeant des efforts extraordinaires, il n'a pas été possible, dans le cours rapide et continuel des événemens,

Digitized by Google

de déterminer avec précision la mesure des sacrifices commandés par l'intérêt public, et de les répartir avec égalité.

» C'est ainsi que les dettes se sont accumulées. A la vérité, les banques de l'Etat ont conservé la confiance générale, fondée sur des richesses matérielles qui sont restées intactes; leurs assignations circulent toujours avec la même facilité; mais leur valeur comparative avec celle de l'argent a diminué dans une proportion dangereuse; le prix de tous les objets s'est rapidement élevé. Plusieurs classes de la société subissent des pertes considérables, tandis qu'un petit nombre d'individus obtient de grands bénéfices; et les dettes de l'Etat s'augmentant chaque jour, sans qu'aucune mesure détermine l'époque et le mode de leur remboursement périodique, sont devenues un impôt effectif et disproportionné.

» Ayant donc reconnu la pesanteur de cet impôt par ses effets actuels, et prévoyant ses conséquences ultérieures, nous avons jugé nécessaire de procéder sans retard à l'amortissement progressif des dettes publiques.

» Avant tout, il faut en arrêter l'augmentation : mais au milieu d'une guerre qui dure encore, et vu le renchérissement de toutes les consommations de la couronne, il est impossible d'arriver à ce but, sans recourir à des mesures et à des secours extraordinaires.

» Ces secours, pour l'année 1810, doivent être très-considérables. — Avant le 1er janvier prochain, plusieurs nouvelles sources du revenu public seront ouvertes, sans aucune charge pour les peuples; mais les mesures prises pour l'année courante se bornent forcément à la diminution possible des dépenses ordinaires, et à l'augmentation indispensable des impôts actuellement existans.

» Or, 1° les dépenses de l'Etat, malgré la difficulté des circonstances, sont déjà réduites de plus de vingt millions de roubles.

» 2° Le produit des impôts actuels, très-modérés dans leur origine, a diminué progressivement en suivant le cours des assignations qui sont reçues en paiement, et se trouve actuellement réduit de plus de moitié, dans toutes les parties du revenu de la couronne. Cette perte énorme n'a pu être compensée, dans ces derniers tems, que par la création de nouvelles dettes dans l'intérieur, qui doivent être considérées comme un véritable impôt.

» Nous avons pensé qu'au lieu de cette ressource abusive, une augmentation franche et modérée des charges publiques, remplaçant l'impôt annuel déguisé jusqu'à présent sous l'apparence d'une dette nouvelle, établirait sur une base solide le remboursement progressif de ces mêmes dettes; cette mesure, destinée à soutenir le crédit des assi-

Digitized by Google

gnations d'Etat, à poser les fondemens d'un meilleur système de finances, à prévenir les embarras futurs par un effort instantané; enfin, à préparer le succès des travaux commencés, et qui seront graduellement suivis dans le cours de cette année, pour parvenir à un ordre invariable dans la partie la plus importante de l'administration; cette mesure, disons-nous, cette augmentation modérée des impôts, ordonnée dans les vues paternelles et les intentions que nous venons d'exposer, sera sans doute reconnue par tous les fidèles sujets et tous les individus bien pensans, comme une mesure aussi indispensable qu'avantageuse pour l'Etat. »

On n'a point de nouvelles positives et récentes de l'armée du Danube; on se borne à annoncer la jonction des armées russes et serviennes; les opérations doivent dès-lors commencer aussitôt l'arrivée du général Kamenskoi, qui remplace le prince Bagration. D'autres versions portent que déjà ce même prince Bagration s'est porté en avant et fait des dispositions pour attaquer sur tous les points; que l'armée turque se grossit à la hâte des troupes d'Asie qui y arrivent dans un affreux état d'indiscipline et de dénuement. Le bruit d'une insurrection à Constantinople est répandu. Quoi qu'il en soit, la cour de Vienne a établi, sur les frontières voisines de ce théâtre de la guerre, un fort cordon chargé de faire respecter sa neutralité. Sur les frontières de la Croatie, les partis turcs sortis de la Bosnie ont été repoussés avec vigueur. On croit que le pacha de Trawpich a puni les auteurs de ces excès, lesquels ont été désavoués. Le maréchal duc de Raguse doit avoir une conférence avec ce pacha.

Le ministre des finances autrichien travaille avec beaucoup de vigueur à mettre à exécution le décret concernant la vente des domaines ecclésiastiques; ces biens ne seront pas payés en argent comptant, mais en quittances d'amortissement. Ce moyen retirera de la circulation une grande quantité de papier de banque; et n'y laissera que la somme nécessaire pour l'entretenir et le faciliter. A dater du mois prochain, les droits de douanes, sur-tout ceux sur les marchandises coloniales, seront considérablement augmentés.

Diverses circonstances donnent lieu de croire que d'importantes négociations continuent d'être suivies entre la France et l'Autriche. La prolongation de M. de Metternich à Paris, et les distinctions signalées dont il a été l'objet à la cour de France, donnent à Vienne les plus grandes

Digitized by Google

espérances; on peut les rapprocher de l'arrivée, à Morlaix, de M. Makensie, ancien secrétaire de lord Willington, qui de Morlaix, dit-on, a obtenu la permission de se rendre à Paris. Quoi qu'il en soit, l'échange de courriers entre Vienne et Paris est très-fréquent; un officier supérieur français est aussi arrivé à Vienne avec des dépêches qu'on assure très-importantes. Dans l'attente des événemens heureux que, sous de tels auspices, on peut, en quelque sorte, espérer, les Français restés à Vienne, pour quelque cause que ce soit, y sont l'objet de l'attention et de l'affection publique: un touchant esprit de famille a succédé à ce sentiment d'animosité qui, même dans l'état de guerre, n'a jamais été de la haine, et a toujours été inséparable de l'estime; jamais l'alliance de deux souverains n'avait trouvé les peuples dans des dispositions plus favorables à s'unir. Les bataillons de milice sont tous rentrés dans leurs foyers: à certaines époques, cet été, il y aura des rassemblemens pour les exercer au maniement des armes. La démolition des fortifications continue, cependant la ville restera séparée des faubourgs. On a encore remarqué les ordres donnés par la direction de police pour que tous les pamphlets politiques qui ont paru contre la France avant la dernière guerre, fussent saisis et foulés. Quant aux brochures politiques qui ont paru pendant l'occupation française, il a été ordonné de les déposer jusqu'à nouvel ordre; mais les ouvrages complets, tels que ceux de Goethe, de Scheller, de Voltaire, défendus avant la guerre, introduits avec les Français, et réimprimés pendant l'occupation, continuent d'avoir une libre circulation.

Le grand quartier-général français se trouve toujours à Ratisbonne; on le croit à la veille de quitter cette ville. Augsbourg est toujours un lieu de passage continuel pour les troupes, les détachemens et les hommes isolés qui se rendent à Strasbourg. Les lignes de démarcation nouvelles ne sont pas encore officiellement connues; cependant le sort du Tyrol n'est plus douteux; la partie méridionale est cédée à la France; le général Vial y commande depuis le retour en France du général Baraguay-d'Hilliers: il a établi son quartier-général à Trente.

Le *Moniteur*, qui a donné avec tant d'étendue toutes les pièces de l'enquête relative à Walcheren, n'a pas négligé de publier aussi les débats qui ont suivi cette enquête. La curiosité à cet égard est épuisée; les nouveaux orateurs

Digitized by Google

n'ont pu que se répéter. Cependant on peut remarquer, à l'avantage de la France et à la gloire de ses armes, ce que M. Canning a dit d'un projet de descente en Allemagne, au lieu de le tenter vers l'Escaut.

« Quand notre armée, a dit M. Canning, se montra, à la première époque citée, sur les côtes du nord de l'Allemagne, l'empereur de Russie marchait à la tête d'une armée considérable contre l'ennemi commun; la Prusse était intacte, et quelque opinion qu'on se formât de la neutralité qu'elle gardait alors, du moins son pays offrait un vaste territoire que l'ennemi était forcé de respecter. Jetez actuellement les yeux sur l'état de ces mêmes contrées. La Russie et le Danemarck sont contre nous; la Suède a échappé à notre système; et l'épée de la Prusse..... cette épée sur laquelle elle s'appuyait avec tant de confiance, s'est brisée dans ses propres mains. La Prusse est au nombre de nos ennemis. Je veux bien ne pas parler de tous les Etats d'une moindre importance, dont les gouvernemens sont sous l'influence de l'ennemi; telle est la perspective qu'offrait ce théâtre, sur lequel on voulait que se rendît notre dernière expédition.

» L'expédition de l'Escaut fut résolue; elle fut considérée comme le meilleur moyen de venir au secours de l'Autriche, en opérant en sa faveur une puissante diversion. C'était frapper directement au territoire français, quoique nous n'eussions aucune espérance de pouvoir compter sur la coopération des habitans. Je dis que nous ne comptions nullement sur la coopération des habitans; et je prie qu'on veuille bien faire attention à cette phrase, parce que dans le *Moniteur*, journal officiel de France, on m'a fait, à tort, tenir un langage différent; et l'on a prétendu que je comptais sur la coopération des habitans. Comme cette allégation peut devenir une arme dangereuse, j'ai lieu d'espérer que cette dénégation du propos que l'on m'a prêté trouvera place dans le même journal. Nous ne comptions nullement sur la coopération des habitans. »

Le *Moniteur*, comme on peut le croire, s'est empressé de consigner cet aveu de M. Canning, et ce témoignage rendu au patriotisme et à la fidélité des Belges; il a aussi consigné ces expressions piquantes de M. Whitbréad sur la nature des renseignemens que le ministère avait cru suffisans pour ordonner l'expédition.

Je ne serai point surpris, a dit M. Whitbréad, que le noble lord appelle en témoignage l'Empereur des Français

Digitized by Google

lui-même, pour attester la bonté et la convenance des mesures qu'il a prises; mais dans la circonstance actuelle, le noble lord doit s'attendre qu'on répondra à cet appel, conformément à ce vieil adage, *qu'il se marie, et qu'il ne peut venir*. Ah! s'écrie l'orateur, qu'il se marie, et puisse cette union produire le bonheur général, en conduisant à cette paix que la *France a cherché si souvent, mais en vain, à conclure avec ce pays!*

La décision de la chambre sur cette affaire est encore ajournée.

Aucune nouvelle n'a été publiée officiellement sur l'Espagne; on sait seulement que le siége de Cadix est commencé et va être poussé avec une grande vigueur. Madrid continue à jouir, sous le gouvernement du général Béliard, de la plus profonde tranquillité. Le général Bonnet et le corps du général Loison maintiennent au nord la soumission des pays qu'ils occupent. Le maréchal Masséna va diriger les opérations contre le Portugal; le maréchal Macdonal, duc de Tarente, va diriger celles qui doivent soumettre le royaume de Valence, et assurer le succès de l'armée impériale au midi de la péninsule.

Le général Montbrun doit commander la cavalerie du prince d'Essling; l'artillerie du même corps sera confiée au général Eblé, rentré du service de Westphalie à celui de France.

Les journaux de France, d'Allemagne et d'Italie sont remplis des détails des fêtes par lesquelles chaque ville, suivant son importance, ses moyens, l'esprit, le caractère et les habitudes de ses citoyens, a célébré l'heureuse époque du mariage de S. M. Le même jour, pour cette grande solennité, le canon a retenti sur les côtes de la Baltique et sur celles du détroit de Sicile; le même jour, les capitales et les hameaux ont retenti des cris de l'allégresse publique. Pendant ce tems l'Empereur et son auguste épouse parcouraient une partie intéressante de leurs états; voici les pricipaux détails de leur voyage jusqu'à Cambrai.

LL. MM. sont arrivées le vendredi 27, à Saint-Quentin, à une heure après midi.

S. M. l'Empereur, immédiatement après son arrivée, est monté à cheval, est allé visiter le port du canal et a parcouru l'extérieur de la ville. A quatre heures, S. M., accompagnée de S. M. l'Impératrice et de plusieurs personnes de sa cour, a daigné visiter la belle fabrique de fil et de tissus de coton de M. Joly, maire de la ville. A

Digitized by Google

cinq heures, LL. MM. ont donné audience aux différentes autorités.

Les jeunes demoiselles des familles les plus distinguées de la ville ont ensuite eu l'honneur de présenter à S. M. l'Impératrice les objets les plus précieux de l'industrie de la ville.

Le soir, à neuf heures, LL. MM. ont daigné assister à un bal qui a été donné par la ville dans la salle de spectacle, et qui a été précédé par une cantate analogue à la circonstance.

Toutes les maisons ont été illuminées pendant la plus grande partie de la nuit.

Les habitans de cette ville ont fait éclater de la manière la plus touchante les témoignages de leur amour pour l'auguste souverain à qui ils doivent la prospérité dont ils jouissent, et qui s'est accrue au-delà de ce qu'elle fut dans les tems les plus prospères de leur industrie.

Avant la révolution, Saint-Quentin fabriquait cent cinquante mille pièces de linons, linons-batiste, etc. Cette fabrication, répandue dans les campagnes voisines, avait pour résultat une valeur commerciale de 10 à 11 millions.

Lors du passage de S. M. à Saint-Quentin, en l'an 9, cette fabrication était diminuée de moitié; les ouvriers manquaient de travail: leur journée était à vil prix, et à peine faisait-on pour cinq à six millions d'affaires.

S. M. visita les ateliers, encouragea les manufacturiers, ordonna la construction du canal, et laissa le germe d'une grande émulation et des plus brillantes espérances.

Il était probable que les travaux du canal, en offrant un moyen long-tems assuré d'existence aux ouvriers, les empêcheraient de retourner à une manufacture languissante; cet inconvénient fut prévu, et des troupes, des prisonniers de guerre, etc., furent successivement ou concurremment employés aux travaux du canal.

Aujourd'hui, le canal est terminé, et la manufacture a doublé, non de ce qu'elle était en l'an 9, mais de ce qu'elle était avant la révolution.

On fabrique trois cent mille pièces, tant de batiste, de linon, de gaze, de linon-batiste, que d'étoffes de coton. Leur valeur peut être estimée comme il suit:

Cent mille à 70 fr.	7,000,000 fr.
Cent cinquante mille à 75	11,250,000
Cinquante mille à 120.	6,000,000
Total.	24,250,000

Digitized by Google

On peut assurer que c'est un *minimum*, et en ajoutant à ce genre d'affaires les autres branches du commerce de Saint-Quentin, la masse d'affaires est très-certainement de près de 28,000,000.

S. M. a accordé la décoration de la Légion-d'Honneur à MM. Joly, maire de la ville; Delorme, vice-président de la chambre de commerce; Desjardins, président du tribunal de première instance; Dubosq, président du tribunal de commerce; et Fortier, curé.

Le 28, à huit heures du matin, LL. MM. sont parties dans leur calèche, accompagnées de toute leur cour, et sont allées vers le canal, où elles se sont embarquées sur des gondoles préparées à cet effet.

Pour arriver au port, LL. MM. ont passé sous un arc de triomphe qui portait cette inscription : *Flavit spiritus ejus et fluunt aquæ*. Toutes les avenues et tous les environs du port étaient couverts d'une foule immense qui s'est ensuite divisée, en formant, sur chacune des digues du canal, une colonne pressée et non interrompue, s'étendant jusqu'à l'ouverture du canal souterrain du Tronquoy. Ce bel ouvrage a 550 toises de long. Il est entiérement terminé, mais les eaux n'y sont pas encore. LL. MM. l'ont traversé en calèche. Elles ont continué leur marche sur les digues du canal jusqu'à Bellicour, où des tentes avaient été dressées.

Après le déjeûné, LL. MM. sont montées en gondole à l'entrée du second canal souterrain qui passe sous la montagne formant le point de partage, et dont la longueur est de 2900 toises. Cet admirable ouvrage, auquel on ne peut rien comparer, était illuminé dans toute son étendue. Les gondoles, dans leur marche rapide, ont mis une heure dix minutes à faire ce trajet. LL. MM., parvenues à l'autre extrémité, ont continué leur navigation jusqu'à Cambrai, où elles sont arrivées à trois heures après midi. Elles ont débarqué au port, où le maire et le commandant d'armes ont eu l'honneur de présenter les clés à S. M. l'Empereur. L'affluence était immense, les acclamations continuelles. La ville était ornée d'arcs-de-triomphe, de pyramides, de faisceaux, etc., jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, qui avait été disposé pour recevoir LL. MM.

A huit heures, elles ont paru sur leur balcon, aux acclamations du peuple, qui couvrait la Place-d'Armes, et elles ont vu défiler les chars couverts de jeunes filles parées. Selon un ancien usage, ce cortége doit toujours paraître

Digitized by Google

dans la ville de Cambrai, lorsqu'elle reçoit son souverain dans ses murs.

En continuant leur voyage ou plutôt leur marche triomphale, LL. MM. sont arrivées le 30 à Bruxelles : elles l'ont traversée toute entière, et se sont rendues au palais impérial de Laeken. Il serait superflu de décrire les honneurs dont elles ont été l'objet à ce passage, l'empressement du peuple, la magnificence et le goût qui avaient présidé à une foule de décorations ingénieuses. Le lendemain, 30, les autorités ont été admises à l'audience de S. M. au palais de Laeken. Voici les détails officiels qui viennent d'être publiés sur leur arrivée à Anvers.

« Elles se sont embarquées, le 30, sur le canal avec LL. MM. le roi et la reine de Westphalie, et à quatre heures, elles sont arrivées à Wilbroeck, où le canal communique avec le Ruppel. Le ministre de la marine, le vice-amiral Missiessy, le préfet des Deux-Nèthes se trouvaient à l'écluse. Les canots de S. M., montés par les marins de la garde impériale, ont reçu LL. MM., qui ont descendu le Ruppel et l'Escaut au milieu des vaisseaux de la flotte qui étaient à l'ancre et pavoisés. L'arrivée de LL. MM. à Anvers a été annoncée par des décharges réitérées de l'artillerie de tous les bâtimens de la flotte et des fortifications de la ville. LL. MM. ont mis pied à terre à la cale de l'arsenal, où le maire et le commandant de la place ont eu l'honneur de présenter les clés à S. M. l'Empereur. La foule du peuple était immense; elle exprimait la reconnaissance des habitans de cette importante cité pour son second fondateur. On ne pouvait s'empêcher de comparer l'état du port et de la ville d'Anvers, il y a sept ans, lors du premier voyage de S. M., avec la situation où ils se trouvent aujourd'hui. »

Le 1er mai LL. MM. ont reçu les hommages des autorités; elles ont visité la flotte. S. M. a aussi parcouru l'enceinte extérieure de la ville et porté partout le coup-d'œil si rapide, et si utile aux lieux qui ont l'inappréciable avantage de l'obtenir.

PARIS.

L'Empereur a marqué par des bienfaits signalés son passage à Saint-Quentin; il a fait à la ville des concessions importantes, et ordonné des travaux nombreux qui doivent concourir à sa prospérité et à son embellissement.

Digitized by Google

— M. le conseiller-d'état Collin de Sussy, directeur-général des douanes, s'est rendu à Anvers. S. Ex. M. le comte Dejean, inspecteur-général du génie, s'y est aussi rendu. Le ministre de la marine y a également été appelé par ordre de S. M.

— La reine de Naples est de retour à Paris, ainsi que S. A. R. le grand duc de Wurtzbourg.

— On a publié officiellement à Rouen, que le retour de LL. MM. aurait lieu par Gand, Bruges, Boulogne, Dieppe, Le Havre et Rouen. On croit que les fêtes de la capitale auront lieu vers le 20 mai.

— Mardi dernier, à la séance du conseil-d'état, présidé par le prince archichancelier, les 101 auditeurs désignés dans le dernier travail arrêté par S. M., ont été présentés et ont assité à la séance; ils prêteront serment entre les mains de S. M. au moment de son retour.

— Un très-grand nombre d'officiers de toutes armes, partent pour l'Espagne, attachés aux états-majors des maréchaux prince d'Esseling et duc de Tarente.

— M. le général Thiébaut est parti pour reprendre en Espagne le commandement qu'il avait dans la Vieille-Castille. M. Lambert, inspecteur aux revues, est nommé intendant-général de l'armée du Portugal.

— La Faculté de droit de Paris a perdu un professeur très-estimé, M. Portiez de l'Oise, ancien membre de diverses législatures et du tribunat; il était recommandable par l'étendue de ses connaissances et la solidité de ses qualités morales : il a été universellement regreté, et les élèves ont entendu avec un touchant intérêt son éloge prononcé par l'un de ses confrères.

— M. Baudelocque, professeur d'accouchement à l'Ecole de Médecine, vient d'être enlevé par une fluxion de poitrine. Il a été conduit au monument par un cortége nombreux de conseillers et inspecteurs de l'Université, de professeurs ses collègues, d'élèves et d'amis. M. Leroux, professeur de clinique, a prononcé son oraison funèbre.

— MM. de Choiseul-Gouffier, Viscomti et Artaud viennent d'être nommés membres de la Société royale de Gœttingue.

— L'opéra bouffon possède trois cantatrices excellentes, mais l'une vient d'accoucher, l'autre est enrhumée, la troisième a terminé son engagement, et ne peut reparaître que dans quelque tems : ainsi la richesse de ce théâtre n'est que fictive en ce moment, et mercredi dernier on n'a pu en-

Digitized by Google

tendre *la Vedova*, dont le succès a été très-brillant aux trois premières représentations.

— Martin est rentré au théâtre de l'Opéra-Comique. Sa longue infirmité a cédé aux efforts de l'art, et aux avantages d'une bonne constitution : il a chanté avec toute la fraîcheur de ses moyens le rôle brillant de *Cimarosa*, a joué en comédien habile celui du valet dans *Jadis et Aujourd'hui*, opéra-comique assez piquant, du ton dont on les aimait *jadis*, et qui *aujourd'hui* même fait beaucoup de plaisir.

— Plusieurs journaux annoncent que Mme de Staël se dispose à passer en Amérique, où de grandes possessions exigent sa présence. Cette nouvelle paraît hasardée ; mais ce qui est plus certain, c'est que cette dame célèbre est en ce moment dans une terre près de Blois. C'est de là, dit-on, qu'elle doit donner ses soins à l'édition de son nouvel ouvrage, qu'on annonce être pour l'Allemagne ce que *Corinne* a été pour l'Italie. L'impression de cet ouvrage est très-avancée, et la littérature s'en enrichira sous peu.

— Tous les journaux avaient aussi annoncé la mort de M. Beffroy de Reigny, si connu sous le nom de *Gouset Jacques*, auteur des Lunes, de Nicodème dans la Lune, du Club des Bonnes Gens, de la Petite Nanette, productions nées de circonstances avec lesquelles elles sont oubliées. M. Beffroy aura eu la satisfaction, de son vivant, de lire quelques notices nécrologiques sur son compte; sa famille réclame en effet contre la nouvelle de sa mort.

ANNONCES.

La vérité de la religion chrétienne mise en évidence, ou Preuves du christianisme à la portée de tout le monde. *Seconde édition*. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez Lemarchand, libraire, rue de la Harpe, n° 45 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Essai de géométrie analytique appliqué aux courbes et aux surfaces du second ordre ; par J. B. Biot, membre de l'Institut de France, etc. *Quatrième édition*. Chez Klostermann fils, acquéreur du fond de Mme Ve Bernard, libraire des écoles impériales polytechnique, et des ponts et chaussées, rue du Jardinet, n° 13.

Digitized by Google

DEPT DE LA S
5.
CEN

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLX. — *Samedi* 12 *Mai* 1810.

POÉSIE.

SCÈNE HÉROIQUE OU CANTATE (1)

Sur le Mariage de Sa Majesté l'Empereur NAPOLÉON *avec son Altesse impériale et royale l'Archiduchesse* MARIE-LOUISE.

DANS ces jours de gloire et d'ivresse
Où l'univers partageait nos transports,
D'un peuple heureux la touchante allégresse
Retentit jusqu'aux sombres bords.
Des Champs Elyséens la paix et le silence,
Furent troublés pour la première fois :
Pour chanter la beauté, la grandeur, la vaillance,
Chacun veut élever la voix :
Des sages, des héros, les ames généreuses
Semblent renaître à des accents si doux ;
On entend célébrer par leurs ombres heureuses
Le grand nom de celui qui les surpasse tous.

(1) Cette Cantate a été mise en musique par M. Martini.

E

Digitized by Google

Cependant deux vieillards, une femme paraissent :
Ils ont frappé tous les regards.
Le myrte et le laurier se pressent
Sur leur front inspiré par le plus beau des arts.
Tous trois, dans un divin délire,
Et sur la harpe, et sur la lyre,
Modulent des accords et des sons triomphans;
On les écoute : un d'eux fait entendre ces chants.

« Fils de Morven, dont la valeur antique,
» Avait percé la nuit des tems!
» Sage Fingal, dont l'aspect héroïque,
» De l'ennemi semblait glacer les sens!
» Oscar, illustre au printems de ton âge!
» Morni, Fillan, vainqueurs de tant de rois!
» Replongez-vous dans le nuage
» D'où vous mêliez vos accords à nos voix;
» A nos transports, à notre hommage,
» Le grand Héros plus que vous a des droits :
» Un coin du monde a connu vos exploits,
» Le monde entier a connu son courage.

» Bardes, dressez-lui des autels,
» Saisissez vos harpes brillantes!
» Chantez ses travaux immortels,
» Et ses victoires éclatantes!
» Que partout vos glorieux sons,
» Disent l'amour qui nous transporte,
» Et que l'aile des vents les porte
» Jusqu'au Brave que nous chantons! »

Mille fois applaudi par la foule empressée,
Ossian (c'était lui) s'arrête satisfait :
Mais de l'autre vieillard l'ame semble oppressée;
Son front, d'abord riant, devient sombre, inquiet;
On voit qu'une triste pensée,
De son enthousiasme a suspendu l'effet.

« J'ai célébré, dit-il, le Héros qui vous charme;
» Il m'a vaincu par sa grandeur :
» Pourtant, une secrète alarme,
» A son nom trop fameux, s'élève dans mon cœur;
» J'illustrai dans mes vers, de la superbe Rome,

Digitized by Google

» Les sages, les guerriers, sa gloire et son appui ;
» Mais, quelque grands qu'ils soient, je vois trop aujourd'hui
» Que plus qu'eux il a droit au beau nom de grand homme.
» Politique, valeur, prudence, dignité,
» La nature a tout mis dans son vaste génie,
» Et mes mâles tableaux, au Français enchanté,
» N'offrent, de ce qu'il voit, qu'une faible copie.
» Sertorius, Pompée, et toi vaillant César,
» C'est donc en vain que j'ai peint vos victoires !
» Le théâtre est désert aux chefs-d'œuvre de l'art,
» Comme aux fastes pompeux de vos nobles histoires.
» Eh ! qu'importe, en effet, à ce peuple indompté,
» Des vieux maîtres du monde et l'éclat et la gloire,
» Quand son Maître fournit à la postérité,
» Tant de hauts faits plus grands, qu'elle aura peine à croire ! »

Il dit, et dans un beau dépit,
Brise sa lyre mémorable ;
Et succombant au trouble qui l'accable,
Sous l'ombrage éternel, il disparaît et fuit.

Mais tout-à-coup, d'une vive allégresse,
On entend les brillans éclats.
Sapho, qui des vieillards avait suivi les pas,
S'annonce par ces chants d'hymen et de tendresse.

« Amour, Hymen, dans ce riant séjour
» Pourquoi ces mots, et de gloire, et de guerre ?
» Vous seuls domptez le maître de la terre ;
» Son cœur superbe est sensible à son tour ;
» Semblable au Dieu qui lance le tonnerre,
» Il a connu le pouvoir de l'Amour :
» Amour, Hymen, vous seuls pouvez nous plaire !
» C'est à vous seuls qu'appartient ce grand jour !

» O momens heureux pour la France !
» Une jeune beauté vers le héros s'avance :
» Sa grâce, sa grandeur, et son esprit orné,
» Brillent d'un triple éclat sur son front couronné.
» C'est la fille des Rois, qui de Rois entourée
» Vient offrir à l'Hymen sa personne sacrée.
» Ses modestes regards, et ses chastes attraits,
» Sont du bonheur les doux présages :

Digitized by Google

» De son peuple enivré les renaissans hommages
» S'offrent partout à ses yeux satisfaits :
» Elle est le garant de la paix ;
» Elle sera l'amour de tous les âges.
» Mais de quel feu nouveau mon sein est agité !...
» De l'avenir, mon œil a traversé l'espace ;
» Dans les siècles futurs, que mon regard embrasse,
» Je vois ce couple auguste, à jamais respecté,
» Porter encor la paix et la prospérité ;
» Je vois sa noble et glorieuse race,
» Aller de fils en fils à l'immortalité.

» Venez, ombres heureuses,
» Partagez mes transports !
» Que vos voix harmonieuses
» S'unissent à mes accords.

» Imitons les jeux de la terre,
» Célébrons son bonheur par ces nœuds affermi :
» Que l'aigle à l'aigle réuni
» En soit le symbole prospère.
» Partout, de chiffres amoureux,
» Que ces lieux de paix s'embellissent ;
» De danses et de chants joyeux,
» Que nos bocages retentissent ;
» De mille feux que l'éclat répété,
» D'un jour enchanté nous éclaire,
» Et que des rives du Léthé,
» Jaillissent des flots de lumière. »

Elle a dit : du sombre Achéron
On a vu tressaillir les ondes :
La troupe immortelle répond :
Ses chants ont résonné dans les voûtes profondes,
Et les noms de LOUISE et de NAPOLÉON,
Sont célébrés dans tous les mondes.

Par Mme la Comtesse CONSTANCE DE SALM.

Digitized by Google

VERS *sur le Mariage de Sa Majesté l'Empereur et Roi.*

AUSSI grand dans la paix qu'invincible à la guerre,
Le monarque héros veut consoler la terre :
J'ai vu par lui fermer le temple de Janus;
J'ai vu l'aigle indompté qui portait son tonnerre,
Le déposer aux pieds de l'oiseau de Vénus.
Vous que pour le charmer le ciel même a choisie,
Noble fille des Rois! partagez nos tributs!
Aux vertus d'un grand prince unissant vos vertus,
Faites briller long-tems, souveraine chérie,
La Grâce sur le trône à côté du Génie!
Entre NAPOLÉON et son peuple charmé
Devenez un lien auguste et tutélaire :
Organe de nos vœux toujours sûr de lui plaire,
Répétez-lui souvent combien il est aimé.
Et toi, Dieu qui fixas nos belles destinées
Par un double présent si cher à notre cœur,
Bénis des deux époux les chaînes fortunées;
Et pour éterniser ce don consolateur,
A la gloire de l'un égale leur bonheur,
Aux vertus de tous deux égale leurs années.

DE LA CHABEAUSSIÈRE.

ENIGME.

CERTAIN liquide édulcoré,
A force d'être saturé
De sucre, cannelle, aromate,
Propres à dilater la rate,
Forme une composition
Dont deux mots latins sont le nom.
Lecteur, pour que tu le devine,
Il faut t'en dire l'origine.
En voici l'histoire en deux mots :
On croyait autrefois qu'il était à-propos,
Qu'il était même nécessaire,
Quand on terminait une affaire,
De la sceller le verre en main.

Digitized by Google

La provocation s'en faisait en latin ;
Or ce latin n'était rien autre chose
Que le mot que l'on te propose.

S.....

LOGOGRIPHE.

Mon bonheur est digne d'envie :
Partout je trouve des amis ;
Ma douceur sait calmer la colère ennemie ;
Mais au sein de l'Académie
L'on me voit sur-tout admis :
Là sans cesse on me répète ;
Là, je fais retentir mes accens les plus doux.
Mais la félicité ne peut être parfaite,
Car si je perds la tête,
On me voit chez les fous.

Guy.

CHARADE.

Ami lecteur, quand le tems dans sa rage
Sur votre tête aura fait du ravage,
C'est alors qu'on pourra vous dire mon premier.
Mon second avec mon entier
Ont tant de ressemblance,
Qu'il n'est presque de différence
Entr'eux que dans un point,
C'est que l'un est ailé, que l'autre ne l'est point.

Nar....., *département de l'Aude.*

---

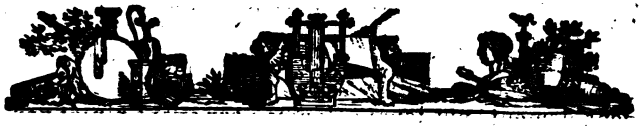
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Plume*.

Celui du Logogriphe est *Banqueroute*, dans lequel on trouve : *ban, banque, route, roue, âne, bât, nue, ré, ut, ton, note, antre, tour, tuer, banquet, bout, outre* et *an*.

Celui de la Charade est *Banque-route*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

STORIA DELLA GUERRA DELL' INDIPENDENZA, etc. *Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, écrite par CHARLES BOTTA. — A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26. Quatre vol. in-8°.

L'ÉTUDE de l'histoire est l'une des plus dignes des hommes naturellement graves et de ceux à qui l'âge ou les circonstances de leur vie ont donné de la gravité. L'histoire est aussi l'une des compositions littéraires qui exige dans ceux qui s'y livrent le plus de ce sens droit, partie si rare des dons de l'esprit, et le plus de maturité. Celui de tous les genres d'histoire qui peut le plus dignement occuper ces deux classes de lecteurs et d'écrivains, c'est l'histoire des peuples libres : mais elle a presque généralement un inconvénient fâcheux, c'est que, ni parmi les peuples anciens, ni parmi les modernes, aucun, pour ainsi dire, de ceux que l'on appelle libres ne l'a été véritablement, n'a joui de cette liberté désirable, qui laissant à l'homme tous ses droits, lui permet l'exercice et le développement de toutes ses facultés, et le garantit, par une bonne organisation politique, des passions perturbatrices, fléau presqu'inséparable et poison destructeur de la plupart des républiques.

Une seule peut-être s'est formée d'élémens plus sains et sous de plus heureux auspices; et elle s'est formée de nos jours. Dans une nation libre depuis long-tems, mais chez laquelle la liberté de penser et celle des consciences n'ont pas laissé d'être souvent opprimées, à quelques-unes de ses malheureuses époques, un grand nombre d'hommes, tourmentés dans ce qu'ils avaient de plus cher, et ne reconnaissant pour patrie que le pays où ils pourraient professer librement leurs opinions et leur culte, étaient allés successivement peupler une

Digitized by Google

vaste partie du continent de l'Amérique. Ils y avaient formé plusieurs Etats séparés, ou, pour parler plus-convenablement, plusieurs colonies ; car ayant plutôt voulu mettre en sûreté leur liberté individuelle que se procurer une indépendance politique, ils étaient restés attachés à la Métropole, et avaient reçu d'elle des formes de gouvernement et des lois, tempérées par des priviléges, qui furent les conditions sacrées du pacte qu'ils avaient fait. Sous ce régime, les colonies anglaises d'Amérique avaient joui d'une prospérité toujours croissante : et cet accroissement n'avait nui ni à la simplicité des mœurs, protégée par l'égalité civile la plus absolue, par l'entière liberté des cultes et par l'absence de toutes les institutions corruptrices de notre Europe, ni à cet amour de la liberté qui au contraire semblait augmenter à mesure que les colonies sentaient en elles-mêmes plus de forces, plus de moyens d'existence et de jouissance, par conséquent moins de besoin de protection et d'appui.

Dans de telles dispositions, l'Angleterre, au lieu de ménager des parties si intéressantes de ses possessions, étourdie par ses succès contre la France, et ne croyant plus, après le traité de paix de 1763, avoir de ménagemens à garder avec personne, gêna de plus en plus le commerce de ses colons, appesantit le joug sur leur tête, et sans tenir aucun compte des mécontentemens qui ne tardèrent pas à éclater, imagina enfin de les soumettre à des taxes aussi onéreuses qu'arbitraires, refusa d'écouter leurs représentations, agit avec une hauteur insultante, et ne dissimula plus le projet de substituer à la simple dépendance coloniale un asservissement ruineux et honteux. Il fallait ou le subir ou se résoudre à la guerre. Chez des peuples en qui la véritable fierté avait d'autant plus d'empire qu'elle n'était altérée par aucune des sottises de l'orgueil, le choix ne fut pas douteux. Treize provinces devinrent un seul Etat par la formation d'un Congrès, chargé du gouvernement central : la guerre fut résolue ; il n'y en eut jamais de plus légitime, et l'on peut même le dire, de plus sainte.

L'événement n'en pouvait être douteux. Après huit ans d'épreuves, de souffrances, de sacrifices, de gloire

Digitized by Google

militaire acquise sans se proposer pour but cette gloire, mais seulement la liberté qui en devait être le prix, l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique fut proclamée, reconnue, sanctionnée par des traités; et parmi les Etats civilisés, il y en eut un de plus, destiné à croître progressivement en force et en prospérité, tant qu'il conserverait cette indépendance qu'il avait si glorieusement acquise.

C'est de cette guerre, si pure et si belle dans ses motifs, si attachante dans ses vicissitudes, si heureuse dans ses résultats, que M. Botta, de l'Académie de Turin, et membre du Corps-législatif, a écrit l'histoire. Il n'en existait aucune dans la langue italienne qui est la sienne, et il n'y en a point de complète dans la nôtre. Il y avait donc là à cueillir une de ces palmes dues aux grands ouvrages, neufs, intéressans et utiles : d'après la manière dont l'auteur a conçu et exécuté le plan du sien, il paraît que cette palme ne saurait le fuir.

Le premier soin qu'il avait à prendre était de rassembler tous les écrits de quelque intérêt qui ont paru sur cette matière, tant en Angleterre qu'en France. Journaux, pamphlets, morceaux d'histoire dans les deux langues, il a en effet tout réuni, tout comparé, tout extrait. Enfin, comme il le dit à la fin de son avertissement, il a été assez heureux pour que quelques-uns des acteurs des événemens qu'il avait à décrire, lui aient communiqué des manuscrits importans. Avec de tels secours un historien inspiré par l'amour de la vérité ne manque d'aucun moyen pour la connaître et pour la dire. M. Botta semble pénétré de cet amour, la seule passion permise dans l'histoire, et qui n'y cède que trop souvent à d'autres passions incompatibles avec elle. Sa prédilection pour la cause des Américains n'est pas douteuse; elle est la même dans tous les esprits droits et dans tous les hommes bien nés; mais quand il arrive que cette cause est mal défendue, quand ses défenseurs font des fautes, soit de conduite politique ou militaire, soit, ce qui est d'une plus haute considération, contre la morale publique, ou contre l'humanité, il ne lui arrive jamais de les pallier, ni de leur chercher des excuses. Il les

Digitized by Google

montre, il en fait voir les suites, presque toujours funestes, et ce n'est pas une des moins utiles leçons que l'on peut retirer de son livre. Si les Anglais, au contraire, au milieu de cette guerre, injuste en ses motifs et souvent affreuse par la manière dont elle est faite, donnent, comme ils le font quelquefois, des preuves de ces sentimens humains et généreux auxquels les hommes civilisés ne doivent jamais renoncer, même en se combattant, il ne manque jamais de présenter leurs actions sous le jour le plus favorable : il en acquiert bien plus de créance et d'autorité lorsqu'il peint des couleurs les plus vives et avec toute l'indignation qu'ils méritent, des traits de barbarie et de férocité déshonorans, non-seulement pour ceux qui les ont commis, mais pour ceux qui pourraient les écrire, pour ceux mêmes qui seraient capables de les lire ou de les entendre sans frémir.

L'une des parties les plus difficiles dans toute composition de longue haleine, est l'ordonnance, l'habile disposition des matières et la juste proportion des membres, d'où dépend la régularité du tout. Cette difficulté augmente dans l'histoire à mesure que les événemens qu'elle raconte, ont eu un plus grand théâtre, s'ils ont été, en quelque sorte, disséminés dans plusieurs parties du monde, et s'ils ont occupé à-la-fois les délibérations et les forces de plusieurs gouvernemens. C'est le caractère que prend la guerre d'Amérique, allumée d'abord seulement entre l'Angleterre et ses colonies, lorsque la France y intervient, lorsqu'elle y entraîne l'Espagne et ensuite la Hollande, que les flottes se heurtent sur les mers d'Europe et d'Amérique, en même tems que les armées sur les deux continens; qu'enfin toutes ces puissances, réunies contre une puissance tyrannique, la réduisent à demander la paix et à reconnaître comme peuple indépendant et libre, ces mêmes colons qu'elle avait forcés en quelque sorte à l'indépendance et à la liberté par l'oppression et l'injustice.

Mais si le théâtre de cette action est immense et infiniment varié, l'action même est simple ; elle est une, et circonscrite par le sujet et par le tems. Elle a son exposition, son nœud, son dénouement. On voit dès le com-

Digitized by Google

mencement le but qu'il s'agit d'atteindre; on est retardé par des obstacles, mais on y marche toujours: on y arrive enfin, et comme rien, depuis cette conclusion désirée, n'en a jusqu'à présent détruit les heureux effets; rien aussi ne trouble l'impression que la fin de ce grand drame laisse dans l'esprit des lecteurs. Il joint à tous les autres moyens d'intérêt dramatique l'avantage d'offrir; parmi un assez grand nombre de beaux caractères, un de ces caractères héroïques qui ne furent communs que dans l'antiquité, et dont elle ne semble avoir légué qu'un infiniment petit nombre aux tems modernes. Simple, grand sans effort, brave sans jactance, calme et serein dans les plus grands dangers, indomtable aux plus grands revers, humain et modéré dans les succès, guerrier aussi habile qu'intrépide, et toujours et avant tout, citoyen, Washington se présente, ou plutôt se trouve là quand le besoin de sa patrie semble l'avoir rendu nécessaire: il la défend, il la rend victorieuse, il la place au rang des nations; alors il dépose ses armes; il retourne dans ses terres, comme Cincinnatus à sa charrue, et l'histoire de la guerre d'Amérique est véritablement finie, quand l'historien nous dit avec une simplicité antique, comme le caractère de son héros: « Washington se démet du commandement général, et se retire à la campagne de Mont-Vernon. »

Les quatre volumes de cette histoire sont divisés en quatorze livres. Les quatre livres qui remplissent le premier volume, présentent les premières causes de la rupture entre les colonies et la métropole, les actes du parlement britannique, les discussions auxquelles le bill du timbre donne lieu dans son sein; ses effets sur les colonies et la fermentation qu'il y produit; la révocation de ce bill, suivie d'un autre acte encore plus odieux; celui de la taxe sur le thé; l'indignation générale qu'il excite en Amérique, la première effusion de sang dans le tumulte de Boston; les partis de rigueur adoptés par le gouvernement anglais, les résolutions courageuses prises par les Américains; la formation d'un congrès générale à Philadelphie; ses délibérations approuvées par les provinces, et la confiance générale qu'il inspire;

Digitized by Google

l'envoi de troupes anglaises en Amérique ; le cri de guerre jeté par tous les Américains à-la-fois, et le début de bonne augure de cette guerre si légitime par l'heureux fait d'armes de Lexington.

Au second volume, les Anglais sont assiégés dans Boston ; les Américains qui manquaient d'artillerie, font vers le Canada une expédition qui leur en procure ; ils s'emparent de Ticonderoga, près du lac Champlain, et de deux autres forteresses. Le siége de Boston est poussé avec vigueur. La bataille de Breed'shill prouve que les Américains ont une armée, quoique le champ reste aux Anglais ; et l'incendie de Charlestown, sans aucun avantage pour ces derniers, ajoute aux forces des premiers par l'indignation qu'il leur inspire. Un nouveau congrès se rassemble ; il nomme Washington commandant général. La guerre devient plus animée près de Boston et dans le Canada ; les adresses du congrès au peuple anglais, au roi de la Grande-Bretagne, mettent au plus grand jour la justice de sa cause ; mais il ne peut rien obtenir d'honorable, et l'Amérique est forcée de passer du simple projet qu'elle avait eu de résister à l'oppression, à celui de l'indépendance. Les provinces la désirent ; le congrès la discute solennellement, et la déclare. Les Anglais, humiliés par l'évacuation forcée de Boston, portent ailleurs la guerre. Les renforts qu'ils reçoivent la rendent terrible. Le tems des épreuves est venu pour les Américains : attaqués et vaincus de toutes parts, New-Yorck pris, le New-Jersey presque envahi, Philadelphie menacée, ils ne se laissent point abattre. Le congrès et Washington leur donnent l'exemple de la fermeté dans le malheur. Chassé de Philadelphie, le congrès porte à Baltimore le calme de son courage et la constance de ses résolutions. Il conçoit le projet de trouver dans la France un appui contre l'Angleterre ; et toujours heureux dans ses choix, c'est Franklin qu'il envoie en France. Washington, investi d'une dictature absolue, n'emploie sa toute-puissance que pour le salut de son pays. La bataille de Trenton commence à rétablir les affaires. Philadelphie est délivrée. Le congrès y revient, et les Américains respirent.

Digitized by Google

Dans les quatre livres du troisième volume, l'intérêt de la scène augmente. Le fort de la guerre se porte d'abord vers le Canada. Les Américains perdent les lacs, Tigonderoga et les autres forts ; mais les Anglais commandés par Burgoyne s'avancent trop, se confient trop à la fortune : elle change pour eux : cernés et pressés par l'armée américaine à Saratoga, il leur faut mettre bas les armes. Le général américain Gates use noblement de la victoire, et les soldats se montrent dignes d'être libres, en s'abstenant de tout ce qui pourrait humilier les vaincus. Cependant une nouvelle armée ennemie débarque dans le New-Jersey, et menace Philadelphie. La bataille malheureuse de Brandiwine livre cette ville importante aux Anglais, mais ne leur livre pas les volontés des habitans. Washington perd une seconde bataille. Retiré dans un camp, sa dernière ressource, assailli par les maladies, par la disette, sa constance et celle de son armée sont inébranlables. La calomnie s'arme contre lui : les provinces retentissent de plaintes ; des lettres anonymes circulent, des journalistes vendus ou trompés se déchaînent : le congrès lui-même est ébranlé. Washington instruit de tout, mais toujours maître de lui-même, continue de remplir ses devoirs, et de s'occuper uniquement de la conduite de la guerre et du salut de son armée. Les choses étaient dans ce fâcheux état tandis que les négociations se suivaient en France, et que le gouvernement français se décidait à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis. Le ministère l'avait déjà favorisée tacitement ; déjà des officiers français étaient allés en Amérique acquérir de la gloire, en servant la liberté. Le jeune marquis de La Fayette attirait sur-tout les regards ; M. Botta lui donne dans son histoire une part proportionnée à celle qu'il eut aux événemens, et par conséquent très-glorieuse. Mais de cette protection non encore avouée le gouvernement de France passait enfin à une reconnaissance officielle et positive.

Dans le même tems celui d'Angleterre, ignorant les derniers avantages de ses troupes, consentait à traiter de la paix, et envoyait en Amérique trois commissaires autorisés à la conclure. Ils étaient partis quand la déter-

Digitized by Google

mination que venait de prendre la France est notifiée au ministère anglais. C'était une déclaration de guerre. Bientôt les flottes sortent, se cherchent, se rencontrent, et le combat d'Ouessant, dont chacune des deux puissances s'attribue l'avantage, leur apprend du moins à toutes deux qu'elles peuvent se mesurer sur les mers à forces égales. Les commissaires anglais arrivent en Amérique, mais les nouvelles de France et le traité fait à Paris les y précèdent, et rendent nulles toutes leurs propositions. L'armée anglaise évacue Philadelphie, craignant d'y être surprise par les Français. Washington reprend l'offensive, poursuit les Anglais, et leur livre une bataille long-tems disputée, mais où la victoire se déclare enfin pour lui. Les Anglais continuent leur retraite vers la Nouvelle-Yorck; leur armée navale arrive à propos pour les y passer; ils y étaient à peine, que le comte d'Estaing arrive avec sa flotte et une armée, aux bouches de la Delaware; quelques jours plus tôt, l'amiral français détruisait la flotte de Howe, trop faible pour lui résister, et l'armée anglaise, resserrée entre la mer et Washington qui la suivait de près, eût inévitablement renouvelé la convention de Saratoga. La joie qu'apporte aux Américains l'apparition de d'Estaing est de peu de durée; après une expédition imparfaite à Rhode-Island, et quelques efforts pour joindre la flotte anglaise, rendus inutiles par une forte tempête, il se retire dans la baie de Boston, d'où il fait voile pour les Antilles.

La guerre recommence avec plus de fureur vers le nord. Les sauvages, déjà suscités plusieurs fois par les Anglais, renouvellent leurs sanglantes expéditions. Butler et Brandt sont à leur tête. Des colonies florissantes sont incendiées et détruites, les populations massacrées, les troupeaux mêmes mutilés, toutes les barbaries exercées avec une joie féroce. Des troupes américaines marchent, repoussent ces hordes indisciplinées, les exterminent, exercent sur leurs possessions de justes représailles, mais qui ne peuvent réparer le mal affreux qu'elles ont fait. Les provinces méridionales portent, à leur tour, le poids de la guerre. Les Florides, la Géorgie, la Caroline sont ravagées, et les royalistes de

Digitized by Google

ces riches provinces aident les Anglais à les dévaster. Dans les Antilles, les deux flottes rivales obtiennent des succès balancés. D'Estaing prend la Dominique, et Barrington Sainte-Lucie. Le premier, quelque tems après, s'empare de Saint-Vincent, ensuite de la Grenade, et prend d'assaut la place de cette dernière île, à la tête des troupes de terre. Remontant aussitôt à bord, il livre à l'amiral Byron et gagne la bataille célèbre de la Grenade. C'était se couvrir de gloire et servir utilement son roi; mais les malheureux Américains restaient abandonnés à leur propres forces, au moment où ils avaient le plus grand besoin de secours. Il se décide enfin à leur en porter. Il paraît subitement sur les côtes de la Géorgie, débarque ses troupes, et met le siége devant Savannah dont les Anglais s'étaient emparés; mais il y trouve une résistance inattendue, livre un assaut inutile, est repoussé avec une grande perte de Français et d'Américains, lève le siége, remonte sur ses vaisseaux et retourne en France. Un nouvel ennemi de l'Angleterre, plutôt qu'un nouvel allié des Etats-Unis d'Amérique, se déclare en Europe : l'Espagne se ligue avec la France; les deux flottes combinées menacent les côtes d'Angleterre, mais s'en tiennent à la menace, et la guerre tourne en croisières. Les puissances du nord ne prennent part à cette grande querelle que par leur fameuse ligue de neutralité armée. L'Angleterre fait tête à l'orage, envoie de nouveaux renforts en Amérique, enlève des convois à l'Espagne, bat sa flotte, ravitaille Gibraltar, étonne l'Europe, et impose à la fortune par son audace.

Le commencement du quatrième volume nous ramène en Amérique. La Caroline méridionale est attaquée avec violence, les républicains sont vaincus, et l'importante place de Charles-Town obligée de se rendre : une seconde défaite, plus sanglante que la première, met la Caroline entière au pouvoir de l'ennemi, autant du moins qu'on y peut être quand la force seule est abattue et non le courage. Les habitans, les femmes, sur-tout, restent inaccessibles aux séductions et aux menaces des vainqueurs. Cornwallis perd ses proclamations, et l'historien raconte ici des traits de courage, de fermeté, de

Digitized by Google

grandeur d'ame des femmes de cette province, qui les mettent de pair avec les Lacédémoniennes et les Romaines des anciens tems. Les Antilles continuent d'être le théâtre de la guerre maritime. Le comte de Guichen et l'amiral Rodney se livrent, coup sur coup, trois batailles, avec des forces à-peu-près égales et une telle égalité d'art et de courage, que n'ayant commis ni l'un ni l'autre aucune faute, ils se font beaucoup de mal sans rien décider pour le succès. Cette campagne brillante finit par un désastre affreux. Une tempête extraordinaire bouleverse la mer et la terre même, les îles sont ravagées ; la Barbade, sur-tout, réduite au sol, ne garde ni habitation, ni vestige de culture : des milliers d'hommes périssent ; les flottes sont dispersées, plusieurs vaisseaux submergés ; les Anglais en perdent trois et sept ou huit frégates : de ces dix équipages, il n'échappe que quelques matelots que l'humanité des Français recueille, et que le marquis de Bouillé renvoie généreusement au commandant anglais de Sainte-Lucie. Trait honorable et consolant, au milieu de ces inutiles fureurs de l'homme et de cette rage des élémens.

En Europe, les flottes espagnole et anglaise se bornent à quelques rencontres ; le siége de Gibraltar commence à occuper la scène. En Amérique, les courages prennent chaque jour plus d'énergie. Dans l'état critique où est la guerre, une banque publique s'établit à Philadelphie, et trouve sur-le-champ des souscripteurs ; l'Etat de Massachusset fonde à Boston une académie des sciences et des arts. Une flotte arrive de France et débarque à Rhode-Island six mille hommes de troupes françaises. Les Anglais reçoivent aussi des renforts, mais l'attitude des Français et des Américains combinés leur impose, et ils n'osent rien entreprendre. Les républicains résistent encore dans la Caroline méridionale. Cornwallis y arrive : ils osent l'attaquer avec des forces trop inférieures, et sont défaits à Campden. L'Anglais abuse cruellement de la victoire ; il traite les Caroliniens en rebelles, et emploie pour l'entière soumission du pays les bannissemens, les confiscations, les échafauds. Une horrible et fameuse conspiration, celle d'Arnold, l'un des

Digitized by Google

des généraux américains les plus braves, et qui s'était distingué par les actions les plus brillantes, met la fortune américaine à deux doigts de sa ruine. La trahison est découverte : le traître se sauve et passe à l'ennemi. Son jeune complice, André, aide-de-camp du général anglais, intéresse ceux mêmes qui sont obligés de l'envoyer au supplice. Les Anglais veulent ajouter la conquête de la Caroline septentrionale à celle de l'autre Caroline ; ils sont vaincus à Cowpens, et cette défaite est pour eux le commencement des revers. Une seconde bataille leur est plus favorable, mais le sang qu'elle leur coûte et le peu de fruit qu'ils en espèrent, engagent Cornwallis à porter ailleurs ses armes, en laissant des garnisons dans toutes les places.

Cependant la Hollande s'était déclarée contre l'Angleterre : moins heureuse que la France et l'Espagne, elle perd plusieurs vaisseaux, l'île importante de St-Eustache et la colonie de Surinam. Mais dans une grande bataille navale donnée à la vue de leurs ports, les Hollandais balancent la victoire, ne cèdent qu'après avoir mis leurs ennemis hors d'état de les poursuivre ; leurs vaisseaux sont désemparés, plusieurs ne peuvent rentrer dans le Texel qu'à la remorque, l'un des principaux coule bas ; mais ils ont honoré le pavillon hollandais, leur gouvernement les félicite et les remercie. Dans les mers d'Europe et dans les Antilles, la guerre se suit avec divers succès. En Amérique, les républicains continuent de défendre la Caroline septentrionale. Vaincus plusieurs fois, ils trouvent toujours de nouvelles ressources dans leur courage : ils parviennent enfin à repousser les Anglais dans Charles-Town, et à délivrer, à cette ville près, la Géorgie et les deux Carolines. Le feu s'allume plus que jamais en Virginie. Le traître Arnold y conduit les Anglais et y fait une guerre de brigand. Washington y envoie des troupes françaises sous les ordres de M. de La Fayette, qui prend le commandement des troupes américaines en Virginie. Il a bientôt un adversaire plus digne de lui. Cornwallis arrive à grandes journées, ayant fait avec son armée une route de trois cents milles. Après un avantage peu décisif, le général anglais établit son

Digitized by Google

camp à Yorck-Town. Washington qui dirige avec son habileté accoutumée toute la guerre, profite de l'arrivée de la flotte du comte de Grasse dans le golfe de Chesapeack, pour intercepter les communications entre Cornwallis et le gros de l'armée anglaise commandée par Clinton. Il resserre le premier dans son camp, lui enlève toute la campagne, l'environne d'une forte armée, et du côté de la mer d'une flotte nombreuse. Clinton essaie en vain de faire diversion pour dégager Cornwallis. Resserré de plus en plus, il est enfin assiégé dans les formes : ses redoutes sont emportées, ses sorties inutiles. Les secours que Clinton lui promet n'arrivent pas. Il veut, mais trop tard, se sauver en passant la rivière d'Yorck ; il est enfin réduit à se rendre avec son corps d'armée, sous des conditions fâcheuses, et consolé seulement par les bons traitemens et la générosité de ses vainqueurs.

Cette fin de la guerre de Virginie est à proprement parler celle de la guerre d'Amérique. Tout réussit aux alliés. Les Français reprennent Saint-Eustache et Surinam, et les rendent aux Hollandais : les îles de Saint-Christophe et de Monserrat tombent aussi en leur pouvoir. Dans la Méditerranée, la prise du fort Saint-Philippe leur livre l'île de Minorque : les Anglais tentent vainement de secourir et de ravitailler Gibraltar dont le siége dure toujours. Le mécontentement est au comble en Angleterre au bruit de ces tristes nouvelles ; le ministère est changé ; on commence à s'occuper de la paix. Les exploits de l'amiral Rodney dans les Antilles contre le comte de Grasse, et la défaite de ce dernier conduit prisonnier en Angleterre, flattent l'orgueil anglais sans rétablir les affaires. Le grand point était la soumission des colonies d'Amérique : elle est enfin reconnue impossible. Partout ailleurs, l'honneur britannique est encore intact : les succès balancent les revers. Gibraltar a soutenu un siége à jamais mémorable, dont le récit tient une grande place dans le dernier livre de cet ouvrage, et digne, en effet, d'en occuper une dans l'histoire : il est tems de revenir à de sages conseils. Toutes les puissances belligérantes ont un égal désir et un égal besoin

Digitized by Google

de repos. Les négociations ouvertes dans de telles dispositions ne peuvent traîner en longueur. L'indépendance des Etats-Unis est enfin reconnue par l'Angleterre, les hostilités cessent, et les traités de Versailles et de Paris rendent la paix aux deux mondes.

Telle est la longue et importante série d'événemens dont se forme le tissu de cette histoire. J'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt de les réunir en un tableau rapide, et ce qui n'est peut-être pas le genre d'extrait le plus aisé ni le moins utile, de resserrer en peu de pages la matière de quatre volumes. On y pourrait voir d'un seul coup-d'œil, quand même le sujet serait tout-à-fait nouveau pour nous, quel est le mérite de ce sujet. Je parlerai, dans un autre article, de la manière dont l'historien l'a traité, et j'essaierai d'apprécier le mérite qui lui appartient. GINGUENÉ.

DIALOGUE SUR LES ORATEURS, traduction nouvelle, dédiée à S. A. S. Monseigneur le Prince Archichancelier de l'Empire, par CH. DALLIER, maître d'études au Lycée de Reims. — Brochure in-8°. — A Paris, chez l'Auteur, hôtel de Malte, rue de Richelieu, n° 65. — 1809.

LE Dialogue sur les Orateurs est un des monumens les plus précieux qui nous restent d'une époque où la littérature latine, quoique penchant déjà vers son déclin, était cultivée par des hommes de génie qui avaient conservé l'élévation d'ame et la pureté de goût qui caractérisèrent les tems où l'art d'écrire et l'éloquence avaient eu le plus d'éclat. Malheureusement, cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier; il y a, vers le milieu, une lacune considérable : néanmoins on y trouve beaucoup de faits curieux, d'observations importantes, et une discussion fort intéressante sur l'une des questions les plus dignes de fixer l'attention des esprits cultivés. A quelles causes fallait-il attribuer la décadence que l'on observait alors dans la littérature, ou plutôt la corrup-

Digitized by Google

tion de l'éloquence (1)? tel est le sujet que l'on traite dans toute la dernière partie de ce dialogue. Deux questions assez étroitement liées à celle-là, la supériorité relative de l'éloquence sur la poésie, et la détermination précise de la limite qui sépare les écrivains ou orateurs qu'on peut appeler anciens, de ceux auxquels convient plus spécialement le nom de modernes, sont traités accessoirement et en forment, pour ainsi dire, la partie épisodique.

Des savans ont attribué cet ouvrage, les uns à Quintilien, les autres à Tacite, et la date assignée par l'un des interlocuteurs à cet entretien (la sixième année du règne de Vespasien), tems où l'auteur déclare qu'il était lui-même *fort jeune*, ne permet pas de croire que ce fût Quintilien, qui devait avoir alors plus de trente ans; d'autres raisons très-fortes contribuent encore à faire rejeter cette supposition. D'un autre côté, quoique l'âge de Tacite s'accordât mieux avec l'époque où l'entretien est censé avoir eu lieu, beaucoup de très-habiles critiques ont été tellement frappés de la différence de style qui caractérise ce Dialogue, comparé aux écrits authentiques qui nous restent de cet éloquent et profond historien, qu'il leur semble impossible que le même homme pût avoir composé des ouvrages non seulement de genres si différens, mais où la forme générale du style et de l'expression fût si complètement opposée. En un mot, il résulte de tout ce qui a été écrit de plus précis et de plus judicieux sur cette question par les hommes les plus versés dans la connaissance de l'antiquité et de la langue latine (2), qu'on ne peut donner un entier

(1) On a souvent imprimé ce Dialogue sous le double titre: *De Oratoribus, seu De causis corruptæ eloquentiæ*; mais les manuscrits ne portent que le titre *De Oratoribus*, le reste est une addition ou conjecture de Juste Lipse, qui a servi de fondement à la fausse hypothèse de ceux qui attribuaient cet ouvrage à Quintilien. Cet auteur rappelle en effet, dans deux ou trois endroits, un traité de lui sur les causes de la corruption de l'éloquence, dont on ne saurait trop regretter la perte.

(2) Voyez entr'autres les prolégomènes de l'excellente édition de

assentiment à aucune des deux hypothèses qui attribuent cet ouvrage soit à Quintilien, soit à Tacite, et qu'on ignore en effet quel en est l'auteur.

On trouve dans le Cours de littérature de Laharpe une analyse succincte du Dialogue sur les orateurs. Une discussion élevée aux écoles normales sur l'idée précise qu'il fallait attacher aux dénominations d'anciens et de modernes en fait de littérature, donna lieu à M. Garat de proposer au professeur dans cette partie (c'était Laharpe lui-même), quelques objections ou observations pleines d'éloquence et de raison, et de lui rappeler à ce sujet le Dialogue dont nous parlons. « Ou-» vrage, disait M. Garat, dont on n'a pas beaucoup » parlé, et qui mérite d'être beaucoup lu; où l'on trouve » très-souvent le goût de Quintilien, le génie de Tacite, » et un certain éclat de couleur poétique qui sied bien à » un Dialogue sur l'éloquence, où l'un des interlocuteurs » est un poëte, etc. » C'est à cette occasion que Laharpe écrivit, pour la séance suivante, l'analyse dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui fait partie de l'appendice du chapitre IV de son Cours de littérature. Je tirerai des prolégomènes de l'édition de M. Schulze la notice suivante sur les interlocuteurs de ce Dialogue, afin d'en donner aux lecteurs une idée plus complète.

Il est adressé à un certain Fabius Justus, le même, à ce qu'on croit, à qui l'on trouve deux lettres écrites par Pline le jeune, dans le recueil qui nous reste de cet auteur (3). Les interlocuteurs, au nombre de quatre, sont Curiatius Maternus, M. Aper, Julius Secundus et Visptanus Messala. Maternus est présenté comme un homme doué d'une imagination brillante, d'un talent distingué pour l'éloquence, et qui, avec ces dispositions naturelles cultivées par l'étude, serait capable d'obtenir les plus grands succès dans la carrière du barreau : mais

---

ce Dialogue par M. Schulze (Lips. 1788); les notes de M. Spalding dans son édition de Quintilien (t. 2, p. 424 et suiv.), et celles de M. Oberlin sur Tacite (tom. 2, part. 2, p. 669).

(3) *Plin. Epist.*, lib. I, ep. 11; lib. VII, ep. 2. Il est encore question de ce même personnage dans la 5e lettre du 1er livre.

Digitized by Google

entraîné par son goût pour la poésie, il néglige presque entiérement la profession à laquelle il semble appelé, et ne s'occupe qu'à composer des tragédies, où il a occasion d'exprimer trop souvent des sentimens énergiques et républicains, qui peuvent lui susciter des ennemis redoutables, ce qui alarme pour lui ses amis Aper et Julius Secundus.

Ceux-ci viennent, en effet, le trouver le lendemain du jour où il avait fait une lecture publique d'une tragédie intitulée *Caton*. Cette lecture avait presque fait un scandale; on en parlait beaucoup, et Aper, qui trouve Maternus occupé à relire son ouvrage, prend occasion de cette circonstance pour lui faire de vives représentations sur les dangers auxquels il s'expose (4) en s'obstinant à cultiver un art dont le moindre inconvénient est de lui fermer pour jamais la route des honneurs et de la fortune, tandis que l'éloquence du barreau, pour laquelle il est doué d'un si heureux talent, lui offrirait un moyen assuré de satisfaire son ambition sous ce double rapport.

Aper, qui, dans les représentations qu'il fait à son ami, mêle un brillant éloge de la profession d'avocat, en comparaison de laquelle il affecte de rabaisser beaucoup les travaux du poëte, ne nous est guères connu que par ce dialogue. L'auteur nous le donne pour un homme qui ne manquait pas d'instruction, qui affectait une sorte de dédain pour les connaissances littéraires, quoiqu'au fond il ne les eût pas négligées, mais qui s'imaginait par ce moyen donner une plus haute idée de son talent et du mérite de ses productions, lorsqu'on pourrait penser qu'il devait tout à la nature dénuée des ressources de

(4) Si c'est, comme il peut paraître assez vraisemblable, le même Maternus que Domitien, au rapport de Dion (l. 67), fit périr pour s'être permis quelques propos contre la tyrannie, les craintes qu'expriment dans ce Dialogue les amis du poëte, et qui sont comme une espèce de présage du sort qui l'attendait, confirment ce que le commencement de cet ouvrage exprime au reste assez clairement, c'est-à-dire, qu'il ne fut composé que long-tems après l'époque où l'entretien est censé avoir eu lieu, et lorsque ceux qui en sont les interlocuteurs ne vivaient déjà plus.

Digitized by Google

l'art et de l'étude. En un mot, on nous le peint comme une espèce de sophiste, qui se plait à soutenir des paradoxes, uniquement pour le plaisir de disputer, et de montrer la sagacité et la souplesse de son esprit.

Julius Secundus, qui est venu avec Aper chez Maternus, ne prend la parole que deux fois, l'une pour se récuser comme juge dans la discussion entre ses deux amis, qui l'invitent à prononcer entre eux, et l'autre au moment de l'arrivée de Messala. Cependant, il fut, au jugement de Quintilien, son contemporain et son ami, l'un des plus éloquens avocats de ce tems-là, et ce célèbre maître dans l'art oratoire, en déplorant la mort prématurée qui l'enleva, ne craint pas d'avancer que, s'il avait vécu plus long-tems, il aurait laissé un nom digne d'être placé par la postérité entre ceux que le talent de la parole a le plus illustrés. Il était neveu de Julius Florus, l'homme le plus éloquent qui fût alors dans les Gaules, où l'on cultivait les lettres avec beaucoup d'ardeur, et Quintilien rapporte à leur sujet une anecdote qui mérite d'être rappelée : « Dans le tems que » Julius Secundus suivait les écoles de rhétorique, son » oncle, le voyant un jour fort triste, lui demanda la » cause de cet air morne et soucieux. Le jeune homme » lui avoua avec franchise que depuis trois jours il était » occupé d'un sujet qu'on lui avait donné à traiter, et » que malgré tous ses efforts il n'avait pas seulement pu » parvenir encore à trouver son exorde, ce qui non» seulement l'affligeait beaucoup pour le présent, mais » même le désespérait entièrement pour l'avenir. Alors » Florus souriant : Eh quoi ! lui dit-il, prétends-tu donc » faire mieux que tu ne peux ? »

Enfin, le quatrième interlocuteur est Vipstanus Messala, que l'auteur du Dialogue introduit au moment où la discussion est déjà entamée entre Aper et Maternus. Tacite, dont il paraît avoir été l'ami, rend hommage, en plusieurs endroits de ses histoires, au mérite, à la naissance et aux qualités distinguées de ce personnage. Lorsque Vitellius et Vespasien se disputaient l'empire, Messala, qui commandait la septième légion, l'amena au secours de Vespasien, et l'historien dit de lui qu'il

Digitized by Google

fut le seul qui montra dans cette guerre des sentimens vraiment généreux, et qui fint une conduite digne d'éloges. Il avait le malheur d'avoir pour frère (apparemment né d'un autre lit) ce M. Aquilius Regulus dont il est si souvent question dans les lettres de Pline, comme d'un misérable qui s'était déshonoré par ses infâmes délations sous les règnes de Néron et de Domitien. Tacite loue en effet Messala des sentimens généreux et de l'éloquence qu'il fit paraître, lorsqu'après la mort de Néron il s'efforça d'obtenir du sénat la grace de son frère vivement poursuivi par ceux dont il avait dénoncé les parens ou les amis.

C'est dans la bouche de Messala que l'auteur du Dialogue met la partie la plus intéressante de la discussion, celle où il expose les causes qui ont contribué à la corruption de l'éloquence. On peut en voir l'énumération et le résumé dans la partie du *Cours de Littérature* de Laharpe que j'ai précédemment indiquée. Il faut cependant remarquer que dans tout cet ouvrage le mot *éloquence* est peut-être pris dans un sens trop restreint, et ne désigne que l'art de soulever ou de calmer les passions d'un peuple ou d'une assemblée nombreuse, de leur faire adopter les sentimens ou les opinions qu'on veut leur inspirer. En ce sens, le changement survenu dans la forme du gouvernement avait sans doute anéanti l'éloquence, comme l'observe Messala avec toute la circonspection et la discrétion que les circonstances exigeaient de lui; mais peut-être aurait-il été juste aussi d'ajouter que l'éloquence proprement dite, c'est-à-dire, l'art d'exprimer des pensées fortes et profondes dans un langage correct, énergique et brillant, n'était pas, à beaucoup près, aussi déchu qu'on semblait alors disposé à le croire, et ce qui le prouve, c'est que cet art se montre à un très-haut degré dans beaucoup de passages des écrits de Sénèque, de Lucain, et sur-tout dans Tacite. La pensée de l'homme de génie forcée de se replier, en quelque sorte, sur elle-même, acquérait dans le silence plus de justesse et de profondeur, et son expression tirait souvent de la contrainte même à laquelle elle était asservie, une vigueur nouvelle. C'est l'idée qu'exprimait, à

Digitized by Google

ce sujet, M. Garat, dans la conférence dont j'ai parlé plus haut, lorsqu'il disait : « Je voudrais qu'on distin-
» guât l'éloquence de la pensée, et l'éloquence des pas-
» sions. Celle-ci n'éclata que dans Rome libre; l'autre
» brilla dans la période suivante, où les malheurs mêmes
» de l'esclavage furent pour les esprits réfléchis des
» sources profondes de lumière. »

Je me suis un peu étendu sur ce Dialogue des Orateurs à l'occasion de la nouvelle traduction dont j'ai à parler; et j'espère que ceux qui savent apprécier l'intérêt qu'il convient d'attacher aux excellentes productions de la littérature ancienne, me pardonneront cette espèce de prolixité, lorsqu'ils considéreront combien des ouvrages tels que celui sur lequel j'ai donné quelques renseignemens, peuvent contribuer au perfectionnement des études, et combien la lecture en peut être utile aux jeunes gens qui sont déjà un peu avancés dans l'intelligence de la langue latine.

Il est à regretter que M. Dallier, auteur de la traduction nouvelle, n'ait pas connu l'édition de M. Schulze, que j'ai eu occasion de citer déjà plusieurs fois; il y aurait trouvé des éclaircissemens satisfaisans sur plusieurs points qui paraissent l'avoir embarrassé, et même sur quelques autres où il n'a probablement pas cru qu'il y eût lieu de douter, mais sur lesquels il a commis des erreurs plus ou moins graves (5). Peut-être même aurait-il eu l'idée de joindre à sa version le texte du savant professeur allemand, avec un extrait des notes et des variantes les plus instructives et les plus intéressantes qui l'accompagnent, et il aurait donné par-là à son travail un nouveau degré d'intérêt et d'utilité. En se bornant, comme il semble l'avoir fait, à consulter le texte et la

(5) Par exemple, il y aurait vu que *suum genium propitiare* ne signifie pas « être nous seuls le génie qui veille sur nous; » mais, « n'adresser des vœux, ne rendre de culte qu'à son propre génie » et non à celui des princes, comme faisaient les Romains de ce temps-là. Il y aurait vu que le mot *interdictum* (au chap. 39) ne signifie pas une *interdiction*, mais l'arrêt d'un tribunal qui envoie provisoirement en possession un homme à qui l'on dispute sa propriété, etc.

Digitized by Google

traduction de M. Dureau de la Malle, dont il a adopté le plus souvent les opinions ou les idées, il s'est renfermé, pour ainsi dire, dans des limites trop étroites, pour tout ce qui a rapport à la critique et à l'interprétation de son auteur. Et d'un autre côté, s'il avait comparé plus soigneusement sa propre traduction avec celle que nous devons à ce littérateur distingué (6), il aurait sans doute jugé convenable de faire disparaître plusieurs incorrections, plusieurs locutions trop familières ou même tout-à-fait triviales qui déparent son ouvrage, et dont assurément il n'a trouvé aucun exemple dans le style du traducteur qui l'avait précédé.

Ce jugement peut-être un peu sévère a besoin d'être appuyé sur des preuves, il faut donc citer : « Le nom d'orateur *n'est plus d'application* pour nous. » — « Avouer » la médiocrité *du talent moderne.* » — « On veut *qu'un* » *orateur ait* dans son style *les mêmes grâces que le lan-* » *gage mesuré*, etc. » sont des locutions tout-à-fait incorrectes. — « L'esprit n'est point ici de mise. » — « M'ins- » truire à si bonne école. » — « Perdre votre tems en » visions, etc. » sont des tournures trop familières que réprouvent entièrement le style noble et plein de dignité qu'a employé l'auteur du Dialogue, et le sujet intéressant qu'on y traite.

Mais il est un autre genre de fautes plus graves encore dont le nouveau traducteur n'a pas su se garantir ; c'est d'introduire dans son style des expressions qui tiennent à des usages ou à des opinions tout-à-fait modernes, et dont les anciens ne pouvaient avoir aucune idée, ce qui est, par rapport à l'auteur qu'on traduit, une véritable infidélité. Ainsi, lorsqu'on nous parle d'un *air de*

(6) La traduction que M. Dureau de la Malle a donnée du Dialogue des Orateurs est généralement exacte et écrite avec élégance ; mais on ne saurait approuver sans restriction les *Réflexions préliminaires* dont il l'a fait précéder. (Voy. le tome V de la seconde édit. de sa traduction de Tacite.) L'auteur y fait un étrange abus de son esprit, et il est difficile de porter plus loin l'exagération admirative, tant reprochée aux traducteurs, qu'il ne l'a fait à-propos de quelques phrases de Tacite dont il donne une espèce d'analyse oratoire.

Digitized by Google

négligence, etc. *qui faisait du style oratoire un style de journal*, de *cadences perlées*, de plaidoyers *tout ensemble récitatif et ballet;* quand on nous dit que *Cicéron fit sa philosophie sous Philon*, nous pouvons être sûrs d'avance que le texte latin ne contient pas un mot de tout cela, parce que toutes les idées énoncées dans ces différentes phrases étaient absolument étrangères aux Romains du tems de Tacite et de Quintilien.

Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions critiques, et c'est même avec regret que je me suis vu dans l'obligation de signaler les fautes que j'ai remarquées dans la traduction que je viens d'examiner. L'auteur paraît être un très-jeune homme, déjà voué à la carrière de l'instruction; et en s'appliquant, dans les momens de loisir que lui laissent des travaux pénibles, à accroître ses connaissances et ses moyens d'être utile, il donne sans doute un exemple qu'on doit désirer de voir imité par tous ceux qui remplissent les mêmes fonctions que lui. Le ton de modestie dont il parle lui-même de son ouvrage, dans le court avertissement qui le précède, appelle en quelque sorte l'indulgence à laquelle son zèle et son âge lui donnent d'ailleurs des droits fort naturels. Mais c'est précisément à cette époque de la vie, où l'on a communément à sa disposition tous les moyens de mieux faire, qu'il peut nous être utile que la critique s'explique avec franchise sur les défauts qu'elle remarque, ou qu'elle croit remarquer dans nos premiers essais. Il y a d'ailleurs assez de bonnes choses dans cette traduction, et assez de preuves de sagacité dans le petit nombre de notes que l'auteur y a jointes, pour qu'on puisse être assuré qu'avec de l'attention et du travail il sera très-capable de produire des ouvrages véritablement estimables et utiles.

THUROT.

Digitized by Google

PENSÉES ET RÉFLEXIONS MORALES, LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES, de M. AUGUSTE DE LABOUÏSSE. Un vol. in-18. *Deuxième édition.* — A Paris, chez *Delaunay*, libr., Palais Royal, galeries de bois, n° 243.

JE n'aime pas beaucoup ces petits recueils de sentences, tantôt péniblement triviales, tantôt subtilement erronées, où la morale et la philosophie sont découpées en proverbes, en épigrammes et en madrigaux. Rien n'est plus commode, dit-on, pour instruire la paresseuse frivolité des gens du monde, sans fatiguer leur attention : c'est aussi pour cela, sans doute, qu'on travaille chaque jour à mettre l'histoire universelle en opéras comiques et en vaudevilles. *L'esprit veut avoir sa part des inventions de la mollesse,* observe ingénieusement M. de Levis, qui a fait un livre de *Maximes* après Larochefoucauld et des *Lettres chinoises* après les *Lettres persannes* de Montesquieu, sans compromettre, par un rapprochement si dangereux, sa réputation d'homme sage et d'homme de goût. Malgré l'injustice de quelques journaux, ces deux ouvrages ont obtenu beaucoup de succès : le premier, sur-tout (à part un petit nombre d'erreurs et de paradoxes, qu'on a combattus dans le *Mercure* avec autant de politesse que de talent), assure à M. de Levis un rang distingué parmi les écrivains qui ont su revêtir d'une expression fine, précise, quelquefois neuve, toujours élégante, les pensées de l'expérience et de la raison. M. de Labouïsse est entré plus jeune dans la même carrière ; il n'y porte pas un aussi riche fonds d'idées et d'observations : c'est un malheur dont il se consolera sans peine, quoiqu'il soit la cause de tous les défauts qu'on peut lui reprocher. En effet, il faut avoir supporté longtems le fardeau de la vie et de la société, pour arriver à quelques découvertes dans la science de l'homme ; l'esprit ne suffit pas, et l'instruction qu'on trouve à cet égard dans les livres n'engage point à faire un livre nouveau. Presque tout a été dit dans ce genre ; M. de Labouïsse ne le dissimule pas : il avoue que « Zoroastre, » Salomon, Confucius, Socrate, Platon, Théophraste,

Digitized by Google

» Marc-Aurèle, Epictète, Sénèque et Cicéron, chez les » anciens; Montaigne, Charron, Pascal, Labruyère, » Larochefoucauld, Nicole et quelques autres écrivains, » parmi nous, ont développé tous les mystères de » l'homme; et qu'il ne reste plus à recueillir qu'un petit » nombre de vérités éparses, de rapprochemens utiles, » de légeres modifications de caractère, déjà saisies par » Duclos et Vauvenargues. » M. de Labouïsse qui surcharge cette liste de grands noms, de ceux de mesdames de Puisieux, de Genlis et de Staël, aurait mieux fait peut-être d'y ajouter quelques philosophes anglais, et même quelques français dont il ne parle point. Quoi qu'il en soit, cette liste, toute incomplète qu'elle est, devait le détourner, ce me semble, de choisir un sujet traité si souvent et par des hommes si supérieurs : mais il compare ingénieusement la morale au timbre d'une horloge qui annonce que l'heure fuit sans que personne y fasse attention; il a pensé que, dans ses distractions habituelles, notre frivolité ne pouvait pas se passer d'horloges à répétition.

Son ouvrage est divisé en vingt chapitres; le livre entier n'a que deux cents pages : le chapitre des femmes en occupe près de cinquante, et celui des médecins ne remplit pas dix lignes. L'auteur n'avait pas besoin de nous dire son âge.

Outre ce long article sur les femmes, M. de Labouïsse y revient naturellement dans les chapitres intitulés : *De l'amour propre; de l'amour et de la jalousie, du mariage et du bonheur, des enfans et de l'éducation :* il ne les oublie entièrement que dans son chapitre sur l'*Amitié*. On sera surpris de voir un moraliste si galant accréditer par son silence les épigrammes des poëtes satiriques : pour moi, je trouve dans cette omission une preuve nouvelle de l'extrême jeunesse de l'auteur quand il a composé son livre. Il est un âge où l'on ne songe point à l'amitié des femmes; et malheureusement il en est un autre où l'on ne croit plus à celle des hommes.

Ce chapitre sur l'amitié a pour épigraphe un vers du comte d'Estaing :

Heureux dans son ami, l'homme sentait deux fois.

Digitized by Google

Il était facile de mieux choisir ; mais il est plus piquant d'avoir cité comme poëte, cet amiral-flibustier, dont j'ignorais que la littérature eût amusé le repos ; et qui, s'il faut en croire de tristes souvenirs, n'avait pas puisé dans le commerce des muses cette élévation de l'ame et cette dignité calme dont il aurait eu besoin pour ajouter à l'éclat de son nom et de sa vie, dans ces tems désastreux où les victimes les plus obscures et les plus timides trouvaient le courage et la gloire sur les échafauds. J'aurais voulu que M. de Labouïsse, en citant ce vers du comte d'Estaing sur l'amitié, nous apprît s'il appartient à quelque ouvrage inédit, et qu'il daignât descendre des hauteurs de la morale à quelques détails littéraires sur le vainqueur de la Grenade.

J'ai déjà remarqué que les femmes lui ont fourni la meilleure partie de son livre, et que leur étude paraît être pour l'auteur une source inépuisable de sentimens et de méditations. Il faut ajouter que plusieurs de ses observations sont justes, piquantes et bien exprimées. J'en citerai quelques-unes :

« Ne pouvant être honnête femme, Ninon voulut » devenir honnête homme. Quelques personnes n'ont » pas craint d'applaudir à cette métamorphose. Pour moi, » je pense que ce qu'une femme a de mieux à faire, » c'est de rester toujours femme. »

En supposant la liberté du choix, M. de Labouïsse a raison : mais je crois que la société serait beaucoup plus sûre, si les femmes qui ont perdu, comme Ninon, les vertus de leur sexe, se piquaient au moins d'avoir les vertus du nôtre ; et c'est probablement ce qu'ont approuvé ceux qui, pour me servir de l'expression de M. de Labouïsse, ont applaudi à la métamorphose de Ninon.

« Une petite maîtresse disait : *Je suis si obsédée, que je* » *ne me trouve jamais libre de donner audience à mes* » *pensées*. Elle craignait sans doute de s'y rencontrer » avec sa conscience. »

Cette petite maîtresse parlait le jargon de son état : mais M. de Labouïsse pense-t-il qu'une femme qui aurait les qualités d'un honnête homme, craindrait tant de s'entretenir quelquefois avec sa conscience ?

Digitized by Google

« Une femme indifférente résiste, et s'en souvient à » peine ; un femme sensible s'applaudit de ses refus ; en » s'applaudissant, elle s'en rappelle l'objet : elle le plaint, » s'attendrit et finit par se rendre. »

Il y a de la finesse et de la vérité dans cette observation : plusieurs autres réunissent également ce double avantage. M. de Labouisse y mêle de tems en tems des portraits à la manière de Labruyère. Si celui-ci n'était pas de fantaisie, l'original en serait trop séduisant.

« Célimène est douce, timide, modeste, réservée. Si » la vivacité de son imagination ne l'avait pas trahie, » personne ne saurait qu'elle est capable d'écrire comme » les Sévigné, les Deshoulière, les Lambert : elle a des » talens dont elle ne fait jamais parade ; ses grâces se » montrent d'elles-mêmes, sans qu'elle cherche à les » étaler. Elle cache avec soin les charmans ouvrages » qu'elle compose ; elle ne veut ni braver la critique ni » affliger l'envie; ou, ponr mieux dire, elle se défie si » fort de son esprit, qu'aucune idée de gloire n'est en- » trée dans sa tête. Elle est aimable, bienfaisante et sen- » sible : aucune de ses compagnes ne lui dispute rien, » parce qu'elle ne prétend à rien ; jamais elle ne s'est » doutée combien par ses écrits et sa conversation, elle » était digne de plaire. Elle a encore l'avantage d'être » très-jolie ; mais c'est le moindre de ses titres aux yeux » de l'époux dont elle embellit l'existence, et qui a senti » qu'il était mieux de préférer les dons de l'esprit et les » vertus du cœur aux trésors de la beauté. »

A l'âge heureux de M. de Labouïsse, le prisme brillant de l'imagination colore tous les objets : lisez son chapitre sur le *Mariage;* mais n'oubliez pas que si, dans un autre tems, les mêmes objets se montrent à nos yeux sous un aspect si différent, ce n'est souvent qu'une illusion nouvelle, moins douce et moins aimable que la première. En attribuant à la nature même des choses ce qui n'est que le résultat de nos fautes, nous rendons l'âge de le raison presque aussi aveugle que celui de l'espérance.

M. de Labouïsse a cru devoir enrichir son livre d'un chapitre sur *la politique*, et d'un autre sur l'*anglomanie:*

Digitized by Google

le premier est d'un jeune homme, le second est d'un jeune Français. L'auteur a soin d'avertir que plusieurs de ses réflexions politiques sont de 1798. A peine alors avait-il vingt ans! Quelque esprit qu'on ait reçu de la nature, et de quelques études qu'on ait fortifié son esprit, cet âge ne peut avoir une instruction assez ferme, une raison assez mûre, pour comparer ensemble Rousseau et Montesquieu, et pour les opposer ensuite l'un et l'autre aux plus grands publicistes dont l'Angleterre s'honore. On a beau citer Hobbes, Midleton, Smith, Sidney, Gordon, Bolinbroke, Burke; plus la liste de ces écrivains est imposante, plus il est certain qu'on n'est point en état de les apprécier, dans un âge où il est très-rare de les avoir lus. Ce chapitre sur la politique est celui où la jeunesse de l'auteur se montre avec le moins d'avantages; elle ne suffit pas même pour en justifier les contradictions : après avoir défini la démocratie par cette accumulation de substantifs injurieux. «Turbu-» lence, caprices, bouleversement, terreur, incendie; » il égale tout-à-coup l'auteur du *Contrat Social* à celui de l'*Esprit des Lois*, et déclare que si les ouvrages de l'un doivent être la lecture favorite des princes, les ouvrages de l'autre doivent être celle des législateurs. — M. de Labouïsse a écrit sur *la littérature* avec la même précipitation : ici, c'est Voltaire, c'est l'auteur de la Henriade et de Mérope, l'historien de Charles XII et de Louis XIV, que son jeune enthousiasme pour le plus éloquent de tous les sophistes met au-dessous de l'auteur d'Emile et de la Nouvelle Héloïse. «Voltaire, dit-il, plaît et amuse; » J. J. Rousseau touche et séduit. Le dernier semble » n'avoir écrit que pour obéir à l'impulsion de ses sen-» timens et par le besoin de transmettre ses pensées. Son » style, toujours soutenu, est abondant, harmonieux, » sublime, quoique simple et naturel : celui de Voltaire » est noble, élevé, brillant; mais quelquefois bas, faible, » incorrect et toujours inégal. On s'aperçoit qu'il n'a » pris la plume que pour se faire gloire de sa supériorité. » Il a montré du génie, mais plus souvent de la mémoire. » Dans quelques-unes de ses productions il a semé en » foule *ces originalités qui commandent le rire*; mais la

» gaieté

Digitized by Google

» gaieté qu'elles inspirent est légère et peu durable : ses » ouvrages sont aimables, mais trop souvent frivoles. Ils » charment l'esprit; *mais n'arrivent jamais à l'ame.* » Ceux de Rousseau affectent d'une manière *sensible.* Ils » sont brûlans et remplis d'un enthousiasme qu'on par- » tage malgré soi : il persuade, il entraîne, et s'il vous » trompe, c'est après s'être trompé lui-même. En un » mot, Rousseau possède l'éloquence du cœur, Voltaire » n'a que *celle de l'esprit.* » Il est inutile de relever les inconvenances, les préventions, les erreurs que renferme cet étrange parallèle : leur excuse est dans leur explication; l'auteur jugeait avant d'avoir eu le tems de réfléchir : l'injustice lui a porté malheur. Ce passage est, dans tout le livre, le seul qui soit mal écrit : le style de M. de Labouïsse est ordinairement remarquable par l'élégance et la pureté.

Son chapitre sur l'*anglomanie* est, comme je l'ai dit, d'un jeune Français. Ici l'enthousiasme de la patrie se confond avec celui de la jeunesse; il lui donne et il en reçoit de la grâce et de la fierté. « Ce qui pour un peuple » est plus à craindre que la corruption des mœurs, dit » M. de Labouïsse, c'est la dépravation du caractère : je » crains seulement que de nos jours on n'en sente pas » assez la différence. Sommes-nous fiers, comme autre- » fois, de la gloire de notre patrie? Le courage et l'au- » dace de nos généreux défenseurs nous font-ils palpiter » d'orgueil et d'allégresse? Qui d'entre nous s'écrierait » naïvement comme Philippe de Crevecœur, maréchal » de Querles : *Je crois que le roi va déclarer la guerre* » *aux Anglais; je consentirais volontiers de passer dix* » *ans en enfer pourvu que j'eusse le plaisir de les chasser* » *de Calais.* Bien loin de lui ressembler, en lisant ces » paroles, quelques merveilleux souriront de pitié. Ils » sont bien plus philosophes que ce bon maréchal qui » aimait sa patrie et croyait à l'enfer ! S'ils sont Fran- » çais, ce n'est que parce que le hasard les fit naître en » France. De quel droit partageraient-ils l'honneur de » nos victoires, puisqu'il leur importerait peu d'être » soumis à une nouvelle puissance, pourvu qu'ils res-

Digitized by Google

» tassent tranquilles au milieu de tant de conquêtes et de
» tant de désastres ? »

Assurément, c'est aller un peu loin : il serait aussi par trop *merveilleux* d'afficher une telle indifférence ; mais M. de Labouïsse peint un travers d'esprit bien plus réel, et même assez commun, quand il ajoute ce qui suit. — « Vous êtes *citoyen de l'Univers*, dites-vous très-
» philosophiquement. Dès-lors, vous n'appartenez plus
» à aucune contrée, à aucune nation, à aucune pro-
» vince, à aucune cité. Quels sacrifices pourrait-on
» exiger de vous? Quels devoirs avez-vous à remplir?
» Mais des *devoirs!* De quelles bagatelles parlé-je ici?
» Votre génie est-il fait pour descendre si bas ? Des de-
» voirs ! Quelles dégradantes occupations ! Est-ce que
» les lois sont faites pour un philosophe tel que vous?
» Qu'il digère, qu'il dorme, qu'il écrive et médite en
» paix ses rêveries, voilà tout ce qui lui importe. Le
» reste est peu de chose ou rien. Ce n'est que faiblesse,
» erreur, enfantillage, chimères, préjugé. »

Il y a de la verve dans ces brusques mouvemens du style : on voit que l'auteur est inspiré par son sujet, et rien ne fait plus d'honneur à son caractère et à son esprit. Sans doute la raison commanderait un peu plus de mesure dans les reproches qu'il adresse aux Anglais ; on voit qu'il ne connaît ni le système si compliqué de leur constitution, ni son influence nécessaire sur les mœurs nationales. C'est des bords heureux de l'Occitanie qu'il a cru pouvoir juger l'Angleterre, oubliant que chaque peuple doit avoir sa politique, ses lois, ses usages, ses intérêts particuliers, et qu'il ne faut point chercher les mœurs, les goûts, les vertus mêmes, des descendans des braves et loyaux Troubadours, chez des insulaires altiers, que la nature a séparés du reste du monde ;

Penitus toto divisos orbe Britannos.

Mais si des jugemens irréfléchis, dictés par l'enthousiasme de la patrie, sont des défauts qu'on peut blâmer dans un livre, ils annoncent des qualités qu'il faut estimer dans un auteur. Je n'ai point affaibli les torts de celui-ci : j'ai critiqué sans ménagement ce qui m'a paru répréhen-

Digitized by Google

sible dans son ouvrage : c'est un hommage pénible que je devais à son caractère et à l'intérêt qu'il inspire : il a dit lui-même, avec une noble franchise : « Celui qui vous » flatte vous hait, ou ne vous estime pas. » Il mérite à-la-fois trop d'attachement et de considération, pour se méprendre aux intentions d'une critique désintéressée. Après tout, M. de Labouïsse est bien heureux ; tout ce qu'on lui reproche avec fondement, c'est l'usage prématuré d'un talent incontestable : on lui a dit avec humeur, vous étiez trop jeune pour écrire sur la morale et sur la politique ; il peut répondre avec gaieté : « C'est » un défaut dont je me corrige tous les jours. »

ESMÉNARD.

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON, par APULÉE, traduction nouvelle, ornée des figures de Raphaël, publiée par *C. P. Landon*, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut royal de Hollande, auteur des *Annales du Musée*, etc. Un volume petit in-folio, des presses de *Firmin Didot*, papier vélin satiné, cartonné et étiqueté en or, par *Bradel*. Prix, 36 fr. — A Paris, chez l'Editeur, rue de l'Université, n° 19.

LA religion si éminemment poétique des anciens leur donne un grand avantage en poésie et en littérature sur les modernes ; toute la nature était vivante et animée autour d'eux ; ils ne marchaient qu'environnés de souvenirs, chaque objet réveillait un sentiment ou faisait naître une réflexion. La douleur n'était nulle part sans témoins, et la tristesse sans confidens et sans consolateurs ; on n'était point isolé dans la solitude ; les déserts étaient habités ; enfin tout parlait à l'ame et aux sens, et l'imagination avait enchanté l'univers.

En l'envisageant dans ce nouvel ordre de choses, les poëtes le voyaient sous l'aspect le plus favorable à la poésie. Le séjour des hommes s'embellissait encore à leurs yeux, et d'autant plus qu'ils y animaient plus d'objets différens, qu'ils prêtaient la vie et le mouvement

Digitized by Google

à un plus grand nombre d'êtres insensibles ou immobiles ; car la vie est la véritable beauté de la nature. Par-tout où la nature est morte ou muette, elle a perdu tous ses charmes et n'inspire que l'horreur ou l'effroi.

Riches de toutes les idées, de toutes les sensations que le ciel, la terre, le monde entier faisaient naître chez eux, de tous les sentimens qui se réveillaient dans leur cœur, de toutes les images qui se présentaient à leur esprit, les poëtes durent créer des tableaux pleins de grâce, de variété, de vie et de fraîcheur. Ils durent rendre visible sous leur pinceau ce qui était invisible à tous les regards, et donner de la réalité à ce qui n'existait que dans leur imagination. De là sont nées ces heureuses fictions que les muses d'Homère, d'Hésiode, de Virgile et d'Ovide, ont embellies du charme des vers. De là toutes ces divinités qui entourées des attributs de la souveraine puissance ont pris possession de la terre, de la mer et des cieux.

Le vaste champ de l'allégorie une fois ouvert, le génie sut y faire d'abondantes moissons. Ceux même qui venus trop tard, ne trouvèrent qu'à y glaner, durent quelquefois être satisfaits de leur partage. Parmi ces derniers, Apulée tient le premier rang. Rien de plus agréable, de plus délicat que sa jolie fable des *Amours de Psyché et de Cupidon*. Cet épisode de son roman de *l'Âne d'or*, occupe dans cet ouvrage une place considérable, et en est sans contredit la partie la plus intéressante. Les peintres, les sculpteurs, les poëtes, l'ont souvent mis à contribution, et c'est une preuve qu'il offrait des sujets agréables et variés à leur pinceau, à leur ciseau ou à leur lyre. L'histoire de Psyché est, en effet, une mine féconde où tous les beaux arts peuvent puiser. C'est une suite de tableaux gracieux ou sévères, naïfs ou sublimes, tristes ou voluptueux. Les contrastes les plus piquans se trouvent ménagés sans que rien sente l'affectation ou la recherche. On passe d'un sentiment à l'autre rapidement et sans secousses. L'intérêt va toujours en croissant, et le dénouement laisse l'esprit du lecteur satisfait et le cœur rempli des plus douces émotions. On a partagé le bonheur, la tristesse, le repentir, la douleur

Digitized by Google

de Psyché. On l'a suivie dans son exil de la maison paternelle, dans son séjour au palais enchanté de l'Amour, dans les courses qu'elle entreprend pour retrouver son époux fugitif, dans les épreuves qu'elle subit pour désarmer la colère implacable de Vénus; enfin on tremble, on désire, on espère avec elle, et telle est l'espèce d'intérêt que l'auteur a su jeter sur sa narration, qu'elle fait éprouver au lecteur toutes les affections de Psyché.

Il est à regreter que le style d'Apulée ne réponde pas toujours à la grace de la conception originale. Cet auteur, loin d'être classique, appartient à la vieillesse de la littérature latine. Le goût s'était corrompu à cette époque, et on retrouve trop souvent dans l'Ane d'Or et même dans l'histoire de Psyché des preuves de cette décadence.

L'épisode de Psyché est une espèce de hors-d'œuvre dans le roman d'Apulée. Il est assez mal lié à l'action principale. Une jeune fille enlevée par des voleurs est conduite par eux dans la caverne qu'ils habitent : elle y trouve une vieille femme qui, pour la consoler ou pour la distraire, lui raconte les aventures de Psyché ; le héros du roman, Lucius, métamorphosé en âne, est présent, et écoute le récit de la vieille : telle est la manière dont ce récit épisodique est amené.

On ignore dans quelle source Apulée en a puisé les principaux détails. Lucien a fait un petit roman beaucoup plus court et peut-être plus agréable que l'Ane d'Or, intitulé *Lucius ou l'Ane*. Le fonds du sujet et les incidens sont absolument semblables, mais l'histoire de Psyché ne s'y trouve pas.

Photius, dans sa Bibliothèque, parle d'un conte de *Lucius de Patras* qui est peut-être l'original des deux romans de Lucien et d'Apulée, mais il est probable que s'il eût contenu les aventures de Psyché, Lucien se les fût appropriées, et eût, comme Apulée, enrichi son livre de cette fable intéressante.

Fulgence, qui a commenté la Psyché d'Apulée, fait mention d'un Aristophonte athénien qui avait longuement raconté la même histoire, mais il ne dit pas si l'auteur grec était antérieur ou postérieur à l'auteur latin :

Digitized by Google

tout ce qu'on peut inférer de son témoignage, c'est que même de son tems on ne connaissait pas d'autre écrivain qu'Aristophonte qui eût traité le même sujet qu'Apulée.

Le sens de l'allégorie que présente l'histoire de Psyché a aussi beaucoup exercé les commentateurs. On en a donné diverses explications. Les uns ont pensé que c'était l'image de l'union de l'ame, et du désir ou de la concupiscence; les autres, le tableau de l'homme profane régénéré par son admission aux mystères. Les théosophes ont prétendu y trouver le péché originel et la rédemption. Les alchimistes y reconnaissaient toutes les opérations du grand œuvre. Un savant danois, et celui-ci a peut-être le plus approché de la vérité, a regardé l'histoire de Psyché comme destinée à retracer les dangers qui environnent la beauté, les devoirs qui sont imposés à l'épouse et les biens réservés à l'innocence. Il a vu dans cette histoire le symbole de la foi conjugale éprouvée par des traverses et récompensée par un bonheur durable. Sans aller chercher si loin des explications qui ne servent souvent qu'à rendre la question plus problématique, ne pourrait-on pas dire que cette fable charmante est le tableau de la faiblesse d'un sexe à qui de tout tems on a reproché une curiosité indiscrète et un penchant invincible à la satisfaire? Il me semble que l'on peut y trouver le même but moral que dans l'histoire de la première femme et de la tentation à laquelle elle a succombé, malgré la défense expresse du Très-Haut. On retrouve la même intention dans une belle allégorie de l'antiquité, et Pandore se montre aussi curieuse et aussi faible qu'Eve et que Psyché. L'une répand sur la terre tous les maux qui l'ont désolée depuis en ouvrant la fatale boîte que lui a donnée Jupiter; l'autre cause la perte du genre humain en mangeant un fruit qui lui était interdit; la troisième cause ses propres malheurs en ouvrant le vase mystérieux qu'elle porte à Vénus.

Quoi qu'il en soit du sens caché de cette charmante fable, elle n'en est pas moins une des plus agréables productions des Muses latines, et on doit applaudir à celui qui a fait passer dans notre langue toutes les beautés d'une narration pleine d'intérêt et de vérité, et qui,

Digitized by Google

malgré les défauts du tems, joint souvent la finesse de la pensée à la vivacité de l'expression.

La Fontaine a imité Apulée, mais il s'est écarté souvent de son modèle. Il a fait un ouvrage différent de celui de l'auteur latin, et qui est devenu le sien propre, parce qu'il a revêtu de ses idées et de son style le fonds qu'il a emprunté. D'ailleurs il a développé quelquefois longuement ce qui n'était qu'indiqué dans l'original, et la fable a perdu chez lui du côté de la précision, et peut-être même de l'intérêt, ce qu'elle a gagné du côté de l'étendue et des développemens. La traduction de la Psyché d'Apulée restait donc à faire, car je ne compte pas pour des traductions, les versions inélégantes et infidèles qui en ont été publiées précédemment. Celle dont M. Landon est aujourd'hui l'éditeur, doit remplir ce vide dans notre littérature. Elle réunit toutes les qualités que l'on peut désirer dans cette sorte d'ouvrages. Le style en est généralement correct, flexible et harmonieux. C'est une prose aussi riche de poésie que la différence des deux genres peut le permettre. Elle ne sent nulle part la gêne du traducteur ; il a toujours l'air libre au milieu des entraves, et c'est ce qui constitue le merite des bonnes traductions. Il ne s'est pas toujours asservi à suivre scrupuleusement l'original; car, comme nous l'avons déjà observé, des taches le déparent quelquefois. Il était du devoir d'un traducteur français, de faire disparaître les traces de mauvais goût que l'on retrouve dans l'ouvrage de l'auteur latin. Malgré ce soin d'en élaguer tout ce qui pourrait choquer des oreilles délicates ou un esprit difficile, on aperçoit encore de loin en loin, dans la traduction, quelques-unes de ces fautes qui ont échappé à l'attention la plus sévère et à l'examen le plus minutieux : mais elles sont rares, et il est facile de trouver, dans ce livre assez court, des pages entières remarquables par la grâce des peintures, la naïveté des sentimens et la délicatesse des expressions.

Cette édition des Amours de Psyché et de Cupidon est enrichie de trente-deux dessins de Raphaël, gravés avec beaucoup de soin et de fidélité. La pureté du trait, sa netteté, sa correction ne laissent rien à désirer ; enfin

Digitized by Google

M. Landon, qui publie cet ouvrage, n'a rien négligé pour le rendre digne d'être recherché par les littérateurs et par les artistes. Il a confié le soin de l'impression à Firmin Didot, qui s'est servi de caractères neufs d'une beauté admirable. En un mot, le luxe typographique de cette édition est égal à la perfection des dessins et à la bonté de la traduction. B.

ALMANACH DES GOURMANDS, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère ; par UN VIEIL AMATEUR. *Septième année.* — A Paris, chez *Joseph Chaumerot*, libraire, au Palais Royal, galeries de bois, n° 188.

QUEL tems est plus propre à célébrer les aimables mystères de la gastronomie, que l'époque heureuse où tous les estomacs, animés d'une ferveur printanière, semblent rivaliser d'activité, d'émulation, d'énergie ! Quand le char du soleil se pressant sur les pas du Taurau ramène les beaux jours, les fleurs et la verdure ; quand les arbres se couronnent de leur parure de pourpre ; quand les plantes potagères se chargent de promesses pour nos festins, que l'arbuste consacré au dieu vainqueur de l'Inde enrichit ses rameaux ; de perles végétales, quel est le joyeux enfant d'Epicure qui ne se dise avec une joie secrète : « Dans quelque tems ces papilio-
» nacées se transformeront en graines succulentes ; ces
» gaines me donneront le petit pois sucré ; sur ces tiges
» hérissées de pointes s'arrondira le savoureux artichaut ;
» ces fleurs se métamorphoseront en fruits délicats et
» parfumés. Pomone et Vertumne se disputeront l'avan-
» tage de parer mes banquets. »

Supposez maintenant qu'à la philosophie riante et enjouée d'Epicure succèdent les dogmes austères du Portique, que la triste raison remplace l'aimable folie, que devenus tout-à-coup semblables à des anachorètes, nous formions la résolution de vivre dans le jeûne et la pénitence, que de largesses inutiles et perdues ! Quelle noire ingratitude de notre part ! ne devenons-nous pas

Digitized by Google

des enfans indignes des bienfaits que la nature répand sur nous?

Mais on n'accusera pas d'ingratitude l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*. Il ne voit la terre toute entière que comme une vaste mappemonde sur laquelle une mère tendre et libérale a étendu tous les trésors destinés aux plaisirs de ses sens.

Loin de se plaindre de l'inclémence des tems, de gémir comme Héraclite et Paschal sur les misères du genre humain, il ne voit par-tout que bonheur et jouissance. Tous les élémens sont ses humbles tributaires. C'est pour lui que ces saumons, ces turbots, ces raies nagent dans le sein des mers; pour lui que les fleuves, les étangs, les viviers sont peuplés de carpes, de tanches, de brochets, d'anguilles, de truites, d'écrevisses; pour lui que la gélinote vole dans les airs, que le ramier amoureux roucoule dans les forêts, que la poularde et le chapon s'engraissent dans nos basses-cours; que l'agneau, la génisse et le bœuf paissent dans la prairie; que le chevreuil broute l'arbuste odoriférant sur la cîme des rochers. Ces bois dont le front majestueux se perd dans les nues, tomberont un jour sous la hache du bûcheron, pour entretenir le feu de ses cuisines. De son estomac, comme du point central de ses affections, il appelle à lui tout ce qui respire, tout ce qui végète.

On ne saurait nier que l'illustre auteur de l'*Almanach des Gourmands* ne se soit créé au sein de sa patrie une sorte de magistrature et de sacerdoce, qu'il ne soit le fondateur d'un culte qui a ses temples, ses autels, ses sacrifices, et son feu perpétuel comme celui de Vesta. Déjà les suffrages unanimes des plus illustres gastronomes lui ont déféré le titre de *Grand Lama* des cuisines.

Mais il ne passe point, comme le Grand Lama, ses jours dans l'inaction et l'obscurité. L'œil ouvert sur toutes les parties de ses vastes domaines, il exhorte, encourage, il récompense le mérite et la vertu; il imprime à tous les esprits une direction heureuse vers la perfection. Lui-même il met la main à l'ouvrage, il médite, il combine, il invente, il exécute, et souvent il

Digitized by Google

étonne par la profondeur, la justesse et l'originalité de ses conceptions gastronomiques.

L'Europe gourmande lui doit plusieurs compositions nutritives et sensuelles qui attestent l'admirable fécondité de son génie. Nulle découverte ne reste sans éloges, nul effort sans encouragement, et c'est pour proclamer les grands progrès des sciences alimentaires qu'il publie, tous les ans, son *Almanach des Gourmands*.

Par quelle fatalité vingt-cinq mois s'étaient-ils écoulés, sans que M. G. D. L. R. eût rendu un seul oracle? Quelle cause secrète et mystérieuse avait produit ce silence étonnant et calamiteux ? L'auteur veut bien nous l'apprendre lui-même. Un libraire, tiède, indécis, inactif, ne répondait point à l'impatience de ses désirs, à la ferveur de sa religion. Le culte de Comus languissait; il fallait un coup d'éclat et un nouveau ministre : le nouveau ministre a été choisi, et la septième année de l'*Almanach des Gourmands* a paru aussitôt. Voyons par quel mérite particulier elle se recommande.

Cette nouvelle production est, comme celles qui l'ont précédée, enrichie d'une gravure qui représente le lever d'un gourmand. Ce gourmand paraît être l'auteur de l'almanach lui-même. A son réveil, son cuisinier, homme gros, court, gras et arrondi comme il convient, lui présente le menu du dîner qu'il prépare. Le gourmand le parcourt avec avidité, mais son œil est distrait par une foule de cliens qui viennent lui faire hommage des produits de leur industrie et enrichir ses buffets des dons les plus succulens.

Mane salutantum totis vomit ædibus undam.

L'auteur appelle ces offrandes des *légitimations*; c'est un tribut qu'en sa qualité de chef suprême du culte de Comus, il lève sur ses sujets. Nul ne saurait être admi dans ses Etats, compter sur sa protection, sans s'être fait reconnaître, sans avoir préalablement acquitté a part de contributions : et cet ordre de choses paraîtsi légitime à M. G. D. L. R. qu'il ne craint point d'en fare l'aveu public. Il s'est même créé un conseil libre comme

Digitized by Google

lui de préjugés, bravant comme lui le joug des fausses bienséances, pour prononcer sur la valeur et le mérite de chaque offrande. Ce conseil, qu'il appelle *jury de dégustation*, est composé de doctes bacheliers et d'aimables bachelières qui s'assemblent à la première réquisition de leur illustre président, et rendent leurs arrêts suprêmes, *inter pocula et scyphos:* des médecins, des gens de lettres, de jeunes et jolies prêtresses de Thalie figurent dans ce comité gastronomique.

Comme il n'est guère d'ouvrage de quelque importance qui ne réclame la distinction d'une dédicace, M. G. D. L. R. a dédié le sien aux mânes de Joseph Albouys d'Azincourt, comédien aimable, qui se faisait également remarquer à table par son goût pour les mets délicats, et la grâce de sa conversation. C'était d'ailleurs l'ami, le conseil, le confident de M. D. L. R., et l'on nous avertit que l'*Almanach des Gourmands* lui fut souvent redevable d'une partie de sa gloire.

César savait, dit-on, manier également la plume et l'épée: M. D. L. R., par une alliance non moins heureuse, réunit en lui seul le mérite de César et de Laridon. Voyez avec quelle noblesse d'expressions, quelle gravité il adresse la parole à son patron: « Si du sein » de ce monde paisible, dit-il, de ce monde où, à l'abri » des traits de l'envie, des tracasseries du théâtre et des » piqûres des mille et un insectes qui se complaisaient à » tourmenter votre existence, vous jetez un regard sur » la terre, jouissez du moins de nos regrets incommen- » surables. Voyez vos amis en pleurs chercher en vain » un ami qui vous ressemble, et vouer à vos mânes ce » souvenir douloureux et cher que le tems peut adoucir, » mais qu'il ne saurait effacer. »

Voilà assurément un style digne du sujet, et je doute qu'il fût possible de parler avec plus de grandiose d'un demi-dieu ou d'un héros. Après cette courte excursion dans le domaine des Muses, l'auteur de l'*Almanach des Gourmands* revient à ses fourneaux, et disserte successivement avec la gravité, la profondeur et l'étendue convenable, sur les *grosses pièces*, *les pièces montées*, *les*

Digitized by Google

garbures, *les sautés*, *les riz de pommes-de-terre*, *les andouilles de Vire*, *les sardines de Nantes*, etc.

Il vous apprend d'abord qu'on appelle *grosses pièces*, ces grandes masses nutritives qui, dans un festin solennel, accompagnent le rôti, et occupent ou les deux extrémités, ou les quatre points de la table les plus reculés, suivant que le rôti est simple ou double; car, dans ce dernier cas, l'ordre et la disposition du service changent, et c'est communément à un pâté d'une vaste et riche encolure qu'appartient l'honneur d'occuper le centre. Ici le cœur sensible de M. G. D. L. R. laisse échapper quelques soupirs, en considérant que ces grosses pièces n'arrivent qu'au second service, et que la faim des convives, déjà satisfaite sur d'autres mets, se trouve dans l'impuissance d'attaquer ces appétissantes forteresses toujours placées en seconde ou en troisième ligne. Semblable à ces chevaliers qu'Arioste nous représente frappés d'immobilité par un puissant enchanteur, le gourmand est réduit à contempler l'objet de ses plus tendres affections, sans oser y porter la main.

Il n'en est pas de même des *pièces montées:* leur vaste corpulence n'étonne pas l'œil, ne glace pas l'appétit. Ce sont d'élégantes bagatelles où l'artiste s'abandonne à toutes les inspirations d'un goût délicat et ingénieux. Tantôt c'est un temple en rocailles, un édifice en bossages vermiculés; tantôt un modeste ermitage, au fonds duquel on distingue S. Antoine et le fidèle compagnon de sa solitude, le modèle parfait des enfans d'Epicure. On a vu en 1809, au rocher de Cancale, dans une fête donnée à M. Luce de Lancival, par ses élèves, une de ces pièces montées qui représentait parfaitement une scène entière de la tragédie d'Hector. On y reconnaissait tous les acteurs à leur parfaite ressemblance, et chacun disait en les voyant :

Voilà ses yeux, sa bouche et sa noble assurance.

Quel architecte avait présidé à la construction de ce chef-d'œuvre gastronomique? C'était M. Rougèt, le premier artiste de la capitale en ce genre, le pâtissier par excellence, le *Palladio*, le *Vitruve*, le *Phidias* du four.

Digitized by Google

Je regrette de ne pouvoir suivre l'auteur dans tous les détails scientifiques dont il a enrichi son ouvrage : mais quelque appétissante que soit la matière, il faut savoir s'arrêter. L'*Almanach des Gourmands* est une galerie riche et variée où l'on n'a rien oublié de tout ce qui peut se rapporter à l'art gastronomique. La sagesse et la prévoyance de l'auteur ont pourvu à tout. Il veille en même tems sur nos plaisirs et notre santé, et s'il nous indique les moyens les plus sûrs, les plus satisfaisans de procurer à nos estomacs les jouissances les plus complètes, il n'oublie point que la douleur et la peine veillent auprès du plaisir, que la cruelle insomnie, la pesante indigestion assiégent sans cesse les aimables disciples d'Epicure. Il a donc pris soin de nous indiquer les recettes les plus propres à nous préserver de leurs redoutables atteintes; de ce nombre sont parculiérement ces pillules célèbres, ces grains revivifians, que le docteur Frank a inventés pour le salut du genre humain, et qu'un docteur français a si heureusement transplantés dans sa patrie (1); de ce nombre est encore cet instrument précieux dont la grue nous a donné le premier modèle, que le génie de nos artistes a perfectionné, et auquel M. Rousselle, potier d'étaim, rue Neuve-des-Petits-Champs, a su adapter un mécanisme d'un jeu si simple, d'une manipulation si facile, qu'une opération auparavant pénible et désagréable, est devenue, grâce à lui, une partie de plaisir.

Cet exposé suffit pour montrer combien l'auteur de l'*Almanach des Gourmands* s'est acquis de titres à la considération publique. Qu'importe dans quel genre s'exerce le génie? le point capital est de s'élever au dessus de son siècle, et dans son genre M. G. D. L. R. ne saurait craindre de rivaux. SALGUES.

---

(1) Le dépôt en est rue d'Antin, n° 10.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* — Les amateurs de ce théâtre attendaient avec impatience la rentrée de Martin. Ce virtuose était éloigné de la scène depuis plusieurs mois par une maladie assez grave, dont les suites pouvaient, dit-on, l'empêcher d'y remonter. Il a enfin reparu le 1er de ce mois avec tous ses moyens comme virtuose et toute sa gaîté comme acteur. On s'est porté en foule au théâtre Feydeau pour l'entendre, et seulement pour l'entendre, car les pièces qui composaient le spectacle de la soirée, n'avaient rien d'ailleurs de bien attrayant. L'*Echelle de soie* n'eut point de succès dans sa nouveauté; *Jadis et aujourd'hui* en eut davantage et le méritait, mais c'est une pièce un peu usée. Restait donc *Cimarosa* qui sûrement ne vaut pas mieux, mais dont la réduction de deux actes à un seul, offrait au moins un objet à la curiosité. Ces réductions d'ailleurs sont ordinairement heureuses et l'on pouvait croire que l'Opéra y aurait gagné. Mais il y a des exceptions à toutes les règles, et je crois que *Cimarosa* se trouve ici dans l'exception. En resserrant cette pièce dans l'étroit espace d'un acte, on a nui à la vraisemblance de l'intrigue, et, qui pis est, on a ôté au musicien son *Introduction* qui en était le morceau le plus original. Le seul avantage de cette pièce dans son état actuel, sur son ancien état, c'est la suppression d'un entr'acte pendant lequel l'orchestre soutenu de chanteurs placés derrière la toile, faisait un bruit épouvantable qui devait peindre l'incendie de l'appartement de Cimarosa. Mais on aurait pu supprimer également cet entr'acte sans rien changer d'ailleurs à la coupe de l'opéra. Tel qu'il est aujourd'hui, il donne plutôt l'idée d'un concert que d'un ouvrage dramatique; les morceaux d'ensemble sont seuls en action. Au reste, tant que Martin et Mme Duret y chanteront les principaux rôles, on peut espérer qu'il se soutiendra. Tous deux ont été vivement applaudis. Martin sur-tout a obtenu tous les honneurs d'une rentrée, acclamations, battemens de main redoublés, rappel après la toile baissée. Il faut avouer cependant que la représentation a été assez froide dans tout le reste, et l'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'elle avait été disposée bien plus pour le triomphe de l'acteur que pour le plaisir du public. Mainte-

Digitized by Google

nant que la gloire du premier est satisfaite, tout nous annonce qu'on s'occupera de l'amusement du second, et nous sommes persuadés qu'en dernier résultat, on trouvera des deux côtés que le nouvel arrangement est de beaucoup le plus favorable.

Théâtre de l'Impératrice. — Le conte du *Hulla*, dans les *Mille et une Nuits*, après avoir fait le tour de nos petits théâtres, était venu se réfugier à celui de la rue Feydeau où, après quelques oppositions, il avait fait une fortune assez brillante; il eût été sage de l'y laisser; ou du moins, en le transportant ailleurs, il aurait fallu l'embellir, et surtout le corriger des défauts que lui ont donnés ou laissés ses premiers patrons à l'Opéra-comique et à la Foire. Mais c'est un soin que le nouvel auteur, M. Denouville, n'a pas jugé à propos de se donner. Sa pièce est un calque ennuyeux de *Gulistan*; même sujet, même plan et presque mêmes détails, avec cette différence qu'on n'y retrouve ni les jolis airs de Dalayrac, ni la voix mélodieuse de Martin. Figaro prétend *que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.* D'après ce précepte, on aurait bien dû chanter en entier la pièce nouvelle, et nous pouvons assurer que le dialogue de cet ouvrage, mis en musique, aurait été de la force des couplets qu'on y chante au premier acte, et dont le refrein est que,

Lorsque l'on boit à pleins pots,
Tous les hommes sont égaux.

D'après ce petit échantillon du talent de l'auteur, nous nous garderons bien de donner l'analyse de son *Hulla*. Copiste dans son intrigue, il l'a été également dans ses détails. Tous les traits (si tant est qu'il s'en trouve) sont usés et rebattus, et le public, impatienté de tant de réminiscences, a témoigné son mécontentement par des sifflets; ils ont commencé avec l'ouvrage et n'ont fini qu'avec lui. Une pareille réception aurait dû engager l'auteur à garder l'anonyme, mais il est apparemment bien doux de se faire connaître; car il a voulu qu'on le nommât pour une chute, désespérant sans doute de l'être un jour pour un succès. Cependant la pièce a été bien jouée, bien soutenue, et il ne lui reste même pas la ressource de crier à la cabale ou d'accuser les acteurs.

Digitized by Google

Théâtre du Vaudeville. — Les *Sabotiers Béarnais*, ou *la Faute d'orthographe*, vaudeville en un acte.

Maurice, pauvre bûcheron béarnais, s'est embarqué pour l'Amérique dans l'espérance d'y faire fortune. Il a laissé en partant Mariette sa fille en bas âge, à la garde de Mathias le sabotier son ami, qui, pendant vingt ans, lui a prodigué les soins et la tendresse d'un père. Georget, fils de Mathias, lui destine ceux d'un amant et d'un époux; Mathias et sa femme trouvent son projet très-raisonnable; et les préparatifs très-gais de la noce se font au milieu d'une forêt voisine de Pau, lorsque Maurice, qu'on n'attendait plus, arrive tout-à-coup d'Amérique. Il a fait fortune, il est devenu fier et dur, et ne veut point entendre parler du mariage de sa fille avec le fils d'un sabotier; une amitié qui date de leur enfance, et vingt ans de bienfaits, sont oubliés dans un instant. Jusqu'à présent il n'y a rien malheureusement dans tout ceci qui blesse la vraisemblance; mais ce qui suit la contredit à chaque instant. Une affaire de la plus grande importance rappelle Maurice à la ville: au lieu d'emmener Mariette avec lui, il part seul, et la laisse encore entre les mains de Mathias. A peine est-il éloigné que Mathias veut tenter un dernier effort. Il écrit à Maurice, et lui demande de retirer sur-le-champ sa fille s'il persiste à ne plus vouloir l'unir à Georget. Le messager revient bientôt avec la réponse de Maurice, qu'il a trouvé à mi-chemin de Pau. Cette réponse est fort amicale: Maurice y reconnaît, comme Mathias, la nécessité de prendre un parti, et en conséquence il prie son ami de conduire lui-même sa fille à *l'autel*. Malgré la surprise que cause un changement si subit, il est trop agréable pour qu'on en doute, et Maurice est ponctuellement obéi. La noce se rend à l'église, et Maurice ne revient de Pau que pour trouver Georget uni à Mariette; il s'indigne, il s'emporte; il veut faire casser un mariage contracté sans son autorisation. Alors on lui montre sa lettre. C'était à *l'hôtel* qu'il possède à Pau que Maurice avait demandé que l'on conduisît sa fille; mais au lieu d'hôtel il a écrit *autel*, et voilà ce que c'est que de ne pas savoir l'orthographe. Il paraît cependant que cette ignorance n'a pas paru suffisante aux auteurs pour consolider le dénouement, et ils ont employé pour y parvenir un moyen qui ne fait pas trop d'honneur à Maurice. Au milieu de sa colère, il reçoit une lettre de Pau, par laquelle il apprend qu'une banqueroute vient de le dépouiller de sa fortune; alors redevenu presqu'aussi pauvre

Digitized by Google

pauvre qu'avant son départ, il n'a plus rien de mieux à faire que de consentir à l'union de sa fille avec le fils du bon Mathias.

La première partie de cette intrigue a une ressemblance très-marquée avec *Alexis et Justine*, ressemblance d'autant plus fâcheuse que dans l'opéra de M. Monvel le refus du père d'Alexis est bien motivé ; tandis que dans les *Sabotiers*, au contraire, Maurice qui a été longtems lui-même un pauvre paysan, et qui pendant vingt ans a totalement négligé sa fille, a fort mauvaise grace de ne reparaître au bout de ce tems que pour s'opposer à son bonheur, et payer les soins de Mathias de la plus basse ingratitude. Quant à la seconde partie, on a déjà pu remarquer combien elle pèche contre la vraisemblance, et l'on en sera encore plus frappé si l'on songe que c'est dans un demi-acte que s'accumulent tant d'événemens.

La première représentation de cette pièce a été très-orageuse. Accueillie d'abord trop favorablement, peut-être a-t-elle été traitée ensuite avec trop de rigueur. A ce théâtre où la vraisemblance est comptée pour peu de chose et la gaieté pour beaucoup, plusieurs couplets sans jeux de mots ni calembourgs, mais francs et spirituels, auraient dû désarmer la critique.

Les auteurs sont MM. Moreau et Gentil.

L'Auberge dans les Nues ou *le Chemin de la Gloire*, petite revue de quelques grandes pièces, en un acte et en vaudevilles, par MM. Dieulafoy, Gersain et Henri Simon. — Les auteurs, dans leur couplet d'annonce, demandaient au public de laisser leur auberge dans les nues, puisqu'elle s'y trouvait déjà. Elle y serait en effet restée ou montée, si la satire la plus mordante était toujours un moyen de succès. Il pleut des épigrammes dans cette pièce, mais elles manquent souvent de justice et plus souvent encore de finesse et de gaieté. L'idée principale n'est pas très-neuve. L'*Auberge dans les Nues*, tenue par le génie *Alte-là*, est destinée à recevoir les voyageurs fatigués qui montent au temple de la Renommée ; c'est là aussi qu'ils doivent attendre le commissaire Griffolin chargé d'examiner leurs titres et de les faire connaître à la déesse. On peut se rappeler qu'Apollon établit une auberge à-peu-près semblable en faveur de Palémon, dans le *Jugement de Midas*. Quoi qu'il en soit, Alte-là a réuni dans la sienne les principaux personnages des dernières pièces jouées à Paris, la reine Brunehaut, Gérard de Nevers, Adam, Cendrillon, et même les bons

Digitized by Google

parens de l'Assemblée de Famille. Griffolin les écoute tour-à-tour ; mais, à l'exception de Cendrillon, ils n'obtiennent du rapporteur que des plaisanteries plus ou moins méchantes. On attend Abel pour prononcer ; en effet, à peine a-t-on appris qu'il va mourir sur la terre, qu'on s'apprête à l'enlever au ciel. Une grue est établie pour cet usage ; la manœuvre commence et amène encore beaucoup de traits des plus mordans. Enfin le jugement se prononce ou plutôt s'exécute. On redescend des nues dans la rue de Richelieu. Adam y trouve un conducteur de diligence chargé de le ramener en Allemagne, d'où il est venu : Abel est réclamé pour la scène française où il a déjà su acquérir l'immortalité. Cendrillon seule est admise dans le temple de la Renommée, et les autres personnages sont renvoyés à leurs pères pour perfectionner leur éducation.

Nos lecteurs trouveront peut-être un peu sérieux ce compte rendu d'une farce en vaudevilles. Ce n'est pas notre faute, si les auteurs, malgré leur projet d'apprêter à rire, ont produit en général une toute autre impression. La scène où Gérard de Nevers, fidèle aux lois de la pantomime, ne répond que par un jeu muet à toutes les questions de Griffolin, est la seule qui ait vraiment égayé l'auditoire, parce que cette critique était aussi juste que plaisante ; et l'effet en eût été plus agréable encore si quelques jeux de mots plus méchans que spirituels ne l'avaient troublé.

Quant aux traits lancés à Brunehaut et à l'*Assemblée de Famille*, ils ont manqué le but en le dépassant ; et les plaisanteries sur Adam et sur Abel n'ont paru qu'un réchauffé d'*Adam Montauciel* ou *à qui la Gloire*. Malheureux dans leurs critiques, les auteurs n'ont même pas réussi pleinement dans leurs éloges, quoiqu'ils ne les eussent pas prodigués. Le public a cependant confirmé par de vifs applaudissemens celui de la tragédie d'Abel : mais il ne s'est pas prêté de même à l'apothéose au moins prématurée de Cendrillon. Les éloges exagérés qu'ils lui donnent avaient encore le défaut d'être donnés par comparaison, et l'on sait que, dans ce genre les comparaisons sont en général odieuses. Il aurait mieux valu louer l'opéra de M. Etienne sans déchirer la tragédie de M. Aignan, et rendre hommage aux talens naissans de Mlle Saint-Aubin, sans la représenter comme la *maîtresse* de l'Opéra-Comique. Le parterre, plus délicat sur les convenances que ne le croient beaucoup d'auteurs, a fort bien senti ce défaut de mesure, et n'a point applaudi Cendrillon au Vaudeville

Digitized by Google

comme à l'Opéra-Comique, parce qu'on voulait qu'il l'applaudît exclusivement. Nous n'ajouterons plus qu'un mot. La première représentation de cette pièce, qui semblait devoir être très-orageuse, s'est passée très-paisiblement. Il ne s'est formé de parti ni pour ni contre les parodistes. Ils jugeront eux-mêmes s'ils doivent se louer ou se plaindre de ce calme parfait du public.

Théâtre des Variétés. — *Le Mai d'amour* ou *le Rival complaisant* a été plus heureux, à ce théâtre, que *la Mère Gaudichon.* (Voyez l'article *Chronique de Paris*, dans notre dernier N°.) Les siffleurs, contens de leur victoire sur cette bonne vieille, ont laissé planter le mai sans opposition. Le fonds de cette pièce est léger, et elle paraît n'avoir été faite que pour amener la scène du dénouement qui est réellement très-plaisante : de jolis couplets, des mots spirituels, quelques tableaux villageois, et la caricature amusante de l'acteur qui joue le rôle de garde des forêts, ont fait pardonner le vide de la première partie, et le vaudeville de la fin a couronné le succès ; plusieurs couplets ont été répétés, et entr'autres celui-ci :

Gardons le chêne qui s'élance
Comme un hommage aux vrais talens ;
Réservons l'ormeau pour l'enfance,
Le roseau pour les courtisans ;
Aux portes des femmes jolies
Plantons le myrte et le rosier ;
A la porte des Tuileries
La Gloire a planté le laurier.

L'auteur, demandé avec acclamation, a été nommé ; c'est M. Ourry : les furets de coulisses assurent qu'il a pour collègue un de ses amis connu par de nombreux succès.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

Le dernier concert du Conservatoire a été l'un des plus beaux de cette année. Le bruit de son succès n'a pas eu de peine à parvenir jusqu'à Meaux, où il paraît avoir singulièrement éveillé l'envie du Serpent de la cathédrale ; on attribue à ce vieil amateur les lettres de Brie, qui paraissent de tems en tems dans un Journal célèbre, contre le Conservatoire, ses professeurs, ses élèves, ses exercices, et sur-tout ses progrès dans l'opinion publique. Il paraît

Digitized by Google

qu'on a répondu à cet amateur sur un ton qui ne lui a point convenu, et qui ne nous conviendrait pas davantage. Il avait, et bornons-nous à le dire, un tort très-grave, celui de se permettre des insinuations dont l'effet, dans un établissement d'instruction publique, pourrait être très-dangereux. Il avait le tort moins grave, et que l'habitude fait aisément pardonner, de parler non seulement de ce qu'il ne saurait entendre, mais même de ce qu'il n'avait réellement ni vu ni entendu. Tout cela peut lui être reproché avec le ton de l'indulgence, sans amertume, sans colère, si toutefois le silence ne valait pas mieux même qu'une réponse honnête et mesurée.

La partialité du Conservatoire dans le choix des morceaux exécutés, est le reproche banal adressé à cet établissement; c'est la base fondamentale de l'aigle musical de Meaux, son chant de prédilection et son refrain favori. Nous avons cependant entendu au Conservatoire les meilleures productions de toutes les écoles, et le plus possible les moins connues. Boyeldieu, Berton, Kreutzer parmi nos modernes ont acquitté leur dette et ne réclament point. Chérubini et Catel ont été souvent entendus; on a voulu les entendre encore; on les a redemandés. Est-ce un crime dont on les veuille punir? Ils ont plu sans doute, peut-être le public s'est-il trompé : mais enfin il en a le droit, et son erreur ne peut armer une plume impartiale contre les objets d'une faveur qui, si elle est injuste, sera passagère.

Le vieil amateur propose de faire entendre des morceaux de Grétry, de Monsigny et de Dalayrac. Ces chefs de la musique dramatique française, dans un genre très-agréable, ont à craindre, dit-il, qu'on brûle leurs partitions au pied du grand escalier du Conservatoire. Qu'il se rassure, ces partitions enrichissent la bibliothèque de l'établissement, et elles y sont sous la garde d'un homme assez habile pour les apprécier. Mais pourquoi ne les en tire-t-on pas pour les faire entendre? La réponse est ici très-facile, et peut se concilier avec le respect que ces noms célèbres inspireront toujours. La musique, objet d'une instruction publique, peut être comparée à la littérature. En littérature y a-t-il des livres classiques? Y a-t-il pour la pureté et la correction du style des modèles consacrés, des auteurs destinés par privilége à être sans cesse entre les mains des élèves? Il en doit être de même dans l'art musical : on peut être un auteur très-distingué sans être classique : on

Digitized by Google

peut réussir au théâtre sans briller dans l'école et au concert. Grétry et Monsigny sont très-certainement des modèles inappréciables; nul n'a porté plus loin que le premier l'esprit et la vérité de la déclamation, peu de compositeurs ont le pathétique et l'expression du second: mais le mérite même de leurs productions les a tellement fait connaître, elles sont tellement dramatiques, l'enchaînement des situations, et le jeu de la scène leur est tellement nécessaire que leur effet au concert pourrait n'être pas heureux; cela est si vrai, que le reproche fait aujourd'hui au Conservatoire devrait dater de loin et remonter aux anciens concerts spirituels ou olympiques, où je ne sache pas que ces compositeurs aient été entendus, ou même aient désiré de l'être. On ajoute à ces deux noms celui de Dalayrac. On oublie donc que s'il mérite d'être cité, c'est dans un petit genre exclu du concert, et pour lequel il n'y a pas plus d'enseignement classique, qu'il n'y en a dans nos classes littéraires pour un madrigal, de petits vers libres, pour lesquels le goût seul sait donner des lois? Enfin on nomme Lesueur, qu'on nomme Monsieur, par un privilége peu flatteur, car je crois qu'il n'a beaucoup travaillé que pour faire oublier le Monsieur, ainsi que Mansard y était parvenu; mais Lesueur, en écrivant lui-même sur ses propres ouvrages, les a caractérisés le domaine de la grande scène lyrique: il sait que des productions de ce style ont besoin du cadre qui leur fut destiné, et je ne crois pas qu'on le flattât infiniment en annonçant au Conservatoire un air d'*Adam* ou des *Bardes*, détaché de ces grandes compositions pour être exécuté dans une si petite enceinte dénuée des prestiges scéniques dont elles ont besoin.

Convenons donc qu'on fait à Meaux une assez mauvaise chicane au Conservatoire de Paris, qu'on abuse avec quelqu'irrévérence de noms justement respectés, pour plaider à leur insu une cause à-peu-près insoutenable. Invitons l'établissement célèbre dont il s'agit à ne pas s'inquiéter de ce qu'on dit de lui dans la capitale de la Brie, mais de continuer à mériter les suffrages de tout ce qui aime et cultive l'art musical à Vienne, à Berlin, à Milan, à Rome, à Naples, à Florence, et sur-tout à Paris.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les tems promis à l'Empire ottoman seraient-ils écoulés? Les traditions qui circulent à Constantinople, et qui y sont l'effroi de la superstition populaire, seraient-elles près de s'accomplir? La cité de Constantin verra-t-elle les fils de Mahomet repasser le Bosphore, et l'Europe reconquérir sur eux les limites qu'ils ont franchies? Ces questions occupent en ce moment beaucoup d'esprits; et les conjectures sont d'autant plus variées, d'autant plus permises que l'état vrai des choses est moins connu. On prétend d'une part que l'influence de M. Adair est plus forte que jamais à Constantinople, que des officiers anglais, au risque d'armer une seconde fois les jannissaires révoltés contre de nouveaux seymens, ont été introduits dans l'armée, et en dirigent à l'européenne l'instruction et les mouvemens; que des secours de toute espèce sont arrivés de Malte, que le passage a été même ouvert à une flotte anglaise pour attaquer dans la Mer-Noire les possessions russes; qu'un mouvement séditieux a éclaté à Constantinople, que le chargé d'affaires de France a couru des dangers, que l'armée ottomane réunissant un nombre immense de combattans se dispose à une vigoureuse résistance, et que déjà les troubles de Bosnie et les insultes au territoire croate sont une démonstration des plans qu'elle va suivre.

D'autres affirment, au contraire, que Constantinople a été seulement agité par quelques scènes orageuses, mais que la Porte a déclaré à M. de Latour-Maubourg, chargé des affaires de France, qu'elle punirait sévérement les auteurs des insultes faites au territoire illyrien, déjà châtiés par les armes françaises, et qu'elle désavouait les pachas et commandans qui, dans cette circonstance, se sont montrés si étrangers aux véritables intérêts de leur gouvernement. On ajoute même que l'envoyé anglais, M. Adair, était, à la date du 18 mars, prêt à se retirer et à laisser la place à un chargé d'affaires, M. Canning, neveu de l'ancien secrétaire d'Etat de ce nom.

Voilà sur l'état intérieur du pays et les dispositions du gouvernement quelle est la contradiction des bruits ré-

Digitized by Google

pandus et des avis donnés par les gazettes voisines des frontières ottomanes; de ce côté-ci nous avons des notions plus certaines.

La gazette de la cour publie à Pétersbourg des notes qui annoncent que dans différentes rencontres les troupes russes ont attaqué avec vigueur et repoussé avec une perte considérable les troupes ottomanes qui s'étaient avancées sur Mangalia; d'autre part, le général Issayeff, après avoir défait le pacha de Widdin, a fait bloquer les retranchemens de l'île d'Oletari; un corps de 1000 hommes y était renfermé, il s'est rendu par capitulation; il s'est engagé à ne plus servir contre les troupes russes, ni contre les troupes serviennes, comprises et dénommées dans la capitulation.

Sur les frontières de l'Illyrie le maréchal duc de Raguse a pris toutes les mesures nécessaires pour que ce territoire, qui voit désormais flotter le drapeau français, fût à l'abri de toute incursion de la part des Barbares : il a transféré son quartier-général à Carlstadt : les troupes qui arrivent de divers points de l'Illyrie y vont former un camp. De leur côté, les Autrichiens se présentent en force sur leur cordon de neutralité.

Dans ces circonstances, la gazette de la cour de Vienne publie un article dont les termes méritent d'être rapportés.

« On mande de Turquie, y est-il dit en date du 28 avril, que depuis la bataille devant Silistria, les restes de l'armée russe, sur la rive droite du Danube, se sont bornés à défendre la position de Hirsowa : ils ont successivement perdu quelques places sur les bords de la Mer-Noire et du Danube. La saison n'ayant pas permis aux troupes turques de faire le siége régulier de Hirsowa, elles sont allées de tems en tems se montrer à la garnison, mais celle-ci n'a pas jugé à propos d'entamer une affaire. Giurgio, Simintza et Kula, sur la rive gauche du Danube, sont dans le meilleur état de défense; les Russes n'observent ces places que de loin, et jusqu'ici n'ont pas hasardé sur elles la moindre entreprise.

» Le général prince Bagration fonde l'espoir d'un meilleur succès sur sa réunion avec les Serviens; mais cette nation est si fatiguée de l'état d'anarchie dans lequel elle languit, qu'elle ne doit penser qu'à s'en délivrer. Dailleurs l'armée russe est comme dispersée sur une ligne si étendue, que s'ils réussissent à former leur jonction avec les Serviens sur un point, les forces dans le cas de com-

Digitized by Google

battre sur les autres points se trouveront considérablement affaiblies.

» Dès que la saison le permettra, le théâtre de la guerre s'établira dans les plaines de la Valachie, dont les habitans, comme ceux de la Moldavie, ne respirent que l'instant de leur délivrance. »

Au même moment, une note de Ratisbonne, en date du 26 avril, a paru dans un journal français très-accrédité, et elle nous a paru mériter d'être lue non moins que la précédente.

« Toutes les nouvelles de Constantinople parlent de l'influence qu'y exerce le parti anglais. C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer le bruit généralement répandu dans toute l'Allemagne d'une guerre contre les Turcs, concertée entre trois grandes puissances. Il est tems en effet que la Porte soit ramenée à ses vrais intérêts. Le continent ne souffrira pas que les Anglais soient les maîtres dans les ports de l'Empire Ottoman, dont ils ont fait des entrepôts de commerce pour les contrées limitrophes. Les Russes paraissent décidés à pousser vigoureusement la guerre; l'Autriche peut agir quand elle le voudra du côté de la Servie; et la France, maîtresse de l'Illyrie, est en mesure de frapper de grands coups. Tout annonce donc qu'avant peu la Porte sera forcée à se réunir au système continental, ou qu'elle paiera cher sa condescendance pour l'ennemi commun. »

En Prusse, on s'occupe de changemens importans dans l'administration civile du royaume; M. de Humbold vient de soumettre à S. M. un plan d'instruction publique qui réunit tous les suffrages, sur-tout ceux de S. M., mais que l'état actuel du trésor rendrait d'une exécution difficile; des changemens doivent s'opérer dans le matériel de l'armée, tous paraissent tendre à l'économie.

En Saxe, l'organisation de la garde nationale et le prochain départ du roi pour Varsovie occupent la capitale; le roi, le prince son frère et le ministre de Jenfitt, ont dernièrement paru à la cour décorés de l'ordre royal des Deux-Siciles. On répand à Dresde le bruit d'un prochain voyage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche à Prague.

En Bavière, les indemnités et la circonscription du territoire sont encore l'objet du travail secret du ministère: on débite qu'une partie de la Bavière (le Putterthal), sera comprise parmi les cessions que le roi de Bavière doit faire, en vertu du traité du 28 février, et être réunie aux

Digitized by Google

provinces illyriennes; d'autres dispositions sont aussi indiquées, mais rien à cet égard ne peut avoir de caractère authentique : la cession du Tyrol italien est seulement effectuée; les troupes françaises l'occupent, et il ne paraît pas qu'il doive y avoir d'autre prise de possession. La dislocation de l'armée continue.

Le traité avec la Hollande s'effectue en même tems. On mande d'Amsterdam, en date du 2 mai, que des ordres sont donnés pour l'armement d'une flotte de dix vaisseaux de lignes et de cent bâtimens canonniers, et que les troupes françaises arrivent successivement à la destination indiquée par le traité. Un corps de 1500 hommes est entré à La Haye, où l'on croit que le quartier-général sera établi. L'état-major de la division Desaix y sera placé. On attend des troupes à Leyde; les autorités municipales en ont prévenu les habitans, en les invitant à recevoir les troupes avec les égards dus à de tels alliés. Le ministre de la cour d'Espagne est arrivé à Amsterdam. Sur les côtes du Nord, aucune nouvelle ne mérite d'être rapportée; on ne reçoit des Anséatiques que le détail des fêtes magnifiques par lesquelles ces villes commerciales ont célébré un événement qui assure le repos du continent, et faisant espérer la paix générale est pour elles le signal d'un prompt retour à leur ancienne prospérité.

Cet espoir est bien loin d'être étranger aux habitans mêmes de cette capitale de l'Angleterre, où un ministère aveugle dans sa haine accomplit, autant qu'il est en lui, le vœu de guerre éternelle à la France, émis par un orateur furibond plus ennemi de son pays que de la France elle-même. La preuve en est dans l'empressement avec lequel est accueillie toute nouvelle de négociations et d'arrivée de parlementaires. Le 27 avril, dans l'après-midi, le bruit s'est répandu qu'il était arrivé un courrier de Paris, porteur de propositions de paix, et que la base des négociations devait être l'*uti possidetis*. Les fonds publics ont haussé sur-le-champ.

Au surplus, le gouvernement anglais a reçu, le 24, des dépêches de lord Wellington; elles détruisent tous les bruits que l'on avait répandus sur une bataille qui aurait été livrée près ces frontières du Portugal. On ne s'attend même à rien de ce genre d'ici à quelque tems; dans la position où se trouve l'ennemi, on ne suppose pas qu'il ait l'intention de faire aucune tentative sur le Portugal avant la mi-juin.

Digitized by Google

Le général Albuquerque est en disgrâce auprès de la junte de Cadix, pour avoir exprimé devant le peuple de cette ville son mécontentement des mesures prises par la junte. Il a été envoyé en Angleterre comme ambassadeur. On pourrait croire que ce départ subit du général Albuquerque est l'effet des dissensions qu'a semées, dans l'armée espagnole insurgée, la publication de l'étrange correspondance où M. Frère, ambassadeur anglais auprès de la junte, traite avec une si inconcevable licence d'idées et d'expressions les principaux chefs de cette armée, la junte elle-même, les lois et la manière dont on les exécute. Cette publication a été, au parlement, l'objet d'un débat long et animé. Lord Grenville a reproché aux ministres d'avoir autorisé de telles publications; il les a regardées comme très-impolitiques, et comme devant avoir des conséquences très-funestes au parti anglais en Espagne.

Le très-honorable membre nous semble avoir un peu imité ce personnage de la comédie qui croit être très-discret en disant qu'il ne dira pas ou qu'il n'a pas dit telle et telle chose, qu'il fait effectivement connaître par sa réticence même. Comment, dit lord Grenville, les ministres ont-ils pu publier ce que M. Frère a dit? Et lord Grenville, de peur qu'on ne l'ait oublié sans doute, le répète avec étendue; nous le répéterons aussi, nous qui n'avons aucun intérêt pour qu'on ne s'en souvienne pas, et nous rappellerons, en imitant la discrétion de l'orateur, et en insistant comme lui sur la nécessité du mystère dans de telles communications, quels projets de vengeance a médités contre ses rivaux le général Cuesta, combien ses motifs ont paru peu honorables pour son caractère et peu favorables à sa cause; que le général Vénégas ne paraît pas avoir assez de talent et de fermeté pour contrebalancer l'ascendant d'un homme aussi hardi et aussi entreprenant que Cuesta; qu'au dire de M. Frère lui-même, il n'y a pas deux hommes capables de commander deux petits corps de troupes, que le général Cavallos est un imbécille et un entêté, etc. etc. etc.

C'est ainsi que les généreux alliés des Espagnols traitent les chefs des soldats qu'ils entraînent au combat; M. Frère les invective; le parlement publie ses lettres. Voilà les témoignages d'intérêt et d'estime, voilà les égards dont l'Angleterre paie des hommes à la cause desquels elle paraît si intimement liée. Le marquis de Wellesley fait plus: en excusant le ministère, il se sert d'un moyen oratoire tout-

Digitized by Google

à-fait consolant pour les généraux espagnols. Tous les faits contenus dans les lettres de M. Frère, dit-il, peuvent être rendus publics sans danger, ils sont notoires en Espagne....

C'est bien le cas de dire comme à la chambre des communes, écoutez, écoutez : la chambre a décidé que les ministres avaient bien fait de donner communication à toute l'Europe des sentimens inspirés à M. Frère par les généraux espagnols ; c'est-à-dire qu'elle a déclaré, par de tels procédés, qu'il était moins dangereux d'avoir l'Angleterre pour ennemie qu'humiliant de l'avoir pour alliée, et soi-disant pour protectrice.

Un résultat aussi favorable au ministère a eu lieu relativement aux affaires de l'Escaut, sur lesquelles l'enquête est finie, et les interminables débats des deux chambres sont enfin terminés. Il n'est aucun orateur qui, prenant la parole dans cette question depuis long-tems épuisée, n'ait prévenu d'avance les chambres qu'il n'avait rien de neuf à dire, ou n'ait fini par s'excuser de n'avoir offert que des redites.

Nombre d'entr'eux cependant, et notamment le chancelier de l'échiquier, en remarquant combien la chambre des communes était fatiguée, ont jugé à propos de la fatiguer encore ; enfin de guerre lasse, on a été aux voix. Quarante-huit voix de majorité ont justifié les ministres sur le but politique de l'expédition ; cinquante-une voix les justifient d'avoir conservé, autant que possible, l'île de Walcheren devenue le tombeau de l'armée anglaise ; quant à l'armée elle-même, sacrifiée dans cette expédition insensée, et retenue dans les lieux où elle périssait dans l'inaction et les miasmes pestilentiels, il était juste de déclarer qu'elle ne méritait aucun reproche, et la chambre lui a fait l'honneur de le déclarer, ce qui n'était assurément susceptible d'aucune contestation.

Quelques bruits défavorables s'étaient répandus à Paris sur les affaires d'Espagne ; le *Moniteur* a observé judicieusement que les faux bruits circulent facilement lorsqu'on n'apprend rien du pays qui est le théâtre de la guerre ; le moyen de les détruire est de publier ce qui s'y passe ; le *Moniteur* a rempli cette tâche, en donnant des extraits de la correspondance des généraux qui commandent les divers corps. Ces extraits ne présentent que les relations d'escarmouches plus ou moins vives, dans lesquelles les insurgés ont toujours payé cher leur témérité dans l'attaque, ou leur opiniâtreté dans la défense.

Digitized by Google

« Après le passage de la Sierra-Morena, dit le *Moniteur*, la prise de Jaen, de Cordoue, de Grenade, de Séville et de Malaga, et le blocus de Cadix, toutes les troupes de l'ennemi se trouvèrent dispersées. N'osant plus se montrer en plaine, il fomenta des insurrections sur différens points, et forma des partis qui coururent la campagne : faibles et inutiles efforts. »

Nous ne suivrons point dans tous leurs détails ces extraits de relations officielles : nous nous bornerons à nommer les chefs et les corps qui sont mentionnés pour leur conduite. Les généraux Latour-Maubourg, Belair, Peireimont, Foy, Sainte-Croix, Bonnet, Laval, Marizi, Gazan, Huchet, Harispe, Klopiski ont eu l'occasion de se distinguer. Le 5e corps a perdu dans une charge le général Beauregard, brave officier de cavalerie. Les colonels du 12e léger, du 4e de dragons, du 95e d'infanterie, du 5e de chasseurs, du 27e de chasseurs, commandés par le duc d'Aremberg, du 22e de dragons, les régimens de la Vistule ont par-tout vaillamment combattu dans nombre d'affaires partielles; mais la marche du général Suchet sur Valence, veut être rapportée avec quelqu'étendue.

Profitant de la terreur imprimée à un nombreux corps de Valenciens qui avaient marché sur l'Aragon et qui avaient été vivement repoussés, le général Suchet poussa une grande reconnaissance sur Murviedo (l'ancienne Sagonte). Une députation vint le recevoir. Voici la suite de la relation.

Le 5, le général Suchet ne voyant point arriver de députation de Valence, et voulant essayer l'effet de la déroute de l'armée insurgée, s'avança au milieu de ces belles campagnes; il trouva la résistance plus faible qu'il ne s'y attendait : le général Habert, à la tête du 5e d'infanterie légère, enleva le faubourg d'une demi-lieue qui couvre la ville, et prit poste au pont de Seranos, tandis que le général Laval, sur Beniferi, rejetait dans la ville, par le pont supérieur, tout ce qui était devant lui; en même tems, le commandant Mathis, avec un bataillon du 117e, s'emparait de la ville et du port de Grao.

Le résultat de ces diverses actions offrait déjà au 8 mars neuf bouches à feu, six caissons, un drapeau, 3000 fusils brisés, plus de 400 hommes tués, beaucoup de blessés, et la dispersion d'un corps de 15 mille hommes, composé de troupes de ligne et de milice, indépendamment de plusieurs centaines de prisonniers.

Digitized by Google

Le général Suchet annonce, le 8 mars, qu'il reste encore 48 heures dans cette position, qu'il met ce tems à profit pour reconnaître Valence et le système de défense de cette place; qu'il se portera ensuite devant Lérida, où est son équipage de siége, pour achever la reddition de cette place; après quoi il retournera sur Valence avec sa grosse artillerie qui lui est nécessaire.

Le *Moniteur* donne aussi la relation du commencement et des progrès du siége de Cadix : ici les détails deviennent tellement techniques, qu'ils paraissent perdre de leur intérêt pour beaucoup de lecteurs; mais ces détails sont précieux, ils sont nécessaires à l'historien, et il est bien juste de les accorder comme récompense de ses travaux si dangereux et si utiles, si recommandables, puisque le plus souvent ils sont enveloppés des ombres de la nuit, à cette arme illustre du génie, dont un homme du métier appelle les précieux membres, *les martyrs de l'armée :* expression qui renferme le juste éloge d'un constant dévouement, puisque ce n'est jamais que pour rendre l'attaque ou la défense moins meurtrière, que l'ingénieur s'avance, travaille, s'expose et meurt. Les détails dont il s'agit sont aussi un hommage rendu à l'artillerie et à toutes les armes qui combattent au siége de Cadix. Au 29 mars les travaux de tranchées et les constructions de batteries étaient très-avancées; on lutte avec constance contre le feu des retranchemens, contre celui des canonnières, et contre les tentatives de débarquement. Trois points d'attaque sont déterminés. Le premier corps est en première ligne employé à ce siége important. La place manque de vivres, et les habitans commencent à souffrir beaucoup.

LL. MM. ont séjourné plusieurs jours à Anvers : l'Empereur, dans cette contrée, marque chaque lieu de son passage, chaque visite à un grand établissement, par des décrets ou des ordres de détail qui doivent ajouter à la prospérité du pays. Divers décrets ont été rendus pour étendre à des territoires voisins le bienfait qui doit résulter des grands canaux que l'on poursuit avec tant d'activité. De nombreux canaux d'embranchement atteindront ce but d'utilité. LL. MM. ont vu lancer, du chantier d'Anvers, un vaisseau de 80 canons. La une fête magnifique leur a été donnée à l'hôtel-de-ville d'Anvers; elles y ont paru accompagnées de LL. MM. le roi et la reine de Westphalie et du prince vice-roi. Le roi de Hollande est arrivé le 5

Digitized by Google

auprès de son auguste frère. Le 5, LL. MM. sont parties pour Bois-le-Duc.

LL. MM. sont arrivées à Bois-le-Duc le 7 à dix heures et demie du soir ; le 8, l'Empereur a reçu les autorités ; après l'audience, S. M. est montée à cheval et a visité en détail les établissemens et les fortifications de la place.

Il a dû partir de Bois-le-Duc le lendemain 8. Il revient par Gand, Bruges, Dunkerque et la côte de Normandie ; on connaît, dit-on, son itinéraire jusqu'au 20 de ce mois.

PARIS.

Astorga allait être emporté d'assaut, et déjà les troupes du duc d'Abrantès étaient sur la brèche, lorsque la place a capitulé. Six mille hommes sont prisonniers de guerre. Le duc est entré dans la ville le jour de Pâques, accompagné des généraux divisionnaires Loison, Clauzel, Solignac, Lagrange, et des généraux de brigade Gratien (rentré du service de Hollande à celui de France, après l'expédition de Stralsund), Thomières, Jeannin et Taupin. On a trouvé à Astorga beaucoup d'approvisionnemens.

S. M. C. est entrée à Séville, où sa présence a excité la plus heureuse sensation.

— Le roi de Naples est arrivé dans sa capitale, et il en est reparti de suite pour la Calabre. De nombreux régimens sont arrivés de la haute Italie : le général Grenier a du service dans l'armée franco-napolitaine. Le maréchal Pérignon l'a passée en revue avant l'arrivée de S. M.

— Le 105e régiment est entré dans Paris : sa tenue est excellente : on ne se lassait point d'admirer l'air martial et la force de ce corps qui arrive des bords du Danube.

— Les régimens de la Garde Impériale qui étaient stationnaires à Angers, ont reçu l'ordre de se rendre à Nantes où on leur prépare une réception brillante.

— Le général de division Legrand a reçu de S. M. la permission de porter le grand cordon de Bade.

— S. M. a nommé officier de la légion d'honneur M. Gayan, directeur des travaux du canal de Saint-Quentin, et membre de la même légion, M. Dunez, commissaire spécial pour l'administration du canal.

— Quelques travaux ont été ordonnés à Compiègne, pour l'embellissement de la partie extérieure du château. A Versailles, les travaux de restauration sont entrepris ; on croit qu'on ouvrira une issue de la place d'armes et de

Digitized by Google

la cour de marbre dans le parc, dont, par ce moyen, on aurait la vue de l'avenue de Paris.

— Les travaux du monument Desaix à la place des Victoires, et de la colonne de la Grande-Armée, place Vendôme, avancent rapidement et doivent être terminés pour le 15 août, époque solennelle qui sera consacrée par la double fête de Napoléon et de Marie-Louise.

— Les travaux pour les fêtes du Champ-de-Mars sont en pleine activité. Déjà les concurrens s'exercent pour les courses de chars et de chevaux.

— On perce, en face de l'aile méridionale du Panthéon, une rue qui portera le nom de rue d'*Ulm*. On attend avec impatience le moment où sera percée celle qui de la grille du Luxembourg doit offrir en point de vue le magnifique édifice du Panthéon. Les fondemens du bâtiment de la Bourse sont au niveau de terre.

ANNONCES.

Cours d'histoire héroïque, de M. Millin, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, conservateur des médailles de la Bibliothèque impériale, professeur d'archéologie, etc., etc.; imprimé pour l'usage de l'École spéciale des langues orientales et des antiquités. *Programme pour l'année* 1810. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez J. B. Sajou, imprimeur, rue de la Harpe, n° 11.

Les personnes qui depuis dix années suivent les cours de M. Millin sur l'*Antiquité figurée*, ont reconnu l'utilité des Programmes qu'il a publiés à leur occasion (1); il s'en faut bien qu'ils contiennent tout ce qui doit être enseigné dans chacun de ces Cours; mais ils servent à diriger et à soutenir l'attention, à se préparer à mieux entendre ce qui doit être dit, à résumer plus facilement les leçons passées; ils aident et soulagent la mémoire, sans protéger la paresse.

L'objet de son *Cours de Mythologie* n'est pas de l'enseigner comme on le fait dans le monde et dans les colléges, car il suffit pour l'apprendre ainsi de lire les divers traités élémentaires dont elle a été l'objet; son but est de l'exposer dans ses rapports avec cette partie de l'histoire de

---

(1) *Introduction à l'Etude des Monumens antiques*. — *Introduction à l'Etude des pierres gravées*. — *Introduction à l'Etude des Médailles*. — *Programme d'un cours d'histoire des Arts chez les anciens*. — *Exposé du Cours de Mythologie*.

Digitized by Google

l'art qu'on appelle l'*Antiquité figurée*. Dans ses Cours sur l'*Histoire de l'Art*, il traite de la sculpture, de la peinture, de la gravure, de l'architecture dans les différentes périodes chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les anciens peuples de l'Orient; dans son Cours de *Mythologie* ce sont les monumens antiques eux-mêmes qu'il examine : elle lui sert à les distribuer dans un ordre méthodique; il fait connaître l'histoire de chacun d'eux, les explications diverses qui en ont été données, les ouvrages où ils ont été gravés ou décrits, et le jugement qu'on en doit porter relativement à l'histoire et à l'art. Cela donne lieu à des observations sur les mœurs et les usages des Grecs et des Romains. Il lit les traductions, et il indique les meilleures imitations des principaux passages des auteurs classiques qui ont rapport aux monumens qu'il décrit, et dont il fait voir les originaux, les gravures ou les empreintes. Ce Cours peut donc être regardé comme une exposition et une analyse des plus belles productions du génie dans la littérature et dans les arts; et la Mythologie n'est qu'un cadre propre à les expliquer avec ordre et avec méthode; cadre naturellement choisi, puisqu'elle a été l'objet des plus belles compositions des poëtes les plus célèbres et des plus grands artistes de l'antiquité.

Ce programme, dit M. Millin, ne doit donc pas être jugé comme un ouvrage. Si d'autres personnes que celles qui suivent ses Cours, le lisent, elles doivent excuser sa sécheresse; elle est inévitable, puisque ce n'est qu'une table analytique des matières qui doivent être traitées dans chaque séance.

Le dernier programme était relatif à la première partie de ce Cours, et contenait l'*Histoire des Dieux;* celui-ci est consacré à la seconde qui traite de l'*Histoire Héroïque* : ce n'est pas la moins intéressante, puisque c'est celle qui a fourni aux poëtes épiques (2) les sujets de leurs sublimes compositions; aux poëtes dramatiques, ceux des tragédies les plus touchantes (3); et enfin aux artistes, ceux des chefs-d'œuvre (4) qui ont fixé les règles de l'art, et ont offert des modèles de perfection.

Ce Cours aura lieu tous les jours dans la salle des cours de l'Ecole spéciale des langues orientales et des antiquités établie par le gouvernement à la bibliothèque impériale. Il a commencé le 7 de mai 1810.

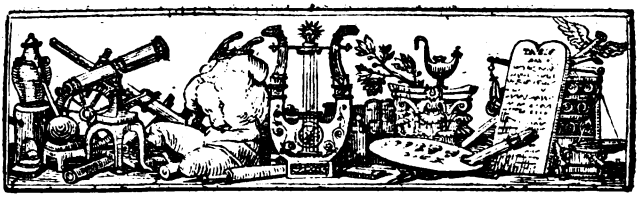
---

(2) Homère, Virgile, etc.

(3) Celles d'Æschyle, de Sophocle et d'Euripide.

(4) Le Laocoon, la Famille de Niobé, etc.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

DÉPT DE LA SEINE 5. CEN

N° CCCCLXI. — *Samedi* 19 *Mai* 1810.

POÉSIE.

LA NYMPHE DE LA TAMISE.

CANTATE SUR LE MARIAGE DE LL. MM. II. ET RR.

Déja dans les murs de Lutèce,
L'hymen ramenait les amours :
A de funestes jours
Succédaient des jours pleins d'ivresse,
Et deux peuples unis associant leurs vœux,
Célébraient dans leurs chants le couple aimé des cieux,
Dont l'hymen fortuné rendait la paix au monde,
Et faisait le bonheur et d'un père et d'un roi :
La Tamise orgueilleuse, en sa grotte profonde,
Entend ces cris, et tressaille d'effroi.

« Quels chants odieux d'allégresse,
» Dit-elle, en paraissant sur ses flots agités,
» D'une affreuse tristesse,
» Viennent frapper mes bords épouvantés ?
» Sur mes rives retentissantes,
» Des peuples les voix triomphantes,
» Portent le trouble et la terreur ;

Digitized by Google

» J'entends mes ondes gémissantes,
» Dans leurs roches bruyantes,
» En grondant, reculer d'horreur.

» De la Discorde, sur la terre,
» En vain je hâtai le retour;
» Aux cris séduisans de la guerre,
» Ont succédé des chants d'amour.
» En vain, hélas! de ses ailes sanglantes,
» Couvrant au loin les campagnes tremblantes,
» La mort pesait sur l'univers :
» Des bords du couchant à l'aurore,
» S'élance un héros que j'abhorre;
» La mort a fui dans les enfers.

» En vain, répandant les alarmes,
» J'ai soulevé les factions;
» Mes flots en vain roulent les larmes
» Que versèrent les nations;
» Vainement ma main sanguinaire
» A pu d'une nouvelle guerre
» Allumer les terribles feux;
» Si, dans l'Europe prosternée,
» D'un funeste hyménée
» Brille le flambeau radieux.

» Ister, vois ma douleur profonde;
» Des bords heureux que tu parcours,
» Déjà, pour le repos et le bonheur du monde,
» Rayonnant de lumière un astre a pris son cours.

» Déjà son auguste présence,
» Des peuples calme les douleurs;
» A l'Europe charmée elle rend l'espérance;
» Déjà ses feux qui brillent sur la France,
» Ont tari tous les pleurs.....

» Du myrte de l'amour LOUISE couronnée,
» Par son illustre époux en triomphe amenée,
» Marche au temple d'hymen, sur un chemin de fleurs;
» Des amours la troupe légère,
» Abandonnant Cythère,
» Voltige sur ses pas vainqueurs.

Digitized by Google

» Mais quoi ! de l'allégresse,
» Sans me venger, j'entendrais les accents !
» D'un œil calme, pour mes tyrans,
» Je verrais naître un bonheur qui me blesse !
» Sans frémir, je verrais leurs transports outrageans !

» Non, non; je suis puissante encore;
» Je puis rompre ces nœuds d'Albion détestés,
» Et pour calmer la soif qui me dévore,
» De l'enfer qui m'adore
» Exciter les divinités :

» Vous qui de leurs crimes
» Punissez les rois,
» De vos noirs abymes
» Sortez à ma voix.
» Alecton, Mégère,
» Rougissez la terre
» Du sang des mortels;
» Que des maux cruels,
» La troupe acharnée,
» D'un triste hyménée,
» Souille les autels....

» Mais dans la fureur qui m'entraîne,
» Quels vœux puis-je former?
» La Discorde infidèle a déposé sa haine,
» Et l'univers, charmé de sa nouvelle chaîne,
» Voit mes fureurs sans s'alarmer.

» En vain de l'Achéron j'excite la colère,
» Il n'obéit plus à mes lois,
» Et l'impitoyable Mégère,
» De sa sœur n'entend plus la voix.

» O filles de Nérée,
» Nymphes qui régnez en ces lieux,
» Oui, c'en est fait, notre perte est jurée...
» Mais notre sort est encor glorieux :
» Nous cédons, il est vrai; mais c'est au fils des Dieux. »

HENRI-GEORGES.

Digitized by Google

ÉPITRE A MES AUTEURS.

Consolans écrivains, seuls amis généreux,
Ne me fuyant jamais quand je suis malheureux,
Vous par qui je suis riche au sein de l'indigence,
Sans qui je n'aurais rien au sein de l'opulence,
Permettez à mon cœur de chanter vos bienfaits.

Vous comblâtes toujours mes innocens souhaits :
En conservant chez moi le goût de la sagesse,
Que le parfait bonheur accompagne sans cesse,
Vous m'avez tenu lieu de fortune, d'amours;
Et je puis, grace à vous, compter quelques beaux jours.
Combien vous m'attachez à mon champêtre asyle!
Je n'en sors qu'à regret pour aller à la ville;
Mais quand j'y rentre, amis, qu'il m'est doux de penser
Que vous allez encor m'instruire et m'amuser!
Vous fixez, chers auteurs, dans mon humble retraite
Deux trésors, les premiers d'une ame satisfaite :
J'y trouve, en jouissant de vos nobles travaux,
La paix, la douce paix, avec l'oubli des maux.

Aussitôt que l'hiver vient remplacer l'automne,
Dès qu'on soustrait au froid les présens de Pomone,
Quand la neige en flocons tombant de tous côtés,
Dérobe la campagne à nos yeux attristés;
Loin d'envier alors la fin de la soirée,
Je voudrais en pouvoir prolonger la durée,
Pour goûter plus long-tems l'utile et doux plaisir
Offert par la lecture à qui sait en jouir.

Ecrivains dont les noms, ainsi que les ouvrages,
De l'envie et du tems braveront les outrages,
Combien je vous chéris! et combien je vous doi!
Le répéter sans cesse, est un plaisir pour moi.
Vous m'offrez dans les bras de la philosophie
La consolation, le charme de la vie.
Je n'ai point de chagrins que vous n'éclaircissiez,
D'ennuis ni de tourmens que vous n'adoucissiez.
Mon ame est-elle en proie à la tristesse amère?
Par vos charmants écrits, vous savez l'en distraire :
J'oublie, en les lisant, que je suis malheureux.

Digitized by Google

Que dis-je? alors je suis au comble de mes vœux.
« Fuyez par le travail la misère et les vices;
» Qu'il vous mène à la gloire et fasse vos délices.
» A l'exemple des Dieux, montrez-vous bienfaisans.
» Soyez vraiment instruits, sans être suffisans.
» Pour trouver de vos maux le poids plus supportable,
» Versez-les dans le sein d'un ami véritable.
» Corrigez vos défauts; domptez vos passions;
» Que la seule équité règle vos actions;
» Mortels, qu'en tous les tems la vertu vous soit chère;
» Qui vit selon ses lois, jouit d'un sort prospère. »
Ce sont-là vos conseils, célèbres écrivains,
Que le ciel a créés pour charmer les humains,
Leur inspirer à tous, non l'amour des richesses,
Mais l'amour des vertus et l'horreur des bassesses.
Chacun de ces conseils au bonheur nous conduit,
Heureux qui les connait! plus heureux qui les suit!

Parmi les écrivains qui charmèrent ma vie,
Nul ne l'a, plus que toi, bon Gessner, embellie.
Qui ne t'admire point, simple et sublime auteur?
L'homme bon qui te lit devient encor meilleur,
Nous a dit Florian, dont le luth est si tendre
Qu'on croit que c'est le tien qu'il fait encore entendre.
Tes ouvrages partout respirent la candeur.
Chacun de tes bergers hérita de ton cœur.
De tes charmans écrits que la morale est pure!
Que ton langage est doux! comme il peint la nature!
Toi qui m'as tour-à-tour fait sourire et pleurer,
Chantre d'Abel, ma voix ose te célébrer...
Te célébrer! que dis-je? ah! cessons d'y prétendre!
Je ne mérite point l'honneur de l'entreprendre.
C'est à la vertu même à publier ton nom.
Je me tais, et te laisse auprès de Fénélon.

A côté de Voltaire, Young s'offre à ma vue.
Young! à ton nom seul, mon ame s'est émue!
Chacune de tes nuits m'apprend qu'il n'est qu'un pas
De la joie aux douleurs, de la vie au trépas.
Je crois, en les lisant, voir la nature entière
S'écrouler, s'abîmer, se réduire en poussière.
Qu'avec toi bien souvent visitant les tombeaux,

Digitized by Google

Je m'écriai : ci-gît la fin de tous nos maux ;
Mais que fais-je ! est-ce à moi d'élever ton génie,
Peintre touchant et vrai de la mélancolie ?
C'est en adoucissant le sort des malheureux,
En m'efforçant toujours de vivre vertueux,
Que je dois encenser ton immortel ouvrage :
C'est louer tes écrits que d'être bon et sage.

Et toi, tendre Racine, harmonieux auteur,
De ton siècle et du nôtre également l'honneur,
Que tu m'as fait couler d'agréables journées !
Je me rappelle encor ces heures fortunées,
Où seul, dans un jardin, au pied d'un arbre assis,
Je nourissais mon cœur de tes divins écrits.
Peut-on jamais trop lire Andromaque, Athalie,
Phèdre, Britannicus, Esther, Iphigénie ?
O poëte enchanteur, ou plutôt Dieu des vers,
Peut-on trop admirer tes chefs-d'œuvre divers ?

De Saint-Lambert aussi que j'aime la lecture !
Quel chantre plus aimable eut jamais la nature ?
A sa voix, on apprend à s'en laisser charmer,
A jouir de ses biens, à la voir, à l'aimer ;
Et ses vers, lui prêtant une grace nouvelle,
Comme elle ravissans, vivront toujours comme elle.
Qu'il est doux, Saint-Lambert, dans les champs retiré,
De te lire aux lieux même où tu fus inspiré !
Je vous chéris sur-tout, La Fontaine, Molière,
Boileau, Gresset, Thompson, Bernardin-de-Saint-Pierre,
Delille, surnommé le Virgile français,
Auteurs qu'il suffira de nommer désormais,
Pour parler dignement de vos fameux ouvrages,
Vous qui de l'univers méritez les suffrages,
Daignez, sans le juger, sourire à cet écrit ;
Quand c'est le cœur qui parle, on fait grace à l'esprit ;
Et l'on jette toujours un regard d'indulgence
Sur des vers inspirés par la reconnaissance.

DUPONT.

Digitized by Google

ENIGME.

Je sers à mainte et mainte gens
D'expression en leurs remercimens.
Chez Dieu je suis toute miséricorde,
Et chez les rois je soustrais à la corde.
Je suis triple chez les païens,
Multiforme chez les chrétiens.
Je suffis chez les gens d'Eglise,
Quoiqu'il soit faux que je suffise.
Chez les femmes je suis ce doux je ne sais quoi
Qui ne laisse rien voir d'aussi piquant que moi.
L'imagination en secret me préfère
A la froide beauté constamment régulière;
On dit que la nature, en dépit de tout art,
Me fait naître en passant et me jette au hasard (1).
T'en faut-il plus, lecteur, pour me faire connaître?
Examine ton lit, regarde ta fenêtre,
Et tu m'apercevras peut-être:
En qualité de *bonne* je suis là,
Avec un air, un ton de falbala.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis avec ma tête une chose bizarre;
Aux uns, je sers d'appui, chez d'autres d'ornement.
Si tel qui me possède aspire à la tiare,
Tel autre aussi voudrait me jeter promptement.

Le mépris, sans mon chef, m'accompagne en tous lieux;
Sitôt que l'on me voit, on cite un vieux proverbe
Pour prouver qu'autrefois je ne valus pas mieux,
Et qu'on perd son argent en me nourrissant d'herbe.

MÉLANIE MICHAUD,
de Poligni, dép. du Jura.

(1) Delille.

Digitized by Google

CHARADE.

QUAND César expira, mon premier dans ses flots
A grand bruit entraîna les forêts, les hameaux.
Théâtre des amours, sur ses rives fécondes,
Mon second des bergers vit errer les troupeaux,
Et sur un sable d'or roule ses pures ondes.
Si de l'art de bien vivre il faut croire un soutien,
Mon entier refroidi ne valut jamais rien.

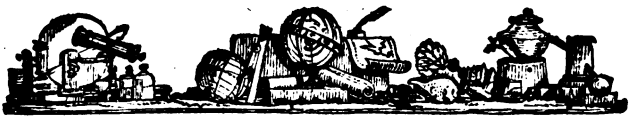
GUY.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ratafiat*, ou *Ratafia*.
Celui du Logogriphe est *Eloge*, dans lequel on trouve : *loge*.
Celui de la Charade est *Chauve-souris*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

MAISON RUSTIQUE POUR SERVIR A L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE, ou *Retour en France d'une famille émigrée*. Ouvrage où l'on trouve toutes les instructions nécessaires pour bâtir une maison de campagne, pour la meubler, pour y établir une chapelle, une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de plantes usuelles, etc., et tous les détails relatifs à la bâtisse d'une ferme, à l'économie domestique, et à tous les genres de culture; par Mme DE GENLIS.

LE premier sentiment que l'on éprouve en ouvrant cet ouvrage, c'est la surprise. Comment une dame célèbre par les grâces de son esprit, par les agrémens de son style, par tant de romans remplis d'intérêt, a-t-elle pu quitter ses ingénieuses fictions pour les détails un peu grossiers, et souvent ennuyeux, d'une maison rustique? Comment la plume qui a tracé avec tant de délicatesse l'histoire de Mlle de Clermont, a-t-elle pu écrire les mots de *ganache*, *écrouelles*, *cucuphe*, *chicot*, *culleron*; et tant d'autres aussi barbares? Il faut sans doute qu'il y ait à cela quelque grand dessein. Mme de Genlis nous explique elle-même cette énigme dans sa préface. Elle a voulu extraire des ouvrages d'économie rurale tout ce qui pouvait être lu par de jeunes personnes de quinze ou seize ans. Elle ne prétend point les dispenser par-là de lire un jour les ouvrages plus étendus qui traitent spécialement de ces matières, si elles sont appelées à en faire des applications; mais elle a voulu les préparer à cette lecture; elle a voulu leur expliquer les occupations de la campagne, afin qu'elles s'y entendent, et qu'elles puissent les aimer. En un mot, après avoir travaillé à en faire des femmes aimables, elle veut en faire de bonnes ménagères.

Digitized by Google

Il n'est personne qui ne voie combien cette intention est louable, combien ce but est utile : mais par cela même, par sa qualité de livre élémentaire, l'ouvrage de Mme de Genlis acquiert une grande importance, et mérite d'être examiné avec plus de soin, j'oserais presque dire de sévérité. Mme de Genlis est, pour l'instruction des jeunes demoiselles, comme une sorte de puissance magistrale qui a beaucoup d'influence; et bien qu'elle ne porte ni la robe ni le bonnet de docteur, ses décisions deviennent fort souvent des autorités. Un ouvrage appuyé de son nom, et destiné à devenir classique, mérite donc une toute autre attention que celui d'une simple femme aimable et spirituelle qui s'aviserait d'écrire sur l'agriculture et l'économie rustique pour son plaisir, ce qui au reste serait un caprice assez bizarre.

Mme de Genlis, essentiellement conteuse, a rattaché tous les détails de son ouvrage à un roman. « Après une » expatriation de dix années, Volnis qui, jadis possesseur » d'une grande fortune, occupait un rang distingué à la » cour, rentra en France en 1801, avec Elmire sa femme, » et ses deux enfans Charles et Julie, le premier âgé de » quinze ans, la seconde de seize. Volnis se rendit d'a- » bord à Paris pour y terminer quelques affaires; ensuite » ayant recouvré une terre qu'il possédait en Bourgogne, » il partit avec sa famille pour s'y établir et s'y fixer. » On voit d'ici toute la suite de leur histoire; la terre a été dévastée, le château détruit, les bois coupés; il faut tout reconstruire, réparer, remettre en valeur. Heureusement Volnis, qui avait prévu ces nécessités, tire un manuscrit qu'il avait composé sur l'économie rurale, et le lit à ses enfans. Ces lectures amènent successivement les différens objets annoncés dans le titre, et forment la partie instructive de l'ouvrage.

Ce cadre est intéressant et ingénieux, sans doute; j'oserai pourtant faire à ce sujet une remarque. Pourquoi, lorsqu'on a le talent de Mme de Genlis, lorsqu'on possède si bien l'art d'intéresser et qu'on l'emploie à inspirer le goût des choses bonnes et utiles, pourquoi, dis-je, borner ses instructions à une seule classe de lecteurs? Les derniers ouvrages que Mme de Genlis a écrits

Digitized by Google

sur l'éducation, sont tous destinés aux premiers rangs de la société. Pour en profiter, il faut avoir été comte ou marquis, ou au moins baron. Il me semble qu'il n'en était pas ainsi de ses premiers ouvrages. Si les principaux personnages s'y trouvaient distingués par leur naissance ou par leur fortune, ce n'était qu'un moyen d'agrandir le cadre, et d'amener des leçons utiles pour des personnes de toutes les conditions. Au contraire, en commençant son nouveau traité, Mme de Genlis semble nous dire : Voulez-vous avoir une maison rustique? ayez d'abord quarante mille livres de rente, un bon château ou au moins le terrain, l'argent et tout ce qu'il faut pour en bâtir un; ayez aussi des domestiques, des voitures, des fermiers, un curé, enfin tout l'attirail d'un seigneur de village. Ce sont là des conditions assez difficiles à remplir, mais quiconque les remplira se souciera peut-être fort peu d'avoir une maison rustique.

Admettons pourtant ce cas assez rare. Alors Mme de Genlis cherche à donner tous les préceptes qui peuvent être utiles en pareille circonstance; elle n'en dédaigne aucun, pas même ceux qui roulent sur les détails domestiques les plus minutieux. On doit lui savoir d'autant plus de gré de cet effort qu'il a dû lui coûter plus de peine, de dégoût et d'ennui. Car il y a mille choses d'obligation et de devoir qui doivent être beaucoup plus ennuyeuses à écrire qu'à pratiquer; mais son but était d'être utile, et elle n'a rien épargné pour y parvenir. Son livre est écrit dans les meilleures intentions du monde. Il est seulement fâcheux que cette dame n'ait pas puisé dans de meilleures sources ou consulté des personnes exercées dans la pratique des procédés qu'elle a décrits. Elle mêle trop souvent, à des instructions utiles, des recettes insignifiantes. La médecine domestique est une des parties qui m'a semblé le plus sujette à ces défauts. On y trouve, par exemple, *une recette pour faire l'huile de Monsieur, propre à apaiser toutes sortes de douleurs*. On en trouve contre les goîtres, contre la gangrène contre les écrouelles; celle-ci consiste à donner du jus de souci au malade tous les matins, jusqu'à ce qu'il soit guéri, et on court grand risque de lui en donner jusqu'à ce qu'il

Digitized by Google

soit mort. Mme de Genlis rapporte aussi la recette pour faire l'*emplâtre divin*, composé de quinze médicamens, où il entre du vert-de-gris, de l'aimant fin du Levant et de la litharge d'or; cela guérit, suivant elle, de toutes sortes d'enflures, des apostumes, glandes, chancres, fistules, morsures de bêtes enragées, coups de flèches, peste, écrouelles, hémorrhoïdes; cela sert pour réunir les nerfs coupés, etc. Aussi donne-t-elle trois préparations différentes de cette panacée. Il est bien vrai que l'on trouve ces recettes dans la plupart des pharmacopées, mais une personne aussi éclairée que Mme de Genlis devait aisément juger, par les merveilles qu'on en promet, de leur inutilité absolue. Si elle eût consulté la pharmacopée la plus récente et la meilleure, celle de Baumé, elle aurait vu qu'en rapportant cette merveilleuse préparation de l'emplâtre divin, il fait en particulier remarquer l'inutilité de l'aimant qu'on y introduit, et dont la destination était de retirer des plaies les parcelles de fer qui auraient pu s'y insérer; car l'oxidation que l'aimant subit pendant la manipulation de cet onguent lui enlève sa vertu magnétique. Si l'auteur voulait donner des conseils relativement à la médecine domestique, elle pouvait en trouver d'excellens dans les dissertations publiées à ce sujet dans la Bibliothèque Britannique, par le professeur Odier de Genève, l'un des médecins les plus habiles et les plus instruits que nous ayons. Pour être juste, je dois ajouter que Mme de Genlis donne des préceptes beaucoup plus raisonnables quand elle parle de la manière de conduire la santé des enfans. On voit qu'elle s'est beaucoup occupée de cet objet, qu'elle y a long-tems réfléchi. Ses avis sont très-simples et très-sensés. Pourtant j'avouerai que je ne suis pas convaincu de l'utilité des *corps baleinés* et *longs de taille*, dont elle veut embarrasser les enfans des deux sexes jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, afin, dit-elle, de leur rendre la poitrine large sans les gêner en aucune manière. D'un enfant ainsi élevé ou d'un autre frais, libre et dispos, dont le corps n'aura jamais éprouvé aucune gêne, je voudrais bien savoir lequel fera mieux la culbute, sautera le plus haut, ou sera le plus agile à la course.

Digitized by Google

Les défauts que j'ai cru apercevoir et que j'ai indiqués dans la manière dont Mme de Genlis a traité la médecine domestique, se font sentir plus ou moins dans les autres parties de cet ouvrage qui tiennent à des branches de sciences, ou à des matières d'économie rurale que l'auteur ne paraît pas avoir eu l'occasion de pratiquer. Or, dans tout ce qui est de pratique et d'expérience, on aurait beau lire toute sa vie les meilleurs ouvrages; si l'on ne fait point d'application de sa science, on aura grande raison de s'en défier. L'expérience vous fait connaître mille choses auxquelles vous n'auriez jamais songé; elle vous découvre mille accidens que vous n'auriez jamais prévus. Ainsi, que celui qui a planté ou bâti, ou administré des troupeaux, écrive sur l'art de planter, de bâtir ou de conduire une ferme, ses avis pourront être fort utiles; mais s'il ne s'est instruit que par les livres, les instructions qu'il donnera ne pourront être que fort superficielles; et, dans ce genre, tout ce qui est superficiel est dangereux. Aussi je crains bien qu'après avoir lu l'ouvrage de Mme de Genlis on ne soit encore fort peu capable de faire tout ce qu'elle enseigne, pour avoir lu elle-même plutôt que pour avoir pratiqué; et malgré ses instructions sur l'art de faire le vin, la bière, sur les plantations, les bâtimens, et l'administration des domaines, malgré ses avis sur la meilleure manière de toiser de *bout avant, sans retour, et non selon les us et coutumes*, malgré tous les avertissemens qu'elle donne dans des articles à part sur les tromperies des entrepreneurs, des maçons, des charpentiers, des couvreurs, des menuisiers, des serruriers, des maquignons, des carreleurs, des vitriers et des plombiers, tous gens que le seigneur du château doit sans doute regarder comme autant de races particulières de fripons, je tremble que, s'il veut exécuter lui-même les travaux de sa terre sans autre expérience que celle de la nouvelle *Maison rustique*, il ne soit trompé, volé, pillé, peut-être ruiné, et qu'il ne puisse pas même parvenir à bâtir le premier étage de son château.

Il y a d'autres objets sur lesquels l'auteur a pu donner des avis plus sûrs; tels sont ceux de l'ameublement, de

Digitized by Google

la manière de composer une bibliothèque, etc. Je ne parle point de la chapelle, quoique les plus petits détails de sa construction, de son arrangement, et des ornemens qu'elle exige, soient spécifiés avec le soin le plus minutieux et avec les prix de chaque chose, jusqu'à ceux des linges et des sonnettes qui servent pour dire la messe : le tout montant à la somme de treize cent quarante-neuf francs. Je suppose que sur ce point l'auteur a consulté des autorités compétentes. Quant à l'ameublement, tout ce qu'elle en dit est on ne peut pas plus sensé. Elle le veut simple, mais élégant et de bon goût; les rideaux du salon, les carpés, les fauteuils, sont l'ouvrage d'Elmire et de sa fille. Dans les autres parties de l'appartement où l'on est plutôt seul que réunis, elle veut que tout soit propre, simple, et sur-tout commode; elle n'oublie rien, absolument rien de ce qui doit s'y trouver. Lorsque des amis viennent vous voir à la campagne, elle veut qu'on leur donne les meilleures chambres, qu'on leur serve à déjeûner en particulier; enfin elle entre dans les plus petits détails de la politesse et des soins qu'on doit prendre d'eux. Ceci rappelle involontairement un autre ouvrage où les mêmes sujets sont traités d'une manière admirable. C'est celui où St-Preux décrit la maison de Mme de Wolmar et *le ménage de Julie*. Ne pouvant plus aimer d'elle que ses vertus, il se plaît à peindre le bien qu'elle fait. Avec quel charme il décrit l'ordre établi dans sa maison, sa conduite envers ses enfans, ses parens, ses voisins, ses domestiques, ses soins envers tous ceux qui dépendent d'elles ou à qui elle peut être utile, ses attentions envers ses amis; tout cela sans contrainte, sans roideur, et comme l'épanchement naturel d'une ame pure, d'un bon cœur, et d'un esprit éclairé! Ce passage de l'Héloïse, et ceux de l'Emile où Rousseau fait le portrait de Sophie, sont les plus charmans modèles que l'on puisse offrir à de jeunes personnes. Ils font plus que prêcher la vertu, ils la font aimer.

Un des objets les plus importans, sur-tout à la campagne où les distractions de la société sont peu fréquentes, c'est la bibliothèque. Mme de Genlis règle celle du château avec

Digitized by Google

autant de détail que la chapelle. Elle fixe le choix des livres, leur nombre et leur prix; mais ce choix est d'une sévérité, d'une rigueur extraordinaire. Il n'y aura jamais de bibliothèque plus sérieuse et plus morale que celle-là; mais, à force de morale et de sérieux, elle pourrait bien être par malheur un peu ennuyeuse, et je l'avouerai, je doute fort que l'auteur elle-même voulût s'en contenter. La partie de l'histoire est la plus riche; cependant on est étonné de n'y point trouver l'ouvrage de Montesquieu sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, ni l'histoire du siècle de Louis XIV par Voltaire, ni Tacite, ni Tite-Live; en un mot, aucun des historiens latins ou grecs. On n'y trouvera point l'Essai sur les mœurs des nations par Voltaire, mais un tableau historique des nations, composé par M. Jondot. Ailleurs, dans l'article des théâtres, l'auteur n'indique pas l'édition de Racine avec les commentaires de Laharpe, qui sont généralement regardés comme pleins de goût et d'observations judicieuses; elle indique une édition donnée plus récemment par un critique qui s'est acquis dans les journaux un nom très-redoutable. Sont-ce là des hommages rendus au mérite, ou des concessions faites à la peur? je laisse au public à le décider. Au reste, Voltaire n'est point favorisé dans le choix de cette Bibliothèque, on ne prend de lui que sa Henriade et ses commentaires sur Corneille. Pourtant Voltaire est celui de tous les écrivains que l'on aime le mieux à retrouver à la campagne, parce qu'aucun n'est plus varié. Au reste, Rousseau, Montaigne et Boileau lui-même, sont exclus du château aussi bien que Voltaire, de sorte que l'on n'y lira ni l'Art poétique, ni l'Emile. L'article de la littérature ne comprend pas un seul roman. Sans doute la modestie de l'auteur l'a empêché d'y placer les Veillées du Château, et Adèle et Théodore; mais le goût du public suppléera facilement à son silence. Il est peu d'ouvrages qui conviennent mieux à la jeunesse des deux sexes. Il en est peu qu'on lise avec plus d'intérêt dans l'enfance, et qu'on relise avec plus de fruit quand on a soi-même des enfans à élever. Et ce pauvre Robinson Crusoé, ce livre si attachant, si

Digitized by Google

propre à inspirer la patience et l'amour du travail, il est aussi impitoyablement exclus de la Bibliothèque du Château. J'en suis fâché pour les enfans, et même un peu pour les grandes personnes qui auraient pu s'en amuser quelquefois. Madame de Genlis est plus sévère que le curé de Cervantes; mais ceci me rappelle encore que l'on n'aura Don Quichotte ni en vieux français, ni en bon espagnol, ce dont j'avoue pour ma part que je suis extrêmement fâché; car je ne connais pas de lecture plus amusante.

En fait de livres étrangers, Mme de Genlis indique des dictionnaires anglais et italiens : *le Spectateur;* un autre ouvrage périodique anglais intitulé, *le Monde*, et enfin Métastase. C'est bien peu. Quoi! ni Milton, ni Pope, ni Richardson, ni Goldsmith, ni Fielding, ni Sterne? Nous ne lirons plus l'Arioste, Pétrarque, le Tasse, si ce n'est pourtant ce dernier dans la traduction française. Nous n'aurons ni Homère, ni Virgile; pas même Horace, Horace que l'on aime tant à relire et qui est si bon à lire dans tous les âges. Apparemment Volnis ne doit pas savoir le latin; car, s'il le sait, il éprouvera de grandes privations.

Peut-être dans ses motifs d'exclusion, Mme de Genlis a-t-elle été guidée par le désir de ne mettre dans sa bibliothèque que des livres que de jeunes personnes pussent lire seules et tout entiers. Alors, je conviens que le choix devait être extrêmement difficile; peut-être même est-il impossible, car on trouverait à peine un seul livre écrit par une personne faite, que l'on pût laisser lire par une jeune personne d'un bout à l'autre, si elle devait faire attention à tout. J'en prendrais, s'il le fallait, pour exemple cette nouvelle Maison rustique elle-même. L'ouvrage est entiérement destiné aux jeunes demoiselles; et tout ce que Mme de Genlis a écrit pour elles, offre la morale la plus pure; elle met tous ses soins à écarter ce qui ne doit pas leur convenir. Cependant, si dans l'explication des termes de médecine que renferme le nouvel ouvrage, quelque jeune demoiselle vient à retenir la définition du mot *aphrodisiaque*, c'est-à-dire,

Digitized by Google

à-dire, suivant Mme de Genlis, *qui échauffe le sang*, ne pourrait-il pas arriver que cette jeune personne, se trouvant un jour plus agitée qu'à l'ordinaire, se mît à dire devant la société du château : j'éprouve beaucoup d'agitation ; nous venons de jouer, avec mon cousin, un jeu bien *aphrodisiaque*, c'est-à-dire, qui m'a échauffé le sang. Voyez alors le bel effet que produirait sa science. Maintenant, si un livre écrit exprès pour la jeunesse n'est pas exempt de ces inconvéniens, comment peut-on espérer de s'y soustraire? Cependant il faut absolument mettre des livres entre les mains des jeunes gens ; car Jean-Baptiste Rousseau a dit avec raison *que tout vice est issu d'ânerie*. Le meilleur parti à prendre est, ce me semble, de choisir les passages qu'on leur présente, de n'arrêter leurs réflexions que sur ce qui peut leur être bon et utile, de les maintenir dans une honnête et complète ignorance de ce qu'ils ne doivent pas savoir ; et alors, pour tous les incidens que l'on ne peut ni détourner ni prévoir, on doit compter sur la légèreté de leur âge et sur la pureté de leur imagination qui les empêcheront de s'y arrêter.

Mme de Genlis a terminé son ouvrage par une nouvelle pleine d'intérêt. Un frère de Volnis, émigré comme lui, s'était retiré en Amérique avec sa femme jeune et belle, mais jusqu'alors livrée aux dissipations du grand monde. Cette jeune personne, en butte à l'adversité, la supporte avec courage et résignation. Sachant se plier à la fortune, elle se rend capable d'aider son mari dans l'exploitation d'une petite métairie qu'ils ont achetée près de Boston. Elle se charge seule, avec un vieux nègre, des travaux du ménage, et son heureux naturel, développé par le malheur, la rend mille fois plus aimable et plus précieuse à son mari qu'elle ne l'était dans le tems de leur brillante fortune. Cette nouvelle est racontée avec une grâce et un intérêt que l'on retrouve dans toutes les narrations de Mme de Genlis. Elle affirme que le fonds de cette histoire est véritable ; en effet, les personnages en sont connus dans le monde. On ne doit pas avoir de peine à la croire. Si la révolution dont nous

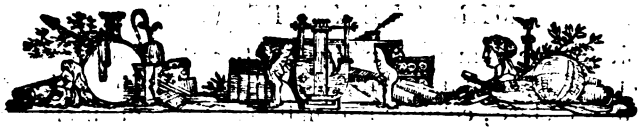
Digitized by Google

avons été les témoins, a causé bien des malheurs, elle a mis à découvert de grandes vertus. On a vu, par plus d'un exemple, que les femmes peuvent, aussi bien que les hommes, faire des actions héroïques, quand la faiblesse de leur sexe est exaltée par de grands sentimens ou par une passion profonde. On peut leur refuser le génie et la force, mais non pas le dévouement et la constance.

Quelque intéressant que soit cet épisode, les personnes qui connaissent bien les faits affirment que Mme de Genlis est restée au-dessous de l'intérêt qu'inspire la vérité : ce n'était pas la peine d'appeler à son secours l'imagination. L'on pourrait donc hasarder de dire que le talent de Mme de Genlis n'est pas toujours heureux. Mais elle compte assez de succès pour s'en consoler, et pour que nous puissions croire que notre critique ne l'affligera pas.

BIOT.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

La France sous ses rois. *Essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties*; par A. H. Dampmartin. Avec cette épigraphe :

> Du haut de son immutabilité Dieu semble se jouer des choses humaines en les laissant dans une éternelle révolution.

A Lyon, chez Mme *Buinand*, née *Bruyset*, libraire. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire (1810).

Il semblerait, au premier coup-d'œil, qu'il n'y a point de métier plus commode que celui d'historien, et qu'il ne s'agit pour cela que d'avoir de la mémoire et une plume. Cependant les Grecs, les Latins, les Italiens, les Anglais, les Allemands, les Français, ont moins d'hommes illustres en ce genre de littérature que dans la plupart des autres genres; les histoires nationales surtout, offrent des difficultés qui demandent les forces d'un Hérodote, d'un Thucydide, d'un Tite-Live, d'un Robertson, en sorte qu'une entreprise de ce genre doit paraître d'autant plus difficile à mettre à chef qu'elle aura été plus méditée : aussi avons-nous tremblé pour M. Dampmartin, mais seulement avant de l'avoir lu. S'il suffisait de raconter les faits, tout le monde, à l'époque où nous vivons, serait à-peu-près au même point; mais il y a trois conditions auxquelles tout historien est également tenu, quoique tous ne les remplissent pas également; c'est de dire la chose, la manière et la raison; c'est de montrer les événemens qu'il raconte comme indissolublement enchaînés entre eux, comme produits par ce qui les précède, comme produisant ce qui les suit, comme influant sur ce qui les accompagne. Ce n'est point encore assez d'avoir parlé des événemens, si l'on ne parle aussi des hommes qui peuvent y avoir contribué,

Digitized by Google

soit comme donnant le mouvement, soit comme le recevant et le communiquant à leur tour. Il faut peindre leur caractère, celui de leur nation, celui de leur siècle; enfin il faut tout expliquer sans tout dire, ne rien omettre de nécessaire, ne rien ajouter d'inutile, et se faire un vrai scrupule d'exposer son lecteur à porter de faux jugemens.

Ces choses tiennent presqu'en totalité à l'instruction, au discernement, au talent de l'historien; mais il en reste toujours une part plus forte qu'elle ne paraît d'abord, qui tient à son caractère; car la justice est toujours rare, toujours méritoire, même envers les morts. Ce bon jugement qui naît de la modération, qui annonce la probité, qui inspire la confiance, est un des premiers attributs de M. Dampmartin, et l'honnête homme exercé dans l'art d'écrire, le *vir bonus dicendi peritus* se montre à chaque page de son livre.

Mais, dira-t-on, toutes les histoires des anciens tems sont écrites; on les sait par cœur, et il faut attendre de nouveaux faits pour écrire de nouveau; d'autant plus que nous sommes à une époque où ils ne se font point attendre, et où leur importance est encore plus frappante, s'il est possible, que leur abondance; car, s'il est vrai que le passé, comme on l'a tant répété, soit le tableau de l'avenir, on peut dire, sous beaucoup de rapports, que chez nous il était à peine la miniature du présent.

M. Dampmartin a sûrement au moins aussi bien senti ces embarras que nous pouvons nous les figurer; mais il avait en même tems un autre projet que de conter pour conter: il savait que le premier devoir de l'homme qui écrit l'histoire, ou sur l'histoire, c'est de faire entrer, s'il le peut, quelque chose de plus, sinon dans la mémoire, au moins dans la raison du commun des hommes, et que, dans cette vue, il doit s'attacher à quelque maxime fondamentale dont la vérité n'aurait été jusque-là point assez reconnue, et l'établir plus que jamais dans les esprits, en nous la prouvant par le témoignage des siècles, et en nous y conduisant par la route du passé vers l'avenir.

Digitized by Google

Cette théorie qui mériterait sans doute une discussion dont ce n'est pas ici la place, M. Dampmartin vient de la réaliser dans son livre de *la France sous ses rois*. Le but de l'auteur était de prouver, par la filiation des événemens qui, depuis quatorze cents ans, ont amené pour nous l'état présent des choses, par les alternatives de force et de faiblesse que la France a éprouvées sous ses monarques, et, s'il est permis de parler ainsi, par les phases de la monarchie; c'était, disons-nous, de prouver qu'il faut qu'un roi de France n'oublie jamais qu'il est le chef d'une nation essentiellement guerrière; que, s'il n'est pas guerrier, il devient étranger à ceux qu'il gouverne; que s'il persiste, il en imposera toujours moins, et qu'enfin (ce sont les propres termes de l'auteur) *un roi de France brise son sceptre le jour qu'il dépose son épée*. Maxime qui acquerra tous les jours plus d'évidence, et qui, mieux connue, mieux suivie, aurait été dans tous les tems et doit être à jamais le palladium de la monarchie. Il est bon, en effet, que chacun voie dans l'épée du monarque l'instrument tutélaire de la tranquillité nationale; il est bon qu'on y voie un préservatif tout puissant contre les atteintes à l'autorité, que les gouvernés même ont autant d'intérêt que les gouvernans à maintenir dans sa plénitude; il est bon qu'on y voie un obstacle insurmontable contre la renaissance des factions, contre les entreprises étrangères, les discordes civiles, les inquiétudes, les jalousies, les ambitions que la seule vue de ce glaive pacificateur intimide et paralyse: car ce n'est surement point l'épée d'un Cambyse, d'un Charles XII, que M. Dampmartin propose d'unir indissolublement au sceptre, mais celle d'un Henri IV, d'un Frédéric; une épée qui en écarte d'autres, qui brille d'assez loin pour effrayer la malveillance étrangère, et qui dans l'intérieur annonce aux turbulens qu'ils n'ont plus rien à prétendre, aux hommes tranquilles qu'ils n'ont plus rien à craindre.

Lorsqu'un pareil but est une fois bien présent à l'esprit d'un historien, on conçoit aisément qu'il deviendra comme un point central vers lequel toutes les lignes de son plan se dirigeront, que tous les grands événemens,

Digitized by Google

et jusqu'aux faits particuliers, viendront en quelque sorte se ranger d'eux-mêmes à l'appui de la maxime dominante, que chaque page fournira de nouvelles preuves, et qu'alors un historien, même en répétant ce que tous ses lecteurs croient savoir depuis leur enfance, pourra trouver encore le secret de paraître neuf sans cesser d'être vrai. En effet, tous les objets possibles ont tant et tant de faces qu'ils peuvent toujours en offrir une nouvelle; leurs formes, leurs proportions, leurs dispositions varient suivant la place dont nous les considérons; le moment même où nous les regardons les change encore à nos yeux; ce qui était éclairé avant midi paraît après midi dans l'ombre; chaque heure de la journée a de plus un rayon dominant que les peintres ainsi que les opticiens savent observer, et qui répand plus ou moins sa teinte sur tout ce qu'il éclaire. Or, ce que les objets sont pour le peintre dans l'étendue, les événemens le sont dans la durée pour l'historien. Il promenera donc d'avance un coup-d'œil rapide sur leur ensemble; il en examinera tous les détails, tous les rapports, et choisira son point de vue, observant de ne montrer que ce qu'il voit d'où il regarde, et de ranger en quelque manière tout ce qui s'offre à sa pensée sous les lois d'une savante perspective. Voilà comme nous avons depuis long-tems imaginé qu'il était possible de rajeunir les histoires les plus connues, et la lecture de M. Dampmartin nous a confirmé dans notre opinion.

Le plan de toutes les histoires possibles est, à proprement parler, toujours tout fait; le tems s'en est chargé, et l'ordre des événemens appartient désormais à la nécessité : l'écrivain, à vrai dire, n'y peut rien; mais souvent une foule d'événemens signalent à-la-fois la même époque : l'historien ne peut les conter tous, et encore moins les conter tous à-la-fois : c'est à lui à se décider entre deux partis à prendre, ou de montrer les choses en masse pour faire un plus grand effet, ou de s'arrêter seulement à quelque partie essentielle, à quelque chose de remarquable qui fera juger du reste, *ab uno disce omnes;* ou, s'il veut entrer dans les détails, que ce soit

Digitized by Google

avec finesse, avec sobriété, avec discernement, et surtout qu'il ne dise pas tout, de peur qu'on ne lise rien.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Mais qu'il fasse un choix judicieux, comme un habile élagueur qui, entre beaucoup de pousses inutiles, sait réserver la branche à fruit. Il se rencontre cependant quelquefois, dans le cours des choses, des réunions, j'ai pensé dire des groupes de faits, dont la complication, la confusion même fait le principal intérêt. Laissez-les comme ils sont, dirais-je à l'écrivain; n'entreprenez pas d'expliquer ce qui est inexplicable, et consolez votre lecteur de son embarras en vous montrant aussi embarrassé que lui.

Le plan de M. Dampmartin exigeait d'abord un coup-d'œil jeté au loin en arrière, vers l'époque tumultueuse de notre antique origine; mais quel flambeau percera jamais de pareilles ténèbres à une telle distance, et que de voiles à lever pour découvrir le géant au berceau! Ce n'est cependant point sans une grande curiosité que nous remonterions, s'il était possible, (même tout intérêt de famille à part), jusqu'à l'enfance barbare de la nation la plus polie du globe : mais ces tems, par là même qu'ils sont barbares, sont obscurs; plus on se battait, moins on écrivait, et malheur encore au petit nombre qui aurait su écrire! On dirait, en effet, que la barbarie des nations a la conscience d'elle-même, et que si elle brave les yeux des contemporains, elle craint du moins ceux des générations à venir. C'est pourquoi elle décourage, elle méprise, elle persécute les lettres, et s'en fie à l'ignorance publique pour la cacher aux regards de la postérité.

En lisant le peu de soi-disant écrivains que M. Dampmartin a pû consulter sur les plus anciens titres de la nation française, on reconnaît que notre origine touche aux premiers commencemens de la décadence du grand empire, et que nous descendons de deux souches bien distinctes, les Francs et les Gaulois. Les Francs étaient les plus braves, les plus turbulens, les plus superbes des peuples révoltés contre Rome, et les Gaulois alors les

Digitized by Google

plus éclairés, les plus civilisés des peuples qui lui étaient restés soumis : en sorte qu'à voir ce contraste dont on pourrait encore discerner quelques vestiges dans le caractère du Français, il paraîtrait que les premiers auraient pu fournir la ligne masculine de notre généalogie, et les seconds la ligne féminine.

Nos premiers chefs ont été trop vagabonds pour que l'histoire ait pu les suivre dans toutes leurs courses, et ce n'est, à proprement parler, qu'à dater de Clovis que commence la monarchie française. Clovis est un aussi grand homme que la férocité de cet âge le lui a permis. Nous lui devons en grande partie ce que nous avons été pendant long-tems, et il a même influé sur ce que nous sommes aujourd'hui. M. Dampmartin nous peint avec de vives couleurs le désordre, la confusion, l'aveuglement, le délire de ces tristes siècles où l'épée faisait et défaisait tout. Vous y démêlerez par-ci par-là quelques grands caractères, mais à de trop longs intervalles, et partout la barbarie est la plus forte. Cependant on voit avec une sorte de consolation, sous le règne même de Clovis et de ses premiers successeurs, que la raison ne disparaît jamais tout-à-fait d'entre les hommes, qu'elle triomphe de tout ce qu'ils font pour l'éteindre, et que, lorsqu'elle ne peut rien sur le présent, elle travaille pour l'avenir.

En effet, pendant que la Gaule et la Germanie étaient en proie à des calamités toujours subites et toujours renaissantes, pendant qu'on ne reconnaissait pour vertu que le courage, et que la perfidie pour politique, une prévoyance salutaire concevait déjà la bonne idée de donner quelque stabilité à l'ouvrage du hasard. On faisait des lois, on établissait des formes, on convenait d'un ordre de choses, on divisait des pouvoirs, on fixait des droits, on consultait les vœux particuliers, on les réunissait en volonté générale, on assurait la transmission du sceptre; et de tant et tant de pièces difficiles à bien ajuster, on construisait l'édifice encore irrégulier de la monarchie. Cependant les choses se soutiennent tellement quellement sur ces bases, encore mal assurées, pendant quelques règnes plus signalés par de grands

Digitized by Google

crimes que par de hauts faits; et toujours troublés, souvent abrégés par des trames odieuses et des guerres de famille, plus cruelles encore que toutes les guerres civiles :

Plus quàm civilia bella.

Aussi les rois trop prompts à se succéder laissaient-ils d'ordinaire le trône à des enfans que leurs tuteurs entretenaient dans l'imbécillité, et qui finissaient par n'en pas sortir.

Ce n'est pas qu'on ne distingue, et particuliérement vers la fin de cette saison nébuleuse de notre histoire, des hommes d'un grand caractère et d'une habileté peu commune : mais ces hommes sont presque tous des maires du palais, qui d'abord serviteurs, ensuite tuteurs, bientôt maîtres des rois, sont devenus leurs successeurs; car déjà, depuis plusieurs règnes, sous prétexte de les soulager du poids des affaires, ils ne leur laissaient rien à faire, et c'est sur-tout en détachant ainsi l'épée du flanc de leurs maîtres indolens, qu'ils ont fini par les débarrasser de leur sceptre. Ainsi disparut la première race de nos rois, conformément à la maxime posée dès les premières pages du livre, *qu'un roi de France brise son sceptre le jour où il dépose son épée.*

La seconde dynastie commence sous de brillans auspices, et paraît annoncer une suite de vrais rois. Le premier qui se présente sur la scène est ce Pépin-le-Bref que Charles Martel peut avouer pour son fils, et que Charlemagne peut reconnaître pour son père; et ce règne, marqué par l'habileté jointe au courage, rappelle celui de Philippe qui prépare les merveilles d'Alexandre. Mais que ces momens d'orgueil ont été courts pour nos ancêtres! Semblable à une mère épuisée par un enfantement prodigieux, cette seconde race royale ne produit plus après Charlemagne aucun rejeton digne d'en soutenir le nom, ou même d'en rappeler le souvenir. On a pu dire alors, et pendant bien des siècles de suite, que la nature l'avait fait, et qu'après elle en avait brisé le moule. M. Dampmartin prend plaisir à nous étonner de tous les prodiges qu'a faits cet homme extraordi-

Digitized by Google

naire, dont l'éloge est resté, depuis tant de siècles, comme incrusté dans son nom; mais au moment de rassembler, suivant l'usage des panégyristes, tous les rayons de sa gloire en un faisceau, il feint d'être effrayé de l'entreprise, et se borne à faire observer le peu d'ombres qu'il croit apercevoir au milieu de tant d'éclat. C'est donc la critique de Charlemagne qu'il entreprend, certain que moins il trouve à dire dans ce sens, plus il laisse à penser dans l'autre. L'accusation se borne à trois chefs que nous allons exposer, pour essayer après d'y répondre.

Premier chef. Les bienfaits énormes prodigués au clergé, à la suite de ceux dont le roi Pépin l'avait déjà comblé. « La sagesse eût demandé, suivant l'auteur, que » le clergé restât décoré de ces marques extérieures qui » commandent la vénération des peuples, mais qu'il fût » avec une prudente mesure dépouillé des moyens de » s'emparer d'une prépondérance dangereuse. » A cela nous répondons que les suites ne prouvent point contre les commencemens; que s'il s'agissait de donner une grande considération au clergé, le vrai moyen c'était de l'enrichir, parce qu'à peu d'exceptions près, les pauvres ne respectent pas les pauvres, et que les riches les méprisent. Ajoutons que les bienfaits du monarque ne pouvaient pas mieux s'adresser qu'aux seuls hommes qui fussent de son tems un peu initiés à la science et à la vertu. Observons encore que les ecclésiastiques étaient les seuls conseillers des peuples, et qu'il était d'une bonne politique de faire à tout prix cause commune avec le pape et les évêques, pour associer l'obéissance des sujets avec la soumission religieuse.

Second chef. « L'élévation de la charge de connétable » au dessus de ses fonctions primitives, qui a donné par » la suite à ces officiers les moyens de s'agrandir encore » au point de causer à la cour de fréquentes inquiétudes. » Mais M. Dampmartin doit savoir mieux que personne, par l'histoire même dont il a fait une étude si profonde et si utile, que les grands rois peuvent, sans danger, faire d'aussi grands officiers qu'ils voudront, au lieu que tout est à craindre pour la faiblesse. Ce n'est

Digitized by Google

pas ce que le plus fort accorde au plus faible qui peut nuire en pareil cas, c'est ce que le faible cède au fort.

Troisième chef. Charlemagne ne prépara-t-il pas le déclin et la chute de sa famille quand « au lieu de former » une seule masse de ses Etats héréditaires et de ses » conquêtes, il prit les titres distincts d'empereur des » Romains, de roi des Français et de roi des Lombards? » Mais quoique Charlemagne ne se doutât sûrement pas qu'il aurait des monstres ou des pygmées pour successeurs, il savait néanmoins très-bien que ses descendans ne seraient pas aussi grands que lui, et que de longtems il ne se trouverait une main assez ferme, assez adroite pour mener comme lui tant de nations de front; il prévoyait donc des partages; et voulait prudemment qu'ils fussent faits d'avance afin d'éviter, s'il se pouvait, les discussions armées.

Mais aussi quel déplorable tableau que celui des successeurs de Charlemagne! alors qu'il s'éteignit, les ténèbres s'épaissirent : plus il avait élevé sa monarchie, plus honteux en fut l'abaissement; les crimes se joignirent aux erreurs, et le pauvre peuple en porta la peine. *Plectuntur Achivi.* Les fléaux du ciel, comme d'accord avec les invasions des barbares, hâtèrent la ruine de la France. Elle était préparé de longue main, et par l'accroissement rapide de la puissance des vassaux, et par l'augmentation continuelle des richesses et des prétentions du clergé, mais sur-tout par le manque total de force repressive, où l'ignorance, l'imbécillité, la pusillanimité, avaient réduit les héritiers du plus fier, du plus habile et du plus redouté des potentats; et, comme une tour minée dans ses fondations par ceux qui devraient la défendre, cette seconde dynastie s'écroule ainsi que la première, prouvant à son tour *qu'un roi de France brise son sceptre en déposant son épée;* car l'épée des rois est dans leur courage, et des hommes assez faibles pour morceler continuellement leur domaine, et pour se dessaisir à chaque instant d'une nouvelle portion de leur autorité, ne retiendront jamais de quoi regagner ce qu'ils ont perdu, ni même de quoi conserver ce qu'ils ont gardé.

Ne faisons pas un reproche à notre auteur de n'avoir

Digitized by Google

consacré qu'une petite partie de son travail aux deux premières races de nos rois. Non-seulement dans cette période les faits manquent à l'historien, mais sur le petit nombre de ceux qui nous sont transmis, la confiance manque aux autorités; il serait donc plus que superflu de beaucoup s'étendre sur ce qu'il est impossible de bien connaître, et l'on n'aimerait pas à se promener long-tems par le brouillard.

La troisième race offre à M. Dampmartin un champ plus vaste, plus cultivé, plus rapproché, où il trouvera moins d'incertitudes, plus de points de remarque, et des guides plus sûrs. Ce sera pour nous la matière d'un nouveau travail, et nous terminerons celui-ci par quelques citations qui mettront le lecteur à portée de juger par lui-même, plus sûrement que d'après nous, du style de cet ouvrage important, ainsi que de l'esprit dans lequel il a été composé.

En parlant des Gaulois sous Clovis: « Ce n'étaient » plus ces hommes que César, animé du désir d'abattre » ses rivaux et de renverser le gouvernement républicain, » combattit dix années de suite avant de les soumettre, » et qu'il reconnut les ennemis les plus propres à rendre » ses soldats invincibles. Dans le cinquième siècle, les » Gaulois, jadis si fameux, étaient méconnaissables; ils » négligaient l'exercice des armes; au lieu d'arsenaux et » de champs de Mars, leurs villes offraient des écoles de » rhéteurs, des bains somptueux et des spectacles lascifs. » L'imitation servile du peuple conquérant, qui n'est » chez les vaincus qu'une recherche de la flatterie, dé- » gradait leur caractère national; ils altéraient jusqu'à leur » nom propre, et s'infectaient des vices d'une nation qui » substituait à la grandeur la plus imposante la cor- » ruption la plus profonde; pour prix d'une soumission » qui les avilissait, ils s'entendaient dire avec complai- » sance, *que les Gaulois étaient les plus polis d'entre les* » *barbares*. Aussi plusieurs maîtres se disputaient-ils » leur possession comme celle d'un vil troupeau. »

Au sujet de l'invasion des Normands. « Elevés sur » une terre hérissée de rochers, endurcis par un climat » rigoureux, habitués à combattre les animaux féroces

Digitized by Google

» de leurs immenses forêts, ils étaient zélateurs enthou-
» siastes d'une religion qui remplissait l'imagination
» d'idées sombres et pénétrait l'ame d'un fanatisme ar-
» dent, dont leur divinité suprême recevait le nom
» d'*incendiaire*, d'*ami de la désolation* et de *père du car-*
» *nage*. Le sang des prisonniers et celui des criminels
» arrosaient ses autels, la guerre était la plus précieuse
» offrande que les hommes pussent lui consacrer; le bu-
» tin dédommageait des fatigues, le fanatisme éloignait
» l'idée du danger, et l'attente de jouissances délicieuses
» dans une autre vie, dépouillait la mort de ses horreurs.
» Les prêtres, par leurs exhortations et leurs promesses,
» faisaient éclore le courage de l'enfance, ils enflammaient
» l'ardeur naturelle à la jeunesse, soutenaient la vaillance
» de l'âge mûr, et réchauffaient le froid de la vieillesse.
» Une poésie mâle et mélancolique animait encore le
» zèle des guerriers : sur le champ de bataille les rois
» entonnaient des hymnes qui n'étaient interrompus
» que par les cris de la mort ou par les chants de la
» victoire, etc. »

Finissons par le tableau déchirant de l'intérieur de la France pendant les guerres particulières que Charlemagne avait condamnées, et qui reparurent plus funestes que jamais sous ses successeurs : « La perversité des
» hommes a rarement effrayé la terre par le spectacle
» d'une aussi terrible désolation. Le droit de la force
» domina seul avec autant de fureur que d'inconséquence.
» Les cris de l'opprimé, les plaintes de l'innocent et les
» soupirs du malheureux furent impitoyablement repous-
» sés. Tout château devint un fort, tout village une
» place de guerre, tout bois un lieu d'embuscade, toute
» plaine un champ de bataille, toute la France enfin,
» un théâtre de brigandage, de rapines et de meurtres;
» les instrumens des arts, ceux mêmes de l'agriculture,
» furent transformés en armes meurtrières, etc., etc. »

Ce peu de citations n'annonce pas seulement un historien, mais même un peintre d'histoire.

BOUFFLERS.

Digitized by Google

ÉLÉONORE, ou LES BEAUX YEUX,

RÉCIT DE HENRI DE P., A TRENTE-CINQ ANS.

(SUITE DE L'AVEUGLE (1).)

CINQ années s'étaient écoulées, et je n'avais point oublié Sophie; aucune autre idée de bonheur ne s'était présentée à mon esprit; aucune autre femme n'avait fait sur moi une impression assez vive pour effacer celle de l'intéressante aveugle. Ce sentiment était entretenu par celui de Charles; il était toujours au premier moment de son enthousiasme, et ses lettres n'étaient que la répétition ou le commentaire de celle qu'il m'écrivit en m'annonçant son mariage. Il m'arrivait quelque chose de singulier avec cette correspondance; lorsque ses lettres tardaient trop long-tems, j'éprouvais une impatience extrême de les recevoir, cette idée me poursuivait sans cesse; j'envoyais au bureau des postes avant qu'il fût ouvert, j'étais d'une humeur affreuse s'il n'y en avait point; et lorsqu'on m'en apportait une, je ne pouvais me résoudre à la lire, et je la laissais quelquefois des jours entiers sur ma table sans l'ouvrir; la couleur du cachet m'assurait que Sophie vivait encore, et c'était, ce me semble, tout ce que je désirais de savoir. Lorsqu'enfin honteux de ma faiblesse, je l'avais ouverte, au bout de quelques lignes je la rejetais avec dépit, en disant: « Sophie, toujours Sophie! je suis le plus heureux des » hommes! » Il m'a répété mille fois cette phrase; eh bien! tant mieux; je le sais de reste, il me l'a tant écrit; n'a-t-il donc rien autre chose à me dire? Et s'il ne m'avait parlé ni de sa Sophie, ni de son bonheur, j'aurais aussi pensé: n'a-t-il donc rien de plus intéressant à me dire?

Fatigué cependant de ces contrariétés, de cette constance inutile, de ce sentiment qui décolorait ma vie, je cherchais à me persuader qu'il existait plus dans l'imagination que dans le cœur. « Comment est-il possible, me disais-je alors, que je croie aimer une femme que je n'ai vue qu'une heure en ma vie? Une femme aimable il est vrai, mais privée cependant du charme de ces deux miroirs magiques, qui réfléchissent tous les mouvemens de l'ame et du cœur, où l'amant et l'époux peuvent lire à chaque instant qu'ils sont

(1) Mercure du 24 février 1810.

Digitized by Google

aimés, sans que la bouche ait besoin de le prononcer. Non, non, m'écriai-je, Charles veut soutenir la gageure; il n'est point aussi heureux qu'il prétend l'être, et peut-être dois-je plutôt le plaindre que l'envier. De combien de plaisirs l'infirmité de sa compagne doit le priver! quelle obscure tristesse elle doit répandre dans l'intérieur de leur vie! Jamais ne rien voir ensemble, jamais n'être frappés au même instant par ces impressions agréables et rapides que fait éprouver la vue d'un objet nouveau; et combien il en est dont Sophie, avec toute son intelligence, ne peut pas se former d'idées, et qu'il doit être impossible de lui faire comprendre! Je suppose même que ses autres sens si bien organisés, et dirigés par son esprit et son cœur, suppléent à celui qui lui manque, ne peut-elle pas les perdre? Est-elle à l'abri d'un nouvel accident? Si, par exemple, elle perdait l'ouie, quel moyen de communication resterait-il avec elle? Sophie vieillira du moins, elle perdra sa fraîcheur et ses charmes, cette physionomie céleste n'exprimera plus rien, ce sourire enchanteur ne sera plus qu'une grimace, et ses yeux, ce trait qui survit à tous les autres, et qui atteste qu'on a été belle, lorsqu'on ne l'est plus, ses yeux lui manqueront alors doublement, et sa vieillesse sera bien plus complette et plus rapide que celle d'une autre femme, tandis que pour son malheur rien ne vieillira pour elle. Et si son cœur reste jeune encore (ce qui n'arrive que trop souvent), elle éprouvera le tourment d'aimer seule et de ne plus être aimée; elle attribuera peut-être à l'indifférence, la froideur qui sera la suite de l'âge; elle sera malheureuse, son caractère s'aigrira, elle rendra son mari malheureux. —Non, je ne comprends pas que j'aie pu désirer une femme dont le regard n'aurait jamais pu me dire, *je t'aime*, ni me rappeler que je l'avais aimée; qui n'aurait pu ni me chercher au milieu d'une foule, ni me suivre quand je m'éloigne, ni s'animer quand je reviens, où je ne pourrais lire ni tendresse, ni courroux, ni crainte, ni bonheur, et dont les yeux sont éternellement couverts d'un voile que l'amour même ne peut soulever.

Mon imagination, comme on le voit, avait pris le galop en sens contraire. Il faut tout avouer, je faisais ces sages réflexions en revenant d'un bal où mon inquiétude m'avait entraîné. Depuis trois semaines je n'avais point de lettres de Charles, et j'avais voulu essayer si le plaisir, ou plutôt le bruit, m'empêcheraient de chercher sans cesse toutes les raisons possibles de ce silence. Pendant quelque tems je

Digitized by Google

fus plus fatigué que distrait, et plus d'une fois en voyant ce mouvement, cette agitation, je pensais en moi-même combien je serais plus heureux sous le berceau de feuillage à côté de la tranquille Sophie, combien sa voix douce et mélodieuse, célébrant les beautés de la nature, dirait plus de choses à mon cœur, que cette musique gaie et bruyante, qui m'étourdissait sans arriver jusqu'à lui. Cependant l'air d'une valse en ton mineur me parut charmant, quelque chose m'y rappelait l'hymne de Sophie. Je ne pus m'empêcher de me mêler aux danseurs, et promenant mes regards autour du salon pour choisir une danseuse, je rencontrai les plus beaux grands yeux bruns que j'eusse vus de ma vie. Ils étaient fixés sur moi : je m'en approchai; la danse m'obligea à faire un détour. Les deux beaux grands yeux bruns me suivirent; ils se baissèrent en rencontrant les miens; l'ombre d'un double rang de paupières noires se dessina sur des joues doucement colorées. Dans cette attitude la jeune personne me rappela Sophie, à qui d'ailleurs elle ne ressemblait pas du tout; mais il fallait bien trouver quelque rapport entre elles pour m'expliquer à moi-même ce qu'aucune autre femme ne me faisait éprouver. J'allai lui offrir d'être son partner pour la danse; ses yeux se relevèrent, et je ne pensai plus du tout ni aux cils noirs qui marquaient la place de ceux de Sophie, ni à la musique de son hymne; je ne m'occupai que de ma belle danseuse; ses yeux avaient une expression si douce, si éloquente, qu'avant la fin de la soirée, je ne pouvais plus comprendre qu'il fût possible de plaire sans deux grands yeux bruns bien ouverts.

Le lendemain je n'envoyai pas mon domestique à la poste, mais, dès que je fus levé, j'allai moi-même chez un ami, m'informer du nom et de la demeure de la belle aux yeux bruns. J'appris qu'elle s'appelait Eléonore de M**, que ses parens n'existaient plus, et que son tuteur, qui habitait notre ville, l'avait fait venir de sa pension, et désirait fort de l'établir. Lors que je rentrai chez moi, le facteur y avait apporté une lettre de Charles; je l'ouvris tout de suite, et je la lus très-paisiblement d'un bout à l'autre; je souris à son éternelle phrase : « Je suis le plus » heureux des hommes. » Grand bien te fasse! pensais-je, mais je ne t'envie plus ce bonheur. Le soir même j'eus celui de rencontrer Eléonore à la promenade; lorsque je m'approchai, je vis dans ses yeux du plaisir et une sorte de triomphe. « Vous voyez, dit-elle aux personnes de sa société, que c'est bien M. de P..... Je vous ai vu arriver du bout

Digitized by Google

bout de l'allée, et je vous ai reconnu avant que personne pût vous distinguer; j'ai la vue si bonne que je me trompe rarement. — Si vos yeux sont aussi bons qu'ils sont beaux, lui répondis-je, vous devez en effet avoir une vue charmante.

J'abandonne la beauté de mes yeux, dit-elle en riant; il y en a beaucoup qui l'emportent sur les miens, ma foi, aussi pour la bonté; je vois tout, rien ne m'échappe, et tout m'amuse. Je ne cache point que j'éprouve une véritable jouissance d'amour-propre, lorsque j'ai vu ou découvert ce que d'autres ne voient pas, ou voient mal; ce degré de perfection de plus à l'un de mes sens flatte mon orgueil. Herschel est moins fier peut-être de découvrir un nouveau monde avec son grand Télescope, que je ne la suis quand avec mes yeux seulement, je vois un des satellites de Jupiter, ou l'une des étoiles qui composent la voie lactée. Je souris et je soupirai: je me rappelai que Sophie m'avait dit à-peu-près la même chose à-propos de son aveuglement, et du plaisir des difficultés vaincues; tant il est vrai que l'amour propre des femmes trouve toujours des motifs d'être content!

Les yeux perçans d'Eléonore eurent bientôt lu dans les miens ce qu'elle m'inspirait, et ne tardèrent pas à me dire qu'elle n'y était point insensible. Notre roman ne fut pas long: je lui fis un jour ma déclaration dans les formes, elle sourit en me disant: « Il y a long-tems que *j'ai vu* que vous me diriez cela. » — Et avez-vous découvert que je serais écouté, lui dis-je en prenant sa main? Elle ne la retira pas, ses yeux se chargèrent de la réponse; j'y lus avec transport mon bonheur, et bientôt nous fûmes d'accord: j'étais un parti sortable pour elle, *elle vit* que je lui convenais à tous égards; ni elle, ni son tuteur ne firent d'objections, et nous ne tardâmes pas à nous unir pour la vie. A mon tour je pus écrire à Charles: « Et moi aussi je suis le plus heureux des hommes! » Mon Eléonore a les plus beaux yeux du monde, mais ces » yeux ne voient que moi dans l'univers. »

Charles me répondit par le courrier suivant:

« Je te félicite de ton bonheur; puisse ton Eléonore, avec » ses beaux yeux, voir aussi bien que ma Sophie! »

Ma femme rit de ce souhait, et moi aussi; nous avions tort tous les deux. Lorsqu'on voit tout, on court le risque d'avoir bien plus de peines que de plaisirs, et je ne sais pas à-présent s'il ne vaut point mieux ne rien voir, que de trop voir.

L.

Digitized by Google

Je n'ai pas parlé de la figure de Charles ni de la mienne. On peut conclure de mon silence sur un sujet aussi important, que nous n'étions beaux ni l'un ni l'autre, et on ne se trompera pas; mais nous n'étions pas laids non plus, nos traits n'avaient rien de remarquable ni en bien ni en mal; nous étions bien faits, jeunes, vigoureux, que faut-il de plus à des hommes? Charles était grand, et taillé en force; il avait les yeux et les cheveux très-noirs, le teint brun, et les traits assez prononcés; rien n'annonçait dans son extérieur son caractère naturellement doux et calme. Mais Sophie, le jugeant seulement sur ce caractère, s'était fait de toute la personne de son mari un idéal de beauté tel que celui qu'on suppose aux anges, et elle le vit toujours ainsi dans son imagination, quoiqu'il fût difficile de ressembler moins à un ange, tels que les peintres nous les représentent, avec des formes sveltes, des teints transparens, et des cheveux blonds bouclés; mais qu'importe? il avait tout cela pour sa Sophie, et il n'en voulait pas davantage.

J'étais au contraire élancé, mince; mes cheveux étaient blonds, et mes yeux bleux; mais je n'en ressemblais pas plus à un ange; j'avais quelques traces de la cruelle maladie dont on oubliera jusqu'au nom, grace à la vaccine, qui n'était pas connue alors; il me manquait une dent, cassée par accident dans ma jeunesse. Eléonore eut bientôt découvert ces irréguliarités; grâce à la perfection de sa vue, elle prétendit que mon nez, que je croyais le plus beau de mes traits, ne formait pas tout-à-fait la ligne perpendiculaire; de plus ses beaux yeux bruns n'aimaient que leur teinte, et mes pauvres petits yeux bleux-clairs devinrent l'objet continuel de ses plaisanteries.

Je l'avais conduite à une charmante campagne où je passais toujours la belle saison; malgré tous mes soins pour mettre en ordre cette jolie retraite, elle se ressentait sans doute de n'avoir pas été habitée par une femme; les yeux perçans de la mienne eurent bientôt découvert une foule de choses qui y manquaient et dont je ne m'étais jamais aperçu. Ce fut bien pis lorqu'elle vit le salon! J'y avais mis un très-joli papier neuf du goût le plus nouveau, mais malheureusement il était lilas, ma femme était brune; elle prétendait qu'au milieu de tout ce lilas, elle était horriblement changée, que cette couleur lui était contraire, lui faisait mal aux yeux, qu'elle ne pouvait exister que dans un salon petit jaune; il fallut bien céder et tout changer jusqu'à l'ameublement. Il en fut de même de

Digitized by Google

beaucoup d'autres objets qui blessaient son goût ou sa vue. Je n'ai jamais connu de passion aussi décidée pour la perfection en tout. Pendant quelque tems j'en fus enchanté; j'avais une sorte de respect pour ce goût si pur, si délicat, qui ne pouvait supporter aucun défaut, aucune irrégularité; mais tout a ses inconvéniens même la perfection; je ne tardai pas à en être fatigué et à prévoir que j'en serais bientôt ruiné. Elle est rare, la perfection! on n'y arrive pas tout d'un coup; il faut en approcher le plus qu'on peut, doucement et par gradation, et ma difficile Eléonore n'était guère contente qu'un ou deux jours de ses essais. Voilà qui est parfait, me disait-elle toujours après quelque emplète, ou quelque arrangement nouveau; comment ne m'en suis-je pas avisée plus tôt? Mais dès le lendemain elle avait vu ou dans un magasin, ou dans le journal des modes, quelque chose de plus parfait encore, et ses yeux ne pouvaient plus supporter ce qui lui paraissait si charmant la veille. Ce n'est pas ma faute, me disait-elle, si j'ai une délicatesse de goût, de vue, et un idéal de vrai beau, qui me donne, je l'avoue, une espèce d'aversion pour tout ce qui n'est pas parfait.

Aversion, ma chère Eléonore! c'est bien fort, et je suis donc bien malheureux, moi si loin d'être parfait, et que vous ne pouvez pas changer comme un meuble ou une parure? Elle rougit, vint m'embrasser et me dit avec beaucoup de grâce, que lorsque le cœur était content, le goût et les yeux l'étaient sans doute aussi, qu'on ne voyait plus les défauts de ceux qu'on aime. « Les vôtres sont si légers, ajouta-t-elle, que toute autre femme ne les aurait pas remarqués, mais vous savez que je vois tout et que rien ne m'échappe: du reste, je vous jure que je les avais oubliés, que je ne les vois plus et que je ne voudrais rien changer à mon Henri. »

Mon Eléonore était vraiment bonne et sensible, elle avait plusieurs qualités attachantes, et si elle avait été aveugle comme Sophie, je ne doute pas qu'elle n'eût fait mon bonheur: je l'aimais passionément, et quand je regardais ses yeux si beaux, si expressifs, je leur pardonnais d'être si perçans et si difficiles; quand elle voulait être aimable, et il ne tenait qu'à elle de l'être beaucoup, je lui pardonnais de commencer toujours par me dire lorsqu'elle rentrait chez elle: *Mon ami, j'ai vu*, etc., etc. Mais j'en vins enfin à ne pouvoir pas plus supporter cette phrase, qu'elle ne supportait les imperfections de tout genre. Je n'étais donc pas complètement heureux, mais qui peut se vanter de l'être? Le

Digitized by Google

bonheur de Charles n'avait pas non plus été sans mélange; sa chère Sophie lui avait donné deux fils, dans les trois premières années de leur mariage. L'aîné, nommé Julien, s'élevait à merveille; le second, appelé Victor, enfant d'une belle espérance, eut le malheur d'être asphyxié quelques mois après sa naissance, par du charbon allumé; les soins de son père le rendirent à la vie, et on ne s'aperçut pas d'abord de l'effet de cet accident causé par la négligence d'une Bonne; mais il avait affecté l'organe de l'ouie au point qu'il fut entiérement détruit, et qu'il devint impossible d'apprendre à parler à ce malheureux enfant. La cécité de sa mère, en lui ôtant tout moyen de communication avec ce petit être, doubla son malheur, et en fit une affliction véritable, qui empoisonnait toutes les autres jouissances de ses dignes parens. Enfin Dieu eut pitié d'eux et du pauvre enfant, et le retira à lui dans sa cinquième année. Sophie le pleura beaucoup, car c'était son fils; mais l'idée des privations qu'il aurait eues, du bonheur certain dont il jouissait, la consola: sa résignation fut récompensée; elle eut une fille, qu'elle souhaitait passionnément, et qui, d'après leur désir et mon nom, porta celui d'Henriette.

Eléonore devint mère aussi, et j'osai me flatter que ce sentiment si doux suffirait à son cœur, qu'elle ne chercherait plus qu'à perfectionner son enfant. Dans cette espérance je supportai sans murmurer toutes les visions et toutes les fantaisies d'une grossesse qui fut assez pénible; mais elle voyait en perspective un fils qu'elle désirait beaucoup, et cet espoir lui fit tout supporter.

Un projet vague d'union avec le fils de Charles et de Sophie, qui avait alors six ans, me faisait au contraire désirer une fille; mais ma femme m'assurait si fort qu'elle ne se trompait jamais, et que nous aurions un fils, qu'elle me l'avait persuadé. La naissance de l'enfant me rassura; c'était une fille qui promettait d'avoir les yeux aussi beaux que sa mère. «Puissent ces beaux yeux, lui dis-je en la bénissant, ne voir que ce qui est à leur portée! Puisses-tu, ma fille, voir aussi bien que si tu étais aveugle! Je te nomme au moins Sophie, et puisses-tu lui ressembler.»

Eléonore fut d'abord doublement humiliée, et de s'être trompée, et de n'avoir qu'une fille: mais ce sentiment injuste, et si peu fait pour le cœur d'une mère, dura peu; sa petite Sophie était trop jolie, et ses yeux étaient trop semblables à ceux d'Eléonore, pour ne pas flatter sa vanité et toucher son cœur. Toutes les fois qu'on lui disait que sa

Digitized by Google

fille avait ses beaux yeux, elle répondait: « J'espère au moins qu'ils seront aussi bons. » Je vis avec douleur qu'elle exerçait la vue de l'enfant de préférence à tous ses autres sens. Mais j'eus bientôt d'autres sujets d'inquiétude. Toujours animée de son désir de perfection, Eléonore ne trouvait jamais sa fille assez parfaite à son gré; après l'avoir nourrie elle-même deux mois avec succès, elle vit par hasard l'enfant d'une paysanne, c'était un gros garçon de trois mois; il lui parut plus robuste que sa petite fille. A force d'argent, elle engagea sa mère à le sevrer pour venir nourrir Sophie : le petit paysan mal soigné en mourut. Eléonore eut un dépôt de lait qui la fit cruellement souffrir, et le changement de nourrice rendit notre enfant très-malade. Cette expérience ne l'empêcha point d'en prendre une nouvelle, et d'en changer plusieurs fois, lorsque, pour notre malheur, elle croyait en avoir découvert une meilleure. Il en fut de même de tous les systèmes d'éducation physique et morale; tantôt elle baignait sa fille dans de l'eau glacée pour la fortifier, tantôt dans de l'eau chaude pour l'assouplir; quelquefois elle voulait qu'elle sût lire avant de savoir parler; un autre jour il ne fallait rien lui apprendre avant qu'elle fût formée; et c'était toujours au nom et avec l'autorité de quelque auteur qu'elle venait de lire, parce qu'il faut tout lire quand on est mère, ou de quelque exemple qu'elle avait vu, parce qu'il faut aussi tout voir. Quand elle entrait dans ma chambre en me disant d'un ton solennel, « Mon ami, j'ai lu, ou j'ai vu, » je frémissais: un instinct paternel me faisait prendre ma fille dans mes bras, comme pour la garantir d'un danger: j'essayais bien alors de faire parler mon autorité de mari et de père, mais la première, s'il faut l'avouer, échouait d'ordinaire contre les larmes qui coulaient des beaux yeux d'Eléonore, et quand une fois j'avais cédé à l'épouse, la mère réclamait ses droits sur sa fille, m'assurait que c'était pour son bien et sa plus grande perfection, et me le persuadait quelquefois, quoique je fusse bien convaincu avec Voltaire, *que le mieux est l'ennemi du bien*.

Notre petite Sophie était d'une excellente constitution; elle supporta sans trop en souffrir ce qui aurait tué tout autre enfant, et parvint à sa troisième année; heureusement pour elle il parut alors un ouvrage d'éducation très-bien écrit et qui eut du succès. L'auteur posait pour base de son système, l'obligation de faire élever ses enfans par des étrangers, choisis avec soin et surveillés, mais payés pour

Digitized by Google

ne pas quitter leur élève une minute. « Des parens, disait-» il, ont d'autres devoirs à remplir, soit de familles, soit » d'affaires, soit de société, et malgré leur zèle, leur ten-» dresse, ils sont forcés de remettre quelquefois à des do-» mestiques le soin de leurs enfans; mais une heure de » mauvais exemple, quelques mauvais principes, peuvent » se graver dans leur jeune tête, et leur faire un mal irré-» parable. » Il parlait aussi de celui qui peut résulter de la prévention paternelle ou maternelle, qui voile les défauts d'un enfant et empêche qu'on ne les corrige. « L'intérêt d'une » mère, disait cet auteur sophistique, est beaucoup trop vif; » il doit nécessairement aveugler celui d'une bonne gouver-» nante ou d'un instituteur éclairé. Ceux-ci mettent leur » amour-propre à voir et à rectifier les défauts de l'intéres-» sant petit être confié à leurs soins, tandis qu'une mère » met le sien à les cacher, même à ses propres yeux. »

Eléonore s'engoua de ce système uniquement parce qu'il était nouveau et spécieux; j'aurais eu bien des choses à y répondre, et je n'étais rien moins que persuadé. Qui peut en effet remplacer les yeux et le cœur d'une bonne mère? Mais dans mon cas particulier je croyais que tout valait mieux que les changemens perpétuels de ma femme, et je ne fis aucune objection; j'insistai seulement, en appuyant même sur le système, pour qu'on fût au moins quelques années sans chercher une meilleure gouvernante, lorsqu'on aurait eu le bonheur d'en trouver une bonne; je mis tous les soins imaginables pour la trouver, et convaincu que personne ne voyait mieux que l'aveugle Sophie, ce fut à elle que je m'adressai. Elle m'envoya une de ses élèves, simple, douce, patiente, gaie, intelligente. Je lui remis ma fille avec une entière confiance, en lui recommandant seulement de ne pas l'accoutumer à dire *j'ai vu*; ce mot m'était toujours insupportable.

Ma femme rentra dans le monde, dont elle s'était entièrement retirée depuis la naissance de sa fille: « C'est moi, me dit-elle, qui dois y conduire Sophie une fois; il ne faut pas que j'y sois trop étrangère. » C'était fort bien: mais Eléonore était en tout pour les extrêmes; je l'avais vue à regret s'éloigner de tout pour s'occuper uniquement de la perfection d'un enfant de deux ans; je la vis, avec plus de regret encore, donner avec excès dans la dissipation, ne pas manquer une assemblée, être la première et la dernière à toutes les fêtes, n'avoir plus un instant à consacrer au bonheur domestique, et à ces doux entretiens du matin, car elle passait

Digitized by Google

les matinées au lit après avoir veillé une partie des nuits. J'avais de plus le chagrin, dans les courts instans où nous étions réunis, de la trouver presque toujours de mauvaise humeur, et mécontente du plaisir de la veille. Ma pauvre Eléonore avait espéré que trois ans de retraite lui auraient rendu tout le charme de la nouveauté, mais elle qui voyait tout si bien, n'avait pas aperçu à son miroir que lorsqu'une femme a passé vingt-cinq ans, trois années de plus se comptent sur son visage; ses yeux étaient encore remarquables par leur beauté, mais elle en trouva dans le monde qui n'avaient que dix-sept ou dix-huit ans, moins beaux que les siens peut-être, mais dont le noir d'ébène ou le bleu d'azur paraissait avec plus d'éclat sur des teints qui ne devaient rien à l'art. Si mon Eléonore avait été raisonnable, elle aurait senti qu'elle avait des moyens de plaire qu'on ne connaît pas à dix-huit ans, ou dont on ne sait pas faire usage : une femme de trente ans, belle *encore*, sait si bien faire oublier ce triste *nombre*: le charme d'un esprit plus cultivé, d'un caractère plus formé, d'une conversation plus suivie, d'une sensibilité plus exercée, de talens plus développés, ont tant d'avantage sur la gaucherie et la timidité de la jeunesse! mais il faut savoir prendre et la contenance et le costume de son âge; ne pas rivaliser de parure avec celles dont le premier mérite est la fraîcheur et la beauté des formes; chercher moins à séduire qu'à attacher; dédaigner l'impression du moment, pour en produire une durable; préférer un ami sûr, et même une amie, à une conquête, et n'avoir d'autre prétention que celle d'être à-la-fois aimée et considérée. Oh! qu'une femme qui saurait être tout ce qu'elle peut et doit être à trente ans et même à quarante, serait bien plus dangereuse qu'une enfant de seize ans, quelque fraîche et jolie qu'on veuille la supposer! Les femmes se plaignent sans cesse de la rapidité du tems, et de la légèreté des hommes; il ne tiendrait peut-être qu'à elles de les fixer, ou du moins de prolonger leur empire.

Eléonore avait tout ce qu'il fallait pour plaire long-tems et l'emporter sur l'insipide jeunesse : son esprit était original et cultivé; elle était bonne, aimante, et si ses yeux s'étaient contentés de regarder autour d'eux, sans chercher à voir tout et partout, leur empire aurait été irrésistible. Il avait encore sur moi toute sa force; on a pu juger, d'après mon long attachement pour Sophie, que j'étais constant par caractère; depuis mon mariage je n'avais regardé aucune autre femme que la mienne, avec intérêt et sentiment, et cependant je n'avais

Digitized by Google

pu prévenir les soupçons d'Eléonore ; d'un bout d'un salon à l'autre ses yeux perçans me suivaient, et si je parlais, si je souriais à une femme, elle le voyait à l'instant, et croyait ou feignait de croire que j'en étais amoureux. De retour à la maison, elle m'en parlait avec aigreur ou plaisanterie, suivant l'humeur du moment, mais toujours en se vantant de sa pénétration, et répétant que rien au monde ne lui échappait; le plus souvent, à force de si bien voir, elle voyait ce qui n'existait que dans son imagination. « Ah! si tu pouvais devenir aveugle, lui disais-je quelquefois, combien tu serais aimable! » Je me trompais, elle aurait porté dans son aveuglement la même inquiétude; c'était de la raison et du calme que j'aurais dû lui désirer, et c'était-là ce qui lui manquait: il y a un âge où ces deux ingrédiens sont absolument nécessaires au bonheur, et où l'on ne pardonne plus d'en manquer.

Jusqu'alors du moins, au milieu de tous ces légers travers, je n'avais eu nulle inquiétude sur sa tendresse; sa tête seule était éblouie, agitée; ses yeux seuls étaient en mouvement; son cœur était tranquille et tout à moi, et cette douce assurance me rendait, je l'avoue, fort indulgent pour tout le reste; j'attendais sans trop d'impatience le tems, un peu retardé peut-être, où la raison se développerait, où tous ces plaisirs vagues, sans but, sans objets, amèneraient la fatigue et la satiété. « Alors, me disais-je, nous nous retrouverons: alors elle sentira le prix d'un cœur tout à elle. » Dans cet espoir je la laissais aller dans le monde avec une entière confiance; mes affaires et mes goûts m'empêchaient souvent de la suivre, et j'y gagnais du moins que tous mes mouvemens, toutes mes actions, tous mes regards n'étaient pas vus, puis mal interprêtés.

Un soir elle revint d'une fête très-brillante: je m'attendais d'avance à la description animée de tout ce qu'elle avait vu, à quelques sarcasmes sur les jeunes beautés les plus à la mode, à quelque profonde découverte sur des sentimens mystérieux, à des plaintes sur le mauvais goût des hommes; mais, à ma grande surprise, elle était rêveuse, silencieuse; elle ne vit pas même un meuble nouveau qu'elle avait désiré, et que j'avais fait apporter en son absence; assise dans son fauteuil, la tête appuyée sur sa main, elle ne songeait pas même à se déshabiller. Sa bonne mine me rassurait sur sa santé, je crus qu'elle avait eu quelque petit mécompte, et je m'en inquiétais peu. Enfin, après un léger soupir étouffé, elle me dit, *j'ai vu*... et s'arrêta en rougissant.

Digitized by Google

— Ah! je respire, Eléonore, et je te retrouve : Eh bien! ma bonne amie, qu'as-tu donc *vu* de nouveau?

— Du très-nouveau en effet; un homme parfaitement aimable!

— Ah! ah! quel est donc ce phénix?

— Un étranger, un Français qui vit à Paris; on le nomme le comte Adolphe de Launai.

— Et il a sans doute une belle figure, puisque tu *as vu* qu'il était aimable?

Elle rougit, et reprit lentement... Mais oui: sa figure est fort bien: il a sur-tout les plus beaux yeux possibles.

— Je parie qu'il a dit la même chose de ceux de mon Eléonore.

Elle les baissa et ne répondit pas; mais ce qui m'inquiéta le plus, c'est qu'elle oublia d'aller voir dormir sa fille et de s'informer si la gouvernante en était satisfaite; c'était son habitude ordinaire en rentrant chez elle. Le lendemain ses yeux bien moins beaux, bien moins brillans, attestaient que son sommeil n'avait pas été tranquille.

Je ne suis point jaloux naturellement: souvent même j'avais joui des succès de ma femme, parce que je voyais bien que sa vanité seule était en jeu, et que la mienne en était flattée aussi; mais cette fois il me parut qu'il y avait autre chose que de la vanité. J'aimais tendrement Eléonore et sans tyrannie, j'attachais un grand prix à être le premier objet de ses affections, ou du moins à n'avoir d'autre rival dans son cœur que notre enfant; on me pardonnera donc, même à Paris, (et j'habitais une ville de province) d'avoir eu quelques inquiétudes secrètes, et de m'être informé dès le lendemain de ce comte de Launai: ce qu'on m'en dit, et ce que je vis moi-même, ne me rassura pas. Sa figure était superbe, son esprit insinuant et fin, sa flatterie très-adroite; il avait une adresse extrême à saisir le côté faible de la femme à qui il voulait plaire, des yeux dont il faisait tout ce qu'il voulait, et un talent inoui pour paraître pénétré lui-même du sentiment qu'il voulait inspirer; on assurait que jamais aucune femme ne lui avait résisté, et que son secret pour réussir était d'être ou de paraître si passionément amoureux, qu'il faisait craindre pour sa vie, et que plus d'une femme avait été subjuguée par la pitié, ou par la terreur, avant que de l'être par l'amour.

J'observai, sans en avoir l'air, quelles étaient ses manières avec Eléonore. Quoiqu'elle fût très-jolie et très-séduisante, son caractère et les circonstances l'avaient

Digitized by Google

mise jusqu'alors à l'abri d'une grande passion, elle n'en avait ni inspiré ni ressenti; j'en étais fort épris quand je lui offris ma main, mais je fus si vite accepté, que je n'eus ni l'occasion ni le tems de lui exprimer une passion véhémente. La mienne d'abord calmée, mais non éteinte, par le mariage, avait plutôt la tournure et le langage de l'amitié que de l'amour. Ma femme entraînée par sa manie de voir et de perfectionner tout ce qu'elle voyait, m'aimant d'ailleurs, et par goût et par devoir, repoussa plutôt que d'attirer les hommages, pendant les deux premières années de notre union; au moment où elle fut mère, elle se dévoua entiérement à sa fille, s'occupa exclusivement de ses systèmes d'éducation, et ne vit personne. A sa rentrée dans le monde, elle fut d'abord distraite par le plaisir, puis blessée de n'être plus ni la plus jeune ni la plus fêtée, et ce fut alors que le beau, le brillant comte de Launai parut s'attacher à elle; il vanta sa pénétration, il la pria de lui faire connaître la société; il lui répéta qu'il n'avait jamais rencontré de coup-d'œil plus juste et plus sûr que le sien. Après avoir enivré son esprit des louanges qui pouvaient le plus la flatter, il attaqua son cœur en lui peignant en traits de feu la passion violente qu'elle lui avait inspirée. Emue, étonnée d'un langage nouveau pour elle, elle prit ces sensations pour un sentiment irrésistible; et cette méprise pouvait devenir bien dangereuse à l'âge où une femme sent que ses moyens de plaire diminuent tous les jours, et que c'est la dernière fois peut-être qu'elle sera aimée.

Mais M. Henri, dira le lecteur, comment, je vous prie, avez-vous pu connaître aussi bien, et la passion vraie ou fausse du comte de Launai, et les *sensations* ou les *sentimens* de votre Eléonore? Aviez-vous un anneau qui vous rendît invisible, ou bien une lunette magique pour pénétrer dans les cœurs? — Non, je n'eus d'autre talisman que l'amitié sans exemple de ma céleste Sophie; ce fut une aveugle qui vint éclairer ma compagne et la remettre sur la vraie route du bonheur. Je voyais, je sentais tout le danger de notre situation, sans pouvoir même imaginer un moyen de nous en préserver; ma femme était sur le bord d'un précipice, et je ne savais comment l'en retirer; je connaissais trop bien le cœur humain en général, et le sien en particulier, pour n'être pas sûr d'avance que je l'éloignerais pour toujours de moi, en lui témoignant des craintes, des soupçons, de la défiance. « L'homme dangereux, pensais-je,

Digitized by Google

qui cherche à l'égarer, me peindra comme un tyran jaloux, au moins comme un mari despote ; à force de la plaindre, il lui persuadera qu'elle est malheureuse et victime ; il saura l'engager alors à des démarches mystérieuses, et loin de la préserver, je hâterai peut-être le moment de sa perte. Je pouvais sans doute l'éloigner du danger et du séducteur, en la faisant voyager, et j'eus bien la pensée d'aller avec elle visiter Charles, qui m'en pressait depuis long-tems. Mais ce n'était pas seulement la fidélité de ma femme que je voulais préserver, je connaissais assez ses principes pour n'en pas être encore très-inquiet : c'était son cœur que je voulais retrouver et conserver, et si je l'arrachais ainsi malgré elle au charme d'une conquête brillante et d'une inclination naissante, ne devais-je pas craindre de prolonger son illusion, de nourrir cette inclination par la tristesse et les regrets de l'absence ? Elle aurait toujours vu son adorateur amoureux comme il paraissait l'être au moment de leur séparation ; je me serais privé des moyens que sa légéreté me fournirait bientôt peut-être pour la détacher de lui. Un élégant de Paris, arrivant dans des sociétés de province, fait tourner toutes les têtes, sans même avoir les avantages et les talens du comte de Launai ; on enviait à ma femme sa brillante conquête ; on cherchait à la supplanter, et dans le nombre des yeux qui demandaient la préférence, ils pouvait s'en trouver qui l'emporteraient même sur ceux d'Eléonore ; déjà plus d'une fois, j'avais vu ceux du comte s'animer en rencontrant les regards d'une femme éblouissante de beauté, de jeunesse et de coquetterie ; Eléonore, qui voyait, qui découvrait tout, le verrait bientôt sans doute, et son orgueil blessé serait le meilleur médecin pour son cœur. Mais elle semblait avoir perdu cette faculté si active et dont elle était si fière ; était-ce l'amour, était-ce la vanité qui mettait un bandeau sur ses yeux si perçans ? Je hasardai quelques plaisanteries sur les prétentions et les succès de la belle Adèle ; elle me répondit vivement que je me trompais et que le comte de Launai avait trop d'esprit, de goût et de tact pour s'attacher à une enfant qui n'était que jeune et jolie, et d'ailleurs tout-à-fait insignifiante.

Toutes ces réflexions sont le résumé d'une lettre que j'écrivis à Charles. J'avais trouvé du soulagement à lui ouvrir mon cœur et à lui demander un conseil salutaire. « Je » n'en demande point à ta Sophie, lui disais-je : étrangère » à toutes ces intrigues de société, à des hommes tels que

Digitized by Google

» M. de Launai, au caractère même de ma femme, elle » ne pourrait ni me comprendre ni m'aider; tout ce que je » viens de te dire doit être une langue inintelligible pour » elle, etc. etc. »

Mais y a-t-il rien d'impénétrable à la véritable amitié? Sophie comprit que j'étais malheureux, et Sophie trouva dans son cœur le désir et l'espérance de me rendre le bonheur et le cœur d'Eléonore. Sophie aveugle, et pour qui un long voyage ne pouvait être qu'une peine sans plaisir, Sophie accoutumée à sa demeure, à ce jardin qu'elle pouvait parcourir sans guide, Sophie la mère la plus tendre d'une petite fille d'un an, qu'elle ne pouvait emmener avec elle, la bonne Sophie ne balança pas un instant. Henri a raison, dit-elle à son mari, il ne doit rien exiger dans ce moment; il faut que ce soit sa femme qui lui demande elle-même de s'éloigner, et je crois que je l'obtiendrai d'elle; qui mieux que moi peut lui peindre le bonheur qu'on trouve dans un bon ménage, entre un mari adoré et des enfans chéris? Oh! je la persuaderai, je le sens là, disait-elle, en mettant la main sur son cœur. Je ne comprends pas trop, il est vrai, comment un autre homme que le père de ces chers petits êtres, qu'un autre homme que celui qui est un autre nous-même, et qui nous aime comme Henri aime sa femme, peut plaire : j'ai entendu dire ou lire que cela arrive quelquefois, et j'en ai toujours été surprise; il est impossible que le cœur ait ce tort; si ce sont les yeux, je remercie le ciel de m'en avoir privée; je suis cependant bien dans l'erreur, ou ils verraient toujours mon Charles comme le plus beau de tous, comme un ange du ciel; aussi ce ne peut être qu'une illusion passagère, dont Elénore reviendra bientôt. Partons, mon ami, partons dès demain; je parie que nous n'aurons pas été là quinze jours, qu'elle voudra revenir avec nous. Oh! quelle joie quand nous la verrons ici sous ce berceau avec son mari et ma petite filleule, qui me sera d'un puissant secours pour ramener sa mère! Partons, ne laissons pas plus longtems notre bon Henri dans la peine, Eléonore dans son erreur.

Charles fut charmé de cette résolution, il n'aurait voulu ni demander ce service à Sophie, ni la quitter : tout fut bientôt prêt; la petite Henriette fut laissée aux soins de sa grand' mère; Julien fut du voyage; et qu'on juge de ma joie, de mon extase, lorsqu'un soir que je gémissais de n'avoir pas encore de réponse de Charles, j'entends arrêter

Digitized by Google

une voiture à ma porte, et sa voix, que je reconnus à l'instant, qui s'informait si j'étais au logis ! On comprend avec quelle rapidité je descendis, et ce que j'éprouvai quand il plaça Sophie dans mes bras, en me disant: «La voilà, ma Sophie : ton Eléonore est sauvée.» J'étais si saisi que je ne pouvais pas répondre un seul mot : «Parlez-moi, Henri, me dit Sophie avec son accent si doux : que j'entende au moins que je suis près de vous ; je n'ai pas oublié votre voix.» Sophie ! ange du ciel ! fut tout ce que je pus prononcer. C'était avec ces mots que je l'avais quittée : elle dut reconnaître mon accent, car c'était aussi le même.

Eléonore était à une fête où je l'avais accompagnée. Une inquiétude vague qui ne me permettait pas de rester en place, la crainte de ne pouvoir cacher l'impression que je recevais des assiduités du comte, et de faire par-là plus de tort à ma femme qu'elle ne s'en faisait elle-même, ou, si je me contraignais, d'avoir l'air de l'approuver ; peut-être un pressentiment secret du bonheur qui m'attendait chez moi ; tout cela réuni m'y avait attiré irrésistiblement : j'avais soupiré en laissant Eléonore, qui ne dansait plus, faire un reversi très-animé avec le comte Adolphe.

En province, où les mœurs sont plus sévères que dans la capitale, on croirait cependant manquer aux usages reçus en ne faisant pas jouer constamment ensemble deux personnes qui paraissent se plaire ou s'aimer, lors même qu'on blâme hautement leurs liaisons ou leur sentiment ; en vain une femme voudrait éviter l'homme qui la poursuit ; si elle reste dans le monde, cela lui devient impossible : on la force de cette manière à s'afficher, et celles qui ont cette coupable complaisance, sont les premières à lui jeter la pierre. «On ne peut pas être plus imprudente que Mme un telle, dit avec aigreur une femme à son mari, le lendemain de son assemblée : M. un tel ne l'a pas quittée hier un instant. — Mais, ma bonne amie, vous les avez fait jouer ensemble, que vouliez-vous qu'elle fît ? — Eh ! mais, sans doute ! cela ne peut point aller autrement : c'est reçu ; est-ce donc à moi à faire la police ? j'aurais vu des mines, des bâillemens, et je voulais que mon assemblée fût gaie et dans les règles.» D'après ces règles, Eléonore faisait tous les soirs son reversi avec le comte de Launai. Nous eûmes donc le tems, avant qu'elle rentrât, de parler de l'objet de mes inquiétudes : elles se dissipaient insensiblement, en regardant, en écoutant Sophie : il me paraissait impossible de résister à son doux empire ;

Digitized by Google

je croyais voir le calme, la raison, la sagesse, le bonheur au milieu de nous, sous sa forme enchanteresse. Elle avait peu changé : c'était encore ce même sourire céleste, ces mêmes grâces, ce même visage d'un bel ovale, un peu plus plein cependant ; l'ensemble de sa figure avait quelque chose de moins aérien ; mais en revanche elle avait une tournure plus imposante, qui jointe à son affabilité, à la sensibilité de sa physionomie et du son de sa voix, inspirait à-la-fois le respect et la confiance. Sophie était *épouse* et *mère* dans toute l'étendue du terme ; on ne pouvait s'y méprendre, et tout en elle annonçait le bonheur attaché à ces deux titres. Avec quelle émotion et quel orgueil elle me présenta son fils : Puisse-t-il devenir un jour le vôtre, me dit-elle, en pressant contre son cœur sa filleule, que j'étais bien vite allé chercher, et que j'avais posée sur sur ses genoux. Il semblait que la petite la connût déjà ; Thérèse, c'était le nom de sa jeune gouvernante, lui en parlait sans cesse, et quand elle lui dit, Sophie, c'est ta bonne marraine, ma fille ouvrit ses petits bras, se jeta dans ceux de Sophie, et la couvrit de baisers qui lui furent rendus avec une extrême tendresse. Aimable enfant, dit la femme de mon ami attendrie, ah ! comment..... Elle s'arrêta, mais intérieurement j'achevai ainsi sa phrase : *Comment ta mère peut-elle te quitter ?* Quant à Sophie elle la termina différemment : Comment pourrions-nous douter un instant de réussir, dit-elle avec l'expression de la confiance et de la vertu ? Ouvre tes yeux, marraine, disait la pauvre enfant en posant doucement son joli doigt sur la paupière abaissée de Sophie, ouvre-les, regarde ta petite Sophie ; maman dit qu'il faut toujours regarder. Je sentis mes larmes prêtes à couler ; mon amie sourit, et posa la main de la petite sur son cœur. « Je ne puis pas ouvrir les yeux, lui dit-elle, je n'en ai point. Tiens, ne sens-tu pas là quelque chose qui bat ? — Oui, marraine, bien fort. — Eh bien ! ma petite, c'est là que sont mes yeux à moi et c'est par là que je te vois. » Elle passa ensuite sa main sur tous les traits du visage de l'enfant, et les dépeignit assez bien. « Je ne sais pas trop, nous dit-elle, ce qui constitue la beauté, mais ces petites joues rondes, cette peau si satinée, les contours de sa petite bouche, la forme de son nez, me plaisent : dis-moi, Julien, est-elle jolie ? » Il était à genoux devant sa mère, et ne cessait de baiser les mains de ma fille. « Elle est encore plus jolie que ma petite sœur, disait-il, je

Digitized by Google

l'aime de tout mon cœur ! » Lui-même était fort beau, il ressemblait à sa mère ; mais elle ne voulait pas le croire, et m'assurait qu'elle sentait dans son cœur qu'il était le portrait vivant de Charles.

Nous étions encore dans la même attitude, Sophie était assise entre son mari et moi ; son Julien était à cheval sur un de mes genoux, ma fille était sur ceux de mon amie, et Charles avait un bras passé autour de la taille de sa femme, lorsqu'Eléonore, dans tout l'éclat de sa parure, entre dans le salon. Viens, ma chère Eléonore, lui dis-je, en allant prendre sa main, viens, toi seule dans ce moment manques à mon bonheur, mais tu y manquais beaucoup : Voilà mon Charles, ma chère Sophie, nos enfans ; tout ce que j'aime au monde est à présent réuni autour de moi. Sophie s'était levée, et conduite par son mari, elle vint se jeter dans les bras de ma femme, en lui donnant les noms de sœur et d'amie. Les deux moitiés de nous-mêmes s'aiment comme des frères, lui dit-elle, voulez-vous m'accepter pour votre sœur ? Nous n'avons ni l'une ni l'autre le bonheur de connaître cette douce relation ; que l'amitié nous donne ce que la nature nous a refusé. La petite Sophie tenant la main de son ami Julien, sautait autour de sa mère en lui disant : Vois-tu maman, j'ai aussi un frère, bien plus grand que moi, mais si bon ! Charles baisait la main de ma femme et lui demandait aussi son amitié. Au premier moment, elle avait été un peu interdite : mais une manière de se présenter aussi amicale, aussi cordiale, la remit peu-à-peu ; je lui avais parlé si souvent de mes amis, qu'ils n'étaient pas des étrangers pour elle. Je crois bien qu'au fond de l'ame elle aurait autant aimé qu'ils fussent restés chez eux : elle sentait déjà qu'elle ne devait pas quitter un instant une amie aveugle qui ne pouvait point la suivre dans le monde, et que, pendant tout le tems de leur séjour, il fallait renoncer à voir le comte ; mais elle sut le cacher et répondit d'une manière aimable aux prévenances de mes amis.

Quand les enfans furent couchés, et ma femme en négligé, il s'établit entre nous quatre un entretien que Sophie sut rendre si animé, si intéressant, qu'il était plus de minuit, avant que personne eût pensé que les voyageurs avaient besoin de repos. Eléonore qui depuis sa préoccupation veillait à peine quelques minutes, avec un air rêveur et distrait, fut surprise elle-même de l'heure qu'elle entendit sonner, et de n'avoir pas trouvé le tems long : il est vrai que c'était elle qui jouait le rôle brillant dans la conversation ; l'aimable

Digitized by Google

aveugle lui demandait des descriptions des plaisirs du monde, qu'elle ne connaissait point; loin de les fronder, tout paraissait lui plaire et l'amuser. Eléonore, d'abord un peu rêveuse, retrouva sa vivacité, et le bonheur de parler de tout ce qu'elle avait *vu*, lui fit oublier ce qu'elle ne verrait pas de quelque tems.

En vérité, ma sœur, lui dit Sophie, vous peignez si bien que je crois tout voir, quoiqu'il y ait pourtant des choses que j'aie un peu de peine à me représenter: quant à l'éclat de vos salons, tous ces flambeaux doivent, ce me semble, ressembler en petit à un ciel étoilé, dont j'ai conservé quelque idée, et qui me paraissait bien beau, d'autant qu'on peut jouir de ce spectacle tous les soirs, sans fatigue, et sans se séparer de ce qu'on aime. La seule chose que j'aie à reprocher à vos fêtes, qui d'ailleurs me paraissent charmantes, c'est qu'elles vous séparent de vos enfans, de votre petite Sophie qui m'a paru au toucher, devoir être bien plus jolie que toutes ces beautés si parées, que vous allez chercher, et je gage que mon Julien est cent fois plus beau que tous vos hommes.

Eléonore sourit, et puis étouffa un soupir; elle trouvait le comte de Launai au moins aussi beau que le petit Julien. Elle parla ensuite de son système d'éducation par des étrangers, auquel elle tenait plus que jamais; elle en détailla les motifs, et finit par remercier Sophie de l'excellente bonne qu'elle nous avait envoyée.

Oui, dit-elle, Thérèse est ce qu'il fallait à l'âge de ma filleule, mais bientôt elle ne lui suffira plus; n'ayant point vécu elle-même dans le monde où son élève est appelée à vivre, elle ne peut lui donner sur ce point que de fausses notions, qui doivent égarer son jugement au lieu de l'éclairer, ou tout au plus elle lui donnerait des principes généraux de morale, qui deviennent inutiles dans les cas particuliers; et c'est sous ce point de vue que la meilleure institutrice ne peut pas remplacer une mère, qui a pour elle sa propre expérience, la connaissance de la société où sa fille doit vivre, et l'intérêt prolongé de toute cette vie, puisqu'elle sera la mère encore des enfans de sa fille: au lieu que l'intérêt et la responsabilité d'une gouvernante cessent ordinairement au moment du mariage de son élève. Ma sœur, dit-elle avec tendresse à ma femme en lui serrant la main, votre système de ne pas élever votre fille vous-même, déconcerte tous mes plans, car j'avais compté vous prier de

Digitized by Google

de m'aider à élever la mienne ; vous lui auriez appris tout ce que la perte de mes yeux me laisse ignorer moi-même.

Eléonore la remercia de cette marque de confiance ; elle était d'autant plus adroite, qu'elle ôtait à ma femme l'idée que je me fusse plaint d'elle, et que ce fût le motif de la visite de mes amis. Lorsque nous nous séparâmes pour la nuit, Eléonore était enchantée de sa nouvelle amie et renchérit sur mes éloges.

Le lendemain on se retrouva au déjeuner avec plaisir. Il y eut cependant une ombre de nuage sur le front d'Eléonore, lorsqu'il fut question d'écrire un billet pour s'excuser de se rendre à une invitation pour la soirée. Sophie qui s'en doutait, et qui avait son plan arrêté, exigea que ma femme suivît tous ses engagemens ; elle l'assura qu'elle n'aurait pas un moment d'ennui avec les enfans, avec un bon clavecin qui était au salon, et sur lequel Julien, qui en touchait assez bien pour son âge, donnait déjà des leçons à ma fille, enfin avec Charles et moi, qui ne nous laissâmes pas persuader de la quitter. Eléonore fut plus complaisante, elle céda après quelques complimens ; seulement elle sortit plus tard, rentra plus tôt, donna toutes ses matinées à sa nouvelle amie, et celle-ci les mit si bien à profit, et se servit si puissamment de ses moyens de plaire et de captiver, qu'avant huit jours elle avait obtenu la confiance entière de la pauvre Eléonore, qui souffrait trop pour ne pas sentir le besoin d'ouvrir son cœur à une amie sensible, et de lui demander des conseils. Sophie y pénétra doucement : elle la calma, la consola, la releva à ses propres yeux, lui fit sentir avec force tout le tourment d'un attachement illicite, et tout le charme attaché aux liens légitimes, quand l'amour se trouve uni au devoir. Elle prêchait si bien d'exemple, elle avait l'air si complètement heureuse, malgré toutes les privations qu'elle éprouvait, et seulement par son bonheur intérieur, qu'elle devait persuader. Eléonore convenait de tout, mais finissait toujours par dire : « Ce pauvre comte en mourra certainement, si je ne l'écoute plus, car c'est tout ce qu'il me demande, et il m'aime si passionnément ! il en mourra, vous dis-je : Oh ! si vous pouviez seulement le voir et l'entendre ! »

Le voir, c'est impossible, mais l'entendre, rien n'est plus aisé, et je le désire moi-même. Charles, Henri et Julien doivent aller demain voir votre campagne, prenons ce jour pour recevoir la visite du comte. Eléonore enchantée,

Digitized by Google

arrangea la chose avec lui, le soir à l'assemblée. Le comte vint avec empressement. Un entretien en tiers avec une aveugle, était presque un tête à tête; mais il n'avait pas compté sur la petite Sophie, qui *par hasard* se trouva ce jour-là si bien sur les genoux de sa marraine, qu'elle y resta pendant toute la visite du comte; et de tous les témoins, un enfant, n'eût-il qu'un an, est le plus redoutable pour un amant, car, à coup sûr, c'est celui qui en imposera le plus à sa mère. Mais ce que le comte avait bien moins prévu encore, c'est que cette aveugle lirait dans son cœur, en déroulerait tous les replis, toutes les pensées les plus secrètes, et ferait connaître, même en sa présence, à Eléonore tous les dangers de leur relation, et l'excès du malheur où une liaison pouvait l'entraîner.

La conversation fut d'abord très-indifférente. M. de Launai, qui voulait plaire et qui en avait les moyens, fut très-aimable, et les yeux attachés sur Eléonore, il dit à Sophie les choses les plus flatteuses; il caressait aussi beaucoup la petite, qu'il voyait pour la première fois. Cette manœuvre bien connue manque rarement son effet; il n'y a pas d'enfans plus caressés que ceux d'une femme qu'on veut intéresser, et rien n'émeut plus son cœur, ne le dispose mieux à la reconnaissance. « Elle est charmante, délicieuse, répétait-il sans cesse; c'est le portrait de sa belle maman, et je l'aime à la folie. » Sophie qui était à l'affut d'une occasion de parler avec une entière franchise, saisit celle-là. « Vous l'aimez, dites-vous, M. le comte? vous la trouvez charmante, et sûrement vous pensez la même chose de sa mère? Vous les aimez, et cependant vous voulez leur faire à toutes deux plus de mal que ne pourrait leur en faire leur plus cruel ennemi. »

Je ne vous entends pas, madame! reprit le comte embarrassé de cette apostrophe et de la tournure que prenait cet entretien.

— Ou bien vous ne voulez pas m'entendre, M. le comte, ainsi je vais m'expliquer plus clairement: oui, reprit Sophie avec un accent ferme et pénétré, vous préparez à cette femme intéressante, que vous adorez, dites-vous, à cette enfant innocente, dont vous admirez les grâces, le plus grand des malheurs, celui d'être séparées: vous aurez ôté à cette mère une fille qui devait faire sa gloire et ses délices, à sa fille une mère qui devait la guider dans la route du

Digitized by Google

bonheur et de la vertu. Lorsque la pauvre Eléonore, égarée par vos séductions, aura perdu, avec sa propre estime, celle du monde et de plus la confiance de son mari, pensez-vous qu'il lui laissera sa fille? Ce sera peut-être sa seule vengeance: mais elle sera terrible et invariable! et qui oserait l'en blâmer? Mérite-t-elle d'être mère, celle qui a manqué aux devoirs sacrés d'épouse? Mérite-t-elle d'être mère, celle qui n'ose pas se donner pour modèle à sa fille? Et que mettrez-vous à la place de sentimens si purs que vous aurez détruits dans son cœur? Un amour que vous avez déjà juré à tant d'autres, et qui n'existe peut-être que dans votre imagination séduite par des charmes que le chagrin, les regrets, le remords et les larmes auront bientôt détruits. Le véritable amour, M. le comte, ne veut, ne désire que le plus grand bonheur de l'objet aimé; il est prêt à y sacrifier le sien: oserez vous me dire que c'est cet amour que vous sentez pour ma pauvre Eléonore? Vous la conduisez pas à pas dans un abyme; vous travaillez à détruire son bonheur, sa réputation, sa beauté, sa vie même, car êtes-vous sûr qu'elle supportera la perte de tous les biens dont vous l'aurez privée? Je sais (car sa confiance ne m'a rien caché) que vous la faites trembler pour votre propre vie, si elle dédaigne votre passion; moyen indigne et cruel dont vous connaissez toute la fausseté, que vous avez déjà employé mille fois peut-être avec des femmes simples et crédules! Vous n'en trouverez que trop encore à effrayer; mais pour Eléonore il n'y a qu'un seul homme au monde, et cet homme, c'est son mari; c'est celui à qui elle a donné volontairement son cœur et sa main, qui n'a jamais aimé qu'elle seule, et à qui elle doit le premier des bonheurs, celui d'être mère. Je le connais aussi ce sentiment sacré, qui s'empare si fortement de tout le cœur d'une femme, et que rien, non rien au monde, ne peut balancer. Quel homme peut se flatter de l'emporter sur un enfant dans le cœur de sa mère? Lors même qu'une femme égarée par sa passion, ou par celle d'un séducteur, le croirait un instant, la nature reprendrait bientôt ses droits, et lui donnerait une juste aversion pour celui qui aurait voulu les usurper: et ne crois pas, pauvre amie abusée, dit-elle à ma femme, qui cachait sa confusion et ses larmes sur le sein de Sophie, ne crois pas pouvoir associer ces deux amours, pouvoir conserver ta fille et ton amant; lors même que ton mari trompé te les laisserait, ta propre conscience ne te le permet-

Digitized by Google

trait pas. Les voilà tous les deux, choisis : si tu renonces à ta fille, c'est moi, moi qui serai sa mère ; choisis, ta Sophie ne sera pas abandonnée.

Eléonore jeta un cri de douleur, se saisit avec transport de sa fille, la pressa sur son cœur, et repoussa le comte, qui s'était jeté à ses pieds de l'air le plus passionné. Levez-vous, Monsieur, lui dit-elle avec dignité, mes yeux sont ouverts, et mon parti est pris : je ne vous reverrai plus. Ma fille est à moi, à moi seule : je ne la céderai pas même à l'amie parfaite qui vient de m'éclairer, jugez si je la sacrifierai à l'homme qui voulait m'égarer ! O ma fille, c'est à toi que je jure amour, et je jure fidélité à ton père.

Le comte se releva et s'appuya sur le dossier d'une chaise, son mouchoir sur les yeux. Etait-ce pour cacher des larmes ou du dépit ? était-il frappé, touché, ou seulement déconcerté ? c'est ce que je ne décide pas, mais le résultat fut le même, et c'était tout ce que Sophie voulait. Ce n'est pas lui qu'elle avait entrepris de convertir : peut-être pensa-t-il qu'avec une telle égide, la conquête d'Eléonore devenait trop difficile, et que la jeune Adèle n'avait pas une amie aussi *clairvoyante*.... Quoi qu'il en soit, il était assez inutile dans ce moment de faire attitude de désespoir devant deux femmes, dont l'une ne le voyait pas, et l'autre ne le regardait plus. Il se rapprocha d'elles, balbutia quelques belles phrases d'amour passionné, de regrets éternels, de malheur sans fin, de sacrifices, d'admiration, etc., etc. Il pressa de ses lèvres leurs mains qui étaient réunies, et partit.

Il est bien sûr que toute autre qu'une aveugle n'aurait pas osé tenir un tel langage à un homme qu'elle aurait vu pour la première fois, et en présence de la femme qu'il cherchait à séduire ; elle aurait redouté leur surprise, leur embarras, leur douleur même ; il est si cruel de voir ceux qu'on afflige ! peut-être aurait-elle craint aussi l'espèce de tournure ridicule qu'un homme du monde pouvait donner à son discours, à cette scène, et son sourire ironique ; mais Sophie qui ne voyait rien, ne redouta rien, et son intérêt pour son amie l'emporta sur les vaines considérations qui auraient pu l'arrêter, si elle avait eu plus de connaissance du monde et des hommes, et qui lui auraient fait manquer son but, qui était de frapper Eléonore, en réduisant la passion du comte à sa juste valeur.

Digitized by Google

Dès qu'il fut sorti, Sophie serra dans ses bras son amie, qui fondait en larmes. « Voilà ta récompense, sage et courageuse Eléonore, lui dit-elle en lui montrant son enfant, qui donnait mille baisers à sa maman pour la consoler, et qui lui disait avec sa douce voix : Ne pleure plus, je t'en prie; Papa et Julien reviendront bientôt, et ta petite Sophie t'aimera tant. Eléonore se calma, mais elle disait encore tout bas à son amie : il en mourra, j'en suis sûre : je l'ai bien vu, il en mourra....

Au bout de huit jours elle fut rassurée, car elle vit le comte plein de vie et rayonnant de santé, attaché au char de la jeune et belle Adèle, qui triomphait de l'avoir enlevé à Eléonore, et qui disait à qui voulait l'entendre : « On ne voit plus Mme de P** : cette pauvre femme » se meurt de ce que le comte de Launai a le mauvais goût » d'aimer mieux les femmes de dix-huit ans, que celles de » trente-cinq. Quand on est assez folle pour croire plaire » encore à cet âge, on n'a que ce qu'on mérite lorsqu'on » est détrompée. »

Eléonore n'en avait pas trente encore, mais en peu de jours elle avait acquis bien des années pour la raison. La leçon fut forte, mais complète.

Sophie mit le baume de son amitié et de sa sensibilité sur la plaie du cœur, ou plutôt sur la blessure de la vanité d'Eléonore; elle profita avec art de ce moment d'abattement et de dépit pour la ramener au bonheur domestique. Chaque jour Eléonore devenait plus sereine, plus gaie, plus égale, plus tendre pour sa fille, plus aimable pour moi; elle se corrigea même entiérement de ses petits défauts, dont il ne resta pas la moindre trace, lorsqu'elle eut passé quelques mois avec l'être adorable qui répandait sa douce influence sur tout ce qui l'entourait. Eléonore avait trop de tact pour ne pas sentir qu'il y avait de la cruauté à se vanter de ses yeux devant une aveugle, et à répéter sans cesse, *j'ai vu*, à celle qui ne voyait rien. Elle en perdit insensiblement l'habitude; sans jamais en parler, elle employa son excellente vue à remplacer celle de son amie, à lui adoucir les peines inséparables de son état de cécité. « Vous avez éclairé mon ame, lui disait-elle, il est bien juste qu'à mon tour je voie pour vous. » Elle s'attacha par ses soins mêmes à cette amie incomparable, et ne pouvait s'en séparer. Quand Sophie voulut aller rejoindre sa mère et sa fille, Eléonore lui rappela qu'elle devait lui

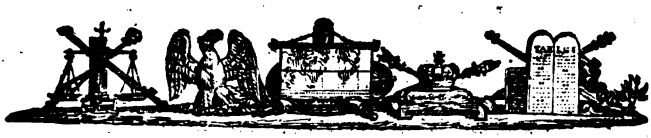
Digitized by Google

aider à élever cette dernière; elle me conjura d'arranger notre vie auprès de nos amis : j'étais trop heureux par cette liaison et par ma femme, pour lui refuser quelque chose. Je vendis mes propriétés dans le pays que j'avais habité jusqu'alors; j'en acquis dans celui de Charles, qui me céda sa maison : il habitait celle de sa belle-mère; en sorte que le beau jardin où j'avais connu Sophie, nous devint commun, et que le berceau de feuillage fut un temple à l'amour et à l'amitié. C'était là que tous les jours de printems et d'été nous étions réunis avec nos charmantes compagnes, pendant que nos enfans couraient dans le jardin autour de nous.

Ils seront le sujet d'une troisième époque de ma vie, si les deux premières ont assez intéressé le lecteur pour qu'il nous retrouve avec quelque plaisir : en attendant il nous laisse aussi heureux qu'on peut l'être sur cette terre. Les yeux d'Eléonore sont toujours beaux, et ne voient plus que ce qu'il faut voir; ceux de Sophie sont toujours fermés, mais son cœur y supplée : il sent tout, devine tout, et elle est vraiment notre ange tutélaire, le lien de notre heureuse société.

ISABELLE DE MONTOLIEU.

Digitized by Google



POLITIQUE.

L'AGRESSION des Turcs contre le territoire croate cédé à la France, les voies de fait qui en ont été le résultat, ont été singulièrement exagérés dans les correspondances et dans les feuilles allemandes : on voit dans ces rapports les espérances ou les craintes des spéculateurs, suivant qu'ils sont plus ou moins pourvus de denrées provenant du Levant. Le commerce du coton qui vient de Turquie en Allemagne est tellement intéressé à la liberté des passages, à la sûreté des communications, que la moindre nouvelle à cet égard occasionne sur les places des hausses et des baisses considérables. Il faut donc attribuer à ces jeux de bourse la nouvelle que l'irruption des Bosniaques dans la Croatie illyrienne avait été suivie des plus cruels excès, que des ports français, que des hôpitaux avaient été enlevés et les malades massacrés, que le maréchal duc de Raguse avait fait marcher ses troupes, avait emporté d'assaut la forteresse de Sisseg, et passé au fil de l'épée tous les Turcs qui s'y trouvaient. Ce sont autant de contes ridicules; les Français n'ont jamais eu d'hôpitaux établis sur la frontière turque; la forteresse dont on parle n'est pas située où la nouvelle l'indique, et il n'y a eu dans cette partie que quelques escarmouches contre des brigands bosniaques sortis de leurs limites.

Il paraît beaucoup plus certain que les Turcs s'étaient rassemblés sur la frontière de Bosnie, et une grande agitation régnant parmi eux, les Français ont réuni près de Carlstadt des forces imposantes; que le pacha de Trawnitz, informé des désordres qui ont eu lieu, a fait déclarer au maréchal duc de Raguse que les auteurs des troubles lui seraient livrés, et que toute réparation lui serait faite. Il faut donc attendre sur ces événemens, et des documens officiels, et leurs résultats ultérieurs.

Quoi qu'il en soit, les navires turcs arrivés dans les ports illyriens ou à Livourne continuent à être l'objet d'un examen très-sévère; on confisque rigoureusement tous ceux qui ne prouvent pas avoir refusé aux Anglais le droit de 20 pour 100 pour sauf-conduit. Il y a eu, d'après cette

Digitized by Google

disposition, des saisies très-considérables. On apprend par la même voie qu'une commission chargée par l'Empereur d'organiser la marine illyrienne est arrivée à Trieste.

Quant à la guerre du Danube, elle n'offre point encore d'événemens majeurs; on connaît seulement l'existence d'une note officielle communiquée au sénat de Dantzick par le résident de Russie, portant qu'un des généraux aux ordres du général en chef Kamenski a battu le pacha de Widdin, et fait prisonniers 700 Turcs qui formaient la garnison de l'île Olétari. On sait, au reste, que le manque de vivres excite à Constantinople de sérieuses alarmes. L'arrivée de quelques bâtimens chargés de grains a excité une telle joie, qu'il faut que les besoins aient été vivement sentis; mais les navires envoyés pour charger à Odessa sont revenus sur leur lest. Les armemens continuent toujours avec une grande activité. La plus grande partie des janissaires est partie pour l'armée du grand-visir. On attend des renforts de l'Egypte et de la Syrie. Tout annonce l'intention de soutenir la guerre avec vigueur. M. Adair est toujours à Constantinople, et son départ toujours annoncé se diffère toujours.

Les tentatives des Anglais contre les Sept-Isles coïncident avec les mouvemens qu'ils ont excités en Dalmatie, et qui ont été bientôt comprimés, avec ceux de Bosnie dont ils sont évidemment les instigateurs. Ils ont attaqué la petite île de Sainte-Maure, dont la position ne pouvait être défendue; cette île après dix jours de bombardement a capitulé : aux termes de la capitulation le général Camus et vingt-deux officiers ont été faits prisonniers. Quant à Corfou elle est en pleine sécurité; sa forte position, le nombre des troupes qui forment sa garnison, ses approvisionnemens ne permettent aucune inquiétude, aussi l'ennemi n'a-t-il fait contre elle aucune démonstration. Il paraît beaucoup plus occupé de la Sicile, et des mouvemens qui ont lieu dans les Calabres.

Un changement important vient d'avoir lieu dans le ministère danois; la note publiée à cet égard dans la gazette royale, a fait une très-grande sensation dans le public, qui a vu dans le choix du nouveau ministre une nouvelle garantie d'une union encore plus intime au système que les puissances du nord ont dû embrasser pour soutenir contre l'Angleterre une lutte devenue la cause du continent tout entier. Voici cette note :

« Le ministre d'Etat privé comte de Bernstorff, ayant

Digitized by Google

demandé sa démission, à cause de sa mauvaise santé, et son frère, le directeur du département des affaires étrangères, ayant en conséquence fait la même demande, elle leur a été accordée très-gracieusement le 27 du mois dernier. Le même jour, S. M. le roi a nommé ministres d'Etat privés le conseiller privé de conférences Moltke, président de la chambre des douanes, et le conseiller privé de conférences Rosenkrantz, chargé actuellement d'une mission extraordinaire à Paris. S. M. a conféré à ce dernier le département des affaires étrangères. Jusqu'au retour du conseiller privé de conférences Rosenkrantz de Paris, le comte Bernstorff l'aîné restera chargé de la direction de ce département. »

On assure qu'il y aura encore d'autres changemens dans le ministère à Copenhague.

Il se confirme que des vaisseaux anglais depuis longtems annoncés, ont paru dans le Grand-Belt. On y a signalé un vaisseau de ligne, deux frégates et un brick; toutes les mesures sont prises pour faire échouer les tentatives de l'ennemi quelles qu'elles soient.

Un bruit assez étrange s'est répandu dans le Nord; des lettres de Hambourg l'ont accrédité. Suivant ce bruit, une conspiration aurait été ourdie au sein du sénat suédois pour faire révoquer l'acte d'élection du prince héréditaire nouvellement élu, et pour faire élire à sa place un autre prince très-jeune encore; sa trame aurait été découverte, et l'affaire étouffée; on voit qu'il n'existe à cet égard que des notions fort incertaines. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'à la diète l'ordre des paysans se montre toujours fort récalcitrant, et très-peu disposé à adopter le système de recrutement proposé par le roi. A la clôture de la diète, le roi doit faire de nombreuses promotions. Un camp de 20 mille hommes va être formé aux environs de Carlscrona. Le ci-devant roi a fixé sa résidence à Bâle.

La cour impériale d'Autriche a momentanément quitté Vienne. L'Empereur visite ses domaines en Autriche; il se rendra ensuite en Bohême : l'impératrice rejoindra son auguste époux dans ce royaume; elle est accompagnée de l'archiduchesse Léopoldine, et des principaux officiers de sa maison. Le gouvernement vient, par un décret, de prohiber l'importation du café. Cette denrée, en s'introduisant dans les Etats autrichiens, établissait une balance de commerce trop défavorable et occasionnait une trop grande sortie de numéraire. Le café est déclaré *marchandise hors*

Digitized by Google

du commerce, et ne pourra être introduit que pour l'usage domestique de ceux qui auront obtenu une licence à cet effet. Cependant l'importation est libre jusqu'au 6 juin. A dater de ce jour, les personnes qui voudront faire introduire du café pour leur usage, en demanderont la permission au magistrat, qui l'accordera proportionnellement à la fortune du demandeur. Les négocians feront une déclaration de ce qu'ils possèdent actuellement.

En parlant de Vienne, nous ne pouvons omettre que la plupart des journaux de France, d'après les feuilles allemandes, ont publié une lettre de S. M. l'Empereur et Roi au prince Charles, lettre à laquelle devaient être joints l'envoi du grand cordon de la légion d'honneur, et la simple croix de cet ordre, l'un décerné au génie militaire du prince, l'autre à son courage personnel. Cette lettre a été désavouée par les journaux qui l'avaient publiée, comme non authentique et controuvée; cela n'a point empêché les mêmes journaux de publier une réponse du prince Charles à la lettre de S. M., comme s'il pouvait exister de réponse à une lettre qui n'a pas été écrite; nous avons cru devoir nous abstenir de ces publications indiscrètes, de ces désaveux et de ces contradictions, en reconnaissant que si les lettres eussent été authentiques, et si leurs illustres auteurs avaient voulu qu'elles fussent rendues publiques, ces lettres auraient reçu un double cachet d'authenticité et d'autorisation, en paraissant l'une dans la *Gazette royale* de Vienne, l'autre dans *le Moniteur* de France.

LL. MM. saxonnes sont parties pour Varsovie. LL. MM. prussiennes sont alternativement à Berlin et à Potzdam. On a appris à Berlin, avec une joie très-vive, que l'envoyé extraordinaire, comte de Kalkreutz, était très-satisfait de sa mission à Paris, et que S. M. l'Empereur avait témoigné beaucoup de bienveillance pour la Prusse. Un ordre du roi, favorable aux progrès de l'instruction, lève la défense qui existait pour les sujets de S. M., d'aller faire leur éducation dans les Universités étrangères; toute liberté est rendue à cet égard. Les Universités westphaliennes doivent recevoir de ce décret un grand accroissement de prospérité.

Les papiers anglais dernièrement reçus, offrent un assez grand nombre d'articles intéressans : le premier de tous, à ce titre, est celui relatif aux négociations ouvertes en ce moment pour l'échange des prisonniers. Ces négociations sont regardées, en Angleterre, comme devant bientôt avoir une heureuse issue; les communications avec Mor-

Digitized by Google

laix sont fréquentes ; on attend à Londres l'arrivée d'un agent français, chargé de consommer l'échange désiré. Ce qui est d'un très-bon augure, c'est que le plus grand nombre des prisonniers qui étaient sur des pontons, a été envoyé dans des châteaux voisins de la côte ; ils sont nombreux, mais il y a peu de malade.

Après la grande affaire des négociations pour l'échange, et du rapprochement qu'on persiste à espérer, ce qui occupe tous les esprits, c'est l'affaire de sir Burdett qui est toujours à la Tour. Un char de triomphe lui est préparé pour le jour de sa sortie, un uniforme vert est convenu et doit être l'habit de tous ses partisans pour le grand jour de sa délivrance ; en un mot, on ne peut dire jusqu'où va l'enthousiasme et l'espèce de fanatisme de ses sectaires pour sa personne, et on ne peut chercher à l'exprimer et à l'expliquer, sans être frappé à chaque circonstance par les souvenirs les plus capables d'accumuler les réflexions.

Les esprits sont dans une agitation très-vive ; les partis sont en présence et très-animés. On voit former autour de Londres des camps nombreux ; nous ne savons pas pourquoi, dit le *Morning Chronicle*. Sans doute, dit le *Statesmann*, papier de l'opposition, très-vigoureux et professant les principes démocratiques dans toute leur exagération, sans doute on va tracer autour de chaque ville un cordon de troupes comme à Londres.... Nous nous arrêtons.... Nous ne voulons point exprimer notre indignation.... Nous ne voulons point que la question de la liberté des Communes soit décidée par une plus grande effusion de sang... Quoique nous voyons bien le but, nous repoussons toutes idées de violences de part et d'autre.... Plaise au ciel que milord Welesley puisse s'arrêter !... Mais il ne le voudra pas, qu'il sache qu'il ne peut pas faire de l'Angleterre un second Indostan.

Cependant la bourgeoisie, assemblée sous la présidence du lord Maire, pour prendre en considération la conduite de la chambre des Communes, a été livrée à des débats violens, et a renouvelé l'exemple de ces scissions, de ces doubles délibérations, de ces protestations mutuelles dont nous avons fait le douloureux apprentissage dans un moment où, sous les formes apparentes d'un gouvernement constitué, nous éprouvions, en effet, tous les maux de l'anarchie.

Par suite de la délibération, une adresse a été portée à la tour à M. Burdett ; il a répondu avec beaucoup de

Digitized by Google

noblesse et de fermeté, en exprimant les sentimens de sa reconnaissance pour ses concitoyens. Il a intenté une action judiciaire contre lord Moira, gouverneur de la tour, et contre le sergent d'armes qui l'a arrêté. Il demande 30 mille livres sterling de dommages et intérêts, comme étant arbitrairement détenu.

Les nouvelles reçues à Londres sur le siége de Cadix, s'accordent avec celles publiées en France. Les attaques des Français sont continuelles, leurs travaux avancent. Le château de Matagorda, position importante, a été emporté de vive force après une résistance opiniâtre; le feu des Français était si terrible qu'il a fallu évacuer le fort après une perte considérable de soldats et de marins. La perte du fort rend difficile l'approvisionnement d'eau dont la place a besoin, le bombardement de Cadix est facilité, et l'ancrage des vaisseaux dans la baie considérablement resserré. Les flottes combinées se trouvent exposées au feu du fort qui, auparavant, servait à les protéger.

Les Anglais ne pouvaient croire que leur gouvernement eût fait envers le prince Ferdinand la tentative que révèle l'interrogatoire de Kolli; mais M. Whitbread a interpelé à cet égard le chancelier de l'échiquier dans la chambre des Communes; le chancelier a gardé le silence, a refusé de s'expliquer, enfin n'a pas désavoué le fait, et ainsi a permis de le croire exact. Il paraît donc qu'une troisième fois le gouvernement anglais a été pris pour dupe. Nous sommes fâchés, dit le *Star*, d'une telle tentative qui met à découvert toute la faiblesse de notre gouvernement. On peut, à cet égard, s'en rapporter aux journaux anglais pour les diatribes qu'une telle affaire leur dicte contre le ministère. Dans cette affaire malheureuse, dit le *Morning Chronicle*, nous ne pouvons nous empêcher de plaindre le prince Ferdinand. Rien n'était plus contraire à nos intérêts que d'exposer ainsi au grand jour la nullité du caractère d'un prince dont nous nous sommes si imprudemment empressés d'embrasser la cause. Le *Times* dit naïvement, que la tentative aurait été jugée très-méritoire, si elle avait réussi. Le *Courier* rapproche les époques, et remarque que le départ du bâtiment qui a conduit Kolli en France, avait été dans le tems annoncé comme ayant une mission secrète.

Laissons les Anglais se débattre dans les sinistres pronostics d'une convulsion anarchique. Nous allons les retrouver toujours immobiles sur les frontières du Portugal,

Digitized by Google

ne cherchant à s'opposer à aucune des grandes opérations suivies sur divers points par l'armée française.

Le *Moniteur* vient de publier la suite des extraits de la correspondance relative aux affaires d'Espagne : on y voit que les Asturies et la Biscaye continuent à jouir d'une grande tranquillité. Les détails officiels suivans méritent d'être rapportés dans toute leur étendue.

« Le duc de Dalmatie rend compte, sous la date du 14 avril, que l'armée ennemie qui, il y a trois mois, occupait Salamanque, s'était portée sur Badajoz depuis la prise de Séville ; que cette armée, d'environ vingt mille hommes, qui avait eu son arrière-garde détruite par le général Kellermann, avait repris quelque consistance ; que la division espagnole de Baleysteros, qui, après sa défaite, avait réuni 7 à 8 mille hommes entre Aracena et Xamela la Réal, était vivement poursuivie par le duc de Trévise. Un corps espagnol qui avait poussé jusqu'au Guadalquivir, et qui occupait Villaneva, a été joint à Constantina par le 103e régiment d'infanterie et le 21e de chasseurs, et a été détruit.

» Le 2e corps est établi sur la Guadiana, son avant-garde à Mérida, et ses reconnaissances sur Badajoz.

» Les insurrections formées et soutenues par les Anglais, entre Runda et le camp de Saint-Roch, on été détruites ou dispersées. Nous occupons Tarifa.

» Le général Sébastiani marche contre un rassemblement composé des débris de l'armée des insurgés, dans les Alpuxares, et suscité par les Anglais, qui n'ont que de faux rapports sur notre position.

» Le duc de Castiglione mande qu'il a été obligé de venir sur Barcelone, laissant le général Lacombe-Saint-Michel faire le siége de Hostalrich ; mouvement qui pouvait compromettre la division du corps du général Suchet, qui assiége Lérida. L'Empereur a envoyé le duc de Tarente pour remplacer le duc de Castiglione, à cause du mauvais état de sa santé.

» Les insurgés ayant effectivement réuni leurs forces, le général espagnol a attaqué, le 23 avril, la division de Lérida. Il a été complètement battu. On lui a fait 3 à 4 mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent près de 300 officiers, huit colonels et un général-major. Plusieurs bouches à feu, quatre étendards, une grande quantités de fusils, sont restés en notre pouvoir. Pendant cette attaque, la garnison de Lérida faisait une sortie par la tête de pont. Elle a été culbutée et vivement repoussée dans la place par le colonel

Digitized by Google

Robert. Les généraux Harispe et Bonnard, à la tête du 4e de hussards et du 13e de cuirassiers, ont rendu de grands services. Les colonels Buhot et d'Aigremont se sont particuliérement distingués.

» Pendant qu'une partie du 3e corps, commandé par le général Suchet, remportait ces avantages importans sur Lérida, le duc d'Abrantès faisait donner l'assaut à la ville d'Astorga, où les Anglais avaient jeté un corps d'insurgés, et prenait dans cette ville 20 pièces de siége, plusieurs mortiers et 3000 hommes de garnison entiérement équipés avec des armes et des habits fournis par les Anglais.

» Le général de division d'artillerie Fouché qui, avec très-peu de pièces de canon, est parvenu à faire brèche, s'est particuliérement distingué.

» Lord Wellington reste, avec l'armée anglaise, spectateur des événemens. Il n'est pas sorti de son camp. Il entend les coups de canon d'Astorga, de Badajoz et de Cadix, et il se contente de fomenter des insurrections, de fournir des armes et des habits. Il demeure tranquille pendant que le duc d'Elchingen fait toutes les dispositions pour le siége de Ciudad-Rodrigo. Laissera-t-il prendre cette place sans la secourir?

» Ainsi l'armée française fait, sous les yeux des Anglais, quatre grands siéges; elle prépare tout pour celui de Badajoz, et elle a de tous côtés des colonnes mobiles pour réprimer le brigandage que suscite l'Angleterre. »

Nous ne recevons du voyage de LL. MM. que des détails rapides comme sa marche; en quittant Bois-le-Duc, elle a visité Gertrudemberg et Berg-op-Zoom. Le 10 mai l'Empereur était à Flessingue; il a visité toutes les parties de la côte et de l'île de Walcheren. L'affluence du peuple était immense, et en voyant le monarque qui les a délivrés du joug anglais, et qui a garanti leur existence en leur accordant le beau titre de Français, les habitans ont égalé toutes les villes de l'Empire dans les témoignages de leur respect et de leur dévouement pour leurs augustes souverains.

Le 13 au soir LL. MM. sont revenues à Anvers; elles en sont reparties le 14 pour Bruxelles; elles sont arrivées le même jour au palais de Leken.

PARIS.

L'époque précise des fêtes ne paraît pas encore déter-

Digitized by Google

minée : les plus grands préparatifs se font sur la route que doit suivre S. M. jusqu'à Rouen.

— Deux décrets très-importans ont été rendus pendant le voyage. L'un est un acte de représailles envers les Etats-Unis ; leur pavillon est banni de nos ports, et l'introduction de leurs marchandises prohibées. L'autre accorde le prix d'un million au mécanicien, de quelque nation qu'il soit, qui aura imaginé la meilleure machine pour filer le lin, à l'instar de celles qui filent les cotons. Un troisième décret met à la disposition du ministre de l'intérieur pour 1810, la somme de 36 mille francs, spécialement consacrée aux dépenses de la censure de la librairie.

— Chénard, Martin et Elleviou sont subitement partis de Paris pour Leken, où ils doivent avoir l'honneur de paraître deux ou trois fois devant LL. MM.

— Les travaux de restauration de la Sainte-Chapelle et du Palais de justice qui étaient confiés à M. Beaumont, sont continués, depuis la mort de cet artiste, sous la direction de M. Peyre (neveu.)

— On annonce que la galerie du Sénat, déjà riche de nombreuses et belles productions de l'école française, va recevoir de nouveaux tableaux d'un grand prix.

— On croit à la prise de Lérida par le général Suchet, mais la nouvelle n'en est pas officiellement publiée.

— M. de Kourakin, frère de l'ambassadeur de ce nom, est arrivé à Paris : il vient présenter à l'Empereur les félicitations de son souverain, à l'occasion du mariage de S. M. La même mission a été confiée, de la part du roi d'Espagne, à M. d'Azanza,

— La première classe de l'Institut a saisi la première occasion qui s'est offerte de donner un témoignage de sa haute estime à M. de Humboldt : elle a nommé ce savant, qui depuis long-tems partageait ses travaux, à la place d'associé correspondant, vacante par la mort de Ch. Cavendish.

— Les nouvelles des ports annoncent des prises très-importantes faites dans l'Inde sur le commerce anglais.

— La ville de Ratisbonne a dû être cédée au roi de Bavière en même tems que les territoires de Hanau et de Fulde ont été remis au grand duc de Francfort.

— M. Collin de Sussi, directeur-général des douanes, est à Anvers, occupé à organiser ce service dans les pays nouvellement réunis, de manière à rendre la contrebande impossible.

Digitized by Google

ANNONCES.

Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, contenant leurs portraits gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leur vie et des observations sur leur caractère ou sur leurs ouvrages; par MM. Auger, Biot, Bourdois de la Motte, Cuvier l'aîné, de Barante, de Maussion, Desfontaines, Feuillet, Landon, la Renaudière, le Breton, le Grand, Leuliette, Quatremère de Quincy, Taillefer, etc.; quelques articles ont été fournis par MM. Bergasse, Cauchy, Ginguené, Moreau, Petit-Radel. Chaque volume, de format in-12, contient 72 portraits et pareil nombre de notices de deux à quatre pages et plus, selon l'importance des personnages. Cet ouvrage qui a d'abord été distribué par livraisons d'articles détachés, vient d'être terminé et paraît maintenant en 12 volumes, disposés par ordre alphabétique. Le dernier contient une table alphabétique et chronologique de tous les personnages compris dans la collection. Ces 12 volumes se distribuent en 4 livraisons de 3 volumes chacune, et de mois en mois. L'éditeur a néanmoins quelques exemplaires complets pour ceux qui désireraient se procurer l'ouvrage tout à-la-fois. Prix de chaque volume, 9 francs en feuilles, ou, cartonné et étiqueté en or par Bradel, 10 fr.; un franc de plus par volume pour le port. Chez C. P. Landon, éditeur, rue de l'Université, n° 19, au Bureau des Annales du Musée.

La 1re livraison qui paraît en ce moment, contenant les volumes 1, 2 et 3, comprend les lettres A, B, et une partie de la lettre C.

Les Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et N. Revett, peintres et architectes, ouvrage traduit de l'anglais par L. F. Feuillet, bibliothécaire adjoint de l'Institut, et publié par C. P. Landon, peintre, correspondant de l'Institut royal de Hollande. Trois vol. in-folio, avec 150 planches.

Cet ouvrage est distribué en huit livraisons qui paraissent de six mois en six mois; le prix de chaque livraison est de 20 fr.; avec épreuves sur pap. Hollande propre au lavis, 25 fr.; pap. vélin, 40 fr., et pap. vélin, épreuves coloriées, 50 fr.; 2 fr. de plus pour le port. Chez C. P. Landon, éditeur, rue de l'Université, n° 19.

La seconde livraison qui vient de paraître, contient le monument Choragique de Lysicrates, vulgairement appelé la Lanterne de Démosthènes, et le Stoa ou Portique, pris communément pour les restes du temple de Jupiter olympien.

Les planches du premier chapitre de cette livraison représentent la vue pittoresque du monument Choragique dans son état actuel, ses plans, élévation et coupe, les divers détails de son architecture et le développement de sa frise circulaire, ornée de sculptures. Les planches du second chapitre représentent la vue des restes du temple de Jupiter olympien, son plan, son élévation, deux coupes, et les détails les plus intéressans de l'architecture de cet édifice, remarquable par son étendue et son caractère. Une autre planche offre une réunion de médailles et de fragmens antiques tirés de ces divers monumens. Toutes les planches sont cotées avec une scrupuleuse exactitude, et accompagnées de trois échelles, celles des mesures anciennes, des mesures nouvelles et des modules.

Digitized by Google

DÉPOT DE LA
5
CCD

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXII. — *Samedi* 26 *Mai* 1810.

POÉSIE.

TRADUCTION DE LA SCÈNE IIIme DU SECOND ACTE DE LA *MÉDÉE D'EURIPIDE.*

(La scène se passe entre Médée et le Chœur. Cette magicienne, chassée de Corinthe par Créon, et abandonnée par Jason, qui est sur le point d'épouser Creüse, se prépare à la vengeance.)

LE CHŒUR.

Malheureuse Médée ! où porter vos douleurs ?
Quelle terre offrira son asyle à vos pleurs ?
Qui vous consolera ? Je vois sur votre tête
Se rassembler de maux une horrible tempête.

MÉDÉE.

On m'outrage, il est vrai, mais bientôt mon courroux
Renverra ma douleur à ces nouveaux époux ;
Et ce Créon si fier sentira ma puissance.
Si je n'avais conçu l'espoir de la vengeance,
Aurais-je donc, flattant son orgueil inhumain,
Vers ce tigre étendu ma suppliante main ?
L'insensé ! me forçant à quitter son empire,
Il pouvait renverser la vengeance où j'aspire ;

N

Digitized by Google

Mais il m'accorde un jour, et l'espoir m'est permis.
J'abattrai dans ce jour mes trois fiers ennemis,
Et le père, et la fille, et le gendre, et ma rage
Va punir à l'instant le plus sensible outrage.
J'en ai tous les moyens; mais lequel préférer?
Faudra-t-il par le feu tous trois les dévorer,
Et par-tout au palais répandre l'incendie?
Ou, de ce couple affreux payant la perfidie,
Faudra-t-il tout-à-coup m'offrir à leur regard,
Et cent fois dans leurs cœurs enfoncer le poignard?
Que dis-je! en ce projet, Dieux! si j'étais surprise,
Avant de consommer ma fatale entreprise?
Qu'ils goûteraient de joie en me faisant mourir!
Non, non, c'est à mon art qu'il me faut recourir;
Agissez, mes poisons, votre puissance est sûre,
Agissez; bien, très-bien; vous vengez mon injure.
Mais, où fuir à présent? car il faut tout prévoir;
Quelle ville en son sein voudra me recevoir?
En est-il? ah! pourvu qu'un asyle me reste,
C'en est assez, malheur à ceux que je déteste!
Bientôt, dans le silence, avec art apprêtés,
De la terrible mort les coups seront portés,
Et, si par des vengeurs ma tête est poursuivie,
Ma main s'arme du fer pour défendre ma vie,
Je l'arrache aux objets de ma juste fureur,
Et de mes attentats je comble ainsi l'horreur.
Oui, j'en jure par toi qui serviras ma haine,
Par toi que je chéris, par toi ma souveraine,
Hécate, dont toujours la présence et la voix
Surveillent mes foyers et me dictent des lois;
Je jure, que jamais un perfide, un infâme
Ne se réjouira d'avoir blessé mon ame,
Qu'au festin de l'hymen qui cause mon malheur,
En des coupes de sang il boira ma douleur.
Exécrables époux, vous serez mes victimes.
Va, Médée; à présent va consommer tes crimes;
Mais sur-tout, préparant tes mystères secrets,
N'épargne aucun de ceux qui t'ont lancé leurs traits;
Point de fausse pitié, point de vaine menace.
Veux-tu que de Sisyphe une exécrable race,
De ces infâmes nœuds étalant l'appareil,
Livre aux ris insultans la fille du soleil?

Digitized by Google

Non, ton art est puissant, ton sexe est implacable,
Et la femme outragée est toujours redoutable.

PARSEVAL.

STANCES AU MOIS DE MAI.

Tu renais donc pour plaire aux cœurs heureux,
Mois des amours, jeunesse de l'année!
Le ciel enfin a secondé nos vœux:
Embellis notre destinée.

Ils ne sont plus, ces longs jours de douleur,
Où, sans plaisir, on voyait la verdure;
L'âpre destin, par des cris de terreur,
Otait son charme à la nature.

Loin du héros, nos ennemis nombreux,
Avec orgueil, achevaient leurs conquêtes:
Alcide accourt, et quoique seul contr'eux,
Sous le joug il courbe leurs têtes.

De l'Orient, jusqu'aux climats glacés,
Beau mois de Mai, tu vis souvent sa gloire;
Vois ses hauts faits enfin récompensés:
Il a le prix de la victoire.

Beau mois de Mai, souris à deux époux:
La jeune mère, à ton retour, féconde,
Ivre d'amour, pourra, sur ses genoux,
Te présenter l'espoir du monde.

Beau mois de Mai, que dans mille ans encor,
Les rejetons d'une race adorée
Puissent cent fois te montrer l'âge d'or!
Tu nous vois au règne d'Astrée.

DUMANDANT.

Digitized by Google

LE FLEUVE ET LE RUISSEAU.

APOLOGUE.

ATTEINT dans son printems du souffle de la mort,
Un sage, à l'amitié plaintive,
Qui pleurait son funeste sort,
De l'Océan montrait la rive.
« Voyez ce modeste ruisseau
» Mourir à quelques pas de sa source inconnue;
» On ne distingue plus son eau,
» A d'innombrables flots mêlée et confondue.
» Voyez ce vaste fleuve au sein profond des mers
» Apporter le tribut de ses eaux vagabondes;
» Il y tombe, il y perd et son nom et ses ondes;
» Qu'importe son long cours et ses détours divers!
» Pareilles sont les destinées
» Du fleuve, du ruisseau, dès qu'ils touchent ce bord:
» Emblème des humains que rend égaux la mort,
» Qu'on ait souffert un jour ou langui cent années. »

EUSÈBE SALVERTE.

ENIGME.

MON père mit au jour un grand nombre d'enfans,
Destinés par état à former des savans:
Pour mon compte, lecteur, je fais un très-beau rôle;
Quoique privé souvent du don de la parole
Je préside en tout tems à l'éducation,
J'ouvre et ferme toujours l'école,
Je joins sur-tout l'exemple à la leçon.
Je commence et finis l'étude, l'exercice,
J'entre à l'église ou j'achève l'office.
Je me montre en hiver, encor plus en été,
Je sers à la splendeur plus qu'à l'obscurité.
Au peuple cependant doublement nécessaire,
Il ne pourrait sans moi terminer une affaire.
Etablissant partout l'ordre et la sûreté,
Il me trouve toujours dans la nécessité.

Digitized by Google

Lecteur, si cette énigme est pour toi trop obscure,
Pour éclaircir le doute où je puis t'avoir mis
Tu dois m'apercevoir à la fin du Mercure,
Si l'imprimeur n'a rien omis.

S.....

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, j'ai cinq pieds qui, prononcés dans leur ordre,
En un tribunal criminel,
Forment un arrêt solennel
Contre quelque grave désordre.
Un pied de moins je m'élève sur l'eau,
Ou l'on m'enfonce en un tombeau.
Un pied de moins, je suis la plus noble partie
De toi-même : avenant le cas d'une autre vie,
Non contente d'avoir été,
J'ose encore aspirer à l'immortalité.

S.....

CHARADE.

AMI lecteur, un géomètre
Est très-connu par mon premier.
C'est sur les traits de mon entier
Qu'on peut facilement connaître
Mon dernier.

NAR....., *département de l'Aude.*

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Grâce*, pris dans ses différentes acceptions.

Celui du Logogriphe est *Crosse*, dans lequel on trouve : *rosse*.

Celui de la Charade est *Po-tage*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

ESSAI SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, *le Climat et l'Histoire naturelle du département du Doubs*; par M. GIRAUD CHANTRANS. — A Paris, 2 vol. in-8°. (1810.)

UNE des sciences dont l'étude m'a toujours paru réunir beaucoup d'intérêt à une très-grande utilité, c'est la géographie physique. On a peine à concevoir comment cette science a reçu si peu d'encouragement parmi nous jusqu'à ces derniers tems. C'est elle cependant qui nous fait connaître la configuration de la terre, la nature du sol, le climat, la qualité des eaux, les diverses espèces de plantes et d'animaux propres à chaque contrée, l'influence de ces différentes causes sur l'espèce humaine, et réciproquement l'influence de l'homme sur elles. Comment, sans cette science, aurait-on, sur la géographie proprement dite, autre chose que des idées superficielles et vagues?

Si le premier objet du géographe consiste à établir les rapports que les différentes parties de la terre ont entre elles, son premier soin doit être d'assigner des bornes invariables aux divisions qu'il admet, ou plutôt il ne doit admettre comme divisions fondamentales que celles de la nature : les États s'accroissent ou se détruisent, les villes les plus opulentes s'anéantissent, les monumens qui paraissent les plus durables résistent à peine quelques siècles à l'action du tems; la configuration seule de la surface de la terre a quelque durée. Sans doute les divisions fondées sur l'astronomie déterminent, de la manière la plus exacte, les rapports des différens points de la terre; mais ces divisions et ces rapports conventionnels ne laissent dans notre esprit que des abstractions fugitives, et notre mémoire s'enrichit sur-tout par

Digitized by Google

les impressions de nos sens. D'ailleurs, ces montagnes qui embrassent notre globe, ces vallées qui le sillonnent, ne servent pas seulement à le diviser, elles le rendent encore habitable : sans les inégalités qui partagent nos continens, aucun être doué de la vie peut-être n'existerait; sans elles les eaux vraisemblablement ne formeraient point de nuages et ne tomberaient point en pluies; les sources n'auraient point paru ; les rivières et les fleuves n'auraient point eu de cours, l'équilibre de la mort se serait établi partout. Cette influence de l'inégalité du terrain, du sol et du climat est si puissante et si étendue, qu'elle s'exerce jusque sur les formes, les couleurs et les propriétés des plantes et des animaux ; les hommes eux-mêmes ne peuvent s'y soustraire ; ils reçoivent d'elle, en grande partie, leur tempérament, leur caractère, leurs mœurs, leur industrie. Le montagnard diffère entiérement des habitans des plaines ; les peuples maritimes ne ressemblent point à ceux qui vivent dans l'intérieur des continens ; il n'est, en un mot, pas plus indifférent de se nourrir de fruits ou de chair, de lait ou de poissons, que de respirer l'air pur des lieux élevés ou l'atmosphère épaisse des contrées marécageuses. Ajoutons même que, malgré leurs systèmes politiques et leur industrie, les hommes n'ont pu encore se soustraire entiérement à l'influence qu'exercent sur eux les communications naturelles qui les rapprochent, ou les bornes naturelles qui les séparent. Des différences entre les gouvernemens, entre les lois, entre les intérêts des habitans d'une même contrée n'ont souvent pu détruire qu'imparfaitement les rapports fondés sur la nature du climat et la configuration du sol ; et il n'a quelquefois fallu traverser qu'une montagne ou qu'une rivière pour trouver d'autres goûts, d'autres mœurs, un autre langage. C'est la civilisation qui rassemble et confond les peuples ; dès qu'elle s'affaiblit, ils se divisent. Mais si tout s'accorde à prouver que la nature a voulu partager originairement l'espèce humaine en familles, et qu'elle tend sans cesse à nous ramener à son premier but, l'existence des grandes nations est sans doute un

Digitized by Google

des plus beaux témoignages de la puissance du génie de l'homme.

Quelques personnes s'étonneront peut-être de ce que nous avons dit que la géographie physique a été négligée en France. En effet, il y a plus d'un demi-siècle qu'un géographe très-distingué ouvrit parmi nous cette carrière; mais il n'eut point d'émules; la route qu'il traça fut peu suivie; elle était trop étroite, et nous en sommes, pour ainsi dire, encore à ses premiers essais. Notre opinion n'en reste donc pas moins fondée, et la seule vérité qu'il soit possible de tirer des tentatives dont il vient d'être question, c'est que, s'il est dans la nature des sciences de commencer par des systèmes, la géographie physique est jusqu'à présent restée chez nous dans toute la faiblesse de l'enfance. Il faut pourtant convenir que, si nous ne possédons pas encore pour la France un traité complet de géographie physique, nous avons au moins quelques-uns des élémens qui doivent entrer dans la composition de cet ouvrage. Plusieurs savans distingués ont mesuré nos montagnes, et en ont décrit les parties principales, ainsi que les minéraux qu'elles renferment; d'autres nous ont parlé des plantes et des animaux que nourrit notre sol; nous possédons quelques bons Mémoires d'hydrologie; nos principales eaux médicinales ont été analysées; la météorologie, éclairée par la physique et par la chimie, a cessé d'être une science hypothétique, et les observations de topographie médicale se sont beaucoup accrues. Les statistiques que le gouvernement a publiées offriront aussi quelques secours; mais ces différens travaux ne peuvent avoir, sous le rapport qui nous occupe, l'utilité des ouvrages analogues à celui que nous annonçons aujourd'hui. Ces ouvrages ont, sur la plupart des autres, l'avantage d'avoir été fait sur un plan qui embrasse toutes les branches de la géographie physique. En effet, le but de M. G. C. est de nous faire connaître la forme, la nature, le climat et les productions du département du Doubs. Après avoir parlé de l'étendue et des limites de cette partie de la France, des différens aspects qui la

Digitized by Google

caractérisent, des vallées, des rivières, des marais, des tourbières qui s'y trouvent, sur-tout après avoir donné une série de nivellemens qui font connaître la hauteur des points principaux du Jura et des vallées qui en descendent, il considère l'influence des circonstances locales sur la culture de ces contrées et sur les maladies qui y règnent; il entre ensuite dans des détails d'histoire naturelle, et, suivant le système de Linneus, il nous fait passer en revue tous les êtres que renferme le pays dans lequel ses recherches se circonscrivent; d'abord, au sujet de l'homme, il indique les traits principaux qui caractérisent l'habitant des bords du Doubs; il nous donne ensuite un tableau des animaux de toutes les classes, et il l'accompagne d'observations dont l'histoire naturelle générale et particulière pourra profiter : tel est l'objet du premier volume. Le second traite de la botanique et d'un ordre de substances singulières, dont la nature ambiguë fait encore un sujet de contestation parmi les naturalistes. Les uns rangent les productions aquatiques connues sous les noms de *bissus*, de *trémèles* et de *conferves* avec les végétaux, et les autres les classent dans le règne animal. M. G. C. s'est, pour ainsi dire, placé à la tête de ceux qui regardent ces substances comme des animaux, sinon en avançant le premier cette opinion, du moins en la fondant sur des travaux beaucoup plus nombreux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs.

Il termine son ouvrage par la description des minéraux qu'il fait précéder d'un petit discours sur la géologie, dans lequel on reconnaît l'observateur profond et le philosophe habitué à tirer des phénomènes les lois les plus générales et les plus fécondes. Tous ces détails pourraient paraître minutieux au premier coup-d'œil, mais ils sont si variés que le tableau général qui résulte de leur ensemble est du plus grand intérêt.

Qu'on se figure un amphithéâtre immense où tous les climats semblent réunis, et qui se termine à l'horizon par une chaîne de hautes montagnes calcaires, ancien produit des eaux. Des vallées profondes, qui paraissent avoir été jadis des lacs, jointes quelquefois entre elles

Digitized by Google

par des déchirémens plus profonds encore, partagent ces montagnes en tout sens, et sur-tout en suivant la direction de leur chaîne. Des eaux abondantes et pures naissent de toutes parts : ici elles se réunissent dans de vastes réservoirs formés par les dépressions du sol; là elles sont englouties dans des gouffres dont on n'a jamais pu sonder la profondeur; plus loin elles s'élancent du sein de la terre en torrens impétueux; et, après des détours nombreux et des chutes rapides, elles viennent enfin fertiliser des rives plus unies. Des plantes de toute espèce couvrent ces belles contrées, elles sont peuplées de nombreux animaux, et des hommes grands et forts, bons et intelligens les vivifient.

Les plus hautes de ces montagnes, toujours environnées d'un air pur et d'où l'hiver ne s'éloigne jamais entiérement, ne présentent à l'œil, en général, que des sommets aplatis et des croupes arrondies; mais elles ne sont ni désertes, ni arides. Les gras pâturages et les épaisses forêts qui les revêtent sont habitées par le faisan, le grand coq de bruyère, le merle d'eau, le pinion de neige; leurs cimes les plus sauvages sont les repaires du petit aigle tacheté, du vautour gris, du corbeau à bec orangé, du merle de roche. Les troupeaux qu'elles nourrissent, les pins qu'elles produisent éveillent de toute part une active industrie. C'est dans les chalets épars sur leurs flancs que plusieurs espèces de fromages délicats se fabriquent, et chaque jour la cognée choisit dans leurs riches forêts des mâts pour nos vaisseaux ou des solives pour nos édifices. A la vérité, toute la culture de ces contrées se renferme dans les potagers étroits dont les chalets sont environnés : le printems y est sans espoir et l'automne sans richesses.

Si l'on descend de ces hautes montagnes, à l'uniformité succèdent les sites les plus riches, les aspects les plus variés, les contrastes les plus nombreux. Sur ces moyennes régions la saison des frimas touche, pour ainsi dire, à celle des moissons; des montagnes entières sont entr'ouvertes jusqu'à leurs bases, des rochers énormes sont suspendus, des rivières impétueuses se frayent leur

Digitized by Google

lit au travers des abîmes, tout semble désordre et bouleversement. Mais au milieu de cette confusion apparente, l'homme a su se créer des habitations paisibles, et les obstacles n'ont servi qu'à donner un plus grand essort à son intelligence. Aux pins et aux bouleaux des montagnes se joignent ici le chêne, le hêtre, le sorbier, le frêne, l'érable, et la plupart des beaux arbres de la France. Dans les vastes forêts que produit une aussi riche végétation, le loup noir, le renard charbonnier, le chat sauvage, le cerf, le chevreuil, le sanglier trouvent encore des abrits sûrs. C'est au milieu d'elles que l'aigle commun, le pigargue, le grand-duc, le pic à tête rouge, la mésange huppée, et une foule d'autres oiseaux viennent cacher leurs petits et chercher la proie ou le grain dont ils se nourrissent. Les vallées de ces hautes régions sont tapissées de prairies et arrosées par des eaux toujours pures, où se trouvent le chabot agile, la petite truite à tache noire, l'ombre dorée. Ce ne sont plus de simples chalets qui frappent la vue; chaque source a son hameau, et chaque ruisseau son bourg et ses villages. La bêche n'est plus le seul instrument du laboureur, la charrue peut déjà tracer quelques sillons. Toutefois, à cause de la vivacité de l'air, l'orge et l'avoine sont, de toutes les plantes céréales, les seules qui mûrissent, et les arbres fruitiers ne peuvent soutenir les longs hivers de ces lieux élevés. Mais la sagesse des habitans supplée abondamment à tout ce que la nature leur refuse. Leur vie est simple, frugale et active; ils associent le commerce et les arts mécaniques aux travaux agricoles; les chevaux et les bœufs qu'ils nourrissent en grand nombre remplissent leurs prairies; ils tirent du sein de la terre un fer limoneux que des fourneaux et des forges épurent et revivifient, et que des fabriques actives façonnent en instrumens de toute espèce. Si les champs sont couverts de neige, ces habitans laborieux se livrent, dans leur intérieur, à l'exercice de quelques métiers; si les glaces ont disparu, chaque courant d'eau fait mouvoir des machines différentes; des scies ingénieuses, des moulins nombreux, en augmen-

Digitized by Google

tant la valeur des produits de la terre, compensent en quelque sorte leur petite quantité. Le sol est peu fertile, mais l'homme prospère, tant il est vrai que le repos et la richesse sont moins utiles au bonheur que le travail et l'industrie !

Enfin, si les regards s'abaissent sur la partie la moins élevée de ce riche amphithéâtre, les grands témoignages des révolutions de la nature disparaissent, et l'on croit passer sur une terre étrangère et sous un ciel nouveau. Ici toutes les saisons peuvent déployer leurs richesses et se partager également le cours de l'année : chaque espèce de plante céréale prospère, tous les fruits des pays tempérés mûrissent, et la vigne couvre la plupart des coteaux qui reçoivent l'influence du midi. De belles forêts, où vivent des animaux nombreux, se partagent avec la culture cette contrée fertile que des rivières profondes parcourent et arrosent. Des villes opulentes, où aboutissent des routes commodes, s'élèvent de distance en distance, et donnent aux champs les biens qui embellissent la vie, en retour de ceux qui la soutiennent. Tous les élémens du bonheur paraissent réunis sur ce sol heureux, et nous devrions terminer ce tableau par la peinture du bien-être qu'un peuple doit goûter au milieu des dons les plus précieux de la nature; mais il en est de l'abondance de ces dons comme de tous les autres biens; l'homme semble beaucoup plus enclin à en abuser qu'à en jouir. Nous bornerons donc ici le résumé très-général que nous venons de faire. Nous n'aurions de plus à dire sur les habitans des rives inférieures du Doubs que ce qui a déjà été répété si souvent sur les peuples qui ne sont point aussi heureux qu'ils pourraient l'être.

Revenons actuellement à l'ouvrage de M. G. C. Nous désirerions pouvoir ne point affaiblir le bien que nous en avons dit; malheureusement nous sommes obligés de troubler nos éloges par quelques critiques; la vérité nous en fait une loi; car, dans notre métier,

« Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste. » VOLT.

Un des principaux reproches que nous ayons à faire à

Digitized by Google

M. G. C., c'est d'avoir joint à sa géographie l'exposition des méthodes suivant lesquelles il a classé dans cet ouvrage les objets d'histoire naturelle.

Cette exposition n'était point nécessaire à un traité essentiellement destiné aux savans : il n'est aucun d'eux qui ne soit familiarisé avec les méthodes des naturalistes et qui n'en ait apprécié la valeur; et il est rare qu'une chose superflue se trouve dans un ouvrage sans que ce soit aux dépens d'une chose utile. Ainsi nous croyons que celui qui nous occupe eût été plus intéressant, s'il eût offert, sur les diverses productions de la nature, des discours réguliers et suivis, au lieu d'une nomenclature aride et insignifiante pour la plupart des lecteurs. Cette méthode était pour M. G. C. d'autant plus facile à suivre que les nombreuses observations dont il a enrichi son ouvrage lui donnaient des moyens de présenter sous des points de vues nouveaux les objets qui ne l'étaient pas, et l'exemptaient de répéter ce que d'autres avaient déjà dit. Dailleurs il aurait pu nous faire connaître dans ces discours les traits caractéristiques des êtres qu'il se contente de nommer, et donner ainsi une plus grande confiance en ses observations.

Nous demandons pardon à M. G. C. d'insister sur ce point; mais nous avons si souvent éprouvé combien les déterminations faites uniquement d'après les phrases spécifiques des nomenclateurs laissent de doutes après elles, et combien l'ouvrage de Linneus contient d'erreurs, que nous ne pouvons nous défendre de quelque incertitude sur la justesse d'une synonymie qu'il n'est pas en notre pouvoir de vérifier, et cette incertitude s'accroît encore par la nouveauté des observations. Par exemple : le *mus talpinus* de Linneus est une espèce de rat qui, jusqu'à présent, n'a été vu que dans les contrées méridionales de la Russie où Pallas l'a découvert, et cependant M. G. C. fait entrer ce *rat taupe* dans la liste des quadrupèdes du département du Doubs. Certainement un fait de cette importance avait besoin, pour ne point laisser de doutes, d'autre chose que d'une simple assertion : les

Digitized by Google

méprises des sens sont si faciles qu'en physique les expériences d'un seul homme ne sont jamais concluantes.

Nous ne nous arrêterons point à examiner si M. G. C. aurait pu suivre des méthodes plus parfaites que celles qu'il a choisies, nous nous bornerons à faire observer l'inconvénient qui résulte de la préférence qu'il a accordé à l'ouvrage de Geoffroy pour la détermination de ses insectes. Geoffroy n'avait eu d'autre but que de décrire les insectes des environs de Paris. On ne pouvait donc reconnaître d'après son travail que les espèces qui vivent autour de la capitale; et c'est, en effet, ce qui est arrivé à M. G. C.: il n'a nommé, à très-peu d'exceptions près, que les insectes décrits par Geoffroy, de sorte qu'on ne peut distinguer sur le tableau qu'il donne de ces animaux la différence qui existe sous ce rapport entre le climat assez doux et le territoire assez uniforme des environs de Paris, et la température et le sol des montagnes du Jura.

S'il n'entrait point dans les vues de M. G. C. de donner un catalogue complet des êtres que produit le département du Doubs, il nous semble qu'il aurait dû choisir de préférence parmi les animaux, les plantes et les minéraux de cette contrée, les espèces qui pouvaient la caractériser; c'était le moyen de ne point se trouver en opposition avec une des règles les plus générales de l'histoire naturelle : les observations démontrent chaque jour que l'habitation des animaux est circonscrite et ne s'étend jamais au delà de certaines bornes.

Enfin nous aurions désiré trouver dans l'ouvrage de M. G. C. l'analyse de tous les travaux déjà faits qui se rapportent à la géographie physique du département du Doubs. On sait que les registres de l'ancienne académie de Besançon contiennent plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle de la Franche-Comté; l'histoire du second royaume de Bourgogne par Dunod renferme aussi des notes sur les salines, les mines et les eaux minérales de cette province; M. Droz a publié des remarques sur les productions naturelles du bailliage de Pontarlier, etc. Personne mieux que M. G. C. ne pouvait porter un juge-

Digitized by Google

ment sur ces anciens travaux qui, sans doute, ne seront jamais d'une grande utilité, mais qu'on aimerait à connaître par cela seulement qu'ils ont précédé ceux d'aujourd'hui : ils sont pour nous de l'histoire, et l'histoire sera toujours la première des sciences aux yeux de ceux qui ne craindront pas d'y figurer.

Au reste, on ne doit point oublier que l'histoire naturelle n'a jamais été pour M. G. C. qu'un sujet de délassement, et qu'il n'a pu y consacrer que quelques momens de loisir dérobés à ses fonctions législatives. Ce serait bien mal connaître l'intérêt de la science qu'on cultive que de ne pas accepter avec reconnaissance les dons gratuits qu'on veut bien lui faire, sur-tout lorsqu'ils viennent de personnes qui, comme M. G. C., peuvent les rendre honorables.

FRÉDÉRIC CUVIER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Histoire romaine de Tite-Live, traduction nouvelle par M. Dureau de la Malle, de l'Académie française, traducteur de *Tacite* et de *Salluste*, revue par M. Noel, membre de la Légion-d'Honneur, inspecteur-général, conseiller ordinaire de l'Université impériale, etc. Première Décade. — Quatre vol. in-8°. — Prix, 24 fr., et 30 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34, et chez *H. Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

(premier extrait.)

Il y a peu de réputations plus imposantes que celle de Tite-Live, et peu de grands écrivains qui aient obtenu plus de justice de leurs contemporains et de la postérité. Il fut admis, comme Horace et Virgile, à l'intimité d'Auguste; mais dans le palais des Césars il demeura fidèle à la mémoire de Pompée. La gloire porta son nom jusqu'aux bornes de l'Empire; un habitant de Cadix se rendit à Rome uniquement pour y voir Tite-Live, et retourna dans sa patrie satisfait de l'avoir vu. « Il était » bien extraordinaire, dit à cet égard S. Jérôme dans » une lettre à Paulin, qu'un étranger vînt à Rome pour » y chercher autre chose que Rome même! » On assure que, dans le dernier siècle, un savant suédois fit le même honneur à Fontenelle, et qu'ayant en vain demandé son adresse aux barrières de Paris, il s'indigna sérieusement contre la barbarie d'une ville où la demeure de ce philosophe illustre n'était pas connue des commis de l'octroi. Nous ignorons si l'Espagnol dont parle S. Jérôme fut plus heureux en arrivant dans la capitale du monde, et si telle était alors la considération générale qu'on accordait aux talens, qu'il ne fût pas ridicule de demander

Digitized by Google

mander l'adresse de Tite-Live aux douaniers du peuple romain.

Quoi qu'il en soit, cet historien justement célèbre mourut à Padoue, sa ville natale, dans la soixante-seizième année de son âge, la quatrième du règne de Tibère, et le jour même de la mort d'Ovide, dont la destinée fut si différente de la sienne. Ses contemporains déploraient encore sa perte, et déjà la critique et le tems avaient affermi sa gloire, quand la haine d'un Empereur en démence lui rendit un hommage plus rare et non moins flatteur : le fils de ce Germanicus qui avait été l'ami des lettres et l'amour des Romains, Caligula bannit de toutes les bibliothèques les écrits et les images de Tite-Live : il fit livrer aux flammes d'innombrables copies de son histoire; et c'est peut-être à cette absurde frénésie qu'il faut attribuer la perte d'une partie de ce grand ouvrage, notamment de celle où l'auteur avait peint la guerre civile et les derniers efforts de la liberté mourante : il semble que la folie même ne puisse étouffer, dans l'ame des tyrans, la crainte de la vérité. C'est ici le cas d'observer les progrès rapides que le despotisme avait faits chez les Romains. Tite-Live, à la cour d'Auguste, loue publiquement les défenseurs de la république, vaincus à Philippes et à Pharsale; l'héritier de César, loin de l'en punir, l'honore de son amitié, et lui donne en riant le surnom de *Pompéien*. Sous le règne suivant Crémutius Cordus, pour avoir appelé Marcus Brutus *le dernier des Romains*, est réduit à se donner la mort, accusé devant le sénat de ce terrible crime de lèse-majesté, dont l'amitié même redoutait la contagion, et qui, suivant l'énergique expression de Tacite, enchaînait et forçait au silence, (*vinclum et necessitas silendi.*) Enfin, le successeur de Tibère poursuit l'historien de Rome jusque dans le tombeau; et le peuple-roi, déjà vieilli dans la servitude, accoutumé par un prince furieux à respecter des caprices plus sanguinaires, déchire à sa voix, peut-être avec un plaisir secret, les annales de ces tems glorieux qui semblaient lui reprocher son esclavage et sa bassesse. Au reste, Caligula proscrivit Homère et Vir-

Digitized by Google

gile avec Tite-Live, ce qui prouve que le génie n'est pas moins odieux aux tyrans que la vérité.

L'estime des princes les plus éclairés, les hommages des villes et des nations, la voix des siècles qui juge à son tour les maîtres du monde, a dès long-tems vengé ces grands écrivains des fureurs insensées de Caligula. Tite-Live a reçu presque autant d'honneurs que les pères de l'épopée : Padoue s'est distinguée à son égard par un culte particulier : elle a consacré son buste et son mausolée dans le lieu où s'assemblent les premiers magistrats de la ville : une autre statue lui est érigée dans le *Prato della Valle*, non loin de celle de Thraséas. Lorsqu'en 1413, on crut avoir retrouvé son tombeau, l'enthousiasme saisit tous les habitans, et ce ne fut pas sans peine qu'une partie de cette froide poussière fut accordée aux instances du roi d'Aragon, Alphonse V, qui voulait élever un monument magnifique à la mémoire de l'historien romain. Léon X fonda une chaire pour expliquer ses ouvrages : malheureusement des cent quarante livres qui composaient son histoire, nous n'en possédons que trente-cinq. Des ministres, des princes, des rois puissans, ont cru que la découverte de ceux qui nous manquent ajouterait à l'éclat d'une administration glorieuse : on s'est flatté de les retrouver tantôt dans la bibliothèque ottomane, tantôt dans une île de l'Archipel, jusque dans les sauvages hébrides. Mais toutes les recherches ont été vaines ; et probablement la lecture de Tite-Live, comme celle de Tacite et de Salluste, dont le tems n'a pas respecté davantage les écrits, mêlera toujours à l'admiration qu'elle inspire le sentiment douloureux d'une perte irréparable.

Nous n'avions en France qu'une médiocre traduction de Tite-Live par M. Guérin, ancien professeur de l'Université de Paris ; car on ne comptait plus celle que Vigenère fit paraître en 1582, ni celle de Duryer, qui fut réimprimée en 1700, avec les supplémens de Freinshémius. On se souvenait à peine que Malherbe avait aussi traduit le 33me livre, et que Corbinelli, l'ami de Mme de Sévigné, avait publié un volume de maximes de morale et de politique, extraites de Tite-Live. M. Du-

Digitized by Google

reau de la Malle qui, par sa traduction de Tacite, s'était placé, dès 1790, parmi nos meilleurs écrivains; qui depuis a lutté moins heureusement contre Salluste, mais toujours avec la force d'un talent très-peu commun, semblait appelé par la nature même de ce talent à faire passer dans notre langue les beautés originales de Tite-Live. Son discours préliminaire sur Tacite qui, suivant la remarque d'un juge éclairé, contribua beaucoup au succès de la traduction, est écrit d'un style noble et animé, qui s'élève souvent jusqu'à la véritable éloquence : il porte à croire que l'auteur pouvait s'approprier plus facilement la clarté, l'élévation, l'abondance et l'harmonie qui caractérisent Tite-Live, que l'énergique précision, la profondeur, la rapidité, l'audace, et la concision, quelquefois obscure, de Salluste et de Tacite. La supériorité de M. Dureau de la Malle sur ses prédécesseurs, et le mérite éminent de sa première traduction, sont incontestables; mais on y sent trop, peut-être, l'effort continu qu'il a dû faire pour imiter le langage elliptique et figuré de l'original. Des critiques d'un goût aussi difficile que délicat, lui ont même reproché d'avoir tourmenté son style, et d'avoir fait violence au français pour le revêtir des formes et des tournures latines. Ce défaut tient au système adopté par M. Dureau de la Malle, et non pas au caractère de son talent. Il s'est fait une loi de conserver à chacun des historiens qu'il a traduits ses traits distinctifs, sa physionomie particulière : les qualités de Tite-Live ayant plus d'analogie avec celles de son traducteur, on avait droit d'espérer qu'il en résulterait une imitation plus parfaite, un style plus égal et plus simple, un ouvrage enfin qui mettrait le sceau à la réputation que M. Dureau de la Malle avait acquise par trente ans de travaux aussi honorables qu'utiles.

Les lettres et l'amitié l'ont perdu avant qu'il eût achevé cette nouvelle entreprise, dont son expérience, son goût naturel et ses longues méditations semblaient garantir le succès. Désormais le seul nom de Tite-Live réveillera parmi nous le sentiment d'une double perte : en regrettant ce que le temps a détruit dans le grand ouvrage de

Digitized by Google

l'historien romain, nous nous rappellerons qu'il n'a pas même permis à M. Dureau de la Malle de compléter la traduction de ce qui nous reste. Heureusement son fils, héritier de son amour pour les lettres, et formé par lui-même à l'étude de l'antiquité, n'a rien négligé pour donner une existence durable à ce monument imparfait : un écrivain connu par les nombreux services qu'il a rendus à l'instruction publique, (M. Noël), a revu le manuscrit de M. Dureau de la Malle, et terminé ce qu'il avait entrepris. Mais il ne s'est point dissimulé le péril et les difficultés de ce travail. « Le traducteur d'un ouvrage » entier, dit-il, ne court qu'un danger, celui de rester » beaucoup au-dessous de son modèle : celui qui pour- » suit la tâche commencée par un autre, marche cons- » tamment entre deux écueils. Outre la défaveur atta- » chée au nom de continuateur, il lui faut soutenir une » double lutte, et contre son original et contre son de- » vancier. Cherche-t-il à se pénétrer de l'esprit de son » prédécesseur, à saisir sa manière, à conserver sa phy- » sionomie? il encourt le reproche d'une imitation ser- » vile, qui semble accuser l'impuissance, plus qu'attester » la modestie. Prend-il une autre route? adopte-t-il un » système de traduction qu'il croit plus conforme à la- » fois au génie de son auteur et au génie de sa propre » langue? cette marche réfléchie et motivée prend, aux » yeux de la malveillance, tantôt l'air d'une censure » indirecte, tantôt la couleur de la présomption. »

Nous ne savons point encore si M. Noël a vaincu ces difficultés aussi heureusement qu'il les explique ; les quatre volumes qui viennent de paraître, et qui renferment la première décade de Tite-Live, sont entièrement traduits par M. Dureau de la Malle : le travail de M. Noël ne commence qu'au quatrième livre de la seconde décade, actuellement sous presse.

Cette première partie nous paraît digne de ce qu'on a le plus approuvé dans les traductions de Tacite et de Salluste. En général, c'est la même fidélité, le même bonheur à saisir et à reproduire les formes originales. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, le talent de M. Dureau de la Malle est ici plus à son aise : il n'a pas

Digitized by Google

besoin de faire violence à la langue pour la forcer à recevoir des tournures étrangères. L'éditeur semble croire qu'il est moins difficile de lutter d'énergie et de précision contre les Latins, que de leur emprunter une éloquence nombreuse et périodique; il appelle Tite-Live l'historien *le moins traduisible* de l'antiquité : « Comment, dit-il, » retracer dans un idiôme ingrat, dédaigneux, indigent » à force de noblesse, embarrassé d'ailleurs de verbes » auxiliaires, de désinences sourdes et de pesans parti- » cipes, un auteur dont la langue riche, féconde, har- » monieuse, sait ennoblir les plus petits détails? ». Sans contester les avantages multipliés des langues anciennes, nous observerons seulement que si la nôtre a quelquefois, dans Bossuet et dans Montesquieu, la force et la concision de Tacite, elle offre plus souvent encore, dans les belles pages de Fénélon, cette clarté, cette richesse, cette fécondité douce et pure (*lactea ubertas*), qui, suivant Quintilien, caractérise la narration de Tite-Live. La traduction même, dont nous parlons, si M. Dureau de la Malle avait eu le tems de la perfectionner, prouverait peut-être, contre l'avis de M. Noël, que les formes et les couleurs françaises conviennent mieux à l'historien de Rome qu'aux peintres de Tibère et de Catilina. Mais il est tems de passer à un examen plus détaillé de cette traduction.

La mort prématurée de son auteur explique aisément un petit nombre de fautes et de négligences qu'il aurait sans doute fait disparaître en revoyant son ouvrage; on s'étonne seulement qu'elles aient échappé à la vigilance de l'éditeur. Comment n'ont-elles point frappé l'attention d'un homme qui connaît si bien la langue latine et le génie des anciens, puisqu'il suffit d'une lecture rapide pour les saisir au premier coup-d'œil? Nous en indiquerons quelques-unes.

La discorde et l'animosité réciproque des patriciens et des plébéïens faisant oublier dans Rome l'intérêt et le péril communs, les Eques et les Volsques s'avancèrent jusqu'à ses portes, et personne ne songeait à repousser l'ennemi. Quintius Capitolinus, l'un des meilleurs citoyens de la république et l'un des plus grands hommes

Digitized by Google

de son tems, alors consul pour la quatrième fois, convoqua le peuple et lui reprocha sa coupable indifférence. Tite-Live met dans sa bouche une de ces harangues admirables que les modernes ont critiquées, et qui n'en sont pas moins le plus bel ornement de son ouvrage. Le traducteur a cru nécessaire, avant de faire parler Quintius, d'ajouter à la phrase latine, *Consul ad concionem populum vocavit*, les mots suivans qui ne sont point dans le texte, et que Tite-Live se serait bien gardé d'y placer. « Tel fut, *pour le fonds des idées*, le discours » qu'il prononça. » — Comment un homme d'un goût aussi sûr que M. Dureau de la Malle n'a-t-il pas senti que les mots ajoutés mettent l'historien à la place du personnage et détruisent l'effet dramatique de la situation? Dans l'examen du système que nous avons adopté pour écrire l'histoire, système très-différent de celui des Latins et des Grecs, on peut fort bien discuter un point de critique littéraire, et douter que les capitaines athéniens, les tribuns, les consuls, les dictateurs romains, aient dit précisément ce qu'on leur fait dire : les défenseurs de l'antiquité ne manqueront pas de bonnes raisons pour justifier ces harangues, un peu trop légèrement condamnées par nos historiens philosophes. Mais est-ce en traduisant Tite-Live, et dans le cours même de sa narration, qu'il convient d'affaiblir l'effet de ces discours par des observations qui rendent leur authenticité suspecte? et l'intérêt qu'inspire leur éloquence n'est-il pas bien près de s'évanouir, si le lecteur est prévenu qu'elle appartient beaucoup moins à l'ame du personnage en action qu'au talent de l'écrivain? Poursuivons.

La harangue du plus sévère des consuls fut accueillie avec une faveur qu'obtint rarement le tribun le plus populaire. Les Romains coururent aux armes. Le Sénat traita Quintius comme le vengeur et l'appui de l'Etat. Tite-Live ajoute (T. II, p. 38) : *Primores patrum dignam dicere concionem imperio consulari, dignam tot consulatibus anteactis, dignam vitâ omni plenâ honorum sæpe gestorum, sæpius meritorum.* M. Dureau de la Malle traduit : « Les plus illustres sénateurs disaient que » sa harangue était celle d'un vrai consul; qu'elle était

Digitized by Google

» digne de tous ses anciens consulats, digne d'une » vie entière, *toujours décorée ou par de grands honneurs » ou par des vertus qui les méritaient.* » Nous croyons qu'à la fin de cette phrase le traducteur s'écarte un peu du véritable sens de l'auteur : Quintius avait éprouvé souvent l'injustice du peuple; son attachement inaltérable à la cause des Patriciens avait servi de prétexte pour lui refuser quelquefois les magistratures où ses vertus l'appelaient; c'est à quoi les sénateurs faisaient allusion dans leurs éloges. *Dignam vitâ omni plenâ honorum sæpe gestorum, sæpius meritorum*, doit donc signifier : digne d'une vie pleine de grands honneurs, souvent reçus, plus souvent mérités. — La traduction la plus littérale était ici la plus fidèle, ce qui n'arrive que rarement.

(T. II, p. 428.) A une époque où des tribuns militaires exerçaient l'autorité du consulat, la république étant en guerre avec les Eques, le commandement de l'armée fut confié à Marcus Postumius Regillensis, *pravæ mentis homini*, dit Tite-Live; *quam tamen victoria magis quàm bellum ostendit.* M. Dureau de la Malle traduit : « Plein de *travers dans l'esprit*, que la guerre » ne manifesta pas d'abord, il ne les fit éclater qu'après » la victoire. » Déjà, dans sa traduction de Salluste, et dans le beau portrait de Catilina, M. Dureau de la Malle avait rendu *pravus animus* par *esprit contrefait.* Cette expression, qui lui semblait aussi juste qu'heureuse, fut blâmée par un critique d'un goût très-sain et d'un esprit fort sage. Nous craignons que celle de *travers d'esprit* ne convienne pas davantage à un homme dont la dureté, l'imprudence et l'orgueil, causèrent une révolte en présence de l'ennemi, livrèrent Rome aux plus grands périls, et portèrent à un tel degré le mépris de la discipline et la fureur des soldats, que l'armée massacra le général qui l'avait conduite à la victoire. Tels furent les résultats de la conduite odieuse de Postumius; nous demandons si les vices dangereux de son caractère répondent à ce qu'on appelle en français des *travers dans l'esprit*, et s'il fallait rendre par ces mots l'expression de Tite-Live.

Un contre-sens plus marqué se trouve dans le T. III, à la page 286; il est question de l'accusation de Manlius

Digitized by Google

Capitolinus, et de sa défense suppliante devant le peuple romain. Manlius y rappelle tous ses titres de gloire, près de quatre cents citoyens auxquels il avait prêté, sans intérêt, des sommes considérables, préservés par sa générosité de leur ruine ou de l'esclavage; trente trophées remportés sur autant d'ennemis tués de sa propre main; quarante décorations reçues de ses généraux, et dans ce nombre deux couronnes murales et huit couronnes civiques : *ad hæc*, ajoute Tite-Live, *servatos ex hostibus cives produxisse, inter quos C. Servilium magistrum equitum, absentem nominatum.* Voici la traduction de M. Dureau de la Malle : « De plus, il » produisit les citoyens que sa valeur avait retirés des » mains de l'ennemi, et se contenta de nommer dans le » nombre C. Servilius, général de la cavalerie, *alors* » *absent, sur la recommandation seule de ses éminentes* » *vertus.* » Non seulement la fin de cette phrase nous paraît contraire au sens du latin, mais encore la construction française ne présente aucun sens raisonnable. Que signifie : « C. Servilius, alors absent, sur la recommandation seule de ses éminentes vertus? » De deux choses l'une : ou Tite-Live s'est borné à dire que Manlius nomma parmi les citoyens qui lui devaient la vie, C. Servilius, général de la cavalerie, alors absent : ou bien, si en rappelant les *vertus éminentes* de ce Romain (dont, au reste, il n'est pas question dans ce passage), Manlius a cru donner plus d'importance à ses propres services, Tite-Live a dû faire entendre que C. Servilius avait été nommé général de la cavalerie pendant son absence, et sur la seule recommandation de ses vertus. Il n'est pas clair que telle soit la pensée de Tite-Live; mais il est évident que c'est-là ce que son traducteur a voulu dire, et c'est ce qu'il n'a pas dit.

Voici deux autres fautes (T. II, p. 130) qu'il nous a paru nécessaire de relever : la première n'appartient sans doute qu'à l'imprimeur; la seconde est une inadvertance qui forme un contre-sens absolu. Après l'énergique peinture de la cruauté des Décemvirs, Tite-Live ajoute : *Et ne gratuita crudelitas esset, bonorum donati sequi domini supplicium. Hâc mercede juventus nobil*

Digitized by Google

corrupta, *non modò non ire obviam* INJURIÆ, *sed propalàm licentiam suam malle, quàm omnium libertatem.* — « Et afin que la barbarie ne manquât point d'encou-» ragemens, le supplice entraînait la confiscation des » biens *au pas des satellites*. La jeune noblesse, achetée » par ces indignes largesses, bien loin de s'opposer à » l'*insurrection*, préférait son brigandage personnel à la » liberté de tous. (Trad. de M. Dureau de la Malle.) » — Au lieu de lire *au pas des satellites*, lisez : *au profit*. Ces mots, qui ne sont pas dans le texte, nous paraissent d'ailleurs inutiles, ce qui suit développant la même idée avec bien plus d'énergie. — Mettez ensuite le mot *tyrannie* au lieu du mot *insurrection*, et vous aurez le véritable sens de Tite-Live.

Nous ne pousserons pas plus loin ces critiques légères, dictées par l'intérêt que mérite un bon ouvrage, et par le désir de le rendre meilleur. Nous nous apercevons, à regret, qu'il ne nous reste plus assez d'espace pour mettre sous les yeux du lecteur quelques morceaux d'un genre bien différent, qui suffisent pour justifier la haute réputation de Tite-Live et celle de son nouveau traducteur. Débarrassés du devoir pénible d'indiquer les fautes, nous sommes assurés d'intéresser davantage, dans un second extrait, par des éloges également équitables ; et par un rapprochement qui doit frapper tous les bons esprits. On ne s'étonnera point de nous voir négliger des talens frivoles ou des nouveautés éphémères, pour donner un peu plus d'étendue à l'examen d'un ouvrage qui honore les lettres, dans un journal qui leur est particuliérement consacré. ESMÉNARD.

LES VOYAGES DE KHANG-HI, ou *Nouvelles Lettres chinoises*, par M. DE LEVIS, avec cette épigraphe :

Le tems présent est gros de l'avenir.

UN Chinois et une Chinoise arrivent à Paris en 1910. Ils peignent les mœurs, les usages, les institutions qui existeront alors ; la littérature qui ne différera guère de celle d'aujourd'hui ; les arts qui auront fait d'immenses

Digitized by Google

progrès; Paris lui-même, ses édifices, ses places, ses rues qui auront subi de grands changemens et seront fort embellis. Ils peignent la Chine telle qu'elle est actuellement, et ils font fort bien, car, si l'avenir de la France et de sa capitale peut exciter notre curiosité et notre intérêt, ce n'est qu'à la Chine d'aujourd'hui que nous pouvons nous intéresser; il est à-peu-près certain d'ailleurs qu'elle sera alors ce qu'elle est à présent, et il n'est pas probable qu'un siècle introduise des changemens notables dans un Empire qui, depuis des milliers d'années, reste toujours absolument le même. Un pareil cadre réunit plusieurs moyens d'instruire et de plaire. Le Chinois et la Chinoise louent quelquefois nos usages, nos mœurs, notre politesse, notre esprit, et nous aimons qu'on loue tout cela; plus souvent ils nous critiquent, et le Français ne hait point la critique dont il est l'objet, quand elle est raisonnable, ingénieuse et piquante. Ils nous parlent beaucoup de la Chine, et la Chine, pays extrêmement éloigné, Empire immense et florissant, tour-à-tour très-vanté et très-dénigré, mais toujours curieux par des lois, des mœurs, des opinions, des institutions si différentes des nôtres, a fait naître parmi nous assez de dissertations, de discussions et de controverses pour prouver que nous attachons quelqu'importance à le connaître; ils comparent ses institutions, ses mœurs et ses usages avec les nôtres, et ces comparaisons nous plaisent presque toujours. Enfin, voyageant à une époque trop éloignée pour que nous puissions y être, assez rapprochée pour que l'intérêt ne soit pas trop affaibli, ils prétendent présenter à notre esprit, et faire passer sous nos yeux l'avenir et les générations qui doivent nous succéder et nous suivre, moyen toujours puissant de captiver les hommes. On peut d'ailleurs, dans un avenir aussi peu éloigné, transporter, avec assez de vraisemblance, tout ce qui dans le moment présent est agréable et curieux à représenter et à décrire; c'est un nouveau moyen de faire des rapprochemens neufs, des réflexions ingénieuses, des comparaisons piquantes, et l'auteur n'a garde de se l'interdire; de sorte que tour-à-tour philosophe sage, moraliste raisonnable, observateur judi-

Digitized by Google

cieux, censeur équitable, amateur éclairé des lettres, des sciences et des arts, quelquefois même prophète, comme l'est tout homme d'esprit qui réfléchit beaucoup sur le présent et sur le passé, et toujours écrivain correct et élégant, M. de Levis varie infiniment les moyens d'attacher le lecteur et de lui plaire; mais aussi le lecteur qui voit d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit attendre, et de la diversité de ces moyens, et du talent remarquable de l'auteur, devient-il très-difficile et très-exigeant, et ne tenant pas assez de compte des morceaux pleins d'intérêt qu'il a lus, il se montre peut-être trop sévère si cet intérêt ne se soutient pas et s'affaiblit, si l'originalité des vues et des pensées, la nouveauté et l'agrément des détails, l'effet enfin de l'ensemble ne répondent pas toujours à la haute idée qu'il s'en était d'abord formée.

Le dirai-je? L'extrême raison et la sévère impartialité de M. de Levis nuisent peut-être un peu à cet effet général et à cette impression favorable que doit laisser tout bon livre. Il est des genres de composition où ces excellentes qualités ne doivent pas trop dominer: tels sont ceux où des personnages fictifs font des voyages imaginaires pour observer, juger, comparer les mœurs, les caractères, les législations, les usages des divers peuples. Montesquieu, notre premier ou plutôt notre seul modèle en ce genre, n'est pas toujours extrêmement raisonnable, et il est rarement tout-à-fait impartial; il charge les tableaux qu'il nous présente, afin de mieux faire contraster les mœurs; il n'en saisit que le côté plaisant ou ridicule; il critique toujours, il plaisante, il se moque, tandis que la justice et la vérité auxquelles M. de Levis veut toujours rester fidèle, demanderaient qu'on louât quelquefois, et cela, il faut l'avouer, est moins piquant. Plus la fiction est hardie, plus l'auteur qui la hasarde, doit, je ne dirai pas s'écarter de la raison, mais voiler cette raison sous des apparences qui la déguisent en lui imprimant un caractère de légéreté, de singularité et presque de folie. C'est ainsi que le docteur Swift supposant, non-seulement un voyageur, mais créant encore les pays où il le fait voyager, est infiniment plus caustique, plus mordant, imagine des situations plus

Digitized by Google

bizarres, et paraît beaucoup moins sage que Montesquieu. M. de Levis, plus hardi dans son hypothèse que l'auteur des *Lettres Persannes*, ne l'est guère moins que l'auteur de *Gulliver*. Il ne crée pas, il est vrai, des pays imaginaires, mais il nous jette dans l'avenir; après nous avoir imprimé cette secousse, je crois qu'il nous devait des choses plus surprenantes, j'ose dire plus extraordinaires. Il fallait faire contraster davantage nos mœurs et nos habitudes avec celles de nos successeurs; il fallait nous critiquer plus gaiement ou plus rigoureusement. La raison a beau dire que d'ici à cent ans les changemens seront peu considérables et les différences peu sensibles, nous ne voulons point qu'on nous transporte dans un autre siècle, pour ne trouver que des hommes de celui-ci, et pour ne voir que quelques ventilateurs de plus, fussent-ils de trois cents pieds, quelques procédés des arts perfectionnés, quelques nouvelles décorations dans Paris. Ce sont sur-tout les hommes et très-peu les arts de l'avenir qui nous intéressent; et nous ne voulons point que ces hommes nous ressemblent trop, sans quoi ce n'était pas la peine, pour l'auteur, de hasarder une fiction extraordinaire, ni pour le lecteur de s'y prêter. M. Mercier est le premier qui parmi nous imagina une supposition à-peu-près pareille. A Dieu ne plaise que je compare *l'An* 2440 avec les *Lettres Chinoises!* je veux des idées neuves et originales, et non bizarres et extravagantes; *s'il faut même en chansons du bon sens*, il doit à plus forte raison toujours dominer dans un ouvrage philosophique, de quelque forme qu'on le revête, et quelques écarts que se permette l'imagination. Il faut surtout que le style exprime bien la pensée et qu'il l'embellisse, et sous tous ces rapports, il n'y a aucune comparaison entre l'ouvrage de M. de Levis et celui de M. Mercier. Cependant (et j'en ai été étonné, et je suis loin de partager cet avis), j'ai entendu des personnes d'esprit dire que le livre de M. Mercier avait mieux rempli l'idée qu'une pareille supposition leur avait fait concevoir; tant il est vrai que l'esprit, ébranlé par une singulière hypothèse, attend et exige de singuliers résultats!

Digitized by Google

Mais laissons là bien vite un parallèle si peu flatteur, et auquel je ne vois aucune justesse, puisqu'il n'y a aucun rapport dans la manière de voir, de sentir et de s'exprimer; si nous comparons un livre estimable et un auteur d'un mérite distingué, que ce soit avec un ouvrage d'une grande célébrité et un écrivain d'un rare talent. Comme Montesquieu, M. de Levis a mêlé une petite intrigue de roman à son voyage. Dans les *Lettres Persannes*, l'intrigue se passe dans la patrie même des voyageurs, dans leur sérail, en leur absence; ils l'apprennent, et n'en sont point les acteurs. Dans les *Lettres Chinoises* l'action se passe à Paris, et les Chinois sont les héros du roman comme du voyage; dans l'un et l'autre ouvrage l'intrigue est très-légère, et est employée moins pour intéresser par elle-même, que pour concourir au but philosophique du livre, en amenant des situations qui font mieux ressortir les caractères, et représentent plus vivement les mœurs. La Chinoise sur-tout a très-peu d'aventures, et donne lieu à un très-petit nombre d'événemens, quoiqu'elle soit sur le point d'être enlevée par un petit-maître étourdi et corrompu, qui s'était facilement insinué dans sa confiance et dans celle du bon Chinois son époux. Elle peint avec beaucoup de naturel et d'agrément, dans des lettres qu'elle écrit à une dame de Pékin, tous les étonnemens, toutes les surprises qu'elle éprouve à Paris, et que renouvellent sans cesse les objets si nouveaux pour elle qui frappent en foule ses yeux; ces coutumes et ces mœurs si différentes de celles qu'elle avait eu occasion d'observer dans sa patrie, si pourtant une Chinoise observe quand elle est à Pékin; ce ton de la société, ces conversations si rapides et si variées, ce mélange inoui des sexes, cette curiosité générale et cet engouement excessif dont elle est l'objet; cet accueil obligeant et empressé qu'on lui fait d'abord, pour l'oublier ensuite tout-à-fait, lorsqu'elle ne sera plus un objet nouveau et à la mode, trait distinctif du caractère des Parisiens. Parmi les anecdotes qu'elle raconte à son amie, il en est une qui me paraît aussi très-propre à peindre ces goûts frivoles et légers qu'on attribue aux Parisiennes, et dont elles se défendent faiblement elles-

Digitized by Google

mêmes, parce qu'elles savent qu'ils leur siéent très-bien. Entraînée dans une société nombreuse, la Chinoise y avait été l'objet de l'attention générale; ses manières, son maintien, sa figure, sa parure, rien n'avait échappé à l'observation la plus exacte, quoique la plus polie. Le lendemain un bal magnifique devait réunir la plus brillante société de Paris, on devait y aller en habit de caractère; voilà qu'il passe par la tête de plusieurs dames, dont chacune croit être la seule qui ait eu cette idée, de paraître au bal en habit chinois; elles ont besoin d'une robe pour modèle; elles l'envoient chercher successivement chez la belle étrangère, qui prête ainsi complaisamment toutes les siennes. Il ne lui en restait plus qu'une, celle qu'elle avait sur le corps : elle espérait du moins garder celle-là; mais une dame jolie, vive, spirituelle vient la lui demander d'une manière si séduisante, si pressante, si suppliante que la bonne Chinoise ne peut résister, et qu'elle se met au lit jusqu'à ce qu'un de ces habits de bal soit prêt, et qu'une de ses robes lui soit rendue.

Khang-Hi, le principal voyageur, le principal observateur, est aussi le personnage le plus considérable de la partie romanesque de l'ouvrage. Peu fait aux manéges de la coquetterie, cet honnête Chinois se laisse surprendre aux agaceries d'une adroite Parisienne, Mme de Fensac, et en devient amoureux. Il rencontre chez cette dame trois personnages qu'il peint d'une manière d'autant plus plaisante, qu'il ne se doute nullement du genre de relations qu'ils ont avec la dame; l'un est un ami, jadis amant, vieille connaissance de dix-huit mois; l'autre aspire à lui succéder dans le rôle qu'il a quitté; le troisième est tout simplement le mari. Voici le portrait que fait Khang-Hi de ce dernier. « Je rencontre encore quel-
» quefois chez elle un grand homme de trente à trente-
» cinq ans, dont l'extérieur est grave et les manières
» froides. Au reste, je ne puis que me louer de sa
» politesse : dès qu'il me voit entrer, non seulement il
» se lève, mais il se donne encore la peine de m'appro-
» cher un fauteuil. Il parle peu, ses visites sont très-
» courtes, et je ne conçois pas pourquoi il en fait, car

Digitized by Google

» Mme de Fensac n'a pas pour lui cet air prévenant qu'elle » a pour les autres personnes qui viennent chez elle. » A de pareils traits, un Chinois ne reconnaît point un mari ; aussi rien n'égale l'étonnement de Khang-Hi, lorsqu'il découvre que ce grand homme si froid, et si froidement accueilli, est M. de Fensac lui-même. Il espère, du moins, qu'un pareil mari lui cédera facilement sa femme, et il la lui demande sans façon, dans une lettre qu'il charge Mme de Fensac de vouloir bien remettre elle-même ; le procédé est un peu chinois, ou du moins fort étrange ; et la lettre ne l'est pas moins. Après avoir exprimé au mari combien il trouve sa femme jolie, avec quelle passion il l'aime, il ajoute : « Si j'avais » su qu'elle était votre femme, vous auriez appris le » premier que ses grâces et ses attraits avaient fait une » vive impression sur mon cœur ; mais j'avoue que peu » au fait des usages de ce pays, et n'entendant jamais » parler de mari chez elle, il ne m'est pas venu dans » l'esprit qu'elle pût n'être pas parfaitement libre. S'il » était possible (mais j'ose à peine l'espérer), que vous » fussiez devenu insensible à tant de charmes, peut-être » vous conviendrait-il que la place qu'elle occupe dans » votre maison fût remplie par une personne nouvelle. » Dans ce cas, soyez persuadé, monsieur, que Mme de » Fensac trouverait dans la mienne tous les avantages » dont il me serait possible de la faire jouir... J'ignore » si cette dame vous a apporté une dot, ce que je sais, » c'est que je ne la recevrais pas : s'il fallait, au contraire, » pour obtenir une si charmante personne, une somme » considérable, j'ai de belles pierreries, et des perles » d'une grande valeur que je suis prêt à donner : mais » je suis persuadé que si vous aimez Mme de Fensac elle » vous paraît préférable à tous les trésors du monde, et » que si votre amour pour elle était éteint, vous lui con- » serveriez assez d'intérêt pour ne pas vouloir appauvrir » celui qui doit la posséder. Au reste, monsieur, je crois » presque superflu de vous dire que si vous n'acceptez pas » la proposition que j'ai l'honneur de vous faire, je ne » tenterai en aucune manière d'usurper vos droits, ni » d'attenter à votre propriété. Les mœurs diffèrent,

Digitized by Google

» mais les devoirs sont de tous les pays, etc. » On sent bien que Mme de Fensac ne remit pas cette lettre à son adresse, et cette singulière négociation n'eut pas de suite; mais ce qui aurait pu en avoir de très-fâcheuses pour Khang-Hi, s'il ne s'en était pas heureusement tiré en vrai Chinois, ce fut une étourderie de Mme de Fensac, dans laquelle elle le compromit gravement. Elle s'avisa, dans une société nombreuse, de lui parler à l'oreille en regardant un de ses amans et en riant aux éclats. Celui-ci trouve la plaisanterie mauvaise, et soupçonnant Khang-Hi d'en être complice, il l'appelle en duel. Le loyal Chinois est exact au rendez-vous, et tirant de dessous ses habits deux énormes poignards, il en présente un à son adversaire, et l'engage à se fendre le ventre, lui protestant qu'il ne sera point en reste, et qu'il se fendra le sien en même tems. Le Français repousse une pareille proposition; mais le Chinois s'obstine, et dit qu'ayant un grade supérieur dans les troupes de l'empereur du Japon, il doit se battre selon l'usage des officiers japonais, aussi délicats sur le point d'honneur que les officiers français. Cependant l'adversaire de Khang-Hi ne pouvant se faire à cette méthode, et Khang-Hi ne voulant adopter ni le pistolet, ni l'épée, les propositions d'accommodement sont facilement écoutées, et tout s'arrange à l'amiable sans tête cassée, et sans ventre fendu.

Si Khang-Hi est extrêmement Chinois toutes les fois qu'il s'agit de peindre les mœurs, il devient très-Français lorsqu'il disserte sur les arts, sur les sciences, sur les lettres, sur la littérature française, sur les hommes et les femmes qui la cultivent. On voit peut-être un peu trop que M. de Levis se substitue au personnage qu'il fait parler; mais, si on y perd quelque chose du côté de l'illusion, on y gagne beaucoup, je crois, sous le rapport de la justesse et de l'étendue des idées. Khang-Hi se montre, en effet, toujours un Français très-instruit sur ces divers objets, et il exprime sa pensée et ses jugemens tantôt avec grâce, tantôt dans un tour vif et concis, toujours avec élégance et correction. Il se montre sur-tout très-Français en parlant des Françaises et de nos femmes auteurs,

Digitized by Google

auteurs, et il porte sur deux d'entr'elles que leur célébrité, également grande, fait communément regarder comme rivales, un jugement plein de vérité, de justesse et d'urbanité. Ici M. de Levis sent que le Chinois ne peut pas si bien dire, et pour sauver la vraisemblance, il lui fait avouer qu'il a copié ce morceau dans les mémoires littéraires du tems. Les femmes qui se plaignirent de quelques-unes des pensées que M. de Levis avait insérées dans un ouvrage qu'il publia il y a trois ans, et dont une troisième édition prouve le mérite et le succès, seront plus contentes, je crois, de ce qui les regarde dans celui-ci. Il leur refuse, il est vrai, le génie qui crée de grandes choses, et le talent qui s'élève à une haute perfection dans les lettres et les arts; mais il leur accorde de nombreuses et d'aimables compensations; et elles se consoleront facilement, j'espère, de ne pouvoir ni être habiles architectes, ni jouer parfaitement aux échecs.

DE LA SEINE 5.

Les idées de Khang-Hi sur l'art dramatique, sur notre théâtre, sur ceux qui ont illustré notre scène, sur la difficulté très-grande de faire actuellement de bonnes comédies, et la difficulté un peu moins grande, à ce qu'il croit, de faire de bonnes tragédies, ne sont pas toujours neuves, mais elles sont justes et fort bien exprimées. Il paraît très au niveau de toutes les sciences et de tous les procédés des arts connus en Europe. C'est même sur ce dernier objet qu'il donne le plus d'essor à son imagination. M. de Levis, persuadé que les arts feront d'immenses progrès dans l'espace d'un siècle, suppose un grand nombre de nouvelles découvertes, et en indique même plusieurs qui doivent contribuer à la salubrité de l'air et des demeures, aux commodités et aux agrémens de la vie. Il insiste sur-tout beaucoup sur ceux qui servent à la décoration en grand, et à l'embellissement des grandes cités. Pour se donner une plus libre carrière, M. de Levis suppose que Paris aura été entiérement détruit par un incendie, et il le rebâtit à son aise et à sa fantaisie, lui donnant de nouveaux édifices publics, une nouvelle forme d'édifices particuliers, de nouvelles places, de nouvelles rues. Parmi ces changemens, il en est qui annoncent en ce

Digitized by Google

genre de l'imagination et des vues assez étendues ; mais je ne puis consentir à ce que M. de Levis transporte le jardin des Tuileries dans le Carrousel, et dans l'espace renfermé entre le château et le Louvre. J'aime mieux, je l'avoue, le beau jardin de Lenôtre bordant la Seine, et donnant au spectateur, dans les saisons où l'on se promène le plus, l'aspect du cours d'un fleuve et celui de beaux massifs d'arbres, de belles allées, et d'une belle verdure qu'il prolonge et continue, que le jardin de M. de Levis entre quatre murailles, à la vérité, fort belles et fort hautes.

M. de Levis ne se borne pas à indiquer quelques changemens de décoration dans Paris ; il indique des changemens politiques très-importans en Europe et dans les autres parties du monde, entr'autres l'affranchissement des colonies anglaises dans l'Inde : il donne même dans un Mémoire assez circonstancié les détails de cette mémorable révolution. L'Empire des Turcs sera alors l'Empire du Bosphore, et par le nom de l'Empereur régnant, on voit qu'il sera sous la domination des Grecs. Enfin, pour nous mettre mieux au courant de ce qui se passera alors dans le monde politique, littéraire et moral, l'auteur nous donne une gazette toute entière, *le Journal du Déjeûner du* 15 *septembre* 1910. L'idée est neuve, ingénieuse, elle excite la curiosité, mais elle ne la satisfait peut-être pas assez. Si les arts sont très-perfectionnés à cette époque, les gazettes ne le seront pas beaucoup ; et le Journal du 15 septembre 1910 ne vaut guère mieux que ceux d'aujourd'hui : il faut en excepter l'article *modes*, dans lequel il y a plus d'esprit, plus de légèreté, et une ironie plus fine que dans ceux qu'on nous donne sous le même titre. L'annonce des spectacles nous offre plusieurs pièces connues et célèbres depuis le siècle dernier et quelques nouveautés, telles que *Nabuchodonosor*, mélodrame en sept actes, *Epaminondas*, tragédie nouvelle : *la Mode*, comédie en cinq actes et en vers. La littérature paraît s'être enrichie d'une nouvelle métaphysique matérialiste sur la *décomposition chimique* de la pensée, et de nouveaux romans ; une dame qui avait déjà donné *Carina*, *Hortensia*, *Daturina*, *les Amours*

Digitized by Google

d'*Attila*, donne *Rosa de Bengale*, ou *les illusions d'une ame rêveuse* en sept volumes seulement. Les volumes se multipliant ainsi à l'infini, comme aujourd'hui, et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, un *abonné*, effrayé de cette surabondance de richesses littéraires si propres à appauvrir la littérature, propose d'opposer une digue à ce débordement de livres. Ses intentions sont bonnes, mais ses moyens ne paraîtront peut-être pas heureux ; il voudrait qu'on n'accordât la permission d'imprimer qu'à ceux *qui auraient remporté un prix au moins, ou un accessit dans les concours des Universités*. Je ne sais si cette rigueur exercée contre tous ceux qui n'auraient pas eu de succès à l'Université, nous priverait de quelques bons ouvrages, mais je sais bien que cette faveur accordée à tous ceux qui auraient eu des prix nous procurerait encore un assez bon nombre de productions médiocres ou tout-à-fait mauvaises.

Ce n'est pas, il est vrai, le seul garant de leurs talens et de leur génie qu'exige d'eux l'*abonné;* il demande encore qu'ils inscrivent dans un registre soumis à la censure du public *cent pensées nouvelles*. Peut-être reconnaît-on trop, à cette épreuve vraiment difficile que M. de Levis voudrait imposer aux autres, après l'avoir avantageusement subie lui-même, l'auteur d'un livre de *Pensées*. Au reste, s'il se décèle ici par un trait qu'on pourra ne pas trouver assez modeste, il se fait reconnaître à de meilleurs titres, par le tour rapide, concis et énergique qu'il sait imprimer à sa phrase. Je pourrais en citer plusieurs qui ont cette forme vive et sententieuse qui frappe l'esprit et les grave dans la mémoire. J'aime mieux rapporter un morceau plus étendu, non comme un des plus remarquables, mais parce qu'on est bien aise de savoir ce que dira de nous et de l'époque présente un Chinois dans cent ans d'ici. Khang-Hi, après avoir parlé de la mode et de ses variations en France, de ce *tourbillon continuel qui entraîne les jeunes et les vieux, les fous et les sages, et qui étend son irrésistible pouvoir sur les opinions comme sur les habits, sur la politique comme sur la médecine*, ajoute : « Cependant trois choses ne » changent point ici, le courage, la politesse et la va-

Digitized by Google

» nité y sont immuables comme le sol et le climat, et il » n'est pas au pouvoir des hommes de les détruire. L'his- » toire en offre une preuve incontestable. Il y a environ » cent vingt ans qu'une révolution terrible bouleversa la » France; tout fut culbuté de fond en comble, lois, » institutions, propriétés; l'Europe entière s'en alarma, » mais la valeur des Français triompha de tous ses efforts, » et, chose remarquable, de tous leurs ennemis, les » plus redoutables furent ceux de leurs compatriotes » qu'une opinion différente arma dans l'ouest pour la » royauté. Si l'on vit un moment la plus grossière rusti- » cité régner chez ce peuple si poli, elle ne dura pas » plus long-tems que la terreur; après elle le calme ra- » mena l'urbanité, et bientôt aussi la vanité cessant de se » cacher sous le manteau ridicule de l'égalité, il fallut, » pour contenter ces austères républicains, rétablir bien » vite les titres et les cordons, la noblesse et les livrées. » Je ne sais si les Chinois sont vains, mais apparemment ils ne le sont pas à la manière des Français; car ce qui paraît frapper le plus Khang-Hi, et ce qu'il nous reproche le plus souvent, c'est notre vanité, il y revient sans cesse. Ainsi, à l'occasion de la musique, il partage les Français en trois classes: ceux qui ont étudié la musique, y ont fait des progrès, et ceux-là en sont très-fiers; ceux qui ne l'ayant pas étudiée sont cependant amateurs, connaisseurs; ils prononcent et décident, et ils ne sont pas moins fiers de leurs décisions, que les autres de leurs talens; la troisième classe se compose des personnes qui sont insensibles au plaisir de l'harmonie, et celles-là sont tout aussi fières que les autres. « Elles ont, dit le » Chinois, un orgueil négatif; elles regardent en pitié » celles qui attachent tant d'importance à cet art futile, » à une occupation frivole, et rendent ainsi aux ama- » teurs tout leur mépris, tant l'amour-propre de ces » peuples est un ingénieux protée! » Cela n'est pas mal observé pour un Chinois, mais s'il avait voulu être juste, il aurait vu une quatrième classe composée d'ignorans qui ne sont point fiers de leur ignorance, mais qui s'en consolent.

On voit que les *Lettres Chinoises* offrent une grande

Digitized by Google

variété d'objets; les arts, les sciences, les divers genres de littérature, les mœurs, les caractères des Français y sont jugés, appréciés, loués, blâmés. En général, les remarques sont justes, les observations fines et judicieuses; les critiques et les éloges, le blâme et la censure distribués avec sagesse et impartialité. C'est sur-tout cette partie de l'ouvrage que je me suis attaché à faire connaître. L'autre partie a pour objet les Chinois, et les considère à-peu-près sous les mêmes rapports; elle offre le même mérite. Toutes les deux sont remarquables par celui du style. Cependant comme la pureté et la correction habituelles de celui de M. de Levis m'ont rendu très-difficile, je lui soumettrai quelques observations critiques. Il dit, page xj de la préface : « On peut » s'occuper.... de rendre *toute espèce de voyage plus sûr* » *et plus commode.* » Une espèce de voyage sûr et commode! cela peut être grammaticalement correct, mais, à coup sûr, cela n'est pas élégant. Voici une phrase qui, pour vouloir être élégante, ou du moins concise, n'est pas correcte, page xvj : « *Les Lettres* » *chinoises* du marquis d'Argens m'ont particuliérement » intéressé par leur titre; s'il eût été bien rempli, le livre » que je publie *ne l'eût jamais été.* » Cette phrase, ainsi construite, signifie : S'il avait été bien rempli, le livre que je publie n'eût jamais été bien rempli, et ce n'est sûrement pas ce que M. de Levis a voulu dire. Peut-être, à la rigueur, eût-il parlé correctement, si changeant le tems du verbe qu'il emploie, il eût dit : le *livre que j'ai publié* ne l'eût jamais été. M. de Levis se sert souvent de ce tour : *ne laisse pas que de*, il faut dire *ne laisse pas de*, quoiqu'il pût s'autoriser de l'exemple de quelques bons écrivains, tels que Laharpe; mais c'est une faute. Je ferai encore une remarque qui tombera plutôt sur la pensée que sur le style; elle a pour objet la dernière phrase des *Lettres Chinoises*, et on est ordinairement très-sévère sur les dernières phrases : c'est donc à l'auteur de les faire bonnes. Khang-Hi, convaincu de la perfidie de Mme de Fensac, prend, en quittant Paris, la résolution d'éviter à l'avenir les piéges que pourront lui tendre les coquettes. « Quant à moi, dit-il, dès que je

Digitized by Google

» verrai un joli visage, je détournerai la tête; c'est, je » crois, *le seul moyen sûr de la conserver.* » Ce jeu de mots est peu grave dans un ouvrage généralement grave, et je le crois sur-tout très-peu dans le costume chinois.

F.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Quel journal que le *Spectateur!* et qu'il serait à désirer que quelques-uns de nos écrivains périodiques, qui perdent tant de talent et d'esprit à critiquer, à analyser cet essaim de productions éphémères dont l'épicier fait une si prompte justice, travaillassent en commun à la rédaction d'une feuille hebdomadaire spécialement consacrée à la peinture des mœurs, à la critique des ridicules! Que d'articles plaisans fourniraient à un autre M. *Honeycomb*, quelques heures de promenade aux Champs-Elysées, au Luxembourg; quelques stations dans tous ces lieux publics, où le plaisir, l'intérêt et plus souvent l'ennui, réunissent une foule de gens qui n'ont de prix, comme les chœurs d'opéra, que lorsqu'ils agissent et parlent ensemble! Nous fesions, ce matin, cette réflexion dans un coin du café *Touchard*, où le hasard nous avait conduit pour la première fois. Comme il ne suffit pas de nommer ce café pour le faire connaître, nous ajouterons qu'il se trouve au coin de la rue des Boucheries, et qu'il est, à cette époque de l'année, le rendez-vous général des comédiens sans place. C'est là qu'on peut se convaincre de la vérité des mœurs si fidèlement peintes dans le *Roman comique*. Tous les genres, tous les emplois viennent se produire au café *Touchard;* les directeurs de troupe s'y rendent de leur côté, et dans ce *bazar* dramatique, où les talens se mettent à l'enchère, on ne les prend guères qu'au rabais. La fortune, dans cet endroit, s'amuse à parodier ses propres caprices. Celui-ci, *valet* l'année dernière à Bordeaux, va débuter dans les *financiers* à La Rochelle; l'*ingénue* du théâtre de Lille passe à l'emploi de *grande coquette* sur celui de Strasbourg. C'est une loterie de rangs où, comme par-tout ailleurs, les bonnes chances sont rarement pour le mérite. Il est difficile, sans en avoir été témoin,

Digitized by Google

de se faire une idée de la conversation des habitués de ce lieu, des scènes qui s'y passent, des querelles qui s'y élèvent, des reconnaissances qu'on y voit. Tel mari, après vingt ans d'absence, y retrouve sa femme qui, *prima dona* au moment de leur séparation, s'enfuit avec le jeune premier de la troupe, et après avoir successivement attaché son existence à celle du *premier comique*, du *second amoureux*, du *tyran en chef*, de la *basse-taille*, du *la ruette* et du *grime*, finit, après avoir pris elle-même les *caractères*, par revenir au *père noble* qu'elle avait si cruellement délaissé.

Nous avons lu quelque part, qu'un père, dans le dessein de corriger son fils de quelque penchant dangereux, le conduisait dans les hôpitaux pour lui faire observer les suites des désordres auxquels il était enclin : peut-être, pour guérir tant de jeunes gens de cette frénésie de théâtre qui les possède, suffirait-il de les conduire de tems en tems au café *Touchard*.

— A une époque où nos manufactures sont dans la plus grande activité, où de nombreux établissemens s'ouvrent de toutes parts pour servir d'asyle à l'indigence, où de grands travaux publics offrent tant de ressources à la classe laborieuse, les maisons de prêt ne sont plus fréquentées que par les riches, à en juger du moins par la nature des objets déposés en nantissement. Le relevé des registres du Mont-de-Piété prouve, à ce qu'on assure, qu'il a été mis cette année en gage deux mille schals de cachemire. Que de réflexions nous pourrions faire à ce sujet, si nous n'étions pas arrêtés par la crainte de troubler le repos des maris, de cette classe d'hommes au bonheur de qui tout conspire dans cette grande capitale !

— Une jeune veuve de Châlons, après avoir donné trois mois de regrets à la mémoire d'un mari qu'elle aimait éperdûment, se présenta il y a quelques jours devant le maire de cette ville, pour contracter un second mariage ; celui-ci lui fit observer que la loi ne permettait de se remarier qu'au bout d'un an de veuvage. Je le sais fort bien, répondit ingénument l'Artemise champenoise ; *mon mari n'est mort que depuis trois mois, mais il a été neuf mois malade et cela fait le compte*. Le magistrat eut toutes les peines du monde à faire entendre à la dame, que la mort d'un mari ne comptait que du jour de son trépas.

— De pareils traits de légèreté qui ne sont pas sans exemple à Paris, y trouvent du moins leur correctif dans

Digitized by Google

ces beaux mouvemens de sensibilité dont on peut à chaque pas admirer les effets. Avec quel attendrissement ne lit-on pas, depuis quelques jours, une affiche qui couvre tous les coins de rue, et par laquelle on promet *trois cents francs* de récompense à la personne qui ramènera un joli épagneul dont la perte plonge dans le deuil toute la maison de Mme****! — La fille de cuisine de cette même dame a perdu, sur la place de la Concorde, le jour des illuminations, sa petite-fille âgée de trois ans et demie; l'excellente maîtresse promet *dix écus* à celui qui rendra cet enfant à sa mère désespérée. Il faut avouer que ce n'est qu'à Paris qu'on trouve cette délicatesse de procédés, cette mesure des convenances qui donne un nouveau prix aux bonnes actions.

— Nous assistions dernièrement à l'ouverture d'un Cours d'. . . . ; l'assemblée n'était pas nombreuse, mais bien choisie. On parlait des tems héroïques, et la leçon roulait sur *Pandore et sa boîte*. Le professeur, après avoir savamment rapproché, discuté, commenté les opinions d'Hésiode, d'Ovide, de Banier et autres mythologues, passa, par une transition qui nous parut un peu brusque, à une pièce de Pandore jouée à l'ancien théâtre italien; la dissertation sur Arlequin, a jeté beaucoup de clarté sur l'histoire de la fille de Jupiter. Les auditeurs sont sortis de la séance, en admirant l'étonnante variété des connaissances du professeur, et convaincus qu'on peut tout égayer, même l'érudition.

— Il vient de mourir à Paris un médecin célèbre à plus d'un titre, mais principalement par son aversion pour le quinquina, qu'il poussa au point d'aimer mieux mourir de la fièvre que d'employer pour la combattre le seul remède qui pût l'en délivrer. Cela s'appelle mourir sur son opinion. On assure que le docteur Saiffert a légué sa haine pour ce fébrifuge au docteur Gay, lequel, après avoir écrit successivement contre la saignée, contre M. Portal, contre le sucre, et contre ses propres malades, se propose de rendre un arrêt contre l'écorce du Pérou.

— La librairie nous promet avant peu quelques ouvrages qui se recommandent d'avance par leur objet ou par le nom de leurs auteurs. M. Leroux d'Agincourt, qui a consacré cinquante années de sa vie à rassembler des matériaux pour en composer une histoire de l'art depuis sa décadence jusqu'à sa renaissance au seizième siècle, qui a fait graver à ses frais les trois cent vingt-cinq planches de cet ouvrage,

Digitized by Google

est sur le point de le faire paraître et de compléter par cette publication l'immortel travail de Winkelmann. — M. Michaud, si avantageusement connu par ses charmans poëmes du *Printems d'un proscrit*, de l'*Enlèvement de Proserpine*, etc. vient d'achever et se propose de publier incessamment une *Histoire des Croisades*, qui doit, (à ce qu'assurent quelques personnes qui ont eu connaissance du manuscrit) ajouter beaucoup à la réputation de son auteur. — Mme de Vannoz, dont on annonce un poëme sur la *Conversation*, n'a point été arrêtée par l'idée que M. de Lille a traité le même sujet, et que les deux poëmes peuvent paraître ensemble. Cette confiance est de bon augure. — Enfin, que les mélodramaturges se livrent à la joie, Mme Radcliffe, dans un nouveau roman intitulé *le Couvent de Sainte-Catherine*, vient de leur ouvrir une mine féconde, qu'ils peuvent exploiter en commun, en tirant au sort chacun leur chapitre.

— Les Français nous promettent, depuis six mois, *les Etats de Blois*, dont on vient de suspendre les répétitions, pour s'occuper des *Deux Vieillards* que l'on attend depuis un an avec l'impatience que le nom connu de l'auteur est fait pour inspirer.

L'Opéra-Comique, après *la Partie de Campagne* qui se jouera la semaine prochaine, nous donnera *le Charme de la Voix*. Puisque Elleviou, Mme Duret et Mlle Renault doivent y chanter, le titre de la pièce est justifié d'avance; le nom du compositeur est un préjugé en faveur du *charme de la musique*; on ne serait pas tout-à-fait aussi sûr du *charme des paroles*, s'il arrivait que cette pièce ne fût qu'une contr'épreuve d'un ancien *amour bizarre*, joué sans succès, mais dont la musique méritait d'en obtenir. On répète encore à ce théâtre *le Mariage à force de bruit*: serait-ce par bonheur une traduction *del Matrimonio per susurro* de Cimarosa? Cela nous donnerait l'espoir de voir un jour sur ce théâtre *Don Juan* et *le Mariage de Figaro*.

Quelques journaux ont parlé d'un projet de transférer la troupe française de l'Odéon au Théâtre Favart; il n'en a jamais été question; mais on peut annoncer avec certitude la retraite de Clozel, et l'admission de Mlle Henri au nombre des acteurs de ce théâtre.

— C'est une modeste arlequinade, *le Sultan du Hâvre*, qui a succédé au Vaudeville, à *cette Auberge dans les Nues* qui n'a pas produit tout le scandale qu'on devait en espérer.

Digitized by Google

— Le *Retour à Saint-Malo*, qui attire en ce moment la foule aux Variétés, sera, dit-on, suivi du *Panier percé* : bien fin qui reconnaîtrait sous ce titre la parabole de l'*Enfant prodigue*. On assure qu'on entendra dans cette pièce un feu roulant de lazzis, de jeux de mots, de calembourgs auquel on n'a encore rien vu de comparable. Brunet se fait un vrai plaisir d'y paraître en conducteur *de pourceaux*.

— L'ancienne salle du Théâtre Montansier, au Palais-Royal, après avoir été successivement occupé par les danseurs de corde Ramel et Forioso, par la troupe des sauteurs de la dame Saqui, par les chiens savans, par la troupe d'un sieur Rivière qui nous a si plaisamment annoncé *les pièces de Molière arrangées pour la scène et jouées en pantomimes*, vient enfin d'être loué à des comédiens de bois tout récemment arrivés d'Italie, qui ne tarderont probablement pas à faire place à d'autres.

— On établit en ce moment une communication directe entre la rue de Montesquieu et le cloître Saint-Honoré. Les passages à boutiques se multiplient ainsi pour la facilité du commerce et l'agrément des consommateurs.

— Les journaux allemands annoncent qu'à Moscou, par les soins du célèbre violoncelle Romberg, on a dû exécuter, au bénéfice du compositeur, la messe déjà célèbre de Chérubini; ainsi des étrangers, à l'autre extrémité de l'Europe, sont plus empressés que nous à jouir des belles productions de nos arts. La messe de Chérubini est connue à Moscou et ne l'est point à Paris; cela paraît inexplicable, mais ce n'est pas une raison pour que cela nous étonne.

Modes. — Il y a quatre ans que les jeunes gens allaient déjeûner à Bagatelle; il y en a trois qu'on allait au bois de Vincennes et à Romainville; l'année dernière le Rannelagh était à la mode; c'est à Tivoli, après le bain, que se font maintenant les déjeûners de bon ton; à quatre heures il est d'usage d'aller prendre des glaces dans les sallons de Tortoni (on a découvert ce moyen nouveau de se mettre en appétit); à six heures on va dîner à la Gaillotte, dont le cuisinier n'a guères moins de réputation que l'illustre *Balaine* du Rocher de Cancale; on va passer une heure ou deux au spectacle, et l'on vient à onze heures prendre du punch à la romaine au café des Princes. Une journée remplie de cette manière ne laisse aucune prise à la critique.

Un jeune homme qui prendrait dans la garde-robe de son grand-père un habit tabac d'Espagne à boutons d'or,

Digitized by Google

qui emprunterait à son palefrenier son pantalon d'écurie, à son jardinier son chapeau rond à forme basse, pourrait se trouver en toute assurance à toutes les promenades du matin.

Il est pourtant quelques nuances qui servent à distinguer les vrais coryphées de la mode; telles que la coupe des poches de l'habit, la longueur des basques, le nombre et la disposition des boutons: mais c'est particuliérement aux breloques de la montre que se reconnaît un jeune homme de bon ton par excellence. Le nombre des cachets, leur forme, leur matière, l'art de les grouper ensemble, sont autant de secrets qui ne sont connus que de deux ou trois bijoutiers de la capitale.

La coiffure des femmes, chez elles, est à la *Cendrillon*: deux petits rubans de velours noir en font les frais. La promenade du matin exige une petite capotte blanche en mousseline, ou un vaste chapeau de taffetas lapis, des brodequins feuille morte, et des bas brodés à jour jusqu'à mi-jambe. La robe doit être courte et dessiner exactement les formes. Le capuchon de mousseline suppose toujours un fichu de soie effilé. Y.

Spectacles. — *Théâtre Français*. — Vingt-sixième représentation ou reprise d'*Hector*. — Depuis le succès ou la chute de Brunehaut (car on peut dire l'un et l'autre), ce théâtre ne nous a offert d'autre nouveauté qu'un début assez peu remarquable dont nous parlerons plus bas. La rentrée de Mlle Duchesnois et sur-tout celle de Talma en ont tenu lieu. Différentes circonstances nous ont privés de l'espace nécessaire pour en rendre compte. Heureusement Phèdre, Manlius, Andromaque, Cinna, Iphigénie sont des ouvrages qui ont à-peu-près épuisé la critique, et l'on peut en dire autant de la manière dont ils sont joués par nos principaux acteurs. Ce champ fertile a été si largement moissonné qu'à peine est-il possible d'y glaner encore. Nous l'essayerons peut-être dans un moment plus heureux; mais il nous paraît plus important de nous occuper aujourd'hui de la tragédie de M. Luce, qui vient aussi de reparaître sous les auspices de Talma. Le succès d'Hector n'a point été douteux comme celui de la reine d'Austrasie. Il a occupé long-tems la scène; il y a recueilli beaucoup d'applaudissemens; il a obtenu dans les journaux beaucoup de louanges et de critiques; mais on n'a peut-être point

Digitized by Google

encore tari dans l'un et dans l'autre genre la source des observations qu'il peut fournir.

Nous ferons d'abord la part de la censure afin de revenir à l'éloge avec plus de liberté; et nous dirons que cet ouvrage nous paraît beaucoup plus épique que dramatique. C'est encore ici une succession d'événemens (selon l'expression de l'auteur lui-même), plutôt qu'une seule et grande action. Nous y trouvons au moins deux intérêts bien distincts. Il s'agit d'abord de savoir si l'on fera la paix avec les Grecs en leur rendant Hélène, et ensuite si Hector ira combattre Achille, et lequel des deux sera vainqueur: c'est Pâris qui est le plus intéressé dans la première question, c'est Hector qui l'est dans la seconde, et sans rien préjuger encore sur le personnage de Pâris, on peut sans doute avancer hardiment qu'il ne méritait pas d'être ainsi opposé à son frère.

L'auteur s'est plaint des critiques qui ont reproché de la monotonie à son Andromaque; il a répondu en faisant observer qu'il la promène sans cesse de l'espérance à la crainte, de la joie à l'inquiétude, et c'est ce qu'on ne peut lui contester. Mais il faut reconnaître aussi que ce flux et ce reflux de sentimens qu'il lui fait éprouver n'a point assez d'importance, ni sur-tout assez de résultats dans un ouvrage où l'épouse d'Hector ne devait point paraître pour jouer un rôle presque passif. Elle n'agit qu'un moment, et c'est dans le dernier entr'acte, lorsqu'elle se rend auprès de Priam pour le supplier de retenir Hector. Tous les efforts qu'elle-même tente auprès de lui se bornent à des prières qui ne peuvent l'ébranler. On nous dira que le sujet ne permettait guère de la rendre plus active; qu'il fallait suivre Homère, conserver les mœurs antiques et le caractère d'Hector. Mais alors n'aurait-il pas fallu imiter Homère en tout pour rendre autant que lui Andromaque intéressante? M. Luce lui a emprunté la scène des adieux, et c'est la plus touchante de sa tragédie. Pourquoi n'a-t-il pas de même imité les plaintes d'Andromaque après la mort de son époux? Pourquoi n'est-elle plus sur la scène lorsque Polydamas en fait le récit? C'est à Pâris que ce récit s'adresse, et M. Luce a peut-être eu deux raisons d'en user ainsi. D'abord il aura craint de nous montrer dans Andromaque une douleur trop vive; de plus, il a voulu, de son aveu, consommer la punition de Pâris en le forçant d'écouter le récit de la mort funeste dont il est cause, et consoler le spectateur de cette mort par l'idée que Pâris lui-même la

Digitized by Google

vengera. Ces deux dernières idées nous semblent contradictoires : Pâris est plutôt relevé que puni du moment où le ciel lui promet de triompher d'Achille ; et d'ailleurs ce système de justice poétique, d'après lequel les bons doivent être récompensés et les méchans punis, n'a jamais été reconnu de nos grands tragiques. C'est cependant à ce système assez nouveau qu'il faut rapporter encore le désir de nous consoler par l'espoir de la vengeance ; et quant à la crainte de nous trop affliger, si elle est vraiment entrée pour quelque chose dans les motifs de M. Luce, nous pourrions répondre que c'est-là ce qu'un poëte tragique a le moins de raisons d'éviter.

Le personnage de Pâris a donné lieu à tant de critiques qu'il serait inutile de les renouveler. Nous croyons même que sur ce point l'apologie de l'auteur est assez recevable. Pâris n'est point un lâche dans l'*Iliade*, et puisqu'Homère lui donne des jours de valeur, il était permis de le prendre dans un de ses bons momens pour le présenter sur notre scène. Le seul tort de M. Luce est, à ce qu'il nous semble, de l'avoir montré prêt à combattre Hector lui-même ; c'est violer toutes les convenances par une témérité que Pâris ne put jamais avoir.

Tels sont les défauts qui auraient mis en danger le succès de cette tragédie sans les beautés qui les rachètent amplement. Et d'abord, quoique ces défauts tiennent en partie au choix du sujet, ce choix n'en est pas moins très-heureux et il faut en savoir gré au poëte. C'est la preuve d'un excellent goût que d'avoir compté sur le prestige des souvenirs de Troie et sur l'appui du génie d'Homère pour nous intéresser encore à des fictions dont notre enfance a été bercée. Il y a du mérite à s'être emparé du beau caractère d'Hector encore tout neuf sur notre scène, quoiqu'elle ait souvent retenti de son nom ; à s'être mis ainsi en mesure de s'approprier plusieurs morceaux d'Homère qu'on n'avait point encore imités, et à les avoir rendus avec toute la fidélité que permettaient la différence des mœurs, la distance des tems, la diversité des genres. Mais nous devons le dire à l'honneur de M. Luce de Lancival, ce n'est point à Homère qu'il doit une de ses idées les plus heureuses, une idée sans laquelle il eût été forcé d'abandonner son sujet : l'arrivée de Patrocle à Troie pour proposer la paix de la part des Grecs. Il a rendu ce personnage presqu'aussi intéressant qu'Hector lui-même ; et la belle scène des adieux d'Hector et d'Andromaque, quoique plus touchante, est peut-être

Digitized by Google

moins dramatique que celle où Andromaque et Patrocle se promettent de réunir leurs efforts pour obtenir la paix. Les craintes qu'ils éprouvent pour Hector et pour Achille, craintes qui nous font entrevoir le destin funeste de ces deux héros, produisent le plus grand effet, et s'accordent parfaitement avec le système de fatalité qui présidait à la tragédie grecque. L'idée qu'avait eue d'abord M. Luce de faire paraître Hélène, était bien moins heureuse. Par les fragmens de ce rôle qu'il a fait imprimer, il est facile de juger qu'elle aurait perdu son tems à faire son apologie, à prouver une innocence à laquelle personne n'aurait cru. Il est des personnages que tout l'art possible ne pourrait faire supporter sur notre théâtre, et il était déjà assez hardi d'y avoir transporté Pâris.

Nous pourrions étendre beaucoup cet article si nous voulions passer aux observations de détail. Le style quoique généralement correct nous en fournirait plusieurs, et nous aurions à relever quelques-uns de ces vers que Voltaire appelait *duriusculès*. Mais cet article est déjà assez étendu, et d'ailleurs c'est plutôt de l'ensemble et de l'effet théâtral que nous devons nous occuper; l'un et l'autre sont fort imposans dans cette tragédie. On sait combien le talent des acteurs y contribue, et ceux qui jouent les principaux rôles ne laissent rien à désirer. Après Talma qui conserve dans celui d'Hector sa supériorité accoutumée, nous devons surtout citer Lafond qui fait valoir avec beaucoup de talent le rôle assez ingrat de Pâris, et Damas qui en jouant Patrocle maîtrise assez bien cette fougue indisciplinée que ses amis prennent trop souvent pour de l'ame et de la chaleur.

Début de Mlle Dupont dans l'Emploi des Soubrettes. — Ce n'était pas un moyen très-sûr d'exciter vivement la curiosité publique que d'annoncer un début dans l'emploi des soubrettes, six mois après trois autres débuts dans le même emploi. Aussi, quelque intérêt que puisse inspirer Mlle Dupont comme fille d'un acteur très-estimable, le public n'a-t-il pas marqué un grand empressement à la voir. Le jour même où elle a paru pour la première fois, la salle ne s'est point remplie et beaucoup de spectateurs ne sont pas restés jusqu'à la fin. Il est vrai que la manière dont le spectacle était composé avait pu contribuer à cette indifférence. On donnait *le Dissipateur* et *les Folies amoureuses*, deux ouvrages dont on a eu soin de rassasier le public. Nous avons relevé les défauts du premier en rendant compte des débuts de Mlle Bognaire. C'est un mélange de comédie et de drame dont le principal mérite est dans le troisième acte,

Digitized by Google

imité du *Retour imprévu*. Quant aux *Folies amoureuses*, on peut les regarder sans doute comme une des comédies les plus plaisantes de Regnard; mais de la manière dont on la joue ce n'est plus qu'une farce, peu digne du Théâtre Français. Nous y reviendrons peut-être un jour, ainsi que sur la singulière tradition qui s'est établie pour le rôle d'Hector dans le *Joueur*. Mlle Dupont réclame aujourd'hui le reste de cet article, dont elle est le principal objet.

Cette actrice est jeune, bien faite et d'une figure agréable. Sa voix ne manque point de ce mordant que demande son emploi; sa prononciation n'est pas encore assez distincte, et même elle a pu faire craindre un moment que la volubilité de langue nécessaire à une soubrette ne fût jamais en son pouvoir. Son débit dans le rôle de Finette nous a paru n'être que la répétition des leçons qu'elle a prises. On n'y a rien observé de très-blâmable, mais rien non plus de très-saillant, si ce n'est la manière dont elle a dit ce vers à sa maîtresse :

Un congé cependant est un morceau bien dur.

En revanche elle a déployé plus de verve et de gaîté dans la seconde pièce, où elle a très-spirituellement et très-impertinemment bravé le tuteur Albert. Elle s'y est montrée véritablement soubrette, au lieu que dans le rôle de Finette elle avait laissé des doutes sur la nature de son talent. Le public, qui l'avait constamment applaudie, l'a redemandée après la représentation. Elle se tromperait cependant si elle prenait cette faveur pour autre chose que pour un encouragement. Sous ce point de vue elle l'a méritée; elle annonce des dispositions, son extérieur est agréable; elle donne des espérances, et c'est assez pour un début; mais, si elle veut conserver la faveur publique, il faut qu'elle les réalise, en se formant par l'observation et par l'étude un talent original.

(L'impression de cet article ayant été retardée, Mlle Dupont a débuté depuis dans plusieurs autres rôles; nous en parlerons une autre fois.)

Théâtre de l'Opéra-Comique. — Reprise de l'Auberge de Bagnères.—Des carricatures assez gaies, quelques intentions comiques, quelques mots plaisans, soutenus d'une musique dont la facture est toujours savante et la mélodie souvent originale, ne purent obtenir qu'un succès médiocre à cet ouvrage dans sa nouveauté. Trois actes de bouffonneries

Digitized by Google

parurent trop longs, et la musique était d'ailleurs distribuée dans la pièce avec si peu d'art qu'elle perdit une grande partie de son effet. La reprise ne semble pas destinée à plus de succès. On n'y retournera pas pour les paroles, et les meilleurs morceaux de musique, exécutés depuis dans les concerts, n'ont plus l'attrait de la nouveauté.

Théâtre de l'Impératrice. — *Le Luxembourg*, comédie en un acte. — Si l'on en croit la chronique secrète des théâtres, cet ouvrage joué tout récemment à l'Odéon avait été destiné par l'auteur à y signaler l'arrivée de la troupe de l'Impératrice. On ne dit point par quelles raisons la représentation en fut différée, mais il a perdu par-là le mérite de l'à-propos, dont il aurait eu grand besoin pour se soutenir.

L'intrigue, qui n'est presque rien, roule sur la méprise d'un étudiant en droit, qui croyant entretenir une correspondance amoureuse avec une jeune personne habituée du jardin du Luxembourg, s'aperçoit à la fin que c'est à une vieille tante qu'il a fait ses mille déclarations, et, qui plus est, une promesse de mariage. Cette légère intrigue, qui n'a pas coûté de grands frais d'imagination à l'auteur, sert de cadre à une esquisse des mœurs du quartier. Dire qu'il y a dix-sept personnages dans l'ouvrage, c'est dire qu'il y a beaucoup de mouvement et de bruit; mais le mouvement et le bruit ne sont pas la gaieté et le comique. Un autre défaut principal, c'est de n'offrir que des carricatures qui ayant presque toutes la même couleur, se confondent et sont sans effet; d'ailleurs le choix n'en est pas heureux: des invalides, des poissardes, des petits maîtres et de vieilles coquettes; voilà ce qu'on peut voir par-tout, et souvent présenté d'une manière plus piquante. Enfin, il est maladroit à l'auteur d'avoir exposé deux quartiers de Paris aux railleries l'un de l'autre: c'était se faire des ennemis des deux côtés; aussi n'en manquait-il pas à la fin de la pièce, qui peut-être n'aurait pas été si paisiblement achevée, sans l'originalité du dénouement. Malgré l'opposition de quelques mécontens, l'auteur a donc été demandé, et l'on a nommé M. *Maurice*, connu à ce théâtre par quelques productions qui, sans être très-remarquables, sont bien préférables à celle-ci.

Théâtre du Vaudeville. — *Le Sultan du Hâvre*, folie en un acte, de MM. H. Dupin et Arm. Dartois.

Le Vaudeville varie son répertoire, et c'est ce qu'il peut faire

Digitized by Google

faire de mieux. Après une parodie pleine de la critique la plus amère, il nous donne une arlequinade fort douce et fort gaie; et le public a paru passer avec plaisir du genre satirique à la simple gaieté.

Le Sultan du Hâvre est une imitation de plusieurs pièces déjà représentées sur d'autres théâtres; telles que le *Naufrage pour rire*, *Cadet Roussel chez Achmet*, et *Jocrisse suicide*, mais, si l'on en croit un de nos journaux, toutes ont un type commun dans l'*Ecole des Jaloux*, ancienne comédie de Montfleury.

M. Cassandre, père de Colombine, révolté de la jalousie d'Arlequin qui tourmente sans cesse sa femme, prend la résolution, dans une assemblée de famille et d'après l'avis de Gilles, de donner à Arlequin une leçon dont il puisse se souvenir long-tems : en conséquence on lui propose une promenade sur mer, et pendant le déjeuner on met dans son verre une poudre soporifique, afin de lui faire croire à son réveil que le bâtiment ayant été pris par un corsaire barbaresque, il se trouve lui et sa femme au pouvoir du Sultan. Le sérail où on l'introduit n'est autre chose que la maison de Gilles, décorée dans le goût oriental. Les costumes sont fournis par Scapin, qui, au moyen d'une énorme barbe, joue le rôle du corsaire Scapella, et M. Cassandre, en habit de grand turc, vient gravement interroger Arlequin, et déclarer Colombine sultane favorite; on sent que la jalousie d'Arlequin est alors mise à de rudes épreuves; mais sa situation devient bien plus pénible, quand on lui annonce qu'ayant trompé sa Hautesse en faisant passer Colombine pour sa sœur, il vient d'être condamné à mort. Gilles, travesti en chef des Eunuques, obtient, pour dernière grâce, qu'au lieu du pal et du bûcher, un coup de canon terminera son supplice. Les apprêts se font avec gravité. Arlequin se met à genoux; on lui bande les yeux, et l'on frappe un coup sur la grosse caisse. Arlequin s'aperçoit alors qu'il a été joué, et se trouve, en se relevant, dans les bras de M. Cassandre, qui lui fait promettre d'abjurer la jalousie et de vivre désormais avec sa femme comme le font tous les bons maris normands. On voit que le fonds de ce petit ouvrage est assez faible; mais il est semé de détails gais et spirituels, et l'on sait d'ailleurs que le public n'est pas très-exigeant sur les vraisemblances, dans les pièces dont Arlequin est le héros. Il n'y a donc point eu d'opposition au succès

Digitized by Google

de celle-ci. Mlle Minette, qui jouait le rôle de Colombine, y a beaucoup contribué, en déployant sur la harpe un talent qu'on ne lui connaissait pas, et l'on doit aussi des éloges à l'arlequin Laporte qui vient d'acquérir, dans cet ouvrage, de nouveaux droits à la succession de Carlin.

Les amis des auteurs se sont sagement comportés, ils ont été sobres de *bis*; un seul couplet, où l'on a reconnu une allusion assez délicate, a été redemandé avec acclamation : Colombine, faisant le portrait de trois femmes de différentes nation, dit en parlant de l'allemande :

Joignant à la jeunesse
L'esprit,
Sa grâce enchanteresse
Séduit.
Arrêtant de la haine
Les traits,
Sa présence ramène
La paix.

Théâtre des Variétés. — Pourquoi une pièce réussit-elle aux Variétés, et pourquoi une autre y tombe-t-elle ? Voilà deux questions que l'on peut se faire à chaque nouveauté qui y paraît. Toutes, en effet, sont du même genre, emploient les mêmes moyens, sont jouées par les mêmes acteurs, et il est impossible d'en expliquer la chute ou le succès par l'observation ou l'infraction des règles, puisque ce théâtre n'en reconnaît pas. S'il fallait cependant rendre compte de la chute du *Retour de M. Dumollet à St.-Malo*, je crois qu'il faudrait l'attribuer au piquant et à la gaieté de ses aventures dans la capitale. Le public veut qu'on aille au théâtre comme chez Nicollet, toujours de plus fort en fort. Il s'était imaginé qu'après l'originalité du *Départ pour St.-Malo*, on allait lui montrer des choses encore plus miraculeuses. Jamais on n'avait vu un pareil empressement, toutes les loges étaient louées et à sept heures tout était plein; les voitures se succédaient avec une rapidité étonnante, et leurs files garnissaient au loin les deux côtés du boulevard : mais cette espèce d'hommage a été funeste à l'auteur. La première moitié de la pièce promettait beaucoup : des détails piquans, des mots spirituels, quelques données comiques avaient d'abord bien disposé le spectateur. Mais il s'est cru d'autant plus en droit de devenir

Digitized by Google

exigeant, et s'apercevant à la fin que son attente n'était pas remplie, il a témoigné très-énergiquement sa mauvaise humeur. La pièce a eu de la peine à arriver jusqu'à la fin, et Brunet n'a pu parvenir à faire entendre le nom de l'auteur indiscrètement demandé au milieu des sifflets du parterre. Le lendemain pourtant, l'affiche, qui n'avait pas les mêmes obstacles à vaincre, nous a nommé M. *Desaugiers*. Au reste, une première représentation n'est guères, à ce théâtre, qu'une répétition générale, où l'on donne hautement son avis. L'auteur a profité de ceux qu'il avait reçus, et de larges coupures ont rendu à sa pièce une énergie qui la soutiendra quelque tems. Nous lui donnerons néanmoins le conseil de laisser désormais la famille Dumollet à St.-Malo, dans son magasin de bonneterie, et de chercher dans quelqu'autre ville de province un nouvel original dont les folies lui soient aussi profitables que celles du bonnetier breton.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le Danube n'est encore témoin d'aucun événement sérieux dans la guerre jusqu'ici d'observation que se livrent les Russes et les Turcs. La Porte a fait des préparatifs immenses. Une grande activité règne dans les arsenaux, les renforts sont de toutes parts en marche; ces dispositions sont d'autant plus nécessaires que le gouvernement ottoman paraît disposé à combattre sur le Danube les Européens qui veulent franchir cette barrière de l'Empire, et sur les bords de la Mer-Rouge les sectaires Wahabites qui occupent les lieux saints : tout bon Mahométan devant visiter une fois en sa vie le tombeau du sacré prophète, ces pélérinages sacrés deviennent impossibles si une secte profane est établie aux lieux mêmes consacrés à l'islamisme. Des ordres en conséquence ont été donnés aux pachas de Syrie et d'Egypte. Ce dernier doit rassembler à Suez toutes les forces dont il pourra disposer. Le pacha de Bagdad tentera une attaque de son côté, et l'on espère rejeter au loin les partisans de la doctrine nouvelle qui inquiète si vivement les Musulmans fidèles, et le gouvernement qui n'a de force que dans leur croyance. Constantinople est tranquille, et voici un événement qui dans les circonstances présentes a paru très-remarquable, et donne lieu à mille conjectures. La sublime Porte a donné depuis quelque tems aux commandans des châteaux des Dardanelles l'ordre le plus positif d'interdire à tout vaisseau de guerre anglais le passage du détroit. Cet ordre s'exécute avec une grande exactitude. On arrête les plus petits navires anglais pour voir s'ils sont armés, et l'on y met des gardes à bord. Cette nouvelle donnée par le *Moniteur* semblerait prouver que la Porte commence à reconnaître que ses prétendus alliés sont des hôtes dangereux, qu'ils deviennent bientôt maîtres partout où ils ont demandé la faculté de s'introduire, et que leur influence au divan met l'empire en danger; on n'annonce cependant point encore le départ de M. Adair. Sur les frontières de la Croatie on n'a rien appris de nouveau, et le bruit qui s'est un moment répandu de nouveaux excès commis par les

Digitized by Google

Bosniaques contre les troupes du maréchal duc de Raguse paraît tout-à-fait controuvé. Les Sept-Isles sont en ce moment débarrassées de la présence des Anglais, Corfou est bien approvisionnée, et le commerce se fait momentanément avec facilité sur tout le littoral, dont en partie les garnisons ont marché sur la frontière de Bosnie.

Les frontières entre la Russie et l'Autriche qui, aux termes du dernier traité, devaient être déterminées, sont définitivement fixées : le premier résultat de cette disposition, garant de la sécurité la plus profonde dans ces contrées, a été de la part de la Russie l'ordre de diminuer ses troupes qui occupaient la partie de la Gallicie, voisine du territoire autrichien. En conséquence, plusieurs régimens sont en marche pour se rendre à d'autres cantonnemens : d'autres ordres portent des troupes nombreuses sur tous les points des côtes de la Baltique et du golfe de Finlande, où des incursions anglaises et l'introduction de leurs marchandises pourraient être tentées.

La diète suédoise a terminé sa session après une réunion de plus d'une année. Le discours de clôture a été prononcé par le roi : il a témoigné sa satisfaction au clergé qui, en appuyant les lois favorables à la liberté de la pensée, s'est montré digne interprète de la volonté divine, et juste appréciateur des lumières du siècle, à l'ordre de la noblesse dont le dévouement dans ces circonstances ne s'est point démenti. Quant à l'ordre des paysans, S. M. l'a invité paternellement à comparer sa situation avec celle où il était précédemment, et à la juger sans prévention. Vos ancêtres, a-t-il dit, ces hommes courageux et fidèles qui ont scellé de leur sang les triomphes des Gustaves, n'ont jamais balancé quand il a fallu faire un sacrifice nécessaire au bonheur et à l'indépendance de la patrie. Après la clôture de la diète S. M. a fait diverses promotions dans les ordres de Wasa et des Séraphins. Le ministre des affaires étrangères, le maréchal de la noblesse, l'orateur de l'ordre des paysans ont été les principaux objets de cette faveur. L'affaire de la conspiration contre l'élection du prince héréditaire ne paraît pas avoir eu de suites, on parle seulement de l'exil d'un comte de Ruth qui paraîtrait avoir en cette occasion rendu sa conduite suspecte. Le prince héréditaire continue son voyage en Suède; le ci-devant roi a refusé la pension des États : il se contente de ses revenus particuliers, qui s'élèvent à près de 200,000 francs. Il paraît décidément qu'il se fixera à Carlsruhe, au sein de la fa-

Digitized by Google

mille de la reine son épouse. On ajoute à ces nouvelles que quelques bâtimens de guerre anglais s'étant montrés dans la Baltique, une escadre suédoise a reçu ordre de mettre à la voile de Cronstadt, port que le roi doit visiter sans délai.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche sont à Prague. C'est au milieu de son voyage que S. M. a été frappé de la triste nouvelle de la mort du comte O. Donnel, ministre des finances; cette perte, sensible pour l'Etat, en a été une pour le cœur de S. M. qui appréciait dignement la capacité de son ministre, les services qu'il a rendus et ceux que l'Etat attendait de lui; il avait depuis la paix secondé avec art le mouvement de l'opinion publique; le crédit s'affermissait avec la confiance; tous les efforts, auparavant impuissans, étaient depuis cette époque couronnés du succès. Telle était la confiance qu'il inspirait, qu'à la nouvelle de sa mort les effets publics ont baissé; mais cet effet ne peut être que momentané; la situation de l'Autriche rendue à la paix, à la sécurité, reposant tranquillement désormais sur la foi solennelle jurée à l'époque de la plus auguste alliance, n'a pas son destin attaché à l'existence d'un ministre habile : le gouvernement est dans une position à inspirer la plus parfaite sécurité, et bientôt on verra les bons résultats des plans du ministre que l'empereur a perdu, obtenus par un successeur digne de lui. L'empereur a écrit à la veuve du comte O. Donnel une lettre extrêmement touchante, dans laquelle il lui exprime qu'il regarde comme une perte personnelle celle que cette veuve vient de faire; il ajoute à cette lettre un don et une pension considérables.

Au sein de la confédération, l'opération des remises et des circonscriptions de territoire s'effectue. Ratisbonne a été remise à la Bavière; le pays de Bareuth et celui de Salzbourg le seront sous peu : les comtés de Fulde et du Hanau ont été remis au grand-duc de Francfort. Ces concessions et les prises de possession ont été faites en présence des commissaires de S. M., et par-tout l'allégresse publique et l'assentiment aux dispositions de S. M. se sont manifestés de la manière la plus éclatante, en faveur du créateur et du puissant protecteur de la confédération; dans les pays de Fulde et d'Hanau, les acclamations qui ont signalé la joie publique, ont mêlé le nom du prince vice-roi à celui de son auguste père, et à celui du grand-duc de Francfort. Les gazettes allemandes parlent des

Digitized by Google

échanges qui doivent avoir lieu entre la Bavière et le Wurtemberg; mais le défaut de notions certaines à cet égard, ne donne lieu qu'à des assertions et à des dénégations qu'il importe peu de faire connaître.

En Saxe, en Prusse, en Westphalie, en Hollande, rien de nouveau ne mérite de fixer particulièrement l'attention.

L'anniversaire du couronnement de S. M. comme roi d'Italie, a été célébré à Milan avec la plus grande pompe. A Rome, l'organisation administrative se poursuit, et déjà la consulte ayant pourvu aux besoins les plus pressans, est en mesure de s'occuper des arts, et de veiller à la conservation des monumens, restes précieux de l'antiquité, qui, sous le dernier gouvernement, languissaient et se dégradaient dans un honteux abandon. Il est ici remarquable, et l'Italie l'attestera, que par-tout où les Français ont pénétré sur cette terre classique des arts, ils se sont montrés les admirateurs les plus sincères de leurs belles productions, qu'ils ont souvent éveillé l'attention des propriétaires eux-mêmes sur le prix inconnu de leurs trésors; qu'ils les ont envisagés tour-à-tour comme savans et comme artistes; qu'ils les ont avec zèle disputés à la terre et aux outrages du tems, qu'en peu d'années il y a eu plus de fouilles et de découvertes que dans le dernier siècle entier. Les travaux actuels de Pompeïa et d'Herculanum l'attestent assez. Cette observation nous conduit à Naples : le roi en est parti pour visiter les Calabres. L'armée napolitaine se grossit de régimens italiens et français, et les Anglais se rapprochent de la Sicile où tout prend le caractère de la terreur, et l'aspect de la défense. Un fait d'armes glorieux pour la marine napolitaine, a signalé, dans cette circonstance, le courage et le dévouement des soldats et des marins. Voilà le récit officiel de ce combat, en date de Naples, le 5 mai.

« Un vaisseau rasé, portant 50 bouches à feu, dont 30 canons de 24 et 20 caronades de 33, se tenait depuis quatre jours dans le golfe de Naples, et gênait les communications avec la capitale. Les dispositions furent prises pour le faire enlever, ou du moins pour le forcer à s'éloigner.

» Le 3, vers sept heures du matin, une flottille composée d'une frégate, une corvette, un brick, un cutter et six canonnières qui avaient mis à la voile dans la nuit, se trouva à une petite distance du bâtiment ennemi, et résolut de monter à l'abordage. Le brouillard avait empêché de bien distinguer le calibre de ce vaisseau. Lorsqu'il se

Digitized by Google

dissipa, on n'était plus qu'à portée du pistolet : mais on s'aperçut que le bord trop élevé du bâtiment ne permettait pas l'abordage. Le combat était engagé. Les Napolitains le soutinrent avec intrépidité pendant trois heures, depuis la hauteur de Pausilippe jusqu'à celle d'Ischia. Quoiqu'ils eussent été surpris par un calme qui les tint pendant trois quarts d'heure à demi-portée de pistolet sous le feu de l'ennemi, rien ne put les déterminer à renoncer à leur entreprise, jusqu'au moment où l'ennemi, qui avait pris chasse, parvint à gagner la haute mer. Le 4 au matin, on le signalait à la plus grande distance, faisant route vers la Sicile; le soir, il n'était déjà plus en vue. Dès les premiers momens du combat, le commandant de la flottille avait eu le bras cassé d'une balle; son second avait été tué; deux autres officiers ont été blessés. A la fin de l'affaire, on comptait trente hommes tués et quatre-vingt-dix blessés. La frégate et la corvette ont été assez endommagées, mais seront bientôt en état de reprendre la mer. Elles sont rentrées à quatre heures du soir avec les canonnières. Le brick qui avait extrêmement souffert, a coulé après l'action. Il est impossible de se battre avec plus de bravoure que ne l'a fait la flottille dans cette brillante affaire, qui n'a pas eu tout le succès qu'on avait d'abord espéré, mais qui a eu toujours le résultat avantageux d'éloigner pour quelque tems l'ennemi, dont la présence était si incommode. »

L'affaire de sir Burdett occupe toujours à Londres tous les esprits : l'époque du rapport de la commission sur cette affaire, et le jour où le prisonnier sortira de la Tour, paraissent devoir fixer l'attention du gouvernement et celle des amis de la constitution et de la tranquillité publique; cependant deux partis se prononcent et paraissent devoir se balancer. Le premier veut, même à l'aide de moyens convulsifs et violens, une réforme parlementaire et totale; ce parti accuse l'opposition même du parlement actuel d'être corrompue, et les Whigs de cette époque, d'être tout-à-fait indignes de ce nom cher aux véritables Anglais. Lord Grenville, lord Grey, M. Whithbread lui-même, ne sont point ménagés. L'autre parti veut une réforme modérée et dans les formes constitutionnelles, il veut le règne des lois, le maintien de la tranquillité, il craint de perdre la liberté acquise au nom d'une liberté nouvelle; voici les détails que donnent, à cet égard, les derniers papiers anglais.

« Hier, 4 mai, il y a eu une assemblée générale des citoyens de Londres, convoqués par le lord-maire sur la réquisition de plusieurs d'entr'eux, à l'effet de délibérer sur l'emprisonnement de M. Gale Jones et de sir F. Burdett. Cette réunion a été extrêmement tumul-

Digitized by Google

tueuse; ceux-là seulement sont parvenus à se faire entendre, qui ont parlé dans le sens de l'opposition la plus violente aux mesures de la chambre des communes. Les discours de MM. Favell, Waithman et Thompson ont été souvent interrompus par les plus bruyans applaudissemens. Enfin l'assemblée s'est ajournée, après avoir adopté la rédaction d'une adresse à la chambre des communes, pour demander et la liberté de sir Francis, et une réforme parlementaire.

» Tandis que ceci se passait à l'assemblée générale, une autre assemblée de citoyens de Londres se tenait à la taverne de Londres, dans Bishopgate-Street. Cette réunion, composée d'opposans aux résolutions de l'assemblée générale, avait été provoquée par une invitation circulaire adressée la veille à un très-grand nombre d'habitans de la Cité. Les discours de MM. Dicson et Acheson ont produit beaucoup d'effet sur l'assemblée. Vers les sept heures du soir, cette assemblée fut troublée par un incident qui y fit naître le désordre et la confusion. Plusieurs membres de l'assemblée générale, et entre autres M. Waithman, s'y présentèrent, et dire que, puisque cette réunion était composée de citoyens de Londres délibérant sur des affaires d'un intérêt général, tous devaient y être admis et y prendre part; là-dessus M. Waithman s'offrit pour président, et s'empara du fauteuil qui n'était pas occupé. Il harangua l'assemblée au milieu des cris et de l'oppposition des premiers assistans et des applaudissemens des nouveaux venus. Enfin le nombre de ces derniers augmentant, les premiers auteurs de cette réunion se virent forcés d'abandonner la place à leurs adversaires, et ils passèrent dans une salle voisine pour y signer une adresse dont ils avaient entendu la lecture au commencement de leur assemblée. »

Voici les principaux fragmens de cette adresse :

« Dans le moment où la malveillance cherche à avilir et à dégrader la législature par les calomnies les moins fondées, et où la résistance à l'autorité de la chambre des communes a mis en danger l'autorité de la métropole, et rendu nécessaire l'interposition de la force militaire, les soussignés bourgeois de Londres, désapprouvant les résolutions et procédés de l'assemblée qui s'est tenue aujourd'hui à Guid-Hall, s'adressent avec confiance à leurs concitoyens, et les invitent à déclarer publiquement leurs sentimens dans cette occassion.

» Ils envisagent avec douleur et indignation les manœuvres insidieuses que l'on continue d'employer pour aliéner du gouvernement l'esprit et les affections du peuple. Ils ne peuvent rester spectateurs tranquilles et passifs de ces efforts de la malveillance, qui, n'ayant pu réussir à flétrir le caractère du souverain, cherche aujourd'hui à dé-

Digitized by Google

crier et à avilir cette portion importante du corps législatif, la chambre des communes, pour introduire plus sûrement un système d'anarchie qui détruirait jusqu'au dernier vestige de la liberté civile.

» La conduite de ces factieux est en opposition directe aux principes dont ils font profession, et à ces maximes qui, dans tous les tems, ont été regardées comme le fondement du bonheur des hommes. Ils prétendent n'être animés que d'un pur sentiment de liberté, et ils refusent aux autres cette liberté d'opinion et de sentiment dont ils veulent eux-mêmes jouir sans contrainte et sans restriction; ils appellent à grands cris la réforme, et on voit évidemment, à leur conduite, que leur but réel est de renverser la constitution, en cherchant à égarer les esprits faibles et à enflammer les passions des malveillans.

» Ces manœuvres incendiaires, dangereuses dans tous les tems, le sont plus particuliérement dans les circonstances critiques où nous nous trouvons. Si elles n'étaient déjouées par les efforts réunis des citoyens raisonnables et bien intentionnés de tous les partis qui respectent la constitution telle qu'elle a été établie alors, et qu'elle existe aujourd'hui par la loi; ces manœuvres, disons-nous, en affaiblissant nos forces par les divisions qu'elles tendent à produire, pourraient avoir les suites les plus funestes à notre liberté et à notre indépendance comme nation.

» Dans ces conjonctures fâcheuses, les soussignés *liverymen* exhortent leurs concitoyens à abandonner tout esprit de parti, à se rallier autour du trône de leur vénérable monarque, à montrer à l'univers qu'il n'a pas de sujets plus loyaux que ses fidèles citoyens de Londres, et qui soient plus sensibles à l'affection paternelle avec laquelle il veille depuis si long-tems à la prospérité et au bonheur de son peuple. »

Cette adresse a été signée par plus de 400 des plus respectables citoyens de Londres; toutes les villes et tous les comtés où il s'est tenu des assemblées favorables à la cause des *Burdettistes*, sont invitées à suivre cet exemple, et à opposer le vœu des gens honnêtes à celui des démocrates.

Nous avons parlé de la pétition des habitans du comté de Middlesex. On sait qu'elle conteste à la chambre le droit dont elle a fait usage à l'égard de sir Burdett; les expressions en sont très-remarquables. Votre warrant, disent les signataires, a été mis à exécution par la force militaire, le sang a coulé; nous protestons contre l'existence aussi bien que contre l'exercice d'une telle autorité. Burdett est emprisonné dans un moment où il demandait une réforme dans une chambre où le trafic des places est

Digitized by Google

reconnu et avoué, dans l'affaire de lord Castlereagh et de M. Perceval, comme une *chose aussi claire que le jour, trafic honteux qui aurait fait frémir nos aïeux d'indignation :* nous vous prions donc de suivre l'exemple de vos prédécesseurs, et de rayer des ordres destructeurs de nos libertés, afin que sir Burdett soit rendu à ses fonctions au parlement, et appuye de nouveau le plan de réforme devenue si nécessaire.

Cette adresse a excité des débats très-animés pendant deux séances : enfin la chambre a refusé, à la majorité de 139 voix contre 58, de recevoir cette pétition. A Reuding et dans d'autres lieux, il y a eu également des pétitions et des adresses, mais elles sont plus modérées que celles de Londres et de Middlesex. Le comité formé pour l'examen de l'affaire est composé des membres les plus distingués de la chambre, parmi lesquels se trouvent beaucoup de membres de l'opposition. L'alderman Combe a proposé de blâmer les ministres d'avoir empêché la présentation au roi de l'adresse de la cité, en date du 14 décembre. La motion a été rejetée.

Dans la chambre des lords, du 7, lord Grey a prononcé un discours étendu pour annoncer que, de ce jour en trois semaines, il fera une motion pour qu'il soit voté une adresse à S. M. afin de l'inviter à prendre en considération l'état de crise où se trouve le royaume. Dans ce discours, le noble lord blâme tout ce qu'ont fait les ministres, et finit par s'élever contre la nouvelle opposition à laquelle cependant il ne suppose que de louables intentions; mais il blâme les principes. Lord Grenville a prononcé un discours dans le même sens.

Dans la séance des communes du 10, l'orateur a annoncé à la chambre qu'il avait reçu une assignation de sir Francis pour cause d'offense personnelle, et une demande de dommages et intérêts montant à 30,000 liv. sterl. Le sergent aux armes a reçu une semblable assignation; la demande des dommages pour lui se monte à 20,000 liv. sterl. Le tout a été renvoyé au comité nommé pour l'affaire de sir Francis Burdett.

Nous n'avons plus à parler que de la scène qui a eu lieu à la Tour, lorsqu'une députation de l'assemblée de la cité de Londres, ayant à sa tête le shériff Wood, s'est transportée à la Tour, pour présenter à sir Burdett l'adresse qui lui a été votée par l'assemblée de la cité de Londres, séante à Guild-Hall. Sir Francis a répondu à la députation par un

Digitized by Google

discours étendu, dans lequel il exprime de la manière la plus énergique sa reconnaissance et son attachement à la cause du peuple. L'affluence du peuple pour accompagner la députation était immense et égale à celle qu'on avait remarquée lors des derniers désordres; mais toutes les mesures avaient été prises pour maintenir la tranquillité, et aucun accident n'a eu lieu. Lorsque la députation est sortie de la Tour, le peuple a dételé les voitures du shériff Wood, de M. Favell, de M. Waithman et du colonel Wardle, s'est attelé, et les a ainsi conduits jusqu'à Guild-Hall.

Tel est l'état de fermentation et de crise au milieu duquel l'Angleterre attend avec anxiété les résolutions de son gouvernement dans cette affaire délicate et difficile : elle est de nature à absorber toutes les pensées, à faire disparaître l'idée de tout autre intérêt, car ici il y va de la sûreté, de la liberté et de la propriété de tous. A notre tour nous contemplons du port cet orage qui s'élève; échappés aux tempêtes politiques par la fermeté de celui auquel a été remis le gouvernail de l'Etat, nous avons la générosité de concevoir des alarmes sur la destinée d'un peuple qui se faisait des jours de fête de nos jours de calamité, et comptait pour des victoires les luttes cruelles où le sang français coulait des deux côtés. Dans la guerre que cet ennemi prolonge, et que toujours nous avons voulu terminer, la différence de ces sentimens ne suffirait-elle pas pour prouver aux yeux de l'histoire et de la postérité de quel côté est la cause la plus juste?

Cette différence de sentimens, cette loyauté dans les dispositions nationales que tout atteste en France, vient d'être signalée de la manière la plus éclatante, et c'est l'Empereur lui-même qui, instruit des plus petits événemens comme de ceux qui intéressent le salut de l'Empire, vient de s'en rendre noblement l'interprète. Son ministre de la guerre l'instruit que dans un incendie à Auxonne, vingt-un prisonniers anglais, savoir : douze capitaines marchands de première classe, trois de seconde, quatre négocians passagers, un négociant otage et un matelot, ont déployé autant de courage que d'humanité, que plusieurs ont été blessés, quelques-uns dangereusement, et que tous sont guéris : « Le ministre de la guerre, écrit l'Empereur, leur » témoignera ma satisfaction, leur fera payer une gratification de six mois de leur traitement, et les renverra dans

Digitized by Google

» leur patrie sous la parole de ne point servir jusqu'à leur » échange. »

Les nouvelles officielles d'Espagne continuent à annoncer les progrès des travaux devant Cadix; la prise du fort de Matagorde y aura produit une impression très-vive. La marine ennemie peut être attaquée dans son mouillage; nos batteries sont rapprochées et pourront lancer des bombes sur Cadix même, et les communications de l'ennemi sont interrompues. La population de Cadix éprouve des privations déjà pressantes; si on parvient à les augmenter, elle doit elle-même se soumettre et chasser les Anglais. Les pays environnans sont soumis et tranquilles. Le dépôt du matériel du siége est à Séville, d'où les approvisionnemens arrivent avec facilité.

La prise d'Astorga a fait le plus grand honneur aux troupes du 8e corps aux ordres du duc d'Abrantès; elles y ont déployé une rare valeur et une constance infatigable; les grenadiers ont fait tout ce que leur nom promet; les prisonniers sont au nombre de 4000. Aux environs de la place, les généraux Bessières et Sainte-Croix, et la division Clauzel ont balayé tout ce qui s'est présenté pour donner de l'inquiétude au corps de siége.

En Catalogne, le siége de Lérida est poussé, par le général Suchet, avec une infatigable activité; les efforts du général espagnol pour le faire lever ont été inutiles; douze à quinze mille ennemis se sont présentés au pont de Lérida. Le général Harispe, secondé des colonels Burth, Degremont et Robert, ont à-la-fois repoussé les assaillans et maintenu la garnison. Les généraux Musnier et Boussard ont marché au secours de la division Harispe; de très-belles charges de cavalerie, fournies par le 13e de cuirassiers et le 4e de hussards, ont sur tous les points décidé la victoire et la fuite de l'ennemi qui a perdu cinq mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et beaucoup d'effets d'artillerie, de munitions et de bagages. La perte des corps français s'élève à 100 hommes tués ou blessés. L'armée regrète parmi les premiers le jeune d'Houdetot, petit-fils de l'estimable amie de Rousseau. Ce jeune homme sortait des pages; à 18 ans il avait déjà mérité d'être de la légion d'honneur.

Après son retour à Anvers, l'Empereur a visité Gand, Bruges, Ostende, Dunkerque et Lille; il poursuit sa route sur les côtes; il est attendu dans les premiers jours de juin de retour dans sa capitale, où la plus grande activité a été

Digitized by Google

de nouveau imprimée à tous les préparatifs. Chacun de ses pas n'a pas été seulement marqué par les témoignages de l'affection et de la reconnaissance des peuples, mais par des décrets nombreux qui tous ouvrent au territoire que parcourt S. M., de nouvelles sources de prospérité. Un nouveau département, sous le nom des Bouches de l'Escaut, sera formé des îles qui entourent ce fleuve en se versant dans l'Océan, de celles de Walcheren, sud Beveland, nord Beveland, etc. Le chef-lieu sera à Middelbourg; une commisson presidée par M. le conseiller-d'état Pasquier, et composée des hommes les plus versés dans la connaissance des intérêts et de l'administration du pays, sera formée à Paris, et y demeurera en activité consultative jusqu'au moment de l'organisation définitive du pays. Tous les sujets de ces deux départemens qui sont au service de Hollande ou à tout autre sont rappelés. Les marins sont mis à la disposition du préfet maritime d'Anvers. Un autre décret assure aux habitans de ces nouveaux départemens qui sont catholiques, le plein et entier exercice des droits communs, dans l'Empire, à la grande majorité des Français. La mise en activité de l'organisation sera précédée de la publication des sénatus-consultes de réunion, relatif à l'indépendance du souverain et aux libertés de l'église gallicane, et de l'ordonnance de Louis XIV, devenue loi de l'Empire.

PARIS.

L'Empereur a distribué des sommes considérables destinées aux pauvres des villes qui ont eu le bonheur de le posséder. Il a accordé la légion d'honneur à divers fonctionnaires, et fait remettre des dons précieux à la plupart des commandans des gardes d'honneur dont il a daigné agréer les services.

— L'escadre anglaise annoncée depuis long-tems comme destinée à croiser dans la Baltique y est entrée, si l'on en croit une note de Londres du 14 mai.

— Les Anglais ont fait un mouvement hors des frontières du Portugal, et se sont précipitamment retirés à l'approche des corps français qu'ils avaient en tête. Ce mouvement ne peut être regardé que comme une reconnaissance : on s'attend à un grand engagement sous les murs de Ciudad-Rodrigo.

— On croit en Angleterre que la mission du colonel

Digitized by Google

Makensie, pour l'échange des prisonniers, prend une tournure très-favorable.

— M. de Cabarus, ministre du roi d'Espagne, est mort.

— M. de Bonald est arrivé à Paris.

ANNONCES.

Le directeur de l'imprimerie impériale a l'honneur de prévenir le public que les éditions officielles des codes se trouvent chez les libraires et aux prix ci-après désignés; savoir :

Firmin Didot, rue de Thionville; Galland, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 32; Delance et Bélin, rue des Mathurins-Saint-Jacques, hôtel Cluguy; Rondonneau et Decle, au dépôt des lois, place du Palais de Justice.

Désignation et prix des codes brochés, avec les tables, pris à Paris.

Code Napoléon. In-4°, papier fin, 10 fr.; papier vélin, 15 fr. — In-8°, papier fin, 2 fr. 40 c.; papier vélin, 3 fr. 60 c. — In-32, papier fin, 1 fr. 45 c.; papier vélin, 2 fr. 20 c.

Code de Procédure civile, suivi du Tarif des Frais et Dépens. In-4°, papier fin, 9 fr. 50 c.; papier vélin, 14 fr. 25 c. — In-8°, papier fin, 2 fr. 25 c.; papier vélin, 3 fr. 40 c. — In-32, papier fin, 1 fr. 25 c.; papier vélin, 1 fr. 90 c.

Code de Commerce. In-4°, pap. fin, 4 fr. 50 c.; pap. vélin, 6 fr. 75 c. — In-8°, papier fin, 1 fr. 15 c.; papier vélin, 1 fr. 75 c. — In-32, papier fin, 75 c.; papier vélin, 1 fr. 15 c.

Code d'Instruction criminelle. In-4°, pap. fin, 4 fr.; pap. vélin, 6 fr. — In-8°, papier fin, 1 fr. 25 c.; papier vélin, 1 fr. 90 c. — In-32, papier fin, 80 c.; papier vélin, 1 fr. 25 c.

Code des Délits et des Peines. In-4°, papier fin, 3 fr. 45 c.; papier vélin, 5 fr. 15 c. — In-8°, papier fin, 1 fr.; papier vélin, 1 fr. 50 c. — In-32, papier fin, 65 c.; papier vélin, 1 fr.

Table générale des matières contenues dans les seize premiers volumes du Journal du palais (1) *et dans les six premiers volumes de la collection des arrêts qui y fait suite* (2) *finissant au 1er janvier* 1809, présentée à son altesse sérénissime monseigneur le prince Cambacérès, duc de Parme, archichancelier de l'Empire, par M. Lebret Saint-Martin, ancien avocat. Un vol. in-4°, sur très-beau papier collé, en caractères variés, avec encadrement et colonnes. Prix, 15 fr., et 18 fr. franc de port. Se vend au bureau du Journal du palais, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n° 7.

(1) On s'abonne rue Neuve-des-Bons-Enfans, n° 7, moyennant 24 fr. pour un an, et 13 fr. pour six mois.

(2) Un vol. par an. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port.

Digitized by Google

Vie d'Hulrich Zwingle, réformateur de la Suisse; par M. J. G. Hess. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3; et à Genève, chez le même libraire.

Palais, maisons et vues d'Italie, par P. Clochar, architecte, place Dauphine, n° 24; et chez tous les marchands-libraires.

MM. les abonnés sont prévenus que pour compléter l'ouvrage il y aura un 13e cahier dans lequel sera le texte explicatif.

Le prix de l'ouvrage complet, composé de 102 planches non compris la vignette : sur papier grand raisin de France, 65 fr.; sur papier de Hollande de Vanderlay, 120 fr.; sur le même papier lavé et colorié, 780 fr.

Les Coquettes punies, conte en vers, par A. A. Malinas. Brochure in-8°. Prix, 75 c. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

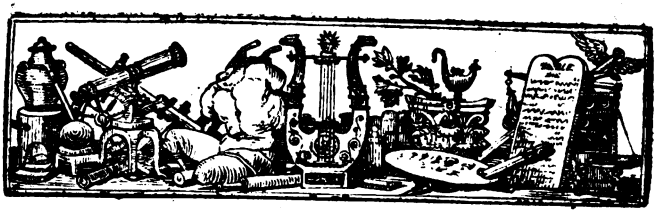
NOUVELLES FORMES DE CHEMINÉES. — *Cinquième conférence de Cointeraux;* celle-ci contient six gravures en outre de douze déjà publiées. La première de ce cahier, texte in-8°, étant la treizième, représente la cheminée des anciens et celle des modernes; la quatorzième, une maison au milieu d'une vaste plaine; la quinzième, un appartement dont la cheminée, de l'invention de l'auteur, ne se trouve attenante à aucun mur; la seizième, un dessin de la cheminée précédente, qui fait juger combien il importe d'en réduire la hauteur, soit pour plus de commodité, soit pour ne plus déranger l'ordre qu'exige toute sage décoration; la dix-septième est une autre cheminée nouvelle, et toujours isolée du mur, où le mécanisme des airs froids et chauds, et de leurs courans, est représenté et expliqué; la dix-huitième gravure fait connaître encore plus l'avantage des cheminées isolées, en montrant cette cheminée placée presque au milieu de l'appartement, et environnée de chaises de toutes parts. (*Cette cheminée est mobile.*)

La demoiselle Cointeraux envoie à tous ceux qui acquittent en entier les dix-huit fr. de la souscription aux douze conférences, les cinq qui sont imprimées; plus, le supplément au Cours d'Agriculture de Rozier, et encore la conférence sur l'usage des charbons de terre, donnée *gratis* aux souscripteurs.

Chacun est prié d'écrire dorénavant au nouveau domicile de l'auteur, où se trouve un grand salon pour l'exposition de tous ses modèles. *A Mlle Cointeraux, rue Traversière-Saint-Honoré, n° 39.*

Collection complète du *Mercure de France*, (un exemplaire), depuis l'an VIII (1800), jusques et compris l'année 1809. Trente-neuf vol. in-8°, demi-reliure. Prix, 520 fr. S'adresser au Bureau du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

DÉPT DE LA SEINE 5. 60

N° CCCCLXIII. — *Samedi 2 Juin 1810.*

POÉSIE.

VERS SUR LE MARIAGE DE LL. MM. II. ET RR.

Élèves des beaux arts, quel bonheur est le vôtre!
Offrant sous le ciseau, le burin, le crayon
L'union de Louise et de Napoléon,
Dans l'un vous rendrez Mars, et Minerve dans l'autre.
Leur hyménée a joint deux races de héros :
Et ce nœud vous promet encore un nouveau lustre,
Quand vous reproduirez, dans vos heureux travaux,
L'héritier d'un sang cher autant qu'il est illustre.
Dès qu'il verra le jour, sur son front ingénu
Déjà vos mains pourront imprimer l'espérance
Des vertus qu'il devra par sa seule naissance
Au couple le plus grand que le monde ait connu.

Legouvé.

LA PROMESSE. — A MA MÈRE.

Jamais, ô ma première amie,
Jamais je ne pourrais les quitter pour toujours,

R

Digitized by Google

Ces lieux où je te dus la vie,
Où je te dus mes plus beaux jours.
En vain une rive étrangère
Du séjour de l'Eden à mes yeux enchantés
Sans cesse déploirait les célestes beautés ;
Je n'en pourrais long-tems jouir loin de ma mère.
Je ne trouve l'Eden qu'à ses chastes côtés.
Là seulement, là, s'ouvre à de pures délices
Ce cœur qui dans le sien se plaît à s'épancher,
Ce cœur dont elle eut les prémices,
Et dont les derniers vœux l'iront encor chercher.
Que le sort envers moi comblant son injustice
M'ôte jusqu'à l'espoir de vaincre ses rigueurs,
S'il me faut sans ma mère, esclave des grandeurs,
De ma fortune au loin élever l'édifice.
Des douleurs qui de près suivent l'adversité,
J'ai bien profondément éprouvé la souffrance ;
J'ai plus profondément encore regretté
L'heureux pouvoir, qu'on doit à la prospérité,
De pratiquer la bienfaisance :
Mais le retour flateur de ma douce opulence,
S'il m'enlevait à toi, serait trop acheté.
Comment te le ferais-je entendre
Sans périr de douleur sur ton sein maternel,
L'adieu tout à-la-fois, si cruel et si tendre,
L'adieu que je saurais devoir être éternel?
Eh ! quel bien au trésor de tes chères tendresses
Se pourrait-il donc égaler?
Quels plaisirs, quels honneurs me pourraient consoler
De l'absence de tes caresses?
Tu le sais, objet adoré,
Mon amour à tout te préfère.
Rien ne m'a pu ravir à ton culte sacré,
Je n'aimai jamais rien comme j'aime ma mère.
Dans l'âge des illusions,
Mon esprit, amoureux d'une illustre chimère,
Du Pinde idolâtra les doctes fictions ;
Mais si la gloire sût me plaire,
Si j'osai, me livrant à l'espoir le plus doux,
Embrasser des beaux-arts la douteuse carrière,
Adèle plus tendre que fière,

Digitized by Google

Ne voulait qu'apporter leur palme à tes genoux.
Alors que d'un fils la naissance
Vint m'offrir un nouveau bonheur,
J'en connus mieux encor tous tes droits sur mon cœur.
Que de fois, dans le cours de sa première enfance,
Quand ses débiles bras à mon col suspendus,
Que ses faibles soupirs dans ses sanglots perdus
De mes secours constans imploraient l'assistance,
Je me suis écriée avec reconnaissance :
« Ces soins, ma mère aussi me les a tous rendus! »
C'est l'un par l'autre ainsi que doublent leur puissance,
Et l'amour filial, et l'amour maternel.
Malheur au dur et froid mortel
Qui, déchirant le sein dont il reçut la vie,
Dans ses projets ambitieux,
Loin du foyer de ses aïeux
Va se créer une patrie!
Que désavoué par les Dieux
Il éprouve par-tout le sort impitoyable!
Ta fille, de ses torts, ne sera point coupable.
Ma mère, l'indigence en vain pèse sur moi.
Tu m'as consacré ta jeunesse,
Je veux embellir ta vieillesse,
Et vivre et mourir près de toi.

Par Mme DUFRENOY.

ENIGME.

Je suis grec d'origine et j'habite Lyon.

T. D. *élève de l'Ecole militaire.*

LOGOGRIPHE.

Frères mortels, l'un de l'autre esclaves ou tyrans,
Dont les vastes projets, les divers stratagêmes,
Prouvent assez que vous êtes les mêmes
Que vous étiez dans l'ancien tems;
Avec vous un moment je veux encor paraître :

Digitized by Google

Sous cet obscur tableau qui m'enveloppe ici,
Qui de vous pourra méconnaître
Votre censeur et votre ami?
Vous fûtes autrefois l'objet de mon tourment;
Mais loin de me venger, que chacun me contemple:
Je désire aujourd'hui, pour vous montrer l'exemple,
Etre l'objet de votre amusement.

Sans être monstre en aucune façon,
Neuf pieds forment mon être;
Faites-en la combinaison,
Et bientôt vous verrez paraître
La veille d'aujourd'hui; l'animal domestique
Dont on se pourvoit au logis,
Pour en exclure les souris;
Deux adverbes latins, un séjour aquatique;
Deux mots qui réunis forment un jeu d'esprit;
Ce que l'on n'aime pas à voir sur son habit;
L'instrument dont se sert la gente volatile
Pour passer en différens lieux;
Un animal rongeur, un séjour glorieux;
Ce qui reste au tonneau lorsqu'on a bu le vin;
L'amusement de quelque compagnie;
Ce que toujours évite un libertin;
Un lieu qu'on garde en tems de maladie;
Les femmes de Jacob; un péché capital;
Ce qui, lorsque tu cours, t'arrête et te fait mal;
Ce qui servait aux Romains de monture,
Lorsque dans Rome ils entraient triomphans;
Ce qu'on brûle à l'autel, ce qui fait les savans;
L'antithèse de pauvre, et celle de nature;
Un espace qu'aucun ne parcourt sans effort;
Ce dont au jour de pénitence
Un bon chrétien fait abstinence.
Un prophète qui n'est pas mort;
Une arme; plus, deux notes de musique.
C'en est assez, je crois, pour que chacun m'explique.

S.....

Digitized by Google

CHARADE.

Espoir du laboureur,
Mon premier craint, hélas! la tempête ennemie;
D'une race bannie,
Mon dernier est le successeur.
Mon entier lancé par l'envie,
Est un trait acéré qui déchire le cœur.

Guy.

---

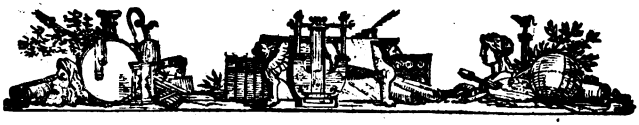
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *E* (la lettre).

Celui du Logogriphe est *Blâme*, dans lequel on trouve : *lame* et *ame*.

Celui de la Charade est *Visage*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAI HISTORIQUE SUR LA PUISSANCE TEMPORELLE DES PAPES, *sur l'abus qu'ils ont fait de leur ministère spirituel, et sur les guerres qu'ils ont déclarées aux souverains, spécialement à ceux qui avaient la prépondérance en Italie :* ouvrage traduit de l'espagnol. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — 1810.

(TROISIÈME ET DERNIER EXTRAIT.)

LA puissance pontificale, déjà si accrue et si affermie, parvint à son plus haut degré dans les premières années du treizième siècle, sous le règne d'Innocent III. L'auteur nous peint ce prêtre ambitieux distribuant les couronnes et les anathèmes, n'ayant parmi les rois que des ennemis ou des protégés; tantôt mettant le royaume de France en interdit, après le divorce de Philippe-Auguste; tantôt déclarant roi d'Angleterre le fils de ce même Philippe, et tout-à-coup retirant ses prétendus bienfaits, quand le faible Jean-sans-Terre, soumis au légat Pandolfe, se reconnaît vassal du Saint-Siége; tantôt opposant en Allemagne Othon IV à Frédéric II; tantôt défendant contre Othon IV les droits du jeune Frédéric, et recueillant en partie les fruits de la bataille de Bouvines; tantôt continuant à occuper les princes chrétiens de croisades lointaines, ou même, par une extension qui commence à lui, transportant ces guerres sacrées au sein de l'Europe; prêchant tour-à-tour des croisades contre le roi d'Angleterre, contre le roi de Norvège, contre les Hongrois, et enfin contre les Albigeois, époque désastreuse, où, sous les auspices de Gusman nommé depuis Saint-Dominique, naquit au milieu des massacres un établissement digne de son origine, le tribunal de l'inquisition.

Ainsi durant près de dix-neuf ans l'orgueilleux pon-

Digitized by Google

tife *gouverna l'Eglise, ou plutôt l'Europe*. Lui seul réalisa presqu'en entier le plan qu'avait conçu Grégoire VII. Sans l'égaler en génie, quoique lui-même fort habile, aidé par la faiblesse ou la division des princes ses contemporains, il le surpassa en succès, peut-être en arrogance, et nul moyen ne lui coûta pour étendre indéfiniment la domination théocratique. L'auteur termine par un passage très-piquant ce qu'il a dit sur ce pape célèbre. « Tous les historiens rapportent que, dans une » vision mystérieuse, Sainte Lutgarde vit Innocent III » au milieu des flammes, et que lui ayant demandé pour- » quoi il était ainsi tourmenté, le pontife lui répondit qu'il » continuerait de l'être jusqu'au jour du jugement, pour » trois crimes qui l'auraient plongé dans le feu éternel » de l'enfer, si la sainte Vierge, à qui il avait dédié un » monastère, n'avait fléchi la colère divine. Il est permis » de douter de la vision; mais, dit Fleury, ce récit » prouve que les personnes de la plus haute vertu étaient » persuadées que ce pape avait commis d'énormes péchés. » Quels sont les trois dont parlait Sainte Lutgarde? Il » serait extrêmement difficile de les choisir dans la vie » d'Innocent. »

Parmi les papes nombreux qui lui succédèrent dans le cours du treizième siècle, ceux qui maintinrent avec le plus de roideur la suprématie de la cour de Rome furent sans contredit Grégoire IX et Innocent IV. L'un excommunie quatre fois Frédéric II, l'autre le dépose au concile de Lyon, et bientôt, poursuivant de sa haine opiniâtre les enfans de cet empereur, veut usurper le royaume de Naples sur Conrad et sur Manfreddo. Il appartenait à Clément IV de dépouiller le petit-fils de Frédéric en faveur de Charles d'Anjou, frère de Louis IX. Alors coula sur un échafaud le sang du jeune Conradin, et l'infortunée Maison de Souabe s'éteignit avec le dernier descendant de Charlemagne. Ce fut néanmoins dans cette même année que, malgré les complaisances de Clément IV, Louis IX s'opposa fortement aux prétentions du souverain pontife, et fonda par la pragmatique sanction les libertés de l'église gallicane. Un peu plus tard on parut avoir mis à profit de longs malheurs. La

Digitized by Google

croisade contre les Grecs, celle contre Pierre d'Aragon, soupçonné d'avoir tramé le complot connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, n'eurent aucune suite, et furent les dernières. Les princes s'étaient désabusés de ces guerres sacrées, qui affaiblissaient leur pouvoir, en fortifiant celui du Saint-Siége; et, dès la fin de ce treizième siècle, où l'autorité des pontifes avait atteint sa plus grande hauteur, il était possible d'entrevoir qu'elle approchait de sa décadence.

Dans les commencemens du siècle suivant on vit Clément V se conformer avec une docilité inépuisable aux volontés de Philippe-le-Bel, prince actif, entreprenant, avide, dont le caractère et les talens avaient déjà su braver et vaincre l'entêtement inhabile de Boniface VIII. Rome fut abandonnée soixante-cinq ans par les souverains pontifes : le Saint-Siége, transféré dans Avignon parut dès-lors moins imposant aux rois et aux peuples : les immenses trésors amassés par Jean XXII ne diminuèrent point le mépris qu'avait mérité sa folle conduite; et, sous Benoît XII, la pragmatique sanction des Allemands affaiblit encore l'empire de la cour apostolique. En vain Charles IV, surnommé l'empereur des prêtres, s'empressa de tenir à Innocent VI les promesses qu'il avait faites au prédécesseur de ce pontife. L'acte même qui rendait authentique la souveraineté des papes prouvait le déclin de leur puissance. Loin d'implorer un pareil acte, Grégoire VII, Adrien IV, Innocent III, l'auraient repoussé avec dédain. Eût-on voulu contester, ou bien eût-on cru garantir l'authenticité d'un pouvoir qui faisait, qui défaisait les empereurs, et dont les rois se déclaraient vassaux? Mais les tems étaient bien changés. Les premiers traits de lumière partaient de l'Italie; la raison s'y formait avec la langue et la littérature. Si Charles IV avait promis que les empereurs ne retourneraient jamais à Rome, Pétrarque osait le lui reprocher; Pétrarque, non moins contraire aux prétentions pontificales, dans son commerce épistolaire, que dans les trois sonnets qu'il a composés contre la cour romaine. Observons qu'à la même époque Bocace attaquait par le ridicule les momeries des moines, les désordres des gens

d'église, et le charlatanisme des *dévots de place*; tant les superstitions ont eu peu à se louer des vrais talens littéraires! Comme l'art de penser fait l'art d'écrire, toute saine littérature est un fléau pour qui veut tromper les hommes.

La ville de Rome vit enfin reparaître les souverains pontifes; mais le schisme d'Occident déconsidéra de nouveau leur puissance. Il remplit les vingt-deux dernières années du quatorzième siècle, et toute la première moitié du quinzième. Alors se succédèrent presqu'immédiatement des sessions plus orageuses qu'édifiantes. Les destitutions de Grégoire XII et de l'Espagnol Benoît XIII signalèrent le concile de Pise. Au concile de Constance, Jean XXIII ne fut que déposé pour des crimes odieux, et l'on brûla pour de prétendues erreurs et Jean Hus, et ce Jérôme de Prague, dont le Pogge, secrétaire d'un pape, osa célébrer avec enthousiasme le savoir, l'éloquence et la mort courageuse. Les Pères du concile montrèrent plus de sagesse en élevant Martin V au pontificat suprême. Il ne fut point ambitieux, quoiqu'il fût de la Maison Colonne; il pacifia l'Eglise; il ne troubla point l'Europe; et son règne dura quatorze ans: peu de papes ont mérité un pareil éloge. Eugène IV, son successeur, fut déposé par le concile de Bâle, qui élut à sa place Amédée, duc de Savoie, le même qui avait mené à *Ripaille* une vie très-peu pontificale. Un pape remarquable, Nicolas V, eut le bonheur de voir s'éteindre le long schisme d'Occident, et l'honneur de recueillir, après la prise de Constantinople, les Grecs réfugiés en Italie avec les débris des lettres et des sciences. Pie II, qui avait soutenu dans ses écrits la supériorité des conciles sur les papes, lorsqu'il n'était qu'Enéas Sylvius, et secrétaire du concile de Bâle, une fois devenu souverain pontife, soutint avec plus de véhémence la supériorité des papes sur les conciles. Ce fut lui encore qui fit sérieusement à Mahomet II la proposition comique de le déclarer empereur d'Orient, et même d'Occident, s'il lui plaisait au préalable d'accepter de la main du pape *un tant soit peu d'eau baptismale*. Après Paul II dont le népotisme et la fatuité sont à peine dignes d'une mention

Digitized by Google

historique, le mauvais succès de la conjuration des Pazzi contre les Médicis compromit étrangement la cour de Rome; et Sixte IV fut convaincu aux yeux de l'Europe d'avoir trempé dans un complot d'assassinat. Bientôt Alexandre VI acheva de déshonorer le Saint-Siége : il surpassa par le nombre et la variété de ses crimes ses prédécesseurs les plus célèbres en ce genre : on peut l'affirmer, sans vouloir faire tort à aucun d'entr'eux.

Le seizième siècle fut grand pour l'Italie, sans être heureux pour la puissance pontificale. Jules II, pape soldat, forme la ligue de Cambrai contre Louis XII. Ce bon roi de France avait eu la faiblesse de se laisser tromper par la perfidie d'Alexandre VI; mais plus habile à réprimer la violence belliqueuse de Jules II, il combattit le soldat avec le glaive, le pape avec le ridicule. Au reste, ce Jules II, si entêté, que l'on jouait aux halles de Paris dans les farces de Pierre Gringore, n'est pourtant pas indigne de toute louange. Sous lui fut commencée la Basilique de Saint-Pierre; Bramante et Michel-Ange furent appréciés; les beaux-arts prirent un caractère imposant. Tout le monde sait quelle hauteur ils atteignirent immédiatement après lui. Léon X suivit l'exemple de son père, Laurent de Médicis, l'homme des modernes qui a le mieux mérité des arts. Les affaires importantes étaient loin d'être négligées par la cour de Rome. La pragmatique sanction, établie par Louis IX, et renouvelée par Charles VII, fut regrettée vivement en France, lorsque, dans l'entrevue de Bologne, Léon X eut obtenu de François premier un concordat, qui fit plus d'honneur à la politique du pontife qu'à celle du monarque.

Mais déjà Martin Luther s'élevait en Allemagne. Les successeurs de Léon X héritèrent des querelles du pontificat, et lui acquirent de nouveaux ennemis. Adrien VI toutefois est digne d'une exception, puisqu'étant souverain pontife, il fit réimprimer un recueil d'argumentations théologiques contre l'infaillibilité des papes, livre qu'il avait composé ou compilé quand il était docteur *en l'université de Louvain*. Clément VII, considérant quelle était en Italie la prépondérance de Charles-Quint,

Digitized by Google

entra dans la ligue formée contre lui, et la nomma la ligue *sainte;* mais, quand Rome fut prise par les troupes impériales, il vit bien que Charles-Quint avait raison : aussi lui fut-il soumis. Il écrivit même sous sa dictée une bulle qui déclarait indissoluble le mariage du roi d'Angleterre Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Les manières de voir sont si différentes que cette bulle fit perdre l'Angleterre à la cour de Rome. Henri VIII n'en répudia pas moins Catherine, n'en épousa pas moins Anne de Boulen, et pourtant écrivit contre Luther, selon son ancien usage. Le théologien despote, faisant des prélats, un clergé, une religion à sa mode, devenant le pape des Anglais, réfuta, persécuta pêle-mêle et luthériens et papistes.

Trois choses diversement remarquables ont signalé le pontificat de Paul III : l'ouverture du concile de Trente, la bulle *in Cœna Domini*, et l'approbation donnée aux constitutions des nouveaux religieux formés sous le nom de Jésuites. Jules III ayant excommunié le roi de France Henri II, ce prince défendit à ses sujets de porter de l'argent à Rome : on comprit au Vatican qu'il était fort bon catholique, et Jules retira son excommunication. Le vieux Paul IV, dont *la tête*, selon Muratori, *était une image raccourcie du Vésuve*, aigrit sans retour la reine d'Angleterre, Elisabeth, rassasia l'inquisition de supplices, et mourut exécré du peuple de Rome. Les rigueurs dont il avait accablé les hérétiques furent rendues à ses neveux par son successeur Pie IV, le même qui ferma le concile de Trente, après dix-huit ans de sessions. Ce fut le dernier concile œcuménique, et nul jusque-là n'avait reconnu en termes aussi solennels la suprématie illimitée du souverain pontife. « En conséquence, dit l'auteur, on convint en France que le » concile de Trente, infaillible quant aux dogmes, ne » l'était pas quant à la législation; et, pour n'y être pas » surpris, on ne publia ni sa législation, ni ses dogmes. » Pie V, étant pape, se souvint qu'il avait été inquisiteur, et mit au rang de ses victimes Paléarius qui avait écrit contre l'inquisition. A ce pontife commence l'usage suivi jusqu'à nos jours de publier chaque année, le jeudi

Digitized by Google

saint, dans les églises de Rome, la fameuse bulle *in Cœna Domini*. Les princes, anathématisés collectivement, ne s'alarmaient pas de cette publication périodique. Elle ne fut qu'insolente, même à son origine, et depuis longtems les voyageurs n'y voyaient plus qu'une cérémonie divertissante. Grégoire XII fit allumer des feux de joie et rendre des graces à Dieu pour le massacre de la Saint-Barthélemi. La Ligue obtint son approbation, et fut ensuite favorisée par Sixte-Quint, vieillard sanguinaire et dissimulé, qui comparaît l'assassinat commis par Jacques Clément *à l'incarnation du Verbe et à la résurrection de Jésus-Christ*. Il estimait d'ailleurs Henri IV et la reine Elisabeth. S'il les excommuniait de tems en tems, chez lui c'était affaire de forme, et, comme on dit, style de notaire. Il n'excommuniait pas, mais il méprisait beaucoup Philippe II, qui le lui rendait : tous deux pouvaient avoir raison, vu leur extrême ressemblance.

Grégoire XIV, qui ne régna que dix mois, eut le tems d'excommunier et de combattre Henri IV. Clément VIII, après de longues difficultés, se vit contraint de l'absoudre et de le reconnaître pour roi de France. Pithou publia son livre sur les libertés de l'église gallicane. L'édit de Nantes, qui assurait en France les droits civils des protestans, fut un nouvel échec pour le Saint-Siége, qui, durant l'espace de soixante ans, avait déjà perdu, par des révolutions successives, une moitié de l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède et la Hollande. Qu'était devenue cette cour de Rome, autrefois si impérieuse? Craignant de heurter les princes qui voulaient bien lui rester fidèles, circonspecte envers la France, souple envers la Maison d'Autriche, et sur-tout envers la branche espagnole, tremblante au nom de Philippe II qu'elle détestait, orgueilleuse encore au milieu des ruines, et réduite à feindre une autorité qu'elle n'avait plus, elle perfectionnait l'art d'obéir, pour conserver l'air de commander.

Les papes du dix-septième siècle eurent peu d'influence, et quand ils en eurent, elle fut malheureuse. Telle fut celle que Paul V exerça sur les catholiques d'Angleterre, du tems du roi Jacques premier. Urbain VIII voulut s'entremettre dans les démêlés de la France et de

Digitized by Google

l'Espagne, mais il fut réprimé par le cardinal de Richelieu, qui aimait à gouverner seul. Innocent X accabla le faible duc de Parme; et ce prêtre, en faisant raser Castro, perpétua par un monument le souvenir de sa cruauté : mais il parut ridicule quand il refusa de reconnaître Jean de Bragance pour roi de Portugal : il fut ridicule et odieux, lorsqu'improuvant les traités de Munster et d'Osnabruck, il prétendit empêcher la pacification de l'Europe. A lui commence l'interminable affaire du jansénisme. Il condamna les cinq propositions, et son successeur, Alexandre VII, ordonna de signer le trop célèbre formulaire. De tout cela qu'est-il resté? les *Lettres Provinciales;* et il fallait bien que ce livre fût un chef-d'œuvre pour survivre à des querelles aussi absurdes. Elles se prolongèrent pourtant jusqu'au milieu du dernier siècle; mais, comme l'auteur l'observe avec non moins de justesse que d'énergie, « elles devinrent » tellement ignobles, qu'à vaincre, et même à succom- » ber, il n'y avait plus que du déshonneur. »

Malgré ses confesseurs jésuites, Louis XIV ne poussa jamais la dévotion jusqu'à de molles complaisances pour la cour de Rome. Lorsque son ambassadeur Créqui fut insulté par la garde pontificale, il fallut que le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII, vînt faire à Versailles, au nom du pape, une réparation solennelle. Louis ne restitua qu'à cette condition le comtat d'Avignon dont il s'était emparé. Ses troupes l'occupèrent une seconde fois, lorsque dans l'affaire *des franchises,* Innocent XI osa résister à Louis XIV, qui peut-être avait tort en cette occasion. Rien de plus raisonnable au contraire que l'édit rendu sur le droit de régale, quelques années auparavant. Deux évêques firent entendre des réclamations; mais le clergé de France adhéra pleinement à l'édit, et dans l'assemblée de 1682, Bossuet fit adopter ces quatre fameux articles : *que la puissance ecclésiastique ne s'étend point sur le temporel des rois; que le concile général est supérieur au pape; que le jugement du pape, en matière de foi, n'est une règle infaillible qu'après le consentement de l'église; que les coutumes et les lois reçues dans l'église gallicane doivent être maintenues.* Ces articles déplurent

Digitized by Google

à Rome; on le conçoit : mais qu'au mépris d'une ordonnance, les jésuites français se soyent constamment dispensés de les enseigner dans leurs écoles, que même, par les intrigues d'une partie du clergé, *la défense des quatre articles*, faite par Bossuet, n'ait pu être imprimée que vingt-cinq ans après sa mort; voilà ce qui a lieu d'étonner. Ces quatre articles étaient-ils donc si terribles? Contenaient-ils autre chose qu'une doctrine fort répandue en France, et déjà depuis plusieurs siècles? Ne laissaient-ils pas au souverain pontife plus d'un droit qu'on aurait put cesser de reconnaître? Certes, à moins d'avoir d'étranges préjugés, ou de s'en faire par malveillance, ce qui est pire, on ne saurait y voir, en les relisant aujourd'hui, que l'esprit religieux de l'assemblée dont ils émanaient, et la modération du prince qui voulait bien s'en contenter.

Le premier pape du dix-huitième siècle, Clément XI, est sur-tout connu par cette bulle *Unigenitus*, qui éleva parmi nous de si longs orages. Ce fut après dix-sept ans de refus que les parlemens de France se virent contraints de l'accepter, grace à la toute puissance du cardinal de Fleury. Mais ils furent plus heureux dans leur résistance, lorsqu'il plut au fanatique Benoît XIII de canoniser Grégoire VII, que deux papes avaient déjà béatifié. La France pensa comme les parlemens, et l'Europe entière comme la France. On sentit partout qu'Hildebrand pouvait être le patron des papes, mais que ni les rois ni les peuples ne pouvaient chanter son office. Hildebrand ne fut un saint qu'en Italie. Après Clément XII qui eut des vertus pontificales, vint le célèbre Lambertini, Benoît XIV. Le brillant portrait qu'en fait l'auteur mérite d'être cité tout entier. « Il montait sur la chaire de Saint-Pierre en même » tems que Frédéric II sur le trône de Prusse; et ils ont » été durant dix-huit ans les deux monarques de l'Europe » les plus distingués par leurs qualités personnelles. » Frédéric, tout séparé qu'il était de la communion du » Saint-Siége, offrait à Benoît XIV des témoignages d'es- » time qui les honorent l'un et l'autre. Lambertini ins- » pira les mêmes sentimens à la schismatique Elisabeth » Petrowna, impératrice de Russie; et les Anglais, atti-

Digitized by Google

» rés à Rome par la renommée de ce pontife autant que » par le goût des arts dont il était le protecteur, le » louaient avec enthousiasme quand ils voulaient le » peindre avec vérité. Son esprit aimable et ses mœurs » douces obtenaient d'autant plus d'éloges, qu'il savait » allier les talens et les graces de son siècle aux vertus » austères de son état et à la pratique de tous les devoirs » religieux. Benoit XIV avait réconcilié l'Europe à la » papauté; on ne pouvait en le voyant se souvenir de » Grégoire VII, ni d'Alexandre VI, ni même de Be- » noît XIII. La tolérance évangélique raffermissait, au » milieu d'un siècle raisonneur, ce trône pontifical tant » ébranlé par l'inquiète ambition de ses devanciers; et » ses successeurs n'avaient besoin que de lui ressembler » pour garantir leurs jouissances temporelles par les bien- » faits de leur ministère pastoral. »

Comme il faut des contrastes, après Benoît XIV vint Clément XIII. C'était un Vénitien fanatique et borné, qui prenait pour du caractère un entêtement incurable. Attaché aux jésuites avec la ferveur du plus candide novice, il parut moins leur protecteur que leur agent subalterne. Il fallut qu'en Portugal, le jésuite Malagrida, qui pouvait être justement condamné, comme assassin, par les tribunaux séculiers, fut injustement condamné, comme faux prophête, par le tribunal de l'inquisition. Des réformes utiles et conformes à l'esprit du siècle se faisaient dans les Etats du duc de Parme. Clément lança contre lui les foudres éteints du Vatican. Toutes les rigueurs de la bulle *in Cœna Domini* furent appliquées aux ministres de Ferdinand : mais cette farce usée n'était plus un épouvantail. La cause du duc de Parme devint celle de tous les monarques, de tous les gouvernemens : l'Autriche, l'Espagne, Venise, réclamèrent les droits du pouvoir civil : le roi de Naples saisit Bénévent et Ponte-Corvo : les troupes du roi de France occupèrent de nouveau le Comtat-Venaissin : un cri universel de réprobation s'éleva contre les jésuites : le pape était sourd, excepté pour eux. Enfin le sage et vertueux Ganganelli mit un terme à tant de scandales. La raison se fit entendre à Rome, ainsi qu'aux jours de Lamber-

Digitized by Google

tini. On cessa d'y publier chaque jeudi saint la bulle absurde de Paul III, et, si Clément XIII s'était brouillé avec l'Europe en faveur des jésuites, Clément XIV, égal à son siècle, et d'accord avec l'Europe, s'empressa de détruire une société ambitieuse, qui, depuis sa naissance, mêlant les crimes éclatans aux sourdes intrigues, trahissait les rois, agitait les peuples, compromettait les souverains pontifes, et ne servait bien que les jésuites.

Là finit la partie historique. Les considérations générales sont courtes; il faut les lire dans l'ouvrage même; toute analyse les affaiblirait. L'auteur y montre, comme par-tout, sagesse et circonspection. Peut-être, il y a quarante années, quand les livres philosophiques produisaient seuls quelque effet sur un public accoutumé à lire, cette circonspection, d'ailleurs si louable, eût-elle paru un peu timide: mais le précepte, *conformez-vous au tems*, est très-judicieux. Si le fond des choses doit rester invariable, le ton peut changer, selon l'époque où l'on écrit. Le demi-jour est nécessaire aux yeux délicats. Quant à l'exécution littéraire, elle est constamment digne d'éloges, et nous l'avons souvent fait sentir. Un plan sage, des faits bien choisis et bien coordonnés entr'eux, une narration rapide, un style correct, élégant et précis, voilà ce qui distingue cet ouvrage, déjà plein de mérite, et qui doit, en se perfectionnant, atteindre et conserver une place éminente parmi nos livres d'histoire. Aussi vient-il d'obtenir un succès brillant; la première édition en est épuisée, au moment où nous terminons cet extrait; la seconde est prête à paraître. L'auteur se cachera-t-il encore sous son manteau espagnol? compose-t-on des écrits de ce genre et de cet ordre, lorsqu'on a étudié à Salamanque ou dans l'Université d'Alcala? Ne sera-t-il pas permis de reconnaître un des hommes les plus éclairés et les plus modestes qui ayent paru dans nos assemblées politiques, un des esprits les plus étendus qui ornent l'Institut de France, un des meilleurs écrivains dont puisse aujourd'hui s'honorer notre littérature?

Des ouvrages faits dans ces principes concourent aux vues d'un gouvernement aussi éclairé qu'heureux et ferme; et, qu'on nous permette de l'observer en finissant,

Digitized by Google

sant, les espérances des ennemis de la raison paraissent déçues. En vain des écrivains périodiques et autres nous prêchent-ils depuis dix ans tous les préjugés du treizième siècle : hypocrites qui flattent les passions d'un certain parti, pour obtenir des abonnés, ou même des prôneurs ; mais hypocrites honteux, qui veulent les profits de l'hypocrisie, et non les ridicules de la crédulité ; qui rient tout haut, dans leurs sociétés les moins intimes, des capucinades dont ils remplissent leurs écrits ; et qui seraient fort humiliés si l'on avait l'horrible injustice de leur supposer une conscience. Heureusement ils ne trompent personne, et n'ont d'autres partisans que ceux qui les emploient, dans l'intention de tromper. En attendant, l'intolérance religieuse est détruite ; si la triple tiare se relève un jour, on ne verra plus du moins les couronnes s'abaisser devant elle ; l'éclat de la pourpre romaine a semblé pâlir ; l'inquisition ne souillera plus les belles contrées du midi de l'Europe ; le monachisme est à-peu-près aboli ; des vœux forcés n'enlèveront plus la jeunesse aux vœux de la nature, les femmes aux devoirs d'épouse et de mère, les hommes à la gloire des camps, aux travaux de l'agriculture, au perfectionnement des arts ; toutes les institutions du moyen âge s'écroulent les unes sur les autres ; malgré quelques obstacles accidentels, l'esprit humain suit sa route ; on peut ajouter qu'il hâte sa course ; il est appuyé sur la force ; et les plans qu'au siècle philosophique avait osé concevoir le génie des lettres, c'est le génie de la victoire qui maintenant les adopte, les exécute et les agrandit.

M. J. C.

Eloge historique de M. de la Lande, par Mme la comtesse de S. — A Paris de l'imprimerie de *J. B. Sajou*, rue de la Harpe, n° 11.

Voici l'éloge d'un homme qui, tant qu'il vécut, ne fut pas gâté par les éloges, dans son pays du moins. Les gens de lettres et les hommes du monde semblaient lui rendre plus de justice que les savans. Après avoir été re-

Digitized by Google

gardé dans sa jeunesse comme un prodige de science, plus tard il fut étrangement déprécié par ceux-là même qui avaient profité de ses leçons. C'est ce qui arrive assez souvent dans les sciences. Les maîtres devenus vieux sont ordinairement, si non méprisés, du moins ridiculisés par leurs élèves qui se trouvent alors dans la vigueur de l'âge et de la pensée. Ceux-ci sont tout fiers d'avoir découvert ou cru découvrir quelque route nouvelle pour arriver aux mêmes ténèbres.

Craignait-il le jugement des savans, M. de la Lande, lorsqu'il confia le soin de parler de lui après sa mort, à une dame, recommandable, il est vrai, par les talens qu'elle a déployés dans plusieurs genres de poésie, mais qu'il devait supposer étrangère aux connaissances qu'exigeait l'éloge d'un astronome tel que lui? Nous l'ignorons. Tout ce que l'on voit bien clairement, c'est qu'il désirait vivement qu'elle n'oubliât pas la promesse qu'il avait obtenue d'elle. Voici la lettre qu'il lui écrivit quelque tems avant sa mort :

« Madame, puisque vous daignez me dire que je puis compter sur vous après ma mort, j'ai du plaisir à vous confier les anecdotes de ma vie littéraire et savante, je vous les envoie à mesure qu'elles se présentent : mon excuse est dans Tacite qui dit; *que c'est de la confiance et non de l'arrogance.*

» Le célèbre Huet m'en a donné l'exemple dans son livre intitulé *Huetis Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*. Amster. 1718.

» Le duc de la Rochefoucauld, mort le 16 mars 1680, voulant faire son portrait, disait :

» *Je me suis assez bien étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.*

» Je ne me flatte pas de cette impartialité, elle est impossible peut-être; quoi qu'il en soit, je dirai ce que je pense.

» J'ai l'honneur, etc. »

C'est d'après les notes remises par M. de la Lande lui-même, et d'après les détails que lui ont fournis quelques-uns des amis et des compatriotes de cet homme

Digitized by Google

célèbre sur son enfance, sa famille et sa vie privée, que Mme de Salm a composé *l'Eloge historique* que nous annonçons. On ne pouvait employer ces matériaux avec plus de talent et de goût.

Les principaux détails sur la vie et les écrits de M. de la Lande se trouvaient déjà dans un excellent discours de M. Delambre, l'un des secrétaires de la classe des sciences de l'Institut ; Mme de Salm n'a pu que les rappeler, les présenter sous un autre point de vue, ajouter quelques faits inconnus au premier orateur. Ce discours suffirait pour prouver que M. de la Lande avait grand tort de craindre, si réellement il la craignait, l'opinion des savans sur sa personne et ses écrits. M. Delambre a parlé de lui avec une noble impartialité ; il n'a point dissimulé quelques-uns de ses défauts ; mais il a fait remarquer ses nombreux et utiles travaux, sa générosité, son zèle constant pour la science dont il a étendu la connaissance et le goût, tant en France que chez les étrangers.

L'objet de Mme de Salm, dans l'éloge de cet homme célèbre, n'était pas et ne pouvait être d'analyser et de juger ses ouvrages ; elle se contente donc de jeter un coup-d'œil sur ses écrits et ses travaux en astronomie : elle passe bientôt à ses voyages.

« Il avait parcouru toutes les provinces de France ; mais cela ne lui suffisait pas encore. Les gens de mérite de tout l'univers sont comme une immense famille, unie par les lumières de l'esprit, et qui éprouve sans cesse le besoin impérieux de se voir et de se communiquer. M. de la Lande, en relation avec plusieurs savans anglais, fit deux fois le voyage d'Angleterre, où sa réputation l'avait précédé depuis long-tems ; il y visita les observatoires ; il y fut, comme à Berlin, présenté au roi, aux grands, et reçu des Académies et des Sociétés savantes ; il se lia principalement d'amitié avec le fameux Herschel et sa célèbre sœur, et rapporta en France, outre plusieurs observations importantes, le Pendule composé de Harrisson, dont il donne la description dans son *Traité d'Astronomie*.

» Il s'occupa ensuite de son voyage en Italie, que lui faisait désirer depuis long-tems son amour pour les arts et l'antiquité ; voyage qu'il consacra par un ouvrage en neuf

Digitized by Google

volumes, qui réunit éminemment au mérite de l'exactitude celui de la science et de la philosophie, et qui, par une bizarrerie assez ordinaire, est bien plus célèbre chez l'étranger, qu'il ne l'a jamais été en France. M. de la Lande reçut l'accueil le plus brillant dans ce beau pays où l'ardeur du climat ajoute encore à celle de l'imagination; il y vit accourir des extrémités les plus reculées, des savans, des artistes, des particuliers même, jaloux de l'accompagner, de le recommander, et de s'entretenir avec lui. Il fut sur-tout fort accueilli par le pape Clément XIII, à qui il parla à diverses reprises avec cette liberté franche et piquante qui lui était propre; il négocia long-tems pour faire rayer de l'*index* le nom de Copernic et celui de Galilée. Il resta quelque tems à Rome, où il observa une éclipse, et remonta les Marais Pontins, sur lesquels il fit aussi plusieurs observations consignées dans son voyage.

» Enfin il parcourut la Suisse, la Hollande, et plusieurs parties de l'Allemagne. Ces voyages étaient pour lui des triomphes continuels; à Padoue, il avait vu son buste placé dans l'observatoire; à Manheim, on le surnomma le *Dieu de l'Astronomie;* à Gotha, une foule de savans vinrent le voir et le saluer comme leur chef et leur patriarche. A leur sollicitation, il resta quelque tems et retourna même plusieurs fois dans leur pays, où, accueilli et secondé par une princesse à-la-fois aimable et éclairée, il fit ériger un observatoire qui devint aussi un des foyers de l'astronomie. De retour à Paris, il établit une correspondance régulière avec la duchesse de Gotha, et l'instruisait de tout ce qui paraissait de nouveau dans les lettres, les arts et les sciences. Oh! combien tels et tels littérateurs qui se sont plû à tourmenter sa vieillesse par des railleries cruelles et déplacées, ne rougiraient-ils pas s'ils savaient en quels termes honorables M. de Lalande parlait d'eux dans cette illustre correspondance! »

On voit que nous avons eu raison de dire, en commençant cet article, que si M. de la Lande eut des ennemis, ce fut sur-tout au sein de sa patrie: ailleurs, il ne comptait guères que des partisans et des admirateurs. Mme de Salm ne cache point et excuse avec art les défauts et les fautes qui lui attirèrent, dans sa vieillesse, tant de reproches, de critiques, et même d'injures.

« Au désir de faire le bien, à celui de propager les lumières,

Digitized by Google

avouons-le, M. de la Lande en avait toujours joint un plus vif encore peut-être, le désir de la célébrité. Cette célébrité, dont son mérite lui avait fait une habitude dans sa jeunesse, devint pour lui, lorsqu'il fut vieux et moins recherché, une sorte de besoin aveugle et impérieux qu'il était comme forcé d'alimenter sans cesse. Il ne perdait pas alors une occasion de paraître, de rappeler son nom et ses ouvrages; on eût dit même qu'il ne craignait pas de se donner quelques travers pour réveiller l'attention du public; sentiment irréfléchi, et né peut-être de cet instinct secret qui nous fait chercher à nous rattacher à la vie à mesure qu'elle nous échappe. Poussé par cette inquiétude d'esprit qui lui était naturelle, il mit en avant quelques systèmes bizarres, et qui ne prêtaient que trop au ridicule; entre autres choses, s'étant pénétré de l'idée d'arriver à la perfection, et s'imaginant, à force de s'être dompté lui-même, avoir atteint ce but, il crut pouvoir se citer pour exemple, et fit imprimer à diverses reprises, qu'il pensait avoir acquis *toutes les vertus de l'humanité: au moins*, lui répondit un homme d'esprit, *il faut en excepter la modestie*. Il fut aussi généralement blâmé pour avoir publié une opinion bien plus erronée, et dont sans doute il était loin d'avoir la conviction intime, puisque sa conduite démentait sans cesse cet écart de son imagination. Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur ces faiblesses d'un vieillard, étrangères à tout le reste de sa vie. Nous ferons seulement remarquer de nouveau l'extrême modération avec laquelle M. de la Lande recevait en général les critiques qu'il avait méritées, et même celles qu'il ne méritait pas. A ce caractère impétueux et ardent qu'il tenait de la nature, et qui l'exposait si souvent à la censure, il faisait succéder une résignation parfaite; disons plus, une générosité, une grandeur d'ame presque sans exemple. Pendant le cours de sa longue carrière, dénigré si souvent, jamais il ne dénigra personne; il avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, le fanatisme de la justice et de l'équité. La seule vengeance qu'il se permettait quelquefois était de raconter les services qu'il avait rendus et l'ingratitude dont on l'avait payé; mais il faisait ces remarques sans passion, sans désir de nuire, avec une simplicité vraiment admirable. Il disait les fautes des autres comme il disait les siennes; il rendait justice à ses ennemis comme il se la rendait à lui-même. Etranger à tout vain détour, sa conversation semblait le récit de son ame, et si son esprit l'ornait souvent de traits brillans, c'étaient ceux

Digitized by Google

de la vérité qui éclaire, et non de la vérité qui blesse ou qui mortifie. »

Après avoir présenté à ses lecteurs M. de la Lande tel qu'elle le voyait, Mme de Salm, en plaçant à la fin de l'ouvrage quelques-unes des notes qu'il lui avait adressées, a voulu le laisser se peindre lui-même. Ces notes nous paraissent trop intéressantes pour que nous nous refusions au plaisir de les répéter ici. On aimera, sans doute, à voir un homme aussi franc que l'était M. de la Lande, se juger, s'apprécier ce qu'il croit valoir. C'est lui qui va parler :

« Je suis, dit-il, l'ennemi du faste et de la vanité : mon amour-propre (car chacun a le sien) est tourné du côté de la gloire littéraire.

» Ma douceur, ma patience sont à l'abri des maladies, des contrariétés, des injustices.

» Indulgent pour les défauts et les ridicules, je trouve tout bon.

» Je souffre facilement les plaisanteries, les médisances, les critiques ; mais je raille aussi volontiers.

» Je dédaigne les plaisirs du monde ; je ne puis souffrir le jeu, les fêtes, les repas.

» Je ne vais point au spectacle : l'étude, la société des gens d'esprit, sur-tout des femmes instruites, sont mes seules récréations. Telles ont été successivement pour moi les sociétés de Mesdames Geoffrin, du Bocage, du Défant, de Bourdic, de Beauharnais, de Salm, etc. Pour m'y rendre, je fais de longues courses à pied ; cela me fait rencontrer des pauvres, et c'est pour moi un plaisir de leur donner.

» J'ai souvent prêté, on m'a rarement rendu, je n'ai jamais redemandé.

» Je pousse la franchise jusqu'à la rudesse ; je n'ai jamais dissimulé la vérité, lors même qu'elle pouvait déplaire.

» Je me suis brouillé avec d'anciens amis, en leur refusant ma voix dans les élections académiques.

» Le fardeau de la haine eût surchargé mon âme. Je me suis fait beaucoup d'ennemis par ma franchise ; mais je ne les haïssais pas, et j'ai toujours cherché à les faire revenir.

» J'aime tout ce qui contribue à la perfection de l'espèce humaine ; je fais peu de cas de ce qui tient à son amusement.

Digitized by Google

» La reconnaissance est chez moi un sentiment si fort que je pleure involontairement toutes les fois que je raconte les témoignages que j'en ai donnés ou reçus. J'ai été à Lyon pour voir le Père Bérand, à Orange pour voir le Père Fabri, à Avignon pour voir le Père Dumas, qui avaient été mes maîtres; à Chanteloup pour voir M. de Choiseul, qui m'avait rendu service près du roi : il n'aurait pas aperçu mes remercîmens à la cour; il y fut très-sensible dans son exil.

» Les ingratitudes dont je me suis vu l'objet n'ont fait qu'augmenter en moi le sentiment de la reconnaissance. Je témoignais la mienne, il y a plusieurs années, à un homme connu, à qui j'avais quelques obligations. Il m'écrivit une lettre que je conserve comme un titre glorieux, et qui finissait ainsi : — *J'ai rendu des services éminens à des hommes qui daignent à peine aujourd'hui me répondre, et vous, pour qui je n'ai rien fait, vous me parlez toujours de reconnaissance.... Vivez, Monsieur, pour la gloire des sciences et de l'amitié : que si dans l'ordre de la nature je vous survis, je vous déclare d'avance que je ferai entendre sur votre tombe ces vérités honorables pour les gens de lettres : une des plus douces jouissances que je puisse éprouver, est de publier les bontés que vous avez pour moi, aujourd'hui que je ne suis plus rien, et les vérités sévères que vous me disiez quand j'étais en faveur.*

» Parmi les hommes célèbres qui ont eu de l'amitié pour moi, j'ai le plaisir de compter Montesquieu, Fontenelle, J. J. Rousseau, Dalembert, Clairaut, Maupertuis, La Condamine, Voltaire, Réaumur, Euler, Barthélemi, Raynal, Macquer, qui a voulu me marier avec sa fille : je l'ai refusée par amitié pour cette famille : je lui voulais un meilleur parti.

» Je n'ai aucune prétention, même pour mes ouvrages. Je célèbre sans cesse la supériorité de mes confrères : j'ai déclaré dans l'éloge de Pingré que l'Académie s'était trompée en me donnant le prix dans une élection.

» On me reproche de me mettre trop souvent en avant, de faire trop parler de moi : c'est un défaut dont je conviens moi-même, et je ne m'excuse que sur ma sincérité naturelle, et sur mon amour pour la vertu. Je soutiens que c'est un délit envers la société que de se taire sur les vices d'autrui. C'est sacrifier les bons par indulgence pour les méchans.

» Ma sensibilité fait que je pleure aisément : elle c'est

Digitized by Google

surtout exercée par mon attachement pour ma famille, qui a été un de mes devoirs les plus chers. Je lui ai abandonné, de mon vivant, la jouissance de mes revenus.

» J'ai beaucoup aimé les femmes; je les aime encore. J'ai toujours cherché à contribuer à leur instruction; mais ma passion pour elles a été raisonnée : jamais elles n'ont nui à ma fortune ni à mes études; je ne suis jamais sorti le matin pour elles. J'ai dit quelquefois à de jolies femmes : il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur; mais il ne tient pas à vous de me rendre malheureux. Elles disent que je n'ai jamais aimé véritablement; s'il faut être fou pour cela, je conviens qu'en effet je n'ai jamais aimé.

» Si j'ai manifesté des opinions qui peuvent nuire à la tranquillité de quelques individus, j'ai espéré que mes réflexions ne seraient pas à la portée du vulgaire. Elles m'ont paru un point de réunion pour les philosophes.

» Je suis assez heureusement constitué pour n'avoir jamais eu peur de rien, ni de personne, ni des dangers, ni de la mort. Ce sentiment, qui tient à la bonne santé, m'a souvent été utile.

» Je suis riche; mais je n'ai ni fantaisies, ni besoins. J'ai peu de domestiques, point de chevaux; je suis sobre; mes habits sont simples; je vais à pied; je me repose où je me trouve; l'argent m'est inutile.

» Je n'ai d'orgueil ni pour la fortune, ni pour le rang. Les hommes les moins riches sont ceux que j'accueille le plus : mes amis me trouvent toujours le même, quelle que soit leur situation.

» Je suis si préparé à la mort que quand je fais une observation, ou un mémoire, je me dis : voilà peut-être le dernier; mais c'est une jouissance de plus pour moi d'avoir encore rendu un service à l'astronomie, et d'avoir ajouté une pierre à l'édifice de ma réputation.

» Non-seulement je suis content de ma constitution physique; mais je le suis même, au moral, de ma philosophie, de mon plaisir à être utile, de ma sensibilité, de mon indifférence pour les plaisirs et les biens, de mon courage à fronder les vices, quoiqu'il m'ait fait des ennemis : je jouis donc de tout le bonheur qu'il soit possible à l'humanité d'éprouver et de sentir; je me trouve l'homme le plus heureux de la terre, et je dis, comme Bayard : *Je sens mon ame fuir contente d'elle-même.* »

Nous croyons avoir prouvé, par les citations que

Digitized by Google

nous avons faites, combien l'éloge que vient de publier Mme de Salm, offre d'intérêt, malgré son extrême brièveté. C'est qu'on n'y trouve ni déclamation, ni enflure, ni répétitions, ni lieux-communs. Tout y est utile, tout y est à sa place. AMAURY-DUVAL.

LES DANGERS DE LA FRIVOLITÉ. — Deux volumes in-12. — A Paris, chez *Mongie* jeune, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 208; et chez *Renard*, rue Caumartin, n° 12.

LE héros de ce roman est un jeune négociant de Berlin; mais ce négociant n'est pas du nombre de ces esprits vulgaires et rétrécis qui font leurs délices d'un livre de compte, qui s'amusent à pâlir sur des factures et des contrats à la grosse. C'est un de ces hommes du monde, de ces aimables conquérans qui font profession de porter le trouble dans les cœurs et la désolation dans les boudoirs; c'est un disciple, une imitation, une copie de ce brillant Lovelace que le pinceau de Richardson a rendu si célèbre. Vertus, dignités, richesses, orgueil du rang, rien ne saurait résister au charme de ses décevantes séductions. Les pleurs d'une belle, son déshonneur, son désespoir, sa mort même, ne sont pour lui que des sujets d'amusement et de plaisanterie.

Il vient en France pour y perfectionner son éducation. L'éclat de sa fortune, les avantages d'une éducation libérale et distinguée, l'élégance de ses manières, lui ouvrent toutes les portes. Mme de Valmore, jeune personne d'une vertu jusqu'alors irréprochable, enchaînée à son époux par les liens de l'estime et de la reconnaissance, succombe la première sous l'ascendant de ce nouvel Alcibiade. Devenue mère en l'absence de son mari, elle frémit de l'horreur de sa situation, d'affreux remords déchirent son cœur; mais Velner rit de ses tourmens, abandonne avec une égale indifférence la mère et l'enfant, et pour ne point oublier ses habitudes de commerce, il en fait le *transfert* à son ami Delamarre. Elizabeth, jeune dévote, modèle accompli de bienfai-

Digitized by Google

sance et de religion, tombe également victime de ses cruelles perfidies. Elles meurent l'une et l'autre, et leur fin malheureuse jette à peine un léger nuage sur l'inaltérable insensibilité de leur frivole amant.

Il quitte Paris pour se rendre à Berlin et répondre aux désirs d'un oncle qui veut lui donner la main de sa fille, jeune, jolie et opulente héritière; mais à peine Velner est-il arrivé que l'oncle meurt. Velner devient tuteur de sa future épouse. Sa légéreté l'emporte encore; il renonce à ses projets d'hyménée. Il se passionne pour une madame de Seignelay qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vue, dont trente automnes ont déjà muri les charmes; et sans autre information, il la choisit pour sa compagne. Il fait plus. Cette madame de Seignelay a un frère, homme taré, sujet détestable, joueur effréné déjà repris de justice pour des escroqueries, et c'est lui qu'il choisit pour le mari de sa cousine.

A peine engagé lui-même dans les nœuds de l'hymen, il apprend que sa chaste moitié est une vile intrigante, une femme déshonorée pour la bassesse de ses sentimens et la licence de ses mœurs. Il se hâte d'abjurer une indigne alliance, et pour rompre ses liens il se voit réduit à faire le sacrifice d'une partie de sa fortune. Il perd en même tems son ami Delamarre, qui se sacrifie pour lui et périt victime de son généreux dévouement.

Ainsi, dans l'espace de quelques mois, il cause la mort de deux femmes estimables, il cause celle de son ami, il livre sa pupille à un homme infâme, s'unit lui-même à une misérable, et tout cela pour n'avoir jamais attaché aucune importance à ses actions, et s'être persuadé que l'esprit, la légéreté et le mépris de tous les devoirs sont les premiers avantages d'un homme du monde. Voilà assurément un tableau frappant des dangers de la *frivolité*.

Je ne sais néanmoins si le mot de *frivolité* est ici l'expression propre. Il me semble qu'il y a plus que de la frivolité à trahir tous les sermens, à fouler aux pieds tous les devoirs, à renoncer aux sentimens si précieux de la paternité. L'auteur a traité son héros avec trop d'in-

Digitized by Google

dulgence ; ne pouvait-on pas trouver une épithète plus propre à le caractériser ?

J'ignore à quelle main nous sommes redevables des *Dangers de la Frivolité ;* mais on peut soupçonner que cette production est d'une femme de beaucoup d'esprit, capable d'observer et de peindre. Ses tableaux sont pleins de charmes ; ses couleurs sont vives et brillantes. Je lui reprocherai seulement d'aimer un peu trop la parure, et de prodiguer les ornemens quand elle pourrait briller par les seules grâces naturelles dont elle est douée.

Le personnage le plus touchant de son ouvrage, celui dont le caractère et les malheurs inspirent un plus grand intérêt, c'est Mme de Valmore. S'il est vrai que le ciel ait fait du repentir la vertu des mortels, nulle femme coupable n'a plus de droits à nos hommages. Qui ne serait ému de ses larmes, touché de ses soupirs, attendri de ses extrêmes douleurs ? Quand elle s'accuse elle-même avec tant de rigueur, est-il un juge qui ne fût disposé à l'absoudre ? Aussi belle, aussi jeune, aussi tendre que Mme de la Vallière, elle a plus de grandeur et de courage. Elle n'attend pas pour se punir que son cœur soit coupable de plusieurs fautes ; à la première erreur, elle fuit les regards du monde et consomme son sacrifice. La manière dont ce beau caractère est tracé, suffirait seule pour déceler un talent très-distingué. La pieuse Elisabeth a moins d'éclat ; ses vertus modestes se seraient offensées de trop de lumières : mais sa rare bonté, sa douce bienfaisance inspirent encore pour elle beaucoup d'intérêt. En général, l'auteur a su répandre de la variété dans ses caractères et faire valoir ses tableaux par des contrastes bien ménagés. Le portrait de Mme de Seignelay est dessiné avec beaucoup d'art ; ses traits ne se développent que par degrés, et le peintre nous a ménagé habilement le plaisir de la surprise ; on serait tenté dabord de la prendre pour une femme estimable et vertueuse ; mais peu-à-peu la vérité perce le nuage dont elle est enveloppée et l'hypocrisie se découvre avec toute sa difformité.

Le but de l'ouvrage est moral, on est bien aise de voir le trompeur trompé à son tour ; mais le châtiment

Digitized by Google

me semble trop doux, et ne tombe pas assez directement sur le coupable. Après mille trahisons, Velner en est quitte pour la moitié de sa fortune, tandis que ses victimes expient de leur vie l'erreur d'un moment.

J'aurai aussi quelques reproches à faire à l'auteur, sous le rapport du style; car il annonce trop de talent, pour lui refuser les honneurs de la critique. Ses personnages me paraissent raisonner trop souvent; ils aiment à disserter, ils se plaisent trop à analyser leurs idées. Par exemple, Velner annonce-t-il qu'il est sur le point de s'enchaîner sous les lois de l'hyménée, il ajoute aussitôt : « Ses fers seront-ils légers? Hélas! je n'ose l'espérer; » l'amour lui seul sait en affaiblir le poids. Ne dois-je » pas redouter aujourd'hui que mon futur mariage, dé» nué du prestige dont ce dieu couvre les nœuds qu'il » forme lui-même, n'ait le sort de ces liaisons de con» venance approuvées par la raison, toujours si fortes » le jour d'un contrat, mais dont il se venge quelques » jours après les noces, quand il n'y a pas assisté? »

Et immédiatement après cette réflexion, l'auteur consacre deux pages à des considérations sur les mariages de convenance. Est-il question de sensibilité? le personnage ne nous fait pas grâce d'une petite dissertation sur la sensibilité. Mme de Valmore est-elle au désespoir? Elle moralise, elle raisonne sur sa situation : « Mais tels sont les hommes, tel est le prix dont ils » paient nos plus tendres sentimens. Lorsque nous » sommes encore dignes de leurs respects, ils nous divi» nisent par leurs hommages. Nous sommes-nous avilies » pour leur complaire? nous voyent-ils dépouillées des » vertus dont nous leur avons fait un trop généreux sacri» fice? ils accablent alors de leur dédain la victime qu'ils » ont eux-mêmes dégradée, etc. »

Quelquefois même le langage n'est pas d'accord avec la situation. « Oui, dit Mme de Valmore, je renonce à » tout ce qui fait le bonheur de la vie et ne tiendrai plus » à l'humanité que par le lien de la douleur. L'espérance » elle-même, cette amie complaisante destinée à nous » soutenir dans nos tribulations, change pour moi de » face et de caractère; *elle n'éclairera plus de son flam-*

Digitized by Google

» *beau magique* les objets qui vont m'entourer, etc. » Ce n'est pas ainsi que s'exprime Andromaque, quand elle fait ses adieux à son cher Hector. Comme ses plaintes sont douces, comme ses discours sont naturels et vrais ! Voilà les modèles qu'il faut imiter.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Les grandes douleurs parlent peu; et quand elles parlent, elles s'expriment en termes simples, faciles et naturels; on oublie, dans les jours de deuil, le soin de sa parure. Quand on est accablé sous le poids du malheur, peut-on se permettre des phrases brillantes sur l'espérance ?

En général, l'auteur des *Dangers de la Frivolité* montre trop le désir de briller; il recherche les ornemens avec trop d'avidité, et ces ornemens ne sont pas toujours d'un bon goût; voici quelques phrases que la critique la plus indulgente ne saurait avouer.

« C'est Adèle que le sort destine à *décorer* pour moi » *la galère* de la vie domestique. »

« *Notre cœur* est presque toujours *un enfant gâté*. Dans » les petites choses nous pouvons céder sans danger à » ce que ce dangereux favori nous demande, mais dans » les affaires importantes nous ne le consultons guères » impunément, et *sa voix* n'est alors que le *chant des si-* » *rènes*. »

« La sensibilité ressemble, suivant moi, à une plante » qui exhale ses parfums dans les airs, et empoisonne » la terre où elle végète. »

» Les conseils, lorqu'ils ne partent pas d'un cœur » comme le vôtre, ne me paraissent qu'une espèce de » *béquilles morales* qui ne prêtent à notre esprit qu'un » appui factice. »

» Qu'elles sont heureuses (les saintes filles que la reli- » gion a consacrées dès leur enfance) ! le chemin qu'elles » ont à parcourir du berceau à la tombe ne passe que » *par l'église !* »

« La Providence, en offrant l'avenir à notre prévoyance, » nous a donné, *dans cette même prévoyance, des arrhes* » de notre nouvelle destinée. »

Digitized by Google

La plupart de ces phrases sont chargées d'idées auxquelles on pourrait reprocher de manquer de justesse, de clarté ou de goût; et néanmoins je suis persuadé qu'elles ont coûté plus de travail à l'auteur, que plusieurs pages de son livre écrites avec une élégante simplicité.

La galère de la vie domestique est une image désagréable. La comparaison du cœur avec un *enfant gâté*, est une idée recherchée. *Les béquilles morales* manquent de noblesse; *le chemin de l'église* est familier et banal; et la plante qui empoisonne la terre par ses racines, tandis qu'elle embaume l'air de ses parfums, est inconnue à tous les botanistes.

Si j'ai relevé ces fautes peu nombreuses, avec sévérité, c'est qu'on est fâché de les trouver dans un ouvrage d'ailleurs très-agréable, comme on est fâché de découvrir quelques taches dans le tissu d'une riche étoffe.

SALGUES.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES DE LITTÉRATURE, *ou* Commentaire sur ce texte : *Rien n'est beau que le vrai.*

LES lois auront beau être claires; il y aura toujours des procès sur la manière de les entendre et de les appliquer.

Les grands principes, dans les arts, servent de lois, et sont de même sujets à faire naître des discussions et des commentaires qui peuvent finir par étouffer le texte.

Rien n'est beau que le vrai. Voilà, en littérature, une loi fameuse, exprimée avec une concision qui la relève, et qui la fixe dans la mémoire; le législateur n'a rien fait perdre au sens, en le réduisant en si peu de mots; au contraire, il semble avoir étendu la pensée, en resserrant l'expression.

Ce texte important mérite bien un commentaire, d'autant mieux que son extrême concision, qui est un mérite, a pu donner lieu à de fausses interprétations même de la part de bons esprits.

Nous tâcherons de ne point imiter ceux de nos confrères les commentateurs qui obscurcissent les endroits clairs, ni ceux qui disent tout ce dont on n'a pas besoin, et qui n'omettent que le nécessaire. Notre intention est d'expli-

Digitized by Google

quer, de développer ce texte connu, d'en montrer les diverses applications, en un mot de faire un travail utile.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ces matières, peut-être reste-t-il à dire quelque chose de juste et de neuf tout-à-la-fois; car la plupart des écrivains de préceptes n'ont fait que se copier, que se répéter les uns les autres. Ils sont un peu comme les commentateurs, qui disent ce que les autres ont pensé, mais qui ne pensent pas toujours. Nous nous garderons aussi de la manie d'innover; en écrivant *sur le vrai*, nous cherchons la vérité, et nous la cherchons de bonne foi; nous ne voulons que nous instruire.

Reprenons notre texte, et transcrivons ces deux vers que tout le monde sait par cœur :

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable.

Aucun précepte ne paraîtra, au premier coup-d'œil, ni plus simple, ni plus intelligible. Peut-être même quelques personnes iront-elles jusqu'à penser qu'il est aussi facile de l'observer que de le comprendre. Est-il donc si mal aisé de ne rien dire de faux? est-ce un mérite si rare que la justesse et le bon sens? Il faut bien qu'il le soit, puisque Boileau ne fait nulle difficulté de s'en vanter, comme de ce qui donne le plus de prix à ses ouvrages.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
. . . . . .
C'est que chez eux le vrai, du mensonge vainqueur,
D'abord se montre aux yeux, et va saisir le cœur;.....
. . . . . .
C'est-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes, etc....

Mais quel est *ce vrai* que recommande ici le législateur de notre Parnasse? Est-ce le vrai positif, absolu? ce vrai qui consiste seulement à énoncer les choses telles qu'elles sont? ce vrai qui doit se trouver dans les récits historiques, qui règne sur-tout dans les mathématiques et dans les sciences exactes? On admire avec raison la force de tête qu'il a fallu pour découvrir certaines vérités mathématiques ou physiques : mais la difficulté de l'invention ne suffit pas pour que la chose trouvée soit *belle*, soit *aimable*; ce qui est beau, c'est ce qui plaît, ce qui touche, ce qui cause de l'admiration et du plaisir tout-à-la-fois. Les mathématiciens

Digitized by Google

et les savans peuvent dire entr'eux : un beau théorème, une belle solution, une belle explication. Ils entendent parler alors ou du mérite de l'inventeur, ou de l'utilité et de l'importance de la découverte ; mais ils ne veulent point dire que ce théorème, cette solution ont ce genre de beauté qui plaît, qui touche, qui paraît aimable.

Notre poëte ne laisse d'ailleurs aucun doute sur le genre de vrai dont il entend parler, lorsqu'il ajoute :

Il doit régner partout, *et même dans la fable.*

Il est clair que le vrai qui doit régner *même dans la fable*, n'est pas le vrai positif, absolu, le vrai des mathématiques, le vrai des sciences exactes, ni celui de l'histoire.

Dans un *beau* morceau historique, ce qu'on aime le plus, ce qui cause de l'admiration et du plaisir, ce n'est pas l'exactitude des faits ; c'est la manière dont ils sont présentés ; c'est l'éloquence de l'historien qui rend le récit *aimable ;* autrement les mêmes événemens feraient un plaisir égal, soit qu'ils fussent racontés en style de gazette, soit qu'ils fussent écrits par Tite-Live.

Il y a cependant des faits si beaux en eux-mêmes, qu'à peine ont-ils besoin d'ornemens étrangers ; ce sont les traits de bonté, de générosité, les courageux sacrifices, etc. ; ils plaisent et ils touchent par les sentimens qu'ils excitent en nous, et que nous aimons, comme l'admiration, l'attendrissement, l'enthousiasme. Mais pour produire en nous ces vives et douces émotions, il n'est pas nécessaire que les faits soient historiques, puisque des fictions de ce genre touchent et transportent souvent plus que les faits réels ; et il faut convenir que l'impression que ceux-ci pourront faire naître, dépendra encore souvent de la manière dont ils seront présentés.

Il y a donc un autre vrai que le vrai positif et matériel, si l'on peut ainsi s'exprimer ; il y a un vrai qui n'est que l'image du vrai positif, qui n'est que vraisemblable ; et c'est principalement de celui-ci que Boileau veut parler. Horace l'a eu également en vue, lorsqu'il a donné ce précepte :

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

Ce vrai est celui qui règne principalement dans les ouvrages que l'imagination produit pour agir sur l'imagination. Nous l'appellerons *vrai relatif et idéal*, pour le distinguer du vrai positif et matériel.

Ce

Digitized by Google

Ce vrai *idéal* est tout entier *d'invention*; c'est une création du poëte, de l'orateur, de l'écrivain qui l'emploie, et qui doit observer, en créant, la vraisemblance, c'est-à-dire *l'imitation* (jusqu'à un certain point) (1) du vrai positif.

On peut donc appeler aussi le vrai idéal, *vrai d'invention et d'imitation*.

Ainsi l'auteur qui crée des faits doit les créer tels, et les enchaîner entr'eux tellement que l'esprit du spectateur ou du lecteur les admette sans peine, et qu'il pense qu'en effet ils ont pu et dû même arriver ainsi. Ce que Corneille a mis de son invention dans le sujet des *Horaces* est assurément ce qu'il y a de plus beau dans la pièce; mais cela ne serait pas beau, si cela n'était pas vrai *d'invention et d'imitation*, c'est-à-dire vraisemblable, *proxima veris*, proche du vrai.

On ne demande pas d'un conte qu'il soit vrai, mais qu'il soit bon, et le proverbe italien est fort juste : *Se non è vero, è ben trovato*. Mais le bon conte, le conte bien trouvé est celui qui a tout le vrai, c'est-à-dire, toute la vraisemblance qui lui convient, et que le sujet exige. C'est celui dans lequel tous les incidens naissent les uns des autres, dans lequel les personnages soutiennent bien leurs caractères, parlent le langage convenable à leurs mœurs, à leur situation, etc.

Nous avons dit que ce vraisemblable doit imiter, *jusqu'à un certain point*, le vrai positif.

Et en effet, le premier n'est pas toujours l'imitation parfaite, la ressemblance exacte du second; le jugement se prête volontiers et souvent aux écarts de l'imagination (2).

---

(1) Ces mots *jusqu'à un certain point* vont être bientôt expliqués et justifiés. Il suffit, pour admettre cette restriction, de songer que dans les ouvrages où règne le vrai idéal, le jugement laisse quelque latitude à l'imagination, et n'exige pas toujours un portrait fidèle du vrai positif.

(2) Il faut bien employer ces termes abstraits, *jugement*, *imagination*, puisqu'ils sont reçus, et qu'ils ont un sens bien déterminé; mais il peut être bon d'avertir qu'ils n'expriment que des actes distincts de notre entendement; *mon jugement, mon imagination*, c'est *moi jugeant, moi imaginant*. Si ces actes émanent ou non de facultés différentes de notre entendement, il me semble que rien n'est moins décidé ni moins décidable : mais c'est aussi, à ce qu'il me semble, ce qu'il est fort inutile de savoir. On reçoit ces noms et l'on s'en sert comme d'expressions abrégées et commodes.

Digitized by Google

Nous aimons tant à être amusés, attendris, émus, que nous accordons aux *inventeurs* et aux imitateurs de grandes licences; nous leur permettons même de sortir de toutes les bornes du vraisemblable et du possible.

Ils ont à leurs ordres toutes les fables déjà convenues et reçues, et peuvent s'en servir comme de vérités historiques;

Ils peuvent créer, à leur tour, de nouvelles fables, un merveilleux à leur usage et à leur gré;

Et cela, sous deux conditions seulement:

L'une qu'ils ne mêleront pas ensemble des fictions inconciliables et contradictoires entr'elles;

Non ut placidis coëant immitia, etc.

La seconde, qu'ils se renfermeront dans les bornes de la fable qu'ils auront adoptée ou créée.

Ainsi, il sera permis aux uns de faire agir les dieux du paganisme, Jupiter, Junon, Neptune, etc.; aux autres de se servir de l'intervention des anges, des saints, etc., et d'autres encore emploieront les géans, les ogres, les enchanteurs et les fées.

Le merveilleux d'Homère et de Virgile ne pourra pas être celui du Tasse et de l'Arioste; et celui des poëmes de Moïse et de Saint-Louis devra encore différer des autres, et convenir aux sujets. Il y aura un merveilleux pour les Mille et une Nuits, et un pour le petit Poucet. Il y en aura enfin autant qu'on en saura inventer, pourvu que l'inventeur en avertisse et qu'il s'y conforme; il est le maître des conditions auxquelles il promet de nous amuser et de nous plaire; mais il faut qu'il les fasse bien entendre, et qu'il les observe fidélement.

Il s'ensuit que dans le vrai *d'invention ou d'imitation* il entrera souvent *un vrai de convention;* et que ce vrai *de convention* pourra admettre plusieurs degrés de vraisemblance, et varier à l'infini.

Il y a, presque dans chaque fable de La Fontaine, une convention nouvelle. Dans l'une, c'est le chat qui trompe; dans l'autre, c'est lui qui est trompé; l'âne est un sot animal, quand il veut imiter le petit chien; il raisonne assez bien quand il demande si l'ennemi lui fera porter une double charge, etc.; et le fabuliste se crée aussi un merveilleux, quand il fait métamorphoser une chatte en femme, ou qu'il élève le singe à la dignité d'envoyé de Jupiter.

Digitized by Google

Sur un de nos théâtres (à l'Opéra) nous admettons toutes sortes de prodiges; des dieux, des diables, des personnages fantastiques, allégoriques, des événemens surnaturels. Sur l'autre (dans la tragédie) les dieux paraissent rarement; mais on y voit des héros fils ou petit-fils de Jupiter; le merveilleux n'y est souffert qu'avec mesure, et n'entre guère que dans les récits. Sur l'un on chante, et l'on crie assez souvent; sur l'autre on chante quelquefois et l'on crie presque toujours; sur tous les deux, la démarche et la voix des acteurs ont quelque chose d'exagéré, de forcé; la plupart de leurs gestes sont hors de la nature; et ce qui est réellement faux est devenu pour nous par l'habitude *un vrai de convention* (3).

Nous ne concevons pas aujourd'hui que nos aïeux aient pu supporter de voir *Auguste*, *Agamemnon*, *Hippolyte* en justaucorps, en baudrier, avec des chapeaux à plumes, sur de grandes perruques à la Louis XIV; il est pourtant bien certain qu'on pleurait autant à la tragédie dans ce tems-là que dans le nôtre. L'illusion du costume est au fond moins importante qu'on ne paraît le croire généralement; l'acteur si bien vêtu en grec, en romain, en tartare, parle toujours en vers français; mais nous passons sur ce défaut de vérité que nous sommes forcés d'admettre: voilà encore *du vrai de convention*.

Dans la comédie même qui devrait être un portrait fidèle du monde et de la société, tout n'est pas vrai. Il arrive d'abord, comme dans la tragédie, que des personnages grecs, anglais, espagnols, parlent français; mais la comédie n'a-t-elle pas aussi son merveilleux dans *Amphytrion*, et dans quelques autres sujets? N'admet-elle pas des valets que nous avons imités des Romains, qui les avaient imités des Grecs? Et ces valets fripons, inventifs et sub-

(3) Les étrangers trouvent en général notre manière de jouer la tragédie, fausse et trop déclamatoire, et je me souviens que les premières fois que j'allai au théâtre, étant déjà d'un âge raisonnable, ayant fait de bonnes études et ayant lu la plupart des pièces que j'allais voir jouer, je fus surpris de la manière dont elles étaient représentées; je me fis avec peine aux grands cris, aux grands gestes de plusieurs de nos acteurs tragiques; mais je finis bientôt par m'y accoutumer et par trouver excellent ce qui m'avait d'abord paru extravagant et ridicule. Il fallait, pour que j'eusse du plaisir à la tragédie, que je fisse *une convention* avec moi-même; et je la fis.

Digitized by Google

tiles, mais gais, aimables, et toujours ayant beaucoup plus d'esprit que leurs maîtres à qui ils parlent avec une excessive familiarité, ces Crispins, ces Scapins, fils des Daves, des Tranions et des Pseudoles, ne sont-ce pas des personnages *de convention?* Les Italiens, qui ont fait renaître avant nous le théâtre comique, ont eu long-tems et ont encore des comédies qu'ils appelaient *comédies de l'art*, et dans lesquels tous les personnages sont de convention, et toujours les mêmes; c'est toujours Pantalon de Venise, le Docteur de Bologne, l'Arlequin de Bergame, toujours Lelio, Mario, Silvia, et les autres; mais c'est que ces acteurs jouant sur des canevas et improvisant leurs rôles, il y avait pour eux une facilité à revêtir toujours le même caractère; et ce fut sans doute ce qui amena ce *vrai de convention* dans ces sortes de pièces.

On parcourrait de même tous les genres de poëmes depuis l'épopée jusqu'à la plus petite fable, qu'on y trouverait toujours ou presque toujours *le vrai d'invention et d'imitation*, mêlé d'un *vrai de convention*.

Nous choisirons un seul exemple; c'est un simple madrigal en neuf vers; il est de Ferrand. Nous lui donnons la préférence, parce qu'il est court, parce qu'il est joli, et parce que nous y trouvons l'application des principes que nous avons posés.

Le poëte veut se plaindre d'une maîtresse coquette; s'il disait seulement : *Egérie est volage, je n'ai pu la fixer*, il dirait une chose commune d'une manière plus commune encore; voici le tour ingénieux dont il se sert :

D'amour et de mélancolie
Célemnus enfin consumé
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.

Il se sert d'un trait de la mythologie, d'une fable convenue, d'un *vrai de convention*, pour en faire la base et le fonds de son petit poëme; ce premier fait admis, le poëte en ajoute un second de son *invention*, mais qui devient vraisemblable, comme étant la suite du premier :

Mais pour oublier Egérie
J'y courus hier vainement;

Digitized by Google

Et enfin, pour exprimer toute la coquetterie de cette belle dont il se plaint :

> A force de changer d'amant,
> L'infidelle l'avait tarie.

Il n'y a pas, dans ce petit poëme, un seul mot de *vrai positif*; tout y appartient au *vrai idéal*.

Qu'on dise, si l'on veut, que le vrai idéal et le vrai positif se ressemblent, qu'ils sont tous deux dans la nature, l'un comme existant, l'autre comme pouvant exister; nous en serons d'accord, sauf restriction; (car dans *le vrai idéal* on fait souvent entrer des objets de pure invention, et dont l'existence est toute chimérique et tout-à-fait impossible;) mais il ne s'en suivra pas que la distinction de ces deux espèces de vrai ne soit juste et sur-tout ne soit utile pour se faire des idées plus claires et plus déterminées.

Vouloir les confondre sous prétexte qu'ils sont tous deux dans la nature, c'est rester dans le vague à force de généraliser; on distingue les opérations différentes de notre entendement, qui cependant se touchent de si près, qu'elles se confondent très-souvent; mais on a séparé le jugement, l'imagination, la mémoire, et on leur a donné des dénominations différentes, et cela pour mieux s'entendre. La tragédie et la comédie sont des ouvrages du même art, de l'art dramatique; elles se ressemblent même en plus d'un point; mais elles ont aussi des différences, et l'on en a fait des espèces dont l'art dramatique est le genre.

Le vrai sera donc le genre; mais il aura plusieurs espèces; et le *vrai idéal*, quoique devant approcher du vrai positif, lui ressembler, ne sera pas le *vrai positif*. Il est évident qu'une chose qui doit ressembler à une autre, par cela même en est différente.

Le *vrai positif* est celui qui existe; le vrai idéal est celui qu'on suppose qui existe; quoique la supposition soit quelquefois physiquement impossible, comme dans l'exemple du madrigal de Ferrand et dans presque toutes les inventions poétiques.

Le précepte de Boileau s'adresse particulièrement aux poëtes; on retrouve ce même précepte, sous une autre forme, dans plusieurs endroits de son *Art poétique*, lorsqu'il recommande aux poëtes de ne pas suivre froidement l'ordre des tems, comme le font les historiens, de n'être

Digitized by Google

pas exact *comme Mezerai*; lorsqu'il leur défend d'offrir aux spectateurs *rien d'incroyable*, et qu'il ajoute aussitôt :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Donc, en poésie, il faut rejeter même *le vrai positif*, lorsqu'il contredirait *le vrai idéal*; il faut préférer *le vraisemblable* au *vrai*. Donc *le vraisemblable* ou *vrai idéal* n'est pas le vrai absolu, le *vrai positif*. Cela est évident.

Nous avons vu jusqu'ici :

Que le vrai recommandé aux poëtes par Boileau, est *le vrai idéal* qu'il faut distinguer du *vrai positif*;

Que ce vrai idéal est un vrai d'*invention* et d'*imitation*;

Qu'il s'étend même assez souvent jusqu'à être seulement un *vrai de convention*;

Qu'il doit être *vraisemblable*, c'est-à-dire, imiter, *jusqu'à un certain point*, *le vrai positif*.

Pour faire une analyse complète, nous allons parcourir et examiner différentes branches de vrai qui sont des espèces de subdivisions et du *vrai positif* et du *vrai idéal*; c'est-à-dire, que ces diverses sortes de vrai dont nous allons parler, doivent se trouver et dans les ouvrages qui sont du domaine du *vrai positif*, et dans ceux qui sont du domaine du *vrai idéal*, mais cependant à des degrés différens, selon la nature de chaque ouvrage, et même eu égard à la nature des diverses parties d'un même ouvrage.

L'historien doit souvent compte au lecteur des motifs qui font agir les personnages dont il écrit l'histoire; il doit faire connaître leurs *vrais sentimens*; voilà du *vrai positif* auquel on manquerait, si l'on supposait, par exemple, que Brutus eût tué César par quelque motif de vengeance ou d'ambition.

Dans le *vrai idéal*, c'est-à-dire, dans les ouvrages d'imagination, c'est de *sentimens vrais* qu'il s'agit; le poëte, le romancier ne doit prêter à ses personnages que des sentimens pris dans la nature en général, et dans la nature particulière du personnage agissant. Peut-être n'y a-t-il aucune partie où le vrai soit aussi nécessaire à observer que la partie des sentimens, parce qu'il n'y en a point où le faux se fasse aussi promptement et aussi universellement sentir; les cœurs humains sont faits de même dans tous les pays et dans toutes les classes de la société; c'est par les sentimens du cœur que les hommes sont le plus semblables et le moins inégaux; l'ignorant ou le charbonnier aime son père, sa mère et ses enfans, comme le savant

Digitized by Google

ont le prince ; s'il y a des différences, elles ne consistent que dans des nuances ; mais le fond est le même, ce fond est l'humanité. Aussi, n'y a-t-il aucune connaissance plus nécessaire au poëte, à l'orateur, à l'écrivain, quel qu'il soit, que celle de l'homme, de sa nature, de ses affections, de ses devoirs (4) ; c'est pour cela qu'il faut commencer par philosopher, avant d'écrire ; c'est pour cela que Cicéron disait que ce qu'il avait de talent comme orateur, il l'avait moins acquis sur les bancs des rhéteurs, que dans les promenades de l'académie (5).

On a déjà remarqué qu'en général les sentimens sont plus *vrais* chez les poëtes anciens que chez les modernes ; il semble qu'on fût alors plus près de la nature, et qu'on la sentît mieux ; nous en sommes venus à des raffinemens et à des délicatesses qu'on n'imaginait point dans ces tems reculés. Les spectateurs grecs n'étaient point étonnés de voir une jeune princesse, comme Iphigénie, un vieillard, comme le père d'Admète, regreter la vie et s'effrayer de l'approche de la mort ; à présent, ces sentimens paraîtraient des faiblesses qui dégraderaient les personnages ; et Racine a donné à son Iphigénie un courage qu'elle n'a point dans Euripide (6). Ainsi, le changement de mœurs et d'opinions dans les spectateurs, a rendu nécessaires des changemens dans les caractères et dans les discours des personnages (7). Et voilà encore du *vrai de convention*.

---

(4) *Qui didicit patriæ quid debeat, et quid amicis,*
Quo sit amore parens, quo frater amandus et hospes,
Quod sit conscripti, quod judicis officium, quæ
Partes in bellum missi ducis, ille profectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.

HORAT. *De arte poët.*

(5) *Fateor me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis extitisse.* CRAT. (L'Académie était, comme on sait, le lieu où Platon et ses successeurs donnaient des leçons de philosophie.)

(6) Voyez une très-bonne dissertation de M. Tissot sur les poëtes qui ont fixé notre langue. (Mercure du 2 décembre 1809.)

(7) Comment pourrions-nous souffrir un fils (Admète) qui reproche à son père (Phérès) de n'avoir pas voulu mourir à sa place, lui qui est vieux et qui ne doit pas tant tenir à une vie qu'il doit bientôt quitter ?

Digitized by Google

Les peintures et les descriptions demandent aussi de la vérité; mais il y a encore là des nuances différentes de vrai.

Ou il s'agit d'objets réels physiquement existans; ou il s'agit d'objets non existans et produits par l'imagination.

Dans le premier cas, il faudra de l'exactitude; et il en faudra plus encore dans une description que dans une simple peinture. Prenons pour exemple un site, une côte, un lieu quelconque; le géographe le décrit, c'est-à-dire qu'il le fait, pour ainsi dire, parcourir à son lecteur, qu'il le montre en détail; et sous plusieurs faces; il le fait connaître; mais le poëte, l'historien ne le peint que sous un seul aspect; il n'en présente que l'ensemble; il le fait voir.

Mais enfin le poëte lui-même est obligé alors, jusqu'à un certain point, à ne pas s'écarter de la vérité physique, surtout quand cette vérité est vulgaire et doit être connue. Les commentateurs remarquent, par exemple, comme une faute dans Virgile, d'avoir placé des cerfs en Afrique, où l'on dit qu'il n'y en a point (8). On critique aussi dans Racine ces vers de Mithridate :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en *deux* jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?

parce que deux jours ne suffisent pas pour faire ce trajet.

Mais il faut convenir que ces fautes, contre l'exactitude physique, sont à-peu-près pardonnables aux poëtes, quoiqu'il valût mieux pourtant qu'ils en fussent exempts. Un beau sentiment, exprimé dans un beau vers, tel que :

Non ignara mali, miseris succurrere disco,

ou :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains,

rachète, et bien au-delà, une faute de cette nature.

Cette nécessité d'être exact lorsqu'il s'agit de faits et d'objets naturels, avertit de l'obligation où sont les poëtes d'avoir des connaissances étendues, variées. Voltaire a dû à sa vaste science une partie de sa supériorité en littérature; il était mathématicien, physicien, enfin il

(8) Quelques-uns ont justifié le poëte, en assurant que *cervos* dans cet endroit, ne veut pas dire *des cerfs*, et qu'il faut entendre *des taureaux*. O grande habileté des commentateurs!

possédait parfaitement plusieurs langues ; il avait prodigieusement lu, et n'avait rien oublié. Cicéron et Quintilien exigent que leur orateur ne soit étranger à aucun genre de connaissances, pour pouvoir se mettre en état de parler de tout. Cela est bien difficile, et cela l'est plus encore aujourd'hui que de leur tems, parce que toutes les sciences sont bien plus avancées, et que chacune d'elles demande presque la vie entière d'un homme ; mais on pourrait au moins acquérir des notions suffisantes de chacune ; et il est certain qu'en général, notre éducation est à cet égard défectueuse et incomplète ; des connaissances variées donneraient à l'esprit plus d'étendue et plus de force, il aurait plus d'objets de comparaison, plus de ressources pour traiter toutes sortes de matières ; il trouverait des exemples, des argumens dans des connaissances même étrangères à son sujet ; le style s'enrichirait d'images de tout genre.

Il n'est pas besoin de dire que c'est sur-tout quand on est dans le *vrai positif*, que l'exactitude des descriptions ou des peintures est indispensable.

Dans le *vrai idéal*, c'est-à-dire quand il s'agit de peindre (car alors on ne décrit guères) des objets éclos du cerveau du poëte, du romancier, il est évident que ce n'est plus que le *vraisemblable* qu'on exige de lui ; encore lui permet-on bien souvent d'inventer des faussetés, des choses impossibles, pourvu qu'il amuse ou qu'il instruise ; témoin l'Arioste, Gulliver, etc... Ces extrêmes licences ont lieu sur-tout dans les sujets plaisans.

Si l'ouvrage est sérieux, l'imagination du poëte est un peu plus restreinte ; et s'il décrit le *temple du Goût*, le *temple de la Gloire*, s'il peint le *palais du Soleil*, l'*antre de la Faim*, il ne devra employer aucun trait qui ne convienne au sujet, qui ne serve à le montrer à l'imagination, du manière à la satisfaire sans blesser le jugement.

Des mots abstraits servent quelquefois à peindre des objets physiques ; par exemple, Milton peint ainsi son Eve :

Grace was in all her steps, heav'n in her eye,
In ev'ry gesture dignity and love.

La grace était dans tous ses pas, le ciel dans ses yeux, dans chacun de ses mouvemens la dignité et l'amour.

Qu'y a-t-il de plus *idéal* et de plus charmant que cette peinture ? avec ces mots *grâce*, *ciel*, *dignité*, *amour*, chaque lecteur se compose une Eve à son gré ; et il lui est

Digitized by Google

permis de voir ou la femme qu'il a le mieux aimée, ou celle dont il voudrait être aimé, ou un mélange parfait de beautés et de vertus angéliques, tel qu'il ne peut exister nulle part; et nous voilà bien loin du *vrai positif*.

Je citerai encore la fameuse ceinture de Vénus dans Homère, cette ceinture « où se trouvent renfermés les ca-» resses, le désir, les doux entretiens, les paroles flatteuses » qui séduisent les plus sages. » Voilà une parure irrésistible, mais toute merveilleuse et toute *idéale*.

Plus nous avançons, et plus il nous semble que nous ne laissons point d'équivoque sur le sens du texte de Boileau. Il doit à présent paraître évident que le poëte recommande de satisfaire le jugement, si l'on veut parvenir à plaire à l'imagination et à toucher le cœur. *Le vrai*, c'est ce que le jugement approuve, ou du moins ce à quoi il consent.

Il faut donc *de la vérité dans les pensées*; il en faut *dans les expressions*; il en faut *dans les images*.

Un philosophe rigide ne nous passerait pas peut-être cette distinction entre *la vérité de la pensée* et *la vérité de l'expression*; il nous dirait qu'au fond c'est la même chose, puisqu'on ne connaît la pensée que par la manière dont elle est exprimée, et que l'expression à son tour n'est que la représentation, le portrait fidèle de ce que l'on pense. Il aurait raison, métaphysiquement parlant; mais dans une discussion où nous voulons sur-tout analyser complétement et tirer toutes les espèces de *vrai*, nous croyons devoir aller jusqu'à distinguer entre celui de *la pensée* et celui de *l'expression*; car, si étroitement liées qu'elles soient ensemble, il y a pourtant au fond un passage de l'une à l'autre. Il arrive le plus souvent, quand on ne dit pas bien, que c'est faute de bien savoir ce qu'on veut dire; mais il n'est pas rare non plus de savoir ce qu'on veut dire, et de ne pouvoir le rendre d'une manière dont on soit satisfait soi-même; par exemple, quand on traduit d'une langue dans l'autre. L'expression alors peut ne pas suffire à la pensée, et par conséquent peut en être considérée comme distincte. La précision métaphysique ne nous paraît pas ici nécessaire sur ce point; elle n'importe pas au fond de la question que nous traitons.

La pensée, l'expression, l'image fausse est celle que le jugement rejette, et il la rejette d'autant plus violemment et plus promptement, que la fausseté en est plus choquante. Quelquefois il y a du doute, et les esprits fins et

subtils trouveront jolie une pensée dans laquelle un esprit simple et droit ne verra que de l'affectation.

Tel critique approuvera ce vers où un poëte a dit, en parlant du café :

Je bois dans chaque goutte un rayon du soleil.

Et il est à présumer qu'il serait très-applaudi à une lecture publique. Cependant on pourrait penser qu'il y a de la recherche et de l'exagération à placer un rayon de soleil dans chaque goutte de café, et à faire boire autant de rayons que de gouttes.

On a blâmé quelquefois ce vers de l'*Epître au Peuple*, de Thomas :

Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.

Il semble qu'on peut le justifier, puisque boire des liqueurs dont l'usage devient mortel, c'est bien boire la mort lentement, et, pour ainsi dire, en détail.

Répéterons-nous encore ici que le jugement est complaisant pour l'imagination, pourvu que celle-ci n'exige pas trop de lui et n'oublie pas toute mesure ? C'est encore *le vrai idéal* qui prend la place du *vrai positif*, mais sous les conditions que nous avons déjà dites.

Ainsi Virgile personnifiera très-bien un fleuve, et dira que sa fierté ne peut souffrir le pont dont Auguste l'a chargé.

Pontem indignatus Araxes.

L'Araxe frémissant sous un pont qui l'outrage.

La prosopopée, c'est-à-dire *la personnification*, anime jusqu'aux êtres inorganiques, jusqu'aux rochers, jusqu'aux murs d'un palais.

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes,
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser
Attendent mon époux pour le désabuser (9).

(9) Il ne serait pas impossible que Racine eût emprunté de Cicéron cette belle prosopopée. Dans son plaidoyer pour Cluentius, contre Sassia, femme d'une conduite déréglée, qui avait forcé sa propre fille au divorce, pour épouser elle-même son gendre dont elle était éprise (crime qui a quelque rapport avec la passion incestueuse de Phèdre) l'orateur s'écrie : *O libidinem effrænatam et indomitam ! ô audaciam singularem ! non timuisse, si minus vim deorum*

Digitized by Google

On aime à voir les chênes mêmes être sensibles aussi bien que les faunes et les animaux sauvages à la douceur des chants de Silène; on consent que le balancement de leurs feuillages soit un signe du plaisir qu'ils ressentent :

Tùm verò in numerum faunosque ferasque videres
Ludere, tùm rigidas motare cacumina quercus.

Cela rappelle d'ailleurs *la fable convenue* d'Orphée qui emmenait après lui, par les accens de sa voix et les sons de sa lyre, les bêtes féroces, les forêts et les rochers même.

Mais le Père Le Moyne, dans son poëme de Saint-Louis, a travesti cette fiction poétique, lorsqu'il a dit :

Les arbres à leur tour prennent part à la fête;
Ne le pouvant des pieds, ils dansent de la tête.

Il est aussi trop fort de faire danser des arbres, et de les faire danser seulement par la tête, attendu que leurs pieds sont immobiles. Cela est burlesque, parce que cela est *trop faux*.

Condillac assure (10) que Fontenelle pensait, et qu'il lui a entendu dire *qu'il y a toujours du faux dans un trait d'esprit, et qu'il faut qu'il y en ait*. Ce serait aller trop loin; il y a beaucoup de traits d'esprit, qui ne sont tels que parce qu'ils sont frappans de vérité; mais il y a aussi des pensées qui paraissent spirituelles, précisément parce qu'elles ont un côté faux. Ce sont ces pensées que les anciens rhéteurs appelaient ἐξύμωρους διάνοιας, *acuté stultas sententias*, pensées spirituellement absurdes.

---

hominumque famam, et illam ipsam noctem facesque nuptiales? non limen cubiculi? non cubile filiæ? non parietes denique ipsi superiorum testes nuptiarum? etc. « O passion sans frein et sans bornes! » audace inouie! quoi! si elle ne craignait ni la vengeance des Dieux, » ni l'opinion et les discours des hommes, comment n'a-t-elle pas » redouté les ombres de la nuit et les torches nuptiales? et le seuil » de la chambre où elle allait consommer son crime? et le lit de sa » fille? et *les murs* même, ces *murs* témoins du premier hymen qu'elle » avait osé rompre? etc. ». Voilà à quoi servent les bonnes études; voilà comment les grands génies, si riches d'eux-mêmes, s'enrichissent encore d'emprunts faits avec discernement.

(10) Art d'écrire, chap. XI.

Digitized by Google

Que Pompée dise, par exemple : *Il n'est pas nécessaire que je vive; mais il est nécessaire que je parte;* ce que Racine a encore imité dans ce vers de Bérénice :

Mais il ne s'agit plus de vivre ; il faut régner.

Il est clair qu'à la rigueur la pensée est fausse; car pour partir, pour régner, il faut d'abord vivre. Mais cette fausseté ne blesse point le jugement, parce qu'elle ne peut pas le tromper, parce que le véritable sens frappe d'abord, quoiqu'il soit enveloppé; il présente à l'esprit une espèce d'énigme qui lui plaît, et qu'il n'a pas de peine à deviner.

Ne dit-on pas tous les jours familièrement qu'*on se tue pour vivre ?*

Les courtisans disaient de Racine qui demanda par son testament d'être enterré à Port-Royal, *qu'il ne se serait jamais fait enterrer là de son vivant* (11). Ce mot n'a-t-il pas l'air d'une grande naïveté ? est-ce qu'on se fait enterrer de son vivant ? Assurément, si vous vous en tenez au sens littéral, il n'y a rien là de bien malin : mais ce sens littéral est un faux sens qui cache le véritable, mais qui ne le cache qu'à demi, pour donner le plaisir de le déviner.

Dans toutes les métaphores, dans toutes les comparaisons, dans toutes les hyperboles, en un mot, dans presque toutes les figures de mots (ou tropes) il y a du faux; mais c'est un mensonge qui ne trompe pas : ce ne sont point des façons de parler *exactes*, ou vraies d'une vérité *positive;* elles appartiennent au *vrai idéal.*

Mais, encore une fois, ce *vrai idéal* a ses bornes. Si le poëte ou l'écrivain choisit une métaphore toute forcée, une comparaison toute disparate, une hyperbole toute exorbitante, alors le jugement se révolte contre cette espèce de faux.

Notre grand Racine lui-même en fournit quelques exemples; car enfin toute sa perfection n'empêche pas qu'il ne soit homme et par conséquent sujet à des fautes.

On a blamé ces vers qu'Oreste dit à Hermione :

Je vous viens offrir une victime
Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

Hermione a bien raison de lui répondre :

Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés ?

---

(11) Parce que Racine était courtisan lui-même, et que la maison de Port-Royal étant en disgrace, il aurait craint de déplaire au roi.

Digitized by Google

La comparaison, le rapprochement des cruautés des Scythes qui dévoraient les hommes, avec les cruautés d'une maîtresse qui est encore plus cruelle que les Scythes, cela manque trop de justesse; cela n'est pas bon, parce que le jugement ne saurait l'approuver, quelque complaisance qu'il ait pour l'imagination.

Mithridate dit :

> Apprenez . . . . . .
> . . qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
> Qui sur le trône assis, n'enviassent peut-être,
> Au dessus de leur gloire, un naufrage élevé
> Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Je pense comme l'abbé d'Olivet : il n'y a que le grand nom de Racine qui m'empêche d'appeler cela du galimatias. Il y a là de l'enflure et du faux.

C'est donc au jugement à examiner; c'est lui qui approuve ou rejette ce que l'imagination lui présente; mais il faut, pour bien faire, qu'ils marchent ensemble et de concert.

> *Alterius sit*
> *Altera poscit opem res, et conjurat amicè.*

C'est ainsi que le *vrai idéal* se rapproche du *vrai positif*, et qu'il lui ressemble, mais autant seulement qu'il doit lui ressembler.

Nous avons fait voir :

Qu'il entre dans le *vrai positif* et dans le *vrai idéal* que nous avons regardés comme les genres,

Diverses espèces de *vrai*, qui sont :

Le vrai de sentiment;

Le vrai dans les peintures et dans les descriptions;

Le vrai des pensées, des expressions et des images.

Il nous reste à prouver :

1°. Que la nature du vrai, soit *positif*, soit *idéal*, qui doit se trouver dans les différens ouvrages littéraires, doit être déterminée par la nature même de chaque ouvrage.

2°. Que, dans un seul et même ouvrage, les parties différentes admettent et exigent différentes sortes de *vrai*.

3°. Que tout ce qui est beau doit être vrai; mais que tout ce qui est vrai n'est pas beau pour cela.

Ce sera le sujet d'un autre article. ANDRIEUX.

(*La suite à un prochain Numéro.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Qu'on ne nous parle plus de ce vieil adage : *Nil novi sub sole*. N'avons-nous pas vu naître de nos jours jusqu'à des sciences *nouvelles*, pour lesquelles il a même fallu créer des noms *nouveaux*, la *mégalantropogénésie*, la *rabdomancie*, la *mnémonique*, etc., etc.? et ne voilà-t-il pas aujourd'hui, un collaborateur de la *Gazette de Santé* (journal à l'usage des malades), qui vient de découvrir et qui nous annonce *un art de découvrir, à l'odorat, le sexe d'un enfant, huit mois avant sa naissance?* on voit tout d'un coup de quelle application journalière un pareil art est susceptible, et tous les avantages qui doivent en résulter. Le célèbre docteur Fouquet a composé un ouvrage très-curieux sur *le pouls*, et l'on a dit de lui qu'il avait un tact parfait; on dira du chirurgien-major de la *Gazette de Santé*, qu'il a le nez fin, et l'on sera sans doute curieux de lui voir faire ses expériences.

— Celles de M. Schmidt, nous paraissent si non plus agréables, du moins plus utiles. Cet habile mécanicien est l'inventeur d'un procédé au moyen duquel un homme peut demeurer, voir et agir sous l'eau, presqu'aussi librement que sur terre. Son principal appareil est une espèce de scaphandre en cuivre, lequel communique, par une pompe aspirante, à un batelet qui suit les mouvemens du plongeur. Cette découverte, dont les expériences viennent d'être renouvelées avec beaucoup de succès, doit avoir, en se perfectionnant, les résultats les plus utiles, soit pour retirer de l'eau les objets naufragés, soit pour la pêche des perles, soit enfin pour surveiller le carénage des vaisseaux en rade.

— Paris, que sa position géographique n'a jamais appelé à devenir une place commerçante, devait nécessairement, comme capitale d'un vaste empire, être une ville de luxe, et sous ce rapport aucune autre ville du monde ne peut lui être comparée. Sa richesse, ses établissemens, sa population presque entière, alimentent une quantité prodigieuse de manufactures purement locales, où tous les arts se réunissent pour satisfaire à tous les goûts, à tous

Digitized by Google

les désirs, à tous les caprices même de la mollesse et de l'opulence. C'est particulièrement dans l'art des ameublemens et des décorations intérieures que nous avons atteint un degré de perfection dont le reste de l'Europe est maintenant tributaire.

On s'est aperçu, un peu tard il est vrai, mais on s'est aperçu enfin, que dans toute espèce d'ouvrage, le dessin et l'exécution sont deux choses différentes, et que si nous avons eu si long-tems des meubles de mauvais goût, c'est que la forme en était déterminée par des ouvriers, au lieu de l'être par des artistes. Ces derniers, en remplaçant les modèles grotesques ou bizarres, par d'autres empruntés de la nature ou de l'antique, ont en quelque sorte régénéré l'art des ameublemens, dont les différentes branches comptent aujourd'hui des hommes d'un talent très-remarquable. L'ébénisterie a ses Bellanger et ses Jacob; les Boulard, les Andri, les Darraq se distinguent parmi les plus habiles tapissiers; et pour la fabrication des bronzes dorés, on ne connaît rien au-dessus des ouvrages de Thomire, de Ravrio, de Lafontanie et de Feucheres. Leurs magasins sont constamment remplis d'une foule de curieux et d'amateurs qui ne se lassent pas d'admirer la variété de tant d'objets d'ameublement remarquables tout à-la-fois par une composition ingénieuse, une exécution parfaite et une dorure aussi solide que brillante. Ce qui nous a sur-tout frappés dans l'examen de ces diverses productions du luxe et des arts, c'est l'esprit et le goût qui semblent avoir présidé à leur exécution. Ils se font particulièrement remarquer dans les modèles de pendules, où les allégories les plus aimables rappellent en cent façons l'idée du prix et de l'emploi du tems. Ici, c'est Apollon qui charme les heures, l'Amour priant la Nuit de retarder sa marche, le Tems *qui s'enfuit un horloge à la main*; là, c'est le lever de l'Aurore, le songe de la Volupté, Virgile écrivant l'Enéide sous l'inspiration d'Homère, etc.

Nous avons examiné avec autant d'étonnement que de plaisir, chez MM. Thomire et Ravrio, les lustres éblouissans, les élégans candelabres, les magnifiques surtouts de table, les vases, les trépieds, les statues, tous ces produits de l'industrie française destinés à l'ornement des palais et des maisons les plus somptueuses de l'Europe, et qui méritent, à plus d'un titre, les regards bienveillans que le gouvernement veut bien jeter quelquefois sur les établissemens où ils se fabriquent.

—M. Bordier,

Digitized by Google

— M. Bordier, successeur d'Argand, inventeur des lampes à courant d'air, poursuit avec autant de persévérance que de succès l'application de ses lampes astrales à l'éclairage des plus grandes localités. Un procès-verbal que nous avons sous les yeux, ne laisse aucun doute sur les avantages qui doivent résulter de ce mode d'éclairage pour les côtes maritimes. Les commissaires chargés de rendre compte des expériences faites à Honfleur, attestent : « que la lampe de M. Bordier, employée au phare de la jetée de l'hôpital, du 15 au 30 novembre dernier, donne un feu plus brillant et plus uniforme que celui de la lampe de messieurs les entrepreneurs des illuminations, dont on s'est servi du 12 au 26 décembre suivant ; que la lumière de la lampe de M. Bordier n'éprouve qu'un très-léger affaiblissement depuis l'allumage jusqu'à l'extinction, tandis que l'autre lampe s'affaiblit sensiblement par la durée de l'éclairage ; que dans les gros vents, les mauvais tems et la gelée, les lampes des nouveaux phares, loin de s'éteindre, comme il arrivait souvent aux lampes des anciens fanaux, ont conservé leur feu, dans toute leur intégrité et n'ont éprouvé d'affaiblissement sensible que dans les pluies et les tems brumeux, etc. »

— Il y a beaucoup de gens à Paris qui n'y connaissent d'autres spectacles que les Français, l'Opéra, les Bouffons et l'Opéra-Comique ; ils savent qu'il y a un théâtre du Vaudeville, un théâtre pittoresque, d'autres où l'on joue le mélodrame et la pantomime : mais ils n'ont aucune idée de cette multitude de spectacles populaires que l'on trouve à chaque pas, sur les boulevards, ou sous les galeries du Palais-Royal, et dont nous venons d'achever la tournée. Le premier, par rang d'ancienneté du moins, est celui des *Ombres chinoises* du sieur Séraphin, véritable théâtre qui a ses acteurs, ses auteurs, et, qui plus est, ses pièces imprimées, dont la principale est ce fameux *Pont cassé*, en possession, depuis trente ans, d'amuser tous les soirs à la même heure la foule des bonnes et des enfans dont il fait les délices.

A quelques pas delà, sous la même galerie du Palais-Royal, vient de s'établir un *éléphant automate* lequel, au son d'une musique guerrière, exécute avec assez de précision divers mouvemens du corps et de la trompe ; mais pourquoi tromper le public en annonçant un éléphant de grandeur naturelle, quand il est de fait que cet automate

n'a pas la moitié de la taille ordinaire du quadrupède qu'il représente?

Dans le passage de Lorme (jolie galerie vitrée qui établit une communication élégante et commode entre la rue St.-Honoré et celle de Rivoli), on montre les *serins hollandais*, où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de l'obéissance de ces petits animaux, ou de la patience de leur instituteur. Il est douteux que le déserteur de Sedaine, ou même celui de M. Mercier, ait jamais inspiré autant d'intérêt, qu'un de ces pauvres petits serins condamné à être fusillé pour le même crime, et subissant son sort avec un courage bien plus héroïque.

Ces acteurs emplumés nous ont beaucoup plus amusés que les *puppi napolitani* qui baragouinent une langue étrangère, et n'ont pas même, pour des spectateurs français, l'espèce d'intérêt des marionettes qui courent les rues.

Nous voici maintenant sur le boulevard, dans la grotte de l'*homme incompréhensible* : après avoir avalé des cailloux pendant quelques années, il se nourrit maintenant de baguettes de vingt-huit pouces de long, qu'il trouve le moyen, sans aucun escamotage, de faire descendre toutes entières dans son estomac. Cette expérience nous aurait surpris davantage, si nous avions oublié celle que nous avons eu l'occasion de voir faire à quelques jongleurs dans les Indes-Orientales; ceux-ci, beaucoup plus *incompréhensibles* que l'homme des boulevards, avalent une lame de sabre longue de deux pieds, et large d'un pouce et demi.

Tout à côté de ce *rabdophage*, est une ménagerie où l'on vous fait voir, sous le nom d'*Orang-Outan femelle*, une guenon hideuse, dont on a peint l'extrémité des mamelles en rose, pour l'instruction des connaisseurs. On est dédommagé de cette supercherie par la vue du singe voltigeur. Rien de plus étonnant que ce petit animal, qui surpasse en adresse et en agilité, sur la corde, tous les Ravel et tous les Forioso du monde.

Une des choses que nous avons vues avec le plus de plaisir dans notre promenade (malgré l'emphase de l'annonce qui nous avait un peu indisposé), c'est le *Panorama de l'univers* de M. Prevost. Les tableaux en sont variés et bien choisis, la lumière distribuée avec beaucoup d'art, et en général ces effets d'optique et de perspective nous ont paru dignes d'attirer quelques momens l'attention des connaisseurs eux-mêmes. Nous avons sur-tout admiré un effet de neige sur une des places de Moscow, dont l'illusion ne

Digitized by Google

laisse rien à désirer. En moins d'une heure, au moyen d'une vingtaine de tableaux qui passent sous vos yeux, vous parcourez les quatre parties du monde d'une manière plus économique, moins fatigante, et presqu'aussi fructueuse que les trois quarts et demi des voyageurs qui se donnent la peine de se transporter sur les lieux.

Après avoir parcouru la terre chez Prevost, on peut voir chez Curtius les grands hommes qui l'ont illustrée, et qui se sont donné rendez-vous dans les salons de cet habile modeleur en cire. La plupart des bustes sont parfaits, les costumes sont riches et même assez exacts, mais tout est visiblement sacrifié à la tête. Le mannequin dénué de mouvement et de forme n'indique que la place du corps et des membres de la figure. Nous ferons un reproche plus grave encore à cet artiste, d'ailleurs très-estimable; c'est de prostituer son talent à modeler des sujets qui ne doivent point trouver place dans une exposition publique, et qui pourraient tout au plus figurer dans le boudoir d'une courtisane ou dans un cabinet d'anatomie.

Nous avons terminé nos courses au café de la *Victoire* où, pour une modique rétribution de huit sous, sur laquelle on vous fournit encore une bouteille de bière, on peut assister à la représentation d'une pièce en vaudevilles jouée par des acteurs dignes successeurs de Cadet-Roussel.

— L'auteur de la comédie des *Deux Vieillards*, attendue depuis si long-tems, a retiré son ouvrage. On soupçonne que les désagremens que les acteurs lui ont fait éprouver pourraient bien en être cause. La morgue des comédiens est aussi ancienne que leur profession, et l'on ferait un recueil très-piquant des anecdotes que l'on cite à ce sujet. Racine se plaint quelque part, dans une lettre à son fils, des caprices et de la vanité des comédiens. Voltaire en fait une peinture si vraie que l'observation et l'expérience ont pu seules la lui fournir.

Je cours en hâte au parlement comique.
Dieu paternel ! quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse
La Dumenil rabattit mon orgueil !
La Dangeville est plaisante et moqueuse,
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrasin dormait.

Ce même Sarrasin qui garda la Métromanie trois ans sur

Digitized by Google

le ciel de son lit. On pourrait faire mention dans ce recueil, du jeune auteur qui retrouva dans la cuisine de Préville le manuscrit qu'il avait confié à cet acteur. On y verrait figurer Lekain, écoutant la lecture d'une tragédie en faisant prendre une limonade à son chien, et plus occupé des grimaces de l'animal que de celles du poëte; Molé, tout en mangeant des huîtres, conseillant à l'auteur de l'*Inconstant* d'abandonner la carrière dramatique. On y placerait aussi la petite mystification dont ce comédien fut la dupe. Un auteur convaincu qu'il ne se donnait pas la peine de lire les ouvrages qu'on lui confiait, lui avait remis un cahier de papier blanc, avec le titre d'une comédie sur la première page, et trouva moyen, non-seulement de lui faire dire qu'il l'avait lue, mais de se faire indiquer des corrections. Nous ne parlerons pas de toutes les anecdotes récentes dont le volume pourrait être prodigieusement grossi, et parmi lesquelles on n'oublierait pas celle du pauvre compositeur obligé de refaire sept fois un air, pour un acteur qui finit par lui rendre son rôle.

— La *Partie de Campagne* est retardée par l'absence de Gavaudan, chargé maintenant du rôle qu'Elleviou devait jouer dans cet ouvrage.

Après le *Secret de Madame* au Vaudeville, on nous donnera *le Père d'Occasion*, jolie petite comédie exhumée de l'Odéon, et ravivée par quelques couplets.

Les Variétés répètent une petite comédie intitulée : *Courte et Bonne*. On assure que ce théâtre n'est pas éloigné d'une réforme qui, sans rien lui faire perdre de sa gaieté, pourrait lui faire gagner quelque chose sous le rapport du bon goût et des convenances de l'art. Y.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Les derniers papiers anglais donnent une nouvelle singulière. Le banc du roi, disent-ils, ayant admis la plainte de sir Francis Burdett, vient de recevoir à plaider les avocats chargés de défendre l'orateur de la chambre des communes, et le commandant de la Tour, accusés par Burdett d'abus de pouvoir, l'un en l'envoyant en prison, l'autre en l'y retenant. On ajoute qu'il est reconnu que dans le warant il y a un vice de forme qui pourrait le faire déclarer nul.

Les mêmes papiers prétendent qu'à Constantinople M. Adair a reçu de nouvelles assurances des dispositions amicales de la Porte, et de sa résolution de maintenir son traité d'alliance : ils ajoutent que la Mer-Noire est ouverte au commerce anglais, ce qui est possible; mais nous savons officiellement que le passage est fermé aux vaisseaux de guerre anglais, le *Moniteur* a publié une note qui garantit l'existence de cet ordre; les deux faits peuvent donc se concilier; ils peuvent être vrais à-la-fois, et attestent ensemble qu'à Constantinople on éprouve des besoins, et qu'on facilite le commerce anglais, mais aussi qu'on y éprouve de la défiance, puisqu'on interdit le passage aux bâtimens armés.

Autre assertion qui ne ressemble qu'à une conjecture : les Anglais paraissent douter que les Suédois repoussent leur commerce avec autant d'opiniâtreté et de fidélité que les Danois; ils annoncent que leur flotte est entrée dans la Baltique sous les ordres de l'amiral Saumarez; ils ajoutent même que cette escadre a été reçue dans le port de Gothenbourg, que l'amiral a écrit au commandant de la place pour l'assurer de ses sentimens pacifiques; qu'enfin le chargé d'affaires britannique n'a point quitté sa résidence : on ne peut encore avoir d'opinion sur ces faits qui n'ont point d'authenticité. Il en est de même du bruit qui a couru à Londres de l'existence d'un décret qui aurait réuni à la France des provinces espagnoles entre l'Ebre et les Pyrénées : ce décret est daté du 8 février 1810; mais on s'est convaincu à Londres qu'il avait pour unique objet

Digitized by Google

l'administration de ces provinces, et l'application de leurs revenus aux dépenses des troupes qui les occupent.

Les nouvelles du Nord et de l'Allemagne ne présentent aucun fait qui mérite d'être rapporté avec quelque détail, ou qui puisse donner lieu à la moindre observation. La cour d'Autriche continue son voyage en Bohême, celle de Saxe est à Cracovie : l'affaire des échanges occupe toujours les souverains de la Confédération. Ratisbonne a été remise le 22 aux commissaires bavarois. Les limites du Tyrol bavarois et du Tyrol italien vont être fixées : on ignore encore l'époque précise de la remise de Salzbourg à la Bavière. L'armée du duc de Raguse est tranquille sur les frontières de la Bosnie, et l'armée russe ne fait sur le Danube aucun mouvement décisif qui annonce l'ouverture des opérations.

Les affaires d'Espagne offrent au contraire les résultats les plus intéressans, et le lecteur nous saura gré de donner quelqu'étendue à l'exposé de notre situation sur ce dernier théâtre où l'Angleterre réussit encore à soutenir et à fomenter la guerre.

Nous commencerons par les extraits de la correspondance anglaise. Voici ce qu'on écrivait de Lisbonne en date des premiers jours de mai.

« D'après les lettres nouvellement reçues de Malaga, il paraît que la nouvelle de l'évacuation de cette ville par les Français est totalement dénuée de fondement. Ils se sont maintenus dans cette place, et ils cherchent même à y établir une milice nationale. C'est avec peine que nous avons appris que beaucoup de personnes de cette ville, distinguées par leur naissance et par leur fortune, ont pris parti dans cette milice et secondent les Français.

» Un bâtiment qui arrive à l'instant de Cadix et qui a eu beaucoup de peine à échapper aux Français, ayant passé très-près sous le feu de leurs batteries, a fait ici un rapport étrange. Le capitaine de ce navire dit qu'à son départ les Anglais faisaient des préparatifs pour s'embarquer. Ce départ, selon la version du capitaine, aurait pour cause, moins les progrès rapides de l'ennemi que le défaut d'énergie et de discipline qui se fait remarquer parmi les Espagnols. Leur conduite à Matagorda et dans plusieurs affaires récentes, a prouvé qu'il est peu sûr pour les Anglais de se trouver sur le champ de bataille avec de telles troupes; et de plus, que l'on doit désespérer d'une cause ainsi défendue. »

Digitized by Google

La même correspondance parlant des affaires du Portugal, ajoute :

« Nous nous attendions encore à recevoir la nouvelle de quelque grande bataille livrée à l'ennemi. Un officier chargé des dépêches de lord Wellington, qui arrive de l'armée, nous apprend que lord Wellington et le général Hill, qui s'étaient beaucoup avancés par-delà les frontières du Portugal, sont tous les deux revenus sur leurs pas. Ce mouvement rétrograde a été causé par la marche rapide d'un corps considérable de l'ennemi, qui a été renforcé par l'arrivée de plusieurs mille hommes, et qui n'est plus qu'à trois journées de nos frontières. Nous sommes cependant ici dans une apparente sécurité; nos forces sont au moins égales à celles que l'ennemi peut diriger contre nous; les troupes portugaises sont bien disciplinées et paraissent vivre dans la meilleure intelligence avec les Anglais, etc.

» Toutes les lettres du Portugal s'accordent à dire que si les Français sont réellement dans l'intention d'attaquer Ciudad-Rodrigo, une bataille est inévitable : cette place est d'une trop grande importance pour l'abandonner à ses propres forces. »

On nous pardonnera maintenant d'étayer ici les rapports et les relations anglaises par les détails officiels publiés parmi nous ; nous disons *étayer*, car il ne s'agit pas de contredire, les Anglais paraissant voir leur situation en Espagne du même œil dont nous la voyons nous-mêmes.

Le siége de Cadix, suivant nos détails officiels, continue avec cette activité qui caractérise le génie français ; les obstacles naturels, les pluies, les débordemens n'ont fait que donner une émulation nouvelle aux diverses armes qui sont occupées à ce siége important, et la prise hardie autant qu'utile de Matagorda a dignement couronné leurs premiers efforts. Chasser l'ennemi de son mouillage, ou du moins le resserrer de telle sorte qu'il ne puisse agir, bombarder Cadix, lui couper ses principaux moyens d'approvisionnemens, tels sont les résultats de la prise de ce fort, qui est un début glorieux pour le 1er corps dans les travaux d'un siége qui sera mémorable.

C'est ici le lieu de jeter un coup-d'œil sur les opérations combinées qui couvrent et assurent celles de l'armée de de siége.

M. le maréchal duc de Trévise, avec une division du 5e corps d'armée, s'est porté sur la division ennemie de Baleysteros, qui, forcée de s'éloigner des débouchés d'El-

Digitized by Google

Ronquillo, a suivi la chaîne de montagnes pour aller se mettre en communication avec les ports de Mogner, Huelba et Ayamonte; M. le duc de Trévise désespérait de joindre cette troupe, lorsque le 15, après une marche pénible par des chemins extrêmement difficiles, il la surprit au passage du Rio-Tinto, près de Zalamea-la-Real, et la fit aussitôt attaquer; l'ennemi occupait une position hérissée de rochers; mais, malgré cet avantage, il fut culbuté et mis dans une déroute complète; 6 à 700 hommes restèrent morts sur la place, et on fit 150 prisonniers; le reste jeta ses armes et se dispersa pour gagner plus vite les frontières du Portugal, et probablement ensuite Badajoz. Le duc d'Aremberg entrait en même tems à Huelba, d'où, à son approche, un parti que l'ennemi avait envoyé s'est embarqué précipitamment. M. le duc de Trévise continue son mouvement sur Ayamonte, et fait poursuivre les débris de la division de Baleysteros.

Une colonne envoyée sur les montagnes qui séparent la province de Cordoue de celle d'Estramadure, a joint un parti ennemi à Valsequillo; elle lui a tué 80 hommes et fait 50 prisonnisrs : le chef de bataillon Bony et le capitaine de voltigeurs Robin, du 51e régiment, qui commandaient cette colonne, se sont parfaitement conduits.

Sur un autre point, nous allons suivre les mouvemens rapides auxquels l'infatigable général Sébastiani imprime sa hardiesse et son activité. Ce général, commandant le 4e corps, ayant reçu l'ordre de pénétrer dans le royaume de Murcie, pour en chasser les troupes ennemies qui s'y trouvaient et qui ne cessaient d'inquiéter les frontières des provinces de Jaen, de Grenade et de la Manche, et d'entretenir des insurrections dans les Alpuxarres, réunit à Guadix les troupes destinées pour cette opération, et se mit en marche le 18 avril. Il porta son quatier-général le 22 à Lorca, et le 23 son avant-garde entra à Murcie. La force de l'ennemi était de 16 à 17 mille hommes; ce corps s'était avancé jusqu'à Cular avec des intentions hostiles, mais se trouvant prévenu, il se hâta d'évacuer le pays : son arrière-garde fut jointe à Velez, El-Rubio et à Totana; on lui tua quelques hommes et on lui fit des prisonniers. Il fut impossible d'obliger ce corps à en venir à un combat général; il abandonna seize redoutes armées de 60 pièces de canon, qu'il avait élevées autour de Murcie, et précipita sa retraite sur Alicante, après avoir détaché 4000 hommes sur Carthagène. Le général Sébastiani fit pour-

Digitized by Google

suivre jusque près de ce port et jusqu'au-delà de Orihuela vers Elché, les divers détachemens de cette troupe qui se sont en partie désorganisés; tous ceux des paysans des montagnes de Jaen et des frontières de la Manche qui s'étaient joints à eux, ont pris le parti de les abandonner et de rentrer dans leurs foyers. Le général Sébastiani, dans cette expédition, a détruit un armement de 120 pièces de canon, ainsi qu'un million de cartouches; il a placé un corps à Baza, pour empêcher qu'aucunes troupes ennemies puissent s'établir entre le cap de Gata et la Sagra Siera, ni à Huescar, ni à Vera; ainsi toute la partie de la côte de la Méditerranée, depuis le cap de Gata jusqu'au détroit de Gibraltar, se trouve gardée, et les frontières des provinces de Jaen et de la Manche couvertes.

C'est ainsi que les corps que l'on pourrait nommer auxiliaires du siége de Cadix, hâtent le moment de la chute de la place, en éloignant d'elle tout espoir de secours, tout moyen de diversion.

Elle n'en a aucun à espérer de l'armée anglaise tenue en échec sur les confins du Portugal, et dont voici les positions exactes.

Le 8 mai, le quartier-général de lord Wellington était à Alméida; la brigade du général Hil était à Castel-Bom, et celle du général Peyne à San-Pedro. Le général Craufurd était à Gillegos, entre Alméida et Ciudad-Rodrigo. Les avant-postes du général Hill ne se trouvaient qu'à dix milles du quartier-général des Français à Ciudad-Rodrigo. — Les forces de l'armée anglaise se montaient à 23,000 hommes qui devaient recevoir un renfort d'à-peu-près 3000 hommes partis de Lisbonne. L'armée portugaise est de 25,000 hommes; ainsi les deux armées combinées se montent à environ 50,000 hommes.

La force de l'armée française est à-peu-près égale. Le maréchal duc d'Elchingen a été joint par les divisions Regnier et Loison. Le duc d'Abrantès amène avec lui les troupes victorieuses à Astorga; on les évalue à 10 mille hommes d'infanterie et 2000 chevaux: 10,000 hommes tirés de Valladolid, sont aussi destinés à grossir ce corps; mais il est bien moins utile de redire le nombre d'hommes qui la composent, que le nom du chef illustre qui la commande; ce sont de pareils noms qu'il faut compter, lorsque, fidèles à l'épithète glorieuse qu'ils ont reçue de la victoire, ils viennent conduire des Français à des victoires nouvelles: ils valent des armées; ils retem-

Digitized by Google

tissent dans les deux camps, ici pour égaler les espérances à la gloire des souvenirs, là pour répandre une terreur égale à l'idée des revers éprouvés. Nous apprendrons bientôt, sans doute, quel a été l'heureux effet que nous essayons de décrire, et par quels efforts lord Wellington aura essayé de résister à 50 mille Français commandés par le maréchal Masséna.

Les Anglais ne paraissent, à cet égard, se livrer à aucune illusion ; on serait tenté de croire qu'ils ne tiennent la campagne que pour éviter ce qu'une retraite trop précipitée aurait de déshonorant pour leurs armes : il n'est pas sûr qu'ils combattent, mais, s'ils combattent, il est évident que ce sera malgré eux et à leur corps défendant. En effet, ont-ils marché au secours d'Astorga ? ont-ils inquiété le centre de l'Espagne ? ont-ils tenté de faire une diversion sur Cadix ? Le seul soin qu'ils aient pris a été de donner les ordres les plus précis pour que vers le Tage tous leurs bâtimens fussent prêts à mettre à la voile ; on peut dire que c'est-là, pour leurs expéditions continentales, l'*ordre du jour général* des armées britanniques.

L'attention du lecteur est ici appelée sur un autre point du théâtre de cette guerre. La Catalogne vient d'être le témoin d'un succès d'une haute importance pour l'ensemble des opérations. On se rappelle les efforts obstinés du général O Donnel pour secourir Lérida assiégée par le 3e corps, commandé en chef par le général comte Suchet. O Donnel fut repoussé constamment, la dernière attaque lui coûta 6000 hommes ; dès-lors le général Suchet poussa les travaux du siége avec vigueur. Lérida est tombé le 13 mai. Nous suivrons, dans ses détails les plus essentiels, la relation intéressante du siége et de la prise, envoyée par le général Suchet au prince de Wagram et de Neufchâtel, major-géneral de l'armée de S. M. en Espagne.

« La tranchée ouverte la nuit du 29 au 30, à 140 toises de la place, fut une opération hardie et heureuse, qui fait honneur au colonel du génie Haxo. Le 7 mai, le feu commença avec cinq batteries, dont deux de brèche contre la ville et les autres contre le château. Des pluies effroyables remplirent les tranchées, renversèrent les épaulemens, et forcèrent de recommencer une partie du travail fait. En peu de jours le général Valée sut tout réparer.

» La supériorité de notre feu fut maintenue le 12 jusqu'au soir ; un magasin d'obus du château sauta ; la brèche fut ouverte en deux endroits,

Digitized by Google

et assez praticable le jour même pour permettre à quelques déserteurs d'y descendre. Content de cet avantage, qui assurait mon opération pour le lendemain, je me portai dans la nuit à mon extrême droite, où je réunissais l'élite des brigades Vergés et Bujet. De là je dirigeai une attaque combinée sur les deux redoutes de l'extrémité du plateau de Garden, et sur l'ouvrage à corne qui couvre le milieu de ce plateau, en lie toute la défense, et force l'armée assiégeante à un immense développement.

» Ces ouvrages imposans sont construits en maçonnerie, sur un escarpement difficile, défendus par un fossé, une palissade, du canon, et protégés par tous les feux de Garden. Celui du milieu sur-tout présentait un fossé de douze toises de largeur sur quinze pieds de profondeur, coupé à pic dans un tuf extrêmement dur, couronné d'un mur de douze pieds de hauteur; et ses branches étaient encore appuyées à deux retranchemens. Le général Vergès avec le 2e bataillon du 114e, quatre compagnies d'élite du 121e et 100 travailleurs, fut chargé d'enlever les deux premières redoutes, tandis que le général Bujet, avec quatre compagnies d'élite du 114e, deux du 121e, deux du 3e de la Vistule, et 400 travailleurs armés de pelles et de pioches, devait se diriger en deux colonnes sur le grand ouvrage, à la faveur de la nuit et de quelques plis du terrain. A 10 heures je mis les colonnes en marche, malgré la lune qui me contrariait un peu, et bientôt elles arrivèrent aux points assignés à chacune. Le 2e bataillon du 114e s'élance sur la redoute de droite, plante les échelles, enfonce la porte; la troupe espagnole, après une fusillade des plus vives et plusieurs décharges de mitraille, est attaquée dans l'enceinte même; quelques-uns sautent le fossé et se précipitent, tout le reste est tué à coup de baïonettes. Le 121e de son côté emporte avec la même vivacité et le même succès la redoute de gauche : le capitaine du génie Montauban est blessé sur l'échelle; mais notre impétuosité ne laisse pas à l'ennemi le tems de nous faire éprouver beaucoup de pertes, il est enveloppé, poussé dans l'angle intérieur et massacré sans quartier. Ces deux assauts nous coûtent 80 blessés et 25 morts; l'ennemi perd plus de 300 hommes. Dans le même tems le général Bujet avec ses compagnies d'élite, et le chef de bataillon du génie Plagniol avec les travailleurs, montaient en deux colonnes à la grande redoute, et pénétraient dans l'enceinte; les travailleurs eux-mêmes quittent leurs outils et poursuivent l'ennemi jusqu'aux palissades de Garden, sous un feu des plus vifs. Ainsi dans une demi-heure les trois ouvrages sont abordés et enlevés par nos soldats, aux cris de *vive l'Empereur*, qui dans le silence de la nuit se font entendre jusque dans les camps et sur les

Digitized by Google

tours de Lerida. On profite aussitôt de l'obscurité pour se couvrir, et avant le jour l'établissement était fait.

» Dans la matinée du 13, je parcourus ces positions; je plaçai les troupes pour repousser toute tentative pendant que l'artillerie recommençait son feu contre le front de la ville avec plus de succès encore que la veille. Je me faisais rendre compte d'heure en heure des progrès de la brèche. J'avais réussi à donner des inquiétudes sérieuses à la garnison sur un point important de la défense, et je lui ôtais une vaste retraite où la population nombreuse de la ville aurait pu se réfugier à la dernière extrémité.

» A 4 heures après-midi, je rentre à la tranchée : la brèche principale, au bastion aigu du front de la Magdeleine, était large et accessible; celle de la contre-garde et du revers du bastion était moins bonne, mais praticable avec le secours des échelles. Aussitôt j'ordonne la réunion des 4 compagnies d'élite du 6e d'infanterie légère, de celles du 116e, et de 3 du 117e, le reste du 5e et du 116e en réserve à gauche, et 450 travailleurs du 115e et du 1er de la Vistule en réserve à la droite, tous pourvus de gabions et d'échelles, sous les ordres du général Habert, commandant de tranchée, du colonel Rouelle et du major Barbarou.

» Tout étant disposé, à sept heures toutes nos batteries se taisent et je donne le signal par quatre bombes lancées à-la-fois. Aussitôt les carabiniers et voltigeurs du 5e franchissent le parapet de la tranchée, sautent le ruisseau et s'élancent à la double brèche, pendant que l'ennemi étonné voit du haut du fort ce mouvement subit, et semble n'oser l'arrêter. Bientôt il commence un feu terrible de toutes ses batteries sur la brèche, et une fusillade des plus vives s'engage des maisons, dans les rues, sur le quai; le général Habert, à l'avant-garde, dirige les compagnies, et arrête un premier mouvement d'hésitation en faisant battre la charge; celles de droite forcent la porte de la Magdeleine, avec peine, et sous un feu meurtrier; les coupures et les batteries de la grande rue sont enlevées vivement; les compagnies de gauche, avec les sapeurs et le capitaine du génie Valentin, trouvent un passage sur le quai fermé d'un retranchement; le sergent de sapeurs Batiste monte sur la barrière et l'ouvre; le passage forcé, on se précipite, l'ennemi est culbuté, et mené la baïonette dans les reins jusque près du pont, où six pièces de campagne faisaient un feu très-vif. Dans le même tems, le général Harispe, avec le 117e à la rive gauche, pressait avec vigueur la tête de pont. Je faisais avancer les réserves à mesure que nous gagnions du terrain; et bientôt, par l'impétuosité du 116e, le quai entier est occupé, le pont est en notre pouvoir, tout ce

Digitized by Google

qui s'y trouve est tué, les canons pris, et l'ennemi rejeté vers la partie inférieure de la ville. J'avais passé la brèche avec mon état-major, voulant suivre ce premier succès avec vigueur, mais avec moins d'impétuosité que je n'en avais mis dans l'attaque. Je fis aussitôt venir de l'autre rive le colonel Robert avec deux bataillons du 117e, et les dirigeai à la porte Saint-Antoine et à la tour Saint-Martin, appelée la batterie noire. Pendant que le château écrasait la ville de ses feux, ce qui était utile à mes vues, je voulais ne pas donner de relâche aux habitans, les pousser pied à pied, les contraindre à me céder le terrain, et éviter la guerre des maisons dans une ville qui renfermait plus de 40,000 ames, soit habitans, soit réfugiés des campagnes; je les rejetai par-là dans le château, dont les fossés, les cours, les bâtimens se remplissaient de femmes, d'enfans, et de tout ce qui peut embarrasser la défense d'une place; j'ordonnai toute la nuit un feu lent, mais non interrompu, de bombes et d'obus, pour achever l'effet de ces dispositions, dont je n'osais espérer encore un si prompt résultat.

» C'est sous ces auspices que commença la journée du 14; des maisons d'où l'on avait tiré sur nous étaient en proie aux flammes, et quelques-unes de ces scènes de désordre inévitables dans une ville prise d'assaut, annonçaient hautement aux habitans le sort qui les attendait, et à quel prix ils pouvaient s'y soustraire. Quelques indices faisaient pressentir le parti qu'ils allaient prendre; un parlementaire insignifiant fut renvoyé par le général Habert; le feu du château cessait déjà; enfin, à dix heures, le drapeau blanc fut arboré sur un des bastions du grand fort.

» Telle est, Monseigneur, le récit de l'événement qui met au pouvoir de S. M. la place de Lerida, qu'elle m'a ordonné de prendre. Nous sommes maîtres de 105 bouches à feu, 1,500,000 cartouches, 150 milliers de poudre, 40000 fusils, 8000 prisonniers, 10 drapeaux, etc., etc., une salpêtrière, un moulin à poudre, etc. Nous avons trouvé en outre 33 officiers de l'armée française de Catalogne prisonniers de guerre, qui ont été délivrés avec la joie qu'on peut imaginer.

» La perte de l'ennemi, dans l'attaque de la ville, peut s'évaluer à 1200 hommes; de notre côté, nous comptons près de 200 morts et 500 blessés, la moitié légèrement. En général, dans ce siége dont les travaux ont commencé si près de la place, où l'ennemi a tenté plusieurs sorties, où nous avons tiré 6000 coups de canon et 3000 bombes ou obus, et l'ennemi le quadruple, notre perte a été extrêmement au-dessous de ce qu'on pouvait attendre. Le 3e corps a montré autant de constance au travail que de bravoure; en quinze jours, il a creusé 3200 toises de tranchées malgré des tems épouvantables.

Digitized by Google

C'est au moment où cet événement, qui ajoute à l'illustration des armes françaises en Espagne, est officiellement publié que LL. MM., après avoir reçu dans la continuation de leur voyage les hommages des villes de Dieppe, le Hâvre et Rouen, se rendent au vœu de leur capitale, et se rapprochent d'elle. L'histoire observera que pendant ce voyage où chaque pas de S. M. a été marqué par un acte utile ou une institution bienfaisante, l'Empereur n'était pas tout entier aux localités sur lesquelles son œil s'arrêtait avec un intérêt paternel et une prévoyance aussi active qu'éclairée. Ses soins embrassaient cette partie de l'humanité souffrante, si digne de notre attention et de nos secours, les mères indigentes; et il organisait par un décret qui sera célébré d'âge en âge, par la reconnaissance des mères et des enfans, ces secours qu'une société respectable de dames, animées par la plus touchante piété, distribuait avec un zèle au-dessus de tout éloge.

L'Empereur a placé la société maternelle sous la protection de son auguste épouse. Il a fait plus, il a voulu qu'exerçant le plus touchant ministère, l'Impératrice présidât le conseil-général de cette société réuni deux fois par an, pour régler la distribution des secours, et en surveiller l'emploi. La bienfaisance revêt ici son plus noble caractère, elle paraît sous les traits les plus beaux qu'elle puisse emprunter; mille dames françaises sont admises à l'honneur de faire partie de la société. Elles recevront des brevets de la main de l'Impératrice. L'établissement est formé à Paris : mais la société aura une organisation et des conseils d'administration dans chacune des quarante-quatre villes principales de l'Empire.

S. M. a donné sur son trésor 500 mille francs de rentes à la société : c'est la doter en souverain : mais il l'a dotée plus richement encore en permettant que l'éclat du diadème ne restât pas étranger aux actes d'une bienfaisance active : il a fait asseoir la charité sur le trône, pour qu'on y vît désormais le plus haut degré de puissance embelli par la première des vertus.

PARIS.

LL. MM. sont attendues à Saint-Cloud aujourd'hui 1er juin. L'Empereur, par divers décrets rendus dans le cours du voyage, a fait des concessions intéressantes aux villes de Lille, de Dieppe, du Havre, etc., etc., et or-

Digitized by Google

donné des constructions et des réparations considérables. D'autres décrets contiennent de nombreuses promotions et nominations dans la Légion-d'honneur, en faveur des militaires qui servent en ce moment en Espagne dans les lanciers de la Vistule, sous les ordres du duc d'Abrantès et du comte Suchet.

— On croit que le 4 juin, S. A. I. la princesse Borghèse aura l'honneur de recevoir LL. MM. à la fête qui leur est préparée à Villiers, près de Neuilli.

— Une déclaration très-importante de l'ambassadeur français à Amsterdam, garantit, au nom de l'Empereur Napoléon, l'emprunt négocié dans cette ville pour le compte de la Prusse.

— Sur les divers points de l'Empire, où les gardes nationales avaient été requises de marcher, on voit rentrer leurs bataillons dont l'ordre de licenciement est donné. La plupart des soldats de ces bataillons prennent volontairement parti dans la ligne.

— On frappe à Cassel des Jérômes d'or, monnaie désormais nationale en Westphalie.

— Les arsenaux de construction de Venise et d'Anvers sont en grande activité.

— Les restes du duc de Montebello et du général Saint-Hilaire sont partis de Strasbourg le 22 mai, avec l'escorte réglée par le décret sur les funérailles du duc.

— M. de Cabarrus, ministre du roi Joseph, honoré des regrets de son souverain qui avait apprécié ses qualités et ses services, a été enterré à Séville suivant l'usage ancien. Le comte de Cabarrus son fils est dépositaire de la clef de son tombeau.

— Un arrêté de S. Ex. le grand-maître de l'Université, règle le mode suivant lequel seront obtenues les pensions d'émérites et de retraite.

— On annonce le départ de M. Coffinhal pour l'Illyrie : il est chargé d'y aller organiser l'administration judiciaire.

— Une feuille allemande, imprimée à Munich, était particuliérement dirigée contre les protestans qu'elle accusait de principes favorables à la démocratie et à l'athéisme. Par ordre de l'empereur d'Autriche cette feuille a été sévérement interdite à Vienne et dans les Etats autrichiens.

— La statue pédestre du général Desaix sera bientôt élevée au milieu de la place des Victoires : les travaux de la colonne de la Grande-Armée avancent rapidement : on commence les fondations de l'obélisque du Pont-Neuf. La

Digitized by Google

saison favorise tous les autres travaux ordonnés de toutes parts pour l'embellissement et la salubrité de la capitale.

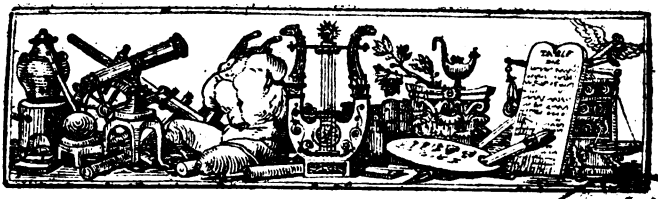
— M. Urbain Domergue, membre de l'Institut, vient de mourir. M. Daru a prononcé sur sa tombe un discours où il a rappelé les nombreux travaux de ce grammairien. On désigne comme candidats à la place qu'il laisse à l'Académie française, MM. Noël, dernièrement en partage des suffrages avec M. Lemercier, Saint-Ange, Parceval, Grandmaison, Luce de Lancival, Duval, qui ont déjà été sur les rangs. De nouveaux candidats paraissent aussi dans l'intention de prendre date.

ANNONCES.

Ier, IIe et IIIe cahiers de la huitième année de la souscription à la *Bibliothèque physico-économique, instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes et des campagnes;* publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du 1er brumaire an XI; par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la Société d'agriculture du département de la Seine, etc. Ces trois nouveaux cahiers, de 216 pages, avec des planches, qui commencent la huitième année 1810, contiennent, entre autres articles intéressans et utiles : Conversation entre Cadet Grapho et le père Crédens, par Innocent Prestet. — Observations sur l'Erable à Sucre. — Remède et Traitement de l'Epilepsie. — Usage du Souffre pour détruire les Vers et Insectes qui rongent les Végétaux. — Rapport sur l'Education des Abeilles. — Sur le Sirop et le Sucre de Raisin. — Remarques sur les Maladies des Enfans, par M. Nauche. — Sur le Pommier, par M. Chevalier. — Sur la Pimprenelle, par le même. — Moyen de Guérir les Maladies des Arbres fruitiers — Recette éprouvée pour Empoisonner les Loups. — Moyen de favoriser l'Engraissement des Porcs. — Sur le Croup et sur la Coqueluche. — Remède contre la Colique des Peintres. — Avis concernant les Chiens enragés; etc., etc. Le prix de cette huitième année est, comme pour chacune des sept premières (excepté celui de la cinquième qui est de 13 francs), de 10 francs, pour les 12 cahiers, que l'on reçoit francs de port. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Mme Desaint.

On souscrit au même bureau pour les *Annales forestières*. Le prix de la première année est de 7 fr.; celui des 2e et 3e années est de 10 fr. francs de port, chaque année.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXIV. — *Samedi* 9 *Juin* 1810.

DÉPÔT DE LA SEINE. 5. cent.

POÉSIE.

UN SONGE D'ALEXANDRE.

FRAGMENT D'UN POEME D'ARRIEN (1).

..... Il brillait le jour de l'hyménée, ce jour si longtems attendu. Suze, la superbe Suze retentissait de chants d'allégresse et d'amour. De toutes parts on répétait ces acclamations : *Réjouis-toi, ombre magnanime de Darius! la plus aimée de tes filles épouse le plus grand des rois.*

Le temple était décoré de guirlandes. Les prêtres vêtus de longues robes blanches couvraient les degrés du sanctuaire.

Alexandre était assis sur un trône orné de rubis et de saphirs. Ses généraux l'entouraient. Plus bas on voyait les princes indiens dont le héros avait naguères conquis les États.

(1) Le poëte Arrien florissait sous Auguste et sous Tibère. Il composa une *Alexandriade* en 22 chants.

On ne doit pas le confondre avec l'historien du même nom, qui vivait sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, et dont il nous reste, entr'autres ouvrages, une *Histoire d'Alexandre* en huit livres.

X

Digitized by Google

Autour du temple, deux cents éléphans portaient des tours couvertes de soldats. Des lions, des tigres, des panthères que l'art de l'homme avait rendus obéissans, défendaient la vaste enceinte destinée aux cérémonies.

Une musique mélodieuse se fait entendre, et bientôt l'on voit paraître à la tête d'un groupe de princesses parées des plus riches étoffes de l'Inde, la jeune Statira, la plus belle des filles de Darius.

Elle passe comme un brillant météore, au milieu de la foule éblouie, et vient s'asseoir auprès d'Alexandre, qui lui tend les bras, et, suivant l'usage des Perses, lui donne, aux yeux de tout le peuple, le premier baiser.

Les cérémonies commencent. Déjà le sang des victimes coule sous le fer des sacrificateurs; et l'encens s'élève en nuage blanchâtre jusqu'au séjour des immortels. On chante des hymnes en l'honneur des divinités de la Grèce et de l'Inde.

Mais Timothée a pris sa lyre, cette lyre à laquelle son père avait ajouté deux cordes; et, dès les premiers accens du poëte, un silence profond règne dans toute l'enceinte.

Il dit les combats d'Alexandre, sa bravoure, sa générosité. Lorsqu'il rappela les premières victoires du héros dans l'Asie, la fille de Darius parut sérieuse, inquiète; ses longues paupières recouvrirent ses yeux attristés: mais Timothée ne prononça pas même les noms d'*Issus* et d'*Arbelles*. Le héros approuva d'un sourire la délicate attention du poëte.

Bientôt il peint, dans ses chants héroïques, Alexandre subjuguant les Scythes belliqueux, et ensuite traversant, en triomphateur, les odorantes contrées de l'Inde, obtenant partout le respect et l'admiration des vaincus. Mais quand il dit la bataille mémorable où le héros macédonien passa l'Hydaspe aux flots écumans, malgré Porus et ses chars armés de faulx, et ses éléphans chargés de guerriers, on crut entendre les dards et les lances retentir sur les boucliers sonores, et les hennissemens des chevaux, et les épouvantables cris des éléphans blessés, et les gémissemens des mourans, et les chants de joie des vainqueurs.... A cette trop fidèle image, Alexandre éprouve une vive émotion; son ardeur accoutumée se réveille; des éclairs jaillissent de ses yeux; plus prompt que la foudre, il se lève, saisit la lance de l'un de ses gardes.... Mais déjà Timothée a modulé de plus doux sons. Sa lyre ne soupire plus que des accens voluptueux; les sens du

Digitized by Google

héros se calment, une humide vapeur remplit son œil adouci : lui-même est surpris du transport qu'il vient d'éprouver; il sourit de l'erreur que des sons ont fait naître dans son ame.

C'est alors que Timothée commence le CHANT D'HYMEN.

« Un Dieu pouvait seul triompher du vainqueur des rois, » du fils de Jupiter, du maître du monde. Ce Dieu, c'est » l'Amour.

» Ah ! tressez des roses purpurines; enlacez de guir- » landes le couple heureux. Des fleurs, des fleurs pour » Alexandre époux ! de l'encens pour le fils de Jupiter !

» Elle apparaît comme l'aube du matin, la jeune épouse » destinée au plus grand des héros; elle a son éclat, sa » fraîcheur. Des fleurs, des fleurs ! Couvrez de fleurs et » l'amant et l'épouse !

» Heureux époux, que vos baisers égalent en nombre les » roses que le printems voit naître. Jeune épouse, livre à » l'Amour ta ceinture de rubis; il veut emporter dans les » cieux ce trophée de sa puissance.

» Quel est ce lit d'ivoire aux pieds d'or, qui s'élève sous » une tente brillante d'émeraudes et de saphirs ? L'Hymen » chaussé de son brodequin éclatant, agite, autour de la » couche nuptiale, son flambeau à la chevelure d'or.

» Mais l'épouse s'avance. Sa démarche est timide; elle » craint, soupire... Oh ! que peut-elle regretter, cette vierge » pure ? Fille d'un grand roi, elle est l'épouse d'un demi- » dieu.

» Que les vierges se retirent ! Retirez-vous aussi, graves » matrones. L'Amour a donné le signal; il aime les asyles » secrets; ses doux mystères ne veulent pas même l'œil » des initiés.

» Vénus, immortelle Vénus, toi qui protèges les plaisirs » des dieux, verse tes faveurs sur ce couple adoré. Tous » deux sont dignes d'entrer dans l'Olympe : l'un est le » fils de Jupiter; le puissant roi des Perses a donné le jour » à l'autre.... »

Timothée a fini son chant d'amour. Ivre de bonheur, Alexandre pressait dans ses bras son épouse bien-aimée;

Digitized by Google

il sentait sur son cœur les doux palpitemens du sein agité de Statira.

Alors de jeunes Grecques exécutèrent des danses amoureuses. Leurs têtes étaient couronnées de myrtes; leurs robes, semblables à des nuages tissus, voilaient leurs attraits sans les cacher. Des danseuses indiennes leur succédèrent, et peignirent avec plus de vérité, mais avec moins de décence et de grâces, les plaisirs des amans, leurs transports, leurs piquantes brouilleries, leurs doux raccommodemens....

Dans tout le temple, un homme seul ne prenait aucune part à ces jeux, ne mêlait point sa voix aux chants d'amour et de joie. — Il s'était assis sur les marches du trône, enveloppé d'un manteau brun; rien ne paraissait le distraire de sa continuelle rêverie.

C'était Calanus, brachmane célèbre, qu'Alexandre avait rencontré dans les Indes, et qu'il avait engagé à le suivre. Ce Calanus avait reçu du ciel le don souvent funeste de voir dans l'avenir. Alexandre l'avait consulté plus d'une fois sur le succès de ses expéditions, et toujours il lui avait prédit la vérité; mais, à la manière des prophètes, il enveloppait ses prédictions du voile des allégories, ce qui les rendait presque inintelligibles jusques après l'événement.

Alexandre l'aperçut aux pieds de son trône. « Sectateur de Brama, lui dit-il, resteras-tu muet dans ce jour solennel, au milieu de ce concert de louanges? Qu'as-tu fait de ta science prophétique? Ah! dis-nous les peuples que je réunirai encore à mon empire immense; dis sur quelles contrées doivent régner les fils qui naîtront de mon hymen... — Que demandes-tu, répondit le philosophe? laisse l'esprit des siècles futurs sommeiller dans mon sein. Sache ignorer ce que peut-être tu n'apprendrais pas sans regret, sans douleur... »

Alexandre surpris, répliqua : « Vil Brachmane! insensé gymnosophiste! prétendrais-tu effrayer Alexandre? va, je me sens le courage de t'écouter : prophétise, je te l'ordonne. » Calanus regarda le conquérant avec orgueil et refusa de parler. Alexandre indigné se lève : obéis, cria-t-il, ou ton sang.... Calanus sourit. « La mort m'intimide peu. Tu verras bientôt que je me couche sur un bûcher enflammé comme sur un lit de roses (2) : mais puisque

(2) Calanus se brûla en effet lui-même, en présence de toute l'ar-

Digitized by Google

tu veux de moi des prophéties, écoute. » — Et, en même tems, il s'élance vers l'autel du sacrifice, et jette au loin son manteau. On vit alors son corps desséché, jauni par le soleil : une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine que sillonnaient des rides profondes.

« Macédoniens, Perses, peuples de l'Inde, cria-t-il d'une voix forte et inspirée ; vous tous que le triomphateur a subjugués !... écoutez. Le souffle de Brama me remplit, me consume. Je crois voir errer dans ce temple une foule d'ombres, de chimères. Elles s'approchent, me pressent, m'excitent.... Oh ! laissez moi respirer.....» Ses cheveux étaient hérissés, ses yeux étincelaient, une écume épaisse blanchissait ses lèvres, et de sa poitrine s'échappaient des sons qui ressemblaient au bruit d'une tempête lointaine.

Après un moment de silence, on l'entendit s'écrier : « Quelles bizarres figures m'environnent ? je vois passer, tour-à-tour, devant moi, de vastes cercles composés chacun de cent anneaux ; ils se succèdent, sont enchaînés les uns aux autres. Presque tous me semblent être de fer ou d'airain. J'en vois un d'or, plus loin un d'argent, plus loin encore un second d'or ; plusieurs cercles sont parsemés d'horribles taches de sang..... Mais le dernier qui se présente paraît à peine commencé ; et cependant aucun autre cercle n'offre les mêmes couleurs. Je n'en aperçois que dix anneaux, mais comme ils resplendissent de lumière ! Ah ! je vois d'où ils tirent leur éclat : un homme, ou plutôt un génie paraît ; il s'approche ; sur son noble front brille un diadème. Il a pris dans ses mains les anneaux lumineux ; il veut en ajouter de plus éclatans encore ; mais d'abord il sépare le nouveau cercle des cercles passés, il a dit : *Recommençons.*

» Mais j'entends une voix qui retentit du haut de l'Olympe. Elle crie :

» Le voilà le héros à qui le Dieu des dieux livrera les » nations et soumettra les rois ; qui les dispersera devant » son épée comme la poussière, et devant son arc comme » la paille emportée par le vent ;

---

mée d'Alexandre : mais, suivant les historiens de ce prince, cet événement est antérieur au mariage d'Alexandre dans la ville de Suze. — Arrien aura feint de croire que Calanus vivait encore à l'époque de ce mariage. Les poëtes anciens ne se font aucun scrupule de ces anachronismes.

Digitized by Google

» Qui aura des desseins dignes d'un prince et se lèvera » pour les exécuter ;

» Qui paraîtra comme un refuge contre le vent et la tem- » pête, comme les ruisseaux dans une terre altérée, comme » une roche avancée dans une terre brûlée du soleil.

» Il viendra avec sa puissance ; son bras suffira pour » établir dix empires ; il portera avec lui les récompenses » et tiendra dans ses mains le prix des travaux.

» Son peuple, après de glorieuses fatigues, se reposera » sous les tentes de la prospérité, dans un sol plein d'abon- » dance.

» Toujours infatigable, le monarque, au milieu de sa » gloire, agrandira la ville immense, relèvera les tem- » ples, fera couler les eaux dans les fontaines, dans les » canaux qui se rempliront comme une mer.

» Les étrangers accourront de tous les coins de l'Univers » pour visiter la terre sur laquelle il régnera et qu'il rendra » heureuse.

» Il n'aura rien de sombre dans ses regards et ne brisera » les puissances ennemies que pour fonder la justice sur la » terre.

» Il fera alliance avec les nations vaincues ; et la fille » d'un roi viendra l'épouser pour rétablir la bonne intel- » ligence.

» Sa postérité sera connue des nations les plus reculées. » Ses rejetons s'étendront parmi les peuples, et tous ceux » qui les verront les reconnaîtront pour la race de l'élu du » Dieu des dieux.....» (3)

» Je n'entends plus la voix.... Mais quel magnifique spectacle se déroule sous mes yeux ! La famille du Protégé des Dieux s'avance. Il est au milieu, comme un cèdre planté sur un mont élevé. Ses frères, ses sœurs se tiennent autour de lui comme des branches de palmier.... Voyez des sceptres éclatans rayonner dans les mains de ses frères.... »

A ces mots un murmure confus se fit entendre dans l'enceinte. Jusqu'alors on avait cru que le prophète désignait Alexandre ; et le héros macédonien avait partagé lui-même cette erreur. Il pâlit, il s'écrie : Des frères ! eh !

(3) Il est bon d'observer que l'on trouve toutes ces prophéties dans Isaïe, Daniel, et autres prophètes hébreux. Les poëtes anciens puisaient à cette source que l'on croyait inconnue d'eux.

Digitized by Google

quel est donc le héros qui t'apparaît dans tes visions? quels sont ses exploits? quel est son nom?

Ou mon art est trompeur, répond Calanus, ou tu le verras cette nuit. —Et il reprend son manteau, s'assied au pied de l'autel. Ni les prières, ni les menaces ne purent lui arracher un mot de plus. Le démon qui l'agitait, s'était retiré; son délire était fini.

Les cérémonies s'achevèrent. Les époux furent reconduits, avec toute la pompe asiatique, sous la vaste tente couverte d'or et de pourpre, destinée pour la fête, et où dix mille Grecs et autant d'Indiens étaient réunis, couchés près de cent tables splendidement servies.

Alexandre oublia, au milieu des festins, et Calanus et ses prophéties.

Fatigué de plaisirs, Alexandre dormait: — A l'heure qui précède l'aurore, un songe envoyé par Hécate, et sorti des enfers par la porte de corne, vint voltiger sur la tête du héros.

Alexandre se crut transporté dans un pays très-éloigné de l'Inde, mais dont le climat différait peu de celui de la Macédoine. Une vaste cité se développait sous ses regards. Des tours, des dômes majestueux, surmontés d'un signe qui lui était inconnu, s'élevaient dans les airs. Un grand fleuve traversait la ville de l'est au couchant; mais les deux rives étaient réunies par des ponts nombreux.

Il lui sembla que tout était préparé pour une fête. Les maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs, et des banderoles de diverses couleurs flottaient au-dessus des palais et des monumens publics.

Un bruit qui ressemblait à celui de la foudre vint frapper son oreille: à ce signal, il voit une multitude innombrable d'hommes et de femmes inonder les rues, les chemins, se diriger vers une longue avenue d'arbres, tracée au milieu d'un bois voisin des portes de la ville. Il crut d'abord que c'était-là le bois sacré de Corinthe.

Mais l'avenue était terminée par une superbe porte triomphale qui dominait toute une plaine parsemée de hameaux, de bois, de champs fertiles.

Il observait le costume de ces milliers d'hommes qui se pressaient autour du monument, et qui n'avaient ni la tunique ni le manteau macédoniens, ni la haute coiffure ni les longues robes des Perses, lorsqu'une musique dont les sons étaient tout nouveaux pour son oreille, attira son

BIBL. UNIV. GENÈVE

Digitized by Google

attention. Au bruit de cette musique, défilaient des compagnies nombreuses d'hommes uniformément vêtus, marchant avec ordre, plusieurs montés sur de superbes coursiers. Il les reconnut pour des guerriers, quoiqu'ils ne portassent ni lances, ni arcs, ni boucliers.

Aux troupes succédaient des chars resplendissans d'or que remplissaient des groupes de femmes vêtues d'étoffes brillantes, couvertes de pierreries. C'est sans doute un triomphe, disait Alexandre. Mais où sont les prisonniers, les dépouilles? Je ne vois point là d'esclaves enchaînés.... Bientôt parut, en effet, le char du triomphateur. Près de lui une jeune femme, modeste, les yeux baissés, partageait les regards et les respects de la multitude. Quand le char passa sous la porte triomphale, de vénérables magistrats offrirent les hommages du peuple attendri qui élevait vers le ciel mille cris de joie.

Le cortége s'avança, au milieu des mêmes acclamations, jusqu'à un palais richement décoré, qui s'ouvrit pour recevoir le triomphateur et sa noble compagne.

Quelques instans après, Alexandre les voit paraître l'un et l'autre sur une magnifique estrade élevée à l'extérieur du palais. C'est là que le héros, montrant d'une main l'épouse qu'il avait choisie, lui posait de l'autre une couronne sur la tête. Il semblait dire au peuple : aimez-la comme vous m'aimez; et le peuple, par ses acclamations, semblait répondre : Nous l'aimerons parce qu'elle est ton épouse, parce qu'elle a ton amour.

La scène change. Ce n'est plus une cité qui s'offre aux regards d'Alexandre, c'est tout un Empire. Il se croit transporté par un pouvoir inconnu, et avec la rapidité des dieux d'Homère, au-dessus des campagnes, des villes, des fleuves, des hameaux. Il voit des milliers de bras occupés les uns à creuser des canaux, les autres à construire des quais, des monumens publics. Partout un nom seul était répété par cette foule industrieuse. Ce nom lui parut grec; mais jamais à son réveil il ne put le répéter.

Quel fut son étonnement de rencontrer dans toutes les parties de l'Empire ce même héros dont il avait vu le triomphe dans un tableau précédent! On eût dit que, semblable encore à ces dieux de l'Iliade, il se multipliait à son gré pour être partout, pour animer tout et du geste et des yeux. Son auguste compagne ne l'avait point quitté. Les peuples continuaient d'accourir sur leur passage; on

Digitized by Google

leur apportait des offrandes, on leur élevait des monumens.... Ils paraissaient touchés de tant d'amour.

Alexandre les suivait des yeux. Il les vit s'arrêter quelque tems dans les villes. Le monarque inconnu y traçait des plans de prospérité pour son empire, ordonnait la construction de forteresses, de magasins, de promenades publiques: quelques ministres accompagnaient le monarque; ils distribuaient, en son nom, des encouragemens, faisaient exécuter ses ordres souverains. Ils paraissaient avoir et mériter toute la confiance de leur roi.

Les illustres voyageurs arrivent sur les bords de la mer qui baignait leur Empire au nord, au couchant, au midi. C'est là qu'Alexandre vit un grand nombre de vaisseaux qui ne ressemblaient en rien à ses trirêmes, à ses galères. Quel spectacle nouveau pour lui! sur le rivage un vaste bâtiment, richement pavoisé, s'élevait avec gloire, et surpassait en hauteur les maisons de la ville. Il considérait cette masse imposante; mais le monarque du songe a fait un signal, et aussitôt le bâtiment s'ébranle, descend avec majesté, roule jusque dans la mer dont il repousse au loin les flots écumans; et déjà le nouveau bâtiment a rejoint les nombreux vaisseaux qui couvraient les plages de l'Empire.

Mais, malgré les vœux des peuples qui voudraient le retenir, le monarque voyageur, après avoir vivifié par sa présence toute une partie de ses Etats, reprend le chemin de la grande cité. C'est là qu'un nouveau spectacle attendait Alexandre. Il avait vu le monarque excitant l'industrie et les talens; il le voit décernant des récompenses.

Dans un temple magnifique et qui porte pour inscription *à la Gloire*, il voit réunis, et ceux qui, dans les combats, avaient conquis de brillantes palmes, et tous ces paisibles fils d'Apollon dont les uns chantent sur la lyre les hauts faits des guerriers et enseignent la vertu aux hommes, dont les autres, à l'aide des couleurs, du marbre ou de l'airain, retracent aussi les actions des héros et même leurs traits chéris. Guerriers, poëtes, artistes, tous recevaient des mains du monarque, les uns des armes éclatantes, des couronnes de laurier; les autres, des lyres d'or. Il leur disait: Vous êtes tous les glorieux soutiens de mon empire. Et ils lui répondaient: Vous serez toujours grand, parce que vous avez aimé la justice: vos institutions, les codes de vos lois passeront à la postérité la plus reculée. Vous avez plus conquis de peuples

Digitized by Google

qu'Alexandre, mais vos conquêtes avaient un grand objet, un but louable : vous rendiez heureux les peuples soumis.... Lorsque les hommes parleront de valeur, de génie, de grandeur d'ame, de gloire, ils ne citeront plus le nom d'Alexandre, mais celui de.....

A ces derniers mots Alexandre agité s'éveilla. Ce songe lui laissa long-tems une impression profonde. Elle le suivait dans les dangers où il trouva tant de gloire, dans les plaisirs où il trouva la mort.

AMAURY-DUVAL.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

PRINCIPE ORGANIQUE DE L'UNIVERS, pour servir à l'histoire physique de la terre, considérée à sa naissance et dans ses différens âges, même dans sa dégradation totale, et son renouvellement après des siècles sur des siècles; par G. DE LA MARDELLE, ancien magistrat à Saint-Domingue, membre du Collége électoral du département d'Indre-et-Loire, et président de canton. Deux vol. in-8°.

Nous avions cru inutile de donner un extrait de cet ouvrage. Il est des erreurs si évidentes qu'elles portent avec elles leur réfutation. Quand un livre ne contient que des rêveries et de vains systèmes, sans aucun résultat positif, et même sans aucun aperçu raisonnable, il est fort inutile d'en entretenir le public. Ceux qui écrivent et ceux qui lisent ont beaucoup mieux à faire qu'à s'occuper de ces chimères indignes d'une réfutation sérieuse, et qui n'ayant rien de spécieux, rien de séduisant, ne méritent même pas que l'on prenne la peine d'en faire sentir le ridicule.

Nous n'aurions donc pas parlé du livre de M. de La Mardelle si d'autres journaux n'en avaient fait l'éloge. Certes, ce serait donner une idée bien défavorable de l'état actuel des sciences en France que de faire supposer qu'un pareil ouvrage a pu attirer un moment l'attention publique : mais heureusement cette idée ne serait pas exacte. Le simple exposé de l'ouvrage, le seul énoncé des objets dont il traite et des résultats qu'il promet, suffiraient pour que l'on ne dût pas soupçonner que des personnes éclairées aient jamais pu s'y méprendre.

Que penser, en effet, d'un auteur qui vous annonce la découverte du *Principe organique de l'Univers*, qui prétend expliquer tous les phénomènes de la nature, depuis ceux qui sont antérieurs à l'existence de l'homme sur la terre et même à l'état actuel du globe, jusqu'à

Digitized by Google

ceux qui pourront arriver dans la suite des siècles, par l'effet des modifications insensibles que la matière subira? Quelle confiance peut mériter un écrivain qui, sans aucune idée de calcul, rejette comme inadmissible la théorie mathématique par laquelle on est parvenu à fixer avec tant de certitude les lois des mouvemens des corps célestes, à prédire avec tant de précision leurs positions futures, et à retrouver si rigoureusement leurs positions passées jusque dans les époques les plus reculées pour lesquelles l'antiquité nous ait transmis des observations? Et ces considérations si admirables par leur accord avec les résultats de la nature, quel est le système qui les remplace? c'est un système faux, impraticable, contraire aux lois de la mécanique, de la physique et de la chimie, dans lequel on explique sans exception par le fluide électrique tous les phénomènes, tant ceux qui sont possibles en eux-mêmes que ceux qui n'ont jamais pu et ne pourront jamais exister?

Mais admettons que ces erreurs ne puissent pas être reconnues pour telles sans un certain degré d'instruction que l'on serait pourtant en droit d'exiger de ceux qui se chargent d'éclairer l'opinion publique; la forme seule de l'ouvrage de M. de La Mardelle suffirait pour que tout bon esprit dût s'en défier. Quoi! vous voulez expliquer tous les phénomènes du système du monde, et vous ne cherchez pas même à employer des données rigoureuses? Vous vous contentez de celles que l'on expose dans de simples abrégés destinés à l'usage ordinaire de la société. Il ne faut pas que vous ayez besoin d'une grande exactitude, ou vos principes doivent être bien flexibles s'ils peuvent se plier à des données si imparfaites. Vous réfutez les calculs de Newton et ceux de tous les astronomes, sans avoir besoin d'une ligne de calcul, et ce n'est que dans des notes à la fin de votre ouvrage que vous descendez à l'explication de quelques termes de mathématiques. Bien plus la géométrie même et la mécanique vous sont inutiles, ou vous avez créé aussi une géométrie et une mécanique à votre manière; car les définitions que vous donnez des expressions les plus simples et les plus usitées de ces sciences ne sont pas

Digitized by Google

justes, du moins dans les idées reçues jusqu'à ce jour. Je ne parle point de la chimie et de la physique, quoique vous y changiez arbitrairement les propriétés des êtres. Mais votre fluide électrique, votre grand moteur universel, celui qui vous sert pour représenter tous les phénomènes célestes, ce n'est plus l'électricité telle que nous la connaissons ; ce n'est plus celle dont nous observons tous les jours les effets sans en deviner la cause ni le principe : c'est un être fictif, une espèce de gnôme ou de génie que vous vous êtes soumis, et dont vous êtes le maître. Vous lui faites attirer ou repousser les planètes, vous le combinez ou vous le dégagez selon votre plaisir ; et sans être enchaîné par la nature ou par vos définitions mêmes, il est obligé de se prêter aveuglément à tous les caprices de votre imagination.

Voilà les réflexions que tout bon esprit, même étranger à la culture des sciences, fera inévitablement en lisant le livre de M. de La Mardelle. Je n'en pousserai pas l'examen plus avant, car je craindrais d'accumuler tant de preuves qu'on ne vînt à regarder comme impossibles les approbations données à un pareil ouvrage, et que le désir de se convaincre de la vérité ne lui fît obtenir une publicité que je suis loin de lui souhaiter, et qu'il ne mérite sous aucun rapport. Je ne prétends pas m'ériger en censeur des journaux, encore moins voudrais-je soupçonner la bonne foi de ceux qui ont loué M. de La Mardelle. Je suis persuadé au contraire que c'est par un excès de bonne foi qu'ils l'ont loué ! En le voyant s'avancer seul contre tout ce qui est aujourd'hui adopté en géométrie et en physique, ils ont cru qu'il était convenable de le soutenir. Ils y ont mis de l'impartialité, et même une sorte de courage. Mais cela prouve combien les idées justes et philosophiques sont encore peu répandues, et comme au contraire on se fait trop généralement une opinion fausse de l'état présent des sciences et de la manière dont elles sont aujourd'hui cultivées.

La plupart des personnes que l'on rencontre dans le monde, même des personnes instruites et éclairées sur d'autres matières, s'imaginent que les sciences ont pour

Digitized by Google

but et pour résultat de rendre raison de tout par des systèmes formés *à priori*, comme l'étaient ceux des anciens philosophes grecs. Ils croyent que ces anciens systèmes ont été abandonnés parce que les savans modernes ont voulu faire aussi les leurs. On a quitté les autres comme on quitte une mode. Quant aux théories mathématiques qui sont aujourd'hui généralement adoptées, ils regardent cette adoption comme une affaire d'école. La physique de Descartes a remplacé celle d'Aristote. Newton a remplacé Descartes. Les idées des savans à venir détruiront de même les opinions des savans d'aujourd'hui ; et ils traiteront de chimères ce que nous respectons à présent comme des vérités incontestables. Peut-être quelque jour on en reviendra à expliquer tous les phénomènes par le moyen de l'eau, ou par le feu, ou par les tourbillons, ou par les monades. En un mot :

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore.

Telles sont les idées les plus généralement admises dans le monde relativement aux sciences ; et voilà ce que l'on entend dire tous les jours.

Ces idées sont très-justes quand on les applique aux philosophes de l'antiquité, qui prétendaient expliquer tout par leurs systèmes ; car, dans la variété infinie des phénomènes que la nature nous présente et dont une si petite partie est à peine observée, quelle chance que celle de deviner par inspiration la cause secrète qui les détermine tous ! et même quelle probabilité y a-t-il que ce principe soit unique ? nous connaissons un si petit nombre des propriétés de la matière, que nous en découvrons tous les jours de nouvelles, ou du moins nous apercevons de nouvelles modifications à celles que nous connaissions déjà. Quel projet, je ne dirai pas plus hardi, mais plus insensé que de vouloir les tirer toutes de notre pensée, et en conclure tous les effets comme de simples conséquences de nos conceptions ! Ce projet était celui des anciens philosophes, et leurs systèmes successivement renversés les uns par les autres, sur-tout par la nature, ne servent aujourd'hui

Digitized by Google

qu'à prouver combien cette méthode de philosophie est imparfaite. Il faut l'avouer, Descartes lui-même ne fut pas à l'abri d'un pareil reproche. En détruisant la physique d'Aristote, il lui en substitua une autre qui ne valait pas beaucoup mieux, mais qui contenait cependant deux principes d'améliorations remarquables ; savoir, la réduction de quelques phénomènes à des lois mécaniques bien observées et susceptibles d'être exprimées par le calcul, et sur-tout l'indispensable nécessité de douter de tout avant de se former un système ; excellent principe dont une des premières applications a été l'abandon des systèmes de Descartes, dont on n'a plus conservé et admiré que les véritables découvertes, fondées sur l'observation ou sur le calcul. Tant de révolutions arrivées dans la philosophie, tant de systèmes universels, et si peu de progrès véritables dans la connaissance des phénomènes, devaient enfin, tôt ou tard, montrer que l'on avait suivi une fausse route ; qu'avant d'expliquer la nature il fallait au moins la connaître, et que, pour la connaître, il fallait inévitablement l'étudier. Une fois jetés dans cette direction nouvelle, les esprits ne devaient plus s'arrêter. L'observation exacte des faits, la recherche expérimentale des lois physiques auxquelles ils sont assujettis, lois aussi imprévues que multipliées, devaient mettre en évidence l'impossibilité absolue de les imaginer comme on avait si long-tems voulu le faire. Mais cette conviction propre à prévenir des erreurs n'aurait pas suffi seule aux progrès des sciences, car l'étude de la nature et la découverte de ses lois, par l'observation et l'expérience, exigent encore une sagacité et une pénétration peu communes. Heureusement vers cette époque parurent des hommes d'un grand génie, doués éminemment de toutes ces excellentes qualités. Galilée, Newton, Huygens, employèrent un art infini à étudier la nature, et à fixer ses lois d'une manière précise. Newton, sur-tout, s'efforça de les ramener à des énoncés mathématiques, il les resserra dans des formules analytiques ; et comme il possédait aussi au plus haut degré l'art de développer les résultats les plus cachés de ses formules, il parvint souvent à faire sortir des lois observées leurs conséquences les plus éloignées avec la

Digitized by Google

même degré de certitude que comportaient les faits eux-mêmes. C'est ainsi qu'il fut conduit à la loi de la gravitation universelle, loi qu'il ne présenta point et qu'il ne dut point présenter comme une hypothèse, mais comme un fait, comme une conséquence géométrique et rigoureuse des autres lois mécaniques auxquelles les mouvemens des corps célestes sont assujettis, et dont l'existence est prouvée par les observations incontestables de tous les astronomes. La marche tracée par Newton, cette marche féconde en découvertes tandis que toutes les autres sont restées stériles, était trop sûre, et, si l'on peut ainsi s'exprimer, trop raisonnable pour être jamais abandonnée. Aussi depuis ce grand homme, tout ce qui a paru de bons esprits et de génies supérieurs lui sont restés fidèles. On a été plus loin que lui, non pas seulement en développant ses découvertes comme l'envie et l'ignorance se sont plu quelquefois à le dire, mais en les confirmant par d'autres, déduites des mêmes principes, ce qui était plus difficile et plus honorable. En suivant son exemple on a soumis au calcul des phénomènes célestes qu'il n'avait fait qu'entrevoir, ou même qu'il ne connaissait pas encore, et qu'il n'aurait pas pu résoudre dans l'état où l'analyse mathématique se trouvait de son tems. On a étendu les applications du calcul aux autres sciences physiques. Les phénomènes qui ont pu être soumis à cet instrument, comme les mouvemens de la lumière et les phénomènes capillaires, ont été liés entre eux par leurs rapports naturels et intimes, de sorte qu'on peut les déduire tous les uns des autres, ou d'un même fait principal, et les prédire exactement en nombres, dans tous leurs détails les plus minutieux. Voilà ce qu'on appelle des *théories mathématiques*. Quant aux faits qui n'ont pas pu être encore sondés de cette manière, soit parce qu'ils offrent plus de complication, ou parce qu'ils sont de nature à être difficilement exprimés par le calcul; on étudie soigneusement leurs lois par l'expérience, on tâche de les rapprocher par les faces où ils ont le plus d'analogie; on s'efforce de les déduire les uns des autres, comme de simples conséquences, sans aucune

Digitized by Google

cune supposition étrangère; enfin, lorsqu'on croit pouvoir représenter ainsi leur ensemble, on se propose de les prédire, et on voit jusqu'à quel point les prédictions s'accordent avec les résultats de la nature. Voilà ce que l'on appelle aujourd'hui *expliquer des faits*; et encore dans cette explication on n'a point l'ambition de représenter leur cause réelle et effective, mais simplement le lien qui les unit. Le calcul et l'expérience raisonnée sont donc aujourd'hui les deux seuls moyens dont on fasse usage dans les sciences. Tous les autres, qui ne servent qu'à bâtir des hypothèses frivoles, sont méprisés comme inutiles et comme dangereux. Il n'y a à cela ni préjugé, ni esprit de parti; c'est tout simplement l'indication du bon sens, confirmée par une expérience de deux mille ans, où l'on a vu les deux derniers siècles faire à eux seuls plus de découvertes que tous les autres ensemble. On est persuadé aujourd'hui que rien n'est beau dans les sciences que ce qui est durable, et l'on met plus de prix à un seul fait bien observé qu'à un système universel auquel il ne manquerait que d'être d'accord avec les faits. Bien loin de trouver cette manière de penser extraordinaire, on devrait plutôt s'étonner que ce n'ait pas été celle de tous les tems.

En effet, quel est le but des sciences, si ce n'est de découvrir la vérité par l'observation de la nature? que peut souhaiter celui qui se livre à leur étude, si ce n'est, pendant le court espace de sa vie, de découvrir quelques-unes de ces vérités qui, une fois reconnues, ne peuvent plus jamais périr? car, tel est le partage, et, pour ainsi dire, l'essence des vérités intellectuelles, que le tems ne les use ni ne les affaiblit. Choisissez le plus beau chef-d'œuvre des arts, placez-le sous les voûtes les plus solides, entourez-le de barrières qui le protégent, vous prolongerez son existence, mais vous ne pourrez le soustraire à l'action du tems; à défaut de barbares qui viennent le briser, l'air même l'usera: mais les découvertes de Galilée, de Kepler, de Newton, d'Euclide et d'Archimède, sont indestructibles, et elles se transmettront sans altération d'âge en âge, tant qu'il y aura des hommes civilisés sur la terre.

BIOT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Histoire romaine de Tite-Live, traduction nouvelle par M. Dureau de la Malle, de l'Académie française, traducteur de *Tacite* et de *Salluste*, revue par M. Noel, membre de la Légion-d'Honneur, inspecteur-général, conseiller ordinaire de l'Université impériale, etc. Première Décade. — Quatre vol. in-8°. — Prix, 24 fr., et 30 fr. 50 c. franc de port.—A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34, et chez *H. Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

(deuxième extrait.)

Après avoir satisfait à la critique et à la vérité, en relevant dans un premier extrait les négligences et les fautes peu nombreuses qui se sont glissées dans cet ouvrage, je dois donner une idée plus juste de son mérite par des citations de quelque étendue. Pour peu qu'on ait réfléchi sur la supériorité des langues anciennes et sur la difficulté de se mettre à la place d'un grand écrivain, on ne jugera point une traduction de Tite-Live sur deux ou trois expressions infidèles, et sur une douzaine de phrases qui manquent de précision, d'élégance ou de clarté. Si, dans le cours d'une longue narration, le traducteur a conservé constamment le caractère, le mouvement et la couleur de l'original; si, par la noblesse, l'abondance et la facilité de son style, M. Dureau de la Malle montre Tite-Live à ceux qui ne le connaissent pas, et le rappelle souvent à ceux qui le connaissent, son ouvrage doit être placé parmi les plus utiles et les plus estimables de ce genre. Pour mettre les lecteurs à portée de l'apprécier sous ce rapport, je choisirai deux morceaux d'un intérêt général; c'est le récit de deux événemens que l'histoire a gravés dans la mémoire des

Digitized by Google

hommes, la mort de Virginie, et la prise de Rome par les Gaulois. — Voici le premier.

« Au point du jour, la ville entière étant rassemblée » au Forum, et tous les esprits suspendus dans l'attente » du jugement, Virginius arrive dans un appareil lugu- » bre, conduisant sa fille dont les vêtemens n'annon- » çaient pas moins d'affliction, accompagnée de quel- » ques dames romaines, et d'un nombreux cortége de » ses défenseurs. Il fait le tour du Forum; il adresse ses » supplications à tous les citoyens qui se trouvent sur » son passage; et c'était moins de leur commisération » que de leur justice qu'il attendait leur assistance. N'était- » ce pas pour leurs femmes et leurs enfans qu'il affron- » tait chaque jour l'ennemi sur le champ de bataille? De » qui pouvait-on citer plus de traits de bravoure et d'in- » trépidité? Mais de quoi leur profiterait ce zèle, si leurs » enfans, dans la paisible enceinte de leurs murs, de- » vaient endurer des outrages qu'on éprouvait à peine » dans les horreurs d'une ville prise d'assaut? Il ne solli- » citait pas ses concitoyens; il les haranguait en quel- » que sorte. Icilius appuyait de ses réclamations celles » de ce malheureux père. Les femmes qui les accom- » pagnaient, par leur silence seul et par leurs larmes, » attendrissaient encore plus les cœurs que n'auraient » pu le faire tous les discours. Un spectacle aussi tou- » chant ne put fléchir l'obstination d'Appius; tant la vio- » lence de son amour, ou plutôt l'excès de sa démence » avait troublé sa raison! il monte sur son tribunal; et » après quelques plaintes de Claudius sur les intrigues » de la veille, qui avaient empêché qu'on ne lui rendît » justice, sans lui laisser le tems d'achever, et sans don- » ner à Virginius celui de répondre, Appius prend la » parole. Il est possible que pour motiver son arrêt, il » ait tenu en effet quelques-uns des discours que les » historiens lui prêtent; mais comme tous m'ont paru » également absurdes, et que rien après tout ne pouvait » colorer une injustice aussi criante, je me contenterai » de rapporter simplement le fait, c'est-à-dire, qu'il » adjugea Virginie comme esclave à Claudius. Le pre- » mier effet d'un jugement si atroce fut un silence de

Digitized by Google

» stupeur et de consternation. Ce silence dura quelque » tems ; mais lorsqu'ensuite Claudius s'avança pour aller » saisir Virginie au milieu des dames romaines qui l'en- » touraient, il fut accueilli par des cris lamentables de » toutes ces femmes ; et dans le même instant, Virgi- » nius, les bras levés sur Appius : Ce n'est point à toi, » dit-il, c'est à Icilius que j'ai promis ma fille. Je l'ai » élevée pour en faire une femme vertueuse et non une » vile prostituée. Faut-il, à l'exemple des animaux, as- » souvir indistinctement ses passions brutales sur le » premier objet qu'on rencontre? Je ne sais si ceux-ci » le souffriront ; je me flatte du moins que ceux qui ont » des armes ne le souffriront pas. Ce groupe de femmes » et tout le cortège des défenseurs de Virginie s'oppo- » saient à son enlèvement. Un héraut reçut l'ordre de » leur imposer silence.

» Alors le décemvir, tout entier à ses infames projets, » leur signifia qu'indépendamment des insolentes décla- » mations où Icilius s'était emporté la veille, et qui ne » l'avaient que trop bien averti des violences de Virgi- » nius, dont il avait le peuple romain pour témoin, il » était informé d'ailleurs, par les avis les plus sûrs, que » toute la nuit on avait travaillé à former des attroupe- » mens pour exciter une sédition ; qu'instruit de ces » coupables desseins, il s'était muni d'une force armée ; » que les citoyens paisibles n'avaient rien à craindre ; » mais que tous ceux qui oseraient troubler la paix de » l'Etat, il saurait les réprimer d'une manière conve- » nable à la dignité de son caractère ; qu'il leur conseil- » lait donc, pour leur propre avantage, de se tenir en » repos. « Va, licteur, ajouta-t-il, va, écarte la foule, » et remets l'esclave aux mains de son légitime maître. » » Ce discours menaçant, prononcé d'une voix terrible, » épouvanta la multitude, qui s'écarta d'elle-même, sans » attendre qu'elle y fût contrainte ; et la malheureuse » Virginie, ainsi délaissée, allait devenir la proie de » son ravisseur. Virginius, ne se voyant plus de res- » source : « Appius, dit-il, je t'en conjure, daigne ex- » cuser d'abord les vivacités où la douleur a pu empor- » ter un malheureux père ; ensuite permets que j'inter-

Digitized by Google

» roge cette nourrice en présence de ma fille; que je » sache enfin à quoi m'en tenir; et s'il est vrai qu'on » m'ait abusé, je me séparerai d'elle avec moins de » regrets. » Virginius ayant obtenu la permission qu'il » demandait, tire à l'écart sa fille et la nourrice, près du » temple de *Vénus Cloacine*, vers l'endroit qui s'appelle » maintenant les *Boutiques neuves*; là, saisissant un » couteau sur l'étal d'un boucher: « Ma fille, dit-il, il » ne me reste plus que ce moyen d'assurer ta liberté; » » et aussitôt il lui plonge le couteau dans le cœur; puis, » se retournant vers le tribunal: par ce sang innocent, » s'écrie-t-il, je dévoue ta tête, Appius, aux Dieux » infernaux. » Au cri qui s'élève à la vue d'un meurtre » si horrible, Appius, hors de lui, ordonne qu'on ar- » rête Virginius; mais lui, avec le fer qu'il tenait à la » main, s'ouvre un passage au travers de la foule; » une troupe de jeunes gens accourt se ranger à ses côtés, » et il parvient à gagner la porte. Icilius et Numitorius » soulèvent le corps inanimé de la jeune Virginie, et l'ex- » posent aux regards du peuple. Ils déplorent sa funeste » beauté, et la douloureuse nécessité où le crime d'Ap- » pius avait réduit un trop malheureux père. Les femmes » qui les suivent, à chaque instant font entendre ces » cris: C'était bien la peine d'être mère! voilà donc le » sort réservé à la chasteté! et mille autres discours » plus attendrissans encore, tels qu'en pareille occasion » la douleur ne manque jamais de les suggérer à ce sexe » timide, qui par la faiblesse de son courage, ressentant » plus vivement ses maux, met aussi dans ses plaintes » une expression bien plus touchante. Celles des hommes, » et d'Icilius sur-tout, portaient entiérement sur le re- » cours aux tribuns, sur l'appel au peuple qu'ils s'étaient » laissé si lâchement ravir; leur indignation était toute » pour la patrie. »

Ceux qui ne peuvent pas lire Tite-Live dans sa langue, trouveront ici toutes ses idées fidèlement rendues, et sauront gré, je pense, à l'écrivain français de conserver sous le joug de la traduction une marche qui paraît à-la-fois si ferme et si libre. Ne fût-il pas asservi à suivre constamment les traces de l'auteur latin, pour-

Digitized by Google

rait-il mettre plus de naturel et de franchise dans le récit des événemens, plus de finesse et de sagacité dans l'exposition des causes secrètes qui font agir les différens personnages, plus d'énergie et de vérité dans la peinture de leurs passions? Voici maintenant un morceau d'un autre caractère, où le traducteur ne paraît pas moins original : il s'agit d'une époque non moins célèbre dans l'histoire romaine, quoiqu'elle ait eu des suites moins importantes que la mort tragique de Virginie : c'est la prise de la ville par les Gaulois, après la fatale journée d'Allia.

« Comme on ignorait à Rome que la plus grande par-
» tie de l'armée s'était retirée à Véies, et qu'on était per-
» suadé généralement qu'il n'était échappé que ceux
» qu'on avait vus rentrer, les regrets enveloppant éga-
» lement les vivans et les morts, les lamentations reten-
» tissaient d'un bout de la ville à l'autre. Mais à la nou-
» velle de l'arrivée de l'ennemi, la consternation publique
» fit taire les douleurs particulières. On ne tarda point à
» entendre les hurlemens et les chants discordans des
» troupes de barbares qui rôdaient autour des remparts.
» Tout le tems qui s'écoula depuis ce moment jusqu'au
» lendemain, retint les esprits dans une telle anxiété, que
» chaque instant leur paraissait l'instant fatal où les enne-
» mis allaient se jeter dans la ville. Ils le crurent d'abord
» du premier moment de l'arrivée des Gaulois; car, si ce
» n'eût pas été leur projet, pourquoi ne seraient-ils point
» restés sur l'Allia? Vers le coucher du soleil, ils se persua-
» dèrent encore que l'ennemi profiterait d'un reste du
» jour, pour effectuer son invasion avant la nuit, et la
» nuit venue, que l'attaque avait été différée pour im-
» primer plus de terreur par une irruption nocturne.
» Enfin les approches du jour portèrent la mort dans
» tous les cœurs; et ce fut à travers cette suite de frayeurs
» perpétuelles qu'ils arrivèrent sans interruption au mo-
» ment où le mal se réalisant, ils virent les enseignes
» menaçantes des barbares franchir les portes de la ville.
» Il s'en fallut cependant que cette nuit, et le jour sui-
» vant, Rome se montrât la même qu'à la journée d'Al-
» lia, où ses troupes avaient fui si lâchement. Au défaut

Digitized by Google

» de la ville qu'on n'avait nul espoir de défendre avec le » peu de soldats qui restaient, on se ménagea la citadelle » et le Capitole, où l'on fit entrer tous les jeunes guer- » riers, tous les sénateurs robustes, avec leurs femmes » et leurs enfans; et l'on se flatta qu'un poste si avanta- » geux, bien approvisionné d'armes et de vivres, défen- » drait encore leurs dieux et le nom romain. On or- » donna aux flamines de Quirinus et aux prêtresses de » Vesta, d'emporter loin de Rome tous les objets du » culte public pour les soustraire au fer et aux feux » ennemis : car il fallait que le dernier Romain eût ex- » piré, avant qu'on abandonnât le culte des dieux. Les » vieillards, trop heureux si le Capitole où résidaient ces » dieux, si le sénat source première des déterminations » publiques, si les jeunes guerriers pouvaient survivre » à la destruction qui menaçait leur ville, se consolent » par avance de la mort à laquelle ils ne pouvaient échap- » per, du moment qu'on les abandonnait; et afin que la » multitude se résignât plus courageusement au malheur » commun, tous les vieux consulaires, tous les vieux » triomphateurs, déclarèrent publiquement qu'ils mour- » raient avec les derniers citoyens, des corps inutiles, » incapables de porter les armes et de servir la patrie, ne » devant point appauvrir la subsistance de ses défen- » seurs.

» Lorsque les vieillards se furent ainsi affermis dans » leur dévouement généreux, ils s'occupèrent d'encou- » rager les jeunes guerriers, qu'ils accompagnèrent » jusqu'à la forteresse et au Capitole, recommandant à » leur vaillance, soutenue de toute la vigueur de l'âge, » ce reste, quel qu'il fût, d'une cité si long-tems flo- » rissante, et qui, pendant trois cent soixante années, » avait triomphé de tous ses ennemis. Le moment af- » freux fut celui de la séparation, lorsque cette brave » jeunesse, qui emportait avec elle tous les moyens de » force et de salut, s'arracha des bras de ceux qui » avaient résolu de ne pas survivre à la destruction de » la ville, et ce qui se joignit de douloureux à cette » scène si attendrissante par elle-même, les pleurs et » les incertitudes des femmes, qui allaient tantôt à l'un,

Digitized by Google

» tantôt à l'autre, qui demandaient à leurs fils et à leurs » époux ce qu'elles allaient donc devenir, tout ce con- » cours de circonstances déchirantes présentait le com- » plément des misères humaines. Une grande partie de » ces femmes ne voulut point quitter ce qui leur était si » cher; elles se renfermèrent avec eux dans le Capitole: » on ne les y engageait point; on ne les renvoya pas » non plus, parce qu'il eût été aussi inhumain de les » exclure, qu'imprudent d'appeler une foule sans utilité » pour la guerre. Tous les autres habitans, la plupart » plébéïens, que n'aurait pu contenir une enceinte aussi » resserrée, et qu'il eût été impossible de nourrir avec » le peu de provisions qu'on avait pu rassembler, sor- » tirent de la ville. Toute cette multitude, ne for- » mant presqu'une seule troupe, gagna le Janicule. » Déjà une partie se disperse dans la campagne; d'autres » se retirent dans les villes voisines; point de chef; nul » concert; chacun ne consultait que sa propre impul- » sion, que ses ressources personnelles, puisqu'enfin les » ressources publiques étaient désespérées. Cependant » les vestales, secondées du prêtre de Quirinus, s'ou- » bliant elles-mêmess pour ne s'occuper que des dieux, » auraient voulu ne rien laisser de ce qui servait à leur » culte. Obligées de faire un choix, parce que leurs » forces ne pouvaient suffire à tout emporter, elles com- » mencèrent par s'assurer d'un lieu qui pût conserver » fidèlement un si précieux dépôt; et l'enfermant dans » des tonneaux, elles l'enfouirent dans la chapelle voi- » sine de la maison du flamine quirinal, lieu sacré où, de » nos jours encore, on ne se permet pas même de cra- » cher; puis se partageant la charge elles emportent le » reste, et prennent le chemin qui du pont de bois mène » au Janicule. Comme elles montaient la colline, elles » furent aperçues par Lucius Albinius, homme du peu- » ple, qui emmenait dans un charriot sa femme et ses » enfans. Il était de la troupe qui ne pouvant contri- » buer à la défense de Rome, se retirait de la ville. Cet » homme, dans le désordre d'un pareil moment, conser- » vant aux choses saintes leur prééminence sur ce qui » n'intéresse que les humains, se sentit révolté de l'irré-

Digitized by Google

» ligieuse inconvenance qu'on vît sa famille et lui traînés
» dans un charriot, tandis que les ministres de la reli-
» gion allaient à pied, et qu'on portait à bras les objets
» du culte public. Il fait descendre sa femme et ses en-
» fans, et plaçant dans sa voiture les vestales avec les
» effets sacrés dont elles étaient chargées, il ne les quitta
» que lorsqu'elles furent arrivées à *Cæré*, lieu de leur
» destination.

» Déjà toutes les dispositions étaient faites à Rome
» pour la défense du Capitole, autant du moins que
» l'avait permis la conjoncture; et la troupe des vieil-
» lards, de retour dans leurs maisons, attendait tran-
» quillement l'ennemi et la mort. Ceux d'entre eux qui
» avaient exercé des magistratures curules, voulant mourir
» avec les décorations qui rappelaient leur ancienne for-
» tune, leurs dignités ou leur courage, s'assirent à l'en-
» trée de leur palais sur leurs chaises d'ivoire, avec tous
» les ornemens dont ils étaient revêtus aux grandes solen-
» nités des triomphes et des fêtes religieuses. Quelques
» historiens rapportent qu'ils se dévouèrent pour la patrie
» avec tout l'appareil consacré par la religion, ayant à
» leur tête le grand pontife, Marcus Fabius, qui leur
» dictait les formules sacrées du dévouement. Comme la
» nuit avait refroidi la première impétuosité des Gau-
» lois, que d'ailleurs ils n'avaient éprouvé aucune résis-
» tance dans le combat, et qu'alors on leur abandonnait
» la ville sans opposition, leur entrée se fit le lendemain
» sans colère et sans emportement. De la porte Colline,
» qu'ils trouvèrent toute ouverte, ils arrivent au Forum,
» considérant d'un œil attentif les temples des dieux et
» la citadelle, qui seule présentait un aspect guerrier.
» Dans la crainte que de cette forteresse on ne vînt les
» attaquer pendant leur dispersion, ils laissent au Forum
» quelques détachemens, et se répandent ensuite pour
» piller, sans rencontrer un seul homme dans les rues.
» Les uns vont en troupes et se jettent sur les maisons
» les plus proches; d'autres s'écartent pour aller chercher
» les plus reculées, s'imaginant que n'ayant pu encore
» être entamées, elles regorgeraient de butin. Mais bientôt
» s'effrayant de la solitude même des lieux, et redoutant

Digitized by Google

» quelques surprises de l'ennemi, ils ne tardèrent point
» à rejoindre leurs pelotons, et à se rapprocher du
» Forum et des quartiers qui en étaient voisins. Là,
» trouvant les maisons des simples plébéiens barricadées
» de verroux, tandis que les longs appartemens des
» grands étaient tout ouverts, ils ne craignaient point
» d'enfoncer les unes; ils hésitaient plus, en quelque
» sorte, à pénétrer dans les autres. Ils se sentaient saisir
» de je ne sais quel respect religieux en contemplant ces
» vieillards vénérables, assis dans le vestibule de leurs
» palais, et qui, indépendamment du caractère auguste
» et plus qu'humain que leur imprimait la solennité de
» leurs vêtemens, semblaient par leur majestueuse con-
» tenance, et l'air de dignité empreint sur leur visage,
» représenter toute la majesté des dieux. Les barbares
» se tenaient devant eux dans le recueillement qu'inspi-
» rerait la présence de la divinité; ce fut, dit-on, Marcus
» Papirius qui détruisit cette illusion par la colère où il
» jeta l'un de ces Gaulois, qu'il frappa rudement à la
» tête avec son bâton d'ivoire, pour le punir d'avoir
» touché à la longue barbe qu'il portait suivant la cou-
» tume de ces tems-là. Papirius fut massacré sur sa chaise
» curule, et après lui tous les autres vieillards. Dès ce
» moment on ne fit grâce à personne; on pille les mai-
» sons, ensuite on y met le feu.

» Au reste, soit que tous les Gaulois ne fussent pas
» également possédés de cette manie de destruction, soit
» qu'il entrât dans la politique de leurs chefs d'effrayer
» seulement l'imagination par quelques incendies par-
» tiels, dans l'idée que l'amour de leurs propriétés
» pourrait déterminer les défenseurs du Capitole à se
» rendre, et qu'ils ne voulussent pas les désespérer par
» un embrasement général, en se ménageant dans la
» portion de la ville qu'on aurait conservée un moyen
» de fléchir leur obstination, le premier jour les ravages
» du feu ne s'étendirent pas aussi loin et aussi indistinc-
» tement qu'il est ordinaire dans les saccagemens des
» villes prises d'assaut. Du haut de la citadelle, les
» Romains découvraient distinctement toute cette multi-
» tude de barbares dont la ville était inondée. Ils sui-

Digitized by Google

» vaient leurs mouvemens, leurs courses dans toutes les » rues ; et comme les scènes d'horreur se renouvelaient » sans cesse, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, » non seulement leur ame était dans une sorte d'éga- » rement, mais leurs yeux et leurs oreilles pouvaient à » peine y suffire. Les clameurs de l'ennemi, les cris des » femmes et des enfans, le bruit de la flamme ou le » fracas d'une maison qui s'écroulait, tout, à chaque » instant, les saisissant d'un mortel effroi, détournait » brusquement leur attention pour affliger sur tous les » points leurs esprits et leurs sens : malheureux que la » fortune semblait n'avoir placés au sommet du Capitole » que pour leur donner en spectacle la chute de leur » patrie, en les laissant dans l'impuissance de rien » garantir que leurs propres personnes! Encore une cir- » constance rendait-elle leur situation plus horrible que » celle d'aucune autre ville assiégée ; c'est qu'ils étaient » sans communication au dehors, c'est qu'ils avaient la » douleur de voir d'avance tout ce qu'ils possédaient au » pouvoir de leur ennemi. A un jour passé dans ces » transes affreuses succéda une nuit non moins agitée ; » le lendemain ne fut pas plus tranquille, et toutes les » heures étaient marquées par le spectacle d'une nou- » velle calamité : mais tout ce poids accablant de dé- » sastres ne put fléchir un instant leur courage, et » lorsque, par la suite, Rome ne leur présenta plus » qu'un amas de cendres et de ruines, s'attachant de plus » en plus au petit coin de terre, au rocher stérile, dernier » retranchement de leur liberté, ils redoublèrent de » valeur pour s'y maintenir. Enfin, accoutumés à leurs » maux par le retour journalier des mêmes scènes, ils » étaient devenus étrangers au sentiment des pertes qu'ils » éprouvaient; il ne leur restait plus que le fer qui armait » leurs bras, leur seul bien, leur unique et dernière espé- » rance, et le seul objet de leurs regards. »

Qu'on lise le récit du même événement dans l'histoire des révolutions romaines de l'abbé de Vertot, qui a suivi Tite-Live et Plutarque en les abrégeant tous deux; et quoique cet écrivain soit distingué par l'élégance et la rapidité de son style, qu'on oppose sa narration à celle

Digitized by Google

que je viens de citer. Il me semble que la traduction de M. Dureau de la Malle, au mérite de rendre fidèlement la pensée et quelquefois l'expression d'un des plus grands écrivains de l'antiquité, joint encore l'avantage d'un récit plus noble, plus éloquent et plus animé : il est rare cependant que, sous ce rapport, les meilleures traductions soutiennent le parallèle avec les imitations libres et les compositions originales.

Si, comme le talent de M. Noël permet de l'espérer, les autres livres de Tite-Live sont aussi heureusement traduits que la première Décade, nous n'aurons dans notre langue aucune histoire romaine aussi agréable à lire, même pour ceux qui sentent le mieux la supériorité de l'auteur latin. Cette traduction est donc une entreprise littéraire d'une haute importance et d'un intérêt général. Qu'on me permette, à ce titre, d'ajouter encore un article à ceux que l'ouvrage m'a déjà fournis. Tite-Live fait quelque part un rapprochement très-heureux des travaux d'Alexandre et des chefs de son armée avec les plus illustres capitaines de la république, dans le même siècle : je me proposais d'enrichir mon extrait de ce passage curieux, qui peut donner lieu à beaucoup d'observations; mais si les longs ouvrages font peur à la plupart des lecteurs, les longs articles les épouvantent encore davantage dans les journaux, sorte d'ouvrages qui n'a pas le droit d'ennuyer sous le prétexte d'instruire. Le plaisir de justifier les éloges qu'on accorde généralement au dernier travail de M. Dureau de la Malle, et la nécessité de quelques citations pour en donner une juste idée, m'ont déjà fait excéder les bornes que je m'étais prescrites : je m'arrête, en réclamant la permission de revenir une dernière fois à Tite-Live, et demandant pour moi seul, dans cette occasion, une indulgence dont l'historien de Rome et son traducteur n'ont aucun besoin.

ESMÉNARD.

Digitized by Google

BELZUNCE, ou *la Peste de Marseille*, poëme. Nouvelle édition, corrigée et augmentée d'un épisode; suivi d'autres poésies; par CHARLES MILLEVOYE. — A Paris, chez *Michaud*, frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

ON conseille aux poëtes de corriger sans cesse leurs vers. L'avis est excellent, mais ce n'est pas assez de le leur donner : il faudrait aussi les encourager à le suivre, et pour cela faire quelque attention aux éditions nouvelles, prendre la peine de les comparer avec celles qui ont précédé, remarquer en quoi elles diffèrent, et applaudir d'autant plus vivement aux corrections heureuses, que les changemens les plus nécessaires et les plus faciles coûtent toujours beaucoup à l'amour-propre ou du moins à la paresse d'un poëte. Malheureusement le véritable amour des lettres est éteint parmi nous; à sa place, je ne sais quel goût froid et superficiel a été porté par la foule des journaux dans toutes les classes de la société. Beaucoup trop de gens aujourd'hui savent ce qui se fait en vers et en prose : beaucoup trop peu sont dignes de s'en occuper et s'en occupent réellement. Ceux que les avantages de leur esprit, de leur éducation et de leur état, mettent le plus à même d'apprécier les productions littéraires, distraits par d'autres intérêts, d'autres passions, d'autres goûts, nés de nos agitations passées et de nos habitudes actuelles, sont les premiers à donner l'exemple d'une indifférence dédaigneuse. Les gens de lettres eux-mêmes sont gagnés par ce froid communicatif qui accueille la littérature en tous lieux; dans les cercles, ils évitent d'en soutenir la cause avec une chaleur qui les rendrait ridicules, et dans leurs propres réunions ils substituent les propos froids et vagues des gens du monde à ces discussions animées qui peuvent bien ne pas toujours répandre une lumière bien vive sur les principes et les ouvrages de l'art, mais qui du moins en prouvent et en entretiennent l'amour. La nouveauté et le scandale sur-tout ont seuls le droit d'exciter un peu et pour quelques instans cette

Digitized by Google

sorte d'apathie littéraire. L'ouvrage le plus impatiemment attendu de l'écrivain le plus célèbre partage pendant trois jours, avec la débutante ou le mélodrame nouveau, l'honneur de fournir matière à la conversation; mais quiconque en parlerait encore le quatrième jour, aurait l'air de revenir de l'autre monde : on croirait entendre Chapelle pleurant Pindare mort depuis deux mille ans et plus. Dans un pareil tems, comment un poëte aurait-il le courage de corriger ses vers pour les publier de nouveau? Comment pourrait-il espérer de ramener une seconde fois l'attention publique sur un ouvrage qu'à peine elle a remarqué à sa naissance? Ne préférera-t-il pas de composer précipitamment un autre poëme, afin de pouvoir du moins produire cette sensation faible et passagère que la nouveauté fait naître encore? C'est ainsi que nos poëtes, pour faire prononcer leur nom à plusieurs reprises par des indifférens qui l'oublient à mesure, négligent de le graver dans la mémoire fidèle et reconnaissante des vrais amis des lettres; c'est ainsi qu'ils font dix ouvrages ébauchés qui ennuient leurs contemporains, au lieu d'en soigner trois ou quatre qui aillent charmer la postérité : ce sont des enfans de famille qui mettent tous leurs fonds en viager et qui mourront sans laisser d'héritage. Pour en agir autrement, il faut avoir un juste sentiment de la gloire et un sincère amour de son art.

M. Millevoye est du petit nombre de ceux qui ayant bien conçu la réputation littéraire, ne la font pas consister en une suite de petits succès éphémères que souvent la brigue seule a enfantés et dont le bruit meurt dès que les échos des coteries ont cessé de le répéter. Il travaille beaucoup ses ouvrages, emploie à les perfectionner le tems que d'autres mettent à solliciter des éloges, n'étourdit point de ses vers tous ceux qu'il rencontre, et, malgré l'exemple, persiste à croire qu'il est très-impertinent de se vanter soi-même. Quelques-uns semblent réussir par des moyens tout contraires; mais attendons la fin du compte : nous verrons si le mérite paisible et modeste est un partage moins avantageux que la médiocrité remuante et jactancieuse. Le bon esprit reçoit avec une docilité éclairée les observations justes qu'on lui fait;

Digitized by Google

mais il n'appartient qu'au talent souple et facile de faire de ces corrections heureuses qui ne laissent aucune trace des fautes qu'elles remplacent, ni des efforts employés pour réparer ces fautes. M. Millevoye me semble avoir fait preuve de l'un et de l'autre dans son poëme de *Belzunce*. Tout en applaudissant au touchant intérêt du sujet, à la noblesse et à la pureté de l'exécution, la critique avait regreté que cette composition n'eût été enrichie d'aucun épisode. Une observation que nul exemple n'a démentie, c'est que dans le poëme dramatique et dans l'épopée le sort heureux ou malheureux de tout un peuple n'est pas propre à causer des émotions bien vives ni bien profondes. Si ce qu'on appelle intérêt, c'est-à-dire la part plus ou moins grande que nous prenons à l'infortune de nos semblables, n'est autre chose, comme l'ont prétendu beaucoup de moralistes, que l'effet d'un retour secret et involontaire que nous faisons sur nous-mêmes, il est certain qu'une calamité publique n'est pas de nature à nous toucher autant qu'une calamité privée. Quand on nous représente un peuple entier qui souffre, chacun de nous peut espérer qu'en un cas pareil il se sauverait, pour ainsi dire, à la faveur du nombre : personne ne se sent en particulier menacé d'un mal qui a atteint tout le monde avec les exceptions que toute généralité comporte. Mais si c'est le malheur d'un individu qu'on nous met sous les yeux, tout lecteur devient cet individu lui-même et voit suspendu sur sa propre tête le coup terrible dont il a été frappé; il n'y a pas moyen d'échapper à une impression immédiate, directe et en quelque sorte personnelle qui, partie d'un seul point, vient chercher et atteindre chacun de nous dans la foule. Par la même raison, s'il était possible qu'un peuple devînt un individu, et eût, en cette qualité, des sensations simples, je ne doute pas qu'il ne fût plus affecté du malheur d'un autre peuple que de celui d'un particulier.

A la tête de la seconde édition de son poëme, M. Millevoye disait : « On m'a reproché de m'être interdit le » charme des récits épisodiques; mais ils m'auraient » semblé parasites dans un poëme qui n'est guère lui-même » qu'un long épisode. » M. Millevoye s'abusait ici lui-

Digitized by Google

même. Un épisode dans un poëme est le récit d'une action incidente qui se lie au sujet, mais qui pourrait en être détaché. Comment, d'après cela, un poëme ne serait-il lui-même qu'un épisode? A quel autre poëme se rattacherait-il? L'auteur voulait dire, ce me semble, que son poëme n'avait guère que la longueur qu'on donne ordinairement aux épisodes, et que par conséquent un épisode ne lui paraissait pas pouvoir entrer dans une composition si peu étendue. C'était encore une erreur. La ville de Marseille, attaquée et ensuite délivrée du fléau de la peste par les soins d'un digne prélat et par l'assistance du ciel, forme le sujet entier d'une petite épopée, où toutes les conditions du genre devaient être remplies : il ne s'agissait que de mettre de la proportion entre les parties. Après avoir vainement lutté contre le vœu de la critique qu'appuyait peut-être en secret sa propre conviction, M. Millevoye s'est rendu, et cette fois le poëme de Belzunce paraît embelli d'un épisode qui le complète. Trois vers des deux premières éditions en renfermaient le germe; le poëte n'a eu qu'à le développer. Il avait dit :

Les autels attendaient ce couple jeune et tendre;
Déjà fumait l'encens. O changement fatal!
Le froid linceul.... tel est leur voile nuptial.

Ces deux jeunes amans, il les a nommés Florestan et Selmours, et il a raconté, avec l'accent d'une douleur touchante, leurs projets d'hymen tout-à-coup suivis d'un affreux trépas, dont Belzunce adoucit pour eux l'horreur en les unissant sur le bord de la tombe.

Belzunce est accouru; Belzunce les console,
Et retient un moment leur ame qui s'envole.
Leur regard presque éteint se ranime; et Selmours
Croit voir le protecteur des célestes amours,
Qui, les couvrant tous deux de ses augustes ailes,
Vient pour les appeler aux noces éternelles.
Les yeux noyés de pleurs qu'il ne peut retenir,
Le ministre de Dieu s'apprête à les unir;
Il impose ses mains sur leur front qui s'incline,
Atteste de l'hymen la majesté divine,
Leur promet dans le ciel de saints embrassemens.....
Et l'autel de la mort a reçu leurs sermens.

Je

Digitized by Google

Je ne résisterai point au plaisir de citer une comparaison dont la simplicité a quelque chose d'antique; elle m'a rappelé celle d'Orphée avec Philomèle pleurant ses petits ravis par le laboureur inhumain : la comparaison de Virgile a sans doute un charme plus attendrissant; mais celle du poëte moderne a plus de cette justesse que nous recherchons jusque dans les images.

Qu'au retour des zéphyrs, deux jeunes hirondelles
Dans leur joyeux essor, entrelacent leurs ailes,
Le ciel semble sourire à leur amour heureux :
Mais, aux rayons du jour, quand leur vol amoureux
Dans le vague des airs mollement se balance,
Du tube meurtrier si le plomb qui s'élance,
Les atteint, plus d'hymen; on voit en un instant
Tomber du haut des cieux le couple palpitant.
Telle est des deux amans la noire destinée.

On avait encore reproché à M. Millevoye de n'avoir point consigné dans ses vers les noms du chevalier Rose, des échevins Estelle et Moustier, et du chef d'escadre Langeron, qui ont partagé les dangers et doivent partager la gloire du prélat de Marseille. Il s'est exécuté sur ce point à peu-près d'aussi bonne grace que sur l'autre.

Intrépide Moustier! infatigable Estelle!
Rose, toi qu'on a vu tenir du même bras
La bêche funéraire et le fer des combats!
Et toi qui, signalant ton zèle magnanime,
Pour servir le malheur brisas les fers du crime!
Vous tous, dignes appuis d'un prélat révéré,
Que votre nom du sien ne soit pas séparé.

M. Millevoye nomme ici Moustier, Estelle et Rose; mais pourquoi n'a-t-il pas aussi nommé Langeron, et s'est-il borné à le caractériser par un vers, fort beau sans doute, mais qui m'apprenant ingénieusement quel parti on a tiré des galériens, ne me fait pas savoir à qui est venue cette idée heureuse et salutaire? Cette omission du nom n'est-elle pas un peu en contradiction avec ce vers?

Que votre nom du sien ne soit pas séparé.

Vous vous condamnez vous-même, dirais-je au poëte;

Digitized by Google

car, en ne prononçant point le nom de Langeron, vous le séparez véritablement de celui de Belzunce, que vous proférez. Langeron est nommé dans une note; mais la note accuse le vers : jamais un vers ne doit avoir besoin d'explication ni de supplément.

M. Millevoye a heureusement étendu la peinture des effets moraux produits par la contagion. Cet égoïsme féroce qu'inspire l'extrême danger est retracé dans ces vers avec autant d'énergie que de vérité :

Le frère évite un frère : en leur effroi barbare,
Loin de les réunir, le malheur les sépare.
Plus de pitié. Chacun ne connaît plus que soi :
Vivre est l'unique bien, vivre est l'unique loi.
Le fils, sans redouter la céleste colère,
Livre aux pieds du passant le cadavre d'un père.
Le mourant qui gémit sur le seuil est traîné;
Et sous un toit connu si quelque infortuné
Cherche pour un instant à reposer sa tête,
Il trouve à l'écarter une main toujours prête,
Ne voit pas un ami qui l'ose secourir,
Et, repoussé partout, ne sait plus où mourir.

Ce dernier vers me semble d'une beauté admirable. Le poëte poursuit :

Lois et mœurs, tout périt. La licence effrénée,
Qui dans un seul instant voudrait vivre une année,
D'un reste d'existence ardente à se saisir,
Epuise avec fureur la coupe du plaisir :
Le vice sacrilége, au milieu des ténèbres,
Cherche *sur les tombeaux* des voluptés *funèbres*;
Et dans l'oubli des lois, le crime audacieux,
Impuni sur la terre, espère l'être aux cieux.

Les odieuses circonstances que ces derniers vers retracent, ont sans doute été fournies à l'auteur par des mémoires du tems : le poëte qui les aurait imaginées, aurait fait preuve d'une affreuse connaissance du cœur humain.

On pourrait reprendre encore dans le poëme de *Belzunce* quelques vers un peu secs ou d'une tournure laborieuse, quelques expressions dont l'impropriété ne peut être justifiée par la nécessité de la mesure ou de la rime,

Digitized by Google

un petit nombre d'hémistiches parasites, et un plus petit nombre encore de vers sur lesquels l'exacte grammaire aurait des doutes à élever : mais ce sont de légères taches qui ne nuisent véritablement point à l'effet du morceau et que je ne crois pas devoir indiquer autrement à l'auteur, certain qu'il saura aussi bien les apercevoir lui-même que les faire disparaître. AUGER.

REVUE LITTÉRAIRE.

MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES, contenant 1° un *Nouveau Dictionnaire bibliographique*, dans lequel sont indiqués les livres les plus précieux et les ouvrages les plus utiles tant anciens que modernes, etc.; 2° une *Table en forme de Catalogue raisonné*, où sont classés méthodiquement tous les ouvrages indiqués dans le Dictionnaire, et de plus un grand nombre d'ouvrages utiles, mais d'un prix ordinaire, qui n'ont pas dû être placés au nombre des livres précieux; par J. C. BRUNET fils; 3 vol. in-8°. Prix, 24 fr. A Paris, chez *Brunet*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4; et chez *Leblanc*, imprimeur-libraire, Abbaye-Saint-Germain.

NOUS ne pensons pas que l'époque où nous vivons soit précisément celle où la lecture et l'érudition aient été le plus à la mode; mais il est sûr que jamais les livres rares, curieux et bien imprimés, n'ont été plus recherchés ni plus chers. Il en a péri beaucoup en effet dans le tems du vandalisme révolutionnaire; un grand nombre de bibliothèques ont été dispersées, et nous sommes au moment où les gens de lettres et les hommes riches qui savent bien user de leur fortune, travaillent concurremment à en reformer. Les lumières de la bibliographie sont nécessaires aux uns et aux autres; il ne leur suffit même pas de savoir reconnaître les bons livres; il faut qu'ils soient en état d'en fixer le prix. Jusqu'à présent la *Bibliographie instructive* de M. De Bure avait suffi pour le premier objet, et le *Dictionnaire* de Cailleau pour le second : mais depuis vingt ou trente ans, la Bibliographie avait fait des progrès qui arriéraient un peu l'ouvrage de M. De Bure, et le prix des livres avait subi des variations qui rendaient encore plus suranné celui de Cailleau. M. Fournier essaya, il y a deux

Digitized by Google

ans, de remettre les amateurs au courant par un nouveau *Dictionnaire Bibliographique;* mais cet ouvrage beaucoup trop abrégé, et rédigé avec trop de précipitation, péchait encore par une appréciation des livres tantôt trop faible, tantôt trop forte, et le plus souvent inexacte. La lacune restait donc encore à remplir, et c'est ce que vient de faire M. Brunet fils d'une manière très-heureuse. Son *Dictionnaire* a toute l'étendue désirable; il est rédigé avec soin. Les prix des livres y sont cités d'après les catalogues des ventes les plus célèbres, et une liste chronologique de ces catalogues met le lecteur à même d'en suivre la hausse et la baisse depuis plus de quarante ans. Sa *Table en forme de Catalogue raisonné* ne satisfera pas également tout le monde. Il est trop difficile de faire pour chaque amateur le catalogue des livres qui lui conviennent, sans le consulter. Cette Table cependant n'est point sans mérite et ne sera pas sans utilité. Le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir traité la littérature allemande avec une négligence impardonnable et plus coupable qu'un entier oubli. Cependant, malgré ce défaut de la *Table*, qu'il était indispensable de relever dans un journal où l'on s'occupe de littérature étrangère, et malgré quelques erreurs de détail dans les indications du *Dictionnaire*, le *Manuel* formé de leur réunion est et sera encore long-tems le guide le plus sûr, le plus complet et le plus commode que le libraire et l'amateur de livres auront à choisir.

L'INSTITUTEUR FRANÇAIS; publié par M. DE LA CROIX, ancien avocat, juge civil. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

ON ne peut plus révoquer en doute que l'éclat et la prospérité d'un Etat n'émanent des vertus et des lumières de ses habitans. Rien n'est donc plus important que de répandre sur les générations naissantes le goût des sciences et les principes d'une pure morale. C'est par cette raison qu'on ne peut pas trop honorer la profession qui a pour objet d'éclairer la jeunesse, de la purifier, et de diriger ses pensées vers un but d'utilité individuelle et publique. Il est un genre d'éducation qui peut convenir à tous les hommes; mais il en est aussi qui s'adaptent plus particuliérement au caractère, aux mœurs et aux institutions nationales. Lycurgue, qui ne voyait que sa patrie, n'élevait les enfans que pour

Digitized by Google

elle; l'auteur d'Emile n'a paru vouloir les élever que pour eux. L'Instituteur français, que nous annonçons, semble avoir eu pour objet de faire concourir leur intérêt avec celui de la patrie: après les avoir disposés à marcher dans les diverses routes qui conduisent à la fortune, aux honneurs et à l'estime publique, il les dirige dans celles qui ont le plus d'attraits pour eux, sans leur dissimuler les difficultés et les obstacles qu'ils pourront y rencontrer.

Ce plan d'éducation ne ressemble point à ceux qui ont paru sur le même sujet jusqu'à présent; il est plus vaste, puisqu'après avoir considéré l'homme dans ses rapports avec le ciel, il le met en relation avec la société, et le prépare à entrer en harmonie avec elle par le développement de toutes ses facultés. Il commence par inspirer à la jeunesse le sentiment des vertus en lui faisant comprendre qu'elles seules ennoblissent son existence, et lui impriment un caractère distinctif de tous les êtres vivans. Il l'attache aux principes de justice par son intérêt personnel, il lui fait naître le goût des sciences et des belles-lettres, il place sous ses regards les grands tableaux de l'histoire; il ne se contente pas de lui découvrir les révolutions qui se sont succédées dans les républiques de la Grèce et de Rome, il remonte aux causes de ces révolutions, et lui découvre par quelle suite de fautes et d'imprudences les peuples qui s'étaient montrés le plus jaloux de leur liberté l'ont laissé échapper, et comment les successeurs d'Alexandre, en divisant leurs intérêts, sont tombés sous l'orgueilleux despotisme des Romains. Descendant ensuite à des époques plus rapprochées, il attache ses jeunes disciples au gouvernement sous lequel ils sont destinés à vivre, en leur faisant apercevoir les inconvéniens liés à d'autres qu'on a trop déprisés ou exaltés: mais comme il est bien loin de vouloir faire des publicistes de ses élèves, il glisse rapidement sur ces questions tant débattues, et qui sont si indifférentes pour la prospérité des hommes. Il fixe l'attention de ses élèves sur les diverses professions que le mérite et le talent ne peuvent dédaigner; il n'usurpe point sur le vulgaire celles qui appartiennent à l'ignorance, et transforment l'homme en instrument mécanique. « Laissez, leur dit-il, les occupations » machinales qui exigent plus de bras que de tête à la » grossière ignorance, et ne rivalisez point avec elle en lui » disputant son salaire. Je n'ai point orné votre esprit pour » vous laisser retomber dans la tourbe des manœuvres et » paralyser ainsi toutes les facultés de votre ame. La vue

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

» d'un tableau sorti de la riche école de Rome vous fait-
» elle naître le désir d'exprimer aussi sur la toile une forte
» pensée, d'y attacher une situation digne de fixer les regards
» de la postérité, capable de rappeler de grands souvenirs?
» allez manifester cette noble ambition à un artiste distin-
» gué, qui vous initiera dans les mystères de son talent, qui
» asservira votre génie à des règles qu'on ne doit pas fran-
» chir. En étudiant long-tems la nature et les procédés de
» l'art, peut-être parviendrez-vous un jour à occuper une
» place dans l'école française; mais gardez-vous de vouloir
» l'obtenir trop vite: que les suffrages de la multitude ne
» vous aveuglent pas, qu'un sordide intérêt ne multiplie
» point vos créations, et songez que, pour vivre dans la
» postérité, il faut s'oublier et ne travailler que pour elle.

» Les poëmes épiques que nous avons lus, les Méta-
» morphoses d'Ovide, les traits héroïques de l'histoire,
» vous ont-ils inspiré le désir d'animer le marbre, de faire
» sortir d'un bloc informe un Jupiter, un Moïse, un Ma-
» homet? Consacrez quelques années de votre jeunesse à
» voir le ciseau séparer la matière de l'esprit et de la vie;
» faites entrevoir la divinité sous les formes humaines. Si
» vous donnez le jour à une Grace, à une Nymphe, qu'elle
» soit si belle, si ravissante, qu'on vous accuse d'être de
» nouveaux Pygmalions, et que tous ceux qui la verront
» deviennent vos rivaux; que Vénus elle-même soit jalouse
» de la perfection de ses charmes et du moelleux de ses con-
» tours: mais pour arriver au point de surpasser la nature,
» il faudrait se surpasser soi-même, avoir une telle opinion
» du beau idéal, qu'on ne vît dans les modèles que des
» machines vivantes dont on daignerait emprunter quelques
» beautés rares et fugitives. »

C'est dans l'ouvrage même qu'on peut voir avec quel art cet ami de la jeunesse s'insinue dans sa confiance, la détourne des occupations oiseuses, anime son zèle pour les travaux utiles et glorieux, l'entraîne dans la carrière de l'éloquence, dans celle des armes, écarte par des idées sublimes et religieuses les dégoûts attachés à la profession de médecin et de ministre des autels. Dans des promenades champêtres, il donne à ses élèves des leçons sur l'agriculture, et les met en rapport avec des agriculteurs qui deviennent alors leurs véritables instituteurs. Il fait concourir à leur instruction les préceptes et les exemples; ainsi c'est d'une voiture chargée de coupables condamnés aux galères, qu'il

Digitized by Google

tire ses leçons sur tous les délits qui conduisent à l'opprobre et à l'esclavage

L'auteur a placé à la suite de ce Traité d'éducation plusieurs maximes sur des sujets graves, et qui ne pouvaient entrer dans le cours de son ouvrage, mais qui peuvent en être envisagées comme le complément.

D'après les idées saines et utiles que renferme l'Instituteur français, nous ne serions pas étonnés que l'auteur obtînt un jour la seule récompense qu'il ambitionne, celle de le voir placé au nombre des livres classiques, comme l'ont été ses *Réflexions morales sur les délits publics et privés*, qui se vendent chez le même libraire.

LA CHAPELLE D'AYTON, *ou* EMMA COURTENEY. *Nouvelle édition.* — Quatre vol. in-12. Prix br., 9 fr., et 11 fr. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

UNE nouvelle édition est déjà un préjugé assez favorable pour un roman, sur-tout pour un roman en *quatre volumes*. Qui a pu procurer cet avantage à *la Chapelle d'Ayton ?* Ce n'est ni le merveilleux de l'intrigue, ni peut être l'art qui en a tracé et combiné le plan. On n'y trouve ni paradoxes singuliers, ni événemens extraordinaires. D'autres causes ont fait le succès de ce roman intéressant, qui est en même tems un ouvrage estimable : d'abord la beauté des trois principaux caractères ; en second lieu, la grande connaissance du cœur humain qu'y développe l'auteur, et les observations ingénieuses qu'il y a semées ; enfin, le mérite d'un style toujours correct, souvent élégant, et qui prend avec facilité toutes les couleurs que le sujet demande. Ajoutons que cet ouvrage a été composé dans une vue philosophique qui lui prête plus d'importance que n'en ont ordinairement les livres de ce genre : « Deux puissances gouvernent la vie de l'homme (dit l'auteur dans sa Préface), sa vocation et sa destinée ; celle-ci entraîne ses pas, tandis que l'autre demeure en possession de sa volonté ; c'est ce qui fait que le corps et l'esprit vont si rarement ensemble, et que la tâche qu'il leur est imposé de poursuivre en commun, est d'ordinaire si mal remplie. » Emma Courteney est en effet entraînée par sa destinée bien loin de sa vocation. Auguste Harley, son amant est également emporté loin du but qu'il se proposait, par une faute dont il pouvait accuser sa destinée, au moins en partie ; mais s'il en résulte que notre héros ne

Digitized by Google

remplit pas tout-à-fait sa tâche, notre héroïne, en revanche, fait tout ce qu'on peut attendre de l'ame la plus noble et du cœur le plus pur. Entre ces deux personnages, on en voit briller un troisième, M. Montague, moins attachant peut-être parce qu'il est trop parfait, mais dont la création nous semble annoncer dans l'auteur un talent encore plus rare. Il rappelle l'*Allworthy* de Tom Jones, mais il n'en a pas les défauts; il est aussi bon, aussi généreux, aussi noble; il est plus fort et moins crédule, et se trouve placé dans de bien autres situations.

Cet ouvrage n'est point traduit de l'anglais, comme on pourrait le croire d'après le titre, et mieux encore d'après la connaissance parfaite que l'on y remarque des mœurs anglaises. La couleur locale y est conservée avec le plus grand soin. Il est vrai, cependant, qu'il existe une Chapelle d'Ayton en anglais, et que l'auteur de notre roman avait d'abord voulu traduire cet ouvrage; mais, au lieu de le traduire, il l'a refait, même dans la première édition, et n'en a presque plus rien conservé dans la seconde.

Notre intention n'est point d'analyser cet ouvrage : ce serait anticiper sur le plaisir que l'on prendra sans doute à sa lecture. Nous nous bornerons à dire que, s'il est aisé de trouver des romans plus forts d'intrigue et d'invention, on en rencontrera difficilement où les mœurs et les caractères soient peints avec plus de vérité et plus de charme, et où la vertu sans austérité, comme sans faste, se montre avec plus d'attraits.

GALERIE HISTORIQUE DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES DE TOUS LES SIÈCLES ET DE TOUTES LES NATIONS, contenant leurs portraits gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leur vie et des observations sur leur caractère ou sur leurs ouvrages; par MM. Auger, Biot, Cuvier, de Barante, Feuillet, Landon, Le Breton, Bergasse, Ginguené, etc., publiée en douze volumes, disposés par ordre alphabétique; chaque volume contenant 72 portraits et autant de notices de 2, 4 et 6 pages. Première livraison, comprenant les volumes I, II et III. Prix de chaque volume, 9 francs en feuilles; et cartonné, étiqueté en or, par *Bradel*, 10 francs. Un franc de plus par la poste. A Paris, chez *Landon*, éditeur, rue de l'Université, n° 19. Les livraisons suivantes paraîtront de mois en mois.

DANS un ouvrage de ce genre, où l'on rend compte avec

Digitized by Google

plus ou moins de détails de la vie des hommes de tous les pays qui ont obtenu quelque célébrité, il fallait éviter deux défauts dans lesquels sont tombés presque tous les compilateurs de biographie, la prolixité et sur-tout le choix mal-entendu des articles. Dans le *Dictionnaire historique*, pour dix noms capables d'intéresser le lecteur et d'exciter son attention, il en est cent indignes de l'occuper un seul instant. Il pèche aussi trop souvent par l'inexactitude des faits et des dates, et enfin le style en est généralement lâche, diffus et incorrect. M. Landon, éditeur et auteur de productions d'un mérite reconnu, a apporté plus de soins à la publication de sa *Galerie historique*. On ne retrouve pas dans cet ouvrage la plupart des fautes qui déparent les ouvrages du même genre qui l'ont précédé : mais ce qui le distingue particulièrement, ce sont les portraits placés à la tête de chaque notice, et qui sont tous gravés avec soin d'après les meilleurs originaux. Si l'on en juge d'après des tableaux bien connus, ou d'après des bustes antiques qui sont sous les yeux de tout le monde, leur ressemblance est frappante. On reconnaît ces mêmes hommes dont les traits sont déjà dans notre mémoire, et, à la seule inspection de leur portrait, on pourrait les nommer de suite, sans crainte de se tromper.

Cette idée d'avoir fait précéder la vie des hommes célèbres d'une gravure où ils sont représentés avec autant de vérité d'expression que de pureté de dessin, est tout-à-la-fois neuve et heureuse. On aime à contempler les traits de ceux dont on a lu l'histoire, et qui ont laissé dans notre ame de grands ou d'intéressans souvenirs. La vue de ces portraits inspire d'ailleurs quelquefois plus de réflexions que n'en font naître les récits les plus longs et les plus détaillés, parce que l'homme se montre quelquefois dans sa physionomie, et qu'en étudiant l'une on croit parvenir à mieux expliquer l'autre, ou parce qu'il peut exister entre les traits et le caractère de la même personne ou de personnes différentes, des ressemblances, des oppositions, des analogies, des contrastes qui font penser les esprits portés à la méditation. D'ailleurs, nous sommes bien aises de connaître ceux pour qui des lectures précédentes ou des entretiens antérieurs nous ont déjà inspiré des sentimens d'amour, de vénération, de reconnaissance, ou de haine, de mépris et d'horreur. Il nous semble que lorsque nos yeux sont fixés sur le tableau, sur la statue, sur la gravure qui les reproduit pour nous, qui les fait revivre, pour

Digitized by Google

ainsi dire, à nos regards, il nous semble, dis-je, que tous ces sentimens divers prennent une nouvelle activité dans notre ame, et acquièrent un nouveau degré d'énergie. On hait plus un tyran, on aime davantage un bon prince lorsque leur image est sous nos yeux, comme on haïrait encore plus le premier, comme on se sentirait un plus vif enthousiasme pour le second, s'ils étaient réellement et en personne devant nous. Cela tient à la nature du cœur humain, dont les sentimens sont d'autant plus profonds, dont les passions sont d'autant plus véhémentes qu'il reçoit des sensations plus directes. Le cœur ne fait jamais d'abstractions, les abstractions ne sont que des opérations de l'esprit.

Il n'est pas de lecture qui puisse mieux se concilier avec les goûts et les besoins des différens âges, que celle de la *Galerie historique*. Elle plaira aux jeunes gens, dont elle augmentera les connaissances et rendra l'imagination plus active; elle offrira aux hommes d'un âge mûr, des rapprochemens à faire, des résultats à trouver; elle rappellera aux vieillards leurs souvenirs fugitifs et les fixera dans leur mémoire, chaque jour plus infidèle; elle aura tout l'intérêt de l'histoire avec plus de variété; enfin, elle sera tout à-la-fois instructive et amusante, mérite bien essentiel aujourd'hui sur-tout que les gens du monde, et en général tous les hommes d'un esprit paresseux, ne craignent rien tant que l'ennui, ne veulent qu'effleurer les sujets, de peur de se fatiguer à les approfondir, et rejettent bien loin toute espèce de travail qui exige une attention un peu sérieuse.

Les notices biographiques de la *Galerie des hommes célèbres* ayant été rédigées par différens écrivains, le style se ressent un peu de la diversité de leur goût, de leurs talens et de leurs connaissances. Il est dans quelques articles moins soigné que dans d'autres. Il n'a pas par-tout la même precision; mais, en général, les littérateurs que M. Landon a chargés de ce travail, s'en sont bien acquittés, et leur diction a pris la couleur du sujet et le ton qui convenait à cette sorte de narration. Quelques notices manquent de proportion entre elles; les unes sont trop étendues, les autres trop resserrées : quelques-unes même manquent d'ordre dans la disposition des faits et de méthode dans leur arrangement. Ces défauts sont compensés par des beautés qui l'emportent de beaucoup dans la balance. On reconnaît plus d'une fois une plume exercée à des morceaux qui réunissent les qualités du style les plus

Digitized by Google

essentielles : d'ailleurs le talent des rédacteurs était une sûre garantie que l'exécution de cette entreprise répondrait à sa conception première, et nommer MM. Auger, Biot, Cuvier, etc., c'est assez faire l'éloge d'un livre qui réunit l'utile et l'agréable, et qui par conséquent doit avoir le même succès que les autres ouvrages publiés par M. Landon.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

ANNALES DRAMATIQUES, *ou* Dictionnaire général des Théâtres. — A Paris, chez *Babault*, l'un des auteurs; *Capelle* et *Renand*, rue J.-J. Rousseau.

CET ouvrage, conçu sur un plan très-vaste, aurait pu plaire aux amateurs de l'art dramatique. Les auteurs n'annonçaient rien moins que 1° *l'analyse de tous les ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, drame, opéra, opéra comique, vaudeville, etc., représentés sur les théâtres de Paris, depuis Jodelet jusqu'à ce jour, la date de leur représentation, les noms de leurs auteurs, avec des anecdotes théâtrales*; 2° *les règles et observations des grands maîtres sur l'art dramatique, extraites des Œuvres d'Aristote, Horace, Boileau, d'Aubignac, Corneille, Racine, Molière, Regnard, Destouches, Voltaire, et des meilleurs Aristarques dramatiques*; 3° *les notices sur les auteurs, compositeurs, acteurs, actrices, danseurs, danseuses, avec des anecdotes intéressantes sur tous les personnages dramatiques anciens et modernes, morts et vivans, qui ont brillé dans la carrière du théâtre.*

C'est promettre beaucoup, pour donner peu, et sans aller bien loin, nous allons citer deux articles du tome second, le dernier qui nous soit parvenu.

« *Beaussol* (*Peyrand de*), né à Lyon, est auteur des » *Arsacides*, de *Stratonice* et de plusieurs autres pièces » maintenant oubliées.

» *Beffroy de Reigny*, dit *le Cousin Jacques*, est l'auteur » de *Nicodême dans la Lune*, du *Club des Bonnes Gens*, » de *la Petite Nanette*, et de quelques ouvrages du même » genre, où l'on remarque de la naïveté et de l'origi- » nalité. »

M. de Beaussol est mort depuis *quelques années*, il s'appelait *Peyraud* et non *Peyrand*. Nous nous attendions à trouver à son article la liste de tous ses ouvrages dramatiques, nous avons été trompés dans notre espérance.

Cette dernière observation s'applique aussi à l'article sur

Digitized by Google

M. *Beffroy Reigny*, dit *le Cousin Jacques*. On nous donne tout simplement son nom et le titre de trois de ses pièces. Il nous semble qu'il eût fallu toutes les rappeler, et puis réserver les anecdotes pour les articles qu'on devait ou qu'on doit donner sur chacune de ces pièces. N'eût-il pas été bon de dire que M. Louis-Abel Beffroy de Reigny, dit *le Cousin Jacques* est né à Laon, département de l'Aisne, le 6 novembre 1757? Le Cousin Jacques a donné lui-même ces dates au public dans son *Testament d'un électeur*, et dans son *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*.

Si à l'inverse des mathématiciens, nous passions de l'inconnu au connu, nous aurions bien d'autres reproches à faire.

Boileau est né à Crosne et non à Cône.

Le chapitre des omissions serait très-étendu; on n'a consacré aucun article à *Calas*, drame en quatre actes et en prose, de M. Lemierre d'Argy, représenté sur le théâtre Français le 17 décembre 1790, et imprimé, ni à *Caius Marcus Coriolan*, tragédie de M. Gudin de la Brenellerie, représentée le 14 août 1776, imprimée la même année, etc.

Les anecdotes ont été admises de toutes mains; on lit, tome II, p. 291 :

« *Coriolan*, tragédie de l'abbé Abeille, 1676. On prétend » que cette pièce essuya, à la première représentation, une » chute dont elle ne put se relever, et l'on rapporte à ce » sujet une anecdote qui nous a paru mieux placée à l'ar- » ticle d'*Argélie*, tragédie du même auteur, etc. »

Cette anecdote se rapporte au célèbre vers :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

Or, les frères Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre Français*, tome XI, p. 333 et 439, disent formellement que ce vers n'existe ni dans *Coriolan*, ni dans *Argélie*. Les auteurs des *Annales dramatiques* auraient donc du se dispenser de répéter une fausse anecdote qui n'est que trop répandue.

S'il fallait reprendre toutes les fautes, erreurs, omissions, le journal entier ne nous suffirait pas; ainsi nous bornerons ici nos observations.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Débuts de Mlle Dupont.* — Le rôle de Lisette dans la *Métromanie* est un de ceux où il est d'usage de faire débuter les soubrettes, et cet usage est un de ceux du Théâtre Français, dont le public a le moins sujet de se plaindre. Le chef-d'œuvre de Piron est généralement reconnu pour un des chefs-d'œuvre de notre scène. C'est une comédie du meilleur ton, écrite dans le meilleur style, et pleine dans tous ses détails de verve et d'originalité. Nous sera-t-il permis d'observer que, malgré tous ces avantages, l'ensemble en est peut-être un peu froid, et d'en trouver la raison dans la nature même du sujet, dont tout le comique porte sur un travers d'imagination qui ne saurait être peint d'aussi vives couleurs que les passions et les vices? Ce qu'il y a de certain, c'est que les acteurs retranchent aujourd'hui à la représentation beaucoup de passages qu'on est bien aise de retrouver à la lecture, et dont on ne peut cependant leur reprocher la suppression, motivée par la nécessité de donner plus de vivacité à l'intrigue. Que penser après cela des auteurs modernes qui fondent le succès de leurs comédies sur des tirades? Un pareil exemple devrait leur apprendre à eux-mêmes que de tels succès ne peuvent être que passagers.

Ce dont il faut savoir gré à l'auteur de la *Métromanie*, c'est d'avoir relevé le caractère de poëte assez peu considéré de son tems, en peignant son Damis brave et généreux, en lui donnant le beau rôle de la pièce, et de n'en avoir pas moins présenté sans ménagement, par l'organe de Baliveau, tous les plus forts argumens que l'on ait jamais imaginés contre le culte des Muses. C'est une preuve de génie que de mettre ainsi en scène deux opinions opposées sans affaiblir ni l'une ni l'autre, et de plaider avec la même éloquence sous le nom des deux avocats. Avant Piron la profession d'auteur n'avait point eu de défenseur au théâtre. Elle en a trouvé beaucoup depuis, mais aucun n'a su garder cette juste mesure. Les nouveaux apologistes des lettres en ont presque divinisé la culture, en faisant l'apothéose des moindres auteurs. Piron ne trouvait d'excuse pour Damis auprès de son oncle que dans l'espoir d'égaler

Digitized by Google

les maîtres du Parnasse français ; aujourd'hui le talent de faire un tiers ou un quart de vaudeville paraît une raison suffisante au jeune homme qui veut se dispenser de prendre un état. Cette complaisance à louer son propre goût ou sa propre manie, et à faire l'apothéose de ceux qui nous ont précédés dans la carrière où nous marchons, a quelque chose de trop niais pour être de longue durée.

Mais revenons à la débutante. Mlle Dupont, depuis ses premiers essais, paraît avoir vaincu certaines difficultés de son organe, mais elle ne fait d'ailleurs que répéter les leçons qu'elle reçoit ; elle ignore l'art de mettre des nuances dans ses rôles ; elle est loin d'en saisir toutes les intentions. Ce qu'elle a le mieux rendu dans la *Métromanie*, ce sont les scènes où elle passe pour sa maîtresse, d'abord aux yeux du père, et ensuite aux yeux de l'amant ; elle y a mis de l'espiéglerie et de la gentillesse. Si elle avait aussi bien joué la scène où elle reçoit les reproches de Dorante et le désabuse, et celle où elle dérobe à Damis son secret, nous lui donnerions de plus grands éloges ; mais jusqu'à présent nous en sommes réduits à répéter qu'elle est jeune et jolie, et débite assez passablement les vers.

Talma, depuis sa rentrée, continue à partager les honneurs de l'affiche avec Mlle Dupont. Leurs noms y figurent tour-à-tour en lettres capitales, mais leur effet n'est pas le même sur le public. La salle est presque vide quand on lui annonce la soubrette ; il s'y précipite en foule quand on lui promet le héros. Le dernier rôle dans lequel ce grand acteur a paru, est celui d'Oreste dans *Iphigénie en Tauride*, et il l'a joué mieux peut-être que jamais. Il y montre plus d'abandon, plus de naturel ; il y fait moins d'efforts, il y cache mieux son art ; il y dérobe encore plus entièrement l'acteur pour ne laisser voir que le personnage. Mlle Duchesnois montre beaucoup trop l'actrice dans le rôle d'Iphigénie. Elle y est aussi tendre, elle y a des accens aussi enchanteurs que dans Ariane ou dans Phèdre ; elle ne fait point sentir la différence d'une amante à une sœur. Elle s'est fait applaudir dans la scène de la reconnaissance au quatrième acte, et au cinquième lorsqu'elle résiste à Thoas ; mais elle porte dans tout son rôle ce vice de déclamation que l'on peut reprocher à la plupart de nos acteurs. A les entendre, on serait tenté de croire que tout l'art consiste dans les contrastes, tant ils prennent soin de chuchotter avant de crier, et de revenir des cris au chuchottement sans intervalle. Un autre artifice qu'ils emploient,

Digitized by Google

c'est de traîner certains vers avec tant de lenteur et d'en précipiter d'autres avec une volubilité si grande, qu'un hémistiche de la première manière est aussi long à prononcer que deux ou trois vers de la seconde. Il en résulte que le sens de l'auteur se perd quelquefois dans les vers dont on isole toutes les syllabes, et qu'il est presqu'impossible de bien entendre ceux où on les confond. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux encore, c'est que moins le public entend, plus il applaudit. Il lui suffit que l'acteur ait annoncé l'intention de faire de l'effet, il s'empresse de lui en tenir compte, à-peu-près comme au Vaudeville, où l'on fait par fois répéter des couplets amphigouriques, mais qui, par un cliquetis d'antithèses, annoncent qu'on a voulu y mettre de l'esprit. Il y a sans doute au fond de tout cela une bonhommie très-estimable, mais pour l'intérêt de l'art et de nos plaisirs, il vaudrait encore mieux ne la pas pousser aussi loin.

On a donné, mercredi, la première représentation du *Vieux Fat* ou *les Deux Vieillards*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Andrieux, membre de l'Institut de France. Cet ouvrage, dont le fonds est un peu faible, mais dont les détails sont charmans et le style admirable, n'a pas réussi sans opposition. Il en a cependant triomphé, et l'on a demandé l'auteur. Nous en rendrons compte dans le prochain *Mercure*.

Théâtre de l'Impératrice. — Jeunesse et Folie, comédie en trois actes, en prose, de M. Pigault-Lebrun. — Nous ne ferons point un reproche à M. Pigault-Lebrun, d'avoir choisi, pour nous amuser pendant deux heures à l'Odéon, un sujet dont le fonds a déjà été produit et reproduit sur tous nos théâtres; mais nous nous dispenserons d'en rendre compte en détail. Nous n'apprendrions rien à nos lecteurs par l'analyse exacte d'une pièce où l'on voit, comme dans plusieurs autres qu'ils connaissent, un jeune étourdi assailli par des créanciers que son valet se charge d'éconduire, poursuivi par un oncle riche qui arrive des îles tout exprès pour le faire enfermer et finit par payer ses dettes, aimé enfin d'une veuve jeune et riche qui le congédie en apprenant sa mauvaise conduite et l'épouse sur son repentir. Il fallait de l'invention dans les détails pour faire passer sur le plagiat de l'ensemble; il fallait surtout de la gaieté pour en sauver l'ennui, et c'est à quoi M. Pigault-Lebrun a pourvu avec beaucoup d'adresse. Sa

Digitized by Google

pièce fourmille de plaisanteries sans prétention, et ce qui vaut encore mieux, elle offre même des scènes comiques; au premier acte, celle où le valet Champagne, près d'être arrêté pour son propre compte, à la requête d'un parfumeur, trouve le secret de faire payer sa dette par l'usurier Dufour qui était venu dans l'intention de faire arrêter son maître; au second acte, celle où ce même Champagne, sommé par l'oncle américain de faire comparaître son neveu qu'on prétend s'être caché dans la maison après avoir changé de nom, mais sans pouvoir changer de visage, substitue à son maître le portier de l'hôtel, affublé d'une robe de chambre et d'un bonnet de nuit, ce qui déroute tout-à-fait le pauvre oncle; au troisième acte enfin, l'arrivée du commissaire et les reconnaissances imprévues qui en sont le résultat. Disons encore à la louange de l'auteur, que le caractère de l'usurier Dufour est fort bien tracé; c'est le Bartolo de sa profession; il est rusé, défiant, malin, et Champagne n'en a que plus de mérite à en faire sa dupe. Au reste, il ne faut pas plus chicaner l'auteur sur la vraisemblance de son intrigue que sur la nouveauté de son sujet. Il ne faut pas non plus en examiner de près la morale. On y trouverait trop à dire, si l'on prenait la chose au sérieux; mais il ne nous a pas laissé le tems d'y penser, en nous apprêtant continuellement à rire. C'est ainsi qu'il faut traiter toutes les pièces fondées sur les fourberies des valets. Elles ne deviennent immorales que lorsqu'on y parle de morale. *J'ai ri, me voilà désarmé*, dit Baliveau dans la *Métromanie*, et cela est plus vrai au théâtre que par-tout ailleurs.

Théâtre du Vaudeville. — Le Secret de Madame, comédie en un acte, mêlée de couplets, de MM. Dumolard et Moreau.

L'anecdote qui a fourni le sujet de cette pièce, est tirée, dit-on, d'un recueil intitulé : *Paris, Versailles, et les Provinces*. Une femme dont le mari devait faire un voyage en Angleterre et ne voulait pas l'y mener, parce qu'elle ne savait pas l'anglais, s'imagina de l'apprendre à son insu. Elle choisit pour maître un jeune homme qui avait ses entrées dans la maison et que son mari voulait même prendre pour gendre. Les leçons étaient longues et fréquentes; et bientôt il s'y joignit une correspondance composée de lettres tirees d'un roman anglais, que Mme de Saint-Far traduisait et que le chevalier lui renvoyait corrigées. Ce manège

Digitized by Google

manége excita la jalousie du mari; sa femme se plut à l'entretenir, et après s'en être assez long-tems amusée, elle remit à M. de Saint-Far la correspondance suspecte dont la vue le tira bientôt de son erreur.

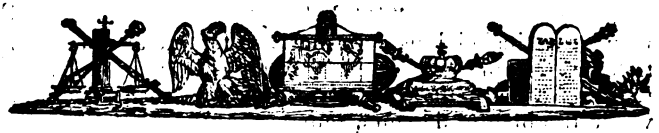
Il eût été plus facile de faire de cette anecdote un roman qu'une comédie, et une comédie, qu'une pièce mêlée de couplets. Les situations comiques qu'elle offre, sont en même-tems très-délicates, et ne peuvent être traitées légèrement, comme tout doit l'être au Vaudeville; aussi les auteurs, pressés entre les conditions de leur sujet et celles de leur théâtre, cherchant à remplir tour-à-tour les unes et les autres, ont-ils produit un ouvrage mixte, qui n'est satisfaisant sous aucun rapport. La partie dramatique est compliquée et l'on n'a pu en sauver les inconvenances; les couplets sont froids quand ils sont faits pour la situation, et paraissent lestes quand on y vise à la légèreté. Ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, ce sont les rôles de la suivante et du valet, et la scène qu'ils ont ensemble. Le public l'a fort applaudie; les amis ont applaudi le reste; et personne d'ailleurs n'a sifflé. Ainsi, la pièce est arrivée au dénouement sans malencontre; le public a su gré, sans doute, aux auteurs, de l'intention; mais ils lui ont donné par-là le droit d'exiger qu'une autrefois cette intention soit mieux remplie.

Théâtre des Variétés. — *Courte et Bonne*, ou *M. Grégoire*, vaudeville en un acte de MM. Merle et Desessarts.

Si le fonds de cette pièce est très-léger, l'idée au moins en est ingénieuse, et qui plus est, elle est morale sans cesser d'être gaie, chose qu'on ne voit pas tous les jours. Les auteurs ont voulu montrer qu'un pauvre pouvait devenir riche et même redevenir pauvre sans rien perdre de sa gaieté; et ils ont choisi pour exemple un bon porteur d'eau nommé Grégoire, qui ayant gagné à la loterie de quoi se mettre à son aise pour le reste de ses jours, aime mieux se ruiner en passant trois mois dans l'opulence, et reprend ensuite ses seaux, tout aussi joyeusement qu'il avait pris possession de son carrosse.

Ce trait de philosophie pratique a été fort goûté du public. De jolis couplets ont aussi contribué à capter sa bienveillance; et l'on peut prédire un succès soutenu à cette bagatelle ingénieuse, qui a d'ailleurs le mérite d'être d'un ton beaucoup meilleur que le répertoire ordinaire de ce théâtre.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Aucune note officielle n'apprend l'état des affaires à Constantinople, depuis que nous savons que la Porte a prohibé dans la Mer-Noire le passage des bâtimens armés. Si l'on en croit les nouvelles d'Allemagne, on avait conçu l'espoir de quelque rapprochement entre les Russes et les Turcs, mais depuis, toute espérance paraît évanouie à cet égard : on ajoute que les conditions proposées par la Russie ont paru trop onéreuses, et qu'on s'est disposé à risquer de plus grands sacrifices pour n'en pas consentir de moindres. Le reis-effendi doit avoir déclaré que les sacrifices demandés ne pourraient l'être qu'à une puissance réduite à la dernière extrémité, et que la Porte n'en est pas là. Telle est la réponse présumée du ministère, mais le peuple de Constantinople en redoute, sur-tout un effet aussi désastreux que pressant, si la Russie prohibe de nouveau l'exportation de ses grains. La disette dans Constantinople serait inévitable.

Les îles ioniennes confiées au gouvernement du général de division Douzelot, ont vu installer un nouveau commissaire impérial, par ordre du ministre de la guerre, M. Lesseps. Le 1er mai, le sénat assemblé à Corfou a reçu la notification de cette disposition nouvelle, qui ordonne à M. Bessières, ancien commissaire impérial, une autre destination.

Après son installation, le premier acte de M. le commissaire impérial a été de prohiber, sous les peines les plus sévères, toute exportation de grain ou de moyens de défense des îles ioniennes. Les coupables seraient traduits à une commission militaire et punis comme ceux de haute trahison.

La cour de Vienne continue son voyage en Bohême. Celle de Prusse est alternativement à Potzdam et à Berlin. Le roi de Saxe doit être de retour à Dresde au 20 juin. Les démolitions des fortifications de Dresde continuent; une nouvelle forteresse saxonne va être construite sur l'Elbe. Les foires de Leipsick et de Francfort ont été bonnes. Les

Digitized by Google

marchandises françaises et allemandes ont remplacé celles des Anglais ; il s'est fait beaucoup d'affaires.

La remise solennelle de Ratisbonne à la Bavière est l'acte précurseur des autres dispositions d'arrangement, de concessions et d'indemnités qui seront successivement convenues entre les cours de la Confédération. Les limites du Tyrol allemand et du Tyrol italien ne sont pas encore définitivement fixées. Le général Vial, qui commande le Tyrol méridional ou italien, a établi son quartier-général à Trente.

Le roi de Naples poursuit son voyage en Calabre. Cette grande inspection militaire, faite par le souverain dans la partie méridionale de ses Etats, est une sorte de marche triomphale ; par-tout les hommages les plus éclatans lui sont rendus ; par-tout il recoit les témoignages du dévouement et de la fidélité, et voit les heureux effets de la paix rétablie dans ces contrées vainement agitées par les émissaires anglais, et plus vainement encore menacées par leurs vaisseaux.

A Rome, la consulte continue à prendre des dispositions utiles pour la salubrité de la ville, les réparations que l'état des monumens y exige, la facilité des communications ; elle a statué aussi sur le sort des ecclésiastiques de diverses nations qui y sont établis, et sur les dispositions et réglemens de police auxquels ils doivent être assujétis.

Le sénatus-consulte du 17 février, concernant Rome et son territoire, vient de recevoir son exécution provisoire : une autorité unique et centrale va veiller sur les intérêts, la sûreté et la prospérité de l'ancienne capitale du Monde, devenue la seconde ville de l'Empire Français, et le patrimoine de l'héritier du trône. Avant qu'un prince du sang impérial n'y soit établi, aux termes de l'article 8 du sénatus-consulte du 17 février, l'Empereur vient de statuer sur le gouvernement du ci-devant Etat romain. La lecture des lettres ci-jointes fera connaître au lecteur ces dispositions importantes.

Lettre de l'Empereur au ministre de la police générale.

« Monsieur le duc d'Otrante, les services que vous nous avez ren-
» dus dans les différentes circonstances qui se sont présentées, nous
» portent à vous confier le gouvernement de Rome, jusqu'à ce que
» nous ayons pourvu à l'exécution de l'art. 8 de l'acte des constitu-

Digitized by Google

» tions du 17 février dernier. Nous avons déterminé par un décret » spécial les pouvoirs extraordinaires dont les circonstances particu- » lières où se trouvent ces départemens, exigent que vous soyez » investi. Nous attendons que vous continuerez, dans ce nouveau » poste, à nous donner des preuves de votre zèle pour notre service » et de votre attachement à notre personne.

» Cette lettre n'étant à autre fin, nous prions Dieu, M. le duc d'O- » trante, qu'il vous ait en sa sainte garde. »

A Saint-Cloud, le 3 juin 1810.

Signé, NAPOLÉON.

Lettre du ministre de la police générale à S. M. I. et R.

Sire, j'accepte le gouvernement de Rome auquel V. M. a la bonté de m'élever, pour récompense des faibles services que j'ai été assez heureux de lui rendre.

Je ne dois pas cependant dissimuler que j'éprouve une peine très-vive en m'éloignant d'elle : je perds à-la-fois le bonheur et les lumières que je puisais chaque jour dans ses entretiens.

Si quelque chose peut adoucir ce regret, c'est la pensée que je donne dans cette circonstance, par ma résignation absolue aux volontés de V. M., la plus forte preuve d'un dévouement sans borne à sa personne.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire, de V. M. I. et R.,

Le très-humble et très-obéissant serviteur et fidèle sujet,

Signé, le duc D'OTRANTE.

Paris, le 3 juin 1810.

Le même jour, deux décrets ont été publiés : l'un nomme M. le duc d'Otrante gouverneur de Rome et des départemens composant la 30e division militaire ; le second nomme S. Exc. M. le duc de Rovigo ministre de la police générale.

Nous ajouterons, sur Rome, cette note que publie le *Moniteur* au moment où nous écrivons.

« Les habitans de Rome, dit-il, voyent que l'on s'occupe de leurs plus chers intérêts, que les brigands sont punis, que l'ordre s'établit, que la culture et les arts sont encouragés ; ils reconnaissent chaque jour l'avantage inappréciable de dépendre d'une grande puissance, et manifestent leur attachement à notre auguste Empereur. Les prélats les plus distingués ont donné l'exemple : le cardi-

Digitized by Google

nal Locatelli, évêque de Spoletto, les évêques de Rietti, de Narni, de Tivoli, ont prêté leur serment de fidélité. Ce pays devient de jour en jour plus digne de son incorporation à l'Empire français. »

La correspondance anglaise offre des détails intéressans, et établit certains calculs sur lesquels il nous sera permis d'élever quelques doutes.

Voici ce qu'on écrivait à Londres, en date du 20 mai, sur les affaires d'Espagne :

« On attend de jour en jour la nouvelle d'un engagement général sur la frontière orientale du Portugal. Nous apprenons que les Français sont suffisamment en force pour chercher à attaquer l'armée alliée, et l'on dit que lord Wellington compte assez sur le nombre et la discipline des troupes sous ses ordres pour faire face à l'ennemi.

» D'après les mouvemens de l'armée française, lord Wellington partit de Viseu le 26 du mois dernier pour venir appuyer la brigade du brigadier général Craufurd, portée sur la rive gauche de la rivière Coa. L'ennemi s'avançait alors rapidement du côté de Salamanque, mais il s'arrêta tout-à-coup, soit qu'il eût connaissance de la marche de lord Wellington, soit qu'il attendît du renfort.

» Le quartier général de lord Wellington était à Celarico le 5 de ce mois, et celui du maréchal Beresford à Fornos. La brigade du général Craufurd était le même jour à Gallegos, au delà d'Almeïda. L'armée anglaise était alors composée de plus de vingt-deux mille hommes, et on en attendait encore trois mille de Lisbonne. Dix-mille Portugais étaient aussi en marche pour venir renforcer l'armée du lord Wellington. On estimait que le reste des troupes portugaises sous les ordres du marechal Beresford, pouvait s'élever à 5,000 hommes. On pouvait, si le cas l'eût exigé, effectuer en quatre jours la jonction des deux armées.

» D'après les nouvelles les plus authentiques des forces et des positions des Français vers la fin du mois d'avril, le général Bonnet était près de Gijon avec environ 3000 hommes. Junot, qui se disposait à quitter sa position d'Astorga, avait 10,000 hommes d'infanterie et 2000 de cavalerie. On portait à 30 ou 35,000 hommes le corps principal de l'armée sous les ordres du maréchal Ney. Il occupait le pays entre Matilla et Ciudad-Rodrigo. On pensait qu'il s'avancerait pour attaquer cette dernière forteresse aussi-tôt après sa jonction avec la division de Junot, et avec un pareil nombre de troupes qu'on avait fait partir de Madrid, disait-on, ainsi que des diverses places sur cette route. Si ces rapports sont véritables, les deux armées seraient à-

Digitized by Google

peu-près de même force par le nombre ; mais nous doutons que les Français aient des forces aussi considérables. »

Le lecteur aura lu avec étonnement quelques-uns de ces détails : ce mouvement est justifié par la note du *Moniteur* que nous devons mettre aussi sous ses yeux.

Les officiers de l'armée française en Espagne, dit le *Moniteur*, doivent bien rire de ces renseignemens. On a peine à se persuader combien les ennemis sont maladroits quand on voit combien ils sont mal instruits. Ils ne l'étaient pas mieux à Talaveyra, à Walcheren ; ils ne le sont pas mieux à Cadix. Il faut avouer que les Anglais emploient bien mal leur argent.

Voici d'autres détails plus récents, puisés à la même source des journaux anglais.

« Des lettres de Cadix disent que Blake est arrivé le 22, et a été nommé ministre de la guerre, et que 10,000 hommes ont quitté l'île de Léon, pour rejoindre les troupes dans la Sierra de la Ronda.

» Ballastros occupe encore Arronches. Le nombre des troupes françaises qui marchèrent contre lui, lorsqu'il se replia sur cette place, était de 7000 hommes. — Bassecourt a 10,000 hommes sous ses ordres à Cuença, et il a poussé ses postes avancés jusque dans la Manche. »

» Le gouvernement a reçu des dépêches de Carthagène, qui vont jusqu'au 24 du mois dernier. Voici ce qui en a transpiré dans le public :

» Le brave colonel Roche a réussi à empêcher de tomber dans les mains de l'ennemi deux vaisseaux espagnols de 150 canons chacun, *le Saint-Charles* et *le Ferdinand VII*, qui se trouvèrent dans le port de Carthagène ; les Français étant entrés le 23, avec 8000 hommes, à Murcie, et n'étant plus le 24 qu'à six lieues de Carthagène.

» Sur la demande du colonel Roche, sir Samuel Hood a détaché *le Northumberland* et *l'Hibernia*, vaisseaux de ligne, afin de conduire les deux vaisseaux espagnols à Minorque ou à Gilbratar.

» Nous sommes fâchés d'apprendre que l'armée de Blake, qui s'était réunie jusqu'au nombre de 20,000 hommes, s'est de nouveau dissipée par suite de ce mouvement des Français.

» On a aussi reçu hier des nouvelles de l'armée anglaise, qui vont jusqu'au 9 mai. Les Français étaient alors à Spirito, sur les bords de l'Agueda, au nord de Ciudad-Rodrigo. Les Anglais occupaient toujours les bords de la Coa, et paraissaient devoir garder la même position. Les deux armées sont séparées par un pays montueux et difficile. »

Digitized by Google

Quant à Cadix, voici sur la position de cette place, et sur-tout sur les dispositions intérieures, des détails qui méritent d'être connus; ils sont donnés par un officier de l'armée anglaise, en date de Cadix, le 8 mai.

« Les Français continuent à élever de nombreuses batteries, sans opposition de notre part ou de celle des Espagnols, à l'exception de quelques bombes qui leur sont lancées de tems en tems. Je crains que dans quelques jours l'ennemi ne commence à battre nos vaisseaux avec des boulets rouges, des bombes, etc.; et comme la rade est très-étroite, il nous sera impossible de garder notre mouillage actuel, et nous serons obligés de nous porter au-delà du phare; ce qui ne manquera pas de décourager les Espagnols, et la ville se rendra bientôt par le manque de bravoure et la trahison. Il paraît que beaucoup de familles de Cadix sont dans les intérêts de la France. Toutes les nuits nous en voyons des preuves convaincantes; car nous voyons de nos vaisseaux des signaux faits du haut des toits, et nous distinguons les signaux correspondans faits dans le camp ennemi. »

Il est à remarquer que toutes les fois que le gouvernement anglais n'a rien de bon à apprendre aux lecteurs assidus des mille et un journaux qui circulent dans les trois royaumes, il imagine quelqu'événement lointain qui donne à l'opinion toujours active de la nation une occupation éloignée et une sorte de distraction : en voici une nouvelle preuve, toujours prise dans le double moyen de détourner l'attention au-dehors, et de fomenter la discorde et la mésintelligence.

Les émissaires français, dit-on à Londres, ont cherché à faire naître la révolte en Canada. On dit que plusieurs des gentlemen les plus influens étaient impliqués dans un complot qui a été heureusement découvert, et dont les chefs ont été arrêtés. On assure que les partisans de Bonaparte avaient fait un plan pour s'emparer des forts du Canada; et un pareil plan ayant été fait pour la Floride, Napoléon aurait acquis, au nord et au midi des Etats-Unis, un pouvoir bien propre à favoriser ses vues ambitieuses sur l'Amérique septentrionale.

La lettre suivante se trouve dans la Gazette d'Halifax.

Quebec, le 21 mars 1810.

« Je suis aise de pouvoir vous annoncer que la découverte la plus heureuse a été faite hier ici. Quelques personnes de distinction, qu'on soupçonnait depuis long-tems de n'être pas fidèles au gouvernement,

Digitized by Google

ont été arrêtées, et sont maintenant dans les prisons. Les gardes ont été doublées, et on a distribué aux troupes des cartouches à balles. Si ce complot n'avait pas été découvert à tems, il aurait pu avoir les suites les plus funestes.

» Notre digne gouverneur a été très-occupé depuis trois jours, et le conseil privé a été rassemblé hier pendant toute la journée. On croit que plusieurs personnes ont reçu de l'argent de l'usurpateur de l'Europe, par le moyen de ses agens dans les Etats-Unis. »

D'autres nouvelles ont un plus grand caractère d'authenticité, et intéressent plus vivement les Anglais, car elles frappent sur leur commerce. Le bill porté en Amérique, dit de non-intercourse, a été maintenu. On s'est borné à arrêter d'examiner s'il ne conviendrait pas de le suspendre. On apprend aussi à Londres avec une vive douleur que les décrets de saisie et de confiscation dans les ports de Hollande et de Flandres, atteignent des quantités immenses de denrées et marchandises anglaises présentées sous pavillon américain, que ces décrets sont exécutés avec la plus grande vigueur, et qu'il ne reste aucune espérance à la fraude, et à la violation des lois prohibitives du commerce anglais.

Nous terminerons par des détails qui intéressent un grand nombre de familles dans deux pays victimes intéressantes des hasards de la guerre. On sait en Angleterre « que l'affaire de l'échange des prisonniers entre l'Angleterre et la France prend enfin une tournure avantageuse. Quatre parlementaires portant environ 300 prisonniers français, sont partis mardi de Plymouth pour se rendre à Morlaix. Plusieurs de ces prisonniers étaient depuis plusieurs années en Angleterre. Il est inutile d'observer combien eux et leurs familles ont dû en souffrir; mais il est surprenant que les gouvernemens n'aient jamais considéré combien il est absurde de garder des prisonniers. Nous ne pensons pas, et personne ne prétendra qu'il puisse être d'aucun avantage pour une nation de garder les prisonniers qui, après l'échange fait homme pour homme, lui resteraient parce que l'autre nation n'en aurait pas un aussi grand nombre qu'elle. Si cela décidait ou pouvait décider la lutte, si cette mesure pouvait affaiblir les forces de l'ennemi au point de l'obliger de terminer la guerre, alors véritablement l'avantage en serait incontestable, et elle serait même justifiable, si la cause de la guerre était juste: mais le nombre des prisonniers n'a jamais influé sur la

Digitized by Google

durée de la guerre. L'Angleterre, qui n'a pas une population aussi considérable que la France, n'a jamais fait la paix dans le seul but de retirer ses prisonniers; et il serait ridicule de supposer que ce pût jamais être celui de la France. Ainsi tourmenter ces malheureux, que l'on fait prisonniers de guerre, et souvent même les faire périr dans les prisons, est une politique barbare, qui n'est justifiée par aucune nécessité, qui ne nous est pas utile à nous-mêmes, et qui, de plus, ne porte aucun préjudice à notre ennemi. »

Voilà qui est raisonner à merveille, et nous ne sommes pas jaloux d'entendre les Anglais tenir ce langage, quoiqu'il semble devoir plutôt appartenir à la nation qui ayant le plus fait pour la paix, a par conséquent le plus fait pour les prisonniers de part et d'autre.

Mais nous voyons à quoi se réduit ce beau mouvement d'humanité, par la suite de l'article. Notre gouvernement, dit le journaliste anglais, améliore le sort des prisonniers; ceux qui sont au dépôt royal, ont *maintenant* la liberté *de prendre l'air* hors de la prison, *par détachement*. Il faut rendre justice au journaliste anglais; il s'écrie: « La vérité » peut ici passer pour un libelle, et c'est une épigramme » contre notre gouvernement que l'annonce d'une telle » faveur. » Nous n'avons rien, en effet, à ajouter à ces expressions qui contiennent à-la-fois l'aveu d'une conduite peu loyale, et l'expression d'un sentiment plus généreux.

PARIS.

Le 3 de ce mois, les premières autorités ont été admises à présenter leurs hommages à LL. MM. II. et RR.

— Il y a eu, jeudi 7, grande parade et audience diplomatique au Palais des Tuileries. Les troupes étaient nombreuses et magnifiques, le concours des spectateurs immense.

Après l'audience, LL. MM. II. se sont rendues par le boulevard au Muséum d'Histoire naturelle, qu'elles ont visité avec beaucoup de soin. La route qu'elles ont parcourue dans une voiture, dont tous les panneaux étaient en glaces, était couverte d'une double haie de spectateurs qui n'ont cessé de faire retentir les airs des cris de *vive l'Empereur! vive l'Impératrice!* LL. MM. sont rentrées vers les sept heures à Saint-Cloud. Elles vont, aujourd'hui

Digitized by Google

vendredi, honorer de leur présence une fête que S. A. I. la princesse Pauline leur donne à Villiers, et dont les préparatifs annoncent à l'avance le goût et la variété.

Dimanche LL. MM. daigneront assister à la fête que leur offre l'Hôtel-de-Ville. Dimanche, 17, est le jour fixé pour celle donnée par la Garde impériale à l'Ecole-Militaire.

— S. Exc. Mr le duc de Rovigo, ministre de la police générale, donnera ses audiences aux fonctionnaires publics tous les samedis, depuis deux heures jusqu'à quatre.

— Mardi dernier, le Conseil-d'Etat a été présidé à Saint-Cloud par S. M. Les auditeurs nouvellement nommés ont prêté serment entre les mains de S. M.

— Un décret de S. M. a nommé M. Fiévée maître des requêtes.

— Un autre décret impérial assure aux Employés de l'ancienne liquidation générale supprimée une pension établie sur le grand livre de la dette publique.

ANNONCES.

Essais sur l'Eloquence de la Chaire, panégyriques, éloges et discours; par son éminence Mgr. le cardinal Maury, archevêque de Montefiascone et de Corneto, membre de l'Institut impérial; etc. *Nouvelle édition*, considérablement augmentée. Deux très-gros vol. in-8°, d'environ treize cents pages, ornés du portrait de l'auteur, gravé par Roger. Prix, 15 fr., et 19 fr. francs de port. — Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, prix, 30 fr., et 34 fr. franc de port. Chez Gabriel Warée, libraire, quai Voltaire, n° 21.

Précis méthodique de tous les Rudimens, des particules, et des élégances latines, en quatre tableaux, bien imprimés, chacun de deux pages in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; et chez l'auteur (Mélot), instituteur, rue Basse-du-Rempart, n° 28.

Odes d'Anacréon, traduites en vers français, ouvrage dédié aux jolies femmes; par P. Bergeron. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port. En papier vélin le prix est double. Chez Mlles Souchon et Leblanc, libraires, au palais de justice, galerie des prisonniers, n° 4; et chez Germain Mathiot, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 25, près la rue Gilles-Cœur.

Digitized by Google

Méthode pour apprendre à conjuguer facilement les verbes grecs, d'après la méthode latine de M. Gaultier; par A. A. Deschamps, professeur agrégé au lycée impérial d'Angers. Tableau in-folio. Prix, 60 c. A Angers, chez Fourier-Mame, libraire; et à Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Vie du prince Eugène de Savoie, généralissime des armées autrichiennes; écrite par lui-même, et publiée pour la première fois en 1809. *Troisième édition,* revue, corrigée et augmentée de notes, et de la dernière partie de la vie de l'auteur jusqu'à sa mort; avec portrait. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cours de Mathématiques à l'usage des écoles impériales militaires, rédigé par ordre de M. le général de division Bellavène, commandant-directeur des études de l'Ecole spéciale impériale militaire de Saint-Cyr; par MM. Allaize, Billy, Puissant et Bondrot, professeurs de mathématiques à l'école de Saint-Cyr; dédié à S. A. S. le prince Alexandre, vice-connétable de l'Empire, major-général des armées, etc. Un vol. in-8° de 600 pages, accompagné de 13 planches. Prix, 7 fr. 50 c., et 10 fr. franc de port. Chez Magimel, libraire pour l'art militaire, rue de Thionville, n° 9; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Essai sur le Beau. Nouvelle édition, augmentée de six discours, sur le modus, sur le decorum, sur les grâces, sur l'amour du beau, sur l'amour désintéressé; par le père André. Un gros vol. in-12, broché. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Ferra aîné, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ferme expérimentale établie au Plessis-Belleville; par M. Brodelet, propriétaire-cultivateur, membre du conseil-général du département de l'Oise, et de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Manuel géographique et statistique du Portugal; où l'on trouve des notions exactes sur l'étendue, le sol, le climat, les productions et la population de ce pays; sur le caractère et les mœurs de ses habitans, sur le gouvernement, les finances, les forces de terre et de mer; les manufactures, le commerce, l'industrie, et l'état des sciences, arts, etc. Brochure in-8° de 130 pages. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 90 c. franc de port. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Digitized by Google

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. Malte-Brun. VIe cahier de la troisième souscription, ou XXXe de la collection. Ce cahier contient le portrait de M. D'Anville, avec les articles suivans : Tableau des îles d'Amboine et de Banda, suivi de Remarques générales sur les îles des Epices ; par un Anglais ; traduit par M. Moreau ; — Aperçu sur l'origine des plantes céréales, et leur introduction en Europe ; par M. Dureau de la Malle ; — Quelques détails sur l'Etat actuel de la colonie de Sierra-Léona ; — Visite des Espagnols à la Nouvelle-Galles méridionale ; fragment d'un Voyage inédit de Malaspina ; — Sur M. D'Anville et sur l'édition de ses Œuvres complètes ; et les articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, souvent coloriée. La première et la deuxième souscriptions (formant 8 volumes in-8° avec 24 cartes et gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les 1re, 2e et 3e souscriptions, payent la 1re et la 2e 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la troisième souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. En papier vélin le prix est double. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Avis à la Société sur sa santé, ou Aperçus sur la médecine en général ; par F. J. Brisorgueil, docteur-médecin, et ancien professeur à l'Ecole de médecine de Strasbourg. Prix, 50 c., et 60 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain ; Gabon, libraire, rue de l'Ecole de Médecine ; et chez l'Auteur, rue de Thionville, n° 38. (1810.)

Histoire des révolutions de Perse, pendant la durée du dix-huitième siècle de l'ère chrétienne ; précédée d'un abrégé de tout ce qui s'est passé de remarquable dans cet Empire, depuis l'époque de sa première fondation par Cyrus ; par Ch. Picault. Deux vol. in-8°, imprimés avec le plus grand soin, en caractère neuf, sur beau papier. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez A. Egron, imprimeur, rue des Noyers, n° 49 ; H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12 ; Lenormant, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Histoire des généraux célèbres depuis 1792 *jusqu'à nos jours.* — XIXe et avant-dernière livraison. — Ce dernier volume contient l'his-

Digitized by Google

toire abrégée des généraux étrangers les plus célèbres. — Dans le cours de cette histoire, l'auteur avait déjà essayé de peindre leurs caractères; mais c'était toujours en quelques lignes. On aimera à les trouver ici depuis le berceau jusqu'à leurs dernières batailles.

Généraux autrichiens : De Cobourg, de Saxe-Teschen, de Hohenloë, de Kray, de Clairfait, de Mélas, de Wurmser, de Beaulieu, l'archiduc Charles, Bellegarde, Hiller, etc.

Généraux russes : Souwarow, Korsakof, Rosemberg, Benigsen, Michelson, Kaminski, Buxhowden, Olgorouki, Kamenskoi, etc.

Généraux prussiens : Frédéric Guillaume II, Frédéric Guillaume III, Louis Ferdinand de Prusse, Mollendorf, Kalkreuth, Ruchel, le prince d'Orange, Larisch, Graver, Eugène de Wirtemberg, Blucher, Schmettau, le duc de Weimar, le prince de Hesse-Cassel, Schœler, Lestocq, etc.

Généraux anglais : Le duc d'Yorck, Nelson, Sidney Smith, Abercrombie, Hutchinson, Cocrane, Keith, etc.

Généraux espagnols : Ricardos, Caro, La Union, Navarro, Dom Uretia, Solano, Messerano, etc.

Ce volume, supérieurement bien imprimé par M. Didot l'aîné, se vend 2 fr., et 2 fr. 500. franc de port, 3 fr. franc de port pour l'étranger. Le prix de toute la collection des généraux célèbres depuis 1792 jusqu'à nos jours, en dix volumes, de deux cent cinquante pages chacun, est de 25 fr. pour Paris, 30 fr. pour les départemens, 35 fr. pour l'étranger. Chez M. Châteauneuf, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Manuel du culte catholique, ou Histoire des mystères et cérémonies de l'Eglise chrétienne, depuis l'établissement de son culte jusqu'à nos jours; contenant l'explication historique et détaillée des fêtes, cérémonies et prières de l'Eglise chrétienne, l'origine et les causes de leur institution et création, l'étymologie des mots ou noms qu'on leur a donnés, la signification des vases, ornemens, lieux et autres objets qui servent à la célébration du culte divin; ainsi que la distinction des dignités et fonctions des ministres de la religion chrétienne. *Nouvelle édition*, entièrement refondue et considérablement augmentée, publié par N. L. Pissot. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 65 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Le Sacrifice d'Abraham. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. A Genève, et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Lettres sur la Vieillesse; par J. H. Meister. In-12, br. Prix, 1 fr.

Digitized by Google

80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Ant. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Choix de Biographie ancienne et moderne, à l'usage de la jeunesse; ou Notices sur les Hommes illustres de diverses nations, avec leurs portraits gravés au trait en taille-douce, d'après les meilleurs originaux. Par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut royal de Hollande. *Cinquième livraison.* Chez C. P. Landon, éditeur-propriétaire, rue de l'Université, n° 19.

Le prix de la souscription, pour les six livraisons formant 2 vol. in-12, ornés de 144 planches, est de 12 fr., et de 14 fr. franc de port.

Souvenirs historiques, ou Coup-d'œil sur les monarchies de l'Europe, et sur les causes de leur grandeur ou de leur décadence. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 15 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain; et Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Essai sur la nature de l'homme, ou le Philosophe aveugle qui recherche dans le champ de l'obscurité et des doutes les vérités qui regardent son être. Ouvrage dans lequel on traite de la cause intelligente et supérieure d'où dérivent les causes secondaires, et des différens principes qui constituent l'essence réelle de l'homme, considérés dans leurs mutuels rapports. Par M. J. B. de Rangoni. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. Imprimé à Florence à l'imprimerie impériale. Se vend à Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; à Strasbourg, même maison de commerce, et à Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Essai sur la science des machines; par Guényveau, ingénieur des mines dans les départemens du Rhône, de la Loire et du Puy-de-Dôme, des moteurs de rènes hydrauliques, des machines à colonnes d'eau, du bélier hydraulique, des machines à vapeurs, des hommes, des animaux. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. A Lyon, chez Reymann, et comp^e, libraires, rue Saint-Dominique, n° 63; et à Paris, chez Brunot-Labbé, libraire, quai des Augustins, n° 33.

Etudes de l'Enéide de Virgile, à l'usage des lycées et des colléges, publiées par F. H. Paillet, bibliothécaire de Seine et Oise. Un vol. in-12 de 410 pages. Prix, 3 fr.; cartonné par Bradel, 3 fr. 75 c.; relié en basane filets d'or, 4 fr.; relié en veau doré sur tr. fil. d'or,

Digitized by Google

5 fr. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

Cet ouvrage, qui répond parfaitement à son titre, mérite, sous beaucoup de rapports, d'être envisagé comme un livre classique. En effet, une analyse bien détaillée et bien raisonnée de l'Enéide, différens morceaux de traductions estimables, des rapprochemens aussi justes que nombreux entre Virgile et les poëtes anciens auxquels il a fait des emprunts, de fréquentes citations des endroits que les poëtes modernes ont à leur tour imités de Virgile, la saine critique que l'auteur emploie pour venger le prince des poëtes latins des reproches quelquefois hasardés qu'on lui a faits, tout enfin nous porte à croire qu'on ne peut mettre entre les mains des jeunes étudians un livre plus utile que les *Etudes de l'Enéide*.

Glossaire de Botanique, ou Dictionnaire étymologique de tous les noms et termes relatifs à cette science, par Alex. de Théis. Un vol. in-8°, de près de 600 pages, orné de deux planches, qui représentent l'alphabet harmonique, arabe-français, inventé par M. Langlès, et l'alphabet anglo-saxon; ouvrage approuvé par une délibération des professeurs du Muséum d'histoire naturelle, et dont l'extrait est en tête du livre. Prix, 10 fr. 50 c., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez G. Dufour, et comp., libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 17.

Charles Barimore. Un vol. in-8°, grand raisin, figures. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. franc de port. Chez Renard, libraire, rue Caumartin, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Couvent de Sainte-Catherine, traduit de l'anglais d'*Anne Radcliffe*, par Mme la baronne A.... Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez les mêmes.

Voyage des capitaines Lewis et Clarke, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la Colombia, dans l'Océan Pacifique; fait dans les années 1804, 1805 *et* 1806, par ordre du gouvernement des Etats-Unis; contenant le journal authentique des événemens les plus remarquables du voyage, ainsi que la description des habitans, du sol, du climat, et des productions animales et végétales des pays situés à l'ouest de l'Amérique septentrionale. Rédigé en anglais par Patrice Gass, employé dans l'expédition; et traduit en français par A. J. N. Lallemant, l'un des secrétaires de la marine. Avec des notes, deux lettres du capitaine Clarke, et une carte gravée par J.-B. Tar-

Digitized by Google

dieu. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

EUDOXE. *Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie;* par J. P. F. Deleuze. Deux vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 13 fr. 25 c. franc de port. — Sur beau papier vélin, 18 fr., et 21 fr. 25 c. franc de port. Chez F. Schœll, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Œuvres choisies de Destouches. Un vol. in-18. Prix, papier ordinaire, 1 fr. 50 c.; papier fin, 2 fr., papier vélin, 6 fr.; grand papier vélin, 9 fr.; et un fr. de plus par exemplaire, pour le port franc. Chez P. Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6, derrière le quai des Augustins.

Sous-presse, pour paraître le 1er juillet, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

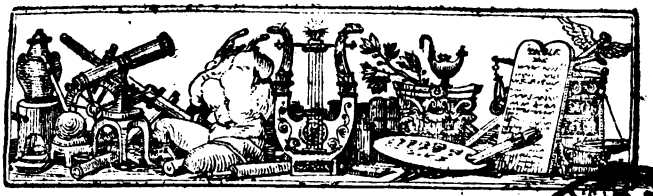
Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Ricco, exécuté par ordre du Gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour faire des recherches et des collections relatives à l'histoire naturelle; avec les observations sur le climat, le sol, la population, l'agriculture, les productions de ces îles, le caractère, les mœurs et le commerce de leurs habitans; par André-Pierre Ledru, l'un des naturalistes de l'expédition. Ouvrage accompagné de notes et d'additions, par M. Sonnini. Deux vol. in-8°, avec une très-grande carte, d'après Lopez, gravée par J.-B. Tardieu. Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port.

Code criminel avec instructions. Deuxième partie; Code Pénal. Par M. J. Dufour. Deux vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port.

Traité de l'Education des Moutons, etc.; par M. Chambon, auteur de divers ouvrages. Deux vol. in-8°, avec huit grands tableaux. Prix, 15 fr., et 18 fr. franc de port.

Système sexuel des Végétaux, suivant les classes, les ordres, les genres et les espèces, avec les caractères et les différences; par Charles Linné. Première édition française, calquée sur celles de Murray et de Persoon; augmentée et enrichie de notions élémentaires, de notes diverses, d'une concordance avec la méthode de Tournefort et les familles naturelles de Jussieu, etc.; par M. N. Jolyclerc. *Deuxième édition,* revue et augmentée. Deux vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXV. — *Samedi* 16 *Juin* 1810.

POÉSIE.

MON SONGE,

Après avoir lu la Chaumière indienne *de M.* BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BIENFAIT des Dieux, remède nécessaire
A tous les maux familiers aux humains,
Sommeil ! ce n'est que dans tes mains,
Que se forma le charme salutaire
Dont nos sens agités éprouvent le besoin.
C'est aux songes légers que tu donnes le soin
De faire succéder le plaisir aux alarmes ;
Leurs caresses, leurs jeux, savent sécher nos larmes ;
Tout s'embellit pour nous à l'ombre des pavots :
C'est au sein même du repos
Que l'émotion la plus vive,
L'ivresse de l'amour, le calme du bonheur,
En tenant notre ame captive,
Suspendent pour un tems l'effet de la douleur.

Songes flateurs, je vous dois mon hommage,
Vous avez effacé de tristes souvenirs :

Digitized by Google

L'oubli de mes malheurs fut votre heureux ouvrage,
Et je connus par vous le charme des désirs.
Ah! dans vos bras que ne puis-je être encore?
L'éclat de la naissante aurore
Détruit un aspect séduisant
Que vous offriez à mon ame sensible;
Hélas! ce tableau si touchant
Pourra-t-il désormais laisser mon cœur paisible?

Combien je fus heureuse en ma perplexité!
J'étais égarée et tremblante:
La douce et tendre humanité
Entendit ma voix gémissante,
Et sous les traits de l'hospitalité
S'offre à guider mes pas de sa main bienfaisante.

Au fond d'une sombre forêt
Où ne se loge point la superbe opulence,
Deux époux généreux, quoique dans l'indigence,
Me firent oublier mon pénible trajet.
Quelle sublimité dans leur naïf langage!
Organes de la vérité,
Leur candeur, leur simplicité,
Sur tous mes mots choisis obtenaient l'avantage.
Sous le plus humble toit je les voyais contens:
Des fruits étaient leur nourriture,
Et le parfum des fleurs, en ranimant leurs sens,
De leur table était la parure.

Un enfant! (je le vois même après mon réveil.)
Il n'avait pour berceau que les bras de sa mère,
Mais son sourire ou son sommeil,
Etaient l'effet des baisers de son père.
Pour cet enfant si cher quels soins ingénieux!
Ah! la nature, en des climats sauvages,
Eclaire, inspire, guide mieux
Que tous les écrits de nos sages.

Après un repas où le cœur
Avait assaisonné jusques à l'onde pure,
Dont je savourais la fraicheur,
Vers un tapis de mousse et de verdure
Je suivis ces hôtes charmans;

Digitized by Google

Et là, pour m'égayer, unissant leurs accens,
Ils chantèrent des Dieux la suprême puissance,
La bonté, l'utile indulgence,
Les plaisirs de l'amour, les douceurs de l'hymen.
Dans l'heureux séjour de l'Eden,
Alors je me crus transportée.

Les sons harmonieux dont j'étais enchantée,
L'aspect de la vertu sans faste, sans orgueil,
De l'hospitalité l'inimitable accueil,
Cette félicité parfaite
Dont l'image frappait mes yeux;
Tout m'offrait dans cette retraite
Le calme et l'union, seuls objets de mes vœux...
Hélas! de cet heureux mensonge,
Je ne puis conserver qu'un tendre souvenir;
Je n'ai donc vu la paix qu'en songe,
Et c'est dans un désert qu'on savait la chérir!

Avec le jour, la triste inquiétude,
Le choc des passions, le tumulte, les cris,
M'apprennent dans ma solitude,
Que mes frères sont ennemis.

O doux sommeil! que toi seul me soutienne,
De nouveau console mon cœur.
Pour rêver encor le bonheur,
Je lirai la *Chaumière indienne*.

Par Mme DE MONTANCLOS.

DÉPT DE LA SEINE 5. en

STANCES.

VAINS efforts! lutte impuissante!
Faut-il aimer sans retour!
L'onde obéit à sa pente,
Et je cède à mon amour.
Hélas! ce triste rivage
M'offre encor le bocage,
Où, conduit par mon malheur,
J'aperçus l'enchanteresse,
Dont la grace et la jeunesse,
Triomphèrent de mon cœur.

Digitized by Google

Depuis, j'ai vu ma folie,
Et j'en ai voulu guérir;
Mais le destin de ma vie
Fut d'aimer et de souffrir.
Seul, un autre l'intéresse;
Un autre obtient sa tendresse,
Et moi, toujours dédaigné,
C'est en vain que je déteste
Le charme à jamais funeste,
Qui me retient enchaîné.

En vain la douce verdure,
Sourit à mes faibles yeux:
Ma douleur sur la nature
Jette un crêpe ténébreux.
Ces bords aimés du zéphyre,
Ces campagnes qu'on admire,
Ces bois où l'écho s'endort;
Tout me pèse, tout me lasse,
Et tout ici me retrace
L'amertume de mon sort.

Lorsque les voiles de l'ombre
S'effacent devant le jour,
J'ai regret à la nuit sombre,
Et j'implore son retour.
Mais à peine les ténèbres,
De leurs tentures funèbres,
Ont enveloppé les cieux;
Que ma voix toujours plaintive,
Accuse l'aube tardive,
Et la redemande aux Dieux.

Hélas! quand je meurs victime
De l'amour qui m'a surpris,
Cet amour même est un crime,
Que punissent ses mépris.
Pâle et de poisons nourrie,
L'implacable jalousie
Vient irriter mes douleurs:
Au printems de mes années,
Je vois mes tristes journées
Se consumer dans les pleurs.

Digitized by Google

Je suis comme un jeune saule,
Timide enfant des ruisseaux,
Et dont la fureur d'Eole
Courbe le front dans les eaux.
Déraciné par l'orage,
Le torrent, à son passage,
Dans ses flots l'engloutira;
Et sur la rive déserte,
Au souvenir de sa perte,
La nayade gémira.

S. EDMONT GÉRAUD.

VERS *pour le buste de M. le comte* FRANÇAIS.

POMPES, grandeurs, tout change et passe,
Et la fausse gloire est sans trace.
Enfant des arts, dont la fierté,
Aux vertus, à leur noble audace,
Réserve un salut mérité,
Dans ce buste cher au Parnasse
Honore l'immortalité.

EVARISTE PARNY.

ENIGME.

QUE d'obligations, lecteur, tu dois avoir
A celui qui me donna l'être!
Il ne m'imagina que pour faire connaître
A ton esprit ce que ton œil ne saurait voir.

S.....

LOGOGRIPHE.

APPROCHEZ-VOUS, petits et grands,
Accourez, venez voir ma lanterne magique:
C'est un spectacle énigmatique
Qui pourra vous offrir mille objets différens.
Mais avant tout, souffrez que je m'explique,

Digitized by Google

Aimables spectateurs. D'abord, pris tout entier,
Je puis, dans mon acte premier,
En gardant tous mes pieds, sans qu'on me décompose,
Vous présenter et l'épine et la rose.
On peut trouver en moi, vaisseaux, marins, poissons,
Princes, guerriers, soldats, monumens et batailles.
Vous y verrez encor des grottes, des murailles,
Et des traineaux et des caissons.....
Et je vous ferai voir, et des mâts, et la lune,
Et des anges, et des démons,
Et monsieur le soleil, et madame la lune,
Et des astres brillans.... Mais c'est assez, passons
Au second acte.... Ici, qu'on taille, qu'on transpose
Mes onze pieds, dans tous les sens,
A chaque pas, autre métamorphose.
On trouvera chez moi, deux des quatre élémens;
Cinq rivières de France, et trois départemens;
Trois instrumens, deux notes de musique;
Deux oiseaux, trois poissons, six plantes, trois métaux;
Deux des cinq sens, trois produits minéraux;
Cinq figures qu'on trace en l'art géométrique,
Sept quadrupèdes animaux;
L'enveloppe d'un fruit, deux mesures agraires;
Trois ustensiles nécessaires;
Le travail d'un insecte, un meuble utile, un fruit;
Ce que tout animal ne fait jamais sans bruit;
Deux crimes autrefois punis de la potence;
Une province et dix villes de France;
Un mal de jambe, un chef d'un grand Etat;
Ce qu'ainsi que le pauvre observe un potentat;
Ce qu'est le tems, lorsqu'il change à toute heure;
Dans un taillis, un utile ornement;
Ce qu'un acteur apprend; des anges la demeure;
Le synonyme de gourmand;
Un pont mobile, un chef dans un village,
Deux passages très-fréquentés;
Par leur férocité deux peuples redoutés;
Ce qu'on gagne bien vite à l'aspect d'un orage;
Enfin notre dernier soupir.
Mais la toile se baisse..... il est tems de finir.

Par M. **, *de Sens.*

Digitized by Google

CHARADE.

Pour se montrer dans mon premier fillette
Est attentive au soin de sa toilette :
Mon second est un fruit de cet impôt
Que la cupidité prélève sur le sot.
Mon entier est un objet de commerce,
Plus ou moins cher selon l'état que l'on exerce,
Qu'on expédie ou par terre ou par eau,
Qu'on porte à dos ou qu'on mène en traîneau.

S.....

---

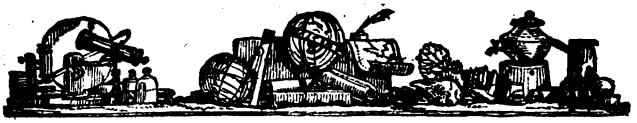
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans l'avant-dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme de l'avant-dernier Numéro est *Y* (la lettre).

Celui du Logogriphe est *Héraclite*, dans lequel on trouve : *hier, chat, lac, ter, heri, tric-trac, tache, aile, rat, ciel, lie, carte, chaire à prêcher, lit, Lia, Rachel, ire, rate, char, cire, lire, riche, art, lice, chair, Elie, arc, ré* et *mi*.

Celui de la Charade est *Epi-gramme*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

COURS DE MATHÉMATIQUES A L'USAGE DES ÉCOLES IMPÉRIALES MILITAIRES, rédigé par ordre de M. le général de division BELLAVESNE, commandant-directeur des études de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, dédié à S. A. I. le prince ALEXANDRE, vice-connétable de l'Empire, major-général des armées, etc.

LE peu d'étendue qui doit être accordée aux sciences dans un journal littéraire, ne nous aurait pas permis de parler avec détail d'un simple ouvrage élémentaire, si l'objet auquel cet ouvrage est destiné n'en étendait pas beaucoup l'application. Tant que les livres élémentaires ne sont donnés et adoptés pour tels que par les auteurs qui les composent, ils n'ont encore aucune influence, et leur sort dépend du jugement que le public en portera : mais, dès qu'ils sont admis dans les écoles publiques, ils deviennent des autorités. Avant de leur accorder ce titre honorable, il importe beaucoup d'examiner s'ils en sont dignes; car un mauvais livre élémentaire, une fois qu'il est privilégié, peut faire encore plus de mal qu'un bon livre ne fera de bien.

Il ne suffit même pas toujours qu'un livre d'élémens soit bon en soi-même, c'est-à-dire, soit clair, exact et méthodique; il faut encore, s'il a une destination particulière, s'il est consacré à une certaine classe de lecteurs, qu'il remplisse cette destination dans toute son étendue, et qu'il aille même un peu au delà de ce qui est exigé. Il faut qu'il dirige l'esprit des élèves vers le genre d'applications qu'ils auront à faire un jour.

Bezout a été pendant long-tems l'auteur le plus généralement adopté dans les écoles militaires et dans celles de la marine. Cette préférence était méritée à beaucoup d'égards. Les ouvrages que Bezout a composés pour ces écoles sont d'une clarté, d'une simplicité remarquables;

Digitized by Google

mais ces qualités ne sont pas toujours chez lui le résultat d'un heureux talent d'exposition : il les a souvent obtenues aux dépens de l'exactitude, en tronquant ou dissimulant des difficultés qu'il eût été plus utile et même nécessaire de faire surmonter aux élèves. En un mot, le Cours de Bezout est extrêmement superficiel dans un genre d'étude où le premier mérite est la solidité. Cependant les ouvrages de cet auteur ont été fort utiles. En facilitant l'étude des premiers élémens des mathématiques ils ont fait germer le goût de ces sciences. On a cherché davantage à les faire apprendre aux jeunes gens ; et ce concours a préparé la jeunesse à recevoir des ouvrages plus difficiles qui n'auraient peut-être pas été ainsi goûtés sans cette première préparation. Tels sont, par exemple, les excellens élémens de géométrie de M. Legendre qui, en conservant toute la rigueur d'Euclide et d'Archimède, sont toutefois extrêmement appropriés à l'enseignement, par la division et l'isolement des propositions, dont chacune forme un ensemble bien tranché, qui permet aux élèves de les retrouver à point nommé. Enfin les belles leçons données à l'école normale par MM. Lagrange et Laplace, ont considérablement étendu la sphère des vérités élémentaires. Il est devenu possible, par conséquent utile et nécessaire, d'avoir sur toutes les parties des mathématiques des ouvrages plus complets que ceux de Bezout. C'est ce qui a donné lieu aux excellens traités de M. Lacroix et à quelques autres ouvrages aujourd'hui généralement adoptés dans l'instruction publique, et qui y jouissent d'un succès mérité.

Mais, tout en reconnaissant l'utilité de ces ouvrages, il était presque impossible de les introduire dans les écoles militaires. L'enseignement de ces écoles est nécessairement trop varié, trop rapide, pour que l'on puisse y adopter la marche lente, méthodique et détaillée qui convient aux écoles civiles. Ici tout doit être coupé sur le même patron que l'habit d'uniforme ; tout doit se tourner vers la pratique. La nécessité de diriger l'instruction vers ce but indispensable, et cependant le désir d'y introduire les méthodes nouvelles, ont fait souhaiter à M. le général Bellavesne que l'on composât un ouvrage spéciale-

Digitized by Google

ment destiné aux écoles militaires, et dans lequel ces deux conditions fussent observées. Il a pensé, avec raison, que les professeurs de l'école spéciale militaire, connaissant parfaitement, par l'expérience, l'étendue et la portée de leur enseignement, auquel ils sont très-supérieurs, seraient plus en état que personne d'écrire un ouvrage élémentaire qui convînt à cet enseignement, et qui, sans dépasser les bornes qu'il peut atteindre, offrissent pourtant des facilités et pour ainsi dire des signaux de reconnaissance à ceux des élèves qui voudraient ou qui pourraient aller plus loin. Cette idée fait autant d'honneur aux lumières qu'aux excellentes intentions de ce respectable militaire, qui consacre depuis long-tems tous ses soins à l'établissement qui lui est confié; et la manière dont ses intentions ont été remplies par MM. Allais, Billy, Puissant et Boudrot, auteurs de ce nouvel ouvrage, chacun pour la partie de l'enseignement qui le concerne, prouve à la fois l'étendue de leurs connaissances et le discernement de leur esprit. En se renfermant dans les bornes rigoureuses que l'objet du nouvel ouvrage leur prescrivait, ils ont cherché à établir solidement les vérités qu'ils devaient présenter à leurs élèves. Ils ont mis beaucoup de netteté dans la rédaction, et ils ont introduit dans leur livre élémentaires plusieurs applications qui n'étaient dans aucun autre, ou qui n'y étaient pas si bien. C'est ainsi, par exemple, qu'ils ont donné plus de détails et des détails plus exacts que Bezout sur la théorie et la pratique du nivellement, sur la trigonométrie rectiligne, sur le lever des plans, le tracé des cartes, toutes choses qui peuvent, dans l'occasion, devenir utiles à un militaire. Ils ont donné des notions de géométrie analytique qui n'étaient point encore introduites dans l'enseignement lorsque Bezout a écrit; enfin, le soin que les auteurs ont mis à leur rédaction se fait sentir même dans leur petit traité d'arithmétique, qui est écrit avec une clarté parfaite et une extrême simplicité. On croit peut-être qu'un écrit de ce genre est la chose du monde la plus facile à faire, parce qu'il n'embrasse que les premiers élémens; mais c'est précisément tout le contraire. Il est beaucoup plus diffi-

Digitized by Google

cile d'écrire clairement et méthodiquement sur les premiers élémens des mathématiques que sur des parties un peu plus élevées, où l'on peut appeler à son secours et employer une foule d'idées déjà acquises. Aussi combien de praticiens, de maîtres d'écriture, et même de savans, n'ont-ils pas embrouillé l'arithmétique dans de gros livres beaucoup moins instructifs qu'un petit traité bien fait!

Tout en rendant justice aux professeurs qui ont rédigé ce nouvel ouvrage, tout en me plaisant à reconnaître son utilité pour les écoles militaires, je crois, et je suis persuadé que c'est aussi leur sentiment, je crois que cet abrégé ne conviendrait point dans les écoles consacrées à l'éducation civile. Dans ces établissemens l'étude des mathématiques, quoique toujours bornée aux simples élémens, doit être plus lente, plus détaillée, plus rigoureuse, plus approfondie. Car elle n'a pas seulement pour objet d'apprendre aux élèves à profiter de quelques applications pratiques; elle a pour but d'ouvrir leur jugement, de l'exercer, de les appliquer fortement; de développer en eux le talent des sciences si la nature le leur a donné, ou, dans les cas ordinaires, de mettre entre leurs mains un instrument puissant de combinaison qui, par ses applications directes ou éloignées, leur sera certainement utile dans une infinité de circonstances, quelle que soit la carrière qu'ils parcourent. Afin que ces conditions soient remplies, et pour être assuré qu'elles le seront toujours le mieux possible, le meilleur moyen est de laisser à cette branche de l'enseignement une grande liberté, et aux professeurs une grande latitude dans le choix des ouvrages qu'ils enseignent. Je ne veux pas dire par là qu'il faille leur laisser adopter indifféremment les plus mauvais ouvrages, ou même ceux qui ont vieilli de manière à n'être plus au niveau des connaissances; mais, en les préservant de cet excès par une exclusion sage et impartiale, on peut, sans aucun inconvénient, les laisser choisir à leur gré entre les livres dont le mérite est reconnu. C'est le parti que l'on a pris dans l'organisation des études de l'Université impériale, et ce parti a de grands avantages. Il donne aux professeurs

Digitized by Google

plus de dignité, plus de zèle. N'étant point astreints à se traîner toujours sur les traces d'un même auteur, ils prennent eux-mêmes l'honorable espoir de voir un jour leurs ouvrages adoptés dans l'instruction, s'ils en composent qui soient réellement utiles. Cette perspective les engage à perfectionner les méthodes, à méditer sur l'enseignement, et par cela même leur enseignement en devient meilleur. D'un autre côté, l'entrée des écoles étant ouverte à tous les bons ouvrages, cette concurrence excite l'émulation des auteurs adoptés. A chaque édition nouvelle ils revoient leurs livres élémentaires avec plus de soin; ils s'efforcent de les améliorer, et l'instruction publique y gagne. Au contraire, si l'on voulait adopter universellement et pour toujours un même corps d'ouvrage, quelque parfait qu'il fût d'ailleurs, l'instruction publique ne tarderait pas à s'affaiblir et à s'éteindre. Le mal serait plus grand encore, si l'on adoptait ces soi-disant abrégés dans lesquels on prétend réunir en un ou deux volumes tout l'enseignement complet des mathématiques, même en y comprenant le calcul différentiel et intégral; entreprise dont l'impossibilité est évidente pour quiconque a réfléchi sur l'enseignement. Aussi ceux qui affichent de pareilles prétentions se bornent-ils à parler superficiellement des diverses branches des mathématiques, sans en traiter aucune avec solidité, et ils s'embarrassent beaucoup plus d'étendre le titre de leur ouvrage que son utilité réelle. Ces prétendus abrégés seraient la perte de l'instruction publique, s'ils parvenaient à s'y établir.

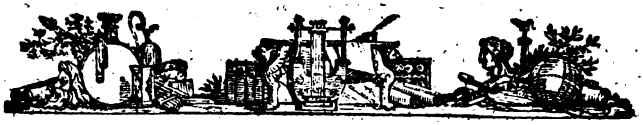
En convenant de l'utilité des mathématiques en général et de la nécessité de les admettre dans l'enseignement civil, quelques personnes, peut-être, ne verront pas aussi bien l'avantage que leur étude peut avoir dans les écoles militaires, ni quel bon effet peuvent produire des connaissances que les élèves auront bientôt oubliées; mais cet avantage ne consiste pas tant dans les applications matérielles des mathématiques que dans leur influence morale. Il est hors de doute qu'en faisant mouvoir un peloton ou exécuter une charge de cavalerie, un jeune officier n'a pas besoin de se rappeler les démons-

Digitized by Google

trations d'Euclide, mais l'habitude des combinaisons que les mathématiques ont donnée à son esprit lui permettra de voir et de saisir des rapports de circonstances ou de positions plus rapidement qu'il ne l'aurait fait sans ce secours. Les mathématiques ne redressent pas les esprits de travers, elles rendent plus droits et plus forts ceux qui le sont déjà; mais pour produire ces bons effets il ne suffit pas d'un enseignement superficiel, il faut du tems, des efforts et des études sérieuses. Les meilleurs livres élémentaires ne servent à rien, si on ne les étudie pas à fond; pour que la science soit bonne à quelque chose, il faut qu'elle soit dans la tête et non dans la mémoire.

BIOT.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ARCHÉOLOGUE, *ou* Système universel et raisonné des langues; par CHARLES NODIER, prolégomènes.

M. Charles Nodier, auteur d'un *Dictionnaire raisonné des Onomatopées françaises*, dont j'ai rendu compte dans ce journal (1), vient de publier les *Prolégomènes*, ou, pour parler moins scientifiquement, la Préface d'un ouvrage bien autrement important. Il ne s'agit de rien moins que du *Dictionnaire universel et comparé des sons radicaux du langage*, « où seront consignés les fastes » de toutes les langues mortes et vivantes, et où toutes » les langues à naître viendront puiser leurs élémens et » leur doctrine, jusqu'à ce qu'elles se confondent dans » l'idiôme unique et pur d'une immense nation qui » comptera parmi ses provinces les plus grands royaumes » de notre âge. »

Le président de Brosses, dans le Discours préliminaire de son admirable *Traité de la formation mécanique des langues*, avait pronostiqué cet ouvrage. « On en » viendra un jour, dit-il, à comparer toutes les langues » les unes aux autres, à mesure qu'elles seront bien » connues; à les disposer toutes ensemble et à-la-fois » sous les yeux dans une forme parallèle. Si jamais on » exécute l'Archéologue universel, ou Tableau de no- » menclature générale par racines organiques pour les » langues qui nous sont connues, ce sera un magasin » tout préparé pour y joindre celles dont on acquerra la » connaissance; et il est plus que probable que tous les » mots de chacune viendront facilement d'eux-mêmes se » ranger chacun sous leur racine organique, dans leur » case propre et préparée, jusqu'à ce qu'enfin on soit » parvenu au complet sur cette matière. »

(1) Numéro du 20 août 1808.

Digitized by Google

Pour donner une idée précise du grand travail prédit par le président de Brosses et promis par M. Charles Nodier, il convient de rappeler quel est leur système à tous deux sur la formation des langues. Tous deux pensent, avec une fort grande apparence de raison, que primitivement les langues n'ont point été composées de mots purement fictifs et dénués de tout rapport sensible avec les objets désignés, parce que l'établissement de ces signes arbitraires supposerait une convention, et par conséquent un mode de transmission des idées, une langue déjà faite; que les premiers mots de toutes les langues ont dû être formés à l'imitation du bruit des objets (2); que ce moyen était le seul dont la voix pût faire usage d'abord pour désigner les choses absentes; que, borné quelque tems à celles qui produisent du bruit, on l'a étendu ensuite à celles qui n'en produisent pas, en saisissant une certaine analogie entre la manière dont les êtres bruyans affectent l'ouïe et la sensation que la vue, l'odorat, le goût et le toucher reçoivent des êtres muets; et qu'enfin ce système d'imitation vocale a embrassé les choses métaphysiques elles-mêmes, puisqu'à commencer par l'ame, elles ont toutes reçu des noms tirés de l'ordre sensible et matériel. Découvrir dans tous les mots de toutes les langues connues le son radical, c'est-à-dire, l'onomatopée directe ou réfléchie en vertu de laquelle ils ont été formés, tel est le principal objet du grand ouvrage que nous annoncent les Prolégomènes de M. Charles Nodier. La matière est déjà singuliérement bien préparée dans le Traité du président de Brosses. Le Brigant et Court de Gebelin ont aussi laissé de solides matériaux, qu'il s'agit seulement de séparer des élémens chimériques que l'esprit de système ou l'abus de l'érudition leur ont fait rassembler. Enfin, M. David de Saint-Georges, élève et héritier de ces savans, a fait en mourant M. Charles Nodier dépositaire de sa doctrine, de sa méthode et de ses travaux commencés. Tant de

(2) Il fallait que ce fût l'opinion des Grecs eux-mêmes, puisque cette imitation des sons, ils l'ont appelée *onomatopée*, *formation des noms* par excellence.

Digitized by Google

secours, un grand fonds d'instruction propre, beaucoup de sagacité et une ardeur persévérante, voilà tout ce qu'il faut sans doute pour mettre à fin une si haute entreprise. Le plan de l'ouvrage entier est tracé, et l'exécution en est déjà avancée; mais, avant de l'achever, l'auteur fait un appel aux savans; il les invite à l'assister de leurs lumières, à l'encourager de leur bienveillance. Il prend en quelque sorte l'engagement de ne point mettre au jour cet ouvrage, *si une seule critique judicieuse s'oppose à sa publication.* La profondeur du sujet mettra vraisemblablement M. Charles Nodier à l'abri de ces réflexions légères et tranchantes que tant de juges sans mission se permettent sur les objets d'imagination et de goût. Les véritables érudits ont seuls le pouvoir comme le droit de se former d'avance une opinion sur les moyens et la fin, l'ensemble et les détails d'un grand système, dont le plus ou le moins de solidité se fonde sur des faits ignorés du vulgaire des savans et des littérateurs. J'ai tous les titres pour m'abstenir de prononcer en une semblable cause.

Il est un objet sur lequel je serai moins circonspect. M. Nodier remarque avec raison, 1° que toutes les langues sont imparfaites, et qu'il est impossible d'en réformer les défauts; 2° que la diversité des langues s'oppose à cette communauté d'intérêts, d'affections et de lumières qui serait le complément de la civilisation. Il en déduit la nécessité de composer, comme on l'a fait pour certaines sciences, une langue parfaite et universelle, une sorte d'algèbre sociale qui ne changerait rien à la langue usuelle, et dont l'emploi serait restreint aux communications scientifiques, politiques et commerciales des nations. C'est-là, je crois, un de ces rêves d'homme de bien, une de ces théories philosophiques contre lesquelles il n'y a absolument rien à dire, sinon qu'elles sont tout-à-fait impraticables. Mais M. Charles Nodier ne considère pas ainsi la chose. Autant que je puis comprendre certain endroit de ses Prolégomènes, qui n'est pas de la clarté du reste, il regarde cette langue universelle comme très-faisable; il se propose lui-même de la faire, et apparemment il se promet de la faire adopter.

Digitized by Google

adopter. Il me semble que les inutiles et presque ridicules essais de pasigraphie et de pasilalie que ces dernières années ont vu naître, auraient dû suffire pour le détourner d'un pareil projet. A l'autorité des faits je joindrai, par surérogation, celle d'un écrivain dont M. Charles Nodier ne récusera sûrement point le témoignage, l'autorité du président de Brosses, homme dont le courage ne s'effrayait d'aucun travail, ni l'imagination d'aucun système. « Je ne m'occuperai pas, dit-il, ainsi » que l'ont fait quelques grammairiens, à fabriquer par » art une langue factice, qui, par l'usage universel qu'on » en pourrait faire, tant verbalement que par écrit, tien- » drait, dans le commerce et dans les connaissances de » toutes les nations, le même lieu que l'algèbre tient » dans les sciences numérales, *projet qu'on ne peut* » *espérer de faire jamais adopter aux hommes dans la* » *pratique.* »

Je ne crois pas, au surplus, qu'on soit fondé à dire des langues existantes, et de la nôtre en particulier, tout le mal qu'on se plaît à en dire. Elles suffisent à la plus juste et à la plus fine expression de toutes nos sensations et de toutes nos idées. Que faut-il de plus? On croit que nous penserions plus juste, si nous avions une langue mieux faite : je ne partage point cet avis; tout terme impropre et toute phrase obscure ne peuvent-ils pas être remplacés par un terme et une phrase qui aient les qualités contraires? A quoi tient-il donc que l'expression ne soit juste et claire, si ce n'est à l'esprit qui n'a pas saisi le véritable rapport des choses ou n'en a pas conçu une image nette? Il m'est refusé de comprendre la beauté et presque l'avantage d'une langue philosophique, où chaque objet et chaque impression physique, chaque perception de l'esprit et chaque mouvement du cœur aurait son terme propre et exclusif, et où la filiation des mots représenterait avec une exactitude rigoureuse l'enchaînement des êtres créés et celui des phénomènes de la sensibilité et de l'entendement. Cette langue serait d'une bien triste perfection. On prétend qu'il en résulterait un perfectionnement et même un accroissement indéfini de la masse de nos idées. Pour moi, je n'ai pas

Digitized by Google

d'idée des idées que nous n'avons pas ; je crois que nous avons toutes celles que nous pouvons et devons avoir, et qu'à cet égard nous sommes assez riches, si nous savons nous contenter des idées saines, utiles et exécutables. AUGER.

L'HOMME DE BONNE COMPAGNIE, *ou* l'Art de plaire dans la société. Ouvrage mis à la portée de tout le monde, et principalement des jeunes gens de l'un et l'autre sexe. *Seconde édition*. A Paris, chez *le Prieur*, libr., rue des Noyers, n° 45.

QUELQUES censeurs chagrins m'assurent que l'art de plaire en société a beaucoup perdu de son ancien éclat; qu'on n'y trouve plus cette fleur d'urbanité, de délicatesse et d'élégance qui distinguait autrefois l'élite des jeunes Français. Les dames sur-tout, celles dont le tems a mûri les charmes et accru l'expérience, se plaignent amèrement des jeunes gens. Elles prétendent que de leur tems ils étaient beaucoup plus aimables, plus empressés, plus ardens, qu'ils se plaisaient à soupirer à leurs pieds, à brûler l'encens le plus pur sur leurs autels. Aujourd'hui, ils méconnaissent l'empire de la beauté; ils déclinent ces devoirs charmans qui enchaînent les cœurs et assurent le triomphe de l'amour. Elles en concluent que le siècle est dégénéré, et parce que les jeunes gens n'adorent ni leurs cheveux argentés, ni ces rides profondes qui impriment à leurs traits un caractère de dignité, il est évident, suivant elles, que la nature est corrompue et pervertie, et que le monde touche à sa fin.

J'ai autrefois entendu les mêmes plaintes ; j'ai vu mes solennelles aïeules s'armer d'un noble courroux contre l'inconstance et la frivolité de ces papillons de boudoir qui préfèrent le printems à l'hiver, et l'éclat fugitif de la rose au fruit moins brillant qui lui succède.

Elles ne comprenaient pas que chaque âge a ses avantages et ses inconvéniens, ses jouissances et ses déplaisirs. L'inévitable main du tems s'est appesantie sur votre

Digitized by Google

tête, ces joues vermeilles et fleuries sont maintenant pâles et décolorées ; ces perles qui ornaient deux lèvres de corail, ont pris une teinte un peu safranée ; ces yeux animés d'un feu vif et pétillant se sont éclipsés dans leurs orbites ; ce front, séjour de grâce et de candeur, est chargé de sillons et de ruines : quels hommages voulez-vous espérer pour ces tristes ornemens ? Un esprit sage doit s'accommoder avec le tems et la fortune. De la céruse et du vermillon ne sont point de la jeunesse ; il est dans l'ordre que les âges contemporains se recherchent, et si vous voulez, Madame, que les jeunes gens vous adorent, demandez à Jupiter qu'il vous conserve fraîche et jolie comme Hébé, et ne craignez plus leur humiliante indifférence :

Ut ameris, amabilis esto.

Il faut avouer néanmoins que quelques jeunes gens de nos jours ne sont point exempts des torts qu'on leur reproche. Elevés dans les tems désastreux de la révolution, au milieu des débris, des douleurs et des ruines, ils n'ont pu recevoir qu'une éducation imparfaite et négligée ; il n'ont pu se former sur les modèles que la génération précédente avait eus sous les yeux. Ils sont étrangers à la politesse, comme les aveugles nés sont étrangers à l'optique et aux couleurs. Observez sur les promenades, dans nos salons, à nos théâtres, cette jeunesse légère, inconsidérée, qui, sans égard pour le rang, l'âge, le talent, l'esprit et les premières lois de la bienséance, se fait comme le centre de la société, parle, discute, interrompt, décide avec une rare et imperturbable confiance, et consultez leurs traits ; vous reconnaîtrez qu'ils appartiennent presque tous à cette époque que les fureurs du vandalisme ont rendue si cruellement mémorable ; mais ces traces de barbarie s'effaceront, et les Français ne seront point infidèles à ce caractère de courtoisie et d'urbanité qui leur donnait autrefois tant de relief chez les étrangers.

Il est fort difficile de fixer les règles de l'art de plaire en société. La nature n'a dicté qu'un petit nombre de lois qui se confondent avec ces rapports d'affection mu-

Digitized by Google

tuelle et d'humanité qui lient tous les hommes entre eux. Les autres sont de convention, et semblables à la mode dont le scèptre léger prend toutes les formes et toutes les couleurs, ils varient sans cesse, suivant les tems, les lieux, les personnes. Je ne sais chez quel peuple d'Afrique les hommes sont dans l'usage de porter leurs pantalons sous le bras, comme nous portons nos chapeaux; cet art de plaire n'est pas encore admis chez nous. Un Lapon offre sa femme à l'ami qui vient le visiter, et se croirait perdu de réputation s'il manquait à cette politesse; cet article ne fait point encore partie de notre code de civilité. Quand Ulysse aborda dans les Etats du roi Alcinoüs, la fille du prince vint lui faire prendre le bain, et le parfumer de sa main royale; les princesses de nos siècles modernes ont plus de réserve et de dignité. Homère m'assure que le fils du roi d'Ithaque aimait la grandeur et la pompe, et que jamais il ne sortait de son palais sans être précédé de deux beaux lévriers; cette noble étiquette a depuis long-tems été réformée. Quelles étaient les lois de la politesse chez les Gaulois nos aïeux, quand leurs sallons étaient des huttes, et qu'une peau de mouton, rejetée sur l'épaule et retenue par une épine, formait toute la parure des dames?

Erasme a mis à la tête de ses colloques quelques préceptes sur la civilité puérile et honnête. J'y vois qu'un homme bien né ne doit pas manquer d'ôter son chapeau toutes les fois que quelqu'un vient à tousser, éternuer, cracher ou bâiller; c'est beaucoup d'ouvrage. Il veut aussi qu'un jeune homme n'aborde jamais un parent, un magistrat, un personnage de distinction, sans joindre à son salut un titre de dignité : *bon jour, mon oncle, ma tante, ma cousine et mon cousin; bon jour, M. le bailli, M. le maire, M. l'échevin*, etc. Ces formules ne sont plus aujourd'hui du bon ton. Un homme honnête ne doit avoir ni cousin, ni cousine; tout est pour lui *monsieur* ou *madame*. C'est ainsi que l'art de plaire en société a ses caprices, ses vicissitudes et ses révolutions.

Les personnes qui attachent le prix convenable aux grandes choses, n'apprendront pas sans une vive satisfaction, que du tems d'Erasme, il existait cent soixante

Digitized by Google

manières différentes de saluer les gens. S'agissait-il d'une dame? *Salve, mea vita, mea lux, meum delicium, meum suavium*, etc. S'agissait-il d'un grand personnage? *Salva sit tua amplitudo, celsitudo, sublimitas, majestas*, etc. D'un père capucin? *Salva sit tua reverentia, tua sanctitas*, etc.

On a remarqué que plusieurs nations sont plus riches que nous en formules de politesse. Les Italiens sont à cet égard d'un luxe désespérant. Mais quel peuple pourrait se flatter de nous égaler en courtoisie? C'est dans nos salons, nos cercles, nos banquets, que se trouve tout ce que la délicatesse a de plus aimable et de plus raffiné.

Mais la splendeur des empires est si sujette aux coups du sort, qu'il peut arriver qu'un jour le vent des révolutions dissipe cette fleur de politesse que nous cultivons avec soin. Dans ce cas, *l'Art de plaire en Société* deviendrait un monument historique, et les siècles à venir s'applaudiraient d'y retrouver les principes, les lois, les usages qui guidaient la nation la plus polie du monde. Il est donc possible que cet ouvrage s'élève un jour aux plus hautes destinées; pensée consolante et flatteuse pour un auteur.

Je ne présume pas néanmoins que celui à qui nous devons cette production ait conçu d'aussi grandes espérances. Sa Préface n'annonce d'autres prétentions que de diriger la jeunesse actuelle dans les voies honorables de la civilité; et voici en abrégé le plan qu'il lui trace, les devoirs qu'il lui prescrit.

Toute personne destinée à se présenter dans la bonne compagnie, doit joindre à une naissance honnête une éducation soignée, de l'esprit et des vertus. Sans esprit vous ennuieriez ceux qui vous entendraient, sans éducation vous manqueriez aux bienséances, sans vertu vous n'obtiendriez ni considération ni respect. Si vous joignez à ces avantages les dons de la science, l'art de parler avec grace, votre succès est assuré. Mais sachez régler vos entretiens suivant le tems, les personnes et les circonstances. N'avez-vous à parler qu'à des dames? Point de frais d'érudition; des mots, des riens, voilà

Digitized by Google

tout ce qu'il vous faut. L'auteur vous avertit que l'esprit des femmes est superficiel, léger, insouciant, et peu capable d'attention. Si vous citiez des auteurs grecs et latins, si vous traitiez des sujets d'astronomie, de métaphysique, de géométrie, tous les frais de votre savoir seraient perdus; les dames riraient, bâilleraient, et vous traiteraient avec raison de pédant ridicule. C'est donc avec elles qu'il faut faire provision de madrigaux, de charades, de calembourgs. Cependant l'auteur observe que sous le siècle de Louis XIV un bel-esprit parvint, à force de citer du latin et du grec, à tourner les têtes de toutes les dames de la cour; mais ces sortes d'exemples sont rares et ne doivent point vous détourner des routes ordinaires qui vous sont indiquées. Réservez donc les trésors de votre érudition pour une meilleure occasion, et rappelez-vous qu'un style simple, naturel et vrai, est celui auquel vous devez toujours accorder une juste préférence.

Il est d'usage immémorial de saluer les personnes qu'on aborde et celles qui composent le cercle où l'on entre. Mais de quelle manière faut-il saluer? Cette question présente plusieurs points importans et difficiles à résoudre. Si vous saluez avec une certaine réserve, vous risquez de passer pour un homme fier et hautain; si vous prodiguez les révérences, on croira voir en vous un homme qui revient de la vieille cour, et les jeunes personnes riront de votre courtoisie surannée. C'est ici que le jugement, l'esprit et la délicatesse du tact sont nécessaires. C'est ici qu'il vous faut une sorte d'inspiration qui vous prescrira la juste mesure dans laquelle vous devez vous renfermer. Mais qu'il est difficile d'atteindre à ce degré de mérite!

Parmi les devoirs les plus essentiels dont se compose la vie sociale, les visites sont un objet du plus haut intérêt. Il faut les savoir faire à propos, les varier, en composer le ton et les formes suivant le rang, le sexe, les habitudes des personnes que l'on va voir; mais craignez de les multiplier à l'excès et de les prolonger. Connaissez-vous quelque chose de plus alarmant, de plus fâcheux que ces pestes de société qui vous accablent

Digitized by Google

du fardeau de leur présence et de leur inutilité? vous voudriez vous lever, ouvrir vous-même les deux battans de votre salon ou de votre cabinet pour les éconduire; mais les lois de la civilité s'y opposent, que faire donc? Jouer le distrait; répondre peu; tenir les yeux fixés sur le plafond, témoigner par quelques mouvemens que la conversation pèse et fatigue. L'auteur vous indique encore quelques autres moyens. Ici de légers mensonges sont sans conséquence; vous pouvez prétexter la nécessité de sortir, exprimer le vif regret de quitter un entretien si aimable, supposer une légère indisposition, annoncer même que vous avez pris médecine, effrayer enfin votre importun de l'apparition d'un apothicaire, et vous en délivrer sans blesser les lois de la civilité.

L'auteur entre dans beaucoup d'autres détails que je suis forcé d'omettre; il a sans cesse sous les yeux les principes les plus sévères de la morale; son traité de politesse est un traité vraiment philosophique, un ouvrage composé avec gravité, sagesse et méditation. On y trouve réunis l'utile et l'agréable. On y cite des passages de nos meilleurs poëtes, tels que ces vers de Racine:

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste
> Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Je dois observer néanmoins que l'auteur a commis ici une légère erreur: qu'il attribue cette maxime à Burrhus dans la tragédie de *Britannicus*, et qu'elle est de la tragédie de *Phèdre*. On y trouve aussi des anecdotes; par exemple, un fermier étant allé chez un métayer de ses voisins pour y acheter quelques-uns de ces gras épicuriens qu'on engraisse de gland, et ayant trouvé sur le seuil de la porte le métayer et sa fille, dit aussitôt: « Mon » ami, si vos cochons ressemblent à votre fille, vous » devez avoir de bien beaux cochons. » L'auteur de l'*Art de plaire* n'approuve point ce mot, et avertit ses lecteurs qu'ils auraient tort d'en employer de semblables en bonne compagnie. Nous sommes tout-à-fait de son avis, et nous croyons même qu'il aurait pu dégager son ouvrage de quelques traits de ce genre qui nous paraissent peu conformes à l'art qu'il enseigne. SALGUES.

Digitized by Google

LE VIEUX SAVETIER DE LA CABANE ET LES HUIT LOUIS.

HISTORIETTE.

C'ÉTAIT dimanche. De tous côtés on entendait le son argentin des cloches, appelant dans les églises dispersées les habitans des villages voisins. Sur tous les sentiers on voyait des groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens, d'enfans marchant d'un pas précipité vers un temple rustique. Tous étaient parés de leurs plus beaux habits : les mères et les aïeules l'étaient de leurs habits de noce, réservés de tout tems pour le dimanche; et graces au coffre où ils sont renfermés tous les autres jours, presque aussi beaux que le beau jour de leur mariage, mais de forme un peu antique. La mode exerce au village un empire plus lent, moins despotique, mais elle l'exerce encore; et la jeune fille, dans son corset noir bordé de rouge, avec ses manches de chemise courtes et bouffantes, et son joli chapeau de paille sur l'oreille, rit tout bas de la longue taille de sa mère, des manches à grandes ailes de sa grand'-mère, de leur barrette de toile à larges bandes; et ne songe pas que ses enfans riront d'elle à leur tour. Chacune porte à la main son livre de cantiques; quelques-uns serrés par des agraffes d'argent qui brillent au soleil; d'autres plus modestes, ornés de la branche de romarin et de l'œillet gros rouge. Tous ces bons villageois ont l'air d'aller à une fête; et c'en est une en effet pour ces cœurs simples et bons de commencer le jour du repos par offrir en commun leurs vœux à l'Etre suprême.

Dans une chaumière isolée, à demi-ruinée, et devant une fenêtre étroite, à vitres de papier huilé, un vieillard était debout et regardait tristement la procession de ceux qui se rendaient à l'église.

Il les suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier fût entré et que la porte fût fermée, alors la cloche cessa, et il entendit les voix réunies, qui chantaient le cantique sacré Il jeta un regard sur son habit en lambeaux, deux larmes coulèrent sur ses joues ridées, il les essuya avec le revers de sa main, puis il se tourna vers sa femme qui pleurait aux sanglots, assise sur une mauvaise escabelle, la tête

Digitized by Google

appuyée sur une planche, qui leur servait de table, et les yeux couverts d'un tablier où il y avait plus de trous que de places pour recevoir ses larmes.

Ne pleure donc pas ainsi, Berthe, lui dit son mari, cela n'est pas bien, mon enfant; tu offenses Dieu: il veut qu'on supporte le sort qu'il nous envoie; il sait bien que ce n'est pas notre faute si nous n'allons pas aussi le prier dans sa maison. Oserions-nous y entrer avec ces guenilles qui nous couvrent à peine? Dans le tems de notre prospérité, Berthe, nous allions toujours au sermon; quand même nous avions deux lieues à faire, nous les faisions avec plaisir. A présent, nous ne le pouvons plus; mais Dieu regarde à l'intention, il lit dans les cœurs, il sait que les nôtres sont avec lui, ici comme à l'église: ainsi, ne pleure plus, Berthe, cela ne sert à rien, et donne-moi le livre de prières, je t'en lirai une, aussi bien que le ministre, et puis nous chanterons ensemble un cantique, que je conduirai aussi bien que le chantre.

Berthe se leva, prit un livre à moitié déchiré sur le ciel du lit, et le donna à son mari. Je veux bien prier avec toi, lui dit-elle, mais non pas chanter; tiens, mon ami, pas même pour le bon Dieu, cela ne m'est pas possible. Quand je vois passer toutes ces vieilles femmes allant à l'église, avec leurs enfans et leurs petits-enfans....

Marcel. Et leurs habits de noce, Berthe; cela te crève le cœur, n'est-ce pas? tu penses au tien de papeline gorge de pigeon, qui t'allait si bien, qui était si beau? Hélas! oui, pauvre Berthe! il a été brûlé avec le reste; mais que faire? Dieu l'a voulu; nous pouvions être brûlés aussi, et il nous a sauvés.

Berthe. Qu'importe, si c'est pour périr à présent de misère? plût à Dieu que je fusse morte avec ma pauvre Georgette!

Marcel. Berthe, Berthe! Est-ce donc ainsi que tu m'aimes? Que me resterait-il à présent, si j'avais aussi perdu ma bonne femme?

Berthe, en lui tendant la main. Tu as raison, Marcel, et je te demande pardon: avec toi je puis tout souffrir; mais nous n'avons plus de pain que pour un jour, et tu vois nos habits.

Marcel. Dieu et les braves gens y pourvoiront, ma femme. Demain ce ne sera plus dimanche, et nous travaillerons. J'ai là quatre paires de souliers à raccommoder, qui me vaudront bien quatre sous pièces; et ton rouet, comme il

Digitized by Google

va tourner! Nous ne sommes pas encore morts de faim, quoique nous en ayons été bien près; nous n'avons pas été obligés de mendier, et c'est-là ce qui me ferait le plus de peine. Recevoir ce qu'on nous donne, à la bonne heure: celui qui vient chercher le pauvre a sûrement un bon cœur, il est doux de le remercier. Mais demander à ceux qui nous refuseront peut-être, ou qui nous donneront de mauvaise grace, en nous disant une injure! Ah! c'est cela qui est dur, bien dur; c'est ce que je prie Dieu d'épargner à ma vieillesse!

Il le faudra bien peut-être, dit Berthe en recommençant à pleurer. De quoi peut-on répondre? Qui nous aurait dit une fois que notre fils mourrait à l'hôpital?

Marcel. Qui nous aurait dit qu'il mourrait avant nous? Voilà le vrai malheur, car pour l'hôpital qui te tient tant au cœur, beaucoup de braves gens y meurent, et n'en vont pas moins au ciel. Nos enfans y sont, voilà ce qui est sûr. Dieu les a pris dans leur innocence avant qu'ils eussent péché. Sais-tu si tu les aurais gardés, s'ils avaient vécu; si ta fille ne t'aurait pas quittée pour le premier amoureux, et ton fils pour le premier sergent qui lui aurait offert une cocarde? Cela ne t'aurait-il pas plus fâchée que de les rendre au bon Dieu qui te les avait prêtés? Ne pleure donc plus, Berthe, et écoute la prière que je vais lire.

Berthe soupira sans répondre. La pauvre mère ne pouvait prendre son parti d'avoir eu deux beaux enfans et de n'en avoir plus, d'avoir été riche pour son état, et d'être dans la misère. Son mari regrettait son bien-être et sur-tout ses enfans tout autant qu'elle; mais l'affliction chez les hommes a un tout autre caractère, elle est intérieure; il est rare qu'ils aiment à y donner essor et à en parler. Les femmes au contraire ont la douleur très-verbeuse et les larmes très-faciles; c'est sans doute la cause qui rend le chagrin quelquefois si fatal aux hommes, tandis qu'on prétend qu'il fait vivre les femmes. Quoi qu'il en soit, Marcel n'était pas mort du sien, mais il pesait sur son cœur plus encore que sur celui de Berthe; il craignait de s'y livrer par le mal qu'il en éprouvait, et son unique étude était de détourner promptement l'entretien lorsqu'il tombait sur ce sujet, ou d'avoir l'air plus résigné qu'il ne l'était en effet. Son fils François, garçon de belle espérance, avait eu le désir de devenir charpentier et montrait du talent pour ce métier utile. Son père très à son aise alors l'avait mis à douze ans en apprentissage chez un bon maître de la ville.

Digitized by Google

Il réussissait à merveille lorsqu'il fut saisi d'une maladie contagieuse; son maître la redoutait pour sa famille, et le plaça à l'hôpital où il était mort au bout de quelque tems. Berthe avait cet hôpital sur le cœur. Elle croyait qu'on l'avait mal soigné, et elle l'aurait regreté moins amérement, s'il était mort dans ses bras. Il leur restait une fille, de seize ans, belle et sage, qui, sans doute, leur aurait bientôt rendu un fils en se mariant, lorsqu'un autre malheur vint les frapper. Le feu du ciel tomba sur leur maison qui fut entièrement consumée, ainsi que les dépendances et tout ce qu'elles contenaient. C'était après les récoltes, en sorte qu'il ne leur resta rien, pas même leur premier trésor : leur fille chérie mourut des suites de l'émotion de cette nuit cruelle; son père et sa mère furent très-long-tems malades de chagrin, et ils eurent de plus celui de guérir. Ils firent des emprunts pour vivre, sur leur petit fond de terre, pour payer les frais de leur maladie et un loyer, car n'ayant plus d'autres enfans ils ne voulurent pas rebâtir leur ferme. Ils auraient pu encore subsister frugalement mais la terrible guerre de sept ans arriva, et, comme bien d'autres, ils en furent les victimes : il fallut loger des soldats, et n'ayant plus de maison, il leur en coûtait beaucoup; il fallut payer des contributions, et leurs champs et leurs prés furent saccagés; il fallut payer des intérêts, et ne le pouvant pas, leur fond fut saisi et vendu à l'enchère.

Ils furent alors réduits à la plus complète misère, et contraints d'abandonner le lieu de leur naissance et de chercher un asyle. Quelques voisins se cottisèrent pour leur faire une petite somme, avec laquelle ils achetèrent cette cabane isolée et presqu'inhabitable, à l'extrémité d'un petit village, à dix lieues au moins de celui qu'ils avaient quitté. Berthe filait du matin au soir pour les paysans; Marcel, trop âgé pour travailler à la terre, s'était mis à raccommoder des souliers à côté du rouet de sa femme. On l'appelait *le vieux Savetier de la Cabane*, et on ne le laissait pas manquer d'ouvrage. Ils gagnaient tous les deux de quoi ne pas mourir de faim, mais ils n'avaient encore rien pu mettre de côté pour s'habiller; leurs vêtemens tombaient en lambeaux; ils n'osaient pas aller à l'église, et tous les deux redoutaient les approches et les rigueurs de l'hiver. Mais on n'y était pas encore, le mois de juillet commençait à peine, et Marcel lut à sa femme que Dieu nourrit les petits des corbeaux et revêt les lis des champs. — Quand la prière fut achevée, on sortait du temple, et ce fut en-

Digitized by Google

core un mauvais moment pour Marcel. Les rassemblemens sur la pelouse autour de l'église, les jeunes garçons et les jeunes filles revenant gaiement ensemble, leurs parens les regardant avec complaisance; ce tableau de joie et d'amour paternel, qui lui retraçait un bonheur perdu sans retour, déchirait son cœur. La foule se dissipa, et il resta pensif à sa fenêtre, plongé dans ses souvenirs. Au-devant de la cabane était un tertre de gazon, ombragé de quelques beaux noyers; sous l'un d'eux était assis un voyageur qui se reposait: un havresac sur son dos, un bâton dans sa main; ses souliers poudreux indiquaient qu'il cheminait à pied, mais il était très-bien vêtu, et il paraissait à son aise. Après quelques momens de repos, il posa son bâton à côté de lui, détacha son havresac, en sortit un morceau de pain blanc et quelques fruits secs, et mangea de très-bon appétit ce simple déjeûné, que Marcel, qui n'avait pas déjeûné du tout, aurait volontiers partagé avec lui. Il sortit aussi une pièce de bonne étoffe neuve qui était dans le havresac, la déploya à demi, la regarda avec complaisance et la recacha. Ce fut encore un sujet d'envie pour le pauvre vieillard déguenillé. Ensuite l'étranger se leva, sortit de son gousset une bonne montre d'argent, regarda l'heure, jeta un coup-d'œil sur la contrée, et se remit en route.

Cet homme avait l'air si heureux à cette place, pensa Marcel, qu'il lui prit envie d'aller aussi se reposer sous ce beau noyer; peut-être qu'une heure de sommeil sous son ombrage lui fera oublier ses peines et sa faim.

Il sortit sans rien dire à Berthe, occupée à garnir sa quenouille pour le lendemain. Il traversa le grand chemin, et monta la petite colline. Déjà de loin il vit quelque chose de blanc à la place où le voyageur avait été assis; c'était un morceau de papier; il le relève, le trouve pesant, l'ouvre. Il renfermait quatre beau doubles louis d'or; puis sous un autre pli, une de ces grandes croix que les femmes pendent à leur cou, suspendue à une petite chaîne d'or aussi. Même dans sa prospérité, Marcel n'avait peut-être jamais vu tant d'or à la fois; ce qu'il y avait de sûr au moins, c'est que c'était pour lui une vue bien nouvelle. Il tourna et retourna ces louis, les secoua dans le creux de sa main, puis les replia avec soin dans le papier. Il n'avait plus nulle envie de dormir; il regarda le chemin que le voyageur avait pris, puis sa cabane. Berthe était à son tour à la fenêtre et le cherchait des yeux. Il l'appela et lui fit

Digitized by Google

signe de venir le joindre. Elle arriva bientôt. Qu'est-ce que tu fais-là, lui cria-t-elle?

Marcel. Une belle trouvaille, Berthe! regarde dans ce papier.

Berthe. Jésus, Maria, c'est de l'argent, de l'or, n'est-ce pas?

Marcel. Oui, sans doute : je crois que c'est des doubles louis.

Berthe. Des doubles... un, deux, trois, quatre; il y a donc là huit louis, et qui tiennent si peu de place! Et cette croix est-elle d'or ou de cuivre?

Marcel. Je la crois d'or, et la chaîne aussi.

Berthe. Mon Dieu, mon Dieu, quel trésor! C'est comme si un ange l'avait posé là pour nous. C'est ta prière qui t'a valu cette trouvaille. Dieu a envoyé la nourriture aux corbeaux. Nous voilà riches à présent, et pour long-tems! tiens, Marcel, avec une de ces pièces nous nous habillerons tous les deux, et bien chaudement encore; avec une autre nous achéterons du blé; avec la troisième, quelques meubles, quelques ustensiles : avec la quatrième,... il n'y a pas pour une vache. Non, il ne faut pas être trop ambitieux; il faut nous contenter de ce que Dieu nous envoie; nous garderons la quatrième avec la croix, pour les cas fâcheux. Si nous tombions malades, par exemple... Tu ris, Marcel, à présent; vraiment je le crois bien; si seulement nous avions...

Marcel l'interrompant vivement. Bonne Berthe, je ris de la manière dont tu disposes de ce qui ne nous appartient pas.

Berthe. Comment donc? que veux-tu dire? ne l'as-tu pas trouvé? sais-tu seulement qui l'a perdu? Ni l'or, ni l'argent n'ont de marque, ils sont à celui qui les trouve.

Marcel. Mais moi, Berthe, je sais à qui cet or appartient.

Berthe. Et comment peux-tu le savoir?

Marcel. Il appartient à un voyageur qui s'est reposé à cette place, il n'y a pas un quart d'heure. Je l'ai vu de notre fenêtre; il a ouvert son havresac, déployé une pièce d'étoffe, et c'est alors que ce paquet sera tombé.

Berthe. Il faut qu'il en ait beaucoup de ces louis pour n'y pas faire plus d'attention, et les laisser perdre ainsi; cette perte est peu de chose pour lui, et pour nous cette trouvaille est tout.

Marcel. Tu as raison, Berthe, elle est tout; car elle peut sauver ou perdre notre ame : nous n'avons plus que peu de

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

tems à vivre; chargerons-nous notre conscience du poids de ces huits louis? Tu crois qu'ils nous feraient du bien? tu te trompes, nous serions cent fois plus malheureux si nous cédions à la tentation de les garder; nous aurions un meilleur lit, et nous n'y dormirions pas tranquilles; nous aurions de bons vêtemens, et nous oserions moins encore aller à l'église que dans nos guenilles : et quand le jour viendra où il faudra rendre compte de nos actions, comment excuserions-nous celle-là? Par notre extrême pauvreté? eh bien! c'est un motif de plus d'être honnêtes, parce qu'on est plus souvent tenté de ne pas l'être, et qu'il ne faut pas s'ôter la seule richesse qui nous reste, la paix de la conscience. Prends courage, Berthe, nous ne mourrons pas de faim; regarde autour de nous tous ces champs couverts d'épis : la moisson va venir, nous glanerons. Le juge est bon pour nous, tu le sais; son champ est si beau! il nous donnera, je le parie, deux ou trois gerbes : et le ministre aussi; cela vaut bien mieux que cet or qui n'est pas à nous.

Berthe soupirant. Oui, pour la nourriture; mais où prendrons-nous de quoi nous vêtir?

Marcel. Le ciel y pourvoira : ne viens-je pas de te dire, qu'il habille les lis des champs, et qu'il ne faut pas être en souci pour le lendemain? Ce voyageur me donnera peut-être une récompense : je n'en mérite cependant point pour une action aussi simple; mais, s'il me donne de quoi t'acheter un tablier, pauvre Berthe, je l'accepterai volontiers, et avec reconnaissance.

Berthe. C'est fort bien, mais où le reverras-tu?

Marcel. Je vais tout de suite couper ici à travers champs; tu sais que la route fait un grand détour à cause de la rivière; on gagne plus d'un quart de lieue par ce sentier, et j'espère bien le retrouver là-bas.

Berthe. Je le désire; mais si tu ne le retrouves pas?

Marcel. Oh! pour lors, chère femme, malgré ma répugnance, je prendrai mon parti de. . . . .

Berthe. De garder les huit louis, n'est-ce pas?

Marcel. De mendier pour aller jusqu'à la ville et pour payer un avis que je mettrai sur la gazette. Va me chercher mon bâton, Berthe, et ne t'inquiète point si je ne reviens pas bientôt, dépêche-toi seulement. Berthe courut; elle était honteuse d'avoir mal compris son mari. Ce dernier trait réveilla dans son ame les bons sentimens que la vue de l'or avait altérés. Elle revint aussitôt avec le bâton de Marcel. Tiens, lui dit-elle, et va aussi vite que tu le

Digitized by Google

pourras, il me tarde que ce vilain or, qui m'a fait pécher, ne soit plus dans nos mains.

Marcel partit; mais ses jambes, engourdies par l'âge et par son métier sédentaire, n'obéissaient pas à son cœur; il marchait avec peine. Le vent agitait autour de sa tête les mèches de ses cheveux blancs, et les lambeaux de son pauvre vêtement. Berthe le suivait des yeux du haut de la colline; elle aurait voulu hâter sa marche par ses regards. Il manquera son voyageur, disait-elle; et ce pauvre cher homme se tuera de fatigue en faisant les six grandes lieues qu'il y a d'ici à la ville. Mais je suis folle; je crois que c'est moi qui devais aller, j'ai dix ans de moins que lui, je suis beaucoup plus forte: allons; il va si lentement que je l'aurai bientôt rattrapé. Et voilà Berthe, âgée de soixante cinq ans passés, qui se croit jeune en comparaison de son mari, et qui court, en effet, comme si elle n'avait que trente ans. Elle le joignit au bout du champ, et le prit par le bras. Assieds-toi là, lui dit-elle, et laisse moi aller à ta place.

Marcel. Non, bonne Berthe; tu n'as pas vu l'homme, tu ne le reconnaîtrais pas, et tu trouverais peut-être un coquin qui te dirait que l'or est à lui.

Berthe. Ah! c'est vrai: mais dis-moi comment il est ce voyageur; est-il jeune ou vieux, grand ou petit, blond ou brun? de quelle couleur est son habit?

Marcel. Je ne l'ai pas vu de bien près, et cependant je suis sûr de le reconnaître: c'est un homme entre deux âges, assez grand et fort; il a le teint remarquablement brun: mais écoute, Berthe, allons tous les deux, nous nous aiderons mutuellement à marcher. Il passa son bras sous celui de sa femme, et le vieux et pauvre couple chemina aussi vite que possible. Ils s'arrêtèrent au bout du sentier qui rejoignait la route. En regardant à droite et à gauche, ils eurent le plaisir, au bout d'un moment, de voir de loin le piéton qui s'avançait et n'avait pas encore fait le détour. Le voilà, c'est bien lui-même, s'écria Marcel; allons au devant de lui. Quand ils furent à dix pas du voyageur, celui-ci ne douta pas, les voyant se diriger de son côté, qu'ils ne voulussent lui demander l'aumône; ils avaient l'air si vieux et si misérables, qu'il prépara la sienne, et voulut la leur donner avant qu'ils eussent dit un mot.

Berthe. Bien obligé, mon bon Monsieur, nous ne de-

Digitized by Google

mandons rien ; c'est nous, au contraire, qui voulons vous donner quelque chose.

L'Etranger. A moi, mes braves gens! comment cela?

Marcel. Ma femme se trompe, Monsieur, ce n'est pas *donner* qu'elle veut dire, c'est vous rendre ce qui est à vous. Ne vous êtes-vous pas reposé, il y a une demi-heure, sous un noyer, sur une petite colline au bord de la grande route?

L'Etranger. Oui, oui, rien n'est plus vrai : à présent je me rappelle de vous avoir vu, vous étiez à la fenêtre d'une chétive cabane de l'autre côté du chemin ; vos cheveux blancs et votre air respectable m'ont frappé.

Marcel. Vous avez ouvert votre havresac.

L'Etranger. Oui, sans doute : je n'avais pas déjeûné en partant de la dernière couchée, et j'ai mangé un morceau sous ce bel arbre avec plaisir.

Marcel. J'en avais aussi à voir votre air heureux ; vous avez encore déployé une pièce d'étoffe, vous l'avez remise dans le havresac, et c'est sans doute alors que vous avez laissé tomber un papier renfermant . . . . .

L'Etranger. Quatre double louis, si c'est le mien, et une croix d'or avec la chaîne, dans un petit papier à part ; celui-ci a quelques lignes écrites dedans.

Marcel les avait vues, mais n'avait pu les lire parce que ses lunettes étaient restées dans son livre de prière. Le voyageur ouvrit son havresac, le vida, et n'y trouva pas son or. Je le savais bien, dit Marcel, que vous ne le trouveriez pas là, puisque je l'ai dans ma main ; voilà, Monsieur, vos quatre doubles louis et votre collier ; remettez-les dans le sac, et gardez-les mieux une autre fois. L'étranger les reçut avec une expression de respect et de reconnaissance ; il pressa les mains du vieillard entre les siennes. Vous me rendez un bien grand service, lui dit-il : si j'en juge sur l'apparence, vous avez plus de mérite qu'un autre à me le rendre ; il me semble, bons vieillards, que vous êtes bien pauvres.

Berthe. Oh ! si pauvres, mon bon Monsieur, que....

Marcel. Que nous n'avons pas même été tentés de nous approprier une aussi grosse somme, elle est au dessus de nos besoins, et le premier pour nous est de n'avoir que ce qui nous appartient légitimement.

L'Etranger. Honnête et vertueux couple ! à votre âge faire ce chemin pour me rapporter ce petit trésor ! ne pouviez-vous pas me l'envoyer par un de vos enfans?

Berthe.

Digitized by Google

Berthe. Hélas ! Monsieur, nous n'en avons point : c'est notre plus grand malheur auquel personne ne peut rien ; nous en avons eu : et.....

Marcel. Et au moins quand nous souffrons, nous souffrons seuls... mais, viens, ma pauvre femme, laissons ce Monsieur continuer sa route. Bon voyage, Monsieur, ne perdez plus votre argent.

L'étranger avait l'air embarrassé. Non, non, bon père, dit-il en reprenant la main du vieillard, non pas ainsi : encore un moment, je vous en prie, asseyons-nous et écoutez-moi. L'emploi de cet or est sacré, il ne m'appartient pas ; je vous raconterai à quoi il est destiné, et vous verrez que je ne puis rien en soustraire ; il ne me reste, outre cela, que ce qu'il me faut pour achever ma route, ayant encore dix ou douze lieues à faire ; mais avant huit jours j'espère vous revoir et m'acquitter envers vous ; voulez-vous vous fier à ma parole et me dire votre nom ? Je n'oublierai, au reste, ni la colline, ni la cabane qui renferme un couple si honnête : votre nom, je vous en prie, dit-il en sortant un crayon de sa poche ?

Marcel. Je suis connu dans ce village sous le nom du *Vieux savetier de la cabane ;* je vous y reverrai avec plaisir, si vous vous en rappelez ; mais, si vous l'oubliez, nous n'en prierons pas moins Dieu pour vous, car vous nous avez procuré une heure heureuse, et nous n'en avons pas beaucoup ; adieu, Monsieur.

L'Etranger. Digne homme ! si je pouvais vous oublier, je ne mériterais pas le bonheur que je vais chercher et que je tremble de ne pas trouver. Il y a plus de vingt-cinq ans que j'ai quitté ma famille ; pendant tout ce tems-là je n'ai point eu de ses nouvelles ; mes parens me croyent mort, sans doute, ou peut-être eux-mêmes n'existent-ils plus ; mais, si je les retrouve encore, combien nous serons tous heureux !

Berthe, pleurant. Ah oui ! bien heureux ! mille fois heureux ceux qui peuvent retrouver leurs enfans sur la terre ! pour nous, nous ne reverrons les nôtres que dans le ciel où ils nous attendent.

Marcel. Tu vois, ma femme, si j'avais tort ce matin quand je te disais que les enfans qui vivent donnent aussi bien des chagrins. En voilà un qui paraît un honnête homme, eh bien ! il a quitté ses parens et les a laissés vingt-cinq ans sans leur donner de ses nouvelles ; n'est-ce pas pire que la mort ?

Digitized by Google

L'Etranger. Je fus coupable, en effet, quand, par une folie de jeunesse et séduit par un recruteur, je m'enrôlai sans leur permission : mais le reste n'est pas de ma faute ; le régiment où j'étais entré fut embarqué pour Batavia ; je fus d'abord envoyé dans l'intérieur des terres pour travailler de mon métier de charpentier, et j'y ai passé bien des années sans pouvoir écrire. Quand je fus revenu à Batavia, j'écrivis plusieurs lettres à mon père sans jamais avoir de réponse. Je gagnais assez d'argent ; mais à quoi sert-il quand le cœur n'est pas content ? le mien était en Europe ; je pensais sans cesse au village où je suis né, où j'avais laissé tout ce que j'aimais au monde, mon père, ma mère et ma sœur. Je me décidai à revenir, et je m'embarquai avec mon petit pécule ; j'arrivai heureusement à Hambourg il y a environ deux mois ; là je trouvai, par hasard, mon ancien maître, chez qui j'avais appris mon métier, et qui s'y était établi depuis mon départ ; je le reconnus d'abord, mais lui ne me reconnut pas ; j'avais un peu noirci à ce soleil de Batavia, comme vous le voyez. Quand je me nommai, il fut bien surpris : il me reçut comme un fils, et m'emmena chez lui ; j'y trouvai sa fille que j'avais laissée toute petite, et qui était devenue grande et jolie. Tous les jours je voulais partir pour aller chercher mes parens, mais Annette me priait de rester encore un jour et je restais ; il n'était pas en mon pouvoir de rien lui refuser. J'avais écrit en arrivant, j'attendais la réponse ; voyant qu'elle ne venait point, je dis un jour à mon maître : Votre Annette et moi nous nous aimons ; voilà ce que j'ai amassé par mon travail, donnez-la moi pour femme, et puis j'irai chercher mes parens et nous vivrons tous ensemble ; mais il faut qu'Annette soit à moi avant que je parte. J'y consens, me dit mon maître, Annette est à toi, et tu iras chercher ta famille. Ainsi fut fait ; j'épousai Annette, et deux jours après je me mis en chemin. Mon Annette a un cœur de reine ; elle acheta une belle pièce d'étoffe pour une robe à ma mère. Son père lui avait donné douze louis pour sa dot le jour de ses noces ; elles en plia quatre doubles dans ce morceau de papier, et me dit : Porte-les de ma part à ton père pour payer son voyage. Ce n'est pas tout ; elle ôta de son cou sa croix et sa chaîne d'or pour les envoyer à ma sœur, à qui elle écrivit un mot d'amitié. Je suis parti gaiement avec tous les présens d'Annette. Jugez donc quel chagrin si je les avais perdus, et combien je vous ai d'obligations. Mais, mon Dieu ! si

Digitized by Google

j'allais ne pas retrouver mes parens, ce serait encore bien pire ! mon cœur se serre d'y penser. Ils doivent être âgés, car je ne suis plus jeune. Pour ma sœur, je n'en suis pas en peine, elle était ma cadette; mais mon bon père ! c'était un si honnête homme; il était à son aise, Dieu soit béni ! il avait toujours un verre de vin et un sou à donner aux pauvres, et ma mère quelques chemises en réserve pour ceux qui en avaient besoin. Vous pouvez, ce me semble, avoir entendu parler du vieux père Marcel de Pellnitz, et de sa femme Berthe ?

Oh mon Dieu ! dit le vieillard en étendant ses bras; est-ce un songe ? Berthe ! Berthe ! serait-ce notre François ressuscité ? oh mon Dieu ! serait-il possible ? Marcel..... C'était lui, c'était François !

Que pourrions-nous dire au lecteur qui pût lui donner la moindre idée de ce que ces trois personnes éprouvèrent ? C'était ce fils cru mort si long-tems, et tant regretté. Berthe ne pouvait parler : elle cherchait sur le col, sur le front de son fils, de légères marques qui ne sont connues que d'une mère; elle les retrouvait, les baisait, les montrait à son mari. — A genoux, Berthe, s'écria enfin le vieillard, en s'y jetant lui-même : remercions Dieu qui nous donne déjà le paradis sur cette terre, et qui nous rend notre fils.

Mais non ! le paradis n'est pas sur cette terre, où jamais le bonheur n'est complet. Le souvenir de Georgette vint leur rappeler qu'ils n'étaient que des hommes. Et ma sœur, ma pauvre sœur, dit tristement François : vous avez dit que vous n'aviez plus d'enfans, qu'avez-vous fait de Georgette ? Elle est morte dans mes bras, s'écria Berthe, en fondant en larmes ! elle ne portera pas ce beau collier ! François le prit, le passa au cou de sa mère. Je parie qu'elle nous regarde, dit Marcel, en levant les yeux au ciel. Il me semble l'entrevoir là-haut, dans un nuage, avec une couronne d'or sur la tête. Marcel dans ce moment ne voyait que gloire et bonheur.

Après un instant de silence, eh bien ! dit Marcel à sa femme, cet hôpital qui te désolait tant, tu vois qu'on en revient. François leur raconta qu'il y avait fait connaissance avec un sergent blessé, et couché près de lui, qui l'avait embauché et fait partir dès qu'ils avaient été rétablis. On sait le reste de son histoire. Le maître charpentier, qui craignait les reproches de ses parens, avait trouvé plus

Digitized by Google

commode de leur dire qu'il était mort, ou peut-être l'avait-il cru lui-même.

Ceux-ci contèrent à leur tour les malheurs qui les avaient accablés, et l'excès de leur misère; elle avait hâté leur vieillesse et changé leurs traits au moins autant que le soleil de l'Inde avait bruni la peau de leur fils; il n'était donc pas étonnant qu'ils ne se fussent pas reconnus. Ils revinrent tous trois à la cabane. François voulut remercier les habitans du village qui avaient fait du bien à ses parens. Il demanda que la cabane fût donnée au premier malheureux sans asyle, et qu'on y joignît la petite colline et les noyers qu'il acheta de la commune. Il est inutile de dire que le lendemain on fut à la ville voisine pour habiller Marcel et Berthe. Ils se mirent avec François dans une voiture publique; ils arrivèrent à Hambourg; ils furent reçus à bras ouverts par la bonne Annette et son père. Ils se virent encore entourés de petits enfans, et tous les soirs Marcel disait à sa femme: Dieu nous a donné le *paradis sur la terre*.

(*Imité de l'allemand.*) ISABELLE DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

DEPUIS plus d'un mois nous jouissons, à Paris, d'un beau ciel, dont la sérénité n'a été troublée qu'un moment, par l'orage survenu dimanche après midi, et qui, fort heureusement pour la fête, ne s'est pas montré *fidèle à ses menaces*. Mais, s'il faut en croire les gens de l'art, cet état de l'atmosphère n'est pas aussi satisfaisant qu'il le paraît; il règne un certain vent de Nord-Est, très-préjudiciable aux femmes et aux fleurs. Nous le recommandons aux savantes observations de MM. Tripet et St-U.....

A chaque saison, cette grande capitale prend un aspect différent; les mœurs, les habitudes de l'été ne sont point celles de l'hiver. Les cafés encombrés, au mois de décembre, de rentiers et d'oisifs, qui retiennent avec tant d'empressement une place au poêle et un journal, sont déserts en ce moment; c'est au Luxembourg, sous les arbres des Champs-Elysées, ou sur les chaises du boule-

Digitized by Google

père a déjà déclaré ses intentions, imagine d'avoir recours à l'oncle pour se débarrasser des poursuites du neveu; elle lui fait demander une entrevue par sa suivante; Merville croit qu'il s'agit d'un rendez-vous amoureux. Il se jette aux pieds de sa belle, la met en fuite par cette action, et ne peut ensuite se relever qu'avec l'aide de son valet-de-chambre Labrosse. Cependant tout cela ne le décourage pas; il demande Constance à son père; et Rollin lui répond que vingt ans plutôt il ne lui aurait pas même accordé son aînée.

Après Merville c'est Charles qui joue dans la pièce le rôle le plus actif. Rollin lui offre sa fille, mais aussi modeste que son oncle est présomptueux, il ne croit pas pouvoir à trente-quatre ans fixer le choix d'une fille de seize. Sans refuser, il demande du tems; bientôt il reconnaît l'architecte prétendu qu'il a vu autrefois à l'armée; il s'aperçoit aussi de la préférence que Constance lui accorde, et dès-lors il prend son parti; il ne songe plus qu'à favoriser Linant et Constance, et c'est en effet par ses soins que s'opère un dénouement que l'on prévoit, et dont il est d'autant plus inutile de rapporter ici les détails, que nous avons cru devoir passer assez rapidement sur l'analyse de la pièce.

Ce n'est, en effet, que lorsqu'elle sera imprimée, qu'on pourra la juger avec impartialité. Alors seulement on pourra rendre pleine et entière justice à l'excellent ton qui y règne; à la facilité, à l'élégance de la versification, à mille traits spirituels, mais d'un comique trop délicat peut-être pour produire tout son effet à la scène et sur-tout à une première représentation. Là, c'est principalement l'ensemble que l'on juge; c'est à la force comique de la conception, à la vivacité de l'intrigue, à la vigueur des caractères que l'on s'attache, et c'est-là précisément le côté le moins favorable de l'ouvrage de M. Andrieux. Sa fable est très-raisonnable, mais elle ne produit pas un intérêt bien vif, et la marche de l'action est un peu languissante. Son principal caractère, celui du Vieux Fat, qui aurait tenu sa place à merveille dans un roman, n'était pas aussi propre à remplir une comédie. Il y avait deux écueils à craindre en le mettant immédiatement sous nos yeux. Dans toute sa vérité, il eût offert une carricature repoussante, et telle qu'on n'aurait pu en faire qu'un personnage épisodique ou du moins très-subordonné; adouci et revêtu de formes polies et presque élégantes, il cessait d'être comique

Digitized by Google

et risquait de devenir affligeant. En se jetant avec raison très-loin du premier écueil, M. Andrieux n'a pu éviter le second avec le même avantage. Il s'est cependant ménagé des scènes encore assez comiques. On a déjà remarqué celle de la déclaration que nous avons citée, et nous devons citer encore la plus grande partie du second acte, où Merville achevant sa toilette, déploie tous ses ridicules devant ses valets et chasse l'un d'eux nommé Frédéric, parce qu'il ose lui donner pour sa santé des conseils trop bien adaptés à son âge. Au reste, l'auteur a plus que racheté, dans l'opinion des gens d'un goût délicat, les défauts que peut avoir son ouvrage aux yeux de ces censeurs exclusifs et sévères qui voudraient interdire à Thalie les tableaux doux et gracieux. Celui de Rollin au milieu de sa famille est un des plus touchans qu'on nous ait offerts dans ce genre aimable, et qui procure de si douces émotions. Les connaisseurs en ont senti tout le prix, et si le public n'y a pas puisé l'indulgence qui en devait naître pour les parties moins habilement traitées d'un ouvrage aussi estimable sous plusieurs rapports, cela tient peut-être à des circonstances étrangères à son mérite. Cette comédie était attendue depuis long-tems; le secret de l'auteur n'avait point été gardé; son nom avait réveillé les plus belles espérances. Or, plus le public espère, plus il devient exigeant; et la juste réputation de M. Andrieux a nui peut-être au succès complet d'un ouvrage qui aurait suffi pour établir celle d'un auteur moins estimé.

Le jeu des acteurs, dans cette pièce, a été critiqué par plusieurs journaux. On a trouvé que ni Fleury ni Baptiste aîné n'avaient l'air de vieillard dans les rôles de Rollin et de Merville; mais il est juste de dire que, malgré le titre de l'ouvrage, ce ne sont point des rôles de vieillards, tels au moins qu'on est accoutumé d'en voir à la comédie. M. Andrieux les a faits beaucoup plus aimables et n'a nullement chargé leurs portraits. Sous le point de vue moral, son intention est très-louable. L'est-elle également sous le point de vue comique? c'est ce que nous ne déciderons pas. En revanche, nous citerons, comme bien conçu et bien joué, le rôle du valet-de-chambre Labrosse, dont Michot était chargé. L'original d'un valet fripon, malin et flatteur, n'est peut-être pas fort rare dans le monde; mais le théâtre n'en offre pas de meilleure copie que celle-ci.

Théâtre du Vaudeville. — M. Durelief, ou Petite revue

Digitized by Google

des embellissemens de Paris ; par MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Qui pourrait mieux que le Vaudeville être l'organe de l'allégresse publique, lui qui ne vit que des joyeux refrains du peuple, et qui est destiné à nous reproduire ses affections ? Les circonstances sont l'aliment de cet enfant national, et quoiqu'il ne les célèbre que sur son galoubet, son tribut est toujours bien reçu, et ses couplets, en se gravant dans la mémoire de tout le monde, forment un espèce de monument traditionnel que l'histoire ne dédaigne pas de consulter. MM. Barré, Radet et Desfontaines sont en possession depuis long-tems de chanter nos victoires, de célébrer nos traités de paix, et de présenter au public l'expression de la joie universelle. Les cadres qu'ils font servir à leurs tableaux sont toujours ingénieux, et atteignent ordinairement avec succès le but qu'ils se proposent. Voici celui qu'ils ont imaginé pour les fêtes du mariage de LL. MM. M. *Durelief* (c'est le titre de leur pièce) est un honnête architecte de province qui a fait un plan de la ville de Paris, embelli de tout ce qui en fait le charme et la splendeur. Ferdinand est un jeune peintre qui aspire vainement à obtenir la main de la fille de l'architecte, et qui ne trouve d'autres moyens pour y parvenir, que de faire la gageure avec le père que quelque chose manque à son plan de Paris. Le père y consent, et promet de lui accorder sur-le-champ la main de sa fille s'il s'est rendu coupable de quelque omission. Le jour est fixé, le jury est assemblé, on passe tous les embellissemens en revue ; Durelief se croit sûr de son fait ; mais Ferdinand confond sa certitude en lui offrant un buste de l'Impératrice qui manque à l'ornement de son ouvrage. Le père, qui au fond est un bon homme, convient de son tort, et les jeunes gens sont unis. On sent qu'un pareil sujet a dû fournir une foule de détails piquants et de couplets spirituels. Il suffira donc de dire que les auteurs ont tiré tout le parti possible de la situation, et que les bravos et l'enthousiasme de la salle entière ont dû leur prouver qu'en fait d'amour et de reconnaissance envers nos souverains, leurs sentimens étaient ceux de tout le monde.

Un frère puiné du Vaudeville de la rue de Chartres ne manque jamais de mêler ses flon flon à ceux de son frère aîné ; son zèle n'est pas moins vif, sa gaieté n'est pas moins franche, et son encens est aussi délicat.

Le même jour et à la même heure les *Variétés* portaient

Digitized by Google

aussi leur tribut d'hommages à LL. MM. *Les fêtes françaises*, ou *Paris en miniature*, attiraient à ce théâtre la même affluence que M. *Durelief* au Vaudeville. — M. de *Franville*, riche propriétaire des environs de Strasbourg, jaloux de procurer aux paysans de son hameau un diminutif des fêtes de Paris, les rassemble dans son parc, et là, grace à sa prévoyante générosité, une pièce de Bourgogne placée dans les canaux d'une fontaine rappelle les distributions de vin, la basse-cour dégarnie sert à remplacer les loteries de comestibles, la pièce d'eau du jardin porte deux bateaux pour la joute, sur la pelouse est dressé un mât de Cocagne, un feu d'artifice est préparé dans une des allées, et l'optique portative du château tient lieu de spectacles *gratis*. On en a changé toutes les pièces, et l'explication donne lieu à des couplets charmans analogues à chacune des circonstances du voyage de l'Impératrice. Ce divertissement, plein de mouvement et de gaieté, offre des tableaux aussi vrais que variés. Citer tous les couplets spirituels de cette jolie bleuette, serait rappeler la pièce entière. Tout ce qu'on peut conclure de la fécondité de nos chansonniers, c'est que leur amour pour leurs souverains est une dixième muse qui ne les a jamais abandonnés. Les auteurs de cet ouvrage, demandés avec acclamation, sont MM. Rougemont et Gentil, qui, en fait d'ouvrages agréables, n'en sont pas à leur coup d'essai.

On a donné jeudi au *Théâtre de l'Impératrice*, *le Mariage de Charlemagne*, tableau historique en un acte et en vers, qui a obtenu un succès complet. Nous en parlerons dans le prochain *Mercure*. L'auteur est M. Rougemont.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

INDUSTRIE NATIONALE. — La *Société d'Encouragement* a tenu, le 14 février dernier, sa séance générale, dont l'objet est déterminé par l'article 3 de son réglement.

L'assemblée était nombreuse et le local convenablement disposé. La séance a été ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. le sénateur Chaptal. M. Mathieu de Montmorenci, l'un des secrétaires, a lu un extrait de la correspondance; entr'autres objets présentés et que les comités ont été chargés d'examiner, on a remarqué des médailles ou autres ouvrages en platine, exécutés avec une grande perfection, par MM. Janety, père et fils.

M.

Digitized by Google

vard du Temple, que les jeunes gens du milieu du dernier siècle vont s'entretenir de la prise du port Mahon, de la bataille de Rosbach, et des succès de Mlle Camargo. Le seul café de Tortoni a le privilége de voir, en tout tems, ses salons remplis, son billard assiégé par les admirateurs du talent, sans rival, de M. Sp..., et sa porte obstruée par une foule d'élégans qui délibèrent avec importance sur la forme des habits, le genre des voitures, et le choix des promenades. Chacun d'eux se charge d'une partie des observations à faire dans la journée, et revient le lendemain apporter à la masse le fruit de son travail. C'est là que se compose cette espèce de gazette parlée, source intarissable des entretiens de salon, et dont l'étude journalière tient lieu d'esprit, de goût et d'instruction.

— Avec quelle rapidité se propage, dans cette bonne ville, le conte le plus absurde ! Depuis quelques jours on ne parle d'autre chose, *que de cet enfant que sa bonne a laissé tomber dans la fosse où sont enfermés les ours au Jardin des Plantes, et qui fut*, dit-on, *dévoré à l'instant même par ces terribles animaux*. On ajoute : *que la gouvernante, désespérée, s'est allée sur-le-champ jeter dans la rivière*. Informations prises sur les lieux, il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire ; point de gouvernante noyée, point d'enfant tombé dans la fosse, et encore moins mangé par des ours noirs qui ne vivent (comme chacun le sait ou le doit savoir) que de fruits et de racines.

— Tout le monde a connu ce bon M. de la Place, compilateur infatigable, écrivain plus abondant qu'estimé, et qui fut pendant quelque tems à la tête du Mercure. Cet homme de lettres, estimable à beaucoup d'égards, avait un singulier travers, celui de faire des épitaphes pour tous les gens de sa connaissance. Il suffisait de lui avoir parlé quatre fois pour être sûr de figurer dans sa collection. En quelque endroit qu'il vous rencontrât, il s'empressait de tirer de son portefeuille et de vous lire le distique ou le quatrain préparé d'avance pour votre tombe, tout en vous faisant remarquer l'empressement qu'il avait mis à faire quelque chose qui vous fût agréable. *Mourez quand vous voudrez, et comptez sur moi*, tel était son refrain ordinaire. A ce ridicule près, c'était le meilleur, le plus sensé des hommes ; *cætera sanus*, comme dit Horace. S'il était vrai, comme on l'assure, que M. M... eût hérité de la manie de la Place, il ne nous resterait plus qu'à former

Digitized by Google

des vœux pour qu'il héritât aussi de son talent ; ce dont on ne trouvera pas la preuve dans le quatrain suivant, qu'il vient de publier sur la mort de M. Dubos.

DE ALEXANDRO ROMANO DUBOS.

Ille magistratus fuit integer : OPTIMUS IDEM.
Emicuit natus, frater, sponsusque parensque.
Inolyta, FLETE, *meæ patriæ* MONUMENTA ; *postam*
Heu ! vestrum medio rapuit mors improba oantu.

Si quelque moderne Mathanasius entreprend un jour un commentaire sur ce quatrain, nous espérons qu'il n'oubliera pas de rappeler en note, que M. Dubos a fait des inscriptions pour les fontaines de Paris ; explication au moyen de laquelle le *flete monumenta* risque, tout simplement, d'être sublime.

— Le procès de Closel et de Mlle Emilie Leverd est au moment d'être jugé ; il s'agit de la propriété d'un enfant ; le fait est, cette fois encore, qu'il y a un enfant de fait, et que celui qui croit l'avoir fait veut qu'il lui reste. On conçoit très-bien de quel argument péremptoire la mère peut se servir pour sa défense, et comme d'un mot elle peut mettre les rieurs et les juges de son côté ; mais enfin, comme l'a fort bien démontré Bridoison, *on est toujours le fils de quelqu'un*, et Clozel a au moins autant de droit qu'un autre d'être ce quelqu'un-là ; et attendu que l'autorité de Bridoison est d'un grand poids en fait de démêlé comique, nous pensons, sauf meilleur avis du barreau, qu'on ne peut refuser à Clozel la propriété de l'enfant de Mlle Leverd.

— Depuis qu'il est bien prouvé qu'il y a des poëmes en prose, nos prosateurs-poëtes se sont mis à l'ouvrage, et bientôt on verra paraître une douzaine d'épopées de leur façon. On parle aussi de substituer, au théâtre, l'Œdipe en prose de la Motte à celui de Voltaire. Au fait, que signifient la rime et la mesure ? nos acteurs font tout leur possible pour nous en déshabituer, et grâce à la manière dont on déclame aujourd'hui, le passage des vers à la prose ne paraîtra pas du tout sensible.

— En attendant cette heureuse réforme, quelques esprits récalcitrans s'obstinent à réveiller parmi nous l'amour de la poésie, de cet art divin, s'il faut en croire Horace, et Cicéron lui-même, qui ne s'en piquait pas. On nous an-

Digitized by Google

noncé un poëme de M. Chénier, *sur les arts*, lequel pourrait bien, si l'on n'y prend garde, retarder quelque tems le triomphe de la prose. M. Millevoie prépare une traduction en vers de l'Iliade; quelques fragmens connus permettent d'assurer qu'on y trouvera tout le talent de ce jeune et brillant littérateur; mais nous l'engageons à se hâter lentement : un ouvrage de cette importance exige plusieurs années de travail.

Le tems n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

—Le Conservatoire de musique a terminé ses exercices, de la manière la plus brillante, par le concert du dimanche 3 juin, où la foule s'était portée avec tant d'affluence, qu'à une heure et demie on aurait essayé vainement d'y trouver une place. Cet empressement du public est la meilleure réponse aux petites noirceurs, aux critiques injustes, aux reproches ridicules, dont cette belle institution est l'objet. S'il était nécessaire de faire une autre réponse, ce peu de mots suffirait : l'école du Conservatoire de musique, de l'avis de ses plus acharnés détracteurs, est la première de l'Europe, sans aucune espèce de comparaison, pour l'exécution instrumentale : ajoutez à cet éloge que nos premiers théâtres lyriques de Paris et des départemens lui doivent leurs plus brillans sujets, que Mme Branchu, la cantatrice et l'actrice la plus parfaite dont puisse se glorifier l'Académie impériale de musique, appartient exclusivement à cette école du Conservatoire, que Mlle Himm en est aussi élève, et jugez de la bonne foi, du bon goût et des bonnes intentions de ceux qui regrettent les maîtrises des cathédrales, et qui pensent que le Lutrin est le seul pupître devant lequel puissent se former des chanteurs d'opéra.

—L'inconstance des Parisiens, leurs bizarreries, leur goût exclusif sont toujours pour nous un objet d'étonnement. Après avoir successivement délaissé les jolis bosquets du pavillon d'Hanovre, les belles allées et les magnifiques salons de Frascati, la pelouse du Ranelagh, etc., ils concentrent aujourd'hui leur promenade dans quelques toises du boulevard Italien. C'est là que depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quatre mille personnes se heurtent, se coudoient, se talonnent, s'étouffent de chaleur et de poussière en croyant se promener, dans un espace de dix pieds de large, rétréci par quatre rangs de chaises. A quoi tient la préférence accordée à ce lieu? Les toilettes y brillent-elles

Digitized by Google

davantage? Non, car c'est tout au plus si l'on se voit assez pour se reconnaître. Les rendez-vous y sont-ils plus commodes? Non, car on ne peut parler si bas, qu'on ne risque, tant on est pressé par ses voisins, de les mettre dans sa confidence. La société du moins est-elle mieux choisie? Non, car toutes les beautés des rues d'Amboise et de Marivaux y affluent au déclin du jour. Quels charmes ou du moins quels avantages trouve-t-on dans cette promenade? Aucun, mais *elle est à la mode*.

— On ne sent jamais plus vivement le prix des personnes, et même celui des choses, qu'au moment où l'on est menacé d'en être privé. On se porte à Tivoli avec plus d'empressement que jamais, depuis qu'on est prévenu que ces jardins délicieux, redevenus propriété particulière, doivent être fermés au public à la fin de cette saison. L'entrepreneur, M. Baneux, se propose d'ouvrir, l'année prochaine, un établissement semblable au Port-à-l'Anglais. On assure que ce nouveau Tivoli, exécuté sur un plan beaucoup plus vaste, surpassera tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans ce genre, et qu'il réunira tous les avantages que présentaient séparément le Waux-Hall de Thorré, Mouceau, le Colysée, et Tivoli même.

— On sait, depuis quelque tems, que la composition du parterre, à une première représentation des Français, est une chose vraiment déplorable, soit que l'auteur (et ce cas-là est le plus rare), ait été assez riche pour le remplir d'*amis*, soit qu'il ait été contraint d'abandonner le champ de bataille, non plus aux *étourneaux*, mais aux oiseaux de proie *des cafés de Paris*, qui vont à une pièce nouvelle comme *à la curée*, pour nous servir de l'expression d'une femme de beaucoup d'esprit. Si quelque chose doit infailliblement décourager nos auteurs dramatiques (et sous ce nom nous n'entendons parler que du petit nombre de ceux qui peuvent honorer l'art qu'ils cultivent), c'est sans doute l'idée qu'un pique-nique chez Petit ou chez Beauvilliers est l'aréopage où se décide d'avance le sort d'une pièce qu'on ne connaît pas encore, et qu'on fait la partie d'aller siffler, comme on fait celle d'aller prendre des glaces au café de Foi. S'il n'était possible d'être admis au parterre des Français qu'après un examen préalable qui prouverait que l'on en sait assez pour lire couramment l'affiche, il est probable qu'une pièce en cinq actes et en vers, ouvrage d'un auteur estimé, écrite d'un bout à l'autre avec le talent le

Digitized by Google

plus remarquable, pourrait du moins prétendre à la faveur d'être écoutée avec quelqu'attention, et d'être jugée moins légèrement qu'un vaudeville ou un mélodrame.

— Les Français, avant la tragédie *des Etats de Blois*, vont nous donner une comédie en cinq actes, intitulée : *les Gendres*.

Faydeau paraît avoir ajourné *la Partie de Campagne* à l'époque où tout le monde en reviendra.

Le Vaudeville nous promet *Piron au café Procope;* on assure que les auteurs de la pièce n'ont pas trente ans à eux deux, et que le plus jeune est une des plus piquantes actrices de ce théâtre; voilà bien des motifs d'encouragement ou du moins d'indulgence.

La première pièce nouvelle qui se jouera aux Variétés a pour titre : *Je cherche un dîner;* on propose de parier que le personnage principal est un Gascon.

— Les journaux anglais ressuscitent depuis quelque tems Mlle Déon, pour annoncer de nouveau sa mort, et pour nous révéler que définitivement ce personnage extraordinaire était du genre masculin. On pourrait ici faire l'application de ce vers du *Jaloux* de Rochon :

Ma foi, je ne sais plus de quel sexe il retourne.

Dans cette incertitude, nous proposons pour le défunt ou la défunte, l'épitaphe suivante :

Ci-gît Déon, chevalier, chevalière.
Cette épitaphe singulière
Vous explique son double sort :
Il fut femme sa vie entière;
Elle fut homme après sa mort.

FÊTE DE LA VILLE.

Dimanche dernier, Paris a été le théâtre des réjouissances les plus brillantes. C'était la ville elle-même qui donnait à ses souverains une nouvelle preuve de son zèle et de son amour; aussi la fête, dont le centre principal était à l'Hôtel-de-Ville, était-elle partout à-la-fois; chaque quartier, chaque promenade, chaque rue, participait d'une manière ou d'une autre à l'allégresse générale.

Le matin, à sept heures, les bureaux de comestibles ont été ouverts aux Champs-Elysées, et des flots de vin ont coulé de toutes les fontaines principales. Deux heures après,

Digitized by Google

les jeux ont commencé. A tous ceux que nous avons eu occasion de décrire lors de la fête du 2 avril, il faut ajouter la grande pantomime exécutée par les acteurs des jeux gymniques dans un vaste amphithéâtre, que l'on avait élevé parallèlement au cirque de Franconi, dans le grand carré des Champs-Elysées.

Le soleil quittait à peine l'horizon que les illuminations l'ont remplacé; tous les effets magiques exécutés dans la nuit du 2 avril, ont été reproduits avec la même magnificence dans celle du 10 juin; mais ce qu'on n'a vu qu'à cette dernière fête, c'est une allée immense de trépieds enflammés qui bordaient la rivière depuis le Louvre jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Cet antique monument, dont la façade avait été doublée par un corps de bâtiment parallèle figuré en charpente, présentait une illumination dont les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat.

LL. MM. sont sorties à neuf heures du palais de Saint-Cloud. Un escadron de chasseurs ouvrait la marche. Dix voitures à six chevaux précédaient et suivaient celle de LL. MM. attelée de huit chevaux isabelle, et dont tous les panneaux en glace resplendissaient du feu des illuminations et d'une multitude de flambeaux que portaient les pages à cheval : ce cortége magnifique a traversé les Champs-Elysées, les Tuileries, le Louvre, le Carrousel et les quais au milieu des acclamations d'une foule innombrable qui faisait retentir l'air des cris répétés de *vive l'Empereur, vive l'Impératrice*. A dix heures LL. MM. sont arrivées à l'Hôtel-de-Ville : elles ont été reçues, en descendant de voiture, par M. le conseiller d'Etat préfet de la Seine et les maires de Paris, et conduites d'abord à la salle du trône; elles ont passé de là dans une galerie, en face de laquelle avait été préparé, de l'autre côté de la rivière, un feu d'artifice dont S. M. l'Impératrice a donné le signal en allumant le dragon conducteur. Il est difficile de se faire idée d'un feu d'artifice d'une composition plus heureuse, d'un effet plus brillant, et d'une exécution plus parfaite.

Immédiatement après le feu d'artifice, LL. MM. se sont rendues dans la salle de concert; elles y ont entendu une cantate de la composition de MM. Arnault et Méhul, où se trouve réuni le charme si puissant des beaux vers et de l'excellente musique.

Le bal a succédé au concert : la salle était une vaste rotonde, ornée de guirlandes et de festons ajustés d'une manière très-pittoresque avec le plafond bleu de ciel rehaussé

Digitized by Google

d'étoiles et d'aigles d'or. S. M. l'Impératrice a ouvert le bal par un quadrille qu'elle a dansé avec LL. MM. le roi de Westphalie et la reine de Naples, S. A. I. la princesse Pauline, le prince d'Estherazy, Mlle Doulcet d'Egligny et M. de Nicolaï. Pendant le bal S. M. l'Empereur a parcouru les différentes salles, et s'est arrêtée quelques momens dans la salle dite des *Fastes*, dont chacun des ornemens rappelle une victoire ou une action mémorable. Une pareille décoration était digne de la grande nation au nom de laquelle se donnait la fête, et du héros couronné qui en était l'objet.

A minuit la cour s'est retirée.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que cette fête superbe, à laquelle plus de quatre cent mille ames ont pris part, s'est passée sans le moindre désordre, et n'a été attristée par aucun de ces accidens que les plus sages dispositions ne parviennent pas toujours à prévenir.

Le surlendemain LL. MM. ont été à l'Opéra. C'est la première fois que l'Impératrice paraissait au spectacle. On donnait *le Devin du Village* et le ballet nouveau de *Persée et Andromède*. La salle était pleine depuis six heures, et les femmes en très-grande parure. LL. MM. ont paru dans leur loge à huit heures et demie, au bruit d'une éclatante fanfare et des cris mille fois réitérés de *vive l'Empereur, vive l'Impératrice*, qui se sont renouvelés avec la même ardeur au moment où elles se sont retirées à la fin du spectacle. Y.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — *Le Vieux Fat ou les Deux Vieillards*, comédie en cinq actes et en vers de M. Andrieux, membre de l'Institut de France.

Un but moral se manifeste évidemment dans cette comédie. Le poëte a voulu nous montrer, dans l'existence de deux hommes parvenus au déclin de leurs jours, les résultats heureux et malheureux du bon et du mauvais emploi de la vie. L'un de ses vieillards, nommé Rollin, est un riche négociant retiré à la campagne. Marié jeune, il a eu de nombreux enfans qu'il a tous établis d'une manière avantageuse, à l'exception de Constance, la plus jeune de ses filles; et il compte l'unir bientôt elle-même à son associé Charles, homme de trente-quatre ans, doué de toutes les vertus. Mme Rollin est une femme non moins accomplie;

Digitized by Google

elle aime son mari autant qu'elle en est aimée; la meilleure intelligence règne parmi eux. Constance, il est vrai, dans un séjour qu'elle a fait à Metz avec sa mère, a conçu de l'inclination pour Linant, jeune officier très-distingué du corps du génie. Son père l'ignore; il a même refusé des propositions que Linant lui avait fait faire par un tiers; mais Mme Rollin approuve le penchant de sa fille; et d'ailleurs Rollin est un père si indulgent, Constance est une fille si soumise, qu'il y a bien, dans l'amour qu'elle a conçu, de quoi former l'intrigue d'une pièce de théâtre, mais qu'on n'y aperçoit rien qui puisse troubler son bonheur et celui de ses parens.

En contraste avec le bon Rollin, l'auteur a placé un M. de Merville qui, avec une grande fortune et beaucoup d'agrémens personnels, n'a pas vu dans le monde de plus beau rôle à jouer que celui d'homme à bonnes fortunes. Il croit même à soixante ans le jouer encore; il en a tous les ridicules et tous les travers. Son cœur desséché par l'égoïsme est vide d'affections; sa tête n'est pleine que d'idées futiles. Il est resté garçon, n'a point de famille, et n'est entouré que de valets qui le flattent et se moquent de lui, comme c'est assez l'usage. Autant le sort de Rollin paraît digne d'envie, autant le sien est digne de pitié.

Ces tableaux, dont nous venons de dénombrer les principaux personnages, suffisaient au but moral de l'auteur; mais, pour les mettre au théâtre, il fallait leur donner du mouvement, et c'est ce qu'il a fait en imaginant une action très-simple, quoique les principaux acteurs y aient chacun leurs intentions et leur but particulier. Rollin a pour objet l'union de Charles et de Constance. Linant s'est introduit chez lui en qualité d'architecte, afin de gagner sa bienveillance sous un faux nom, et de pouvoir ensuite reproduire sous le sien les propositions que Rollin a rejetées sans le connaître. Merville est venu passer quelque tems à la campagne chez Rollin son ancien ami. Constance lui a plu; il veut bien croire qu'en sa faveur il peut enfin se résigner à subir le joug du mariage, et ses efforts pour l'obtenir forment le principal nœud de l'action. En effet, le jeune architecte lui est suspect; il veut l'éloigner et s'imagine qu'il suffira de lui en donner l'ordre, en l'assurant de sa protection: mais le jeune homme résiste, et lorsque Merville lui propose un duel, il ne lui fait même pas l'honneur de l'accepter. Le vieux fat voit bientôt sa vanité plus cruellement humiliée. Il est oncle de Charles. Constance, à qui son

Digitized by Google

M. le sénateur Abrial, présenté par M. le président, a été admis au nombre des sociétaires.

M. Claude-Anthelme Costaz, chef du bureau des arts du ministère de l'intérieur, et l'un des secrétaires, a pris la parole pour rendre compte des travaux du conseil d'administration pendant l'année 1809.

Ce compte, malgré son extrême concision, nécessitée par l'abondance des matières, a occupé une grande partie de la séance; il ne nous paraît pas qu'aucune société savante ait pu, dans le même espace de tems, entretenir une correpondance plus active et plus intéressante, répandre plus de lumières, couronner plus de découvertes importantes, en un mot, donner plus de preuves d'utilité.

Des hommes du plus haut rang se sont associés aux travaux de la société d'encouragement: LL. MM. le roi de Westphalie et la reine de Naples ont daigné permettre que leurs noms fussent portés sur la liste des membres. S. A. S. le prince architrésorier de l'Empire, S. Ex. le ministre de la police générale, MM. les sénateurs Fossombroni, Volney, Sémonville, et MM. les conseillers-d'état Giunti, Neri-Corsini et Réal, ont bien voulu aussi être inscrits au nombre des sociétaires.

M. Costaz, en terminant son discours, a payé un juste tribut de reconnaissance à S. Ex. le ministre de l'intérieur qui, animé du même zèle que ses prédécesseurs pour le progrès des arts, a signalé le commencement de son administration par différens actes de bienveillance envers la société.

Organe de la commission des fonds, M. Boulard a présenté le compte général des recettes et dépenses. Il a fait voir que les finances de la société n'ont point cessé d'être dans l'état le plus prospère, quoique les prix décernés en 1809 se soient élévés à plus de 16,000 fr.

M. le sénateur Garan-Coulon, prenant la parole au nom des censeurs, a rendu témoignage de l'exactitude apportée par le trésorier et la commission des fonds dans la tenue de la comptabilité.

L'assemblée a ordonné l'insertion de ces discours dans le bulletin de la société.

Deux rapports particuliers, mais d'un grand intérêt, ont été faits, l'un par M. Bardel, sur un ouvrage de M. Cony, ayant pour but de donner aux fabricans les moyens de constater les vols de matières de la part des ouvriers qu'ils emploient, ouvrage que l'auteur se propose de publier sous

Digitized by Google

les auspices de la société ; l'autre, par M. Gillet-Laumont, sur un moyen de préparer les bois et de les préserver de toute altération, inventé et pratiqué depuis plus de trente ans, par M. Migneron, ancien ingénieur militaire.

L'assemblée a procédé ensuite à la nomination d'un président, de deux vice-présidens, d'un trésorier, d'un secrétaire et de deux secrétaires-adjoints. MM. le comte de Chanteloup, Guyton-Morveau, Dupont de Nemours, Laroche, Degerando, Cl. Anthelme Costaz et Mathieu de Montmorenci, ont été réélus à la majorité des suffrages.

Deux censeurs ont été nommés pour la vérification des comptes de 1810 : ce sont MM. Neri-Corsini, conseiller-d'état, et Sivard, administrateur des monnaies.

La bonne organisation des comités a dispensé d'y faire beaucoup de changemens. Néanmoins quelques nouveaux membres ont été admis dans le conseil d'administration, savoir : dans la commission des fonds MM. le sénateur Garan-Coulon et Chaslon, administrateur des douanes, ex-censeurs ; dans le comité des arts économiques, MM. le baron Costaz, Gay-Lussac, membre de l'Institut, et Correa de Serra.

La séance a été levée à dix heures du soir.

Société médicale d'émulation de Paris, séante à l'Ecole de Médecine.—Séance générale du 21 février 1810.

PROCLAMATION DES PRIX DÉCERNÉS POUR L'AN 1809.

Cette séance avait pour objet principal de couronner le meilleur Mémoire sur la question mise au concours pour l'an 1809, relativement aux maladies organiques. Le prix consistant en une médaille d'or frappée à l'effigie de Xavier Bichat, et portant un signe symbolique de la médecine, avec inscription du nom de l'auteur sur la tranche, a été décerné au Mémoire N° 3, ayant pour épigraphe ;

Adolescentulus sum ego. PSALM. CXVIII.

L'auteur de ce Mémoire est M. le docteur Martin, médecin à Aubagne, près Marseille, département des Bouches du Rhône.

La Société a accordé un *Accessit*, consistant en une médaille d'argent, au Mémoire N° 7, écrit en latin, et portant pour épigraphe :

Est enim hæc ars conjecturalis : neque respondet ei plerumque, non solùm conjectura, sed etiam experientia. CORNELIUS CELSUS.

L'auteur de ce Mémoire est M. le docteur Albert-Mathias Véring, de la Société impériale Joséphine de médecine et de chirurgie de Vienne

Digitized by Google

en Autriche, médecin à Liesborn, auprès de Lippstdat, département de la Rhur, grand duché de Berg.

On a mentionné honorablement les Mémoires numéros 2, 6 et 8, dont les auteurs sont Messieurs les docteurs :

Courbon-Perusel, médecin à Carhaix, département du Finistère ;

J.-F.-Frédéric Montain aîné, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, correspondant de la Société médicale d'émulation de Paris, et de plusieurs autres Sociétés savantes, à Lyon, département du Rhône ;

Etienne Brunaud, chirurgien à Argenton, département de l'Indre.

Ils ont reçu une médaille d'encouragement, portant le nom de chacun d'eux.

Le prix d'émulation fondé par la Société pour être décerné à l'auteur du Mémoire manuscrit le plus intéressant parvenu dans le cours de l'année, a été partagé entre Messieurs les docteurs :

Caillau, médecin de la Faculté de Paris, secrétaire général de la Société de médecine de Bordeaux, à Bordeaux, département de la Gironde,

Et Lafont-Gouzi, docteur et professeur en médecine, correspondant de la Société médicale d'émulation de Paris, à Toulouse, département de Lot et Garonne.

Chacun d'eux a reçu une médaille en argent, frappée à l'effigie de X. Bichat, et sur laquelle leur nom a été gravé.

La Société a accordé, pour l'an 1809, des médailles d'encouragement, frappées au même type, aux associés correspondans qui ont, dans le courant de l'année, le plus exactement communiqué avec elle et lui ont adressé les meilleures observations. Ce sont Messieurs les docteurs :

Broussais, médecin de la Faculté de médecine de Paris, médecin des armées, en Espagne ;

Jurine, professeur de médecine, chirurgie et accouchemens, correspondant de l'Institut, à Genève ;

Amard, médecin de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de la Charité, à Lyon, département du Rhône ;

Delaporte (Pierre-Louis), second chirurgien en chef de la marine, professeur de chirurgie, à Brest, département du Finistère.

Ces diverses médailles ont été déposées sur le bureau par le secrétaire général.

M. le président annonce qu'il a reçu d'un anonyme, ami des progrès et de la gloire de la chirurgie, les fonds nécessaires pour que la médaille décernée à M. Delaporte, soit frappée en or et de la valeur de 200 fr.

Digitized by Google

Cette médaille a aussi été présentée. Elle porte sur une de ses faces l'effigie de S. M. l'Empereur et Roi; sur l'autre face est une couronne de laurier, dont le cadre renferme cette inscription :

La Société Médicale d'émulation de Paris, à M. P. L. Delaporte, *second chirurgien en chef de la Marine, à Brest, pour avoir fait, le premier en France, la ligature de l'artère iliaque externe.*

Sur la tranche est gravé cet exergue qui rappelle le don et le motif de l'anonyme :

QUOD, EX ÆRE, IN AURUM CONVERTIT LIBERALIBUS ARTIBUS FAVENS MÆCENAS.

Il a été accordé à tous les auteurs couronnés et mentionnés honorablement, qui n'appartiennent pas à la Société, un diplôme d'associé correspondant.

PRIX PROPOSÉS AU CONCOURS POUR L'AN 1810.

La Société a adopté, pour le sujet du prix de 1810, qu'elle décernera dans sa séance générale qui aura lieu en février 1811, la question suivante :

Quels sont les avantages que la chirurgie théorique ou pratique doit retirer des observations et des opérations faites aux armées dans les dernières campagnes?

En proposant cette question, la Société a voulu faire un appel aux chirurgiens militaires, et les inviter à rendre publics les résultats de leur grande expérience; elle compte beaucoup sur le talent qu'ils ont montré, et sur l'intérêt que cette question doit leur inspirer.

Un champ aussi vaste, ouvert aux concurrens, leur permettra de s'occuper, d'une manière particulière, des opérations qui ont pu être tentées nouvellement, ou dont la pratique a été renouvelée dans ces derniers tems, et des procédés mis en usage dans les opérations trop souvent suivies de la mort, pour leur donner une issue moins funeste. Les chirurgiens militaires qui ont eu à diriger des transports de blessés à de grandes distances, sont invités à indiquer les moyens mécaniques qu'ils ont employés, et les règles d'hygiène que la force des circonstances leur a permis de suivre, ou que leur position a pu leur suggérer.

Enfin, si quelques moyens avantageux appartenant à la prothèse ont été mis en usage, il sera important de les faire connaître.

Le prix sera une médaille d'or frappée, d'une part, à l'effigie de Xavier Bichat, et portant, de l'autre, un signe symbolique de la médecine, avec inscription du nom de l'auteur sur la tranche.

Digitized by Google

Le terme du concours est fixé au 1er janvier 1811. Le résultat en sera publié dans la séance générale de février suivant.

Les Mémoires devront être adressés, francs de port, avant le terme prescrit, à M. le docteur A.-E. Tartra, secrétaire-général, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée avec le nom de l'auteur, dans un billet cacheté joint au Mémoire.

La Société décerne aussi, conformément à ses réglemens, un prix d'émulation au meilleur ouvrage manuscrit qui lui a été présenté dans l'année. Le prix consiste en une médaille d'or pareille à celle indiquée plus haut, et frappée au même type.

Les concurrens restent, à l'ordinaire, libres de traiter un sujet à leur choix, et le meilleur travail en ce genre sera couronné; mais la Société ayant senti l'importance de la question ci-dessous, a décidé qu'elle serait rendue publique, avec invitation à tous ceux qui auraient rassemblé des matériaux ou des idées sur ce sujet, de les lui adresser, sous forme de mémoire. La solution de cette question sera l'objet d'un prix particulier d'émulation, distinct du premier.

Survient-il des changemens notables dans les organes, la constitution et le tempérament, après les amputations des membres?

Quelle influence auraient ces changemens sur la santé et la durée de la vie?

Y a-t-il des règles particulières d'hygiène à prescrire aux amputés?

Un point essentiel en chirurgie, consiste à déterminer, avec quelque certitude, les chances de succès et de revers dans le cas des grandes amputations; et comme ces opérations ont été souvent pratiquées, sur-tout de nos jours, malgré la doctrine de Bilguer, il serait facile de les comparer entr'elles sous le rapport des résultats heureux ou funestes. Ce problème, très-intéressant pour les progrès de la science, reste à résoudre; et nous l'aurions compris au nombre des questions mises au concours, s'il n'était pas plus particulièrement relatif à *des amputés guéris*. David et Fabre ont eu une opinion différente sur les changemens qui résulteraient, chez les amputés, de la surabondance du sang. Nous ne faisons qu'indiquer les ouvrages de ces deux physiologistes, en observant, toutefois, que le sujet doit être traité avec plus d'étendue, et embrasser l'ensemble des principales fonctions qui entretiennent la vie. On consultera sans doute avec beaucoup de fruit les registres tenus dans les Hôtels d'*invalides*, soit nationaux, soit étrangers; des communications avec les praticiens justement célèbres, ces mentors de la médecine militaire, chargés de la belle fonction de soigner la santé des soldats mutilés, seront très-utiles à nos confrères

Digitized by Google

qui vont entrer dans la lice que nous leur avons ouverte. Notre but, en proposant ces questions, a été d'agrandir l'art et de montrer tout l'intérêt que nous inspire le sort des généreux guerriers, couverts des plus honorables cicatrices.

La Société a arrêté que les questions proposées pour l'an 1810, seraient adressées à LL. Ex. les ministres de la guerre et de la marine, avec prière de les faire parvenir aux chirurgiens des armées de terre et de mer.

Société académique d'Aix. — Concours pour les Prix de l'an 1810. — Dans sa séance publique du 7 janvier 1809, la Société proposa les deux sujets de prix suivans, savoir :

Pour l'Agriculture : *quelle est la meilleure manière de former des prairies artificielles dans le département des Bouches-du-Rhône ?*

Pour la Littérature : *quelle a été l'influence de la langue et de la littérature provençales sur les langue et littérature françaises et italiennes ?*

Les prix devaient être décernés dans la dernière séance de l'an 1809, et proclamés dans la séance publique qui a eu lieu le 6 janvier 1810.

Parmi les divers mémoires qui lui sont parvenus sur la première question, la Société a distingué celui qui a pour épigraphe : *Point de récoltes sans engrais, point d'engrais sans prairies artificielles.*

L'examen de ce mémoire lui a fait regretter que l'auteur, qui paraît réunir aux connaissances théoriques les plus étendues une pratique éclairée par l'expérience, n'ait pas répondu complètement et cathégoriquement à la question proposée.

A l'exemple des nombreux auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, il s'est contenté d'indiquer un grand nombre de moyens de parvenir au but désiré, en employant, suivant la nature diverse des terrains et les autres circonstances locales, les différens végétaux qui peuvent servir de nourriture au bétail ou d'engrais immédiat à la terre : ce qui laisse toujours le cultivateur dans l'embarras du choix. La question étant ainsi restée indécise, la Société la remet au concours dans les mêmes termes. Elle exige, comme de raison, que les concurrens prouvent par des expériences directes, la supériorité de chacune des méthodes qu'ils proposeront, comme devant être préférée à toutes les autres, dans chacune des diverses circonstances locales où l'on pourra désirer d'établir des prairies artificielles dans le département des Bouches-du-Rhône.

La Société exhorte l'auteur du mémoire cité à compléter son travail et à concourir de nouveau pour le prix qui sera, comme l'an-

Digitized by Google

née dernière, de la valeur de *trois cents francs*. En attendant, elle se fait un devoir de lui témoigner sa satisfaction et son estime, en lui décernant une médaille d'encouragement qui lui sera remise lorsqu'il aura autorisé la Société à rompre le cachet qui couvre son nom et son adresse.

La Société n'a reçu aucun mémoire sur la question de Littérature, relative à la langue provençale.

Elle propose de nouveau ce sujet vraiment intéressant pour les habitans du midi, et ne se déterminera à le retirer, qu'après l'avoir remis encore à deux reprises, si elle ne reçoit, dans l'intervalle, aucun mémoire digne d'être couronné.

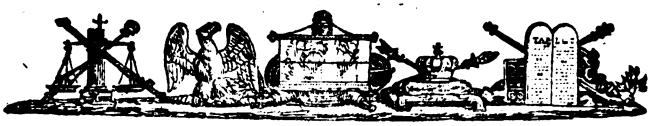
Le prix sera de *trois cents francs*, soit en numéraire, soit en une médaille d'or de même valeur, au choix de l'auteur couronné.

Les mémoires écrits en français, devront être adressés, francs de port, à M. Gibelin, D. M., secrétaire perpétuel de la Société, avant le 1er décembre 1810. Ce terme est de rigueur.

Les membres résidans de la Société sont seuls exclus du concours.

Les auteurs sont tenus de ne pas se faire connaître. Ils sont invités à ajouter une devise au bas de leurs mémoires, et d'y joindre un billet cacheté, contenant la même devise et leurs noms. Ce billet ne sera ouvert que dans le seul cas où le mémoire auquel il sera joint aura remporté le prix.

Digitized by Google



POLITIQUE.

La Suède venait d'assurer son existence politique, en affranchissant, par sa révolution, et l'état et le trône, de l'influence anglaise qui conduisait l'un et l'autre à sa perte, et elle venait de consolider sa révolution, et l'élévation du nouveau roi, en lui donnant un successeur choisi parmi les princes d'une nation amie, liée d'intérêt à son nouveau système; ce prince était l'espoir de la nation qui l'avait adopté, et il en était aimé déjà autant que de celle qui l'avait perdu. Un malheur imprévu, le hasard le plus funeste vient de détruire les espérances que la Suède avait assises sur la tête de ce prince : il visitait les provinces de Suède, se faisant rendre compte par-tout de l'administration, et des moyens de défense; il suppléait ainsi à l'inactivité forcée du roi, dont la santé exige des ménagemens : il était en Scanie, inspectant les troupes qui sont stationnées dans cette province, et paraissait jouir d'une très-bonne santé. Par une circonstance extraordinaire, ce prince avait passé quatre jours à Ramlosa, avec son frère le prince Christian d'Augustenbourg, qu'il chérissait tendrement; ce dernier retournait en Danemarck, il fallut se séparer, et le prince royal donna des signes visibles d'une profonde émotion.

Aussitôt après le départ, le prince monte à cheval, et se rend au camp près d'Helsinborg, il commande les manœuvres : au moment où le régiment des hussards de Moerner faisait une attaque, le prince, suivi de ses aides-de-camp, se porte au galop vers l'aile gauche de ce corps; il en était à trois cents pas, qu'on le vit tout-à-coup chanceler; son chapeau même était tombé à terre; on court à lui, les chevaux font encore quelques pas, et le prince tombe lui-même en arrière. L'adjudant Host et le comte de Sparre s'élancent pour le soutenir; il était sans connaissance, et ne donnait qu'à peine quelques signes de vie; le médecin suédois Rose, qui accompagnait le prince dans son voyage, est appelé. Il accourt, le prince n'était déjà plus. Il était mort six heures après le départ de son frère, et au

Digitized by Google

moment même où ce dernier rentrait à Copenhague. L'ouverture du corps fera connaître quelle est la cause de cette mort soudaine et fatale. Un journal danois avait annoncé que le prince était mort d'une chute de cheval; cette assertion a été officiellement démentie. La cour a dû prendre le deuil le premier juin, pour trois semaines.

Ce deuil, qui s'étend à-la-fois sur les deux royaumes voisins et alliés, n'empêche pas que sur les deux rives on ne prenne les mesures nécessaires pour repousser toutes tentatives de la part de l'ennemi commun. L'amiral Saumarez s'est établi devant Gothembourg. Sous la protection de son escadre, d'assez nombreux convois de bâtimens de commerce s'introduisent dans la Baltique, mais sans destination possible, et sans but connu; tous les ports leur sont fermés; il faudrait les forcer ou corrompre leurs gardiens, et les ordres les plus positifs, les peines les plus sévères assurent de la fidélité de ces derniers. Les Anglais ont déja fait quelques prises en mer; ils ont aussi essuyé des pertes : une de leurs frégates, combattue avec avantage par une frégate danoise, a dû prendre le large. On écrit de Gothembourg que les batteries suédoises tiennent les Anglais en respect. Il n'est pas vrai qu'ils aient fait la demande de la remise de la flotte suédoise, mais il paraît que l'amiral a déployé des ordres en vertu desquels il s'assure de tout bâtiment non muni d'une licence britannique; il court particulièrement sur les Américains, qui ne peuvent entrer dans les ports suédois qu'avec des papiers qui constatent évidemment qu'ils viennent directement des ports des Etats-Unis.

On ne dit pas que les forces anglaises aient fait mine d'inquiéter les côtes de Russie. Les mesures les plus rigoureuses y ont aussi été prises contre le commerce anglais. Tous les neutres qui se présentent dans les ports, doivent envoyer leurs papiers à Pétersbourg pour être examinés. Cet examen se fait avec la plus scrupuleuse attention, et de quelque pavillon que se couvre la marchandise véritablement anglaise, elle est saisie. Les pertes que font ainsi les Anglais, et celles que leur font éprouver les corsaires des puissances unies, sont déjà très-considérables

Le gouvernement prussien travaille sans relâche aux moyens d'éteindre la dette de l'Etat : la taxe nouvelle mise sur tous les revenus territoriaux dans la Marche-Electorale est spécialement destinée à cet objet. La nation est disposée à faire les plus grands sacrifices. La confiance se ré-

Digitized by Google

tablit, et l'emprunt proposé en dernier lieu à Berlin a été rempli. Les billets du trésor se soutiennent; on en brûle périodiquement pour des sommes considérables. L'industrie et le commerce avec la Russie se raniment en même tems; les fabriques reprennent de l'activité, et chaque jour on voit s'effacer les traces d'une guerre dont on a été si cruellement puni, mais dont les suites seront à jamais sensibles pour cette monarchie. On parle encore d'une nouvelle réduction de onze mille homme dans l'armée.

Quelques papiers français avaient parlé de l'envoi à Londres du général prussien Lestocq. On ne pourrait guère dans ces circonstances deviner quel eût été le motif d'un tel voyage; ce voyage en effet n'est qu'un bruit sans fondement, et que la gazette de la cour s'est empressé de démentir officiellement.

Les nouvelles de Vienne ont singuliérement varié au sujet du voyage de LL. MM. en Bohême. Les dernières, en date du 2 juin, n'annoncent pas encore un très-prompt retour. L'Impératrice ne prendra point les eaux. Les médecins se sont bornés à lui indiquer un séjour où l'air est très-sain, et où elle doit passer la belle saison : ce lieu est Carlsbad. L'Empereur doit aller à Krems visiter ses domaines de famille, et de là se rendra à Baden. On croit aussi possible la réunion à Pilnitz de la famille impériale et de la famille royale de Saxe.

Les plans du comte Odonner se poursuivent avec activité pour le rétablissement des finances; la création d'une caisse d'amortissement pour les billets de banque a fait une sensation très-agréable, et a produit le meilleur effet. Le cours sur Augsbourg a remonté. La chambre des finances de Vienne, présidée par le comte de Sarau, et à laquelle vient d'être adjoint un membre du commerce de cette ville, est regardée comme très-capable de suivre les plans du dernier ministre. Les gens qui aiment à faire des rapprochemens, ont remarqué que ce ministre était mort dans la chambre même où le fameux prince Eugène avait subi le même sort : tous deux avaient bien servi leur prince et la monarchie; tous deux ont été surpris par leur dernière heure, au moment où ils allaient réaliser les plans conçus pour le bien de l'Etat.

Le roi de Saxe poursuit le cours de son voyage dans son duché de Varsovie : en suivant l'exemple donné à tous les souverains par celui qui n'a été appelé à en créer un grand

Digitized by Google

nombre que pour leur servir de modèle, il s'occupe en voyageant de régulariser l'administration de ses Etats, et statuer sur la division du duché en départemens qui sont Varsovie, Cracovie, Posen, Kalitz, Radom, Bromberg, Lublin, Plock, Lomza, Siedlce. Il n'y aura point cette année de diète générale à Varsovie. Le ministre de France, M. le comte Bourgoing, est parti de Dresde pour cette résidence. S. M. a nommé le baron de Walzdorf son ministre en Russie. On croit que le roi sera de retour à Dresde vers le 20 juin, et que de là il se rendra à Pilnitz, où il passera la belle saison.

On évalue à dix millions de francs la valeur des domaines en terres réservées en Gallicie, et destinées à récompenser les généraux et officiers qui se sont distingués dans la dernière campagne. Le prince Adam Czartoriski, ci-devant chef de la garde de Lithuanie et parent du roi, s'est présenté pour rendre ses hommages à S. M. Une forte garde d'honneur lui a été donnée. On croit qu'il pourrait être élevé à la dignité de vice-roi de Saxe pour le duché de Varsovie, mais ce bruit n'a rien encore d'authentique.

M. de Montgelas, ministre du roi de Bavière, est revenu de Paris à Munich, et a fixé toutes les incertitudes sur la question importante des remises et des concessions; on apprend que la remise des pays de Salzbourg et de l'Innwiertel à la Bavière aura lieu très-incessamment; qu'Ulm et son territoire seront remis au roi de Wurtemberg, que le grand-duc de Bade aura la principauté de Nellembourg qui appartenait au Wurtemberg. La frontière bavaroise du côté de Wurtemberg sera marquée par le thalew de l'Iller et du Danube; elle s'étendra jusqu'aux portes d'Ulm, dont la banlieue sera en partie bavaroise. LL. MM. sont parties pour Nymphenbourg, leur résidence d'été. La reine doit y faire ses couches. Le mariage du prince royal est remis au mois de septembre.

Le ministère westphalien s'occupe avec activité de l'organisation du Hanovre. Ce pays formera trois départemens, dont les chefs-lieux seront Hanovre, Lunebourg et Stade. Les carabiniers français sont en garnison à Hanovre. La commission du gouvernement cessera bientôt ses fonctions; on croit que le conseiller-d'état Malchus sera gouverneur-général du Hanovre. Toutes les lois westphaliennes et les réglemens administratifs s'appliquent successivement au pays nouvellement réuni. La réunion a déja le bon effet de faire rentrer au service du roi de Westphalie la

Digitized by Google

majeure partie des anciens officiers hanovriens qui quittent leur service en Angleterre, et que la générosité du roi admet à rentrer dans leurs domaines.

En Hollande tous les soins du gouvernement, et tous ceux des chefs de l'armée française qui occupe une partie des côtes, sont dirigés contre la contrebande et ses agens. Les peines les plus sévères sont portées contr'eux. Les douaniers et les militaires se prêtent à cet effet un mutuel appui. En même tems l'armement de l'escadre avance rapidement. Le 28 du mois dernier, le comte de Huessen (amiral Verhuel) a arboré son pavillon à bord du Royal-Hollandais de 90 canons. Le contre-amiral Verdoreen a également arboré le sien à bord d'un vaisseau de 80 canons. La troisième escadre, sous les ordres du contre-amiral Lemmere, arme aussi avec beaucoup d'activité. On observe de ce pays, avec le plus grand soin, tous les mouvemens anglais : on a appris à Rotterdam que la plus grande activité régnait dans les ports ennemis, tant pour le commerce que pour les armemens; on croyait ceux-ci destinés au Portugal, et l'on croyait possible, dans le cas de l'évacuation de ce pays, le passage des troupes dans l'Amérique méridionale, pour s'y emparer des possessions espagnoles.

A Londres même on éprouve une grande stérilité de nouvelles; on ne connaît, à la date du 1er juin, que les notes suivantes :

« La flotte qui porte un renfort d'hommes et de munitions pour nos armées de Portugal et de Cadix, a fait voile de Portsmouth le 30 de mai, sous le convoi de la frégate *le Goshawk* (l'Epervier). Un grand nombre de médecins et de chirurgiens sont partis avec cette flotte.

» Il y a eu quelques troubles à Birmingham, occasionnés par le haut prix des pommes-de-terre. Les troupes ont pris les armes, et quinze des mutins ont été arrêtés.

» Le commandant en chef a ordonné aux chefs des corps de faire lire à la tête de leurs régimens l'article suivant d'un acte du parlement :

« Diverses personnes mal-intentionnées ayant cherché à séduire, par des écrits ou des conseils perfides, des personnes servant dans les forces de S. M. de terre ou de mer, et à les écarter de leur devoir et de leur fidélité pour les porter à la révolte, il est ordonné que toute personne qui aura cherché malicieusement à séduire quelqu'une des personnes servant dans les forces de terre ou de mer de S. M., et qui aura cherché à exciter la révolte, sera, si

Digitized by Google

elle en est légalement convaincue, déclarée coupable de *félonie*, et subira la peine de mort, comme dans les autres cas de félonie, sans bénéfice de *cléricature*. »

Les affaires d'Espagne n'ont donné lieu, depuis quelque tems, à aucune note officielle; on sait seulement par la voie de Baïonne, qu'une division très-forte s'est élevée au sein de Cadix, entre les Anglais et la junte. On ajoute que l'armée du maréchal Masséna se grossit tous les jours, on la porte à 80,000 hommes en ce moment; une artillerie considérable et les troupes légères de la garde impériale ont dû la joindre; elle se porte sur Ciudad Rodrigo. On est toujours dans l'attente des événemens majeurs qui doivent avoir lieu sur ce point.

Cependant, dans cette guerre, l'armée française qui n'a pas un moment démenti sa gloire, n'a pas démenti non plus les sentimens dans lesquels elle puise son inaltérable courage et son héroïque dévouement. L'esprit national ne peut se trahir: on a dansé devant Cadix; le canon des tranchées a été un signal de réjouissance, et une fête magnifique a eu lieu dans un camp d'attaque et sous le feu d'une ville assiégée: il s'agissait de célébrer le mariage de nos augustes souverains. Le maréchal duc de Bellune avait ordonné toutes les dispositions nécessaires pour que l'enthousiasme de l'armée pût éclater librement et parvenir jusqu'aux ennemis, sans danger pour la sûreté de nos travaux. Cet enthousiasme a été porté au plus haut degré, mais ce qui a sur-tout caractérisé cette fête donnée dans un moment et sur un théâtre si remarquables, c'est que les habitans des lieux voisins y ont pris une part très-active. Le bal a été charmant et très-animé. Habitans et militaires paraissaient pénétrés du même esprit. Hors des murs de Cadix tout était allégresse, enthousiasme, abondance, bonheur. Dans les murs tout était tristesse, désunion, disette, et cette journée a pu produire sur les habitans, déjà si opposés à leurs prétendus défenseurs, une impression favorable aux progrès du siége.

Au moment où nous écrivons, le *Moniteur* publie des pièces officielles qui contiennent l'annonce d'un événement fort extraordinaire; elles ne sont précédées d'aucune réflexion, et ne sont suivies d'aucun acte. La première et la plus essentielle est une dépêche du général Vandamme, commandant le camp de Boulogne. Elle est en date du 11 de ce mois, et adressée au ministre de la guerre. Elle

Digitized by Google

annonce que le 10, au matin, le général Sarrazin, dont jusqu'à ce moment la conduite avait été non-seulement sans reproche, mais même distinguée, a saisi un prétexte pour s'embarquer, et s'est fait conduire de force à bord d'un brick anglais. Il a renvoyé le patron et l'équipage du bateau pêcheur qui l'a conduit, avec une déclaration qu'il a forcé l'équipage de le mener à bord du brick anglais pour cause de service.

L'équipage a été sur-le-champ arrêté jusqu'à plus ample information. Les aides-de-camp du général Sarrazin et ses domestiques ont été traduits devant le commissaire de police. Sur toute la côte, les mots d'ordre et de ralliement ont été changés, et des rondes faites avec soin. Un ordre du jour général a annoncé cet événement à l'armée, et l'a prévenue en même tems que toutes les mesures ont été prises pour que cette trahison imprévue n'ait aucune suite fâcheuse. Le général Vandamme donne ordre d'arrêter le général Sarrazin partout où il se représenterait, et de le conduire sous bonne et sûre garde devant le général en chef de l'armée.

PARIS.

Sa Majesté a présidé ces jours derniers un conseil d'administration et un conseil de commerce.

— On espère que LL. MM. honoreront successivement de leur présence les quatre grands théâtres de leur capitale.

— L'audience diplomatique de jeudi dernier, après la brillante parade de ce jour, l'une des plus belles qu'on ait vues, a été extrêmement nombreuse. L'Empereur a reçu les envoyés de Russie, d'Espagne, de Danemarck, de Suède, de Bavière, de Wurtemberg, de Hesse et de Bade, chargés de le féliciter sur son mariage.

— Le 10, S. M. a reçu en audience particulière Mme la princesse de Scherzenberg, épouse de l'ambassadeur d'Autriche.

— La beauté de la saison favorise singuliérement l'avancement de tous les travaux qui sont suivis de toutes parts dans la capitale; ceux de la galerie du Louvre, de la statue Desaix, de la colonne triomphale du palais de la Bourse, font sur-tout des progrès considérables.

— Dimanche prochain la princesse Borghèse donne à

Digitized by Google

LL. MM. la fête depuis long-tems préparée à Villiers; celle de la Garde-Impériale à l'Ecole-Militaire est fixée au dimanche 24 de ce mois.

— On annonce un ouvrage qui piquera la curiosité de nos littérateurs; c'est un *Cours général de littérature dramatique*, par M. Frédéric Schlagel; on connaît déjà en partie la manière dont cet Allemand envisage cet art, et le degré d'estime qu'il porte au théâtre français : nous apprendrons sans doute par son ouvrage quel degré d'admiration nous devons porter au théâtre allemand.

— Il paraît en même tems le quatrième volume d'un ouvrage dont le sort est fixé, l'Histoire de France pendant le dix-huitième siècle, par M. Charles Lacretelle. L'historien finit ce volume au ministère de M. Turgot. Le cinquième volume paraîtra incessamment.

— On annonce qu'une des classes de l'Institut a proposé aux autres d'exempter désormais des visites les personnes qui se prétentent comme candidats, et que cette opinion est également partagée, et par les candidats obligés à ces visites, et par les académiciens obligés de les recevoir.

— On prétend que la troupe de l'opéra Seria, entendue au théâtre de la Cour, va être réunie à celle de l'opéra Buffa à Paris, et jouera tous les lundis.

ANNONCES.

Traité des intonations oratoires appliqué à tous les genres d'éloquence, soit théâtrale, soit judiciaire, ou sacrée; contenant, 1° l'Exposition de plusieurs principes sur la nature, l'étendue et l'objet des intonations oratoires; sur ce que la langue française, en opposition avec les autres langues modernes, présente de favorable à leur développement; sur les différens vices qui les dénaturent dans les discours publics; et enfin sur les moyens de les rendre justes et vraies : 2° l'Analyse des principaux mouvemens de l'ame, avec l'indication des intonations qui répondent à chacun de ces mouvemens : suivie d'exemples analogues, puisés dans les meilleurs écrivains; par Dubroca. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez l'Auteur, rue Christine, n° 10, faubourg Saint-Germain; Debray, libraire, au Grand-Buffon, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq; et Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 257.

Digitized by Google

Le Chansonnier du Vaudeville, ou Recueil des Chansons de MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Ph. La Madeleine, Armand-Gouffé, Laujon, Desaugiers, le Prévost-d'Iray, Lonchamp, Jouy, Chazet, Bourguignon, Francis, Moreau, Lafortelle, Dumersan, Ducray-Duminil, Tournay, Ravrio, Georges Duval, Ernest Clonard, Raboteau, Vieillard, Dossion, Ourry, Demautort, tous convives des *Dîners du Vaudeville*, ou auteurs de ce théâtre, pour faire suite aux DÎNERS DU VAUDEVILLE. — VIe ANNÉE, 1810. — Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 30 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Alphabet impérial militaire, contenant, 1° l'art d'apprendre à lire en écrivant; 2° quelques notions des premiers élémens qui composent une armée de terre et de mer; 3° valeur des nombres arabes et romains; 4° nouveaux poids et mesures, etc.; 5° les principes d'arithmétique. Orné d'un frontispice, représentant la distribution des décorations de la Légion-d'honneur, faite dans l'Eglise des Invalides par S. M. l'Empereur et Roi, et de huit planches, représentant vingt-six sujets militaires de toute arme. Un vol. in-12, br. Prix, 1 fr. 25 c.; cartonné par Bradel, 2 fr.; rel. en bas. filets d'or, 2 fr. 25 c.; rel. en veau doré sur tranche, filets d'or, 3 fr.; colorié et broché, 2 fr. 50 c. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

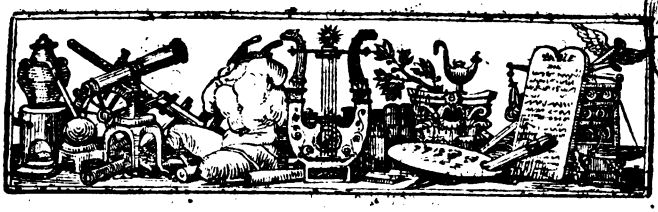
Lettre de M. J. Ch. Sickler à M. A. L. Millin, membre de l'Institut, de la Légion-d'honneur, etc., sur l'époque des constructions dites cyclopéennes, dans laquelle l'auteur réfute le système de M. Petit-Radel, membre de l'Institut. Brochure in-8°, de 32 pages. Prix, 75 c. Chez G. Dufour, et compe, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

La Chapelle d'Ayton, ou Emma Courtenay. *Nouvelle édition.* Quatre vol. in-12. Prix, br., 9 fr., et 11 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

AVIS. — Dans le N° du 21 avril dernier, nous avons omis de donner le prix des *Œuvres dramatiques et littéraires*, par M. de Sales, membre de l'Institut de France. Six vol. in-8°. Prix, 30 fr., et 40 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les trois premiers volumes renferment le théâtre; les tomes 4e et 5e, Tige de Myrte et Bouton de Rose, histoire orientale; et le 6e, les Eloges de Lafontaine, de Bailly, du général Montalembert et de Forbonnais, etc.

Digitized by Google



DÉPÔT DE 5 CENT.

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXVI. — *Samedi* 23 *Juin* 1810.

POÉSIE.

DITHYRAMBE

Composé par F. A. Parseval, membre du Conseil des prises et de la Commission d'Egypte, en l'honneur du Mariage de SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NAPOLÉON *avec l'Archiduchesse* MARIE-LOUISE.

FILS de l'enthousiasme et du noble délire,
Dithyrambe, à tes sons j'abandonne ma lyre.
Que l'ode régulière asservisse à ses lois
Des accens consacrés au vulgaire des Rois,
Il faut des chants nouveaux pour des pompes nouvelles.
L'Hymen a déployé la pourpre de ses ailes;
Des rives du Danube il a pris son essor,
Et vers les rives de la Seine
Conduisant des Français la jeune Souveraine,
De sa fécondité leur promet le trésor.

Hier encore, l'insulaire
Disait : « J'enverrai l'or aux maîtres de la terre;
» L'or va les engager à soutenir mes droits;
Tandis que mes vaisseaux, sur les gouffres de l'onde,

Digitized by Google

» Des bords de la Tamise aux rives de Golconde,
» Feront au loin tonner mes foudroyantes lois.

» Par une indissoluble chaîne,
» Je veux attacher à ma haine
» Tous les Rois, en secret de la France jaloux :
» Oui, du couchant jusqu'à l'aurore,
» Ils vont pour moi s'armer encore,
» Et contre un peuple que j'abhorre,
» Faire encore éclater un aveugle courroux. »

Il parlait ; mais déjà cette auguste Princesse,
Qui de Vienne a quitté les antiques remparts,
Touche aux rivages de Lutèce,
Et s'apprête à s'unir au plus grand des Césars.

Tel un astre, aux flammes légères,
Se détache des cieux, et sous leur pavillon,
Traçant un lumineux sillon,
Vient s'unir au soleil, qui, dans son tourbillon,
Des astres, ses vassaux, guide et retient les sphères :

Telle la déité qui vers nos régions
Marche, de grâce éblouissante,
Offre à nos yeux charmés l'éclat de ses rayons.
Pour en multiplier l'image ravissante,
Protogènes français, saisissez vos crayons !
Chantez, harmonieux Orphées,
Célébrez ces liens nouveaux,
Qui font des empires rivaux
Expirer dans leurs nœuds les haines étouffées.

Ils sont venus, ces jours à nos désirs si chers,
Où nos phalanges glorieuses,
Au sein de nos foyers, rentrent victorieuses,
Et font entendre un bruit pareil au bruit des mers
Ramenant dans leur lit leurs vagues apaisées,
Par qui furent brisées
Les digues qu'à leur rage opposa l'univers.

Chantons notre Héros ! rien n'interrompt sa course ;
La fatigue jamais n'en borne les élans.
Sous les feux du cancer, sous les glaces de l'ourse,
Il vole ainsi que l'aigle aux yeux étincelans.

Digitized by Google

Tous ses arcs sont tendus, tous ses traits sont sifflans;
Ses soldats s'enivrent de guerre;
Comme la nue aux larges flancs,
De son ombre il couvre la terre.
Sur qui grondera son tonnerre?
Qui sentira ses traits brûlans?
En vain les potentats que sa puissance étonne,
Pour le combattre ont accouru;
Le Héros fond sur eux; soudain sa foudre tonne:
Où sont ses ennemis? Tout ce qui l'environne
Sous son tonnerre a disparu.

Tremble donc à présent, toi qu'indigne sa gloire,
Et dont bientôt l'orgueil sentira son courroux;
Oui, le chef des héros, l'homme de la victoire,
L'inexpugnable est avec nous.
Mais lui-même il retient son tonnerre qui gronde;
Il ne veut point détruire, il aspire à fonder:
Ainsi, versant des flots de son urne profonde,
Le Nil est dans les champs prompt à se déborder,
Ainsi, notre héros, pour féconder le monde,
De ses flots conquérans se plaît à l'inonder.

Dieu! quel bruit tout-à-coup le rivage renvoie!
C'est la voix du terrible airain
Qui fait au loin tonner son éclatante joie,
Et salue en grondant le couple souverain.
Non, jamais la voûte azurée
N'a, de sa lumière épurée,
Fait resplendir un si beau jour.
Du haut de son divin séjour
Le soleil assiste à la fête;
Il brille d'un éclat nouveau,
Et de ce grand hymen magnifique flambeau,
Eclaire du Héros la plus belle conquête.

La Terre, veuve du Zéphyr,
Languit encore en son absence:
Il vient dans l'air, il se balance,
Sur un nuage de saphir.
Tout se ranime en sa présence;
Le vallon se réchauffe à ses douces chaleurs;
La Nature sourit en essuyant ses pleurs;

Digitized by Google

Et quand une Princesse à nos regards étale
Les pompes de l'hymen et ses dons éclatans,
La Terre prend aussi sa robe nuptiale,
Et la fête du trône est celle du printems.

Entrons dans ce palais où par-tout se déploie
Le dépôt immense des arts,
Où, rassemblé de toutes parts,
Le peuple contemple avec joie
Le marbre imitateur des antiques héros,
Qui semblent vivre encore en leur noble repos;
Où des Parrhasius la peinture éclatante
Fait sentir et parler la toile palpitante,
Chef-d'œuvres enivrans du magique pinceau:
On dirait que des morts échappés du tombeau
Ici la foule se rassemble;
Que les siècles passés se pressent tous ensemble
Pour admirer l'éclat de ce siècle nouveau.

Contemplez des beaux-arts tous les puissans génies
Qui peuplent cet asyle, et, planant dans les airs,
De leurs couronnes réunies
Sur LOUISE à l'envi font briller les éclairs.

L'un d'eux lui déroula les pages de l'histoire,
Monument éternel,
Où d'immortelles mains ont buriné la gloire
D'un époux immortel;
Et l'autre en sa mémoire
Grava ces vers promis à l'immortalité,
Ces vers qui sonnent la victoire,
Et par qui d'un Héros le nom sera chanté.

Celui-ci, de sa main guidant la jeune audace,
Anima des tableaux sous ses doigts créateurs;
Celui-là sut, au gré des instrumens flatteurs,
En cercles variés enlacer avec grâce
Le dédale brillant de ses pas séducteurs.
Chants célèbres de l'Ausonie
Et de la docte Germanie,
Quel charme elle répand sur vos aimables airs!
Prodiguez-lui vos sons, et que votre harmonie
Triomphe du Héros qui dompta l'univers.

Digitized by Google

Salut, des arts divins auguste sanctuaire,
Qui deviens aujourd'hui celui de l'Eternel!
Tu reçois de l'hymen le serment solennel :
O spectacle imposant! les maîtres de la terre
S'abaissent inclinés sous le maître du ciel.

Mais tandis que je parle, oh! du sein des bois sombres,
Quels volcans, tout-à-coup élancés dans les airs,
D'une profonde nuit illuminant les ombres,
Les insultent de leurs éclairs!
La flamme qui jaillit a déchiré les voiles
Dont cette nuit jalouse enveloppait les cieux;
Mille astres ont peuplé ce Louvre radieux;
Des milliers de soleils, des légions d'étoiles,
Du palais de nos Rois font le palais des Dieux.

Sommes-nous au siècle des Fées?
Temple de gloire éblouissant,
Temple de paix, où nos trophées,
Sur les discordes étouffées,
S'élèvent suspendus par un bras tout-puissant;
Vous tous, édifices superbes,
Où le feu se déploie en gerbes,
Eclate en lustres d'or, étincelle en cristaux,
En arcade se courbe, et monte en chapiteaux,
Tandis que dans son sein la Seine étincelante
Roule en flots embrasés votre image tremblante,
Dites-moi quel génie alluma sur vos fronts
Tous ces chiffres, tous ces emblèmes,
Ces aigles, ces faisceaux, ces nœuds, ces diadèmes,
Ces prismes radieux, ces lumineux festons?
Et toi, peuple témoin de ces brillans miracles,
Sois pour ton Souverain le plus beau des spectacles.

Par degrés cependant le charme se détruit;
Tous ces feux dans les airs s'envolent en fumée;
Et Cybèle, quittant sa couronne enflammée,
A replongé son front dans la profonde nuit.
Mais vers l'heure où doucement luit
L'aube qui chasse les ténèbres,
Et fait évanouir les fantômes funèbres,
Quelle ombre, se glissant sur un rayon du jour,
Du Monarque français visite le séjour,

Digitized by Google

L'éclaire doucement, sur sa couche s'arrête,
Et comme un songe heureux voltige sur sa tête ?

Au Héros étonné ses traits offrent soudain
Le plus majestueux des antiques Monarques,
Ce grand Charles, des Francs auguste Souverain ;
De son empire immense il tient les nobles marques,
Et du monde conquis le globe est dans sa main.

« Goûte les fruits de la victoire,
» Dit-il, ô mon cher fils ! et songe à m'écouter :
» Ton génie a fondé ta gloire,
» Et ton heureux hymen vient de la cimenter.
» Comme un chêne aux vastes ombrages,
» Sur ta postérité déployant tes rameaux,
» Tu verras s'élever, pour illustrer les âges,
» Tes rejetons suivis de rejetons nouveaux.

» Il naîtra cet enfant qui de ton rang suprême
» Comme de tes vertus deviendra l'héritier ;
» Ton nom sera son diadème,
» Et ta force son bouclier.
» Il apprendra de toi, mon fils, que sur le trône
» Le sort qui fait monter un Prince glorieux,
» Ne le place au dessus de ce qui l'environne
» Que pour mieux découvrir l'infortune à ses yeux.

» Poursuis tes grands travaux : sur sa base profonde
» Ton empire puissant va s'affermir encor ;
» Les champs vont de la gerbe heureusement féconde
» Sous ton astre mûrir et doubler le trésor ;
» Le commerce à ta voix reprendra son essor,
» Et tes mains peseront, dans ses balances d'or,
» Le salut, la richesse et le bonheur du monde. »

Epitaphe du maréchal LANNES, *duc de Montébello, etc.*

DES plus braves guerriers digne et parfait modèle,
Ci-gît MONTÉBELLO mort au champ de l'honneur.
Cher au prince, aux soldats ; à la gloire fidèle,
Il périt à Wagram ; mais il périt vainqueur.

AUG. DE LA BOUÏSSE.

Digitized by Google

ENIGME.

QUOIQUE je ne sois point arbre, arbuste, arbrisseau;
Quoique je ne sois point livre ancien, ni nouveau;
Quoique je ne sois point vin de Nuits ou de Grave,
Que conserve un gourmet sept ou huit ans en cave;
Quoique je ne sois point registre ni cahier;
Quoique je ne sois point rame ou main de papier;
Quoique je ne sois point la plante que tu cueilles
En ton jardin, pourtant je suis pourvu de feuilles
Comme tous ces objets. Alors que tout est vert,
Je me tiens à l'écart: ce n'est que dans l'hiver
Que je parais: je vois la bonne compagnie.
Quand le printems revient, lecteur, je me replie
Sur moi-même, et je vais me confiner, hélas!
Seul, en un coin, jusqu'à la saison des frimas.

S.....

LOGOGRIPHE.

J'HABITE, lecteur, au village,
Et des bergers je charme les loisirs;
Je préside à la danse. et leur gaieté volage
Fait que mes sons consacrent les plaisirs.
Si tu viens à changer mon être,
Tu trouveras un des plus anciens jeux;
Une ville où jadis un prêtre
Dictait des arrêts orgueilleux;
Une île que chérit la France;
Une fleur que chérit Cypris;
Ce mot si doux sur les lèvres d'Iris;
Et l'emblème de l'abondance,
Si redouté par le front des maris;
Un instrument utile au labourage;
Un séjour peu fait pour le sage;
Une ville latine; une divinité;
Ce dont souvent use l'envie;
Un arbre, un fruit, un arbuste rampant;
L'être qui nous donna la vie;
L'air qu'a toujours un indigent;
Ce qu'est un bouc, un cerf, une genisse;
Un élément dangereux et propice;

Digitized by Google

Le vase destiné pour la cendre des morts;
Ce qu'est maint ecclésiastique;
Un produit d'Amérique;
Ce que nous sommes tous; un signe astronomique;
Un instrument dont les bruyans accords
Excitent la fureur, enfantent le carnage;
Un synonyme de certain;
Un poisson de carême, une note, un village;
Ce que mange un âne au moulin;
Ce qui soutient une voiture;
Enfin, lecteur, ce qui couvre un sapin;
Ce qui toujours sert de clôture;
Une monnaie, un minéral;
La femme du pieux Enée,
Un mot qui se termine en *nde*;
Enfin, enfin, un farouche animal.

A. F., *de l'Ecole militaire de Saint-Cyr.*

CHARADE.

On doit au conquérant
Elever mon premier;
On doit à l'indigent
Dispenser mon dernier;
On doit à l'ignorant
Présenter mon entier. S.....

---

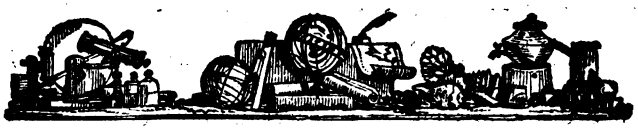
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ecriture*.

Celui du Logogriphe est *Vocabulaire*, où l'on trouve, 1° tous les mots de la langue; et 2° en décomposant ce mot : *air*, *eau*, *Loire*, *Aube*, *Var*, *Eure*, *Cure*, *Var*, *Eube*, *Aube*, *cor*, *viole*, *lire*, *ré*, *la*, *corbeau*, *oie*, *raie*, *able*, *crabe*, *blé*, *ail*, *rue*, *rave*, *cive*, *ciboule*, *or*, *cuivre*, *acier*, *ouie*, *vue*, *ocre*, *craie*, *roc*, *cube*, *courbe*, *arc*, *ovale*, *boule*, *bouc*, *veau*, *cavale*, *louve*, *cabri*, *laie*, *loir*, *brou*, *acre*, *are*, *balai*, *broc*, *crible*, *cire*, *bureau*, *olive*, *cri*, *viol*, *vol*, *Bris*, *Corbeil*, *Lavaur*, *Albi*, *Brai*, *Eu*, *Vire*, *Bar*, *Arci*, *Evri*, *Lure*, *varice*, *roi*, *lai*, *variable*, *baliveau*, *rôle*, *ciel*, *voracé*, *bac*, *ouré*, *rue*, *voie*, *Caraïbe*, *arabe*, *abri* et *râle*.

Celui de la Charade est *Ballot*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

NOUVELLE MÉTHODE POUR RECONNAÎTRE LES MALADIES INTERNES DE LA POITRINE PAR LA PERCUSSION DE CETTE CAVITÉ; par AVENBRUGGER. Ouvrage traduit du latin, et commenté par J. CORVISART, médecin de S. M. l'Empereur et Roi, officier de la Légion-d'Honneur, professeur honoraire de l'Ecole de Médecine de Paris et du Collége de France. — A Paris, chez *Migneret*, rue du Dragon, n° 20.

LE titre et le sujet de l'ouvrage que nous annonçons sembleraient nous interdire d'en parler avec quelque détail dans un journal spécialement consacré à la littérature : mais la juste célébrité de l'auteur, l'importance des faits qu'il a réunis et qu'il publie, l'influence que son nouvel ouvrage doit avoir sur la pratique de la médecine, tiennent de trop près à la philosophie générale et à l'histoire des sciences, pour n'avoir pas des droits à l'attention de toutes les classes de lecteurs.

Buffon pensait que le meilleur cours de philosophie consisterait dans la lecture des ouvrages classiques sur toutes les parties des sciences. A ce titre, le nouvel ouvrage de M. Corvisart mérite de nous arrêter un instant, et nous demandons qu'il nous soit permis d'en faire connaître l'objet et les principales dispositions. Nous ajouterons à cette remarque que, quoique l'étude des symptômes des maladies de poitrine que fait reconnaître la percussion, soit une considération exclusivement médicale, et dépourvue de l'intérêt général que l'on trouve dans d'autres points de vue de la médecine moins isolés, le public éclairé doit apprendre avec intérêt que l'art de guérir s'est enrichi d'un ouvrage d'une haute importance et d'un grand degré d'utilité.

L'étude suivie, l'observation attentive des symptômes des maladies que l'on peut découvrir par la percussion

Digitized by Google

des différentes parties de la poitrine, sont un complément nécessaire et quelquefois un supplément indispensable des autres modes d'observation de ces maladies. On se tromperait donc beaucoup si l'on croyait que les altérations du visage, l'état du pouls, etc. suffisent dans toutes les circonstances pour faire reconnaître les diverses lésions de notre économie. L'homme qui peut être malheureux et malade de tant de manières différentes, a nécessairement plusieurs espèces de langages et de signes pour exprimer volontairement ou à son insu les nombreuses variétés de ses infortunes et de ses douleurs. L'observateur philosophe, le médecin expérimenté ne néglige aucune de ces révélations du malheur et de la souffrance; il ne se borne pas même aux symptômes extérieurs les plus apparens des maladies, et donnant bien plus d'étendue, bien plus de profondeur à ses observations, il applique ses recherches à tout ce qui peut être accessible aux sens dans l'intérieur de l'organisation.

Dans cet examen de l'homme malade, chaque sens est occupé, chaque sens a un genre particulier d'observation, et l'on peut dire que la *physiognomonie* médicale, immense dans le nombre et la variété de ses détails, n'exige rien moins qu'une application attentive et délicate de tous les sens du médecin bien exercés, et devenus, par une éducation spéciale, des guides fidèles, des moyens sûrs et rapides d'expérience et d'observation. La percussion de la poitrine ne fit point partie chez les médecins de l'antiquité de ces recherches si difficiles. Le docteur Avenbrugger employa le premier, vers le milieu du dix-huitième siècle, ce procédé ingénieux qu'il appela avec un juste orgueil *inventum novum*. Plusieurs médecins célèbres, tels que Fouquet, Grimaud et M. Corvisart en France, Burserius en Italie, Stoll, Gruner en Allemagne, Cullen en Angleterre, s'empressèrent, dans leurs leçons ou dans leurs ouvrages, d'annoncer l'ingénieuse méthode d'Avenbrugger, et en firent usage dans leur pratique. Cette découverte n'en fut pas moins inconnue pendant long-tems; elle est encore négligée ou ignorée aujourd'hui par le gros des médecins, qui, se

Digitized by Google

bornant à leur expérience personnelle si insuffisante ou si peu éclairée, ne profitent ni des leçons du passé, ni des découvertes de leurs contemporains, et demeurent ainsi étrangers à une foule de connaissances, dont le défaut les expose à tous les mécomptes et à tous les dangers de l'aveugle routine et de l'ignorante vanité.

La traduction de M. Corvisart et les additions nombreuses et importantes dont il a enrichi son texte ne peuvent manquer de faire plus généralement connaître la méthode de la percussion, et de répandre avec cette connaissance, agrandie et perfectionnée, les avantages inappréciables que présente un semblable procédé dans la pratique de la médecine.

Ce procédé consiste à frapper la poitrine dans ses diverses régions, lentement et doucement, soit, comme le conseille Avenbrugger, avec l'extrémité des doigts rapprochés les uns des autres et alongés, soit, comme le veut M. Corvisart, avec la main ouverte, ce qui souvent est nécessaire.

La poitrine ainsi frappée rend dans l'état sain un son qui peut être comparé à celui d'un tambour couvert d'une étoffe de laine. On doit faire prendre différentes situations au malade sur lequel on emploie la percussion, suivant les parties de la poitrine que l'on frappe. Il convient que les degrés de force dans la percussion soient proportionnés au volume de la masse graisseuse et musculaire qui recouvre la poitrine.

Ces premières remarques que nous indiquons à peine forment introduction; elles sont très-importantes, et Avenbrugger, ainsi que son illustre commentateur, les ont présentées avec le plus grand soin; ils y ont compris, tantôt sous forme d'aphorismes, tantôt sous forme de conseils et d'avertissemens, les résultats nombreux de leur expérience et de leurs observations. On voit surtout que l'attention que M. Corvisart donne à ces objets dans son commentaire, est proportionnée à l'importance qu'il accorde à la méthode dont il cherche à répandre et perfectionner l'emploi : « Quel serait, dit-il dans » une de ses notes, le médecin assez léger ou trop pré- » venu pour se refuser à un moyen qui porte avec lui

Digitized by Google

» une conviction complète fondée sur un phénomène » physique à l'abri de l'erreur et de toute illusion? Quel » homme raisonnable, désireux des progrès de son art, » hésiterait de recourir à ce procédé, dans la foule des » maladies obscures où toutes les ressources de la symp- » tomatologie sont si souvent infidèles, et sur la nature » desquelles la percussion seule peut jeter une vive lu- » mière, en faisant connaître le véritable état des organes » de la poitrine? Pour moi, convaincu d'après une expé- » rience répétée depuis plus de vingt ans, non pas seu- » lement de l'utilité, mais de l'indispensable nécessité de » la percussion du thorax dans un grand nombre d'af- » fections aiguës et chroniques, je ne puis croire que » l'on néglige à l'avenir un moyen si précieux; et j'ai la » conscience qu'en publiant à cet égard mes observa- » tions, j'enrichis l'art de connaissances positives, je » rends hommage au travail trop oublié d'un médecin » estimable, et je pense que les hommes qui cultivent la » médecine en tireront un parti fort avantageux pour le » bien de l'humanité. »

On reconnaît aisément dans ce passage le ton imposant que donne une expérience consommée, jointe à l'amour du bien et au désir de former des médecins utiles et dignes de leur auguste profession.

Avenbrugger, dans son ouvrage, a traité successivement 1° de la méthode de la percussion et du son naturel de la poitrine; 2° des principaux dérangemens organiques que l'ouverture des corps a fait découvrir, et qui avaient été reconnus pendant la vie par la percussion; 3° du squirre du poumon, de ses signes, de la vomique en général, et de l'hydropisie de poitrine; 4° enfin de l'anévrisme du cœur et des symptômes d'une grande extravasion de sang.

M. Corvisart n'a rien changé à cet ordre d'Avenbrugger. Il a su y faire entrer avec le plus grand désintéressement les résultats de plus de vingt années d'une savante expérience. Dans aucun endroit il ne s'écarte de la marche de son auteur; suivant partout ses pas, il fait avec lui la même route; et y répandant une lumière nou-

Digitized by Google

velle et plus vive, découvre une foule d'objets qu'Avenbrugger n'avait pas même aperçus.

Ce commentaire véritablement plus riche et plus étendu que le texte, méritait bien d'être présenté comme un ouvrage nouveau, dans lequel un auteur moins délicat que M. Corvisart aurait refondu les observations d'Avenbrugger.

En suivant cette conduite, dit M. Corvisart, je sacrifiais le nom d'Avenbrugger à ma vanité; je ne l'ai pas voulu : c'est lui, c'est sa belle et légitime découverte, *inventum novum*, comme il le dit justement, que j'ai voulu faire revivre.

Le principal objet que M. Corvisart s'est d'ailleurs proposé en publiant sa traduction et son commentaire pratique, a été, comme il en avertit, d'offrir dans cet ouvrage un appui, un surcroît de preuves, s'il en était besoin, à son traité sur les maladies du cœur, en montrant comment l'étude spéciale de ces maladies met hors de doute la découverte d'Avenbrugger.

Les médecins qui liront avec une attention suffisante l'ouvrage de M. Corvisart, verront aisément que le double but de l'auteur a été atteint. Son commentaire sur la percussion appartient, ainsi que son traité des maladies du cœur, au petit nombre d'ouvrages qu'il suffit de citer pour répondre aux injustes détracteurs de la médecine française; ouvrages qui, résultant d'une observation attentive et éclairée de la nature, renferment des faits vraiment nouveaux et des découvertes aujourd'hui bien rares et bien difficiles dans une science, dont le domaine a été parcouru depuis tant de siècles, par des observateurs si habiles et si distingués.

L. J. Moreau (de la Sarthe), *Docteur et Bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Des effets de la religion de Mohammed, *pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie.* Mémoire qui, sous l'épigraphe : *Fatis accede deisque*, a remporté le prix d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut de France, le 7 juillet 1809; par M. Oelsner, ci-devant plénipotentiaire de la ville libre de Francfort, auprès du Directoire de la République française. — Un volume in-8°. A Paris, chez *F. Schoell*, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29. — 1810.

La classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut avait proposé, pour sujet du prix qu'elle est dans l'usage de distribuer chaque année, *d'examiner quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi.* Le Mémoire dont on va rendre compte, fut envoyé au concours de l'année 1807, et obtint dès-lors une mention honorable : ce témoignage flatteur de la part de ses juges engagea l'auteur à redoubler de zèle et d'application pour obtenir enfin leurs suffrages, et profitant des observations auxquelles son premier essai avait donné lieu, il réussit en effet à satisfaire complétement les savans qui avaient déjà applaudi à ses efforts, et c'est le Mémoire couronné en 1809 qu'il publie aujourd'hui. Il serait superflu d'ajouter nos éloges au suffrage de l'Institut; nous nous bornerons donc à faire connaître, autant que cela est possible dans un extrait peu étendu, les principales vues et les idées les plus remarquables que renferme le Mémoire de M. Œlsner, et nous observerons seulement à ce sujet, que parmi les nombreux services rendus aux sciences et aux lettres par

Digitized by Google

les compagnies savantes depuis leur établissement, un des plus signalés, sans doute, est cette direction aussi utile qu'intéressante qu'elles ont donnée à l'esprit de recherche par les questions pour la solution desquelles elles offrent des récompenses glorieuses, par l'appui et l'encouragement qu'elles ne cessent de donner aux hommes de tous les pays qui exercent leur esprit et cultivent leur raison. A cet égard, et ce n'est assurément pas le seul, l'influence avantageuse qu'elles ont exercée sur le progrès et sur la propagation des connaissances humaines, est incontestable.

L'auteur du Mémoire que nous analysons a divisé son travail en deux parties, dans lesquelles il a embrassé la série des faits relatifs aux deux périodes les plus remarquables de l'histoire des Musulmans, dont se composa à-peu-près l'intervalle des trois premiers siècles de l'hégire (1). Dans la première partie, qui comprend une période d'environ cent trente ans, depuis Mahomet jusqu'à la chute des califes Ommyades, ses successeurs immédiats, il traite successivement de l'état de l'Arabie, des mœurs, du caractère, et de la disposition des esprits dans ce pays et dans les contrées voisines à l'époque où cet homme extraordinaire y opéra la plus étonnante révolution dont les annales du monde fassent mention. Il observe la naissance et les progrès de ce fanatisme ardent, de cet esprit de prosélytisme dont les premiers sectateurs de l'islamisme se montrèrent animés, le génie militaire des Sarrasins qui seconda si merveilleusement leur passion dominante, les causes de corruption et de dégradation, les discordes, tant civiles que religieuses, qui, dans la Perse, et sur-tout dans l'empire d'Orient, devinrent pour eux une nouvelle occasion, un nouveau moyen de succès. Enfin il puise aux sources les plus authentiques des détails non moins curieux qu'instructifs

(1) C'est, comme on sait, le nom qu'on donne à l'ère musulmane, d'un mot arabe qui signifie *fuite*; elle date de la nuit du 16 juillet 622 de l'ère chrétienne, parce que c'est dans cette nuit que Mahomet partit de la Mecque pour se réfugier à Yatrib, plus communément connue sous le nom de Médine.

Digitized by Google

sur la succession et l'étendue des conquêtes des premiers Mahométans, sur l'établissement des nombreuses colonies qu'ils fondèrent, sur leur forme de gouvernement, sur leurs mœurs, et sur l'esprit agricole qui se développa assez promptement et avec beaucoup de succès parmi eux. Cette partie du travail de M. Œlsner est terminée par un parallèle entre les Ommyades et les Abassides, nouvelle dynastie qui succéda au trône des califes, et qui prit son nom de Aboul Abbas, le premier d'entr'eux et l'auteur de la révolution.

C'est ainsi que l'auteur prépare et amène la seconde partie de son ouvrage, qui comprend proprement cette période même du règne des Abassides, jusque vers le tems où leur empire commença à se diviser, et où l'Egypte et l'Afrique s'en séparèrent sous le gouvernement des califes appelés Fatimites (vers l'an 296 de l'hégire ou 909 de notre ère) (2). Cette dernière partie du Mémoire renferme un tableau abrégé de l'état de la littérature chez les Sarrasins, de leurs opinions, de leurs connaissances en jurisprudence, en politique, en médecine, en un mot des progrès rapides par lesquels ils s'élévèrent pendant quelque tems à un degré de supériorité remarquable par rapport aux nations chrétiennes de l'Europe, qui étaient à la même époque dans un état complet de barbarie. Les Arabes, dans les beaux tems du règne des califes Abassides, se trouvèrent véritablement sur la route d'un perfectionnement qu'on voit avec regret s'arrêter et décheoir presqu'aussi rapidement qu'il s'était opéré. Ils cultivèrent avec ardeur toutes les sciences et toutes les branches de la littérature; les beaux arts seuls furent négligés par eux, particuliérement les arts du dessin, que leur culte proscrivait expressément.

On lira sans doute avec plaisir les réflexions judi-

(2) On sait que l'Espagne fut arrachée aux califes abassides, et que, dès l'avénement de cette nouvelle dynastie, Abdérame, premier roi de Cordoue, et le seul prince de la famille des Ommyades qui eût échappé à la fureur de l'usurpateur, s'établit dans cette partie de l'Europe une souveraineté indépendante, vers l'an 138 de l'hégire, ou 756 de l'ère chrétienne.

cieuses

Digitized by Google

cieuses que fait à ce sujet l'auteur du Mémoire : « Une » des causes, dit-il, qui arrêtèrent l'essor du génie » arabe, c'est que l'islamisme regardait la plupart des » beaux arts comme des hérésies. Ces arts, qui ne prétendent qu'à nous occuper agréablement, vont plus » loin dans leurs effets. Tandis qu'ils charment les sens » qu'ils excitent l'imagination, et qu'ils entretiennent la » sensibilité, ils augmentent la capacité de l'ame. En » épurant le goût, ils perfectionnent le jugement, car » le goût lui donne la certitude d'un heureux instinct » qui réagit sur toutes nos facultés intérieures; et comme » les ressorts de l'esprit se tiennent réciproquement, l'un » participe tôt ou tard à l'engourdissement de l'autre. » Enfin, il est impossible que le génie d'un peuple remplisse bien une grande sphère de développement, lorsqu'il ne se dilate pas en tous sens. »

L'ouvrage est terminé par quelques considérations sur le commerce des Arabes, dans l'intérieur de leur vaste empire, en Espagne, à Constantinople, sur la côte d'Afrique, dans l'Inde et en Chine. L'auteur y signale les causes de prospérité et d'agrandissement que devaient donner à leurs relations commerciales, les habitudes et les opinions des Musulmans; l'encouragement qui résultait, pour la profession de commerçant, de l'exemple du prophète lui-même qui avait commencé par l'exercer, et des termes honorables dans lesquels il en parle dans le koran, en sorte que cette profession n'éprouva point chez les Sarrasins l'inconvénient qui chez nous, par exemple, a long-tems arrêté son essor, le dédain des classes privilégiées ou des hommes élevés en dignité. Revenant ensuite à l'examen des circonstances qui amenaient chez ces mêmes peuples la décadence de leur activité commerciale, il n'oublie pas de faire remarquer, avec Montesquieu, que l'erreur de Mahomet, qui confondit la notion de l'intérêt avec celle de l'usure, doit être comptée comme une des principales causes de cette décadence, par l'intensité même que les lois prohibitives donnèrent à ce fléau qu'elles voulaient détruire. Mais une cause plus générale et plus profonde qu'aucune autre de celles qui contribuèrent au déclin

Digitized by Google

rapide de la prospérité des Sarrasins, c'est le despotisme politique qui, arrêté un moment par les circonstances au milieu desquelles l'islamisme était né et s'était propagé, tendit chaque jour à devenir plus absolu ; c'est cette maladie, en quelque sorte endémique chez les nations asiatiques, et qui semble destinée à arrêter chez elles toute tendance vers un meilleur ordre de choses, auquel des circonstances extraordinaires et imprévues pourraient donner lieu.

En effet, un phénomène dont on ne peut s'empêcher d'être vivement frappé, en réfléchissant sur l'histoire des peuples de l'Europe, comparés à ceux de l'Asie, c'est que ceux-ci, en exceptant toutefois les hordes errantes des Tartares et des Arabes, plus particuliérement connus sous le nom de *Bédouins*, ont été constamment soumis à un despotisme absolu, tandis que la tendance générale du caractère et des opinions chez ceux-là a toujours réprouvé cette forme de gouvernement, qui n'a jamais pu s'y établir que pendant des intervalles de tems plus ou moins longs, et tantôt chez une nation, tantôt chez une autre, mais à aucune époque chez toutes. Il paraît à-peu-près hors de doute que l'ignorance est la principale cause qui maintient chez les nations de l'Asie une forme d'administration si désastreuse pour les peuples et si fatale, sur-tout aux souverains et à leurs familles : mais cette ignorance n'est point, comme on est assez généralement porté à le croire, le produit des dogmes ou des opinions religieuses des Asiatiques, et de la religion de Mahomet en particulier. L'évangile qui promet le royaume du ciel aux pauvres d'esprit, et dont les maximes tendent toutes à humilier la raison, et à inspirer du mépris pour la vanité des sciences humaines, était peut-être d'autant plus propre à produire cet effet, qu'il n'a pas manqué de se trouver dans tous les tems et dans tous les pays des fanatiques disposés à pervertir l'esprit de ces maximes si salutaires, quand elles sont prises dans le véritable sens que leur donnait leur auteur. Les principes de Mahomet sur le même sujet, auraient dû, au contraire, singuliérement favoriser l'instruction et le désir d'acquérir des connaissances dans les pays où

Digitized by Google

sa religion fut adoptée : quoi de plus propre en effet à produire un pareil résultat que les maximes suivantes du prophète arabe, rapportées par M. Œlsner : « Enseignez la science, car celui qui l'enseigne craint Dieu, » et qui la désire, l'adore; qui en parle, loue le seigneur; qui dispute pour elle, livre un combat sacré; » qui la répand, distribue l'aumône aux ignorans; et » qui la possède, devient un objet de vénération et de » bienveillance. » — « L'étude des lettres, dit-il encore, » vaut le jeûne, et leur enseignement vaut la prière. A » un cœur noble elles inspirent des sentimens plus élevés, » et elles humanisent les pervers. » Comment est-il arrivé cependant que l'ignorance a toujours asservi les peuples d'Asie, qu'au milieu des bouleversemens dont cette vaste contrée a été sans cesse le théâtre, il ne s'y soit pas fait une seule révolution dans la forme des gouvernemens et dans le système des idées ou des habitudes de ses peuples, que même une religion nouvelle n'en ait pas pu rompre le cours? C'est une question qui n'est peut-être pas indigne d'occuper la sagacité des esprits les plus éclairés.

La question inverse de celle qu'a traitée M. Œlsner dans son Mémoire, n'aurait peut-être pas été tout-à-fait sans intérêt aussi : jusqu'à quel point l'esprit, les mœurs, et les opinions ou habitudes morales et politiques des peuples pour qui elle était destinée ont-ils influé sur la religion de Mahomet? On peut même dire de toute fausse religion, comme celle-là, qu'elle est incessamment modifiée, depuis son origine et dans tout le cours de sa durée, par les mœurs et les opinions des hommes qui la professent. Il n'y a, comme on sait, que la vérité dont le caractère soit l'immutabilité, et qui soit ce qu'elle est par elle-même et indépendamment de tout intérêt des passions, de toute combinaison de la politique humaine. Mahomet prêcha l'unité de Dieu et renversa les idoles du temple de la Mecque, parce que l'idée abstraite d'une divinité unique convenait très-bien aux Arabes du désert, qui ne peuvent avoir ni temples ni images, et parce que la garde du temple et le culte des idoles étaient le privilége particulier des Koréischites ses adversaires, qui

Digitized by Google

jouissaient des plus grandes richesses et du plus grand crédit dans sa patrie. Il ne parle dans le koran d'Abraham et de Moïse qu'avec le plus grand respect, parce que c'était un moyen d'attirer à lui les juifs ; et en mettant Jésus-Christ au rang des prophètes, il ménageait et attirait également les chrétiens qui se trouvaient en grand nombre dans ces contrées. Les hommages mêmes qu'il rend à la Vierge, qu'il nomme pure et immaculée, lui conciliaient en particulier les Nestoriens, secte de chrétiens alors aussi fort nombreuse, et qui professait à-peu-près les mêmes opinions à cet égard, puisqu'ils niaient que la Vierge fût la mère de Jésus-Christ comme Dieu, bien que par l'opération du Saint-Esprit elle l'eût enfanté sans contracter de souillure, etc. etc. En un mot, tout prouve que la religion de Mahomet n'a été composée que d'opinions et de dogmes qui tous existaient avant lui, et, pour ainsi dire, autour de lui, et sous *l'influence*, non-seulement de l'esprit et des mœurs des peuples chez lesquels elle s'est établie, mais très-souvent même sous l'influence des plus petites circonstances de sa vie, puisqu'il savait très-bien, au besoin, faire descendre du ciel un verset de l'alcoran, soit pour se faire autoriser à prendre sa part du butin quand il avait d'abord cru devoir la refuser, soit pour d'autres occasions tout aussi peu importantes.

Au reste, il faut l'avouer, ces questions *d'influence* d'une cause souvent très-vague et très-indéterminée, ou du moins très-compliquée, sur un ordre de choses qui lui-même se compose d'une infinité d'élémens très-difficiles à déterminer, sont presqu'impossibles à résoudre à la rigueur. Aussi voyons-nous que l'auteur du Mémoire qui nous occupe, a plutôt présenté le tableau *des effets* de la religion de Mahomet, etc., comme le porte le titre de son livre, que celui de *l'influence* de cette religion, comme le demandait le programme de l'Institut, ce qui n'a pas empêché qu'on ne rendît justice aux talens et à l'érudition peu commune qu'il y a développés. L'ouvrage de M. Œlsner est, à proprement parler, un tableau historique et philosophique de la naissance et des progrès de l'islamisme, des circonstances diverses

Digitized by Google

par lesquelles ont passé les peuples qui l'ont fondé, de leurs arts, de leurs mœurs, de leurs sciences, etc.; et par cette raison même la lecture en est aussi attachante qu'elle est instructive par le grand nombre de faits qu'il y a rassemblés, et par l'indication scrupuleuse des sources où il les a puisés. Les observations qui lui sont propres décèlent un esprit accoutumé à réfléchir, à généraliser ses idées, et à envisager dans leur ensemble de vastes séries de causes et d'effets d'où il sait faire souvent ressortir les résultats les plus importans pour la morale, pour l'ordre public, en un mot, pour tout ce qui peut intéresser le bonheur des hommes en société.

Son style n'est pas exempt de fautes, sans doute; on y rencontre de tems à autre des traces légères de germanisme, particuliérement dans l'emploi des prépositions, etc.; mais il y a assurément beaucoup de mérite à écrire en français comme il le fait, et l'on trouve dans son ouvrage plusieurs morceaux qui n'offrent pas la moindre trace de ces défauts qu'il est si difficile à un étranger d'éviter. De ce genre, est le tableau suivant des mœurs des Sarrasins dans les premiers tems de leur ferveur religieuse; on y trouvera, ce me semble, l'intérêt des sentimens et des idées, uni à la correction et à la facilité de l'expression. « Un heureux mélange de simplicité et d'énergie, de désintéressement et de bonne » foi, de modestie et de bravoure, de piété et d'amour » pour la chose publique, fait le charme de ces mœurs. » La médiocrité des besoins donnait de l'indépendance » personnelle, la sobriété garantissait contre les écarts » des passions, la sainteté du serment et le respect » pour les droits et la propriété de chacun mettaient » tout le monde à l'abri de l'oppression et de la misère. » Telle était la crainte de jouir d'un bien mal acquis, » que de grands personnages ne voulaient devoir leur » subsistance qu'au travail de leurs mains. Le simulacre de cette délicatesse *passa* jusqu'aux Abassides, » qui, entourés de la pompe d'une cour orientale, » faisaient des paniers et des nattes que leurs courtisans s'empressaient d'acheter au poids de l'or. L'horreur pour l'injustice, le mépris des choses de ce

» monde, l'ardeur pour la propagation de la foi, un
» maintien grave, une conduite franche et loyale,
» forment les traits caractéristiques de la première
» époque de l'islamisme. L'empereur des Musulmans,
» maître de toute l'Arabie, de l'Egypte, d'une partie
» de la Nubie et des côtes d'Afrique, régnant sur
» la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Irach et
» nombre d'autres provinces de la Perse, vient une nuit
» trouver Abd-ur-Rhaman pour aller faire avec lui la
» garde de Médinah, afin que la paix de quelques
» étrangers, arrivant avec des marchandises, ne soit pas
» troublée; et c'est le même Omar qui, dans une autre
» occasion, s'écrie avec une noble fierté: moi, jadis
» pauvre berger, gardant les troupeaux de mon père, je
» ne reconnais aujourd'hui rien au-dessus de moi que
» le maître des cieux. C'est ce même Omar, qui ayant
» entendu les plaintes d'un juif contre un gouverneur de
» province, traça sur une brique grasse qui lui tomba
» sous la main: faites cesser les plaintes qu'on me fait
» de vous, ou quittez votre gouvernement. »

Nous regrettons de n'avoir pu donner, dans cet extrait, qu'une idée assez imparfaite de tout ce que le travail de M. Œlsner contient de curieux et d'intéressant; mais s'il a été forcé lui-même de presser et d'accumuler les faits et les idées, pour traiter son sujet dans l'espace qui lui était prescrit, que pouvions-nous faire autre chose qu'indiquer sommairement les objets dont se compose son mémoire, nous qui sommes réduits à nous resserrer dans des limites encore plus étroites? Quoique nous eussions dû voir avec satisfaction quelqu'un de nos compatriotes traiter ce sujet avec toute l'érudition et toute la sagacité nécessaires pour obtenir les suffrages du corps savant qui l'avait proposé, nous nous féliciterons néanmoins de l'impartialité qui a fait adjuger le prix à un étranger. Déjà il est arrivé plusieurs fois aussi que des Français ont été couronnés par le suffrage des académies établies dans les autres pays de l'Europe, et ce noble échange de succès et de lumières imprime au siècle qui en est témoin, un caractère imposant d'amour de la vérité, de penchant pour tout ce qui est bon et utile, de

Digitized by Google

quelque part qu'il vienne. Les compagnies savantes donnent en cela, aux individus qui se consacrent à la culture des sciences et des lettres, dans quelque pays qu'ils soient, un exemple qu'ils doivent s'empresser d'imiter. Il est bon, sans doute, d'observer les différences caractéristiques qui existent entre les lettrés, ou plutôt entre les procédés que suivent les gens de lettres des diverses contrées, dans leurs travaux et dans leurs études, parce qu'il peut y avoir quelque utilité à constater les faits de ce genre : mais il est au moins superflu d'insister beaucoup sur ces différences, d'en faire la base d'une classification toujours sujète à de grandes difficultés ; il peut même y avoir quelque inconvénient à insister sur ces prétendues distinctions, qui peuvent si facilement devenir un sujet de divisions entre des hommes qui, pour leur intérêt aussi bien que pour celui de la société, doivent marcher unis vers un seul et même but, la vérité et l'utilité générale. THUROT.

LA FRANCE SOUS SES ROIS. *Essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties ;* par A. H. DAMPMARTIN. Avec cette épigraphe :

> Du haut de son immutabilité Dieu semble se jouer des choses humaines en les laissant dans une éternelle révolution.

A Lyon, chez Mme *Buinand*, née *Bruyset*, libraire.
A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire (1810).

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

M. Dampmartin n'aurait pas pu s'arrêter plus longtems sur les deux premières dynasties de nos rois sans risquer d'en dire plus qu'il n'en savait, et sans se faire accuser d'écrire un roman au lieu d'une histoire ; mais on voit plus clair à mesure qu'on avance, et la troisième race offre aux observations de notre auteur des détails plus circonstanciés et plus intésessans. Un premier fruit à tirer de cette lecture instructive, même pour les gens

Digitized by Google

instruits, c'est l'idée consolante que notre espèce est continuellement poussée par un moteur inconnu vers un nouveau degré de civilisation, et que la raison universelle poursuit toujours sa marche. Les pas sont trop courts, ils sont trop lents, sans doute; il sembleraient même quelquefois rétrogrades; on dirait un fleuve tranquille et sinueux dans son cours, qui par divers circuits aurait de tems en tems l'air de revenir vers les marais où il a pris sa source, ou de se perdre dans des fanges plus immondes encore: mais la même impulsion qui l'y a porté l'en fera sortir, et promènera ses eaux vers de plus belles régions. Il en est ainsi de nous; chacun, en particulier, n'y gagne peut-être pas beaucoup; n'importe, le fonds commun augmente, et en dépit de toutes les erreurs, de toutes les folies, de tous les crimes de tels et tels, l'esprit de l'homme amasse à toute heure de nouvelles richesses, dont il ne tiendra qu'à lui de faire un meilleur usage.

Ces réflexions, quoiqu'étrangères en apparence à la pensée dominante de M. Dampmartin, ne tarderont pas à s'y rattacher, puisqu'elles montreront aux gouvernans que plus les esprits des gouvernés prennent l'essor, plus il faut que les leurs s'élèvent en même tems, pour continuer à les dominer; que plus les peuples acquièrent d'énergie, plus il en faut à leurs chefs; et qu'en dernière analyse, *un roi brise son sceptre le jour où il dépose son épée.* C'est l'impression qu'on reçoit en se pénétrant de l'esprit de l'historien, en observant les choses du point de vue d'où il nous les montre, et en s'arrêtant avec lui dans les pauses qu'il fait de tems en tems, comme pour jeter de chaque hauteur un coup-d'œil en arrière et en avant, et faire apercevoir dans l'avenir le prolongement des lignes du passé; en même tems on reconnaît avec plaisir que ce n'est point seulement à la puissance que cette maxime est utile, mais qu'à cela près de quelques fléaux passagers, le bonheur des peuples marche toujours de concert avec la fermeté des rois.

A mesure qu'on avance dans la troisième dynastie, les événemens nous frappent davantage, comme lorsqu'on

Digitized by Google

voit un spectacle d'une meilleure place. Chaque génération que l'on passe en revue ne présentait d'abord qu'une foule mouvante, où il était comme impossible de discerner aucune figure en particulier; mais voilà que de moment en moment nous remarquerons plus de personnages, nous démêlerons mieux leurs traits, nous jugerons mieux de leurs talens, nous prendrons plus de part à leur sort. Le tracé des caractères, cette partie essentielle de l'historien, est un point entre beaucoup d'autres sur lequel la sévérité même ne peut que rendre pleine justice à M. Dampmartin. Il sait les dessiner, les colorer, les grouper, les montrer en attitude et en action; et ne croyez pas qu'il en soit comme de certains tableaux composés de portraits, où l'on remarque, par cette raison-là même, d'autant moins de mouvement et de feu : ici, au contraire; l'ensemble, loin d'en souffrir, y gagne, et l'on peut dire, en quelque sorte, que le jeu du visage des acteurs principaux ajoute encore au plaisir du spectateur.

Tel est le charme de l'histoire pour des lecteurs à qui l'écrivain sait prêter, en quelque sorte, un verre qui lui rapproche les objets. Et comment verrait-on d'un œil indifférent cette suite non interrompue de drames réels continuellement représentés par de nouveaux personnages, que tantôt un hasard imprévu, tantôt l'enchaînement et la force des choses, font entrer et sortir sur un théâtre qui change à toute heure de décoration? Ce spectacle non interrompu, dont M. Dampmartin est en ce moment l'entrepreneur, devient pour un Français d'un intérêt plus réel et plus vif que tout ce que l'art dramatique peut offrir de plus savamment combiné; puisque le théâtre, à tous tant que nous sommes, est notre patrie; que les acteurs, quel que soit leur emploi, sont nos ancêtres; que les pièces sont de leur composition, et que chacun y improvise son rôle d'après son caractère : en sorte que leur génie, leurs talens, leurs succès, leurs malheurs, leurs vices même, sont autant de leçons pour nous; que tout ce qu'ils ont fait d'utile pour la France entre dans notre patrimoine, et que, de manière ou d'autre, nous expions chacune de leurs fautes.

Digitized by Google

Au reste, en lisant M. Dampmartin on revient avec un secret plaisir sur l'opinion en général trop peu favorable qu'on s'était formée au sujet de la première moitié de la troisième dynastie. En effet, la plupart d'entre nous ne la connaît que d'après des lectures presque toujours faites dans la première jeunesse, ou par devoir, et par conséquent à contre-cœur ; ou du moins avec l'indifférence de cet âge frivole pour tout ce qui ne le séduit point au premier abord ; et si on y est revenu dans l'âge de la maturité, c'est d'ordinaire avec le désir de passer rapidement à des tems plus rapprochés, et qui offrent plus d'attrait à notre curiosité. En cela, jeunes et vieux, nous n'étions pas justes. M. Dampmartin trouve moyen de fixer notre attention sur ces rois auxquels nous avions à peine pris garde, et sans les flatter (on ne flatte pas de si loin) : il nous fait découvrir avec surprise une suite de personnages dont il est permis à un Français de concevoir de l'orgueil ; et ce ne sont pas seulement les plus remarquables d'entr'eux, comme un Louis IX, un Charles V, mais d'autres encore qui sont restés, pour ainsi parler, dans le clair-obscur du grand tableau de l'histoire : notre auteur nous apprend à les mieux juger. Nous rougissons de les avoir si mal connus et d'avoir à peine pris garde à une foule de particularités qui ont plus ou moins influé sur les destins de notre patrie ; et certes, ce n'est pas peu que d'arrêter l'attention des Français sur l'importance autant que sur l'éclat.

Mais ce qui caractérise sur-tout notre auteur, c'est son attention continuelle à compter et à mesurer tous les pas, calculés ou non, que cette troisième dynastie a faits de règne en règne vers l'accroissement et le complément de l'autorité royale : quand tous ces rois, avant que de naître, auraient tenu conseil d'avance pour aviser aux moyens de procéder à cette grande tâche, et se la distribuer entr'eux, ils ne s'y seraient pas mieux pris ; et les plus médiocres, comme les plus distingués, y concourent à-peu-près également. On en veut d'abord aux grands fiefs ; on réunit les uns à la couronne, soit par des guerres, soit par des traités, soit par des alliances ; on divise, on morcèle les autres

Digitized by Google

fiefs en se servant pour cela des petits vassaux contre les grands ; on ébranle continuellement tout ce qui paraît devoir se soutenir par soi-même, le respect des grandes dignités, la haute considération de la chevalerie, l'influence du clergé ; on affranchit les serfs, on forme les communes ; on se fait des partisans de ceux qu'on revêtit, contre ceux qu'on dépouille ; ce qu'un roi n'a pu que commencer, son successeur le continue, un troisième ou un quatrième l'achève; on abat ce qui peut tomber; on mine ce qu'on ne saurait abattre; on use ce qu'on ne saurait miner. Est-on embarrassé de la grande noblesse? on l'envoie aux croisades. Le clergé donne-t-il des inquiétudes? on l'éloigne des affaires. Les premiers officiers paraissent-ils acquérir trop de prépondérance? on leur crée des rivaux. La magistrature essaie-t-elle de prendre un vol trop haut? on lui raccourcit les ailes. On met tous les grands corps de l'Etat aux prises, afin qu'ils se froissent entr'eux. Voilà comme en brisant, en pulvérisant, pour ainsi dire, peu-à-peu tous les piliers de l'antique édifice de la monarchie, les chefs de l'Etat sont parvenus à y substituer, et peut-être à l'insu de plusieurs d'entr'eux, une constitution qui assurait à-la-fois la tranquillité de la nation et la stabilité du trône. Du reste, les circonstances heureuses ou malheureuses au-dehors et au-dedans, le plus ou moins de talent et de mérite personnels, y ont beaucoup moins fait qu'on ne pourrait le penser. Les rois étaient-ils heureux? c'était un moyen de devenir plus puissant. Etaient-ils malheureux? c'était une raison d'autant plus impérieuse pour recourir à des ressources qui tournaient ensuite à leur avantage. Avaient-ils beaucoup de caractère? ils savaient se débarrasser de ce qui les gênait. Etaient-ils faibles? les ministres n'en étaient que plus entreprenans. Enfin, c'est par ces voies, tantôt ouvertes, tantôt cachées, tantôt droites, tantôt obliques, que M. Dampmartin nous montre la monarchie française parvenue de Hugues-Capet à Louis XIV, époque où les choses étaient à-peu-près à leur point, et après laquelle on ne pouvait essayer que des changemens dangereux.

Nous ne suivrons pas M. Dampmartin dans les détails

Digitized by Google

qu'il a le talent de mêler à l'histoire succincte de chacun de ces monarques ? nous nous contenterons de remarquer avec un peu d'amour-propre national, qu'en achevant cette lecture intéressante, on prend meilleure opinion de toute cette dynastie, qu'on ne l'avait eu jusque-là ; car, si plusieurs de ces rois ont eu des défauts, quelques-uns même des vices, dont l'histoire a dû les accuser devant la postérité, presqu'aucun n'a été absolument dépourvu de tout mérite. Trois ont été prisonniers (quelle épreuve pour des têtes couronnées !) et tous les trois se sont montrés rois dans les fers. Le roi Jean a commis de terribles fautes, dont nos aïeux n'ont été que trop punis ; mais il avait de grandes connaissances, un grand courage et de grandes vertus. Pourquoi cela ne suffit-il pas ? Les quatre premières années de la majorité de Charles VI annoncèrent un beau règne, et ressemblèrent à une matinée riante obscurcie tout-à-coup par un épouvantable orage. Ce politique perfide au-dehors, ce sombre tyran dans l'intérieur de son palais, Louis XI, était un administrateur habile, à qui nous avons encore des obligations. Le vice de Charles IX était sa mère ; rien sans doute ne pourra jamais expier son crime aux yeux du genre humain ; cependant celui-là n'était point absolument mal né qui meurt de remords. Le règne honteux d'Henri III a été précédé par de belles actions, et terminé par une belle mort ; aussi notre auteur dit-il de lui : « Ce monarque ne se montre digne » de la couronne qu'avant de la posséder et au moment » de la perdre. » Louis XIII lui-même, tout faible qu'il était, a du moins eu le bon esprit d'être ferme dans sa faiblesse pour un ministre qui lui déplaisait, mais qui, en l'empêchant de régner, lui a procuré un grand règne.

Voilà pourtant les moindres, voilà même les pires de cette longue série de Français qui ont gouverné nos pères pendant environ sept ou huit siècles. Que dirons-nous maintenant de ce Hugues-Capet si bien nommé la Bonne-Tête, en qui l'on reconnaît, dans l'obscur lointain de ces tems barbares, un grand politique, un grand guerrier, un grand administrateur ? Que dirons-nous de ce Louis IX aussi admirable aux yeux de la terre qu'aux yeux du ciel,

Digitized by Google

dont le règne offre le rassemblement des qualités les plus brillantes, des vertus les plus modestes; ce brave saint, qu'on voit le sabre à la main sur le pont de Taillebourg, s'élancer dans les retranchemens ennemis; ce juge de paix en dernier ressort, qui à l'ombre d'un chêne écoute les plaintes de ses plus humbles sujets, rend la justice et accorde les différens; ce noble captif que ses barbares ennemis veulent élire pour leur soudan? Que dirons-nous de ce Charles V si bien surnommé le Sage, qui des décombres de la France a su refaire un édifice plus solide qu'auparavant? M. Dampmartin nous paraît avoir quelque peine à lui rendre pleine justice, et l'accuse, peut-être un peu légèrement, de n'avoir paru en personne dans aucune des guerres entreprises sous son règne. Mais Charles V avait sans doute mieux à faire, puisqu'il a si bien fait. Ici notre auteur donne un peu trop d'extension à son principe favori; et d'ailleurs était-ce, pour le Sage dont nous parlons, déposer son épée, que de la confier au bon connétable Duguesclin? Que dirons-nous de Charles VII, à la gloire de qui l'historien ajoute peut-être, en proportion de ce qu'il en retranche à Charles V? Au fait, il était bon, il était aimable, il était gai, il était audacieux; et quel droit n'a-t-il pas sur nous, puisque nous lui devons de n'être pas gouvernés par un Anglais? Et cet excellent Louis XII qui aimait tant la guerre et encore plus sa nation! deux traits suffisent pour le graver dans toutes les mémoires. La voix publique l'a nommé le Père du Peuple, et son ministre le Père des Pauvres. Et cet aimable François Ier, ce gros garçon qui devait *tout gâter*, mais qui, en gâtant tout, a su tout embellir! il ne se présente à l'esprit, qu'entouré du brillant cortége des beaux arts, ce chevalier vraiment roi, ce roi vraiment chevalier, que nul n'a surpassé en vaillance et qui les a tous surpassés en courtoisie. Et ce brave conquérant du sien, dont la bienfaisance achève l'œuvre de son courage, ce gai modèle de tout Français que les arrière-neveux de ses sujets regrettent encore; cet homme dont les faiblesses sont plus aimables que les perfections de tant d'autres, et que, même de nos jours, les Français aiment tant, parce qu'il les a tant aimés..... Et ce Louis XIV

Digitized by Google

enfin, ce monarque aussi grand que son siècle, Louis XIV le plus noble, le plus respecté, le plus heureux des hommes, jusqu'à ce qu'il en fût le plus malheureux; mais sa magnanime résignation ajouta ce qui paraissait manquer à sa grandeur, et le montra plus vénérable encore dans ses longues infortunes, qu'il n'avait été redoutable pendant ses longues prospérités.

Cette mémorable période est signalée dans les fastes du monde par des événemens particuliers qui ont plus influé peut-être sur le sort du genre humain, que tout ce qui avait précédé. Les trois découvertes de la boussole, de l'imprimerie, et de la poudre à canon ont tout changé, et sont comme trois fleuves qui ont roulé dans leur cours de nouveaux biens et de nouveaux maux. La boussole a donné l'Amérique à l'Europe, mais qu'est-ce que l'Europe a rapporté de l'Amérique? L'imprimerie empêchera les vérités de se perdre, mais elle conserve aussi les erreurs qui auront long-tems la majorité. L'invention de la poudre sera peut-être la moins fâcheuse des trois; elle a donné, sans doute, plus de latitude au danger, et à la mort des ailes plus rapides; mais on s'arrange en conséquence, et depuis qu'on en fait usage il n'y a point eu de batailles aussi meurtrières que celles d'Attila, d'Alaric et de Charles-Martel. L'usage de l'arme blanche, devenu plus rare, a donné aux combats un aspect moins féroce; la guerre a été depuis cette époque en commerce plus étroit avec les plus hautes sciences; elle est devenue plutôt un combat d'esprit à esprit que de corps à corps; aussi exige-t-elle maintenant dans les moindres officiers un degré d'instruction qui trouve d'autres emplois, et qui doit, par sa nature, encore mieux servir la civilisation que la barbarie.

Ce fut aussi le tems de la chevalerie et des croisades. La chevalerie, cette brillante école de générosité dans la guerre et de politesse dans la paix; les souvenirs qu'on en conserve sont encore un spectacle attachant pour la pensée; et l'on aime à se représenter cette mémorable institution qui s'élève tout-à-coup et dans toute l'Europe à-la-fois, au milieu de l'ignorance et de la barbarie, comme une riante moisson de fleurs dans des campagnes

Digitized by Google

incultes. Hélas ! toutes ces fleurs ont disparu dans une saison plus avancée, mais il en reste à-peu-près ce qu'il en faut, et c'est de l'antique chevalerie que, sans nous en apercevoir, les Français, en particulier, tiennent encore aujourd'hui plus d'élégance dans les formes, plus de politesse dans les manières et plus de grandeur dans les procédés.

Mais c'était peu pour nos bouillans ancêtres que des carrousels et des tournois, c'était peu de se tuer les uns les autres le plus noblement et le plus amicalement du monde; il fallait à leur orgueil avide de gloire, et à leur courage avide de périls, un plus vaste théâtre et de plus hautes entreprises. On n'avait jusque-là servi que son roi et sa dame, on entendit parler de croisade, et l'on crut que c'était une occasion de servir son Dieu. Aussitôt une commune frénésie s'empare de l'élite du monde, et dans ses divers accès elle fait transvaser en Asie le sang et les trésors de l'Europe. M. Dampmartin voudrait en vain se persuader qu'il a pu sortir quelque bien de tant de maux; en vain nous dit-il « que ces expéditions » ruineuses ont pourtant été les sources éloignées d'où les » connaissances des plus beaux siècles ont découlé; que » les Croisés apportèrent de la Grèce des lumières et des » arts qu'ils ne possédaient que très-imparfaitement.... » que ces expéditions à-la-fois insensées, héroïques et » pieuses étendirent aussi le commerce, à la faveur des » goûts nouveaux qui devinrent bientôt des besoins. » Mais quand tout cela serait aussi vrai que bien dit, se consolerait-on d'un horrible incendie par quelques paillettes retirées d'une montagne de cendres?

Néanmoins comparez maintenant tous les maux que peut causer un noble enthousiasme dans ses plus grands écarts, avec ceux qui naissent de la bassesse et de l'infamie, avec ces fléaux qu'aucun avantage ne rachète, qu'aucun motif séduisant ne colore, qui n'ont pas même l'ignorance pour excuse, et dans lesquels on ne voit rien, sinon le crime qui naît du vice, et le malheur qui découle du crime; comparez les erreurs des croisades aux horreurs de la Jacquerie, aux atrocités des Armagnacs, à ces deux pages sanglantes de l'histoire française que

Digitized by Google

le lecteur voudrait toujours déchirer, et où il revient toujours avec une sorte de frisson. Ces plaies honteuses de nôtre nation sont décrites par M. Dampmartin avec une force et une vérité qui auraient fait, il y a trente ans, moins d'effet sur l'esprit de ses lecteurs, parce qu'alors on aurait pu croire à l'exagération.

Nous ne parlerons point de ce vaste bûcher des Templiers, où la chevalerie finit comme le phénix, mais sans renaître comme lui; ni des guerres des Albigeois, et de ce redoutable tribunal qui en a remplacé les fureurs par de plus grandes. On n'entend que trop qu'il sagit de l'inquisition, plus fatale cent fois au catholicisme qu'aux hérésies, puisqu'elle n'a cessé de faire calomnier l'un et plaindre les autres. Toutes ces querelles d'opinion, ou, pour mieux dire, ces disputes théologiques sont devenues politiques; on n'en a que trop vu la preuve à l'époque de la réformation, qui, combattue et favorisée avec une égale mauvaise foi, suivant les intérêts des souverains, semble avoir armé les deux bras de l'Europe l'un contre l'autre, et a produit dans le monde une révolution à laquelle se rattachent les nouvelles destinées du genre humain. Eh! qui plus que la France a dû pleurer sur le délire des fièvres religieuses? et qui de nous pourrait sans terreur et sans honte promener sa pensée sur cet horrible enchaînement d'injures et de vengeances, de cruautés et de représailles toujours renaissantes, toujours enfantées les unes par les autres, qui ont conduit les annales françaises jusqu'à cette nuit désastreuse que tout le genre humain aurait dû convenir d'effacer de toute mémoire? Mais telle est la nature de l'homme, que tout ce qui est marqué en traits de sang sur la course des siècles, attire plutôt ses regards et les distrait du reste. Serait-ce parce que l'homme serait naturellement cruel? espérons que non; mais croyons plutôt qu'en se représentant ces horribles scènes, on jouit presqu'à son insu du plaisir de n'y être pas.

M. Dampmartin ne se contente pas de peindre la Saint-Barthélemi dans toute son horreur, il nous la fait voir dans l'ame de Catherine de Médicis long-tems avant qu'elle n'arrivât; il nous montre cette furie artificieuse préparant

Digitized by Google

préparant de longue main son immense forfait, sous les voiles de sa politique. Cette partie du livre que nous avons sous les yeux n'est pas la moins intéressante, par tout ce qu'elle nous découvre de ressorts cachés, de trames sourdes, de perfidies, de fourberies, de feintes hésitations de la reine entre les deux partis, jusqu'au moment de frapper le dernier coup. Tout ce que le crime a de plus profond, de plus lâche, de plus atroce, et malheureusement de plus ingénieux, paraît dans ce tableau comme un fond de vapeurs fuligineuses, où les nobles figures de la digne mère du bon Henri, du brave et loyal d'Assier, du sage l'Hôpital, se relèvent en traits de lumière; et sur-tout ce vénérable Coligni que la fortune presque toujours contraire montrait à chaque nouvelle épreuve plus héroïque et plus utile aux siens, ce sage que rien n'a dérangé de sa ligne, en qui les persécutions et les caresses ont trouvé une ame également inaccessible au découragement, à la séduction, et malheureusement à la défiance. Une forte tête, un grand cœur, un beau zèle, une vie sans tache, ont fait de Coligni le parfait modèle d'un honnête-homme dans des proportions plus qu'humaines; et qu'un honnête-homme est beau dans l'histoire!

Nos réflexions, quelles qu'elles puissent être, sur les règnes mémorables de Henri IV, du cardinal de Richelieu et de Louis XIV, ne trouveraient plus assez de place dans ce N°; nous les réservons pour un troisième et dernier article, où l'on verra que la matière, en s'étendant, ne dépassera jamais la mesure du talent de M. Dampmartin.

Quelques citations termineront encore cet article, comme elles ont fait au précédent.

Edouard le Pieux, roi d'Angleterre, avait en mourant laissé les Anglais maîtres de disposer de la couronne; ils avaient, en conséquence, choisi Harold pour roi, lorsque Guillaume, simple duc de Normandie, élève des prétentions qui étonnent l'Europe; mais « sa réputation » attire sous ses enseignes des guerriers de presque » toutes les parties de la France. Il s'embarque à Saint-» Valeri, franchit la mer à la tête de cinquante mille

Digitized by Google

» hommes, exécute sa descente, brûle les neuf cents » vaisseaux qui l'ont transporté, gagne la bataille d'Has- » ling, se fait couronner dans Londres, s'honore d'au- » tant de clémence après la victoire, qu'il a déployé de » valeur dans le combat, récompense en roi ses com- » pagnons d'armes, et change le surnom de Bâtard » contre celui de Conquérant. » Lorsqu'on rencontre de pareils faits dans le cours de l'histoire, voilà comme il faut les écrire.

L'inconcevable abdication de Charles-Quint est annoncée de même, avec un style assorti à la solennité de la cérémonie : « La terre contempla dans un silencieux » étonnement et avec une respectueuse admiration le » spectacle inattendu que donna le plus ambitieux, le » plus entreprenant, le plus orgueilleux des potentats, » en déposant dans Bruxelles, sur la tête de son fils, les » couronnes accumulées sur la sienne, et qui le rendaient » maître d'une grande partie des deux hémisphères. »

L'occasion se présente, une ou deux pages après, de tracer le portrait de Philippe II; le voici : « Philippe II, » né avec un esprit inquiet et un caractère sombre, qui » joignait à un orgueil insupportable une ambition effré- » née et une hypocrisie odieuse, et dont le cœur fut étran- » ger à tout mouvement de sensibilité, mérita, à juste » titre, le surnom qui lui fut donné de *Démon du Midi*. » Du fond de son cabinet, il troubla l'Europe; ses con- » temporains, abusés par son maintien grave et par ses » discours réfléchis, le crurent un profond politique; la » postérité l'appréciant mieux, a jugé que par une suite » de faux calculs, il sacrifia le sang de ses sujets, épuisa » les trésors des deux mondes et n'embrassa que des » chimères. A supposer même que ses plans eussent été » sagement combinés, il eût toujours manqué d'une qua- » lité essentielle pour leur exécution; son ame vile ne » connut aucun courage, jamais il ne parut sur aucun » champ de bataille. »

BOUFFLERS.

Digitized by Google

VIE DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE, généralissime des armées autrichiennes, écrite par lui-même, et publiée pour la première fois en 1809. Troisième édition, revue, corrigée, augmentée de notes, et de la dernière partie de la vie de l'auteur, jusqu'à sa mort, avec portrait. Prix, 2 francs 50 cent. A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

CERTAINS du vif et puissant intérêt qui s'attache à la mémoire des grands hommes d'état et de guerre, de tout tems les faussaires en littérature se sont évertués à fabriquer, sous les titres de *Mémoires* ou de *Testamens*, des écrits dans lesquels ces illustres personnages étaient censés avoir consigné le récit de leurs travaux, ou légué à la postérité les vœux et les projets formés par eux pour l'agrandissement, la gloire et la prospérité de leur pays. Rarement les esprits judicieux et éclairés ont été dupes de ces suppositions que trahissaient presque toujours des inepties, des bévues, des faussetés ou des contradictions manifestes; mais quelquefois la fraude, ourdie par une main plus adroite ou plus heureuse, a trompé des yeux très-exercés : on se souvient des longs démêlés qui eurent lieu entre Voltaire et le savant Foncemagne, au sujet du prétendu *Testament du cardinal de Richelieu*. A cet exemple, on peut ajouter celui des *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine* : le spirituel auteur de ces *Mémoires*, M. Sénac de Meilhan, eut quelque tems le plaisir de voir la société se partager sur la question de leur authenticité, et cette question aurait peut-être été décidée en leur faveur, si un critique plus habile encore à démêler le faux, que l'auteur ne l'avait été à le déguiser, n'eût fait voir dans l'ouvrage, entre autres indices de supercherie, des tournures et des expressions qui appartenaient à notre siècle et nullement à celui d'Anne de Gonzague.

Après tant de fraudes plus ou moins mal exécutées, plus ou moins facilement déçues, il doit nous être permis

Digitized by Google

d'être en défiance, toutes les fois qu'on nous offre quelque écrit attribué à un grand personnage du tems passé. La *Vie du prince Eugène, écrite par lui-même*, doit donc s'attendre à subir, de la part de la critique, les épreuves les plus rigoureuses. Toute publication posthume est nécessairement accompagnée d'un petit récit de la manière dont le manuscrit est tombé dans les mains de l'éditeur. L'éditeur de la Vie du prince Eugène est un Français émigré qui ne se nomme pas, et qui par conséquent ne nous offre point sa réputation personnelle pour garantie de la vérité de ses discours; il nous apprend que le manuscrit du prince Eugène appartenait avant lui à M. de Feraris, major pensionné de l'Autriche, lequel le tenait du comte de Canale, ministre du roi de Sardaigne à Vienne, lequel le tenait de Mme de Hildbourghausen, nièce et héritière du prince : il invoque, à l'appui de ces faits, le témoignage de la fille même de M. de Feraris. Cet officier lui ayant fait, en mourant, don du manuscrit, il le déposa entre les mains de Georges-Conrad Waldburg, libraire-imprimeur à Klagenfurt, chez lequel on peut vérifier l'écriture du prince Eugène. Quelques personnes peuvent avoir en leur possession des lettres de ce prince, ou bien avoir vu sa signature dans les archives du conseil aulique de guerre à Vienne, qu'il a présidé pendant beaucoup d'années; ces personnes-là, en allant à Klagenfurt dans la Carinthie, chez Georges-Conrad Waldburg, sauront à quoi s'en tenir sur l'authenticité du manuscrit. Il est vrai que peu de gens auront la tentation ou les moyens de faire cette vérification; mais enfin, si les lecteurs de Paris ne veulent pas prendre la peine d'aller pour cela à Vienne et ensuite à Klagenfurt, il faut qu'ils croient sur parole une déclaration qui leur est faite si positivement. J'ajouterai que la première édition de l'ouvrage a été publiée en Allemagne; qu'il a pu être facile à des curieux de ce pays de s'assurer par eux-mêmes, ou par leurs correspondans, de la vérité d'un fait qui intéresse la gloire de leur nation, et que cette édition de Weimar, enrichie d'un *fac-simile*, figurant la signature du prince Eugène, offrait un moyen de confrontation assez sûr à ceux qui

n'avaient pas l'écriture du prince dans leur porte-feuille ou dans leur mémoire. Or nous n'avons point appris ici qu'il se soit élevé en Allemagne une réclamation ou un doute concernant l'authenticité des Mémoires du prince Eugène. Voilà jusqu'à présent d'assez fortes raisons de croire que ces Mémoires ne sont pas supposés.

« Une preuve encore de la vérité de ce manuscrit, dit » l'éditeur, c'est qu'il y a du rabâchage de vieillard, des » répétitions qui ne sont pas d'un auteur, des négli- » gences qui ne sont pas d'un homme de lettres, rien » qui ne soit d'un homme de guerre; un ton qui irait » mal à un autre, mais qui convient très-bien à un » soldat..... Voilà bien des faits, des dates et des noms » que l'on peut confronter; mais ce n'est pas dans tout » cela qu'est l'authenticité du manuscrit; c'est quand on » l'aura lu, qu'il sera démontré que personne n'a pu ima- » giner tant de curieux détails, et se mettre aussi bien à » la place d'un grand homme. Il eût fallu être aussi » grand que lui pour trouver tout cela dans son imagi- » nation, et les hommes qui en ont seulement la préten- » tion, ne s'amusent pas à faire des romans. » C'est à-peu-près ainsi que Rousseau, parlant de l'Evangile, a dit que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. Cela est le mieux du monde; mais je ne suis pas ici tout-à-fait de l'avis de M. l'éditeur. Une bonne preuve matérielle, telle que l'identité d'écriture bien constatée entre une lettre autographe du prince Eugène et le manuscrit déposé chez Georges-Conrad Waldburg, confondrait l'incrédulité publique bien plus sûrement que toutes les preuves morales tirées du style et du ton d'originalité de l'ouvrage. Je puis supposer un vieillard, homme d'esprit, du même métier que le prince Eugène, fort au fait de l'histoire militaire et politique de son tems, ayant de plus recueilli, dans un long séjour à Vienne, quelques traditions de première ou de seconde main sur les habitudes intérieures du prince; cet homme-là, dis-je, prenant ce ton haut et décidé, empruntant ce style hardi et négligé qu'ont ordinairement les princes et les héros, et joignant à cela un peu de cette modestie avantageuse et de cette complaisance prolixe avec la-

Digitized by Google

quelle tous les hommes parlent d'eux-mêmes, composera, sous le nom du prince Eugène, des Mémoires dont l'air de vérité pourra tromper les plus clairvoyans et les plus fins. Je gagerais, par exemple, que M. le prince de Ligne aurait très-bien pu faire l'ouvrage dont nous parlons, et j'irais même jusqu'à parier qu'il en est l'auteur, si le manuscrit déposé chez Georges-Conrad Waldburg à Klagenfurt, n'était là pour imposer silence à toutes les conjectures. Je ne serais pas embarrassé d'expliquer pourquoi, toutes les œuvres du prince de Ligne ayant été imprimées à Dresde, la Vie du prince Eugène l'aurait été à Weimar : ces sortes d'*alibi* sont propres à détourner les soupçons, et cela s'appelle *dépayser* les gens. On assure que cette édition de Weimar est très-fautive, sur-tout pour ce qui regarde les noms propres ; c'est une raison de croire qu'elle n'a point été faite sous les yeux de l'éditeur, ou, comme quelques-uns le penseront, sous les yeux de l'auteur. Ceci me conduit à demander pourquoi Georges-Conrad Waldburg, libraire-imprimeur à Klagenfurt, n'a pas imprimé lui-même le manuscrit dont il était dépositaire, ou pourquoi le dépôt n'a pas été fait à Weimar entre les mêmes mains qui devaient imprimer l'ouvrage. Ne semblerait-il pas qu'on a relégué le manuscrit au fond de la Carinthie, tout exprès pour que la vérification n'en pût être faite, au moins de long-tems ?

Si les doutes étaient permis, j'aurais peut-être de quoi exercer contre la vie du prince Eugène cette sorte de critique qui s'applique à trouver, dans les ouvrages publiés long-tems après la mort de leurs auteurs prétendus, ce qu'on pourrait nommer des anachronismes de style. Le prince Eugène, mort en 1736, a-t-il pu dire? « Je » n'ai jamais aimé les *espèces* (c'est-à-dire, les gens sans » honneur et sans considération). » Cette expression dénigrante me paraît dater tout au plus du milieu du dernier siècle, et appartenir au jargon des héros de Crébillon fils. Le prince Eugène a-t-il pu dire? « C'est *démo-* » *raliser* une ville, que de corrompre les valets pour » rapporter ce que l'on dit à souper. » *Démoraliser* est, à ce qu'il me semble, un de ces verbes que nous avons

Digitized by Google

vu forger par l'éloquence sans frein de nos assemblées révolutionnaires, et que nos gazettes ont portés dans les pays étrangers où on les a pris pour du français. Je pourrais citer plusieurs autres termes d'un air bien moderne pour un prince qui, ayant quitté la France l'année 1683, n'avait plus vécu qu'au milieu des camps et de l'Allemagne, et par conséquent n'avait pu se tenir au courant des variations et des acquisitions de notre langage.

Je pourrais encore aller plus loin. A Dieu ne plaise que je refuse au prince Eugène ce que nous appelons communément de l'esprit, c'est-à-dire, cette manière vive, détournée, inattendue du présenter les choses, cet art de saisir des rapports éloignés et d'établir un contraste piquant entre l'importance des objets et le ton dont on en parle! Je crois qu'à vingt ans le *petit abbé de Louis XIV* était fort bonne compagnie et figurait très-bien parmi les aimables de Versailles : mais peut-on croire que plus de cinquante ans passés dans les sollicitudes du commandement ou dans la réserve d'une cour grave et silencieuse, n'aient pas singulièrement amorti cette brillante vivacité d'esprit, et qu'à l'âge de soixante-douze ans, où l'on veut qu'il ait écrit ses mémoires, sa plume ait eu quelquefois la légèreté de celle qui écrivit les *Mémoires de Grammont?* Il me semble que ce qu'il avait contracté d'esprit français, dut être à la fin bien tempéré par l'esprit allemand ; et bien qu'on nous apprenne qu'il ne posséda jamais parfaitement la langue de sa nouvelle patrie, on pourrait douter que la nôtre lui fût restée assez familière pour qu'il l'écrivît toujours avec cette élégance facile qu'on n'acquiert et qu'on n'entretient que par un exercice continu, joint à la fréquentation habituelle des gens qui la possèdent eux-mêmes. Quelques exemples feront peut-être partager ma surprise à nos lecteurs. Le prince alla passer à Venise le carnaval de 1687, avec les princes, les généraux et les volontaires français de l'armée autrichienne. « Ils y devinrent, dit-il, presque tous » amoureux. Le duc de Mantoue était pis que cela, il y » fut bien libertin. Je ne fus ni l'un ni l'autre, et m'amu- » sai beaucoup de voir ce prince aussi brave avec les » Vénitiennes qu'il était poltron avec les Turcs. L'électeur

Digitized by Google

» de Bavière était si tendre qu'il m'eût dégoûté de l'être ; » si j'en avais eu envie... Je jugeai dès-lors (et je m'en suis » bien trouvé) les grandes amours insipides et ridicules, » faites pour les oisifs, et les petites trop peu glorieuses. » Morosini nous régala à merveille. Tous les jours, fêtes » charmantes et magnifiques, sur terre et sur mer. J'y » vis des femmes plus entreprenantes que des généraux. » Comme tout a une fin, je m'en allai passer le reste de la » mauvaise saison à Vienne. » Plus loin, après avoir rapporté je ne sais quelle action faible et pusillanime de l'empereur Léopold : « Il faut, dit-il, que je porte » ailleurs mes regards pour trouver de l'énergie. En voilà » dans le Nord. Charles XII, roi de Suède, est à vingt » ans médiateur de la paix entre les puissances euro- » péennes : elle est signée à Riswick, le 21 septembre. » Le fourbe et versatile Victor Amédée, duc de Savoie, combattant avec Catinat contre les Impériaux, à la journée de Chiari, voudrait bien être vaincu ; mais il est vainqueur malgré lui. « Quel singulier caractère, s'écrie » le prince Eugène ! Cette fois-ci il voulait perdre la » bataille ; mais l'habitude du courage éteignait en lui la » politique. » Ailleurs, en parlant de ce même duc de Savoie et de quelques autres princes qui, comme lui, n'ont cru pouvoir se soutenir contre des voisins dangereux qu'en les trahissant tous, les uns après les autres, l'auteur détache cette réflexion courte et piquante : « La » géographie les empêche d'être honnêtes gens. » A propos de deux Français, volontaires chez les Impériaux, Langallerie et le fameux comte de Bonneval : « Ils » faisaient les esprits forts qui sont presque toujours des » esprits faibles. L'affiche d'irréligion est, indépendam- » ment de cette sotte impiété, le cachet du mauvais » goût. » Je me souviens d'avoir lu, dans les *Lettres et Pensées* de M. le prince de Ligne, une phrase dont le fond est tout semblable et dont la rédaction est peu différente ; la voici : « Indépendamment de la mauvaise foi » de messieurs les esprits forts, qui très-souvent crai- » gnent le diable de tout leur cœur, c'est du mauvais » goût au moins de se montrer ainsi. » J'observe que le *cachet du mauvais goût* est une expression qui a bien

Digitized by Google

le *cachet* de la nouveauté. Ce n'est pas la seule fois que le prince Eugène et le prince de Ligne se soient rapprochés. Je lis dans la vie du premier : « Il est aisé d'être » modeste quand on est heureux. » J'ai lu dans une lettre de l'autre sur le roi de Prusse : « Il prit son air modeste. » J'ai toujours dit qu'il est aisé de l'être quand on est en » fonds. » Je ne suis pas surpris que M. de Ligne ait *toujours dit* cela, car il avait beaucoup lu Voltaire, qui a dit :

> Il est aisé, mais il est beau pourtant
> D'être modeste, alors que l'on est grand.

Seulement, je suis étonné que le prince Eugène se soit rencontré si juste avec Voltaire et M. de Ligne. Dans les dernières pages de la vie du prince Eugène, on trouve ce passage : « Quand Bourdaloue me fait tout » craindre, Massillon me fait tout espérer. Nous sommes » nés la même année, et je l'ai connu, à son entrée » dans le monde, parfaitement aimable. » Massillon est né en 1663, comme le prince Eugène; à dix-sept ans, c'est-à-dire en 1681, il entra à l'Oratoire, où il passa plusieurs années à étudier les théologiens et à lire les sermonaires. Le prince Eugène quitta la France en 1683, deux ans après que Massillon fut entré à l'Oratoire; or il est bien difficile qu'il ait pu connaître dans le *monde* un jeune ecclésiastique de vingt ans, qui était enseveli dans l'étude et ne s'était point encore fait connaître par ses talens pour la prédication. Ensuite, cette phrase académique : « Quand Bourdaloue me fait tout craindre, » Massillon me fait tout espérer, » est d'un homme qui a été à même de comparer la manière des deux orateurs, et qui, s'il n'a pu entendre Massillon, a du moins lu ses sermons. Cependant les sermons de Massillon furent recueillis et publiés pour la première fois en 1745 et 1746, et il y avait alors dix ans que le prince Eugène était mort. Avant ce tems, il n'existait qu'un méchant recueil en quatre ou cinq petits volumes, où le peu de sermons qui appartenaient véritablement à Massillon, étaient horriblement défigurés. On sent quelles conséquences je pourrais tirer de tout cela, sans l'existence

Digitized by Google

du manuscrit original et autographe, déposé entre les mains de Georges-Conrad Waldburg, libraire-imprimeur à Klagenfurt.

Quoi qu'on puisse penser et dire sur l'authenticité de la *Vie du prince Eugène*, c'est un livre d'une lecture singulièrement agréable. Si le prince Eugène en est l'auteur, ce prince n'était pas seulement un héros ; c'était encore un homme fort aimable qui avait su conserver jusqu'à sa mort l'esprit et le style français, et même sur plusieurs points avait devancé la marche de nos opinions et de notre langage. Si c'est quelque autre prince qui s'est amusé à prendre son nom en écrivant son histoire, il a fait une petite supercherie innocente, dont les dupes ne courent d'autres risques que d'avoir beaucoup de plaisir, et l'auteur, s'il est découvert, que de recevoir beaucoup de complimens sur son esprit et son adresse. Cette vie du prince Eugène (en supposant qu'elle soit d'une main étrangère) paraît avoir autant d'exactitude dans les faits, autant de solidité et de justesse dans les réflexions, que si le héros et l'historien étaient une seule et même personne. A voir de quelle manière nette, précise et judicieuse le prince Eugène parle du plan, de l'exécution et du résultat de toutes ses opérations guerrières et politiques, ceux qui seraient le plus disposés à croire que c'est un autre qui parle en son nom, sont sans cesse tentés de s'écrier avec Sosie :

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien,
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille.

AUGER.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Le *Mariage de Charlemagne*, tableau historique en un acte et en vers de M. Rougemont.

Dans le dernier numéro du *Mercure*, nous avons annoncé

Digitized by Google

la réussite de cet ouvrage; nous allons donner maintenant les détails que nous avions promis.

Le comte Théodoric, ancien militaire, s'est retiré dans un château, près d'Aix-la-Chapelle; la princesse Hildegarde, fille du duc des Suèves, et fiancée à Charlemagne qu'elle vient épouser, doit s'y reposer à son passage; tous les préparatifs sont faits pour la recevoir dignement. Charlemagne devance la princesse au château; il s'y présente sous le nom d'un maire du palais chargé de la recevoir, et dans un entretien qu'il a avec elle, enivré des grâces de sa jeune épouse, il ne peut garder plus long-tems l'incognito. Nous ne ferons pas à la sagacité de nos lecteurs l'injure de croire que les allusions qui ressortent naturellement d'un cadre si heureux, leur soient échappées; le public les a saisies avec enthousiasme et applaudies avec transport. Chaque spectateur croyait en ce moment payer son tribut de reconnaissance au héros qui nous gouverne, pour le bonheur qu'il verse sur ses heureux sujets.

Une chose remarquable, c'est que les ouvrages dans lesquels nos auteurs dramatiques ont essayé de peindre l'ivresse générale causée par cet illustre hymen, sont dans leur genre ce que chacun d'eux a fait de mieux; tant il est vrai qu'un sentiment d'amour et de reconnaissance, profondément senti, vaut bien une muse!

Théâtre du Vaudeville. — Le Père d'occasion, vaudeville en un acte, de M. Joseph Pain.

Armand est un jeune homme que M. Dubreuil, son père, envoie de Bordeaux à Paris, pour y faire son droit; mais, au lieu d'étudier, Armand fait des folies et des dettes. Au milieu de ces folies, il aperçoit Mme de Roselle, jeune et riche veuve; il en devient amoureux et demande sa main, mais Mme de Roselle exige le consentement de son père: celui-ci, instruit des déréglemens de son fils, lui écrit pour lui annoncer, qu'indigné de la conduite qu'il mène dans la capitale, il l'abandonne à jamais. Le valet d'Armand, véritable valet de comédie, fait consentir son maître à présenter un étranger, sous le nom de Dubreuil, à Mme de Roselle. Cet étranger est Richard, créancier d'Armand, qui se prête à cette intrigue, dans l'espérance d'être payé le lendemain de la signature du contrat. Le véritable Dubreuil arrive, se fait connaître de Mme de Roselle, et celle-ci à son tour le présente comme son père à l'imprudent jeune homme, en supposant qu'il arrive à

Digitized by Google

Paris tout exprès pour mettre obstacle à leur union. Quel embarras pour Armand, qui se trouve placé entre son véritable père, dans les bras duquel il n'ose se jeter, et son *père d'occasion*, dont il rougit! mais l'indulgence paternelle n'a pas de bornes, surtout au théâtre; Dubreuil pardonne et les amans sont unis.

Depuis quelque tems on ne donne plus de *vaudevilles* sur le théâtre du Vaudeville, ce sont des comédies que l'on a la prétention d'y faire représenter; l'affiche ne les annonce plus que sous ce titre. Ce serait faire en effet un bel éloge d'un vaudeville, que de dire qu'il mérite le nom de *comédie*; car cela signifierait que l'on y trouve un plan, des caractères ou une intrigue bien ourdie, mais l'affiche ne tient pas toujours ce qu'elle promet. Quoique cette réflexion nous soit suggérée par le *Père d'occasion*, ce n'est pourtant pas à lui qu'elle s'adresse. Ce petit ouvrage est bien une comédie, puisqu'il a réussi sous ce titre et sans le secours des couplets, au théâtre de la rue de Louvois. C'est sans doute parce que l'Odéon ne le tenait plus au courant du répertoire, que l'auteur a cru devoir le transporter au Vaudeville, en y ajoutant des couplets. Mais quoiqu'il ait été vivement applaudi sous sa nouvelle forme, il me semble cependant qu'il plaisait davantage sous la première. Les traits du dialogue de la comédie ne sont pas toujours propres à aiguiser la pointe des couplets; la rapidité du débit ajoute encore à la force comique d'une réparti; chantez-la au lieu de la dire, et vous l'affaiblissez. Le *Barbier de Séville* offre une preuve de ce que j'avance; cet ouvrage n'est pas irréprochable sous le rapport du plan, mais on convient généralement que le dialogue en est vif et spirituel; eh bien! traduit presque littéralement en italien et mis en musique par Paësiello, il a perdu entièrement cette partie de son mérite, et celui de la musique l'a seul soutenu. Il est vrai que les amateurs y trouvaient un dédommagement convenable, mais il est permis de douter que ce dédommagement soit le même, lorsqu'il est donné non en musique délicieuse, mais en refrains et en couplets.

Malgré ces observations, le *Père d'occasion* fournira sans doute au Vaudeville une carrière honorable, fût-elle même moins longue qu'au théâtre Louvois. Cet ouvrage y avait eu une centaine de représentations, et l'on sait que les centenaires ne sont pas plus communs au théâtre que dans le monde.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS. — *Palais du Corps-Législatif.* — Le palais Bourbon, aujourd'hui palais du Corps-Législatif, était dans son origine un édifice d'un style élégant et d'un effet pittoresque. Situé sur les bords de la Seine et accompagné de jardins et de bosquets, il paraissait, en quelque sorte, hors de la capitale. Son peu d'élévation contribuait encore à le présenter sous une physionomie particulière; en un mot, le genre de son architecture et de ses décorations, sa proximité de la rivière, les plantations et les jardins qui l'environnaient, lui donnaient autant l'aspect d'une maison de plaisance que d'un palais, et rappelaient, si j'ose m'exprimer ainsi, l'idée de la campagne dans le sein même de la ville.

La révolution lui fit donner en 1797 une destination nouvelle : il devint la résidence du Conseil des Cinq-Cents, et ensuite le siége du Corps-Législatif. Alors des changemens parurent nécessaires dans son ordonnance et dans sa distribution; mais ces changemens ne furent pas heureux, et ils ne servirent qu'à le défigurer. Enfin, ce n'est qu'après douze ans de projets et de travaux provisoires, qu'on est parvenu à rendre ce palais d'un abord imposant, du côté du pont de la Concorde, et à lui donner l'apparence d'un monument du style le plus grave et le plus majestueux.

Par cette nouvelle disposition de l'édifice, l'entrée sur la place pratiquée devant ce palais, et qui était peut-être la plus magnifique que l'on pût citer à Paris, a cessé désormais d'être l'entrée principale. On arrivera à la grande salle qui occupe le bâtiment du centre par un péristyle d'une architecture noble et sévère, et par une rampe que l'enfoncement favorable du terrain a forcé d'élever à une grande hauteur pour la mettre de niveau avec le pont de la Concorde, et produire l'effet de perspective que l'on attend de ces nouvelles constructions; ainsi l'œil ne sera plus choqué par la nudité d'architecture et la froide uniformité de ce mur, privé d'ornemens, qui s'élevait du côté du pont et présentait une façade si peu digne du palais et de ce qui l'environne : les divers monumens qui rendent cette entrée de Paris la plus belle de l'univers, seront en harmonie les uns avec les autres, et de quelque côté qu'on arrête ses regards, sur l'arc-de-triomphe de l'Etoile, sur les jardins et le palais des Tuileries, sur la colonnade du

Digitized by Google

garde-meuble, sur le péristyle de la Magdeleine ou sur celui du palais du Corps-Législatif, on retrouvera le même spectacle de grandeur et de magnificence, et on admirera cette réunion imposante de tout ce que l'architecture a de plus riche, de plus hardi et de plus élégant à-la-fois.

Ce nouveau frontispice qui doit servir de pendant à celui de la Magdeleine, et que l'on construit sur les dessins de M. Poyet, consiste en douze colonnes corinthiennes surmontées d'un fronton, dont le bas-relief n'est pas encore terminé. Le mérite de l'architecture dépend tellement de son exécution, qu'on ne peut asseoir un jugement définitif sur ce monument avant qu'il soit totalement découvert. Jusqu'à présent, on ne peut que bien augurer des proportions dans lesquelles il paraît s'élever; on espère qu'il remplira parfaitement le but de sa fondation, en correspondant avec les édifices qui accompagnent la place de la Concorde, et il formera sans doute un des plus beaux points de vue de ce vaste et superbe tableau qui se développe à l'occident de la capitale.

En attendant qu'on puisse parler d'une manière certaine de ce péristyle, on peut dire du moins quelque chose de positif sur les statues placées en avant du frontispice, et qui doivent lui servir d'ornement. Ces statues ont déjà été l'objet d'un grand nombre de critiques, et il faut avouer qu'elles ne sont pas à l'abri de la censure. L'effet qu'elles produisent est directement opposé à celui qu'on en attendait, et plusieurs causes semblent avoir concouru à amener un résultat si peu satisfaisant.

D'abord on a observé avec raison que ce n'était pas là la place de ces statues, et qu'on ne pouvait leur choisir une exposition plus défavorable. Séparées du monument, auquel elles ne se rattachent que par une construction postiche que l'on aperçoit à peine, elles restent isolées trop loin du péristyle pour lui servir d'accompagnement, et former un ensemble régulier; et elles sont trop près de ce péristyle, pour pouvoir produire quelqu'effet par elles-mêmes. On conçoit très-bien qu'une seule statue élevée sur un piédestal, au milieu d'une place spacieuse, où elle est en quelque sorte l'objet d'un culte public et d'une vénération particulière, ait quelque chose de noble et de pittoresque, et plaise à l'œil qui peut l'examiner facilement de tous les côtés, et qui n'est pas distrait par les objets environnans. Ici il n'en est pas de même. Les quatre statues qui se présentent d'abord à vous, et qui semblent vous demander

Digitized by Google

toute votre attention, sont écrasées par le vaste monument qui s'élève derrière et qui leur nuit, sans qu'elles le décorent. On a pressenti ce défaut, et pour l'éviter on a donné à ces statues des proportions colossales; mais une faute en a amené une autre, et il s'est trouvé que ces statues, placées de chaque côté de l'entrée principale, et vues nécessairement de près par ceux qui montent vers le péristyle, ont paru gigantesques et dans des proportions démesurées qui faisaient ressortir davantage l'inconvenance de leur situation et tous les autres défauts qu'on leur reproche. La grandeur ou plutôt la grosseur exagérée des quatre premières statues, a paru d'autant plus choquante, que derrière, à quelque distance, il s'en élève deux autres, de moindre proportion, et beaucoup plus en harmonie avec l'édifice dont elles sont plus rapprochées. Quelle idée d'ailleurs peuvent présenter à l'esprit les statues de deux magistrats et de deux ministres assis dans des espèces de chaise curule, en avant du palais du Corps-Législatif! Quel rapport juste et raisonnable entre ces quatre personnages et la place singulière qu'ils occupent! N'est-il pas bien plus convenable, lorsqu'on veut orner de statues la façade d'un monument, de placer ces statues plus près de ce monument, sous le porche, de chaque côté du vestibule, et sous la saillie du fronton qui le surmonte? Alors vues entre les colonnes qui supportent ce fronton, elles semblent faire partie de l'édifice, elles sont en harmonie avec l'architecture qui les environne, et peuvent être regardées comme d'heureux accessoires d'un tout riche et majestueux.

On a critiqué aussi l'exécution de ces statues, et il faut convenir encore que les critiques ont eu raison. Les jugemens sévères qu'ils en ont portés, ne sont que trop motivés par les défauts nombreux qu'elles laissent apercevoir même au premier coup-d'œil. Il y a cependant quelque distinction à faire entr'elles, et elles ne sont pas toutes aussi défectueuses les unes que les autres. Les deux premières à gauche, sont celles de Sully et de l'Hôpital. Le corps de la statue de Sully a trop de roideur; la jambe droite est mal posée, et les mains sont un peu fortes; mais les détails sont soignés et l'exécution annonce de l'habileté. On peut porter un jugement opposé sur la statue de l'Hôpital; la pose de la figure a de la noblesse, les draperies sont larges et bien ajustées, la tête a du caractère, mais l'exécution a de la sécheresse et ne répond pas à la conception. Si cette

Digitized by Google

statue n'est pas sans mérite, celle de d'Aguesseau est de la dernière médiocrité : l'attitude n'a ni aisance, ni noblesse ; la figure n'a ni expression ni caractère. L'artiste s'est sans doute persuadé qu'un corps et des bras sans mouvement, que des jambes bien pareilles, des plis maigres et multipliés, donneraient à sa figure de la dignité et le véritable style antique ; il aurait dû au moins supprimer l'énorme perruque dont il a affublé ce magistrat, ou l'exécuter avec plus de goût. La statue de Colbert prouve du talent ; elle est même fort bien ajustée ; mais la tête et le corps ont trop de roideur ; le mouvement du bras gauche n'est pas heureux, et les lignes des jambes ont une égalité désagréable. On a dit que l'attitude de Colbert était celle d'un géomètre plutôt que d'un administrateur, et ce reproche est fondé. En général, ces quatre statues sont lourdes ; ce défaut et l'aspect peu imposant du costume moderne leur ôtent toute espèce de majesté et nuisent complètement au péristyle.

Les deux statues placées debout sur les piédestaux qui terminent les rampes du perron, sont des copies de l'antique : l'une est la Minerve dite *Justiniani* ; l'autre une Cérès qui est au Musée Napoléon, et dont on a fait la Législation, en changeant ses attributs. Il est à désirer que l'artiste chargé de l'exécution de cette statue, se conforme entièrement à son modèle. L'exécution de la Minerve est faite avec beaucoup d'habileté : on désirerait seulement quelques parties un peu plus étudiées. C'est une idée assez heureuse que d'avoir employé, dans cette décoration, ces deux belles statues qui repoussent les autres, et prouvent, d'une manière incontestable, que le costume moderne ne peut jamais s'allier avec l'architecture grecque.

Le vœu public semble se prononcer aujourd'hui pour que l'on fasse disparaître ces quatre statues, et pour qu'elles soient remplacées par des ornemens plus convenables, mieux exécutés, et mieux adaptés au genre de décoration du monument. Sans doute ce vœu ne tardera pas à être rempli, et les amis des arts s'applaudiront de ce sacrifice fait au bon goût, et que réclame impérieusement la gloire nationale.

On pourrait substituer avec avantage à ces statues généralement désapprouvées, des trophées qui s'éléveraient sur les piédestaux de l'avant-corps, auraient la même destination que les quatre statues, et n'en présenteraient aucun des inconvéniens. Telle est la disposition du terrain, que des statues, exécutées même avec beaucoup de soin et de talent,

Digitized by Google

talent, paraîtraient toujours déplacées sur ces avant-corps. Du lieu le plus élevé du pont de la Concorde, la vue ne peut embrasser l'ensemble et les détails des statues actuelles. La hauteur du socle sur lequel elles sont assises, nuit tellement à leur effet de perspective, qu'en face on croirait que les jambes sont attachées à la poitrine; les genoux paraissent de niveau avec les coudes, et les cuisses ne s'aperçoivent pas.

Nous terminerons cet article par dire un mot des bas-reliefs qui ornent le salon où l'on reçoit l'Empereur. Il est pénible, pour celui qui rend compte des monumens des arts, d'être souvent dans l'obligation de blâmer et d'avoir peu d'éloges à donner; mais la vérité doit l'emporter sur toute considération particulière, et il est de notre devoir de dire franchement notre avis et de le motiver. Les quatre statues placées en avant du palais du Corps-Législif ont été pour nous l'objet d'une critique sévère, nous sommes forcés de porter un jugement de même peu avantageux sur les bas-reliefs dont nous venons de parler. Ils nous ont paru avoir beaucoup trop de saillie. Les personnages principaux sont tellement détachés du fond du bas-relief qu'ils semblent prêts à tomber, et comme ils sont placés à une grande hauteur, le spectateur doit craindre, en passant dessous, d'être écrasé par leur chute. L'exécution d'ailleurs en est très-médiocre, et il y a peu d'art dans la disposition des groupes qui sont trop confus, et dans l'expression des physionomies qui sont monotones. B.....

Digitized by Google

POLITIQUE.

Depuis assez long-tems aucune nouvelle d'Espagne n'avait été officiellement donnée, et il est arrivé ce qui ne manque jamais lorsque les nouvellistes sont dépourvus de matériaux; leur imagination travaille, et de ce qu'on ne publie rien, ils se plaisent à conclure qu'on a des événemens fâcheux à cacher : cette fois encore ils se sont trompés, comme dans tant d'autres occasions. Le *Moniteur* vient de donner un aperçu de la situation des divers corps en Espagne, et l'on voit que s'il n'a pas inséré plus fréquemment des notes sur ce pays, c'est que les événemens n'y ont que peu d'importance.

En Aragon, après le siége de Lérida, le général Suchet a commencé celui de Mesquinenza; la tranchée est ouverte, à-la-fois, devant la ville et devant le fort. Deux sorties de l'ennemi, les 26 et 28 mai, ont été repoussées avec perte. Pendant les opérations préliminaires de ce siége, plusieurs petits engagemens ont eu lieu. Le 117e régiment s'est distingué. La prise de Lérida, celle d'Ostalrich, et les échecs multipliés éprouvés par les insurgés de la Catalogne, les ont tellement découragés, que tout annonce la prochaine soumission de cette province.

En Andalousie, tout est tranquille; les Alpuxares sont pacifiés; l'esprit public est bon.

Le siége de Cadix se poursuit avec toute l'activité que permettent la difficulté des transports, et les entraves que les circonstances de la saison apportent aux opérations.

L'armée de Portugal et l'armée anglaise se trouvent séparées par des pays difficiles : il ne s'est passé aucun événement. Le 31 mai, le prince d'Esling était à Salamanque; le duc d'Elchingen a commencé le siége de Ciudad-Rodrigo; la tranchée a dû s'ouvrir dans les premiers jours de juin; les pluies, qui n'ont cessé de tomber depuis le mois de mai, ont retardé les préparatifs du siége. L'armée anglaise a son quartier-général à Almeida, sa droite à Abrantès, sa gauche au Duero.

Digitized by Google

Au tableau de cette situation, se joint le récit d'un événement qui a développé, dans tout son éclat, le caractère français, l'audace et le dévouement, l'humanité jointe au courage : l'armée doit à cet événement le retour de 1500 braves, victimes des hasards de la guerre, et languissans dans une affreuse captivité. Mais n'anticipons point sur le récit ; la relation doit être lue avec intérêt, avec émotion, et tout ce qui la précéderait ne pourrait que l'affaiblir.

« Depuis plusieurs jours le vent avait fraîchi dans la partie du sud-ouest. Dans les journées des 14 et 15 il se fit sentir avec plus de violence, et déjà l'on commençait à concevoir l'espoir que les prisonniers français embarqués sur les pontons pourraient mettre à exécution le projet qu'ils avaient déjà tenté vainement, de couper les cables et de se laisser aller en dérive sur la côte. Les circonstances les favorisaient : un fort vent du sud-ouest qui cependant ne se faisait sentir que par raffales, une grosse mer, l'éloignement des escadres anglaise et espagnole qui avaient été obligées de se rapprocher de Cadix pour se mettre à l'abri du feu de nos batteries, la prise de Matagorda, et enfin la protection que les prisonniers pouvaient attendre des batteries de la côte, et particuliérement de celle du Trocadero.

» Dans la soirée du 15, M. le maréchal duc de Bellune avait fait demander M. Grivel, capitaine de marine de la garde impériale, et qui, dans le coup de vent du 6 mars dernier, avait déjà donné des preuves d'une grande intrépidité et d'un grand dévouement, pour savoir de lui si, avec une bonne embarcation et un équipage choisi, il ne pourrait pas couper dans la nuit les cables des pontons disposés dans la rade, comme prisons ou hôpitaux, et ayant à bord des prisonniers français. M. Grivel était alors en course sur la côte pour le service de l'armée ; il ne rentra que dans la nuit.

» Le mouillage des pontons ne donnait pas à tous la même facilité d'arriver à la côte en coupant les cables. Ceux qui étaient à l'ancre dans le canal qui sépare la petite baie de la grande ne se trouvaient qu'à 300 toises de nos batteries, et n'étaient observés que par quelques canonnières. Ceux à l'ancre au nord du canal étaient plus rapprochés de l'escadre et couverts par quelques vaisseaux anglais et espagnols ; il y avait à craindre pour eux, en se laissant aller en dérive, d'aborder un de ces vaisseaux ou d'être coulés par le feu de l'artillerie. Le ponton *la Castille* était dans ce cas, et c'est cependant celui qui, le 16 à trois heures du matin, fut aperçu échoué à 400 toises de la plage au nord-ouest du fort de Matagorda.

Digitized by Google

» Les officiers à bord de ce ponton avaient pris par un mouvement spontané la détermination de s'échapper. Le soin de diriger cette expédition fut confié aux officiers de marine qui étaient à bord, et qui justifièrent la confiance que l'on avait en eux. L'on fit dans l'après-midi du 15 quelques préparatifs, autant cependant que la prudence le permettait, pour ne pas être découverts par les gardiens du ponton. A huit heures du soir le vent se maintenait toujours à la partie du sud-ouest; mais il avait beaucoup molli; c'était cependant le moment de couper les cables pour profiter du flot; il y avait alors un peu d'hésitation sur le parti que l'on devait prendre, lorsque, conduits par quelques jeunes sous-lieutenans, deux cuirassiers à coups de hache coupèrent les cables. Chacun alors se mit à l'ouvrage. Les officiers de marine dirigèrent la manœuvre du ponton. Les officiers de terre s'emparèrent de la garnison qu'ils mirent à la cale, et se rangèrent sur le pont avec les fusils enlevés à la garnison, et avec ces armes, les boulets et les gueuses qu'ils jetaient à la main sur les embarcations ennemies qui les approchaient, ils parvinrent à les éloigner, après avoir cassé quelques bras et jambes aux assaillans. Pendant ce tems le vaisseau continuait à dériver quelquefois dans une direction contraire, lorsque les vents mollissaient, mais les voiles que l'on avait habilement disposées avec des hamacs et des couvertures, le maintinrent contre le courant, et il vint échouer à la côte.

» Les officiers de terre se louent beaucoup de la conduite de M. Doria, capitaine de frégates; Moureau, Fouque, Girardin, lieutenans de vaisseau; Bourrac et Chateaux, enseignes, qui, dans cette circonstance, montrèrent une grande présence d'esprit et beaucoup de fermeté. M. Moureau a été tué d'un coup de mitraille à son ban-de-quart.

» Lorsque le ponton fut découvert à la côte par les troupes du Trocadero, elles firent aussitôt des disposions pour lui donner des secours. M. le maréchal fut prévenu à quatre heures du matin de cet événement. S. Ex. prit toutes les mesures nécessaires pour que les secours les plus prompts fussent administrés à ces malheureux prisonniers. Leur situation était critique; ils recevaient à quart de portée le feu de Puntales, celui de toutes les batteries qui sont sur la côte entre ce fort et Cadix, ainsi que les bordées d'une vingtaine de canonnières et autant de bombardes. La force de la mer ne permettait pas de faire sortir des embarcations du Rio Guadalète et San-Pedro. il en fut expédié par les soins du chef de l'état-major-général et de l'amiral Salcédo, sur des voitures; elles furent conduites au galop au Trocadero. Le débarquement était déjà commencé; dirigé sous les directions des

Digitized by Google

généraux Leval, Ruffin et d'Aboville, il prit une nouvelle activité lorsque ces embarcations furent arrivées. A huit heures du matin quatre cents hommes du ponton étaient déjà à terre, et à midi tout le monde était débarqué.

» L'opération du sauvetage dura sept heures ; elle se fit sous un feu d'artillerie des plus vifs. C'était un spectacle touchant, et dont on peut rendre compte difficilement, que l'ardeur que chacun mettait à sauver ces prisonniers : officiers-généraux, officiers particuliers, pontonniers, marins, canonniers, infanterie, les uns à la nage, les autres dans l'eau et la vase jusqu'aux épaules, quelques-uns sur des embarcations, tous s'empressaient de donner des secours. Pendant huit heures consécutives, deux mille individus du premier corps, officiers et soldats, se sont tenus dans l'eau sous les coups de cent cinquante bouches à feu, pour sauver leurs compatriotes.

» Les batteries de la pointe Saint-Louis, celle des voltigeurs et de la rade, jouèrent avec leur habileté ordinaire ; elles parvinrent à éteindre plusieurs fois le feu de Puntales. Trois bombes tombèrent au milieu de ce fort.

» M. le général d'artillerie d'Aboville ayant remarqué que les canonnières et bombardes ennemies se défilaient du feu des batteries, en se plaçant derrières le ponton échoué, fit avancer sur l'estran quelques pièces servies par l'artillerie légère, qui bientôt éloignèrent ces bateaux.

» MM. Clouet, chef de bataillon du génie au service de S. M. C., Bompart, capitaine du génie au 1er corps, et Joubert, officier de l'état-major, se sont particulièrement fait remarquer par leur intrépidité ; ils ont sauvé à la nage plus de vingt personnes qui imprudemment s'étaient jetées du ponton à la mer, sans savoir nager. Ils ont été secondés par le sergent Faillot, de la compagnie des pontonniers ; le sergent Deguilhem, le caporal Girardin, Hubert, Gabriel, Pontarolo et Nussbaamm, de la même compagnie, ont montré un grand courage et beaucoup d'habileté, en dirigeant les embarcations. Ces deux derniers ont été grièvement blessés d'un éclat de bombe.

» Le chef de bataillon Marmont, de l'état-major, le capitaine de l'artillerie de marine Harion, ont été tués sur le ponton, MM. Lerisson, capitaine au 6e régiment, et Barthez, lieutenant au 4e régiment suisse, se sont noyés. Quatre ou cinq autres individus ont été noyés ; l'on n'en connaît pas encore les noms.

» L'ennemi était parvenu, avec des bombes et obus, à mettre le feu au ponton ; il fut éteint trois fois par les personnes qui restaient encore à bord. Lorsqu'il fut entièrement évacué, une bombe de Puntales vint éclater sur son pont, et bientôt il fut totalement consumé.

Digitized by Google

» L'arrivée du ponton *la Castille* rend à la liberté 600 officiers et 900 soldats.

» M. le colonel Buquet, du 75e régiment, était chargé de la police intérieure du ponton ; il était secondé par M. Philippe Christophe, major du 12e régiment de cuirassiers. Les officiers à bord de ce ponton conviennent unanimement que c'est à ces deux chefs, à leur prudence, à leur fermeté, et aux sages conseils qu'ils ont donnés, qu'ils doivent leur délivrance. Ils font aussi beaucoup l'éloge du chef d'escadron Fanrax du 10e de dragons, qui le premier s'est mis à la nage pour donner avis de l'échouement de *la Castille*. Cet officier revint à bord prévenir ses camarades et compagnons d'infortune qu'on allait leur envoyer du secours. »

Les opérations de l'armée russe sur le Danube ne sont pas connues exactement ; mais il est constant qu'il ne s'est rien passé de remarquable. A Constantinople on n'est occupé que d'un seul objet, la disette qui de jour en jour devient plus alarmante. Les grains n'arrivent qu'en petite quantité ; les Anglais éludent les prohibitions, et font en Macédoine, en Egypte et en Syrie des chargemens pour Malte. Cette exportation est devenue si considérable, que le grand seigneur a ordonné un armement spécial pour l'empêcher, et l'on croit voir en cette mesure un germe de discorde entre le ministère anglais et celui de la sublime Porte.

Aussi, dans de telles circonstances, la paix avec la Russie et l'ouverture des ports de la Mer-Noire sont-elles vivement désirées. Cependant les préparatifs de guerre et de défense se continuent avec activité. Beaucoup de troupes sont arrivées d'Egypte et d'Asie, et ont joint l'armée du grand-visir. Il est difficile de croire qu'il n'y ait pas bientôt un engagement sérieux.

En même tems des mouvemens considérables se font en Servie : des préparatifs, des levées d'hommes, des transports de munitions et d'artillerie ont lieu dans les environs de Belgrade ; on croit à un changement de position prochain, de la part de cette nation, dont le chef Czerni-Georges paraît sentir le besoin d'une protection puissante, et couvre d'un profond mystère les négociations qui paraissent ouvertes à cet égard avec le quartier-général russe, suivant les uns, et suivant les autres avec les Russes et les Autrichiens.

Dans ces circonstances, on n'a pas appris sans intérêt à Pétersbourg que les affaires avaient pris en Géorgie une tournure plus favorable que précédemment. La puissance

Digitized by Google

russe avait, dans cette partie voisine de la Turquie, souffert quelqu'altération : on sait que le czar Salomon, en suivant l'exemple du czar Héraclius, s'était mis sous la haute protection du trône de Russie, à quoi la Porte n'avait porté aucun obstacle; mais les rapports d'amitié entre les deux puissances ayant été ensuite rompus, le czar Salomon s'était laissé séduire aux instigations de quelques conseillers perfides, et, influencé par la Porte même, il s'était mis sous la protection de la Turquie. Le dessein de la Porte ottomane n'ayant point resté inconnu au général Tormassow, commandant en chef au Gurgistan, celui-ci avait employé d'abord tous les moyens de persuasion pour ramener le czar d'Imirette à son devoir; mais, au lieu de se rendre aux remontrances du général Tormassow, le czar Salomon avait soulevé le peuple pour prendre les armes contre la Russie, et avait quitté la ville de Kutais, sa résidence, pour prendre position avec ses meilleures troupes dans les montagnes ou autres lieux inaccessibles, fortifiés par la nature. Ce fut alors que le général Tormassow marcha sur lui avec ses braves guerriers, l'atteignit, malgré tous les obstacles de la nature et de la saison, et le força, après une victoire décisive et peu coûteuse du côté des Russes, à mettre bas les armes.

Le czar Salomon s'est soumis avec repentir à la générosité de l'Empereur Alexandre. Le chef de l'armée russe connaissant la clémence de son souverain a accepté cette soumission, a traité avec distinction le czar d'Imirette et l'a amené à Teflis. Les princes, le clergé, et le peuple, au nombre de 40,000 familles, ont prêté le serment de fidélité. Onze forteresses, garnies d'artillerie et importantes par leurs positions, ont été occupées par les troupes russes.

Cet événement est d'une conséquence d'autant plus grande, que la soumission d'Imirette garantit les frontières de l'Empire de Russie contre toute entreprise hostile du côté de la Turquie.

L'Empereur Alexandre a récompensé dignement les services du général Tormassow dans cette opération en le nommant grand-croix de l'ordre de Wladimir.

Les rapports officiels sur la mort du prince royal de Suède viennent d'être rendus publics; celui de M. le chambellan Sparre contient le récit de ce triste événement auquel a présidé le hasard le plus fatal.

Après avoir passé, dit M. le chambellan Sparre, quelques jours à Ramlosa, S. A. R., en parfaite santé et en

Digitized by Google

très-bonne humeur, s'est mise en route de Ramlosa, a passé par Helsingborg, où elle a déjeûné, et a continué son voyage pour Quidinge, toujours en bonne santé. S. A. R. est arrivée à Quidinge à une heure un quart.

Sur cette lande se tenaient le régiment de hussards de Mœrner et les escadrons d'exercice du régiment de hussards de Scanie, dont le prince royal voulait voir les manœuvres. Dans cette vue, le prince monta à cheval, s'en alla très-rapidement, en se rendant d'abord auprès des escadrons d'exercice, ensuite auprès des hussards de Mœrner, dont le colonel, M. le baron de Beverstein, maréchal de la cour et chevalier, avait été prévenu par ordre de S. A. qu'elle ne voulait s'y trouver que comme simple spectateur, et que M. le colonel pouvait faire manœuvrer les troupes à son bon plaisir. Plusieurs manœuvres ayant été faites, on rappela les flanqueurs, et le régiment se forma en deux lignes de bataille. Le prince, en se rendant sur le flanc gauche, tomba de cheval.

Le comte Sparre était alors à une distance considérable; il accourut, et trouva le prince étendu par terre sans connaissance et près de rendre le dernier soupir. Il s'y trouva présens le lieutenant-colonel M. Holst et les deux officiers d'ordonnance, le major de cavalerie (*ritmester*) Hagg et le baron de Bronckow. Le médecin du prince, docteur Rossi, fut amené avec la plus grande promptitude; on fit une saignée, et on employa tous les moyens dont on put disposer. Tout fut en vain; on ne put rappeler la vie qui s'était enfuie. On apporta un lit sur lequel on mit le prince royal pour le conduire à Quidinge, à la maison la plus prochaine, celle du curé. On y mit son corps sur un autre lit, où il resta encore sans aucun signe de vie.

Divers rapports sont joints à celui de M. le chambellan de Sparre : on lit celui du premier aide-de-camp Holst, qui le premier ramassa le prince royal après la chute. Le prince était étendu sur le dos et sans connaissance. Tous les secours furent inutiles. Le second rapport est du major Hagg arrivé auprès du prince après l'aide-de-camp Holst; le troisième du major Bronckow, qui arrivé sur le lieu de la catastrophe avec le chapeau du prince qui était tombé lorsqu'il avait commencé à perdre connaissance, alla sur-le-champ chercher un homme de l'art; le quatrième enfin est celui du docteur Rossi.

A mon arrivée, dit ce médecin, à l'endroit où le prince royal était couché, je le trouvai sans sentiment, avec une

Digitized by Google

respiration ronflante ; le pouls battait lentement, comme chez les personnes qui reviennent d'une défaillance. Je lui mis de l'eau de Luce sous le nez ; je lui donnai de la *Tinct. succin. Aromat.*, dont il parut qu'une partie fut avalée quoiqu'avec peine. Les frottemens et les aspersions d'eau froide furent continués ; et comme S. A. R. parut revenir un peu, on lui donna à plusieurs reprises quelques gouttes de *Tinct. Encticus*, dissoutes dans de l'eau ; une partie fut avalée, mais sans produire l'effet désiré. La respiration étant devenue de nouveau plus pénible, j'ouvris une veine, mais je n'en laissai sortir que très-peu de sang, parce que le pouls commençait rapidement à baisser. On continua les frictions, les aspersions d'eau froide et l'administration de *liquor C. C. S.*, mais le prince n'en avala que très-peu. La respiration devint de plus en plus pénible ; en même tems il sortit par la bouche et le nez une écume rougeâtre. Une demi-heure après cette chute malheureuse, S. A. R. avait cessé de vivre.

Les divers rapports coïncident parfaitement sur tous les points : il n'y a aucune hésitation, aucune contradiction, aucun indice qui puisse faire suspecter la fidélité de ces récits. Tous s'accordent à dire qu'au moment où le prince se sentit défaillir, il était absolument isolé, galoppant seul, ses officiers loin derrière lui, à cause du mouvement brusque qu'il avait fait sur sa gauche, et qu'à ce moment ni homme ni cheval ne l'avaient approché.

A la nouvelle de cet événement, la consternation a été ce qu'elle devait être, universelle ; la maison royale, privée de son fils adoptif, s'est livrée à une profonde douleur. Le spectacle allait commencer ; il a été interdit, et le peuple, en apprenant cet ordre, s'est retiré en donnant toutes les marques de la part qu'il prend à ce malheur. Un hérault a proclamé solennellement la mort du prince : un bulletin imprimé a paru, un deuil général a été ordonné ; en même tems des courriers étaient expédiés pour les diverses cours. En effet, le roi, loin de se livrer à un abattement funeste, a paru redoubler, dans ce moment difficile, d'énergie et d'activité. Il a senti ses forces se ranimer au moment où tout le fardeau de l'Etat, retombant sur lui seul, les lui rendait plus nécessaires que jamais. Ses premiers soins ont été pour la défense de la côte, et pour repousser toutes tentatives des Anglais.

En effet, les Anglais promènent encore dans la Baltique leurs immenses convois, *sans but connu, et sans desti-*

Digitized by Google

nation possible (1). Les bâtimens de guerre qui les accompagnent font quelques prises; les corsaires du Nord font éprouver au convoi quelques pertes; tout cela se compense; mais on est loin de voir comment se réalisera sur un point des côtes le débarquement de ces immenses magasins ambulans, auxquels tous les marchés sont fermés. Les militaires anglais ont été peu habiles devant l'Escaut, leurs négocians seront-ils plus heureux dans la Baltique? L'ensemble des mesures prises et l'énergie imprimée à la direction du système général de défense permettent d'en douter.

Les Anglais eux-mêmes conviennent de l'énergie et de l'ensemble de ces moyens; leurs papiers publics annoncent qu'ils trouvent partout une surveillance égale, une résistance à laquelle ils ne s'attendaient peut-être pas. Les armemens de la Suède sur-tout leur paraissent fort extraordinaires, et le lien fédératif qui unit ce royaume au Danemarck leur paraît pour le présent, et sur-tout pour l'avenir, une barrière bien redoutable pour l'accomplissement de leur système d'envahissement maritime et commercial.

---

(1) Nous répétons les expressions employées au dernier N° du *Mercure*, parce qu'elles ont singulièrement choqué l'auteur anonyme d'une lettre extrêmement honnête qui nous est parvenue : il nous indique quelques fautes d'impression dans des noms allemands, qui se sont glissées au dernier N°; le lecteur les a facilement aperçues. Nous remercions donc à cet égard l'auteur anonyme; mais nous ne pouvons être de son avis relativement à l'expédition de la Baltique. Il veut bien y voir les Anglais apportant sur les côtes de Poméranie, de Prusse, de Suède, de Russie, pour je ne sais combien de millions sterling de marchandises et de denrées coloniales, et rapportant en échange toutes les productions du nord dont ils ont besoin. Il ne dit pas, pour parler la langue des marchands, par quel *coup de main* ils réussiront dans ce *coup de commerce*. Il ne dit pas quel port est ouvert, quel point de la côte est dégarni, quelle ligne de douanes pourra être forcée, et sur quel point on ne brûlerait pas à l'instant les marchandises déposées, comme cela a déjà eu lieu à Carlscrone, d'où l'amiral Saumarès a été obligé de s'éloigner. Cette manière de voir de l'anonyme nous explique assez les expressions avec l'usage desquelles sa civilité s'est familiarisée; nous transigerons cependant volontiers avec lui, et pour lui prouver notre impartialité, nous consentons à adopter son orthographe allemande, à condition qu'il nous permettra de ne point partager ses opinions anglaises.

Digitized by Google

Le parlement anglais est au moment d'être subrogé. On croit qu'avant sa clôture, des affaires de la plus haute importance lui seront soumises. Les nouvelles d'Amérique vont jusqu'au 6 mai; elles ont annoncé que l'acte de *non-intercourse* avait été définitivement abrogé. Il ne sera remis en vigueur que contre la puissance belligérante qui refuserait de rapporter ses décrets. En conséquence, les bâtimens marchands seuls, et non munis de lettres de marque, seront admis dans les ports des Etats-Unis. Le *Courier*, en annonçant cette disposition, ajoute que l'Amérique l'a prise pour son utilité, et que l'Angleterre n'a à l'en remercier ni à s'en plaindre. Nous avons probablement le droit de nous exprimer de la même manière; il nous importe peu que le pavillon anglais comme le nôtre soit reçu aux Etats-Unis, il importe seulement que le pavillon anglais ou le pavillon américain, couvrant une marchandise anglaise, ne pénètre pas dans nos ports, ni dans ceux de nos alliés armés pour le système continental; les ventes considérables qui ont lieu en ce moment à Anvers ne laissent aucun doute à cet égard.

L'arrivée du général Sarrazin à Londres a donné lieu à mille conjectures : est-ce un traître, a-t-on dit? est-ce un officier prisonnier qui avait manqué de parole? est-ce un négociateur? Voilà les questions qui se sont élevées dans la cité, et qui paraissent déjà résolues par le rapport du général Vandamme. Le général Sarrazin a été conduit devant le lord Wellesley, avec lequel il a eu un long entretien.

L'affaire de l'échange des prisonniers intéresse tant de malheureux et un si grand nombre de familles, qu'on attendait avec impatience le cartel d'échange que semblait promettre prochainement la négociation de M. Makensie. Des retards fâcheux ont eu lieu, et il est naturel qu'on se demande à quoi ils doivent être attribués.

A cet égard le *Sun* a publié l'article suivant :

« Nous voyons avec peine que les nouvelles demandes de la France empêcheront le succès des négociations relatives à l'échange des prisonniers de guerre. La question relative aux Hanovriens, et quelques autres d'un intérêt secondaire, étaient terminées d'une manière satisfaisante pour les deux pays, lorsque le Gouvernement français a insisté pour que les prisonniers faits sur les puissances alliées de la Grande-Bretagne fussent considérés comme prisonniers anglais, et échangés comme tels. Ainsi les

Digitized by Google

Russes pris dans la campagne de Pologne, les Suédois pris à Stralsund, etc., et rendus depuis long-tems à leurs gouvernemens respectifs, en vertu des traités de Paris entre ces gouvernemens et la France, devaient être opposés dans la balance d'échange à un nombre égal de Français qui sont encore dans nos prisons. Notre gouvernement a protesté contre cette demande, tout en admettant la proposition pour l'Espagne et le Portugal, et à moins que la France ne se relâche de ses prétentions, nous serons obligés de renoncer à l'espoir de voir l'établissement d'un cartel en règle. »

A entendre l'auteur de cet article, le tort serait à la France; mais le *Moniteur* donne à cet égard une réponse si claire et si péremptoire, qu'elle semble lever toute difficulté, si l'Angleterre est de bonne foi dans sa transaction.

« Le but de cet article (celui du *Sun*), dit le *Moniteur*, est de faire croire que le retard qui laisse tant de familles en souffrance, doit être attribué à la France, et d'en rejeter sur elle tout l'odieux, tandis que *depuis un mois M. Makensie reste sans réponse à ses dépêches et sans instructions*. Si la négociation traîne, la faute en est à l'Angleterre seule. L'assertion que la France a voulu faire entrer dans la balance les Russes pris en Pologne, et les Suédois pris dans la dernière guerre, est calomnieuse et absurde. Si les Anglais adoptent pour base de faire entrer dans l'échange des prisonniers ceux qui étaient compris dans les deux masses belligérantes, c'est-à-dire, les Espagnols et les Portugais, aucun obstacle ne s'oppose plus à l'échange des prisonniers, et 110,000 hommes reverront leur patrie. Notez que sur ces 110,000 hommes, la France renverra plus de 70,000 Anglais, Espagnols, Portugais. »

Les dernières dépêches d'Espagne, reçues à Londres, étaient du 17 mai. L'armée anglaise était toujours dans les mêmes positions qu'au moment du départ des dépêches précédentes. On se plaignait à Lisbonne de la disette absolue de nouvelles; on croyait cependant que les Français réunissaient leurs forces pour attaquer, et que le prince d'Esling n'attendait que l'arrivée de convois de munitions et de vivres.

Mais si les nouvelles d'Espagne n'entretiennent point les conversations, leur principal sujet est aujourd'hui le voyage de l'Empereur sur les côtes. Voici ce que dit à cet égard *le Courier:*

« Le principal objet du voyage de l'Empereur et de sa

Digitized by Google

visite à Anvers, Dunkerque, Boulogne et le Hâvre, a été de s'informer du nombre de matelots qu'il pourrait rassembler au besoin sur un point particulier. Il a ordonné depuis, le rassemblement de 40,000 matelots à Boulogne, pour y équiper une flottille le plus tôt possible. Il a ordonné encore la construction d'un nombre de barques canonnières, pour remplacer celles qui sont avariées et hors d'état de tenir la mer. On va aussi rassembler une armée à Boulogne, et on va encore une fois parler de l'invasion de l'Angleterre. »

Au moment où nous terminons cette notice, la prise de Mequinenza et du fort qui défendait cette place est officiellement annoncée. C'est un nouveau triomphe des vainqueurs de Lérida, remporté presqu'aussitôt que tenté. Tous les obstacles que présentait la nature ont été surmontés. La place située sur un roc escarpé au milieu d'un vaste désert, au confluent de l'Ebre et du Sègre, avait été regardée comme inaccessible : le comte Suchet l'a fait investir et attaquer avec tant de vigueur, les travaux du siége ont été si actifs, et la fermeté des troupes si inébranlable dans les positions les plus difficiles et dans des assauts meurtriers, que la garnison, chassée de la ville dans le fort, s'est vue forcée dans les derniers retranchemens, et a demandé à capituler le 8 de ce mois à cinq heures du matin. La garnison ayant insolemment rejeté la mission d'un parlementaire après la prise de Lérida, le comte Suchet ne voulait point admettre de capitulation, et allait exiger qu'on se rendît à discrétion : mais l'artillerie de la place avait montré une telle bravoure, que par égard pour elle et pour le gouverneur du fort, la capitulation a été admise en un seul article : la garnison forte de 1500 hommes a déposé ses armes après avoir défilé, et est conduite en France prisonnière de guerre. On a trouvé dans la place beaucoup d'artillerie et de munitions. Le comte Suchet nomme avec éloge des officiers habitués à recevoir de pareils témoignages de satisfaction. La division Musnier formait le siége. Le colonel du génie Haxo a dirigé les travaux; les généraux Rogniat et Vallée commandaient le génie et l'artillerie. Le 114e régiment et les grenadiers de la Vistule se sont particuliérement distingués. Il y a eu des traits de bravoure et de dévouement très-remarquables. La perte des assaillans a été de cent hommes tués ou blessés.

Digitized by Google

PARIS.

L'Empereur ne cesse de porter son attention sur tout ce qui peut rendre au commerce français quelqu'avantage dans la balance, et sur-tout sur les découvertes qui peuvent nous soustraire au tribut que nous payons à l'étranger pour certains objets de consommation. On connaît l'invention du sirop de raisin, et son perfectionnement par M. Parmentier; MM. Proust et Fouque, chimistes habiles, ont été plus loin : ils ont extrait de ce sirop du sucre concret et ont trouvé le moyen de le blanchir, de lui donner la consistance du sucre de canne. Le ministre de l'intérieur a soumis à une commission spéciale le résultat de diverses expériences, et ce sucre a été reconnu d'un excellent usage. Il a été constaté que le double du sucre de raisin est nécessaire pour un résultat égal. Or, l'inventeur peut déjà donner à un fr. la livre de son sucre de raisin : l'avantage économique est donc en ce moment de moitié. L'Empereur a accordé la croix de la légion à M. Proust : il lui a donné 100 mille fr. et à M. Fouque 40 mille. Tous deux vont se rendre dans le Midi ; les préfets vont seconder leurs opérations qui seront rendues publiques. A dater du 1er janvier 1811, on ne se servira dans les établissemens publics que de sucre de raisin, et tout donne lieu de croire que les propriétaires de vignobles donneront leurs soins à cette importante découverte : le commerce français en recueillera, avant six mois, le plus précieux avantage.

— LL. MM. ont assisté, mercredi dernier, a une représention du Théâtre Français ; on donnait *Cinna* et *les Fausses Infidélités*. Le concours était immense au dedans comme au dehors de la salle. LL. MM. ont été accueillies avec le plus vif enthousiasme. Le spectacle a commencé à près de neuf heures, et a fini à minuit. LL. MM. n'ont entendu que la tragédie où Talma et Mlle Duchesnois ont été très-bien secondés par Saint-Prix, Damas et Michelot.

— LL. MM. ont assisté hier à une fête charmante qui leur a été donnée par le ministre de la guerre ; celle que leur a offert la Garde-Impériale aura lieu dimanche. Les billets pour cette fête sont recherchés avec un empressement particulier : elle doit être à-la-fois remarquable par le goût et la magnificence. M. le maréchal duc d'Istrie en a ordonné les dispositions, qui ont été, pour la seconde

Digitized by Google

fois, confiées à M. Célérier, dont les talens et les succès en ce genre sont assez connus.

— On doit donner ce soir au théâtre de la cour *les Etats de Blois*, tragédie nouvelle, dont il ne peut y avoir d'indiscrétion à nommer l'auteur, M. Reynouard, auteur des Templiers. Il n'y a d'indiscrétion à cet égard que lorsque le nom d'un auteur a été l'objet d'un mystère, et ici le secret n'a été nullement gardé, et ne pouvait pas l'être.

— Le *Moniteur* donne aujourd'hui sur l'état de la santé de S. M. la reine de Hollande une note très-fâcheuse. S. M. est partie malade d'Amsterdam pour les eaux de Plombières : son état a empiré en route. L'irritation de la poitrine et les crachemens de sang n'ont pas encore permis l'usage des eaux qui avait été ordonné.

— Samedi dernier, S. Ex. monseigneur le cardinal Fesch a ordiné, à Saint-Sulpice, un grand nombre de prêtres, diacres et sous-diacres.

— M. Thouret, ancien directeur de l'Ecole de médecine de Paris, aujourd'hui doyen de cette faculté, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, vient de mourir après quelques jours de maladie. Il emporte l'estime et les regrets les plus honorables à sa mémoire.

— M. Arnaud, de l'Institut, auteur de la Cantate qu'il a eu l'honneur de présenter à LL. MM. au bal de l'Hôtel-de-Ville, a reçu de l'Empereur le don d'une bague ornée du chiffre de S. M.

— Le convoi du duc de Montébello approche de Paris. Le jour des obsèques, dont la pompe doit être si solennelle, est fixé au 6 juillet. Un grand dignitaire doit présider à la cérémonie. M. l'abbé Raillon est chargé de l'oraison funèbre.

ANNONCES.

Histoire de France, depuis l'année 1789 (jusqu'à la fin du gouvernement directorial), *écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains recueillis dans les dépôts civils et militaires;* par M. F. E. Toulongeon, ancien militaire, ex-constituant, membre de l'Institut national de France, et de la Légion-d'honneur. — In-8°. — Tomes VI et VII, qui terminent l'ouvrage. Prix, des 2 vol., sur papier ordinaire 9 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port; sur pap. vélin, 15 fr., et

Digitized by Google

17 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

L'ouvrage complet, en 7 vol. in-8°, avec cartes et plans, sur pap. ordinaire, 45 fr., et 54 fr. franc de port.

Le même ouvrage, in-4°, tome IV et dernier, papier ordinaire, 15 fr., et 18 fr. franc de port; sur pap. vélin, 24 fr., et 27 fr. franc de port.

L'ouvrage complet, en 4 vol. in-4°, avec cartes et plans, sur pap. ordinaire, 66 fr., et 75 fr. franc de port.

Opuscules, en prose et en vers, renfermant : 1° un éloge de J.-J. Rousseau; 2° un discours sur l'Athéïsme; 3° une notice sur Grosley, suivie de son testament; 4° des lettres inédites de Voltaire et Montesquieu; 5° une épître en vers à M. Bernardin-de-Saint-Pierre; 6° des poésies fugitives sur divers sujets. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; Labitte, libraire, rue du Bac, n° 1; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243; Auguste Delalain, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5; et Warée oncle, libraire, au Palais de Justice.

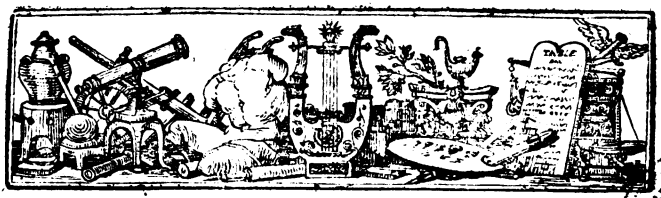
Les Soirées d'hiver, ouvrage amusant et instructif, dédié à la jeunesse; par G. B. Depping. Tomes 5 et 6, formant les deux derniers volumes. Deux vol. in-18, avec figures, Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Ch. Villet, libraire, rue Hautefeuille, n° 1.

Les quatre premiers volumes, ornés de figures, se vendent séparément 4 fr., et 5 fr. franc de port

---

M. Landon va publier incessamment un *Atlas du Musée Napoléon*, ou Catalogue figuré de ses tableaux et statues, dans une série de quarante-huit planches in-folio, où tous les objets réduits en petit, sur une échelle commune, sont présentés par sections de la galerie, et tels qu'ils y sont actuellement placés, dans l'ordre définitivement adopté pour l'arrangement et la décoration de cet établissement impérial, avec les plans, élévations et coupes géométrales du Musée et de ses dépendances: on peut se procurer chez l'auteur, rue de l'Université, n° 19, le prospectus de ce nouvel ouvrage, publié sous les auspices de M. le directeur général du Musée Napoléon, et formant à-la-fois, un atlas pour la collection des *Annales du Musée*, du même auteur, et un recueil spécial et complet, indépendant de cette collection.

Digitized by Google



DIRE DE LA S
5 cen

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXVII. — *Samedi* 30 *Juin* 1810.

POÉSIE.

LES FÊTES DE L'HYMEN.

Flore étale à nos vœux sa riante corbeille;
Au milieu des parfums Zéphire se réveille,
Et balance dans l'or des nuages flottans,
Le trône de lumière où s'assied le Printems.
Le Printems vient donner le signal de nos fêtes :
Le chant d'amour succède à l'hymne des conquêtes,
Et le glaive de Mars au myrte est suspendu.
A l'éclat de ce jour par la France attendu,
Quels transports, quels concerts animent nos rivages!
La Discorde en frémit dans ses roches sauvages.
Illustre rejeton de l'Empire Germain,
Une jeune beauté, l'olive dans la main,
D'un cortége de Rois s'avance environnée.
Deux Aigles, précédant la marche fortunée,
Laissent tomber leur foudre, et planent sur le char
Orgueilleux de porter l'épouse de César.
O fille de l'Ister, en te voyant paraître,
Pour toi chaque Français a les yeux de son maître.
Au-devant de tes pas tous les cœurs ont volé.

Digitized by Google

Ce peuple, dès l'aurore, en foule rassemblé,
Vient, bénissant du ciel la faveur protectrice,
Te saluer du nom de son Impératrice.
La Nature, témoin de ce touchant accueil,
S'empresse d'y répondre et dépouille son deuil.
Dans les cieux épurés les vents ont fait silence;
Et le soleil levé sur la sainte alliance,
Tout-à-coup affranchi de ses voiles jaloux,
Couronne de rayons ton immortel époux.
O toi, de sa valeur le plus brillant trophée,
A travers les débris de la guerre étouffée,
Vers l'autel du serment entouré de splendeur,
Marche dans tout l'éclat de ta jeune pudeur;
Viens aux pieds du Pontife, image de Dieu même,
T'engager à ce Roi, l'orgueil du diadème.
Sa gloire la plus chère est celle d'être aimé.
Viens donc, fidèle au vœu que son cœur a formé,
Jurer d'unir à toi, par ce lien prospère,
Un peuple de héros qui t'adopte pour mère.....
Mais l'auguste serment est déjà prononcé;
L'airain religieux dans les airs balancé,
Le chant de la prière et le bronze qui gronde,
Tout proclame l'hymen et la fête du monde.

A ce bruit solennel par l'écho répété,
De prodiges rivaux tous les arts ont lutté:
Ils ont de leur empire étendu le domaine.
Du haut de son palais l'auguste souveraine
Sourit à leurs efforts noblement excités.
Le Monarque a voulu: la Reine des cités
Etale à nos regards des pompes inconnues.
Mille feux jaillissans se croisent dans les nues;
Le salpêtre frémit, s'allume au sein des airs,
Roule en orbes tonnans, et serpente en éclairs.
D'Alcine en ces jardins éclate la féerie.
Le peuple aérien, désertant Sylphirie,
A-t-il de sa baguette enchanté ces beaux lieux?
Est-il venu lui-même, invisible à nos yeux,
Suspendre dans la nuit ces berceaux de lumière,
Dessiner les rayons de l'étoile guerrière,
Embraser dans son vol l'aigle victorieux,
Enlacer deux grands noms en chiffres radieux;

Digitized by Google

Et tressant à son gré la flamme obéissante,
Semer d'or et d'azur sa chaîne éblouissante?
La Seine, avec surprise, au cristal de ses eaux,
Voit se peindre et trembler tous ces arcs triomphaux,
Ces dômes, ces palais dont un vaste incendie
Eclaire en ses contours la structure hardie....
Etoile de César, quel prodige nouveau
Retrace la splendeur dont brille ton flambeau (1)?
Des destins du Monarque ingénieux emblème,
Avertis l'univers de son bonheur suprême.
Le vaisseau de l'Etat voguant à ta clarté,
Se repose des flots dont il fut tourmenté.
Etoile de César, respect à ton image.

Mais parmi tant d'objets dignes de notre hommage,
Quel temple figuré par la main des beaux-arts
De sa pompe future éblouit mes regards?
Bientôt, grâce au désir de la Toute-puissance,
Il se dévoilera dans sa magnificence.
La gloire va bientôt le doter de son nom.
Des guerriers de la France et de NAPOLÉON,
De ces braves, frappés au sein de la victoire,
Sur le marbre et l'airain il gardera l'histoire.
De quels vœux empressés, de quels concerts d'amour,
Ces héroïques murs retentiront un jour!
Et lorsque, vers le soir, un charme involontaire
Nous fera parcourir ce temple solitaire,
De ces illustres morts par le glaive abattus,
Nous croirons respirer l'audace et les vertus;
Nous croirons à travers la vaste basilique
Entendre faiblement leur voix mélancolique.
« Si nous sommes tombés en des climats lointains,
» Diront-ils, notre Chef consacre nos destins.
» Nos fils ont sur son cœur des droits héréditaires;
» Dans la grande cité, par ses soins tutélaires,
» Notre tombeau guerrier se transforme en autel,
» Et qui meurt sous ses yeux se relève immortel. »
Guerriers libérateurs, vous qu'un grand prince honore,
Oui, dans son souvenir vous triomphez encore.

---

(1) L'Etoile de la Légion d'honneur, figurée sur le palais de la Grande-Chancellerie.

Digitized by Google

Dans ce temple sacré nos vœux reconnaissans
Entretiendront pour vous un éternel encens.
Les jeunes citoyens appelés aux batailles,
A l'aspect de vos noms vivans sur ces murailles,
Jureront de mourir, en soutenant les droits
Du premier des mortels et du plus grand des Rois.
Ah! de tous les bienfaits que son cœur nous dispense,
Il reçoit en ce jour la digne récompense.
Heureux époux! bientôt l'arbre de sa maison,
Dans sa tige affermi, de saison en saison,
S'élevera superbe, et défiant les âges,
Couvrira l'avenir de ses vastes ombrages.
Cet espoir consolant brille dans tous les yeux,
Et de l'hymen encor vient embellir les jeux.
Dans le cirque de Mars une élite aguerrie
A devancé l'aurore; et la Chevalerie,
Avec ses paladins, ses joutes, ses tournois,
Ses chiffres, ses couleurs, ses fougueux palefrois,
Ses joyeux ménestrels, sa galante bannière,
Se dispose aux combats, et renaît toute entière.
Mais du chant de Roland le cirque a retenti!
A ce noble signal, chaque preux averti,
Presse son destrier, met en arrêt sa lance,
Et comme un tourbillon dans la plaine s'élance.
Le Héros, entouré de sa brillante cour,
Anime d'un coup-d'œil les poursuivans d'amour.
Quel que soit le guerrier choisi par la victoire,
Pour tous les champions sa présence est la gloire.
Assise auprès de lui, sous un dais lumineux,
Où mille diamans entrelacent leurs feux,
La jeune Impératrice, en souriant, s'apprête
A décerner la palme aux vainqueurs de la fête.
Bientôt à ses genoux en triomphe amenés,
De ses royales mains ils seront couronnés....
Jours de gloire levés sur notre belle France,
Vous remplissez nos cœurs d'amour et d'espérance,
Oh! d'un souffle divin que ne suis-je animé!
Si je marchais l'égal du Chantre renommé
Qui des grandeurs d'Auguste éblouissant la terre,
L'associa, vivant, au maître du tonnerre,
Je dirais quels honneurs, quels triomphes nouveaux
Doivent du grand César accomplir les travaux:

Digitized by Google

De son règne éclatant je dirais les miracles ;
Dieu même, de sa route écartant les obstacles,
A travers ces longs jours de bienfaits et d'exploits
Conduisant par la main le Héros de son choix ;
La Discorde trompée en sa rage profonde ;
Les arts, splendeur du trône et délices du monde,
Par des liens de fleurs retenus sur nos bords,
Dans la seconde Athène épuisant leurs trésors :
Mes prophétiques vers peindraient en traits de flamme
Albion s'écroulant comme une autre Pergame ;
Et son orgueil, long-tems fléau de l'univers,
Enfin déshérité de l'empire des mers.

Par M. Baour de Lormian.

UNE MYSTIFICATION (1) DE POINSINET.

ANECDOTE.

Du petit Poinsinet on garde la mémoire.
Au comique opéra, théâtre de sa gloire,
Les airs de Philidor embellirent ses vers ;
Des *Cercles à la mode* il peignit les travers ;
Mais les siens ont servi de texte à mainte histoire.
On lui faisait exprès les contes les plus fous ;
Il les tenait pour vrais, les contait après vous ;
Il n'examinait rien ; il était né pour croire.

Pour son propre mérite, il n'avait pas besoin
De l'en persuader que quelqu'un prit le soin.
Volontiers sur ce point on se trompe soi-même.

Dans les plaisans accès de son orgueil extrême,
Zaïre lui semblait une œuvre d'écolier,
Et qui n'égalait pas *Tom-Jone* et *le Sorcier* (2).

---

(1) *Mystifier*. Abuser de la crédulité de quelqu'un, pour le rendre ridicule. *Dictionnaire de l'Académie.*

Mystification. Action de mystifier. *Ibid.*

(2) Opéra-comiques de Poinsinet. Il est encore auteur du *Cercle* ou *la Soirée à la mode*, jolie comédie qui est restée au Théâtre Français.

Digitized by Google

Des mystificateurs la malice ordinaire
Lui mit en tête un jour de détrôner Voltaire;
Il ne tenait qu'à lui; pour en venir à bout
N'était-il pas pourvu de génie et de goût?
Voltaire seulement avait un avantage;
C'était d'avoir appris l'anglais dans son jeune age;
Le fripon avais mis cette étude à profit,
Pillé Pope et Chècspire (3), et n'en avait rien dit.
Avec un tel secours, de combien de couronnes
Se chargerait le front du chantre de Tom-Jones!
Sur la scène française il produirait Otway,
Congrève le comique, et Rowe et Wicherley;
Puis, se multipliant, son flexible génie
Ferait voir la science avec le goût unie;
Il saurait, vers les cieux dirigeant son essor,
Y rejoindre Newton, et s'élever encor.
Quel charme de pouvoir lire le sage Locke,
Et l'ingénieux Swift et mylord Bolingbrocke?
Il en serait content; c'étaient des songe-creux;
Mais bientôt à bon droit prenant le pas sur eux,
Il approfondirait morale et politique;
Et d'ailleurs, accablé de gloire poétique,
Il devait aspirer à des succès nouveaux,
Donner à la fortune aussi quelques travaux;
Il parviendrait à tout; il y pouvait prétendre,
Et ce n'était pas lui que l'on ferait attendre.
On projettait d'avoir à Londre un résident
Qui servit en secret les droits du Prétendant,
Mission délicate, emploi diplomatique;
Grands dangers à courir, traitement magnifique!
On lui gardait ce poste, et dans son cabinet
Le roi même avait dit: Je songe à Poinsinet;
Mais entend-il l'anglais? S'il l'entend, je le nomme.

Il n'en fallait pas tant pour décider mon homme.
L'orgueil, l'ambition à-la-fois le poussant,
Au complot des railleurs le voilà qui consent!
Aidant à le tromper, un bon ami lui prête
Une maison des champs, favorable retraite
Où l'écolier nouveau, solitaire et caché,

(3) On écrit en anglais: *Shakespeare*; mais on prononce *Chècspire*.

Digitized by Google

Se renferme, au travail nuit et jour attaché.
Il ne sait pas d'anglais le premier mot ; n'importe ;
De quoi ne vient à bout une volonté forte ?
Des livres !.... c'est-là tout ce dont il a besoin,
Et de les lui fournir ses amis ont pris soin ;
On n'a rien négligé pour compléter la ruse.
Mieux le tour réussit, plus la troupe s'amuse.
Il se fatigue ; il veille ; il apprend, lit, relit ;
Sa mémoire de mots se charge et se remplit ;
Il ne se donne pas un instant de relâche,
Impatient d'atteindre à la fin de sa tâche ;
Enfin après huit mois, content de ses progrès,
Il court à ses amis ; mais Dieu sait les regrets !
Dieu sait s'il plaint le tems qu'il perdit à s'instruire !
Car c'est..... le bas-breton qu'il commence à traduire.

Le bas-breton ?... O ciel !.... Messieurs, vous qui riez,
N'auriez-vous pas de même été mystifiés ?
Quant à moi, j'ai cru voir qu'en plus d'une rencontre
Ce qu'on doit nous montrer n'est pas ce qu'on nous montre ;
Sur maint grave sujet, dissertans, disputans,
Savans, rhéteurs, docteurs, sophistes, charlatans,
Jaloux de soutenir l'honneur de leurs écoles,
Étendent peu de sens dans beaucoup de paroles ;
Leur galimathias souvent donna le ton ;
Heureux le bon esprit qui sait n'y rien comprendre !
C'est l'anglais avec eux que vous croyez apprendre ;
Que vous enseignent-ils ? hélas ! du bas-breton.

ANDRIEUX, *de l'Institut.*

ENIGME.

PARMI les habitans du céleste couvercle,
Ma sœur et moi nous faisons cercle.
Sur la terre, ma sœur et moi,
Exerçons un pesant emploi.
Toute notre vie enchaînées,
A tous les instans entraînées
Tantôt par-ci, tantôt par-là,
Allant, venant, de haut en bas.
Or, par surcroit de barbarie,
Nous sommes à la boucherie.
C'est sur-tout en épicerie

Digitized by Google

Que sur ma sœur et moi pèse un fardeau cruel.
Pourtant notre malheur est tel,
Que loin de mériter un semblable supplice
Nous ne cherchons que la justice,
Et toujours nous avons été
Partisans de l'égalité. S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis un instrument champêtre,
Avec lequel Tyrcis cherche à charmer
Son loisir lorsqu'il mène paître
Le troupeau de Lina qu'il a fait vœu d'aimer.
J'ai neufs pieds; six pourraient peut-être
A tes regards faire paraître
Un de ces lieux où règne encor
L'innocence de l'âge d'or.
Si tu te contentes de quatre,
Tu trouveras ce qui sert à combattre
Quand on est corps-à-corps. Trois sans beaucoup chercher,
Sont suffisans pour étancher
La soif. Plus trois offrent cette partie
Par le créateur départie
A l'homme seulement. Plus trois autres, enfin,
Donnent ce que fait l'homme à la malice enclin. S.....

CHARADE.

Mon premier est dans l'opulence;
En tout pays est mon second:
Mon entier fut une éminence,
Qui porta loin la gloire de son nom. S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Paravent.*

Celui du Logogriphe est *Cornemuse*, où l'on trouve, *course, Rome, Corse, rose, ose, corne, soc, cour, Cumes, muse, ruse, orme, corme, ronce, mère, morne, cornu, mer, urne, curé, sucre, nés, ourse, cor, sûr, morne, ré, Surène, son, roue, éc orce, mur, sou, éou, or, Creüse, née* et *ours.*

Celui de la Charade est *Chardon.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

SUR LA DÉCOUVERTE DE L'ÉTAIN EN FRANCE.

Comme le but d'un bon Journal est d'attirer l'attention publique sur tous les objets nouveaux qui méritent de l'occuper, nous allons donner quelques détails sur la découverte qui vient d'être faite de mines d'étain dans le sol de la France. Le sujet ne paraîtra pas attrayant au premier abord ; mais il est fort important, et il y aurait bien du malheur si ce qui est éminemment utile ne pouvait pas, avec un peu d'adresse, devenir intéressant.

L'étain est un des métaux les plus employés dans les arts. Il sert pour recouvrir le fer et le cuivre de cette couche mince que l'on nomme étamage, et qui les préserve de l'action corrosive des acides végétaux, auxquels l'étain est moins sensible qu'eux. Amalgamé avec le mercure, il forme cet enduit lisse et brillant que l'on applique derrière les glaces, et qui nous réfléchit abondamment la lumière. Combiné avec les acides, il produit un grand nombre de sels dont les dissolutions sont fort employées dans la teinture. En un mot, nous ne finirions pas si nous voulions énumérer ses usages.

Malheureusement ce métal si utile n'a été jusqu'à présent découvert que dans un très-petit nombre de pays. On n'en connaît que trois en Europe où il existe en grandes masses. On l'a trouvé ainsi en Allemagne entre la Saxe et la Bohême ; en Espagne, dans la partie de la Galice qui avoisine le Portugal ; enfin, et c'est là que sont les mines les plus riches, en Angleterre dans le comté de Cornouailles. Il n'y en a pas une seule mine connue dans la Russie, soit Européane, soit Asiatique. L'impératrice Catherine, qui sentait l'importance de posséder ce métal dans ses Etats, avait publié un ukase par lequel elle promettait dix mille roubles de récompense à quiconque pourrait découvrir et constater l'existence de l'étain sur le territoire russe ; mais les recherches que ce prix excita n'ont eu aucun succès.

Jusqu'ici on n'avait pas été plus heureux en France. On

Digitized by Google

avait cru un moment avoir découvert l'étain natif dans un certain canton de la Normandie ; mais l'inspection des morceaux de ce métal trouvés ainsi à la surface de la terre, prouva qu'ils y avaient été apportés de main d'homme ; car ils avaient évidemment subi une fusion artificielle, et l'on rappela ensuite que très-anciennement on avait arrêté, dans ce même lieu, une bande de faux monnoyeurs qui employaient probablement ce métal dans leur fabrication. Quelques autres annonces de ce genre, toutes sans effet, avaient presque fait renoncer à l'espoir de trouver en France des mines d'étain.

Cependant la découverte de ce métal sur le territoire français, aurait été dans tous les tems de la plus grande importance pour nos fabriques, qui sont forcées de le tirer du dehors, principalement de l'Angleterre, et le résultat en serait encore plus avantageux en ce moment où les Anglais viennent, dit-on, de prohiber cette importation, malgré les sommes considérables qu'ils en retiraient. Aussi l'administration des mines de France avait été constamment occupée de cette idée, et elle suivait avec empressement toutes les indications qui pouvaient lui donner quelque espérance. En 1795, on sut que dans le département de la Haute-Vienne, près de la petite ville de St-Léonard, et sur une montagne appelée le Puy des Vignes, on avait trouvé, non pas de l'étain, mais le wolfram, sorte de minéral qui accompagne ordinairement l'étain dans les mines. On envoya successivement sur les lieux divers ingénieurs. Le lieu où se trouvait le wolfram, ou, en termes de minéralogie, le gisement de cette substance, fut observé et décrit ; mais on n'alla pas plus loin.

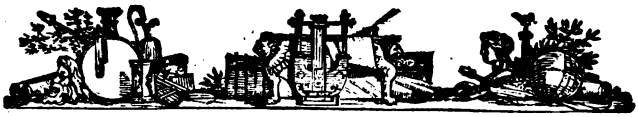
En 1802, un jeune ingénieur des mines, M. de Cressac, employé dans cette partie de la France, demanda et obtint du conseil-général des mines l'autorisation de suivre ses recherches. L'examen approfondi du gisement du wolfram lui prouva que l'existence de ce minéral, dans cette place, ne tenait pas à un simple accident local dont on n'aurait pu espérer aucune suite, mais provenait d'un véritable filon. Ces premières observations méritèrent que le ministre de l'intérieur, sur la demande du conseil des mines, accordât des fonds pour les suivre et pour pénétrer plus avant. Muni de ces nouveaux moyens, M. de Cressac continua ses recherches avec autant d'intelligence et de sagacité que d'économie et de zèle. En se conduisant toujours par les indications de la minéralogie, il trouva suc-

Digitized by Google

cessivement plusieurs substances minérales qui n'avaient jamais été trouvées en France, et qui toutes accompagnent l'étain dans les mines de Cornouailles. Enfin, ce qui était le comble de ses vœux et le but de toutes ses recherches, il trouva l'étain lui-même à l'état d'oxidation, état sous lequel on le rencontre le plus ordinairement dans les mines. Il reconnut ce précieux métal à la forme de ses cristaux, application heureuse autant qu'habile de cette minéralogie géométrique que M. Haüy a tant perfectionnée. Mais la chose était trop importante pour ne pas la vérifier de toutes les manières. La nouvelle mine d'étain a été analysée chimiquement par M. de Cressac, conjointement avec M. Descotils, l'un de nos plus habiles chimistes, justement renommé par sa grande exactitude. Ils en ont retiré de l'étain très-pur, et leurs expériences sur cet objet ne laissent absolument aucun doute.

Ils ont même remarqué que les morceaux de cette mine contenaient d'autant plus d'étain qu'ils étaient extraits d'une plus grande profondeur, ce qui donne lieu de croire que le filon s'enrichit à mesure qu'il s'enfonce, circonstance propre à augmenter l'espoir. Ce filon est très-considérable, ou, pour se servir d'une expression énergique des minéralogistes, il est très-puissant. Il faut maintenant y pénétrer plus avant, le sonder par des puits percés dans la montagne suivant les directions diverses, pour déterminer celle qu'il affecte plus spécialement et où il est le plus riche. En un mot, il faut l'attaquer suivant les règles de l'art, et ces travaux ne paraîtront pas extraordinaires à ceux qui savent que les mines de Cornouailles s'étendent à une si grande profondeur, et même à une distance considérable sous la mer. Nous n'avons pas besoin de relever l'utilité dont cette découverte peut être pour nos fabriques, ni le mérite qu'il y a de l'avoir faite par l'application directe et sûre d'un art très-perfectionné; les faits parlent assez d'eux-mêmes pour que les éloges soient inutiles. BIOT.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE, etc., d'après la huitième édition, publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE; neuvième édition, revue, corrigée et augmentée de 16000 articles environ, par une société de savans français et étrangers (1).

QUOIQUE les Dictionnaires historiques soient très-nombreux, aucun de ceux que nous avons en notre langue ne peut contenter l'homme le moins difficile. Après tant d'efforts inutiles, nous avions quelque sujet de renoncer à l'espoir d'avoir un bon Dictionnaire historique, lorsqu'en février 1809, on annonça un *Dictionnaire universel de biographie ancienne et moderne.* Les noms seuls des collaborateurs nommés alors étaient une grande recommandation.

En septembre 1809, M. Prudhomme répandit le Prospectus d'une neuvième édition du *Nouveau Dictionnaire historique*, connu sous le nom de MM. Chaudon et Delandine. Quelques collaborateurs, sur lesquels il comptait, refusèrent de travailler pour son entreprise, mais ne le découragèrent pas; et les premiers volumes furent annoncés pour le 1er, puis pour le 15 janvier 1810.

Nous ne savons si notre manière de voir ici est la bonne. Par cela même nous devons dire les raisons qui nous font penser autrement peut-être que bien des personnes. Nous croyons que pour bien juger un Dictionnaire historique, il faut s'attacher à examiner comment sont traités les personnages de second et de troisième ordres. Ceux du premier, en effet, ne sont pas les plus

(1) Trois volumes in-8°, formant la première livraison. A Paris, chez L. Prudhomme, éditeur; Prud'homme fils, imprimeur-libraire; Garnery, libraire, rue de Seine.

Digitized by Google

difficiles. Tout ce qui les concerne est si connu et a donné lieu à tant d'écrits qu'une erreur sur leur compte est presqu'impossible. Ces articles d'ailleurs sont presque toujours l'objet d'une attention particulière. On croit avec quatre ou cinq articles passables acquérir le droit d'en donner 6000 médiocres, et l'on profite de ce droit prétendu.

Cependant il nous paraît important de donner des articles exacts sur tous les personnages dont on juge à propos de parler. Les personnages les plus fameux sont les plus connus, et ceux que l'on cherche le moins dans un Dictionnaire : c'est au contraire les personnages médiocres, dont on trouve peu de chose dans les livres que l'on a coutume de lire, qu'on cherche à connaître dans les lexiques. Ici l'erreur fait autorité pour la plupart des lecteurs ; là elle tire rarement à conséquence, tant on a d'occasions de s'en apercevoir.

Nous croyons par ces réflexions répondre victorieusement au reproche qu'on pourrait nous faire de ne nous être attachés, en examinant les trois premiers volumes du *Dictionnaire universel historique*, qu'à des noms qui ne sont pas toujours les plus célèbres. A notre avis, c'est là qu'on peut juger du travail des collaborateurs, et si les petits articles sont soignés, on doit avoir bonne opinion des autres. On peut dire ici à l'inverse du proverbe : qui a bien fait le moins, doit avoir bien fait le plus.

M. Prudhomme avait dit dans son Prospectus : « Aucun des articles de la huitième édition ne sera sup- » primé ; la neuvième sera au contraire augmentée de » 3000 articles. » Il a, en effet, conservé les articles AURORE, AMOUR, etc. qui nous paraissent déplacés dans un Dictionnaire historique ; mais il a retranché l'article de BONNE (Rigobert), ingénieur-géographe, qui a fait l'atlas de l'*Histoire philosophique* de Raynal, et auteur de quelques autres ouvrages dont on parlait dans la huitième édition (2).

(2) Voici ce qu'en dit cette huitième édition :

« IV. BONNE (N....), maître de mathématiques, mort le 2 » décembre 1794, consacra ses travaux à la géographie, et publia

Digitized by Google

Quant aux additions, au lieu de 3000 articles nouveaux qu'il avait promis, M. Prudhomme en annonce aujourd'hui 16000 environ. En voici quelques-uns en entier.

« ABATE (André), peintre de fruits et de nature morte, » né à Naples, fut employé par le roi d'Espagne, et » mourut en 1732. »

« ABBAS (Halli ou Magus), l'un des mages et médecin » en Perse, vivait au dixième siècle; nous avons de lui » un traité intitulé : *Le Livre royal.* »

« ABERTOLI (Joconde), sculpteur, né à Lugano, » étudiait à Parme vers l'an 1766, chez Pierre Ferrari. »

« ABIDENO, célèbre historien. Le tems où il a vécu est » incertain : il avait composé une histoire des Chaldéens » et des Assyriens. Eusèbe en rapporte des fragmens, » (*liv. IX des* (3) *Préparations évangéliques.*) »

Dans les trente-une premières pages on trouve encore AASCOW, AARON, N°. XIII, XIV et XV, ABAKA KAN, ABASSON, ABBADIE (Vincent), ABBATE, ABERLI, etc. etc.

A l'inspection de ces noms plus d'un lecteur sera sans doute tenté de s'écrier avec nous :

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé.

Ce ne sont pas là des gens médiocres, mais des gens tout-à-fait obscurs, et qu'il fallait laisser dans leur obscurité.

Presque tous les articles de la huitième édition du *Nouveau Dictionnaire historique* avaient encore besoin d'être refaits. M. Prudhomme a indiqué comme corrigés un très-grand nombre d'articles. Il les a désignés par une croix. Nous avons examiné tous ces articles, et presque tous contiennent les fautes qui existaient dans la huitième. Nous ne dirons pas,

Ab uno disce omnes.

» sur cette science des cartes et des écrits utiles : 1° *Atlas maritime*, » 1762, in-folio ; 2° *Tableau de la France*, ou Cartes sur toutes les » parties du royaume, 1764 ; 3° *Atlas encyclopédique*, 1787, 2 vol. » in-4° ; 4° *Réfutation* d'un ouvrage de *Zannoni* sur différents points » de géographie, 1765, in-12 ; 5° *Principes sur les mesures en lon-* » *gueur et en capacité*, 1790. »

(3) Il fallait dire : *De la préparation évangélique.*

Digitized by Google

Nous citons beaucoup d'exemples. Nous signalerons en même tems quelques articles incomplets.

Abauzit. « Recueillies d'abord à Genève en 1770, un » volume in-8°, ses œuvres l'ont été ensuite à Amster- » dam en deux volumes : et ces deux recueils sont assez » différens l'un de l'autre. » Il fallait, ce nous semble, dire en quoi consistait la différence des deux éditions. Peut-être eût-il été difficile de se procurer l'édition des *œuvres d'Abauzit*, faite à Amsterdam, pour la comparer à celle de Genève. Cette dernière seule est à la Bibliothèque impériale. Mais Senebier (4) a donné sur ces deux éditions tous les détails suffisans, et il eût fallu, en raison même de la rareté en France de l'édition d'Amsterdam, sinon transcrire ces détails, au moins les indiquer.

Il nous semble qu'il était bon aussi de rappeler l'éloge que Jean-Jacques fait d'Abauzit. Nous ne le rapporterons pas ici ; tout le monde a entre les mains la *Nouvelle Héloïse* (5).

A ce même article d'Abauzit nous avons à remarquer une autre omission. Nous laissons parler M. de Laharpe : « Les anecdotes, dit-il (6), qui peignent les hommes » sont toujours précieuses, et c'est par cette raison » qu'on aime à les mêler aux objets de littérature et de » goût. Rousseau de Genève a rendu célèbre parmi nous » le nom de M. Abauzit, vieillard genevois, respectable » par une très-longue carrière passée toute entière dans » les études de la philosophie et dans l'exercice de toutes » les vertus. Mme Necker nous racontait dernièrement » un trait de lui fort remarquable. Il passait pour ne » s'être jamais mis en colère. Quelques personnes s'adres- » sèrent à sa servante pour s'assurer si cela était vrai. Il » y avait trente ans qu'elle était à son service ; elle pro- » testa que pendant tout ce tems elle ne l'avait jamais » vu en colère. On lui promit une somme d'argent, si » elle pouvait parvenir à le fâcher. Elle y consentit, et

(4) *Histoire littér. de Genève*, tome III, page 76.

(5) V^e^ partie, lettre 1ere, note 2e.

(6) *Correspondance littéraire*, tome II, 144.

Digitized by Google

» sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit pas
» son lit. M. Abauzit s'en aperçut, et le lendemain matin
» lui en fit l'observation; elle répondit qu'elle l'avait
» oublié; il ne dit rien de plus. Le soir elle ne fit pas le
» lit davantage; même observation le lendemain : elle y
» répondit par une excuse encore plus mauvaise. Enfin
» à la troisième fois il lui dit : *Vous n'avez pas encore*
» *fait mon lit; apparemment que vous avez pris votre*
» *parti là-dessus, et que cela vous paraît trop fatigant.*
» *Mais après tout il n'y a pas grand mal, car je commence*
» *à m'y faire.* Elle se jeta à ses pieds, et lui avoua tout.
» Ce trait figurerait très-bien dans la vie de Socrate. »

Que l'éditeur de la neuvième édition du Dictionnaire historique ait eu tort ou raison de passer sous silence cette anecdote, on nous pardonnera sans doute de l'avoir rapportée ici.

II. Albon (Camille) a fait d'autres ouvrages que ceux dont on parle à son article. Il n'a pas fait un *Dialogue entre Alexandre et Clitus* (7), mais un *Dialogue entre Alexandre et Titus*. L'auteur y plaide la cause de l'humanité contre les conquérans. Ce petit ouvrage est imprimé à la suite de *la Paresse, poëme traduit du grec de Nicandre*. Tel est le titre précis de cette brochure publiée à Paris, 1777, in-8°. D'Albon est auteur du poëme, quoiqu'il ne s'annonce que pour traducteur. La faute que nous relevons se trouvait dans la huitième édition.

Allatius (Léo), bibliothécaire du Vatican dans le dix-septième siècle, donnera lieu à plusieurs observations.

1°. On dit qu'il est auteur des *Apes urbanæ*. La huitième édition ne parlait pas de cet ouvrage; mais dans la neuvième on devait écrire *Apes Urbanæ*, d'autant plus qu'on ne dit pas pourquoi l'auteur donne ce titre à son ouvrage. Allatius fait allusion aux abeilles qui étaient dans les armes d'Urbain VIII (de la maison Barberin), en l'honneur de qui il l'avait composé.

2°. Allatius a publié un ouvrage intitulé : *Symmicta*

(7) Le *Dialogue entre Alexandre et Clitus* est de l'archévêque de Cambrai.

(et

(et non *Symmichta*), *seu opusculorum græcorum ac latinorum, etc.*, *libri duo*. Cologne, 1653, in-8°. M. Prudhomme de ce seul ouvrage en a fait deux. On trouvait déjà cette faute dans la huitième édition.

3°. Le Père Niceron (8) a donné un article assez étendu à Allatius. Il n'y parle cependant pas d'un volume imprimé en 1661, et intitulé : *Poeti Antichi Raccolti*, etc. C'est un recueil d'anciennes pièces italiennes dont Allatius fut éditeur. Ce volume est rare ; voilà bien des raisons pour en parler.

4°. « Allatius était ordinairement appelé Allazzi. » Il fallait dire Allacci. Tel est le nom que l'auteur a mis en tête du recueil dont nous venons de parler.

Après ces petites explications aussi ennuyeuses pour la plupart des lecteurs que l'article même d'Allatius, nous permettra-t-on de citer une anecdote dédaignée par M. Prudhomme, et qui dans un article aussi lourd n'eût pas été déplacée ?

Allatius vécut dans le célibat sans vouloir néanmoins s'engager dans les ordres ecclésiastiques. Le pape Alexandre VII lui demandait un jour pourquoi il ne voulait pas les recevoir, Allatius lui répondit que c'était *afin de pouvoir se marier quand il voudrait*. — *Mais pourquoi donc*, reprit le pape, *ne vous mariez-vous pas ?* — *C'est*, dit Allatius, *afin de pouvoir recevoir les ordres quand la fantaisie m'en viendra*.

Amyot. « On a d'Amyot. II. *Sept livres de Diodore de* » *Sicile*..... IV. *L'Héliodore, ou les Amours de Théa-* » *gènes et de Chariclée*. Paris, 1796, 2 vol. in-4°, et » 1803, 3 vol. in-12. »

Quels sont les livres de Diodore de Sicile que traduisit Amyot, et dans quel tems ont-ils été imprimés ? Puisque M. Prudhomme ne le dit pas, nous allons le lui dire. Ce sont les livres XI à XVII, imprimés sous ce titre : *Sept livres des histoires de Diodore Sicilien, nouvellement traduyts du grec en françoys*. Paris, Vascosan, 1554, in-folio.

(8) *Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres*, tomes VIII et X.

Digitized by Google

Quant à l'autre ouvrage, il y a d'étranges bévues : 1° *Héliodore* n'est pas le titre du livre, mais le nom de l'auteur.

2°. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1547, in-folio, sous ce titre : *L'Histoire æthiopique de Heliodorus, contenant dix livres traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes Thessalien, et Chariclée Æthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois.* Cette édition assez rare pour qu'on en ait nié l'existence, et que nous avons sous les yeux, méritait d'être citée (9).

3°. Les prétendues éditions de 1796, 2 vol. in-4°, et 1803, 3 vol. in-12, n'existent pas. Il nous manque une bonne édition de la traduction des *Æthiopiques*, par Amyot. M. Clavier se propose d'en donner une ; mais ce qui est à faire n'est pas fait.

En terminant cette remarque nous devons reconnaître que les fautes que nous venons de relever sont du nombre des additions de M. Prudhomme. Ces fautes n'existaient pas dans la huitième édition du Dictionnaire ; on n'y parlait pas de cette traduction d'Amyot.

II. Bachaumont (Louis Petit de) ne peut pas avoir rédigé, comme on le dit encore, « les six premiers volumes des *Mémoires secrets* » ; car dans le cinquième volume de cet ouvrage (10) on lit : *le 28 du mois dernier est mort le S. de Bachaumont, âgé de 81 ans.*

L'auteur du *Choix des Mémoires secrets*, 1788, 2 vol. in-12, est M. Choppin.

L'abrégé des Mémoires secrets publié en 1808, 2 vol. in-8°, et 1809, 3 vol. in-8° (11), est de M. Merle.

Quant aux *Anecdotes secrètes du dix-huitième siècle*, 1808, 2 vol. in-8°, la mention en est déplacée ici. Bachaumont n'y est pour rien. Ces deux volumes étant l'abrégé de la *Correspondance secrète* de Metra (12),

(9) Voyez la dissertation de M. Barbier à la fin du 4e volume de son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes.*

(10) Sous la date du 2 mai 1771.

(11) On en a parlé dans le *Mercure*, N° 394, du 4 février 1809, page 223.

(12) Dix-huit vol. in-12. Voyez *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, etc., N° 982.

Digitized by Google

c'était seulement à l'article Metra qu'il fallait en parler. L'éditeur des *Anecdotes secrètes* est M. Nougaret.

Ce n'est pas tout encore. M. Prudhomme dit que l'on doit à Bachaumont une *édition de Quintilien, traduit par Gédoin, avec la vie du traducteur*, 1752, 4 vol. in-12. Pourquoi n'avoir pas dit que Bachaumont était parent de l'abbé Gédoyn? il eût pu aussi ajouter que la vie de ce dernier avait déjà été imprimée en 1745, à la tête des *Œuvres diverses de Gédoyn*, dont d'Olivet fut éditeur.

Baccalar-y-Sanna, plus connu sous le nom de *marquis de Saint-Philippe*, a laissé deux ouvrages assez curieux dont parle le *Dictionnaire universel historique*; savoir : I. *Histoire de la monarchie des Hébreux, traduite en français*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Philippe V, depuis* 1699 *jusqu'en* 1725, 4 vol. in-12.

Le premier de ces ouvrages a été traduit par La Barre-Beaumarchais (13), et imprimé en 1727 (14).

Le second, traduit par le chevalier de Maudave, fut imprimé en 1756 (15).

Argonne (D. Bonaventure). Quoique ce prénom soit celui sous lequel cet auteur est connu, Voltaire (16) l'appelle *Noël*. En effet, ce ne fut qu'en entrant dans l'ordre des Chartreux qu'il quitta le nom de *Noël* pour prendre celui de Bonaventure.

Anacharsis. On a sous son nom neuf lettres dont l'authenticité est plus que douteuse, il est vrai; mais il fallait en parler, sauf à dire qu'elles sont apocryphes. Ces lettres se trouvent dans la collection des épistolographes grecs. Elles ont aussi été imprimées à part; Paris, 1652, in-4, gr. et lat. M. Prudhomme n'en dit rien. En revanche il répète après ses prédécesseurs : « Ceux qui ont attribué à Anacharsis l'invention de la » roue des potiers de terre, *ne savent point* qu'Homère,

(13) Voyez *Mémoires hist. crit. et litt. de Brays*, tome Ier, p. 169.
(14) Voyez *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, etc., N° 4604.
(15) *Idem*, N° 10192.
(16) *Siècle de Louis XIV*.

» qui l'avait précédé de quelques siècles, en parle dans » ses poëmes. »

Ne croirait-on pas que ces mots, *ne savent point*, ont trait à quelqu'un de nos contemporains? Aucun d'eux, à notre connaissance, n'a commis, nous irons plus loin, aucun d'eux n'a pu commettre cette erreur. En le donnant à entendre, les auteurs et reviseurs du Nouveau Dictionnaire historique prouvent qu'ils ne savent point que le fait a été avancé par Diogène Laërce; et que Strabon, en relevant l'erreur, renvoie aux œuvres d'Homère, qui vivait environ quatre siècles avant Anacharsis.

Nous aurions deux ou trois observations du même genre à faire sur ce même article: mais il nous en reste tant d'autres à faire et nous avons si peu de place qu'il nous faut nous en abstenir ici.

(*La suite au numéro prochain.*)

ETUDES SUR LA THÉORIE DE L'AVENIR, ou Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, relativement aux futures destinées de l'homme, par F. C. T*****.

« QUE chacun examine sa pensée, dit Pascal, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet. » Cette pensée, si féconde en graves conséquences, est aussi simple qu'incontestable. Elle est du petit nombre de celles qui sont à la portée des esprits les moins méditatifs et les moins élevés; tout homme peut en constater la vérité par la plus simple réflexion sur lui-même, et en acquérir la certitude par une expérience qu'il lui est facile de renouveler, pour ainsi dire, à chaque instant. Soit que cette idée de l'avenir nous berce de douces espérances, soit que plus souvent encore, elle nous fatigue par l'incertitude de nos des-

tinées, par le vague même de nos espérances et de nos désirs, par de tristes pressentimens ou de timides craintes, presque toujours présente à notre esprit, de rares et courtes distractions peuvent la lui faire perdre quelques instans de vue, mais ne sauraient l'en bannir entièrement. En vain dans sa philosophie épicurienne, l'ami de Mécène nous conseille dans des vers gracieux, et nous répète en vingt endroits, de ne penser qu'au présent, d'en jouir sans inquiétude, de chasser toute idée importune de l'avenir :

Quid sit futurum cras fuge quærere, et
Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone.

En vain il conseille à sa maîtresse Leuconoé de bien profiter du moment présent, *carpe diem*, de ne point s'inquiéter du lendemain qui ne lui est point assuré, ni d'un avenir qu'elle ne saurait pénétrer :

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi,
Finem di dederint Leuconoe, nec Babylonios
Tentâris numeros.

Je suis persuadé que même la légère et frivole Leuconoé pensait souvent à l'avenir, malgré l'avis d'Horace et les fortes distractions qui l'attachaient au présent; il paraît même, d'après le texte que j'ai cité, que pour lire dans cet avenir, elle était tentée de consulter les astrologues, comme, dans le même dessein, nos dames sont tentées de tirer les cartes.

Avouons-le cependant, si l'avenir de l'homme se bornait à quelques jours qui lui restent à parcourir, à quelques années d'une vie fugitive qui lui échappe, la philosophie d'Horace serait excellente; si toutefois encore elle était praticable, et qu'elle ne fût pas contraire à notre esprit avide et curieux, à notre imagination active qui s'élance toujours loin du moment présent. Mais il est pour l'homme un autre avenir, et cette disposition même de nos esprits si générale et si invincible qui nous y porte sans cesse, en est une nouvelle preuve. « Ainsi, con-
» tinue Pascal à la suite du morceau que j'ai déjà cité,
» ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de

Digitized by Google

» vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il » est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous » n'aspirons à une autre béatitude que celle dont on peut » jouir dans cette vie. »

C'est sur-tout de cet important avenir que M. T. essaie de donner la *théorie*, c'est-à-dire, de démontrer la vérité, d'établir la certitude et de déterminer la nature. L'homme étant le premier des êtres créés, et la certitude de sa destinée future étant de toutes les vérités celle qui l'intéresse le plus, l'auteur de la *théorie de l'avenir* pense, avec assez de fondement, qu'elle est appuyée sur une foule de preuves tirées de tous les ordres d'idées que notre esprit peut combiner, et sur lesquelles il peut réfléchir; qu'en nous étudiant nous-mêmes, et en observant ce qui nous entoure, nous devons de plus en plus en acquérir la conviction; que les principes d'une saine métaphysique, les faits de la physique, les nouvelles découvertes des sciences naturelles concourent également à l'établir, et qu'ainsi nous ne pouvons devenir plus éclairés sans en être de plus en plus persuadés, si nous faisons un bon usage de nos lumières; qu'enfin le sentiment, dont la voix nous guide plus sûrement encore que les lueurs trop souvent incertaines de la raison, donne le dernier degré d'évidence à cette vérité déjà démontrée par tant de raisonnemens, de preuves et d'analogies. Dans un siècle où l'on a voulu faire servir le progrès des sciences à détruire la science la plus utile à l'homme, celle de son immortalité, et des devoirs qui en découlent; l'auteur de la *théorie de l'avenir* s'attache sur-tout à trouver dans les nouvelles découvertes de la physique, de l'histoire naturelle, de la physiologie, de nouvelles preuves de nos destinées futures et immortelles. On voit que M. T. ne paraît étranger à aucune de ces connaissances; il a lu les plus célèbres ouvrages anciens et modernes qui en ont traité; il connaît les diverses opinions, les divers systèmes; il les adopte, les combat, les rejette ou les modifie en homme qui croit avoir acquis, par ses études et ses réflexions, le droit d'avoir son sentiment à lui, et de ne point embrasser aveuglément celui même des maîtres. Je ne

Digitized by Google

répondrais pas que les savans qui se sont plus occupés que M. T..... du positif des sciences et de leurs théories, approuvassent sa doctrine scientifique et les inductions qu'il en tire ; moi-même, quoique je n'aie point l'honneur d'être savant, j'avais adopté certaines opinions en physique qui ne paraissent point être celles de M. T....., et j'en avais rejeté quelques-unes qu'il paraît admettre. Ainsi j'avais cru que le globe terrestre était renflé vers l'équateur, et un peu aplati vers les pôles, m'en rapportant là-dessus au génie de Newton et aux calculs de MM. de La Condamine, Bouguer, Maupertuis, Clairaut, Godin, Camus, Lemonnier, qui, envoyés par l'Académie des sciences, les uns vers l'équateur, les autres vers les pôles, et que pour cette raison M. T..... appelle *MM. du nord, et MM. de l'équateur*, oubliant dans cette seule occasion peut-être la gravité et la noblesse ordinaire de son style, passaient pour avoir pleinement confirmé par leurs observations et leurs mesures géométriques la conjecture du philosophe anglais. Les argumentations de M. Bernardin-de-Saint-Pierre, dont j'aime en général beaucoup mieux le style que la physique, ne m'avaient pas paru assez convaincantes pour contre-balancer de si savans calculs et de si grandes autorités. Je continuais toujours d'attribuer le flux et le reflux de la mer à la pression de la lune, faute de mieux, et le même M. Bernardin-de-Saint-Pierre n'avait pu m'engager encore à regarder la fonte des glaces du pôle comme la cause de ce phénomène, quoiqu'il eût employé pour établir ce système, et même avec un peu d'humeur, beaucoup de raisonnemens, de dissertations, et jusqu'à une longue Préface de roman. Je regardais l'ascension du mercure dans le baromètre comme l'effet de la pesanteur de l'air, quoique l'élasticité de ce fluide puisse aussi y contribuer un peu. M. T..... croit au contraire que c'est à cette élasticité qu'il faut l'attribuer entiérement ou presqu'entiérement; il incline aussi vers les idées de l'auteur des *Etudes de la nature*, sur le flux et reflux de la mer, l'*aplatissement* de l'équateur et le *renflement* des pôles. Avouons du moins que, quels que soient les systèmes que l'on em-

Digitized by Google

brasse, la tolérance, toujours bonne et désirable dans toutes les questions, est de plus très-facile dans les questions de ce genre.

L'auteur de *la Théorie de l'Avenir* était, au reste, d'autant plus le maître de choisir, entre ces diverses opinions, celles pour lesquelles il avait le plus de penchant, qu'elles sont toutes également indifférentes à la solution du problême de notre avenir. Mais peut-être cette excuse même serait-elle une critique. Voltaire, en parlant d'un écrivain un peu prolixe, disait assez plaisamment qu'il entrait en matière *dès le second volume*. Il serait assurément bien injuste d'en dire autant de M. T..... *Dès le premier volume*, il offre au lecteur plusieurs discussions intéressantes par elles-mêmes, rendues plus intéressantes par la forme que son esprit et son style sait leur donner, et qui sont intimement liées avec le fond de son sujet et le but qu'il se propose. Il est difficile de parler de notre ame et de sa destinée future, sans remonter jusqu'à Dieu dont elle est le plus noble ouvrage, qui seul peut la conserver au-delà des bornes de cette vie éphémère, et indépendante de cette matière périssable à laquelle il l'avait passagèrement unie, sans lequel enfin, il n'est plus aucun motif d'espérance, et *l'avenir* est encore, s'il est permis de parler ainsi, plus impossible que le présent. M. T..... démontre l'existence de cette première cause, créatrice et conservatrice, par les merveilles du monde physique, et cet ordre admirable dont la beauté, la constance et la régularité attestent une sagesse infinie qui y préside. C'est de toutes les preuves la plus sensible, la plus convaincante; c'est celle aussi dans laquelle l'écrivain peut développer le plus de talent, puisqu'elle se prête à toutes les pompes du style oratoire, et qu'elle admet tous les mouvemens de l'éloquence, toutes les richesses mêmes de la poésie descriptive. D'illustres écrivains, Fénélon, Buffon, Bernardin-de-Saint-Pierre, plusieurs autres encore, ont revêtu cet inépuisable sujet des brillantes couleurs de leur imagination et de leur style. M. T.... cite de longs fragmens de leur prose élégante, flexible, harmonieuse, et c'est faire un bel

Digitized by Google

éloge de la sienne que d'observer qu'elle ne paraît point déplacée auprès de ces fragmens.

Rien ne périt dans cet univers; rien du moins de ce qui a reçu l'existence, n'est réduit à un état complet de non-existence ou d'anéantissement; les plus viles matières subissent des transformations, des changemens, des métamorphoses; mais, loin d'éprouver une entière destruction, elles se reproduisent dans quelque nouvel état et reparaissent sous quelque forme nouvelle. L'ame en qui Dieu semble avoir imprimé plus particulièrement le sceau de sa divinité, l'ame qu'il a douée de la noble faculté de connaître et d'admirer les autres ouvrages sortis de ses mains et de remonter jusqu'à la connaissance de leur auteur, serait-elle seule étrangère à cette loi conservatrice, et seule dévouée au néant? Telle est le premier fondement sur lequel l'auteur de la *Théorie de l'Avenir* établit notre espérance de *l'avenir*, telle est la première preuve des justes motifs que nous avons d'espérer; M. T..... la développe avec étendue, avec beaucoup d'agrément, et une grande variété de connaissances, ou du moins de lecture, dans les sciences naturelles. De cette preuve indirecte tirée de la considération des objets qui nous entourent, M. T.... passe aux preuves directes que lui fournit la considération de nous-mêmes; il nous envisage sous deux rapports, et de notre double constitution physique et morale il conclut également la certitude de notre avenir.

Le sujet de l'ouvrage et le but de l'auteur le conduisent naturellement à s'occuper d'une question grave et difficile : celle de la nature de notre ame. Avant d'exposer le sentiment de M. T...., sur un sujet aussi délicat, aussi hérissé de difficultés ou enveloppé de ténèbres, je dirai, afin de prévenir toute interprétation qui ne lui serait pas favorable, que non-seulement il se montre très-religieux dans tout le cours de son livre, mais que son livre fait aimer la religion et qu'il présente sous les traits les plus aimables la morale la plus conforme à l'esprit de son divin fondateur. Après avoir rendu un juste témoignage aux excellentes intentions de M. T....., je craindrai moins de dire qu'il pencherait à croire que notre ame

Digitized by Google

n'est point un esprit pur, une substance immatérielle. Dieu seul, dit-il, est un esprit pur. Sans doute il croit l'ame immortelle; cette immortalité est le sujet principal de son livre, c'est cet *avenir* dont il essaie de nous donner la *théorie*, et il faut l'avouer, c'est-là l'essentiel, puisque c'est l'appui de toute morale; on ne peut même disconvenir que dans les premiers siècles du christianisme, on vit jusqu'à des pères de l'église avoir sur la nature de notre ame une semblable opinion. M. T.... accordera même que l'ame est *incorporelle*, mais il est loin d'être persuadé qu'elle soit *immatérielle;* cela paraîtra peut-être un peu subtil et pas très-clair. Ce qui ne l'est pas extrêmement non plus, c'est la manière dont il explique la nature de cette ame incorporelle, mais matérielle pourtant, quoiqu'aussi peu que possible, et composée d'une matière différente de celle que nous connaissons et qui tombe sous nos sens; en cela il ressemble à tous ceux qui ont voulu aborder cette question ténébreuse. Ce qu'on peut déduire néanmoins de son opinion, c'est qu'il regarde notre ame comme abondamment imprégnée des particules de ce feu élémentaire sur lequel, dans la première partie de son ouvrage, il a fait une savante et curieuse dissertation. C'est ce feu élémentaire qui, selon lui, donne la vie aux corps animés, et communique le mouvement aux corps bruts et inanimés; opinion qui, à quelques différences près, a été celle de plusieurs philosophes, depuis Empédocle jusqu'à M. T.... L'auteur de la *Théorie de l'avenir* aimerait aussi à croire (et il me semble que l'illustre Bonnet de Genève l'avait cru avant lui) que notre ame est un abrégé, un extrait, une miniature parfaite de notre corps dont elle reproduit toutes les parties et tous les traits dans des dimensions si infiniment petites que l'imagination ne saurait s'en faire une idée. Telle reste cette petite ame tant qu'elle est entravée par les liens du corps; mais est-elle débarrassée de sa prison, elle grandit, se développe, atteint la taille de l'individu dont elle n'était auparavant que la *miniature*, et le représente parfaitement dans l'état et le point précis où il était le plus beau, dans tout l'éclat de sa jeunesse, avant d'avoir reçu aucune altération ou par des accidens, ou par les passions, ou

Digitized by Google

par la succession des années, tout cela perfectionné même par des formes plus sveltes, plus légères, plus déliées, plus aériennes. Cette ame ainsi développée, conservera ses souvenirs; ce sont, en effet, les souvenirs qui prolongent l'existence et constituent l'individualité de l'être, car ne serait plus le même individu qui serait heureux ou malheureux, recompensé ou puni, s'il n'avait aucun souvenir de sa première existence. M. T..... veut même que nous conservions nos sentimens, nos goûts, nos affections, mais infiniment épurés. C'est dans ces affections satisfaites sans inquiétude et sans alarme, que consistera le bonheur d'une autre vie; là nous retrouverons nos parens, nos amis, tous les objets qui nous furent chers; ils nous le seront plus que jamais, et une grande partie de notre félicité sera de les aimer, sans craindre de les perdre. Il est certain que la raison ne s'oppose point à ce genre de bonheur; que la religion n'en interdit point l'espérance, que le sentiment y applaudit. C'est celui dont le vieux Caton exprime si éloquemment le désir et l'espoir dans cette belle exclamation que Cicéron met dans sa bouche : « O l'heureux jour que celui où m'élevant au-dessus de cette foule rampante de mortels, je » m'envolerai dans la demeure divine des ames! J'irai » joindre non-seulement les hommes dont j'ai parlé, mais » vous aussi, mon cher Caton, le meilleur des hommes, » le plus tendre des fils, vous dont j'ai placé le corps sur » un bûcher, derniers devoirs que je vous ai rendus, moi » qui devais les attendre de vous!.... Je me suis consolé » dans l'espérance que nous n'étions pas séparés pour » long-tems. »

O præclarum diem, quum ad illud divinum animorum concilium cœtumque proficiscar, quumque ex hac turbâ et colluvione discedam! Proficiscar enim, non ad eos solùm viros de quibus antè dixi, sed etiam ad Catonem meum; quo nemo vir melior natus est, nemo pietate præstantior; cujus à me corpus crematum est, quod contrà decuit ab illo meum.... Sed me ipse consolabar, existimans non longinquum inter nos digressum et discessum fore.

Après avoir cherché à découvrir la nature de notre

Digitized by Google

ame, M. T..... expose aussi son sentiment sur l'ame des bêtes. Il discute avec beaucoup d'intérêt les diverses opinions des philosophes les plus célèbres qui ont traité ce sujet, tels que Descartes, Buffon, Condillac, Bonnet et Leroi; prenant de ces divers systèmes ce qui lui convient, rejetant ce qui lui paraît le moins probable, et les modifiant ainsi avec un esprit très-philosophique, il en présente à ses lecteurs un très-plausible, appuyé sur de bonnes observations et de bons raisonnemens. Il accorde aux animaux plus que M. de Buffon, moins que M. Leroi, et sur-tout beaucoup moins que M. Dupont de Nemours, qui vraisemblablement ne s'est pas tant proposé d'instruire ses lecteurs que de les amuser, et qui a atteint ce dernier but d'une manière très-spirituelle. M. T..... rend justice à l'esprit qui se fait remarquer dans les Mémoires de M. Dupont de Nemours : mais il ne paraît pas disposé à croire que l'auteur de ces Mémoires, après avoir étudié quelque tems la langue des corbeaux, soit parvenu à l'entendre; il se défie aussi un peu de la fidélité de cette traduction d'une chanson de rossignol que M. Dupont de Nemours lut dans une société savante il y a quelques années (1).

---

(1) Me permettra-t-on dans un sujet sérieux, et dans un article grave, de faire, même en la rejetant en note, une citation qui ne l'est guère? je la hasarderai néanmoins, parce que les lecteurs, ainsi avertis, pourront passer ma note.

On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : qui ne croirait que M. D. de N., en nous transmettant la chanson du Rossignol, avait fait quelque chose de nouveau? il n'en est rien cependant. On lit dans les affiches de Senlis, de 1787, qu'il avait été prévenu par un Italien. Il est vrai que l'Italien n'avait donné que le texte original, tandis que M. D. de N. a donné la traduction. Voici le texte en faveur de ceux qui sont bien aises de comparer les traductions avec l'original :

Tiuù, tiuù, tiuù tiuù
Spè tiù z' qua :
Quorror pi pi
Tiò, tiò, tiò, tiò, tix;
Quutiò, qutiò, qutiò, qutiò

Digitized by Google

L'avenir qui fait le sujet des méditations de M. T....., est, comme je l'ai déjà remarqué, cet avenir éternel qui nous attend après une existence éphémère. Cependant, il ne néglige pas entièrement cet autre avenir, passager comme le présent, auquel Horace nous défend de penser, et dont il prétend que la connaissance nous est dérobée par une divinité sage et bienfaisante.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus,
Ridetque si mortalis ultrà
Fas trepidat.

Parmi les moyens de connaître cet avenir, M. T..... en indique de surnaturels, tels que la révélation, l'inspiration, source divine des prophéties. Les moyens naturels sont l'attention et la réflexion sur les événemens passés et présens, et sur les causes morales, source assez certaine de prédictions politiques; l'observation des lois invariables de la nature, motif infaillible de certitude dans l'ordre physique. L'auteur de la *Théorie de l'Avenir* ne rejette pas entièrement les moyens de connaître l'avenir tirés des pressentimens, des pronostics, des avertissemens en songe, des mystères du magnétisme animal; il s'étend même avec quelque complaisance sur les effets merveilleux du somnambulisme, de la catalepsie, y revient en plusieurs endroits de son livre, et cite des faits fort étranges. J'en rapporterai quelques-uns, parce que cette doctrine du somnambulisme oubliée depuis quelques années, traitée même avec quelque mépris, se réveille, se remet en honneur et en crédit.

Zquò, zquò, zquò, zquò,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quoirou tiù, z' quà pipi qui.

Le lecteur jugera s'il croit que ce couplet soit bien rendu par la traduction si comme : *Dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie, amie, amie*, etc. L'auteur des affiches de Senlis prévient, au reste, qu'en faisant chanter les paroles mêmes du texte par une femme à voix douce, qui nasillerait l'accent italien, on croirait entendre un rossignol.

et trouve des partisans parmi des hommes et des femmes de beaucoup d'esprit. Une jeune femme de Lyon, plongée dans cet état de somnambulisme, voyait, les yeux fermés, non-seulement au-dehors d'elle, mais au-dedans, dans l'intérieur de sa tête, de son estomac, prédisait les accidens qui devaient lui arriver, et même à ceux qui étaient en rapport avec elle. Elle vit clairement qu'elle serait sourde dans vingt-quatre heures et pendant vingt-quatre heures, et les choses se passèrent exactement ainsi. Tous ses sens semblaient s'être réfugiés dans le creux de son estomac; c'est par là qu'elle voyait, qu'elle entendait. Plaçait-on sur le creux de son estomac la montre de son mari, ou vraisemblablement tout autre, car elle n'était pas à la montre de son mari près? elle disait l'heure; une carte? elle la nommait; une lettre? elle la lisait. Lui parlait-on bas en se penchant vers cette région? elle entendait à merveille, tandis qu'elle n'eût rien entendu si on lui eût parlé à l'oreille. Si même on parlait tout bas, sans se pencher vers elle, mais en plaçant son doigt sur son épigastre, ce doigt servant de conducteur au son, elle ne perdait pas un mot de ce qu'on disait; elle suivait, les yeux fermés, les mouvemens de ce doigt qui lui donnait des ordres, et les exécutait : *O prodige!* s'écrie M. Petetin, médecin de cette femme, *ô prodige inconcevable! formait-on une pensée sans la manifester par la parole, la malade en était instruite aussitôt, et exécutait ce qu'on avait intention de lui commander.* Si l'ordre ne lui convenait pas, ou était au-dessus de ses forces, elle demandait grace. Enfin c'est par le creux de l'estomac qu'elle semblait manger; y met-on de la brioche, une cotelette de mouton, on la voyait aussitôt mâcher. A ces faits attestés par M. Petetin, médecin à Lyon, succèdent d'autres faits affirmés par M. Attalin, médecin à Besançon. A Paris, des personnes non moins dignes de foi que MM. Petetin et Attalin, ont vu ou opéré des choses non moins prodigieuses. Que faut-il donc croire? Il paraît impossible que de pareils faits soient vrais; il paraît impossible que des gens d'esprit et d'honneur soient trompés ou veuillent tromper; mais de ces deux hypothèses impossibles, il en est une qui

Digitized by Google

l'est moins que l'autre, et c'est vers celle-là que je penchérais.

On voit qu'à une question très-intéressante par elle-même, la plus intéressante même de celles qui peuvent nous occuper, M. T.... a su en rattacher une foule d'autres agréables et instructives ; il déploie dans tout le cours de son livre une grande variété de connaissances qui n'ont pas toutes, il est vrai, ni assez de certitude, ni assez de rapport avec le but principal qu'il se propose ; mais ce qui recommandera toujours cet ouvrage aux yeux des lecteurs, dont l'auteur de la *Théorie de l'Avenir* doit ambitionner le suffrage, ce sont les excellentes intentions dont il paraît constamment animé ; ce sont les sentimens doux, purs et aimables qu'il y a répandus ; c'est le style correct, souvent élégant et harmonieux dont il a su revêtir ces sentimens, ainsi que les idées qu'il établit, et les opinions qu'il professe. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche de citer quelques morceaux intéressans que j'avais recueillis dans cette intention, et qui eussent rempli le double but, et d'orner mon article, et de justifier les éloges que je donne au style de M. T.... Il me semble avoir satisfait aux deux conditions que Cicéron exige dans un ouvrage philosophique, et dont la réunion, d'après ce grand juge, forme un livre excellent ; l'intérêt des questions qu'on y traite, et l'agrément du style dont on les revêt. *Hanc enim perfectam philosophiam semper judicavi, quæ de maximis quæstionibus copiosè posset ornatèque dicere.* E.

L'AMANT ROMANESQUE,

OU VIEILLESSE ET GAIETÉ,

NOUVELLE.

La gaieté des vieillards fait l'éloge de leur jeunesse. Elle annonce que pour eux le passé est sans reproches et l'avenir sans terreurs. Chez les jeunes gens, cette aimable qualité tient souvent à la légèreté de leur âge. Un jeune homme rit de tout, parce qu'il n'attache d'importance à rien. Mais

Digitized by Google

le tems amène les passions, les passions amènent la réflexion, souvent la tristesse et quelquefois les remords. Quand je vois un vieillard qui a su conserver la gaieté de l'adolescence, je me dis : voilà un honnête homme, il l'a toujours été. Il a marché d'un pas égal dans le sentier de la vie ; le souvenir de ses erreurs, s'il en a commis quelques-unes, le rend indulgent pour celles d'autrui. Ses passions ont été douces, puisque les traces qu'elles ont dû laisser dans son cœur n'en altèrent plus le repos. Jamais il ne jeta un œil d'envie sur le bonheur des autres, puisqu'après avoir perdu le premier des biens, la jeunesse, il veut bien souffrir qu'il y ait des jeunes gens.

Un tel caractère, qui dans une femme a peut-être encore plus de prix, était celui de Mme de Bermond. Mariée de bonne heure à un époux de son choix, douée d'une belle fortune et d'une jolie figure, elle avait su plaire sans coquetterie, avoir des amis sans manquer à ses devoirs, et jouir sans orgueil de ses avantages. Frivole dans ses goûts, mais constante dans ses affections, elle avait su varier ses plaisirs sans altérer son bonheur. Aussi avait-elle vieilli sans s'en apercevoir, et presque sans que l'on s'en aperçût ; car elle avait pris insensiblement les goûts qui convenaient à son âge. Si nous savions renoncer à nos prétentions lorsque nous perdons nos agrémens, nous regretterions bien peu de choses.

C'était ainsi que Mme de Bermond avait atteint ses quatre-vingts ans. Elle avait concentré dans l'intérieur de sa famille et dans un petit cercle d'amis véritables cette gaieté vive et naturelle qui long-tems avait fait le charme de sa nombreuse et brillante société. Veuve depuis long-tems, elle avait porté toutes ses affections sur le jeune Forlanges son petit-fils, et sur la jeune Amélie de Villarcé, qui tous deux vivaient auprès d'elle.

Amélie était une orpheline sans fortune. Mme de Villarcé en mourant l'avait confiée aux soins de Mme de Bermond, qui l'avait élevée avec toute la sollicitude de la mère la plus tendre. Mme de Bermond aimait Amélie comme sa propre fille, et déjà même elle lui en donnait le nom, car elle avait formé depuis long-tems le projet de l'unir à son petit-fils. Les deux jeunes gens, élevés ensemble avec cette douce perspective, s'étaient livrés sans contrainte à des sentimens qui leur promettaient le bonheur. Forlanges n'avait que vingt-ans, Amélie en avait dix-huit. Rien jusqu'à ce jour n'avait troublé leur tendresse mutuelle. Mais l'amour que

rien

rien n'inquiète finit par devenir une habitude, par ressembler à l'amitié; on s'aime sans y penser, sans se le dire; il remplit l'ame sans occuper l'imagination, et malheureusement l'imagination de Forlanges avait besoin d'être occupée; elle était vive, ardente, romanesque à l'excès. Il aurait fallu qu'un obstacle imprévu le séparât d'Amélie par une barrière presqu'insurmontable, pour lui faire sentir combien il l'aimait.

Telle était la situation de cette intéressante famille, lorsque tout-à-coup Forlanges parut inquiet et rêveur. Il s'absentait fréquemment et ne rentrait que fort tard, avec une tristesse qu'il ne cherchait point à dissimuler. Il parlait peu à la jeune Amélie, et ne lui témoignait plus cette confiance à laquelle le cœur s'accoutume si vite et dont il ne peut plus se passer lorsqu'une fois il en a joui. Amélie pleurait en secret : « Forlanges ne m'aime plus, disait-elle, puisqu'il me cache quelque chose. » Pour Mme de Bermond, elle était dans un mouvement, dans une agitation continuelle. « Que fait-il? où est-il? où va-t-il? nous ne le voyons plus. Pourquoi ne me parle-t-il plus d'Amélie? ne veut-il plus l'épouser? il faut le marier, et cela le plus tôt possible; si je diffère l'accomplissement de mon projet, quelque coquette s'emparera de ce jeune fou, tournera cette tête sans cervelle, le détachera de ma chère Amélie, et puis adieu toutes les espérances que je formais pour son bonheur. »

Un matin que Forlanges se préparait à sortir, elle l'appelle et lui dit : Je veux, mon cher ami, avoir avec vous dans ce moment un tête-à-tête. — Ah Madame! répond Forlanges avec un air d'impatience, il faut que je sorte; une affaire importante..... — Importante! dit Mme de Bermond en riant; elle ne saurait l'être plus que celle dont je veux vous entretenir et qui semble être sortie de votre mémoire! ah ça, mon cher petit-fils, vous ne voulez donc plus vous marier? — Ah, Madame! ne m'en parlez plus; je n'ai que vingt ans. — Eh tant mieux! faut-il donc en avoir cinquante? ce langage est tout nouveau dans votre bouche; à vous entendre, il aurait fallu vous marier à quinze ans. Mais aujourd'hui monsieur a des affaires plus importantes..... Cependant Amélie est si douce, si bonne, si intéressante!... — Vous avez raison, Madame, je rends justice à ses excellentes qualités, mais..... — Elle n'a point ce goût du luxe et de la dissipation qui tourne la tête de toutes les jeunes personnes. Elle est modeste, ce qui est très-rare; elle prendra soin de son ménage, ce qui ne l'est pas moins;

Digitized by Google

elle élèvera bien ses enfans, ce qui l'est encore davantage; elle n'aimera que son mari, chose que l'on ne voit presque plus. Qu'avez-vous à faire de plus pressé que de vous assurer une telle compagne? — Je suis de votre avis, Madame. Amélie réunit toutes les vertus qui font le bonheur, mais..... — Je ne veux point de *mais*; il faut que tu te maries. J'ai quatre-vingts ans passés; je brûle du désir de voir encore autour de moi de petits marmots qui m'amuseront de leur babil, me feront des niches, casseront mes lunettes, me feront rire et gronder tout à-la-fois. Tu te marieras, tu épouseras Amélie. — Que vous êtes impatiente! — Oh! la patience n'est pas la vertu des vieillards; ils n'ont pas le tems d'attendre. Cette dernière raison parut toucher Forlange. Je voudrais, dit-il à Mme de Bermond, je voudrais combler vos désirs; mais, puisqu'il faut vous l'avouer, je suis éperdument amoureux d'une autre personne. — D'une autre personne? — Charmante! — Comment se nomme-t-elle? — Je n'en sais rien. — Où demeure-t-elle? — Je l'ignore. — Quelle est sa famille, sa fortune? — Je n'en sais rien non plus. — Où l'as-tu vue? — Nulle part. — Tu en auras sans doute entendu parler? — Jamais. — On t'aura fait un éloge si pompeux de sa figure et de son esprit?..... — Jamais on ne m'a parlé d'elle. — Mon petit-fils, mon petit-fils, je ne vous presse plus de vous marier. Ce n'est pas une femme qu'il vous faut, mais une place aux Petites-Maisons! Adieu, je vous quitte, car je suis d'une colère!...

A ces mots, elle sortit, et Forlanges ne put se dissimuler qu'elle avait raison d'être irritée. « Hélas! se dit-il, rien de plus vrai, je suis fou. Sur le point d'épouser une jeune personne douée de mille vertus, que j'aimais depuis mon enfance et dont je suis aimé, je la sacrifie à une femme que je ne connais pas, et dont l'existence pourrait bien n'être qu'une chimère! — Oui, mais s'il existe, cet être enchanteur que de charmes il doit posséder!... quelle physionomie! ajoute-t-il, en regardant avec avidité un portrait qu'il presse mille fois contre ses lèvres. Que d'esprit, de finesse et de sensibilité dans ce regard! Que les contours de cette figure sont gracieux et délicats! Quel sourire! Ah! je donnerais toute ma fortune, la moitié même de mon existence pour trouver l'original de ce portrait. »

Ce discours de Forlanges fut interrompu par l'arrivée d'Olivier, son valet-de-chambre. Olivier était un homme intelligent que Mme de Bermond avait placé près de son petit-fils. Serviteur plein de zèle et de fidélité, il avait son

Digitized by Google

franc-parler dans la maison, et donnait quelquefois des conseils dont on se trouvait bien. Olivier s'était aperçu de l'inquiétude et de la tristesse de son jeune maître; il avait vu avec chagrin le refroidissement du jeune homme pour Amélie, et pensait à la douleur qu'éprouverait Mme de Bermond, si ce mariage venait à manquer. Il voudrait arracher à Forlanges un secret d'où dépend le bonheur de toute la famille; mais comment obtenir une semblable confidence? La solliciter, c'est l'éloigner peut-être pour jamais. Mais à vingt ans le secret de nos passions est toujours sur le bord de nos lèvres, et Forlanges avait grand besoin d'un confident. Depuis quelques jours il formait le projet de mettre Olivier dans ses intérêts. Il lui raconta, après un peu d'hésitation, qu'un jour en se promenant aux *Champs-Elysées* avec Mme de Bermond, Amélie et quelques amis, il avait aperçu sur le gazon quelque chose qui brillait aux rayons du soleil. « Je m'approche, dit-il, de cet objet qui piquait ma curiosité, et je trouve la plus charmante miniature. Je ne puis t'exprimer, Olivier, l'effet que cette figure angélique produisit sur mon cœur. Je cachai bien vite mon trésor, et tout entier au désir de le contempler sans témoin, j'oubliai toutes les personnes qui se promenaient avec moi, j'oubliai l'univers. Depuis cet instant mon imagination n'est plus occupée que de cet objet divin. Plus je le regarde, plus j'y découvre de charmes qui m'étaient d'abord échappés. Je vais me promener tous les jours dans le lieu où je l'ai trouvé; je fréquente tous les spectacles, toutes les promenades publiques, dans l'espoir de rencontrer la femme adorée que ce portrait représente: mais jusqu'à ce jour mes espérances ont été trompées, et je suis le plus malheureux des hommes. »

Le bon Olivier connaissait trop son maître pour le heurter. Il eut l'air de le plaindre, et après avoir admiré la beauté du portrait mystérieux, il promit à Forlanges d'employer tout son zèle et toute son industrie pour en découvrir l'original.

Sa première démarche fut d'aller tout confier à Mme de Bermond. Il ne crut point que ce fût trahir son maître, mais servir ses vrais intérêts; car qui pouvait mieux que Mme de Bermond soulager son cœur et guérir sa tête? Toute fâcheuse que fût une telle découverte, le premier mouvement de cette femme, aussi gaie que sensible, fut cependant d'en rire aux éclats. « Quoi! s'écria-t-elle, mon petit-fils est amoureux d'un portrait? Voyez si je n'ai pas

Digitized by Google

raison de dire que la jeunesse est folle et de rire de ses folies ? Mais dis-moi, Olivier, ce portrait au moins est-il bien joli ? — Joli, madame ! Hélas ! il ne l'est que trop ! Je n'ai jamais rencontré d'aussi charmante physionomie. Melle Amélie en approche peut-être, mais cependant....— Comme il interrompait cette phrase, Amélie, qui était entrée depuis quelques momens dans la chambre sans qu'on l'eût aperçue, et qui avait tout entendu sans rien dire, ne put retenir ses sanglots. Mme de Bermond n'eut plus alors envie de rire ; elle chercha d'abord à consoler l'aimable orpheline par tous les raisonnemens que l'on peut aisément se figurer ; elle songea ensuite à combattre sérieusement la passion extravagante qui tournait la tête de son petit-fils, et vit bientôt que la première chose à faire était de se procurer la vue du fatal portrait. Elle chargea donc Olivier de le tirer pour quelques instans des mains de Forlanges. L'entreprise était difficile ; mais le zèle du vieux serviteur lui en suggéra le moyen.

Dès le lendemain matin, il entra dans la chambre de son maître, avec l'air d'une vive émotion. «Ah Monsieur ! lui dit-il, quelle bonne nouvelle je viens vous apprendre ? Réjouissez-vous, monsieur, réjouissez-vous.— Quoi donc ? Que veux-tu dire ? as-tu découvert l'original ?.... —Oui, Monsieur, je connais..... l'original. Levez-vous, vite, levez-vous.... Forlanges saute à bas de son lit. «Parle, mon cher Olivier, parle, je meurs d'impatience.— Attendez un moment. Je suis tout essoufflé... Je n'en puis plus... Je n'ai fait qu'une course depuis....—Tu me fais mourir... — Elle était dans une superbe voiture traînée par quatre chevaux. J'ai suivi la voiture jusqu'au moment où elle est entrée dans un hôtel magnifique. Ah Monsieur ! quelle belle personne vous aimez ! quelle taille ! quelle figure ! J'en suis encore tout ébloui. Elle est brune, elle a des yeux... les plus beaux yeux du monde.— Quel plaisir tu me fais ! s'écrie Forlange dans le délire de la joie. Comment se nomme-t-elle ?— Elle se nomme mademoiselle..... mademoiselle.... de.... de Romanville. Oui, je suis presque sûr..... — Quoi ! tu n'as pas la certitude..... — Non, monsieur, et c'est votre faute.— Comment ?—Si vous m'aviez confié le portrait, j'aurais pu le confronter avec l'original. — Moi, te confier ce portrait ? — Eh ! non, non ; gardez-le, Monsieur, si vous craignez qu'il ne se perde entre mes mains. — Examine-le bien attentivement, cela doit te suffire, et tu te souviendras....—Moi, me souvenir ! ah

Digitized by Google

Monsieur! je n'ai jamais eu de mémoire. J'oublie souvent jusqu'à mon propre nom.—Eh bien! apprends par cœur ce que je vais te dicter.—Impossible.—Essayons.» Alors Forlanges fait le détail de tous les charmes du portrait, et Olivier répète mot à mot sa leçon comme un écolier. *Front élevé, blanc comme de l'ivoire, uni comme une glace, sourcils noirs et bien arqués, les plus beaux cheveux du monde, des yeux noirs, pleins d'esprit et de sensibilité, joli petit nez retroussé, lèvre couleur de rose, un petit trou dans chaque joue, un menton bien arrondi avec une légère fossette dans le milieu.* Mais voilà qui est à merveille, dit Forlanges, tu répètes fort bien ta leçon.—Oui, Monsieur, dit Olivier. J'ai plus de mémoire que je ne le croyais. Voyons, je vais répéter seul ce que vous venez de me dicter. En effet, Olivier recommence, mais, soit malice, soit inadvertance, il confond tout le signalement: les yeux deviennent bleus, les cheveux châtains, le front élevé comme de l'ivoire et blanc comme une glace; le menton retroussé avec une petite fossette pleine d'esprit et de sensibilité. Forlanges est furieux; mais Olivier observe fort sensément que la mémoire ne se donne pas. «Sans le portrait, dit-il, je ferai quelque bévue, et jamais vous ne saurez à quoi vous en tenir.» Forlanges cède enfin, quoiqu'à regret, à des raisons qu'il ne peut s'empêcher d'approuver. Il remet son cher portrait entre les mains d'Olivier, qui lui promet de lui rapporter avant peu de bonnes nouvelles.

Dès le soir même, Olivier, fidèle à sa promesse, vient annoncer à son maître qu'il n'a plus de doutes, qu'il a confronté le portrait avec l'original. Il lui raconte comment, par le moyen d'une soubrette qu'il a connue autrefois, il est parvenu à s'introduire auprès de Mlle de Romanville. Il fait le portrait le plus brillant de cette jeune personne, d'autant plus intéressante qu'elle est aussi malheureuse que belle. Elle dépend d'un tuteur, l'homme le plus dur, le plus cruel, le plus jaloux, le plus affreux. Ce tuteur se nomme Durocher, nom qui peint son caractère. Il veut épouser sa charmante pupille, et pour parvenir à ce but, il la tient dans une solitude absolue, et la traite avec une telle rigueur qu'elle finira par en mourir de chagrin. Pendant ce récit, Forlanges pleure, se réjouit, se met en fureur. Olivier continue et raconte comment, par l'adresse de la jeune soubrette, il s'est introduit auprès du terrible Durocher, comment il a su gagner la confiance de cet homme impitoyable, en flattant sa passion dominante, la

Digitized by Google

jalousie. « Je lui ai fait entendre, ajoute Olivier, que le quartier de Paris qu'il habite est beaucoup trop bruyant, qu'il y passe toujours du monde, et qu'il serait plus prudent à lui de se fixer dans notre rue, que l'on peut appeler un véritable désert. Notre jaloux a donné dans le panneau plus promptement que je ne l'aurais imaginé, et chose incroyable ! il m'a quitté sur-le-champ pour venir louer cette maison dont les fenêtres donnent sur notre cour, et qui, grâces à Dieu, se trouvait vacante. » Qu'entends-je ? s'écrie Forlanges ivre de joie. Grand Dieu ! elle viendrait habiter près de moi ! je pourrais la voir, l'entendre, lui parler, lui jurer un amour éternel ! — Oui, Monsieur, vous voyez que je ne vous sers pas à demi. Forlanges l'embrasse et lui dit avec transport : Je ne te regarde plus comme un domestique, tu es un ami. — Oui, Monsieur, un ami, dit Olivier, mais permettez que je continue mon récit ; vous ne connaissez pas encore tout votre bonheur. Votre maîtresse vous aime pour le moins autant que vous l'aimez. — Elle m'aime ! quelle folie ! elle ne m'a jamais vu. — Pardonnez-moi, elle vous a vu un jour aux *Champs-Elysées*, et dès le premier moment elle a senti pour vous une passion qui ne s'éteindra jamais. — Serait-il possible ? — Elle s'est retirée, le désespoir dans le cœur, parce que vous ne l'avez pas regardée. — Malheureux que je suis ! où donc avais-je les yeux ? — Mais en s'en allant, et même en passant fort près de vous, elle a laissé tomber tout exprès son portrait.... — Exprès ! — Dans l'espérance qu'il serait aperçu de vous et que peut-être vous tenteriez de l'affranchir du joug qui l'opprime, si toutefois ses traits faisaient quelque impression sur votre cœur. — Quelque impression ! ah ! ils y sont gravés d'une manière ineffaçable. — Enfin, Monsieur, le tuteur est revenu après deux heures d'absence. Il a loué définitivement la maison, et il a signifié devant moi, à votre maîtresse, que dès le lendemain elle changerait de domicile. Ainsi calmez votre impatience jusqu'à demain, et croyez que je ne négligerai rien pour assurer la réussite de vos projets.

Un jeune homme de vingt ans modérer son impatience, lorsqu'emporté par une grande passion, il croit toucher au moment du bonheur ! bon Olivier, ce conseil est plus facile à donner qu'à suivre. Forlanges tourne cent fois autour de la maison qui va bientôt renfermer l'objet de ses désirs. Il en examine les fenêtres avec une attention scrupuleuse, et cherche déjà dans sa tête les moyens de trom-

Digitized by Google

per ce tuteur abhorré. Il passe la nuit dans la plus vive agitation, et se livre à tous les rêves d'une imagination exaltée par l'espérance du succès et par les obstacles qu'il prévoit. Tantôt il pleure sur le sort de cette jeune infortunée qui, douée de tant de charmes, se voit livrée aux persécutions d'un tuteur barbare. Tantôt il sourit en pensant qu'il sera son libérateur; car il ne se propose rien moins que de l'enlever. Il rassemble tout ce qu'il possède en or et en argent, c'est-à-dire, une centaine de louis que Mme de Bermond lui avait donnés la veille. Avec cette somme, rien ne lui paraît impossible à exécuter.

Le lendemain, à son réveil, il fait faire une échelle de corde, et donne l'ordre à Olivier de tenir, vers minuit, une chaise de poste à quelque distance de la maison. Il est aux aguets toute la journée, et ne perd pas un instant de vue la fenêtre de l'appartement que sa maîtresse doit occuper. Enfin, Olivier vient lui apprendre que le nouveau ménage est installé dans la maison. Forlanges prête une oreille attentive, et croit entendre quelque bruit; il espère que la fenêtre va s'ouvrir. Son impatience est au comble, son sang bouillonne dans ses veines, sa tête brûle, son cœur palpite. Enfin, après une heure d'attente, la fenêtre s'ouvre, et une lettre tombe aux pieds du jeune amant. Avec quelle avidité il se précipite sur ce papier mystérieux! avec quelle ardeur il le presse sur ses lèvres! il l'ouvre en tressaillant et lit ce qui suit :

« J'espère, Monsieur, que la situation horrible dans laquelle je me trouve vous fera excuser la légèreté apparente de ma conduite. La démarche que je me permets est blâmable sans doute, mais elle est inspirée par le désespoir le plus légitime et par l'amour le plus tendre. Oui, Monsieur, je vous aime, depuis que le hasard vous a conduit sur mon passage aux *Champs-Elysées*. J'ai cru remarquer dans votre physionomie l'expression d'une ame noble, généreuse et faite pour sympathiser avec la mienne. Voilà, mon libérateur, me suis-je dit en vous voyant. Venez, venez à mon secours; j'implore votre pitié, si je ne puis réclamer un autre sentiment. Mon tyran est obligé de nous quitter ce soir à onze heures. Nous avons la liberté de nous promener dans le petit jardin qui dépend de notre maison; mais les murs de ce jardin sont élevés... la porte, je crois, est solidement fermée, et mon tyran seul a la clé de notre prison. Puisse le ciel vous inspirer les moyens de

Digitized by Google

me délivrer et de m'unir au seul homme qu'il me soit possible d'aimer ! »

« Quelle charmante lettre ! s'écrie Forlanges avec un enthousiasme sans bornes. Quel style ! que d'esprit ! que d'éloquence ! Ah ! mon cher Olivier ! le seul sentiment de la pitié suffirait pour me faire tout entreprendre. J'aime ! je suis aimé ! quels obstacles pourraient m'arrêter ? — Eh, eh, dit Olivier, en secouant la tête, ces murs sont bien élevés.... — Nous les escaladerons. — Oui, vous, Monsieur ; mais votre maîtresse ne peut sortir que par la porte, et cette maudite porte est bien fermée. — Nous l'enfoncerons. — Oui, mais en l'enfonçant nous ferons du bruit, et M. Durocher viendra.... — Nous le tuerons. — Fort bien : nous le tuerons ; mais ne pourrions-nous trouver un moyen plus doux pour nous et pour lui ? Si nous pouvions entrer dans ce jardin sans coup-férir, cela serait plus prudent et plus sûr. Il faudrait plutôt nous procurer la clé du jardin. — C'est impossible. — Je ne le crois pas. Il ne faut pour cela que vous introduire auprès de M. Durocher ; mais comme il est excessivement jaloux et soupçonneux, que vous êtes jeune et d'une agréable figure, il sera nécessaire de vous vieillir. Prenez l'habit de noce de votre grand-père M. de Bermond, couvrez votre tête d'une de ses larges perruques à marteaux, voûtez bien votre dos, arquez vos jambes, appuyez-vous sur une longue canne à pomme d'or, toussez à chaque parole ; M. Durocher n'a pas la vue très-longue, et je vous promets que nous aurons la clé du jardin. » Forlanges hésite quelque tems. Comment paraître aux yeux d'une jeune et belle personne dans ce costume ridicule ? Elle se moquera de lui. Olivier le rassure : « Ne craignez rien, Monsieur, lui dit-il ; votre maîtresse est pleine de sens et de raison, et n'attache pas grande importance aux caprices de la mode. Souvent même elle critique en riant le costume des jeunes gens, et trouve que dans le dernier siècle on était vêtu d'une manière bien plus noble et plus décente qu'aujourd'hui. »

Forlanges se décide, et va choisir le costume le plus antique de la garde-robe de son grand-père. Olivier préside à sa toilette, lui donne des éloges sur la bonne grace avec laquelle il porte l'habit de velours cramoisi brodé, les longues manchettes de dentelle et la perruque à marteaux. « En vérité, Monsieur, lui dit-il, on croirait voir l'ombre de votre grand-père. C'est lui-même, et si Mme de Bermond vous voyait, elle en aurait peur, je gage. Fort bien !

Digitized by Google

Vous toussez avec une grace toute particulière, et l'on jurerait que vous avez sur la poitrine une douzaine de catarrhes pour le moins. »

Le moment de la visite est arrivé. Forlanges, annoncé d'avance par Olivier, se laisse conduire chez M. Durocher. Il n'était pas cependant sans inquiétude : il craignait qu'en dépit de son costume, sa figure ou sa voix ne le trahît. Mais Durocher n'eut pas l'air d'y prendre garde, et reçut notre étourdi avec tout le respect qu'inspire un vieillard de quatre-vingts ans. — Vous êtes enrhumé, Monsieur, lui dit-il, avec un air d'intérêt. — Oui, Monsieur, fort enrhumé, très-enrhumé. A mon âge, les catarrhes... Mais j'oublie tous mes maux en pensant au plaisir que j'aurai de cultiver une connaissance telle que la vôtre. — Ce plaisir sera réciproque; j'aime les voisins de votre tournure. — Ah ! vous me faites beaucoup d'honneur, et l'accueil flatteur que je reçois de vous m'engage à vous présenter une petite requête..... — Une requête ? parlez, Monsieur, parlez. Je n'ai rien à refuser à un homme d'un âge aussi respectable. — J'avais autrefois, continue Forlanges, la faculté de me promener dans ce petit jardin qui touche votre maison. J'ai besoin d'un peu d'exercice, et à mon âge on ne peut aller bien loin. Me refuserez-vous une jouissance qui m'est devenue nécessaire, et dont j'ai contracté l'habitude ? Durocher garde le silence, Il hésite, et Forlanges inquiet, continue sur le même ton : « Je vous promets, Monsieur, de ne pas déranger un chou. — Eh Monsieur ! répond Durocher, si j'ai des inquiétudes, ce n'est pas pour mes choux, mais..... — Je ne cueillerai pas une fleur. — Bon Dieu ! elles sont toutes à votre service, mais..... — Je fermerai soigneusement la porte, toutes les fois que j'entrerai dans le jardin. — Eh ! Monsieur, quand vous y serez entré, je serai sans crainte, mais..... — Je la fermerai à triple tour quand je sortirai. — Je crains que vous ne négligiez quelquefois cette petite précaution. — Ah Monsieur ! répond Forlanges. Pensez donc que j'ai quatre-vingts ans : à cet âge on n'est plus un étourdi. — Quatre-vingts ans ! oui, c'est l'âge de la sagesse. Allons, je cède à votre prière : tenez, Monsieur, je vous donne la clé, j'ai une confiance entière dans la prudence d'un homme de quatre-vingts ans. » Forlanges prend la clé avec empressement, il lève le siége et se prépare à descendre les escaliers quatre à quatre. Si M. Durocher ne lui eût offert le bras par politesse, et ne lui eût dit : prenez garde,

Digitized by Google

Monsieur..... marchez doucement..... vous allez tomber..... mon jeune étourdi oubliait déjà sa décrépitude.

Il trouve dans la rue le fidèle Olivier qui l'attend avec impatience. « Victoire ! victoire ! s'écrie Forlanges ; la clé du jardin est à nous. Ah, mon cher Olivier ! quel plaisir que celui de duper un tuteur vieux et jaloux ! qu'il est sot et crédule ! Il est vrai que j'ai divinement joué mon rôle. Le plus rusé des hommes y eût été trompé. »

Dans ce moment Forlanges et Olivier entendent du bruit, ils se cachent tous deux, et voient M. Durocher qui sort de sa maison, après avoir promené à l'entour des regards observateurs. « Bon ! dit Olivier, voilà notre ennemi qui nous cède la place. J'entends onze heures sonner ; c'est le moment du rendez-vous. Tout est prêt pour votre départ, Monsieur ; les chevaux sont attelés, la voiture est à deux pas. — Profitons du moment, dit Forlanges. Va faire le guet, mon cher Olivier, tandis que je vais entrer dans la place. »

Olivier obéit ; Forlanges approche de la porte. Il croit entendre marcher dans le jardin. « Est-ce vous ? dit-il à voix basse. Est-ce vous, chère amante ? — Oui, oui, c'est moi, cher Forlanges ; ouvrez la porte et sauvez-moi. » A cette voix dont la douceur le fait tressaillir d'amour, Forlanges place la clé dans la serrure, et la porte allait s'ouvrir, lorsque deux importuns qui se querellent viennent tout-à-coup l'arrêter. C'était un poëte comique et un poëte tragique qui tous deux sortant du spectacle, se disputaient sur la prééminence de leur art. « Voilà qui est inouï, disait le poëte comique, vouloir soutenir que la tragédie est au-dessus de la comédie, de l'art que Molière a illustré ! — Oui, Monsieur, répondait l'auteur tragique, j'ose affirmer que la tragédie est le plus beau de tous les arts. — La comédie est infiniment plus difficile. — Je soutiens le contraire. — Tout homme raisonnable sera de mon avis. — Tout homme sensé pensera comme moi. — Prenons pour juge la première personne que nous trouverons sur notre chemin. — Soit. Voilà un petit vieillard qui pourra juger la question. S'il est aussi vieux que son costume nous l'annonce, il doit avoir vu jouer bien des comédies et des tragédies, tant au théâtre que dehors. »

A ces mots tous deux s'approchent de Forlanges, le saluent avec respect et lui exposent le sujet de leur querelle. Forlanges les reçoit assez brusquement, et leur répond qu'il n'a pas le tems de s'occuper d'une semblable baga-

Digitized by Google

telle. — Une bagatelle, Monsieur? s'écrient ensemble les deux poëtes; la plus belle question littéraire! — Je n'entends rien à la littérature. — Forlanges a beau s'en défendre, les deux poëtes entament à-la-fois leurs argumens; il s'impatiente, il menace; on lui répond par un sourire dédaigneux, et par ces deux vers que prononce le poëte tragique:

> Je respecte votre âge, et sans vos cheveux blancs
> Cette main punirait vos discours insolens.

Forlanges ne peut plus se modérer, il devient furieux; il fond sur les deux poëtes, et les pousse par les épaules avec une vigueur qui les étonne. « Ce petit vieillard, dit le poëte comique en s'en allant, est encore bien vert! — Ah! dit le poëte tragique,

> Sortons, si j'écoutais une juste colère,
> Je le ferais d'un coup rentrer dans la poussière.

Forlanges est enfin débarrassé de ces deux importuns, mais à peine posait-il la main sur la clé qu'un nouveau bruit l'arrête encore. Il entend chanter à ses oreilles un air de bravoure fort joli, fort brillant, mais fort déplacé dans les circonstances. Le musicien exécute les roulades les plus difficiles, et parcourt tous les tons avec une volubilité extraordinaire. Il ne s'interrompt que pour se donner des éloges. «Délicieux!... enchanteur!... ravissant!... divin!... Cet air-là doit faire une grande fortune. Je voudrais trouver quelqu'amateur à qui le chanter.» Puis apercevant Forlanges: « Ah! voilà précisément ce que je cherche. Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer très-humblement. Il faut que je régale votre oreille délicate du nouvel opéra que je viens de composer.... Vous allez entendre la musique la plus mélodieuse!.... J'arrive tout récemment d'Italie avec cinq opéras en porte-feuille, et si vous le désirez, je vais vous les chanter tous les cinq. Vous allez être en extase. J'éclipse tous les musiciens présens, passés et futurs. — Je suis sourd, s'écria Forlanges avec une voix de tonnerre. — Sourd ou non, vous m'entendrez, répliqua le virtuose; et il commençait un prélude, lorsque notre amoureux poussé à bout fit un geste tellement significatif que le nouvel Orphée prit la fuite.

Enfin Forlanges respire; il était bien tems. Jamais amant ne fut plus malencontreux. S'il touche au moment du bonheur, on peut dire qu'il l'a bien acheté. Il est près de mi-

Digitized by Google

nuit; M. Durocher peut revenir à chaque minute; il faut saisir l'instant favorable. Forlanges tourne la clé, la porte s'ouvre, mais voilà qu'un malheureux ivrogne vient le heurter et tombe presque sur lui. « Que fais-tu là? dit l'ivrogne en jurant et en balbutiant. Retire-toi de mon chemin, il n'est pas trop large pour moi seul. » Forlanges le repousse et lui dit: passez, mon ami, passez.—Passe toi-même, répond l'ivrogne. Voyez donc le drôle de corps, il veut que je passe! je reste là, moi.—Vous n'y resterez pas. — J'y resterai, et si tu dis un seul mot, je te fais trancher la tête. — Je ne pourrai jamais me défaire de cet homme, il est gris.—Porte plus de respect à mon excellence. — Son excellence? — Je suis le grand-turc. — Le grand-turc? — Ces jardins, ces palais sont à moi; je veux entrer dans mon sérail. » A ces mots l'ivrogne veut s'introduire dans le jardin, mais Forlanges lui défend le passage. Le grand-turc imaginaire appelle ses eunuques, ses janissaires et leur donne l'ordre d'étrangler l'audacieux qui résiste à ses volontés.

Olivier accourt à ces cris répétés. L'homme ivre l'aperçoit et lui dit: Mon grand-visir, fais arrêter cet insolent; qu'on lui applique cent coups de bâton, et qu'il soit étranglé sur-le-champ. — Ah cher Olivier! dit Forlanges; je suis au désespoir. Deux poëtes, un musicien et cet ivrogne sont venu m'assaillir. J'en ai chassé trois; au nom du ciel, délivre-moi du quatrième! A ces mots, Olivier se prosternant aux pieds de l'homme ivre: « Je vais, dit-il, exécuter les ordres de votre hautesse; mais en même tems, je l'avertis que j'ai fait préparer pour elle un excellent souper chez le restaurateur voisin. Elle y trouvera du vin délicieux à discrétion. — Du vin! du vin! dit l'homme ivre; tu es un brave visir, mon ami. Tu sais à merveille comment il faut conduire un royaume. Du vin! je cours..... je meurs de soif. » A l'instant l'ivrogne disparaît.

Dès que Forlanges se voit seul avec son fidèle Olivier, il entre dans le jardin. Pour cette fois, il n'a plus d'importuns à redouter, il est auprès de sa maîtresse, il baise avec transport cette main chérie.... Mais qui pourrait peindre sa félicité? Il sort du jardin, il est dans la rue, les voilà sauvés. « Venez, charmante inconnue, dit Forlanges à voix basse; ma voiture n'est qu'à deux pas. Nous allons partir pour Lyon. — Pour Lyon? dit l'inconnue en levant le grand voile qui la couvre. Non, vraiment, s'il vous plait; à mon âge on ne voyage pas si loin. » Forlanges, éclairé par

Digitized by Google

les réverbères, jette les yeux sur la jeune personne qu'il vient d'enlever, et reconnaît..... sa respectable aïeule. Il recule et reste frappé d'un étonnement inexprimable. Bientôt des éclats de rire se font entendre de tout côté. Amélie arrive avec cinq amis de Mme de Bermond. « Quoi, madame! s'écrie Forlanges, c'est vous?.... — Oui, mon cher fils, c'est moi que tu viens d'enlever. Cet enlèvement t'a donné bien de la peine, mais te voilà bien récompensé. — Quoi ce portrait!..... — Est le mien. — Le vôtre? — Oui, le mien, et je vais t'expliquer ce mystère. J'avais envoyé ce protrait chez un bijoutier, pour le faire encadrer dans le nouveau goût. Je voulais en faire un présent de noces à ma chère Amélie. Le bijoutier me l'avait renvoyé le jour même de notre promenade aux Champs-Elysées; je l'avais mis imprudemment dans ma poche, et le soir même je me suis aperçue que je l'avais perdu. J'ai cru qu'on me l'avait volé, et je n'aurais jamais imaginé qu'il fût tombé en si bonnes mains. — Cependant ce costume est très-moderne. — Il est antique et moderne tout-à-la-fois; cela ne doit pas te surprendre. La mode est un cercle qui tourne toujours sur lui-même. C'est le phénix qui renaît de ses cendres, et pour peu qu'une femme de quatre-vingts ans ait eu de l'économie, elle est sûre, en furetant dans sa vieille garde-robe, d'y trouver toujours quelque chose de nouveau. D'ailleurs, si tu ne me crois pas sur parole, ce portrait s'ouvre par un secret qui n'est connu que de moi, et l'on trouve, sous l'ivoire de la miniature, le nom de l'original. Ce portrait n'est pas jeune, ni le peintre non plus, je t'en réponds. »

A ces mots, Mme de Bermond ouvre en riant le portrait, et Forlange lit ces mots écrits fort distinctement : *Madame de Bermond, peinte en* 1750, *à l'âge de vingt ans.* — Parbleu! dit Forlanges, je ne reviens pas de mon étonnement. — Dis plutôt de ton bonheur! ne sommes-nous pas bien faits l'un pour l'autre? regarde-moi; je te jure que dans ce costume tu ressembles comme deux gouttes d'eau à M. de Bermond ton grand-père; le voilà tel qu'il était le jour où il m'épousa. — Ah! madame, vous avez bien raison de vous moquer de moi; je suis un grand fou. — Oui, je suis de ton avis; mais console-toi, cette figure a tourné, dans son tems, bien des têtes qui valaient encore mieux que la tienne. J'étais jolie, et très-jolie à l'âge de vingt ans. — Voyez donc, dit le bon Olivier, comme une soixantaine d'années changent une jeune personne! —

Digitized by Google

Es-tu encore amoureux de ta grand'mère ? — Ah ! madame, pardonnez-moi... — Cela ne lui arrivera plus, dit encore Olivier. — Oui, répond Mme de Bermond, je te pardonne de tout mon cœur une extravagance qui flatte mon amour-propre, et qui m'a fort amusée, grâces aux soins et à la complaisance de mes bons amis que voilà. Ils ont bien voulu prendre des rôles dans cette petite comédie, dont j'ai moi seule conçu le plan. — Comment ! dit Forlanges avec une surprise nouvelle, ces messieurs !... Mais oui, voilà M. Durocher, les deux poëtes, le virtuose et le grand turc. — Je les vois presque tous les jours ici, et je ne les ai pas reconnus ! comme ils ont joué leur rôle ! Ah ! j'étais fou, vraiment fou... chère Amélie, pardonnez-moi un écart, un caprice d'imagination... — Allons, Amélie, dit Mme de Bermond, je te cède tous mes droits sur le cœur de cet aimable fripon. Je suis généreuse, car, selon toute apparence, je t'abandonne ma dernière conquête. Amélie tend la main à Forlanges ; elle sourit, et une larme baigne sa paupière. « Quoi ! dit Forlanges, vous me rendez votre cœur ? — Non, je ne vous le rends pas ; Forlanges ; vous ne l'avez jamais perdu ! — Charmante Amélie ! je jure à vos pieds que si jamais je vous fais une infidélité..... — cela ne sortira pas de la famille, interrompt gaiement la bonne Mme de Bermond. »

Dès le lendemain, Forlanges devint l'époux d'Amélie. Son imagination de vingt ans se calma par degrés sans se refroidir. En lui montrant Amélie comme un chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et de vertus, elle ne fit qu'embellir à ses yeux la réalité. Cette riante faculté de l'ame, quand elle est bien dirigée, nous attache à nos devoirs qu'elle pare de tous ses charmes, et nous donne le bonheur, en prêtant à nos vertus les brillantes couleurs de ses illusions.

ADRIEN DE S....N.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Nous ne saurions trop répéter que cet article *Chronique de Paris*, n'a d'autre but que de faire passer rapidement sous les yeux de nos lecteurs cette foule d'objets, de circonstances fugitives, de détails plus ou moins frivoles,

Digitized by Google

dont se compose en partie le tableau d'une grande ville ? qu'il ne faut point y chercher d'opinions établies, de jugemens portés sur des faits, à l'énoncé desquels se borne notre tâche, et dont la discussion, lorsqu'ils en sont susceptibles, appartient à un autre ordre de travail. Cette observation générale répond en particulier à la réclamation que le docteur Gay nous adresse. Il nous reproche d'avoir parlé beaucoup trop légèrement de la guerre qu'il déclare à *la saignée*. Il ne veut point qu'on rie d'une question qui intéresse le genre humain, et prétend qu'une mauvaise et même une bonne plaisanterie ne prouve rien. Nous sommes tout-à-fait de son avis, aussi n'avons-nous rien voulu prouver. Nous laissons, non pas seulement aux gens de l'art qui se décideront difficilement à avoir un autre avis que celui d'Hippocrate, mais à tout homme instruit et de bonne foi, à examiner s'il ne se pourrait pas faire qu'un seul docteur eût raison cette fois encore, contre toute la faculté, et s'il serait vrai, par hasard, et comme nous serions presque tentés de le croire après avoir lu le livre de M. Gay, que l'usage de la saignée coûte plus d'hommes à l'Europe que toutes les maladies réunies ensemble. En attendant cet examen, et peut-être pour le provoquer, S. A. R. le grand-duc de Francfort a honoré d'une médaille d'or, à son effigie, l'auteur du Traité contre la saignée, ouvrage dont S. A. R. a daigné accepter la dédicace.

— L'Athénée des Arts est un de ces établissemens trop peu connus, où, sans aucun intérêt d'argent ni de gloire, quelques savans sans prétentions s'occupent, en petit comité, des recherches les plus importantes, et composent de ces Mémoires de société dont la réputation ne s'étend guère hors de l'enceinte où on les prononce. Il s'échappe cependant, de tems à autre, quelque trait de lumière de ce foyer souterrain où s'élaborent mystérieusement les plus sublimes conceptions des arts. De ce nombre est la découverte de M. de Momigny. Cet habile compositeur qui a senti la nécessité de bouleverser les principes fondamentaux de la musique, pour arriver à une théorie plus savante, vient de découvrir dans les notes une sorte de sympathie, tellement prononcée, qu'elle ne peut provenir, selon lui, que de la différence *des sexes*. La note *levée* et la note *frappée* sont les deux élémens de cette espèce de génération, d'autant mieux prouvée aux yeux de M. de Momigny, qu'il a pris la nature sur le fait. L'acte de la

Digitized by Google

copulation des notes a paru si clairement démontrée à l'Athénée des Arts, M. de Momigny a établi son *système sexuel* de la gamme sur des expériences si claires, sur des faits si positifs, que ses collègues l'ont surnommé tout d'une voix le *Linnée de la musique*.

— Les objets du concours, pour la gravure en pierres fines, ont été exposés la semaine dernière dans une des salles du palais des Beaux-Arts. *Ulysse revenant à Ithaque, et reconnu par son chien;* tel était le sujet proposé. Ce qui nous a frappés au premier coup-d'œil, dans l'examen des différentes compositions, c'est une analogie remarquable dans les qualités et même dans les défauts. L'attitude d'Ulysse est à-peu-près la même dans les trois ouvrages, et laisse également à désirer qu'à travers les haillons qui le déguisent, quelque chose indiquât le héros et le monarque. L'expression du chien ne nous paraît pas assez animée, assez démonstrative, et l'animal lui-même n'est pas d'une assez belle nature. A cela près, les concurrens ont fait preuve, sous le rapport du dessin et du fini de l'exécution, d'un talent très-remarquable dans l'art de tailler la coraline et la sardoine; il est fâcheux seulement qu'ils ne se soient pas pénétrés davantage de la charmante composition de Flassmann, sur le même sujet. Mais c'est moins l'habileté à graver des agathes ou autres pierres fines que l'on doit remarquer dans ces concours, que le degré de progrès dans l'art du statuaire : la première est de pratique et peut appartenir à un ouvrier : la seconde fait l'artiste. Les concurrens aux prix de gravure en pierres fines, ont montré, dans le sujet de leurs pierres gravées, qu'ils ont traité aussi en bas-relief, d'environ un mètre de proportion, qu'ils apprenaient leur art en grand, et il faut en remercier la Classe de l'Institut qui dirige ces concours.

— Les Traités de morale tendent évidemment au perfectionnement de l'espèce humaine, et s'ils arrivent si lentement à leur but, c'est qu'il faut les lire, et que l'ennui nous gagne pour l'ordinaire avant l'instruction. S'il n'est pas impossible d'arriver, en s'amusant, au même résultat, les progrès seront plus sûrs et plus rapides, et nous ne tarderons pas à recueillir les fruits d'une méthode qui s'accrédite et se perfectionne de jour en jour. Au nombre de ces joyeux précepteurs qui *enmièlent* adroitement, pour nous servir de l'expression de Montaigne, *les bords du vase qu'ils présentent à leurs élèves*, il faut compter M. Moreau-Vimar, inventeur du nouveau jeu *du Berger*, conception

Digitized by Google

conception moins forte que celle des échecs, mais bien autrement morale. Voulez-vous apprendre à une jeune fille à éviter les embûches dont la séduction l'environne, à se garantir de la dent meurtrière des loups qui rodent autour d'elle? voulez-vous instruire une mère de famille de ses devoirs envers son époux et ses enfans? laissez là l'autorité des livres et même celle de l'exemple; achetez le jeu *du Berger*, apprenez-le à votre femme, faites ensuite un voyage aussi long que vous voudrez, et soyez sans inquiétude sur tout ce qui se fera chez vous pendant votre absence, à moins pourtant qu'on ne s'y soit écarté des règles du jeu de M. Moreau-Vimar.

— Une découverte nous conduit naturellement à une autre, et la *botanique historique* de Mme de Genlis, presqu'aussi gaie que le jeu de M. Moreau, est pour le moins aussi utile. Après avoir mis l'histoire en roman, Mme de Genlis met aujourd'hui la botanique en histoire. On serait tenté de croire, au premier coup-d'œil, qu'il n'y a pas grand chose à gagner à cette confusion de deux sciences qui ne paraissent avoir entr'elles aucune analogie; on a de la peine à saisir le rapport qu'il peut y avoir entre le siége d'une ville et un pied de céleri, entre le traité de Westphalie et un plant d'asperges; mais tout est de convention, et du moment qu'on sera tombé d'accord d'attacher à chaque plante un souvenir historique, il faut convenir qu'il sera très-commode et très-agréable de faire un cours d'histoire universelle, tout en se promenant dans son potager.

— De tous les jeux d'exercice, la paume est, sans contredit, celui qui demande le plus d'adresse, de force et de légèreté; c'est le seul auquel les spectateurs prennent un vif intérêt, et dont l'usage habituel ait une influence favorable sur la santé. La révolution, qui n'a pas ménagé des choses beaucoup plus sérieuses, a commencé les réformes par le jeu de paume. Dans presque toutes les villes de France les sociétés populaires, qui commençaient à peloter en attendant partie, se mirent en possession du vaste local destiné au jeu de paume, à l'exemple de l'Assemblée nationale qui s'installa momentanément dans celui de Versailles. Antérieurement à cette époque, ce genre d'amusement était devenu la passion favorite des plus grands seigneurs de la cour, qui se réunissaient au jeu de paume de Charier, sur le boulevard du Temple. Parmi les nombreux amateurs de ce jeu, on en comptait alors à Paris quelques-uns d'une force tellement supérieure, qu'ils ne con-

Digitized by Google

naissaient point de rivaux en Europe. Ces jours glorieux de la paume sont au moment de renaître; cet exercice redevient à la mode, et de jeunes combattans rentrent avec ardeur dans la lice où se sont distingués leurs pères. A la tête de cette nouvelle génération de joueurs de paume, et déjà fort au-dessus de tous ses rivaux, se fait remarquer M. D. D. L. M., littérateur-poëte, doublement recommandable par ses talens personnels et par la mémoire de son père. M. D.... peut prendre pour devise : *Calamo reticuloque*.

—M. Horace Vernet vient de faire paraître les deux premiers numéros des *Costumes parisiens*. Ces deux jolis dessins sont remarquables par l'extrême fidélité du costume, par la grâce et la vérité des détails : le jeune homme en habit couleur de *crotin*, en chapeau plat, un lorgnon à la main, est le modèle accompli des élégans du jour; quant à la jeune dame avec son énorme capotte feuille morte, sa robe courte et ses brodequins écossais, il n'y a pas d'homme qui ne se fît un honneur infini de se montrer avec elle, en carrick, au bois de Boulogne.

—Les fêtes se succèdent, et le génie des plaisirs et des beaux-arts qui préside à leur composition, loin de s'épuiser, semble chaque jour ajouter aux prodiges de la veille. Il était difficile de croire que l'image récente de la fête superbe donnée par S. A. I. la princesse Pauline, ne nuisît pas à celle que préparait la garde impériale; que les yeux encore enchantés du spectacle ravissant dont le parc de Neuilli venait d'être le théâtre, de ces tableaux magiques où l'art le plus ingénieux et le plus délicat avait su reproduire aux regards de S. M. l'Impératrice les lieux les plus chers à son souvenir; il était difficile de croire, disons-nous, que les yeux encore enchantés de tant de merveilles, pussent se reporter avec le même intérêt sur des objets nouveaux, mais l'admiration est inépuisable comme les ressources que l'on emploie pour la faire naître. A ne considérer d'abord que le local de la fête, on peut affirmer, qu'il n'en existe point de pareil en Europe, sous le rapport de l'étendue, de la disposition et des grands souvenirs qui se rattachent à sa magnificence. Depuis la fameuse journée du 14 juillet 1790, le Champ-de-Mars n'avait pas offert un pareil spectacle : la moitié de la population de Paris qui s'y trouvait rassemblée, distribuée sur le terre-plein qui entoure cette vaste enceinte, donnait l'idée d'une nation entière réunie à la voix de son souverain. Vers sept heures

Digitized by Google

LL. MM. parurent au grand balcon de l'Ecole-Militaire, aux bruyantes acclamations des milliers de spectateurs enivrés de leur présence. Dès ce moment, on se crut transporté dans les champs olympiques ; les courses de chars et de chevaux, les scènes équestres se succédèrent sans interruption jusqu'à la chute du jour. On vit alors planer sur les spectateurs un char aérien surmonté d'une étoile d'or; il glissa dans les airs, s'arrêta un moment à la hauteur du balcon impérial; l'audacieuse aéronaute qui le montait, laissa tomber sur la terre une pluie de fleurs et s'élança dans les cieux où l'étoile Napoléon l'avait devancée. Le feu d'artifice, qui termina la fête du dehors, fut accompagné de nombreuses décharges de cette fameuse artillerie de la garde, dont la Victoire semblait encore reconnaître la voix. Après tous ces jeux dignes du plus grand des héros et des braves compagnons de la gloire, commença la fête de l'intérieur, où nos guerriers déployèrent à l'envi cette galanterie chevaleresque dont la nation française a de tout tems offert le modèle. Nous voudrions pouvoir donner à nos lecteurs une idée de la magnificence et et du goût exquis des salles du bal et du banquet, mais cette description, toute imparfaite qu'elle serait encore, nous entraînerait beaucoup au-delà des bornes de cet article; nous nous contenterons de dire que le concours de tous les arts, mis en œuvre par le talent connu de M. Cellerier, ne laissait rien à désirer à l'imagination la plus brillante. Le bal a été précédé par des quadrilles des principales nations de la terre, dansés par les premiers sujets de l'opéra, et dont M. Gardel dirigeait les entrées. LL. MM. se sont retirées à onze heures. A minuit, un banquet magnifique a interrompu les danses, qui ont repris ensuite avec une nouvelle ardeur et se sont prolongées jusqu'au jour.

— Le théâtre Faydau reprend et suspend tour-à-tour les répétitions de ses nouveautés. Il parait cependant que *les Troubadours* et *la Fête de Meudon* sont les premières qu'on nous destine.

La *Suite des Trois Sultanes*, et *l'Intérieur de la Comédie*, sont en répétition à l'Odéon. L'auteur de la première pièce est connu par un grand fond de gaieté, et celui de la seconde par des succès sur les théâtres et dans une autre branche de littérature.

Le Vaudeville, après *le Paysan de Barrège*, donnera *la Partie quarrée*. Cela s'annonce gaiement.

Les Jeux Gymniques préparent, à l'occasion des fêtes,

Digitized by Google

l'Homme du Destin, précédé d'un prologue intitulé : *le Conseil des Dieux*.

MODES. — Les robes des femmes de toutes les classes sont à-peu-près les mêmes, et ne se distinguent que par les garnitures qui se diversifient de mille manières, en ruche à gros plis, en crevés à l'espagnol, en dents de loup ou en écailles de poisson. Coiffure blanche, fleurs blanches, plumes blanches, ornent les têtes de femmes du meilleur ton. On est convenu d'appeler *rubans boiteux*, des rubans moitié bleus, moitié écossais.

Les *habits sacs*, c'est le nom des habits à la mode; et pour peu qu'on l'exagère, il faudra bientôt pour faire un habit autant de drap que nos pères en employaient pour faire un manteau. Les gillets en turquoise rayés, rose ou lapis, sont les étoffes arrivées depuis peu chez M. Ibert, place du Palais-Royal. Le nankin roux est la seule étoffe dont on se sert pour pantalon.

Ayez le matin un petit fichu de soie croisé sur la poitrine, un chapeau de paille d'Italie, garni d'une guirlande de roses blanches, des bas de coton à dix écus la paire dont la moitié de la jambe soit à jour, et des brodequins écossais ou feuille-morte, vous aurez un négligé d'une élégance incontestable. Ce n'est pas pendant cette saison que l'on doit s'occuper de grandes parures ; une femme comme il faut ne doit pas quitter le négligé ; elle va, vient, ou reste à la campagne, et si elle a une autre manière, elle doit du moins affecter celle-ci. Y.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. — *La Partie de Campagne*, opéra-comique en un acte de M. Lamartellière; musique de M. Jadin.

Nous ne fatiguerons point nos lecteurs de l'analyse exacte de cette pièce ; ils n'y trouveraient rien de nouveau. Il suffira de leur dire qu'elle a été faite aux dépens de *Maison à vendre*, et de *ma Tante Aurore*. On y voit, comme dans *Maison à vendre*, un poëte et un artiste qui voyagent à pied, sans argent et avec beaucoup d'appétit, et que leur bonne étoile amène à une maison de campagne où l'un des deux retrouve une jeune personne, nommée Henriette, qu'il aime et dont il est aimé. Cette jeune personne a une tante, Mme de Verneuil, aussi romanesque que ma Tante Aurore ; et comme dans *ma Tante Aurore*, l'amant voyageur feint une aventure romanesque pour s'introduire dans

Digitized by Google

son château. Le reste de la pièce n'est point emprunté des deux ouvrages que nous venons de citer, et n'en est pas pour cela plus neuf. Le poëte et le peintre ont des créanciers qui les poursuivent; à leur tête est un M. Dorsonval, ami du père du poëte, et chargé de le morigéner. Il arrive très-naturellement à la maison de campagne qui leur sert d'asyle, car il est le père d'Henriette et le frère de Mme de Verneuil. Il reconnaît aisément les deux étourdis, quoiqu'ils ayent changé de nom et que Mme de Verneuil les prenne pour deux princes allemands courant après les aventures. Il s'amuse quelque tems à mortifier leur amour-propre et à leur faire craindre d'être arrêtés par les huissiers; mais bientôt sa bonté l'emporte; il se fait connaître, paye leurs dettes, et donne la main de sa fille au poëte amoureux.

Il y a dans cet ouvrage deux ou trois scènes assez plaisantes et quelques mots assez heureux, mais qui n'ont pu racheter les défauts d'une intrigue assez usée. La musique avait aussi trop peu d'originalité pour les excuser. C'est un tissu de réminiscences cousues avec plus ou moins d'art et rédigées, quant au style, d'une manière assez correcte. Il n'y avait rien dans tout cela qui pût révolter le public, mais il n'y avait rien non plus qui fût capable de l'intéresser. Il a donc pris le généreux parti de s'ennuyer avec décence. Les amis de leur côté ont rempli ponctuellement leur devoir; ils ont applaudi avec une régularité vraiment admirable, et malgré deux ou trois sifflets dont les sons étaient prolongés, mais assez graves, ils sont parvenus après la chute du rideau à faire nommer les auteurs.

Théâtre de la Porte Saint-Martin. — La Peyrouse ou *le Voyageur autour du Monde*, tableaux historiques en trois actions.

Il y a des bornes à tout, même à l'indulgence généralement accordée par les critiques aux auteurs modestes qui travaillent pour les Boulevards; car, enfin même aux boulevards, il y a aussi des bornes à l'absurde et à l'invraisemblable. Comment concevoir, en effet, qu'un auteur ait pu se mettre en tête d'amuser le public en prêtant des aventures romanesques dont le dénouement est heureux, à M. de la Peyrouse, dont la déplorable fin, pour n'être pas connue, n'en est pas moins certaine; à M. d'Entrecasteaux mort victime de son zèle à chercher son infortuné prédécesseur, à Mme de la Peyrouse enfin, vivante encore il y a un an dans le sein même de la capitale? Et quel rôle encore

Digitized by Google

leur fait-on jouer ? Que M. de la Peyrouse sauvé de son naufrage avec un seul matelot, soustrait à la fureur des sauvages par une de leurs femmes nommée Zora, ait vécu avec elle dans une île déserte et en ait eu deux enfans, il n'y a rien là que de fort simple, et nous verrons bientôt que l'église elle-même, dans les tems de sa toute puissance, n'aurait ni désapprouvé ni peut-être dissous cette union. Mais que Mme de la Peyrouse arrive dans cette île avec M. d'Entrecasteaux (quoiqu'il ne soit pas nommé, le nom de ses frégates ne permet pas de le méconnaître); que sauvée à son tour, ainsi que lui, par cette même Zora, des mains des sauvages, elle la repousse avec horreur, quand elle apprend ses liaisons avec son mari; que M. de la Peyrouse intercède faiblement pour Zora et pour les enfans qu'il a eus d'elle; que M. d'Entrecasteaux interpose son autorité et la livre seule avec ses enfans à la fureur des anthropophages dont elle vient de le délivrer lui-même, voilà ce qui est encore plus contraire à la nature qu'à l'histoire, ce qui est, si l'on peut le dire, plus invraisemblable encore que faux. Ce n'est point ainsi que la tradition nous peint la conduite du comte de Gleichen et de sa femme. Le comte, fait prisonnier par les Turcs, plut à la fille du Sultan, qui lui fournit les moyens de s'échapper, sous la condition qu'il l'épouserait. Le comte fut fidèle à sa promesse, quoique déjà marié. Le pape confirma, dit-on, son double mariage; et l'on ajoute que l'ancienne et la nouvelle comtesse vécurent dans la meilleure union. Toutes les circonstances de cette anecdote ne fussent-elles pas également vraies, toujours est-il sûr que le comte de Gleichen et sa première épouse n'auraient jamais livré à des anthropophages, ou même à des Turcs, celle qui les avait rendus l'un à l'autre. Je doute que le spectacle le plus magnifique, amené par cette fiction, eût suffisamment excusé l'auteur d'avoir fait de Mme de la Peyrouse une furie, de M. de la Peyrouse un monstre d'ingratitude, et de M. d'Entrecasteaux un modèle de dureté. Mais cette excuse, toute faible qu'elle eût été, manque même à l'auteur de cette triste pantomime. Les tableaux badins sont formés par les enfans habillés en singes, qui font la roue et la cabriole comme les petits mendians de certains pays, et qui sur-tout ont grand soin de montrer au public les semelles de leurs souliers pour lui prouver que la Peyrouse a établi des cordonniers dans son île. Les tableaux pathétiques consistent dans les danses

Digitized by Google

bruyantes des sauvages, et sur-tout dans les apprêts du supplice qu'ils veulent faire subir à leurs prisonniers et qui font du théâtre une place de Grève. Il serait bien tems, en vérité, de renvoyer à la scène anglaise tout cet attirail patibulaire aussi atroce que dégoûtant, et d'en débarrasser ceux de nos théâtres qu'il infecte encore.

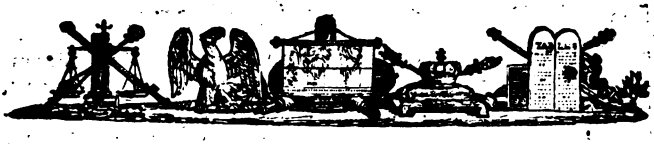
Que serait-ce si nous exposions les autres absurdités de cette pièce? si nous parlions de cette frégate mouillée si près de terre, qu'elle communique avec le rivage aussi facilement que les bains Vigier; de l'imprudence du capitaine qui à peine sorti des mains des sauvages quitte son vaisseau avec tout son équipage, sans exception, pour faciliter à ses ennemis le moyen de le mettre en flammes? A la vérité, le vaisseau est si mal fait, qu'il n'était bon qu'à être brûlé; mais le capitaine qui le laisse brûler ainsi, ne méritait pas d'échapper à la catastrophe. Le dénouement est digne du reste; il se fait par un écriteau portant que l'on *signale* la frégate l'*Espérance*. Qui la signale? On n'en sait rien, car *la Recherche* vient d'être brûlée, et tous ses matelots ainsi que la Peyrouse et les sauvages sont sur la scène; et d'ailleurs ces sauvages ne connaissent probablement ni la frégate l'*Espérance* ni l'usage des signaux. Ce sont apparemment les singes qui auront appris tout cela de leur maître à danser, le bon matelot de la Peyrouse. Il était juste, au reste, ~~de faire par~~ un écriteau le dénouement d'une pantomime dont les écriteaux développent toute l'intrigue; je ne crois pas qu'on en ait jamais tant vu. Il n'y a pas jusqu'à Zora qui ne s'explique par un écriteau avec des sauvages qui ne savent pas lire; elle prend seulement la précaution de le rédiger en français-créole, qu'ils savent mieux apparemment que le véritable français.

J'avouerai naïvement que j'étais affligé de cet absurde spectacle où les convenances, la vraisemblance, la délicatesse et le goût sont également blessés; je m'attristais de voir qu'un auteur français (quoiqu'à demi-caché sous un prénom suivi de quelques étoiles), eût pu se livrer à une pareille conception, lorsque vers la fin du second acte j'ai entendu un de mes voisins nommer Kotzebue, comme son véritable auteur. Je me suis rappelé qu'en effet la Peyrouse est le titre d'une de ses anciennes pièces, et je me suis un peu consolé en pensant que son copiste avait du moins attendu la mort de Mme de la Peyrouse pour transplanter cette production étrangère sur notre sol. Mais je n'en ai pas cru moins nécessaire de livrer à l'animadver-

Digitized by Google

sion de la partie saine du public, et aux réflexions mêmes de l'imitateur, cette imitation malheureuse; car, si les fautes contre l'art et contre le goût sont de nulle importance dans ces ouvrages forains qui n'appartiennent point à notre littérature, il n'en est pas ainsi de celles qui attaquent toutes les convenances, ni sur-tout des tableaux atroces qui sont propres à endurcir le cœur en émoussant la sensibilité. Tous les spectacles n'influent pas sur les progrès de l'art et du goût, dont les gens éclairés sont en dernier ressort les uniques juges; mais tous peuvent influer sur les mœurs des spectateurs qui les fréquentent, et peut-être avec d'autant plus d'empire que ces spectateurs sont moins éclairés. Les auteurs, à la vérité, n'y prennent pas garde; leur intention est bien innocente, leur unique but est de frapper fort; mais ce n'est-là qu'une raison de plus de les engager à examiner plus mûrement dans quel sens ils frappent.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Nous avons annoncé que les Etats-Unis venaient d'abroger leur acte de non-intercourse, et de régler les relations commerciales entr'eux, l'Angleterre, la France et les Etats qui en dépendent.

A-peu-près au même tems que cette publication avait lieu, on recevait en Amérique des dépêches du général Armstrong, ministre en France, auxquelles étaient jointes des lettres du ministre des relations extérieures, M. le duc de Cadore. Ces lettres sont relatées dans les papiers américains; le *Moniteur* les a recueillies, et c'est d'après eux qu'elles se trouvent ici citées.

Le ministre traite dans ses lettres de la saisie et confiscation des bâtimens américains dans les ports de France. Les Américains, dit-il, ayant sans aucun sujet de plaintes, donné par la France, interdit aux bâtimens français l'entrée dans leurs ports sous peine de confiscation, S. M. I. a senti qu'il était nécessaire d'ordonner que les bâtimens américains éprouvassent un traitement réciproque, non-seulement dans le pays sur lequel elle règne, mais encore dans toutes les contrées qui sont sous son influence; et qu'en conséquence, les Américains ayant saisi ou déclaré saisissables les vaisseaux français, leurs vaisseaux seront saisis en Hollande, en Espagne, en Italie et à Naples. M. de Cadore observe ensuite « qu'eux (les Etats-Unis) doivent ou renoncer à leur déclaration d'indépendance, ou prendre les mesures nécessaires pour empêcher leur commerce et leur industrie d'être taxés par les Anglais, ce qui les rend plus dépendans de la Grande-Bretagne que la Jamaïque, laquelle île a au moins une assemblée de représentans et ses priviléges », et termine sa lettre en assurant le général Armstrong des intentions amicales de la France envers les Etats-Unis, et de la disposition favorable de l'Empereur pour le commerce des Américains, autant néanmoins que les intérêts de la politique de son Gouvernement lui permettront de se livrer à ce sentiment.

On lit en outre dans un papier de Baltimore, qu'il a été

Digitized by Google

adressé par le duc de Cadore une autre lettre au général Armstrong, dans laquelle il reproche au pouvoir exécutif des Etats-Unis de manquer et de dignité et d'énergie à l'occasion du différend avec M. Jackson. « Jackson, dit-il, aurait dû être renvoyé sur-le-champ, et il aurait aussi fallu confisquer sur-le-champ les propriétés anglaises et déclarer la guerre à la Grande-Bretagne. »

On ajoute dans les mêmes papiers qu'il résulte des lettres du général Armstrong que, dans aucun tems, le gouvernement français n'a laissé entrevoir qu'il se départirait de la sévérité de ses décrets commerciaux. Le rapprochement de ces actes et de ces extraits de lettres était nécessaire pour bien faire connaître au lecteur l'état présent de cette discussion, et pour faire apprécier les motifs des mesures prises par le gouvernement français pour assurer son système de prohibition et de défense dans ses rapports avec le commerce américain.

La Russie vient de signaler la reprise des opérations militaires, qu'on annonce ouvertes sur le Danube, par un acte politique d'une haute importance : elle occupait deux provinces turques, et les tenait en quelque sorte sous sa protection : elle vient de les déclarer possessions russes. Le gouvernement autrichien a reçu la notification de cet acte de prise de possession ; le ministre russe à Pétersbourg l'a fait remettre à l'ambassadeur autrichien, comte de Saint-Julien. Voici la note officielle dont il s'agit :

S. M. l'Empereur de toutes les Russies regardant la Moldavie et la Valachie comme des provinces russes qui doivent être régies d'après les lois de cet empire, a résolu d'abroger dans ces provinces tous les priviléges dont l'exercice n'a lieu qu'en Turquie. Le chancelier de l'Empire soussigné a reçu ordre de déclarer à M. le comte de Saint-Julien ce qui suit :

« Tous les individus nés en Moldavie et en Valachie doivent être considérés comme des sujets de S. M. I. L'Empereur laisse à chacun la liberté de rester dans ces provinces ou d'en partir dans six mois, après avoir toutefois payé ses dettes et rendu compte de sa gestion dans l'emploi qui lui aurait été confié. Ceux qui résident dans ces provinces sans y être nés, peuvent continuer leur commerce et l'exercice de leur industrie quelconque, conformément aux anciens traités, mais en se soumettant aux lois, ordonnances et contributions que l'état de guerre rend nécessaires. » Le soussigné, en adressant cette note à M. le comte de Saint-Julien, le prie de la porter à la connaissance de sa cour, etc.

Digitized by Google

En exécution de cette note, les autorités russes ont commencé à s'organiser dans cette province, et à y établir les formes et les lois de leur Empire. Toutes les ordonnances et tous les actes de l'autorité sont au nom de l'Empereur de Russie. En même tems que l'on reçoit ces nouvelles, on annonce que les Russes ont passé le Danube en trois grandes divisions, et que le siége de Widdin est commencé. De leur côté, les Turcs se sont mis en mouvement. Les Russes recrutent en Moldavie et en Valachie; on croit toujours à l'arrivée prochaine du grand-duc Constantin pour diriger l'ensemble des opérations. La part des Serviens dans ces engagemens est problématique. On prétend qu'il règne dans ce pays beaucoup de divisions, que Czerni-Georges a cessé de regarder comme possible l'indépendance de sa patrie, et que bientôt le sort de cette intéressante contrée sera fixé. M. Adair est toujours à Constantinople, et Constantinople toujours en proie à la disette, aux incendies, aux troubles militaires, et à de sanglantes exécutions.

La légation anglaise en Suède a mis non moins d'obstination que M. Adair pour rester à son poste, mais elle a trouvé pour l'en éloigner une volonté plus fortement prononcée. La légation était rappelée depuis long-tems, et les relations diplomatiques avaient entièrement cessé entre la Suède et la Grande-Bretagne. Cependant un chargé d'affaires, M. Forster, restait encore, comme attendant les événemens, et probablement sur la foi des succès de l'amiral Saumarez. Mais le gouvernement suédois, après avoir pris contre l'amiral toutes les mesures de défense nécessaires, a saisi cette occasion de prouver son attachement invariable au système continental : on a fait sentir à M. Forster qu'un chargé d'affaires anglais à Stockholm était trop dépourvu d'occupations pour que sa présence y fût non pas seulement nécessaire, mais tolérable; on a trouvé bon que M. Forster abrégeât ses adieux, et il est parti le 8 juin, ramené sans doute en Angleterre par un des bâtimens de l'amiral Saumarez, dont jusqu'à présent du moins l'expédition a eu cet objet d'utilité.

Au surplus, telle est la rigueur des mesures prises contre le commerce anglais dans ces parages, que le cabinet de Stockholm a expédié en Poméranie et à Rugen l'ordre le plus précis de séquestrer les marchandises coloniales, sous quelque pavillon qu'elles soient présentées,

Digitized by Google

sauf à les rendre ensuite l'objet d'un examen. L'exportation de ces denrées est également défendue de Suède et de Poméranie. Des ordres à-peu-près semblables ont été expédiés à Stettin et dans les ports prussiens. Le ministère ordonne des examens de cargaison auxquels le consul de France est toujours présent.

Le deuil est général en Suède : LL. MM. ont cependant supporté l'événement avec une grande résignation, et n'ont pas été trop altérés. Le prince a été ouvert; le rapport établit qu'il a été victime d'une apoplexie foudroyante.

L'Empereur d'Autriche continue son voyage; le roi de Saxe va revenir à Dresde, et se rendra de là à Pilnitz, où il est probable que l'Impératrice d'Autriche fera quelque séjour; le roi de Bavière a laissé au ministre Montgelas la direction des affaires, sauf à lui rendre compte des plus importantes, et il s'est rendu à Bade, en passant par diverses contrées, précédemment le théâtre des dissensions et de la guerre, aujourd'hui ramenées à l'obéissance et à la fidélité. Le Tyrol bavarois jouit de la plus parfaite tranquillité. Le Tyrol réuni au royaume d'Italie, jouit déjà des avantages de cette destination nouvelle. Le général Vial y commandait depuis le départ du général Baraguay-d'Hilliers qui, par une grande expérience du pays, et un mélange habile de douceur, de fermeté, et d'une justice égale pour tous, a si puissamment contribué à éteindre dans ce pays le feu de la révolte. Il paraît que le général Vial est appelé à une autre destination. Le général Bonfanti le remplace; le siége de son commandement est à Trente. Le duc de Raguse est à Laybach. — Les provinces illyriennes s'organisent avec célérité; on parle même déjà des établissemens consacrés à l'instruction. La plupart des régimens croates sont rentrés dans leurs foyers ou passés en Dalmatie.

Le roi de Naples est en Calabre : son voyage à-la-fois politique et militaire lui concilie tous les cœurs, et grossit ses bataillons d'une foule de soldats intrépides et dévoués. Divers petits engagemens maritimes ont fait voir ce que peuvent le courage et l'habileté. La marine napolitaine a toujours lutté avec avantage contre les forces anglaises, qui, sur le bruit du danger de la Sicile, ont quitté l'Adriatique et cessé de menacer les Sept-Isles. Tout annonce qu'une grande expédition se prépare; et les Anglais ne réussissent pas même à empêcher les moyens de réunion. L'armée est très-belle, pleine de santé, et brûlant de courir de

Digitized by Google

nouveaux hasards sous la conduite d'un roi qui en a tant et si heureusement bravé.

Le *Moniteur* donne des nouvelles de Barcelonne :

« Le ministre de la guerre a reçu des dépêches de S. Exc. le maréchal duc de Tarente, qui annoncent que Barcelonne vient d'être de nouveau approvisionné pour plusieurs mois. Un convoi très-considérable, parti le 11 d'Hostalrich, se mit en marche sur Granollers; le duc de Tarente y prit position pour rallier le convoi, dont la marche fut retardée par des orages affreux, et par le mauvais état des chemins. Le 13, le convoi fit son entrée dans Barcelonne.

» Les déserteurs espagnols avaient annoncé que 4000 hommes de troupes réglées étaient à Caldas, et 8000 à Sabadell pour y attaquer le convoi à son passage. Villena, le successeur d'Odonell, avait été averti de sa marche, et s'était engagé à l'enlever; mais, quoiqu'il en eût flatté ses troupes affamées, il n'a pas même osé se présenter, et le convoi a fait sa route sans éprouver la moindre résistance.

» Le maréchal duc de Tarente a trouvé la place de Barcelonne en fort bon état, par les soins du général Lacombe-Saint-Michel, et les troupes bien tenues. Elles jouissent d'une très-bonne santé, et sont animées du meilleur esprit. »

Quant à Cadix et à l'armée dite de Portugal réunis aux ordres du maréchal prince d'Essling, nous n'en trouvons de détails que dans les papiers anglais. A la date du 18 juin, ils disaient : « La guerre languit dans l'Andalousie. Il paraît que les grands coups seront d'abord dirigés contre le Portugal.

» Lord Wellington conservera ses bonnes positions, au risque de donner une bataille, à moins que l'on n'arrive sur lui avec des forces trop supérieures. Le bruit court néanmoins que Masséna s'étant avancé en force, lord Wellington a dû commencer sa retraite.

» Les Français sont campés entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo, au nombre de 70,000. Les troupes sont bien vêtues. Il y a de grands magasins de vivres à Salamanque. »

Voici des notes plus récentes : elles émanent de la même source; nous aimons à y puiser lorsque nous pouvons consigner, comme sortant de la bouche même de nos ennemis, l'aveu de l'inquiétude qui les presse sur le grand événement qu'ils regardent comme inévitable, et dont ils redoutent l'issue, c'est-à-dire, un engagement général entre lord Wellington et le maréchal Massena.

« Les dernières nouvelles de lord Wellington, parvenues

Digitized by Google

au gouvernement, dit *le Courier*, sont du 24 mai. Sa seigneurie était alors à Celorico; elle avait des renseignemens exacts sur la position et la force des Français, et elle s'attendait à être incessamment attaquée. L'ennemi avait eu quelques difficultés à réunir des magasins suffisans: mais nous apprenons qu'il a surmonté ces difficultés vers le milieu de mai; et on croit qu'il entreprendra ses opérations sans perte de tems. L'armée ennemie, en y comprenant le corps de Junot qui tient à Astorga, est de 70 à 80,000 hommes. Elle est distribuée le long de la rive gauche de l'Agueda, Aldea-Nova étant son centre, et sa gauche s'étendant dans les environs de Ciudad-Rodrigo. La position de lord Wellington est très-forte. Son centre est à Celorico, et ses deux ailes sont couvertes par Guarda et Francosa. Le pays qui s'étend sur les deux flancs de l'armée anglaise, est très-montagneux, ensorte qu'il est extrêmement difficile à l'ennemi de la tourner. On supposé que Masséna se servira de notre manœuvre navale de rompre la ligne. Tel est en effet la pratique constante de Bonaparte: il réunit ses forces sur un seul point, et il perce le centre de l'armée qui lui est opposée, pour séparer les deux ailes et les empêcher d'agir de concert. Lord Wellington est bien prévenu de cette manœuvre, et prendra sans doute toutes les précautions nécessaires pour la déjouer.

» Mais pendant que nous discutons ainsi le mode probable d'attaque de l'ennemi, et que nous décrivons la position respective des deux armées, une bataille peut l'avoir complètement changé et décidé le sort de ces armées. »

Enfin, une nouvelle malle de Lisbonne donne des nouvelles encore plus récentes de l'armée anglaise, celles-ci sont du 29 mai. A cette époque, il n'y avait pas encore eu de combat. L'ennemi, porte la lettre citée, a 70,000 hommes, répartis en quatre divisions ou corps, qui occupent une ligne de Salamanque à Truxillo. Son armée se nomme *l'armée de Portugal*. Lord Wellington est toujours à Celorico avec son quartier-général, celui des Portugais est à Fornas. Ney assiége tranquillement Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington n'est qu'à sept lieues. Il entend le canon de cette malheureuse place. Aurons-nous la honte de la laisser prendre? La lettre ajoute: Les nouvelles de Cadix vont jusqu'au 15 mai. Les Français n'ont fait aucun progrès.

A cette incertitude pénible, le gouvernement anglais joint l'inquiétude que paraît lui donner la sortie de sir Francis

Digitized by Google

Burdett, de la Tour, où il est toujours détenu. Les partis qui étaient en présence lors de son arrestation, paraissent s'être donné rendez-vous pour le jour de sa délivrance; les couleurs, les bannières, les uniformes se préparent; les dîners aux tavernes adoptées par les deux côtés, se multiplient. Une des bannières des burdettistes porte, *Tenir aux Lois :* Nous espérons, dit un journal ministériel, que les personnes qui arborent cette devise, la sauront respecter eux-mêmes, et la mettre en pratique. Cependant le gouvernement est loin de se rassurer sur la foi d'une telle bannière, et sur l'appui que peut lui donner le parti anti-burdettiste; il a pris des précautions militaires que les derniers événemens ont fait juger nécessaires. Les volontaires ont reçu l'ordre de prendre les armes; deux régimens de milice sont de garde à la Tour; le 3e régiment de dragons légers est dans le voisinage de Londres : plusieurs autres arrivent à la même destination.

L'Empereur, dont l'attention paraît libre en ce moment de se porter d'une manière particulière sur les intérêts généraux du commerce, vient d'appuyer, par un décret vraiment protecteur de l'industrie française, ceux qui prohibent avec tant de soin sur toutes les frontières confédérées, les produits de l'industrie anglaise. Les termes de ce décret qui contient le plus noble encouragement, et le germe des plus salutaires opérations, qui est à-la-fois un motif d'émulation et une récompense, sont ainsi conçus :

Art. Ier. Il y aura à Paris, près de notre ministre de l'intérieur, un conseil-général de fabriques et manufactures; ce conseil sera composé de soixante membres.

II. Les membres de ce conseil seront nommés par notre ministre de l'intérieur.

III. Ceux des membres dudit conseil qui auront été les plus utiles, ou qui auront montré le plus de talent, obtiendront le titre de conseillers des arts et manufactures.

Il leur sera à cet effet expédié un brevet signé de notre main.

IV. Pour être membre du conseil, il est nécessaire d'être fabricant ou manufacturier en activité.

V. Le conseil sera formé de manière à ce que chaque genre d'industrie y ait au moins un représentant : la soierie, la fabrique de laine, celle de chanvre et de lin, la fabrique de coton, celle de cuirs, peaux, etc., auront chacune au moins six députés.

VI. Il y aura toujours à Paris au moins cinq membres du conseil,

Digitized by Google

et au moins un de chacun des cinq genres de fabriques dont il est parlé en l'article V.

VII. Toutes les fois qu'un membre du conseil sera à Paris, même sans y avoir été mandé, il assistera aux séances, et y aura voix

VIII. Notre ministre de l'intérieur convoquera, lorsqu'il le jugera convenable, tout ou partie des membres du conseil.

IX. Le conseil général de commerce établi auprès de notre ministre de l'intérieur, par arrêté du 3 nivôse an II, sera porté à soixante membres, qui, comme ceux du conseil des fabriques et manufactures, pourront, après cinq ans, recevoir le brevet de conseiller du commerce.

X. Il y aura au moins un membre du conseil pris dans chaque genre de commerce.

XI. Les autres disposions du titre Ier sont communes au conseil général de commerce.

XII. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Dans le même moment, S. M. donne en quelque sorte une exécution anticipée à ce décret d'encouragement, en nommant membre de la légion d'honneur M. Ternaux, l'un de nos plus célèbres et plus utiles manufacturiers.

D'autres décrets règlent le mode de construction du pont de Bordeaux : cette construction si désirée, et qui doit ajouter tant de magnificence à un des plus beaux points de vue qui existent, coûtera 2,400,000 fr., l'Empereur en accorde la moitié sur le trésor public. L'opération doit être terminée en trois ans. Un autre décret est interprétatif de celui qui accorde une amnistie pour les délits forestiers ; divers autres décrets d'administration ont été rendus. Enfin, un acte de la munificence impériale a été annoncé à la ville de Rome par M. le duc de Cadore. Le portrait en pied de S. M. ornera la grande salle du Capitole. M. le duc d'Otrante est parti, ces jours derniers, pour prendre possession du gouvernement de cette seconde ville de l'Empire français, auquel la confiance de S. M. vient de l'appeler.

PARIS.

La cour de France a pris le deuil du prince royal lundi dernier. Ce deuil est de six jours ; premier tems trois jours, second tems trois jours.

— S. M.

Digitized by Google

— S. M. a daigné faire don à M. Méhul de l'Institut, d'une belle bague ornée de son chiffre, comme marque de sa satisfaction pour les cantates dont ce célèbre compositeur lui avait fait hommage.

— On annonce comme prochain le retour de la reine de Naples dans ses Etats.

— S. Ex. M. le cardinal Caprara est décédé à Paris : il a été exposé trois jours dans une chapelle ardente en son hôtel. On croit que ses obsèques n'auront lieu qu'après celles du maréchal duc de Montébello.

— La classe des beaux-arts de l'Institut a nommé M. Lecomte, statuaire, l'un des professeurs à l'école spéciale des beaux-arts, à la place vacante par le décès de M. Moitte.

ANNONCES.

Code Criminel avec Instructions. Deuxième partie. Code Pénal, avec explications, observations essentielles, instructions pour la facilité de l'exécution, motifs des différentes dispositions, solutions des questions délicates auxquelles le Code peut donner lieu, rapprochemens et différences des lois précédentes et anciennes, rapports des articles du Code entre eux et entre ceux des Codes précédens; auquel est jointe la loi relative à l'organisation des Cours impériales, d'Assises et Spéciales, des tribunaux de première instance et (conséquemment) de police correctionnelle; terminé par une table alphabétique très-détaillée et propre à faciliter toutes les recherches. Ouvrage utile à tous les juges, aux procureurs généraux, à leurs substituts, aux procureurs impériaux, à leurs auxiliaires, aux juges de paix et suppléans, aux ministres, aux agens et préposés du Gouvernement, aux préfets, sous-préfets et administrateurs, aux maires et adjoints, aux différens autres fonctionnaires publics, aux commandans des divisions militaires et autres commandans, aux prêtres et aux ministres des Cultes, aux médecins, chirurgiens et autres officiers de santé, aux percepteurs et autres comptables, aux entrepreneurs de manufactures et chefs d'ateliers, aux agens de change et courtiers de commerce, aux citoyens appelés à remplir les fonctions de jurés, aux militaires qui pourront composer les cours spéciales, aux différens officiers ministériels, aux légistes, et à tous ceux qui se livrent à l'étude des lois. Par Julien-Michel-Dufour. Deux vol in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

Système universel, par M. Azaïs. *Bases du Système* : un vol. in-8°. Prix, 2 fr. *Application du Système* : deux vol. in-8°, 10 fr. Chez Lehlanc, Abbaye-Saint-Germain-des-Près, n° 1; et Garnery, rue de Seine, n° 6.

Système sexuel des végétaux, suivant les classes, les ordres, les genres et les espèces, avec les caractères et les différences, par Charles Linné. Première interprétation française, calquée sur les éditions de Murray, de Person, de Wildenow; augmentée et enrichie de notions élémentaires, de notes diverses, d'une concordance avec la méthode de Tournefort, et les familles naturelles de Jussieu, etc., etc.; par N. Jolyclerc, ancien professeur de belles lettres, de mathématiques, de chimie, d'histoire naturelle; membre de plusieurs sociétés savantes, etc., etc. *Deuxième édition*, revue, corrigée et augmentée. Deux vol. in-8°, sur petit-romain. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Modèles des Enfans, ou Traits d'humanité, de piété filiale, d'amour fraternel, et progrès extraordinaires de la part d'enfans de six à douze ans. *Seconde édition*, revue et corrigée. Un vol. in-18, orné de figures. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez P. Blanchard, et comp., libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

Nous avons plusieurs excellens recueils de traits de vertus et d'actions remarquables : voici le premier où l'on n'ait admis que des actions faites par des enfans. Elles ne leur en sont que plus convenables et les intéressent plus vivement. Elles se trouvent juste à la portée de leur intelligence et de leurs forces : ce sont pour eux de véritables *modèles*.

Abrégé des Antiquités romaines; pour l'usage des jeunes gens qui étudient les auteurs latins et l'histoire de Rome. *Nouvelle édition*, revue et augmentée de plusieurs articles sur les mœurs et les usages; par P. B. Un vol. in-18, de 288 pages, orné d'un titre gravé et d'une grande planche, contenant des costumes. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 60 c. franc de port. Chez P. Blanchard, et comp., libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

On avait négligé depuis long-tems de réimprimer ce petit ouvrage fait par un homme instruit et qui paraît avoir eu une longue habitude de l'enseignement, c'est rendre service à l'instruction que de le reproduire; on en faisait usage autrefois dans les collèges, et nous n'avons point de livre en même tems aussi précis et aussi bien fait qui puisse le remplacer.

Digitized by Google

Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle; par Vialars Saint-Morys, propriétaire dans le département de l'Oise. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Debure, père et fils, libraires, rue Serpente; P. Didot, rue du Pont-de-Lodi; et Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 257.

Un Hiver à Londres; par T. S. Surr, auteur de *Splendeur et Souffrance*, traduit de l'anglais sur la huitième édition, par madame de ***. Trois vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Pillet, imprimeur, rue Christine, n° 5; Delaunay, libraire, Palais-Royal; Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins; et Houzé, libraire, rue Jacob.

Théorie musicale, divisée en quatre sections, contenant les développemens les plus étendus de la musique, jusques et compris la science de l'harmonie; par A. F. Emy de l'Ilette; gravée par Richomme, et imprimée sur très-beau papier. Les trois premières sections, formant 123 planches, se délivrent maintenant aux souscripteurs. La dernière, que l'on grave en ce moment, leur sera envoyée dans deux mois, avec le titre général de l'ouvrage, la table des matières, et la liste des souscripteurs. Prix de l'ouvrage entier par souscription, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Tout souscripteur pour six exemplaires, en recevra sept. On paie en souscrivant, et l'on adresse les lettres et l'argent franc de port. Chez l'Auteur, rue d'Enfer-Saint-Michel, n° 13; et chez tous les marchands de musique, d'estampes, et les libraires de Paris et des départemens.

Nota. C'est pour la dernière fois que cette souscription est annoncée : elle sera irrévocablement fermée dans deux mois; passé cette époque, le prix de l'ouvrage sera de 24 fr.

Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes, par P. Huber. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3; et à Genève, chez le même libraire.

Nouveau Portefeuille des Enfans. Seconde édition. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez le même libraire.

Premiers élémens de la Grammaire française, à l'usage des jeunes gens qui apprennent l'orthographe. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez le même libraire.

Idées philosophiques sur les institutions propres à fonder une morale pure, déduite du principe de la liberté, pour réunir toutes les sociétés religieuses; par Jean Frédéric Deseotes. Un vol. in-8°. Prix, br.,

Digitized by Google

3 fr. 25 c., et 4 fr. franc de port. A Paris, à la librairie protestante, chez C. Bretin, libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

Tableau littéraire du dix-huitième siècle, ou Essai sur les grands écrivains de ce siècle, et les progrès de l'esprit humain en France, suivi de l'*Eloge de La Bruyère*; ouvrages qui ont remporté les prix d'éloquence décernés par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, dans sa séance du 4 avril 1810, avec des notes et des dissertations; par Marie J. J. Victorin Fabre. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Michaud, frères, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Incrédulité, poëme en trois chants, par Alexandre Soumet, auditeur au conseil-d'état. Dédié à S. A. I. et R. Madame mère. *Seconde édition*. Un vol. grand in-18, fig. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 10 c. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Emmerich, cours de morale mis en action; par Mme de Montolieu, auteur de *Caroline de Lichtfield*, et de *Saint-Clair des Isles*, etc. Six vol. in-12. Prix, 15 fr., et 18 fr. 60 c. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, éditeur de la Bibliothèque physico-économique.

Excerpta è Tacito, ou Morceaux choisis de Tacite, avec des sommaires et des notes en français, précédés d'une Notice sur cet historien. Ouvrage adopté par l'Université impériale pour la classe de rhétorique. Un vol. in-12, cartonné. Prix, 1 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes.

Eléments de Statique, par Francœur, professeur de la Faculté de Paris au Lycée Charlemagne, examinateur des candidats de l'Ecole Polytechnique. Un vol. in-8°. Prix, 8 fr., et 3 fr. 60 c. franc de port. Chez J. Klostermann fils, libraire, rue du Jardinet, n° 13, quartier Saint-André-des-Arcs.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Nous avons l'honneur, Messieurs, de vous annoncer que la *première* livraison de l'*Histoire de l'Art par les Monumens, depuis sa décadence au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement au seizième*, par M. Seroux d'Agincourt, paraîtra mardi prochain, 3 juillet. Veuillez bien en faire part à vos lecteurs; ils apprendront, peut-être avec intérêt, la publication de cette première livraison d'un ouvrage

Digitized by Google

qui est vivement attendu, et que l'Institut de France, dans le compte rendu à S. M. l'Empereur et Roi de l'état de la littérature et des arts, a déjà signalé *comme l'un des plus importans ouvrages que l'on puisse désormais espérer sur l'Histoire des Arts* (*).

Nous avons l'honneur, etc. TREUTTEL et WURTZ,
libraires-éditeurs de l'ouvrage, rue de Lille, n° 17.

Paris, ce 27 juin 1810.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 454, dernier vers, au lieu de :

Il périt à Wagram, mais il périt vainqueur.

lisez :

Essling le vit périr, mais il périt vainqueur.

(*) *L'Histoire de l'Art par les Monumens*, formera, avec les 325 planches y appartenantes, 6 vol. de format in-folio.

L'objet, le plan et la distribution de l'ouvrage sont exposés dans un Prospectus qui se distribue *gratis*.

La totalité du texte manuscrit et celle des planches (gravées à Rome sous les yeux de l'auteur) se trouvant entre les mains des éditeurs à Paris, l'impression de l'ouvrage sera faite sans interruption sur bon papier ordinaire, dit nom de Jésus; il en sera tiré aussi un petit nombre d'exemplaires sur beau papier vélin. L'ouvrage sera publié en 24 livraisons, dont 18 contiendront les planches, et les six autres le texte. Il en paraîtra une livraison de six en six semaines.

Le prix de chaque livraison est fixé, pour Paris, à 30 fr., sur papier ordinaire, et à 60 fr., sur papier vélin.

Les personnes qui voudront souscrire pour l'ouvrage ne paieront la livraison que 25 fr. sur papier ordinaire, et 50 fr. sur papier vélin. Les premières épreuves seront réservées aux souscripteurs. La seule obligation que l'on contracte en souscrivant est de prendre les 24 livraisons, et de les payer à mesure qu'elles paraîtront. La souscription sera fermée lors de la publication de la septième livraison, et la liste de MM. les souscripteurs sera imprimée.

On s'adresse pour souscrire à MM. Treuttel et Würtz, libraires-éditeurs, rue de Lille, n° 17, à Paris; et à la même maison de commerce, à Strasbourg.

Les souscripteurs éloignés de Paris pourront recevoir les livraisons franches de port par la poste dans toute l'étendue de l'Empire français, moyennant 2 fr. de plus par livraison, pour prix d'affranchissement.

On pourra aussi se procurer l'ouvrage par l'entremise des principaux libraires et marchands d'estampes de la France et des pays étrangers.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

TABLE

DU TOME QUARANTE-DEUXIÈME.

POESIE.

CANTATE à LL. MM. II. et RR.; par M. *C. M. Morin.* Page 3
Vers présentés à S. M. l'Impératrice, le jour de son arrivée à Compiègne; par M. *Creuzé de Lesser.* 5
Scène héroïque ou Cantate sur le Mariage de S. M.; par Mme la comtesse de *Salm.* 65
Vers sur le Mariage de S. M. l'Empereur et Roi; par M. *de la Chabaussière.* 69
La Nymphe de la Tamise; Cantate sur le Mariage de LL. MM.; par M. *Henry-Georgès.* 129
Epître à mes auteurs; par M. *Dupont.* 132
Traduction de la scène III du 2e acte de la Médée d'Euripide; par M. *Parseval.* 193
Stances au mois de Mai; par M. *Dumaniant.* 195
Le Fleuve et le Ruisseau; apologue par M. *Eusèbe Salverte.* 196
Vers sur le Mariage de LL. MM.; par M. *Legouvé* 257
La Promesse. — A ma mère; par Mme *Dufresnoy.* 257
Un songe d'Alexandre; fragment d'un poëme d'Arrien; par M. *Amaury-Duval.* 321
Mon Songe; par Mme *de Montanclos.* 386
Stances; par M. *Bérnond Géraud.* 387
Vers pour le buste de M. le comte Français; par M. *Evariste Parny* 389
Dithyrambe en l'honneur du Mariage de S. M.; par M. *Parseval.* 449
Epitaphe du maréchal Lannes; par M. *Aug. de Labouïsse.* 454
Les Fêtes de l'Hymen; par M. *Baour de Lormian.* 513
Une mystification de Poinsinet. — Anecdote; par M. *Andrieux.* 517

Enigmes, 6, 69, 135, 196, 259, 389, 455, 519
Logogriphes, 6, 70, 135, 197, 259, 389, 455, 520
Charades. 6, 70, 136, 197, 261, 391, 456, 520

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Description des Maladies de la peau ; par M. *J. M. Alibert.* (Extrait.) 8
Maison rustique ; par Mme *de Genlis.* (Extrait.) 137
Essai sur la Géographie physique, etc. du département du Doubs ; par M. *Giraud-Chantrans.* (Extrait.) 198
Principe organique de l'Univers ; par M. *G. de la Mardelle.* (Extrait.) 331
Cours de Mathématiques ; par M. le général de division *Bellavesne.* (Extrait.) 392
Nouvelle Méthode pour reconnaître les Maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité ; par *Avenbrugger ;* ouvrage traduit du latin par *J. Corvisart.* (Extrait.) 457
Sur la découverte de l'Etain en France ; par M. *Biot.* 521

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyage dans les Catacombes de Rome. (Extrait.) 11
Maximes et Réflexions ; par M. *de Levis.* (Extrait.) 20
Storia della Guerra, etc. — Histoire de la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique ; par M. *Charles Botta.* (Extrait.) 71
Dialogue sur les Orateurs ; traduit par M. *Ch. Dallier.* (Extrait.) 83
Pensées et Réflexions morales ; par M. *Aug. de Labouïsse.* (Extrait.) 92
Les Amours de Psyché et de Cupidon ; par *Apulée.* (Extrait.) 99
Almanach des Gourmands ; par un Vieil Amateur. (Extrait.) 104
La France sous ses Rois ; Essai historique par M. *Dampmartin.* (Extrait.) 147, 471
Eléonore *ou* les Beaux Yeux ; par Mme *Isabelle de Montolieu.* 158
Histoire romaine de Tite-Live ; traduction de M. *Dureau de la Malle.* (Extrait.) 208, 338
Les Voyages de Khang-hi ; par M. *de Levis.* (Extrait.) 217
Essai historique sur la puissance temporelle des Papes, etc. (3e Extrait.) 262
Eloge historique de M. de Lalande ; par Mme la comtesse *de Salm.* (Extrait.) 273

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Les Dangers de la Frivolité. (Extrait.) 281
Du Vrai dans les Ouvrages de Littérature; par M. *Andrieux*. 286
Belzunce *ou* la Peste de Marseille, poëme. *Nouv. Edit.*; par M. *Charles Millevoye*. (Extrait.) 349
Archéologue *ou* Système raisonné des Langues; par *Ch. Nodier*. (Extrait.) 398
L'Homme de bonne Compagnie. (Extrait.) 402
Le vieux Savetier de la Cabanne et les huit louis; historiette par Mme *Isabelle de Montolieu*. 408
Des Effets de la Religion de Mohammed; par M. *Oelsner*. (Extrait.) 462
Vie du prince Eugène de Savoie. (Extrait.) 483
Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique; par MM. *Chaudon* et *Delandine*. (Extrait.) 524
Etudes sur la Théorie de l'Avenir; par M. *F. C. T****. (Extr.) 532
L'Amant romanesque, *ou* Vieillesse et Gaieté; anecdote par M. *S.....n*. 543
REVUE LITTÉRAIRE. — Manuel du Libraire; par *J. C. Brunet*, fils. — L'Instituteur français; par M. *de la Croix*. — La Chapelle d'Ayton, *ou* Emma Courtenay. — Galerie historique; publiée par M. *Landon*. — Annales dramatiques *ou* Dictionnaire général des Théâtres. 355—363

VARIÉTÉS.

Sociétés savantes. 52, 482
Beaux-Arts. — Sur le Palais du Corps-Législatif. 493
Chronique de Paris. 46, 230, 303, 420, 558
Spectacles. 110, 235, 365, 427, 490, 564
Conservatoire de Musique. 115

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 53, 118, 183, 244, 309, 370, 440, 498, 569
Paris. 62, 126, 190, 254, 318, 377, 446, 510, 576

ANNONCES.

Livres nouveaux. 64, 127, 192, 255, 320, 378, 447, 511, 577

Fin de la Table du tome quarante-deuxième.

Digitized by Google

BUFFALO UNIV.
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google